

Jean-Jacques Greif

# Sinon vous êtes morte

22 rue du petit musc 75004 Paris 01 48 87 28 27 [greif.jj@gmail.com](mailto:greif.jj@gmail.com)

[www.jjgreif.com](http://www.jjgreif.com)

## PREMIÈRE PARTIE. AVANT-GUERRE.

## 1 Arik et Tounia

**Au bord de la Vistule**

Pourvu qu'elle ne m'abandonne pas dans le cimetière. Aaron Kassar agrippe la main de sa mère. Le visage rond de l'enfant ressemble à un vague reflet de la lune dans l'encre de la nuit.

Qui chuchote là-bas derrière ? Les pierres tombales se penchent pour écouter.

– Tu entends, Arik ? Les gens redoutent que les âmes des morts viennent rôder dans le cimetière. Ils imaginent des créatures, des spectres, des dibbouks. Et quoi encore ? Non mais ! En plein vingtième siècle ! Tu sais pourquoi je t'ai amené ici ? Pour que tu ne sois pas tenté de croire à ces fadaises. Regarde, le vent fait frissonner les feuilles, c'est tout. Il ne reste rien des morts. Quelques souvenirs, peut-être.

– Le vieux rabbin il est dans la terre ?

– Le vieux rabbin n'existe plus. Si nous creusions la terre, nous ne trouverions personne. Des ossements, presque rien. De la poussière.

– Écoute, mama, quelqu'un nous appelle.

– Un hibou hulule dans le bosquet. Il appelle sa hiboute. Il est amoureux.

– C'est pas le loup ?

– Les loups ne se promènent pas dans les villes. Même dans la forêt, les loups ont disparu depuis longtemps. Tu sens la bonne odeur ? Il y a un tilleul quelque part.

Płock<sup>1</sup> est la première ville au bord de la Vistule en aval de Varsovie. La basilique du XIème siècle et le château des princes de Mazovie, sentinelles de pierre dressées sur la colline, surveillent un coude du fleuve et protègent une foule de maisonnettes frileuses. Derrière leurs murs épais, sous leurs toits pentus et mansardés, les Płockiens hibernent à la façon des ours quand la Vistule gèle et la ville se couvre d'une couette blanche. Płock compte trente mille habitants. Un sur quatre est juif.

Aaron est né en 1910. Son acte de naissance est établi en russe, car la Mazovie appartient au Tsar depuis le partage de la Pologne en 1815. Il porte deux dates : le 16 août selon le calendrier grégorien, le 29 août selon le calendrier russe.

---

<sup>1</sup> On prononce *Puotsk* en raison de la barre qui change le l en un équivalent du w anglais.

## Sinon vous êtes morte

Sa mère l’emmène visiter l’hôpital militaire. Un maelström d’odeurs et de bruits tournoie dans la salle commune. Ça sent la boucherie, la paille souillée, la sueur, l’eau de Javel, l’éther. Des hurlements, des gémissements, des jurons, des rires s’entrecroisent, rebondissent sur les murs gris, masquent le bourdon vibrionnant des mouches. Aaron ne voit pas qui pleure et qui rit. Un autre ? Le même ? Sa myopie estompe le spectacle de la misère humaine. Il devine des hommes couchés, abattus par la guerre ; des femmes debout, robes grises et cornettes blanches.

– Mama, il pleure comme Favek.

– Ton frère est un bébé. Il pleure quand il a faim. Ce pauvre homme pleure parce que le chirurgien lui a enlevé la jambe. Il a coupé son fémur avec une scie. J’espère qu’il l’a endormi. Certains de ces blessés vont mourir.

– Restera rien. Des os dans la terre.

– Ils ont à peine eu le temps de vivre. Quel gâchis ! Quelle folie ! La vie est trop longue, alors ils veulent l’abréger. Ils se battaient avec des épées, maintenant ils ont des canons et des mitrailleuses. Celui-ci peut à peine respirer. Ils répandent des gaz qui asphyxient les soldats. Ils ne savent plus quoi inventer. Cela finira mal, je le crains.

– Moi, je ferai pas la guerre.

– De toute façon, le Tsar ne prend pas de juifs dans son armée. Tu ne risques rien.

– Ça sent pas bon. Ils devraient planter des tilleuls.

Pour oublier la couleur et l’odeur du sang, ils vont au tribunal.

– Tu comprends ce qui se passe, Arik ? L’homme à la veste bleue boit tellement de vodka qu’il perd souvent la raison. L’autre en a profité pour lui voler sa charrette et son cheval. Oh, attends... C’est son propre frère !

– L’homme bleu veut que son frère aille en prison ?

– Parfois, les frères ne s’aiment pas. Au tribunal, les défauts des gens se voient mieux qu’ailleurs. Et leur sottise, leur sottise !

Aaron pense à Favek. Il m’embête, mais je veux pas qu’il aille en prison. Ils mettent pas les bébés en prison, toute façon.

Aaron a mal à la hanche. Il boite. Un médecin décèle une tuberculose osseuse et pose un plâtre qui enserre la cheville, la jambe, le thorax jusqu’à l’aisselle. Aaron supporte ce supplice sans se plaindre. Au bout de deux mois, le médecin remplace la carapace de plâtre par un échafaudage de métal et de sangles.

Ce médecin n’y connaît rien, se dit la mère.

## Sinon vous êtes morte

– Peut-être que le machin maintient ta jambe, Arik, mais il l’empêche de pousser comme l’autre. Si ça continue, tu seras boiteux pour de bon. Ce docteur est un idiot. J’ai entendu parler d’un médecin à l’hôpital militaire, le Dr Rau. Il a guéri Marek, le fils du tailleur, qui avait la méningite.

– Quel tailleur ?

– Celui de la rue Sobieski. Je t’emmène à l’hôpital.

– Il va couper ma jambe avec une scie ? J’aurai une jambe de bois ?

Les Allemands ont pris la ville au début de la guerre. Le Dr Rau, un médecin militaire raide et moustachu, pose Aaron tout nu sur une table blanche aussi froide qu’un pain de glace. Il palpe longuement les articulations et les régions ganglionnaires.

– L’enfant n’a rien du tout. Des douleurs de croissance, tout au plus. Madame, vous pouvez enlever son appareil orthopédique et le faire marcher tout de suite.

La mère comprend l’allemand. Cela ressemble au yiddish comme un paysage d’hiver ressemble à un paysage de printemps. Il manque les fleurs, le charme, la tendresse, le parfum.

### Cent pages par cœur

Chaque soir, le père d’Aaron rapporte un petit sac de farine. La mère et la grande sœur préparent des *kichlach*, des *kneidlach*, des *knishes*, des *kreplach*<sup>1</sup>. Le père gère un moulin pour un propriétaire. Il porte une longue barbe, car tu n’approcheras point un couteau de ton visage. Il couvre sa tête. Il s’abstient de porter un vêtement tissé avec plusieurs sortes de fils. Il s’efforce de respecter tous les autres commandements. Il aimerait que son aîné devienne rabbin. Aaron apprend la Torah et la Gemara dans le *Cheder*, l’école juive. Son cerveau tout neuf absorbe le boniment sacré comme une éponge, si bien qu’il peut réciter plus de cent pages de la Gemara sans en comprendre un mot. On chantonne et on se balance pour mieux retenir le texte araméen.

Un soir, Aaron entend sa mère crier *Oy Weh* comme si elle s’était coupé un doigt en épluchant les carottes.

– Après quinze ans de bons et loyaux services ? Du jour au lendemain ?

– Que veux-tu, le vieux est mort. Le jeune propriétaire parle de je ne sais quelles méthodes nouvelles. Nous n’y pouvons rien.

– Tu pourrais au moins protester. Nous sommes au vingtième siècle, tout de même. Tu as droit à un préavis, à des indemnités. De qui se moque-t-on ?

---

<sup>1</sup> Des sortes de biscuits, de boulettes pour le bouillon, de pâtés en croute, de raviolis.

## Sinon vous êtes morte

– Il prétend installer des machines et vendre de la farine à l’intendant de la caserne. Il a acheté un entrepôt à Radziwie, maintenant que les Allemands ont fini le pont sur la Vistule.

– Un père de famille nombreuse. Tu lui as dit que tu as quatre enfants ? La petite est encore au sein.

– À quoi bon ? Nous devons prendre les choses comme elles viennent.

– Il faut que tu trouves une place en vitesse. Tu m’entends ? Avec la guerre, les légumes coûtent de plus en plus cher, et je ne parle même pas de la viande. J’ai quatre enfants à habiller, quand même. Tu crois que l’argent pousse sur les arbres, peut-être ?

Que peut faire un pauvre juif, sinon devenir colporteur ? Le *pekl'* sur l’épaule, le père d’Aaron vend des sous-vêtements en porte à porte : “La dernière mode de Paris, chère madame.” Il le dit les yeux baissés, car un homme ne doit pas regarder une autre femme que la sienne. Il est si piètre colporteur qu’une tante généreuse doit donner du pain aux enfants.

Le propriétaire d’un grand terrain sur la route de Łódź<sup>2</sup> l’engage comme fermier.

– Je cultiverai des légumes. Au moins, nous aurons à manger.

Il élève des oies, des milliers d’oies. Chaque matin, le père et Aaron passent les oies en revue. On dirait un général et son aide de camp inspectant les troupes avant la bataille. Quand une oie n’a pas bonne mine, le père coince sa tête sous son talon, saisit ses pattes et tire un coup sec.

– Je la vendrai à *trayf*.

– Qui c’est, *trayf*, papa ?

– Tout ce qui n’est pas cachère est *trayf*. Pour vendre l’oie aux juifs, il faudrait qu’elle soit décapitée bien proprement par un *Chohet*<sup>3</sup>. Il coupe les deux carotides d’un seul coup pour que la bête ne souffre pas.

– Elle a souffert ?

– Elle ne souffre plus.

C’est comme ça, être mort. Y’a plus personne. Elle retourne à la poussière. *Trayf* a de la chance, il pourra manger l’oie.

Oy, les oies n’ont pas bonne mine. Bientôt, le père les vend toutes à *trayf*. Il les remplace par des vaches et un taureau. Ce seigneur crache un souffle brûlant comme un

---

<sup>1</sup> Besace.

<sup>2</sup> Encore un l barré qui se prononce comme un w anglais. Le o accentué se prononce ou. Il faut donc dire woudche.

<sup>3</sup> Boucher juif.

## Sinon vous êtes morte

dragon. Aaron, fasciné par le gouffre noir de ses narines, prend une branchette. Je te chatouille pour voir si tu éternues... Il n'y comprend rien : il se réveille dans son lit et voit sa mère à son chevet.

- J'ai mal au ventre, mama. Je me rappelle pas quand je me suis couché.
- Tu étais évanoui. Le taureau t'a projeté à dix mètres au moins.
- Le taureau ? Il était attaché à l'arbre.
- La corde n'était pas tendue, je suppose. Il faut que je t'emmène chez le médecin des yeux. Il dira si tu dois porter des lunettes. Ton ventre est tout bleu, rouge et noir. Tu as eu de la chance.

Des éclairs illuminent la nuit. Aaron se réveille. Le petit frère, qui partage sa chambre, se demande s'il préfère se cacher sous la couverture ou se lever pour voir ce qui se passe.

- Dis, Arik, d'où qu'il vient, l'éclair ?
- Y'a un géant qui allume du magnésium pour photographier ce qui existe sous le ciel. Tu entends comme il grogne ? Il a raté sa photo. Il va recommencer, c'est sûr.

Le père enfle un pantalon et un manteau en vitesse, s'enfuit dans la tourmente, revient au petit matin. Ses vêtements sont trempés. On dirait que la pluie a rempli ses yeux.

- Tu pleures, papa ?
- Les vaches se sont affolées. Elles ont piétiné les cultures. La mère hausse les épaules.
- Il pleure de joie. L'Éternel envoie cette calamité pour éprouver son serviteur Kassar. Il s'occupe de toi tout spécialement. Le nouveau Job. Quel privilège ! Tu es fier de toi ?
- Je ne pouvais pas prévoir. L'Éternel n'y est pour rien. Tu parles de ce que tu ne connais pas.

– Et toi, tu t'y connais, peut-être, en vaches et en légumes ? Tu vis d'expédients. Un jour les sous-vêtements, le lendemain les oies, ensuite les vaches et bientôt, si ça se trouve, des hippopotames. Est-ce une manière d'élever quatre enfants ?

Le père vend les vaches à *trayf* et replante des légumes. Il laisse un petit lopin de terre à son fils.

- Papa, papa, mes radis ne poussent pas !
- Si tu viens tous les jours, Arik, tu ne les vois pas pousser. Il faut venir une fois par semaine.
- Pourquoi tu plantes des piquets ? Ils vont pousser une fois par semaine ?
- C'est une clôture. Je vais prendre des moutons en pension. Je ne veux pas qu'ils écrasent les légumes. Tu te souviens, les vaches ?

## Sinon vous êtes morte

La guerre est finie. Les Allemands sont repartis, les Russes ne reviendront pas. Personne ne parle plus du tsar. Il a disparu avec toute sa famille, même les enfants au berceau. La Pologne, que ses voisins avaient dépecée et dévorée, ressuscite comme par miracle. Certains juifs ne savent pas s'ils doivent se réjouir ou se lamenter. La mère d'Aaron ne se réjouit pas.

– Ah, elle est belle, ta nouvelle Pologne ! Quand les Allemands étaient là, personne ne venait voler tes légumes.

– Il fait moins froid. Je vais passer la nuit dans le champ.

– C'est ça. Un métier de plus : épouvantail à voleurs.

– L'Éternel soit loué et remercié, ils n'ont dérobé aucun mouton.

– Moi aussi, je veux garder les moutons, papa.

– Nous verrons.

Le père se lasse de crier "Halte là" quand une branche craque. Un soir, il accepte que son fils le remplace.

– Si quelqu'un prend des légumes, tu essaies de voir qui c'est et tu viens me chercher. Je dormirai tout habillé.

Aaron se tient bien droit au centre du troupeau. Il le connaît déjà si bien qu'il ne sent plus son odeur puissante. Des vagues de bêlements plaintifs parcourent le lac de laine. Je suis votre roi, je vous protège de vos ennemis. Les uns après les autres, les moutons s'agenouillent devant leur souverain et s'endorment. Leur sommeil a quelque chose de contagieux, de sorte que l'enfant se couche et ferme les yeux. Les moutons rêvent de brouter les pâquerettes qui scintillent dans le pâturage infini du firmament.

### Un costume de serge.

Aaron Kassar n'a plus besoin d'apprendre les pages de la Gemara par cœur. Au lieu de réciter les textes sacrés, il les commente. Cela fait longtemps que l'on n'a pas vu un élève aussi brillant à Płock. Les sages de la communauté juive examinent son cas.

– Il ferait un bon rabbin.

– Qui ferait un bon rabbin ?

– Le petit Kassar. S'il étudiait à Berlin.

– Belle occasion pour une tzedaka<sup>1</sup>.

– Où vois-tu une tzedaka ?

---

<sup>1</sup> Une bonne action, généreuse et juste. Vivement recommandée : "Vu qu'il y aura toujours des pauvres sur terre, tu ouvriras ta main pour ton frère" (Deutéronome, 15-11).

## Sinon vous êtes morte

– Son père est très pauvre. Nous pourrions offrir au gamin une bourse pour aller étudier.

– Une bourse, c’est une bourse. Ce n’est pas une tzedaka. Maïmonide a dit : “La tzedaka la plus parfaite, c’est d’aider quelqu’un à s’aider lui-même.”

– Quand il sera rabbin, il aidera les autres, et par là-même il s’aidera lui-même.

– Je ne doute pas de ta capacité à trouver une réponse alambiquée pour avoir raison, mais je sais que tu as compris ce que je veux dire : nous devons aider le père.

– Le fils est un génie, et tu veux aider le père ?

– Le génie n’a pas besoin d’aide. C’est le pauvre ballot qui a besoin d’aide. S’il apprenait un vrai métier, il pourrait nourrir sa famille.

– Tu veux l’envoyer à Berlin ?

– Maïmonide a dit : “Pour qu’une tzedaka soit réussie, il faut que celui qui l’octroie ignore qui en bénéficie, et que celui qui la reçoit ignore d’où elle vient.”

– Préparons la bourse, puis demandons au concierge d’aller chez les Kassar et de la remettre au premier homme qu’il rencontrera. Ainsi nous ignorerons si c’est le père ou le fils qui bénéficie de la tzedaka.

– De plus, le concierge ne doit pas dire qui il est.

– Quel concierge ? Il vient de partir en Palestine. Avec la femme du shadchen<sup>1</sup>.

– La femme du shadchen ? Cela ne m’étonne pas. Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

– Dans ce cas, donnons la bourse au fils et engageons le père comme concierge.

Aaron est très fier qu’une organisation inconnue l’ait distingué en lui offrant une bourse spéciale. Son père est très fier aussi, comme s’il avait reçu la bourse lui-même. Ah, mais voici que la mère s’en mêle.

– Ça suffit ! Ces vieilleries, ces études inutiles, les commentaires des commentaires. Peut-être qu’au siècle dernier, sous les tsars... Maintenant que la Pologne est indépendante, c’est comme si nous avions quitté l’Asie pour rejoindre l’Europe. Un homme doit apprendre un métier pour gagner sa vie. À quinze ans, il ne sait même pas lire ! Tu veux qu’il devienne un schlemiel<sup>2</sup> comme toi ? Je vais l’inscrire au lycée juif.

Même pas lire ? Le soir, pendant que sa mère prépare le repas, Aaron lui lit à haute voix un journal yiddish, un récit amusant de Sholem Aleichem ou Isaac Leib Peretz<sup>3</sup>. Il connaît les caractères hébraïques, mais pas l’alphabet latin.

---

<sup>1</sup> Le marieur.

<sup>2</sup> Un malheureux à qui rien ne réussit.

<sup>3</sup> Grands écrivains yiddish (1859-1916 et 1852-1915).

## Sinon vous êtes morte

Le père sait que la mère ne revient jamais sur ses décisions, mais il veut au moins affirmer son désaccord.

– Inscris-le à ton lycée juif. Bientôt il n’y aura plus de lycée juif. Quand les juifs seront devenus comme tout le monde, il n’y aura plus de juifs. Un peuple qui existe depuis quatre mille ans. On n’aura plus besoin de rabbins, tu as raison. Plus de juifs, plus de rabbins. Quand je pense qu’il a la chance de pouvoir comprendre les mystères de la Torah. L’Éternel l’a choisi, et toi tu veux qu’il se dérobe. Sans parler de cette bourse qui nous passe sous le nez. Comment comptes-tu le payer, ton lycée juif ?

– Je vais leur écrire, en Amérique. Ils enverront bien quelques dollars.

Le père ne veut pas voir Aaron dévier du chemin que l’Éternel a tracé pour lui. Il prend un travail dans une autre ville. La mère gagne un peu d’argent en rédigeant des lettres pour les voisins. Elle donne des leçons aux enfants du quartier, et même à certains adultes. Elle n’est pas allée à l’école, car elle était l’aînée de cinq enfants et s’occupait des petits, pourtant elle lit et écrit non seulement le yiddish, mais aussi le polonais.

Des dollars et un costume de serge arrivent bientôt de New York.

– Le costume est trop grand, maman.

– Tu vas grandir, non ? Je vais le porter chez le tailleur de la rue Sobieski. Il va le reprendre.

– Il est devenu millionnaire, en Amérique, grand-père ?

– Il gagnait mieux sa vie à Varsovie. Il avait un atelier et jusqu’à dix ouvriers. Il imprimait des dessins sur les tissus. Il dessine lui-même, il est artiste. En Amérique, il n’est plus patron, mais employé. Mes frères et sœurs aussi. Ils ont fait un effort pour toi. Tu leur enverras une lettre pour les remercier, Arik. L’étoffe du costume est magnifique. On ne trouve pas cette qualité de serge en Europe. Il connaît des tailleurs et des couturières là-bas, puisqu’il travaille dans le tissu.

– Pourquoi a-t-il émigré ?

– Les Russes sont partis, mais les juifs n’y ont pas gagné au change. Il en avait assez du mépris et des persécutions. Il m’écrit que là-bas, chacun peut réussir s’il travaille dur. Si tu ne dis pas que tu es juif, personne ne le devine. Si tu le dis, personne ne s’en préoccupe.

– Toi aussi, maman, tu aurais voulu y aller ?

– La question ne se pose pas, parce que je ne pourrais pas convaincre ton idiot de père.

– Il est parti.

– Oh, il va revenir. Il a juste un contrat de six mois.

## Sinon vous êtes morte

### La petite neuvième.

“Croissez et multipliez”, a ordonné l’Éternel. Si certains juifs à la nuque raide refusent d’observer ce commandement, d’autres obéissent au Seigneur. Ainsi, la famille Kowalski, de Płock, compte quatre filles et quatre garçons. Marysia, la sœur aînée, trouve que c’est bien assez.

– Enfin, maman, tu aurais pu faire attention.

– J’ai fait attention pendant cinq ans, et puis je ne sais pas... Cela peut arriver, que veux-tu. Si c’est un garçon, je l’appellerai Chaïm. Si c’est une fille, Esther.

– Ah oui ? Il y a déjà dix mille Chaïm et vingt mille Esther à Płock.

Marysia surveille la marmaille comme une seconde mère. Elle coud, reprise, tricote, apporte des livres polonais et étrangers de la bibliothèque, lit des histoires, donne des leçons de piano aux petits. Elle est fiancée à un maître d’école. Quand elle sera mariée, elle s’occupera des classes de maternelle.

Les huit frères et sœurs disent d’abord Estunia pour Esther, et puis Tunia<sup>1</sup>. Même quand elle grandit, elle reste toute petite. Autour d’elle, ça court, ça danse, ça chante, ça bourdonne, ça fabrique un joyeux désordre. Elle écarquille ses yeux, qui ressemblent à des croissants de lune. Quelque mage oriental a sculpté des pommettes rebondies sur son visage. Elle comprend tout. À trois ans, elle sait ses lettres. À cinq ans, elle lit et écrit ; on obtient une dispense pour la faire entrer à l’école avec une année d’avance.

Pan Kowalski, le père de Tounia, possède un magasin de tissus en gros derrière l’hôtel de ville de Płock. C’est là, peut-être, que Reb Kassar achetait ses marchandises quand il était colporteur. Pan Kowalski ne regarde pas les livres que sa fille aînée apporte à la maison. Il étudie le Talmud, qui contient toute la sagesse du monde.

Janek, le frère le plus âgé de Tounia, annonce qu’il part en Amérique.

– Si je reste ici, je devrai aller au service militaire. Sans vouloir critiquer la nouvelle Pologne, je constate que l’armée ne refuse plus les juifs, mais ne promet pas pour autant de les protéger. En Amérique, un juif peut se promener dans la rue. Ici, au bord de la Vistule, le soir, tu risques gros. Au régiment, c’est bien pire. Ils ont des armes. Un mauvais coup est vite arrivé.

Bronca, la deuxième sœur, émigre avec lui. Au bout de quelques mois, elle envoie une lettre dont l’enveloppe est barrée par un bandeau noir.

“Cher tous,

---

<sup>1</sup> On prononce Tounia, donc j’écirai Tounia.

## Sinon vous êtes morte

“Préparez-vous à subir un choc douloureux, car cette lettre contient une bien triste nouvelle. Janek s’est blessé en assemblant une machine à essorer le linge. La blessure s’est infectée. Il a été pris d’une forte fièvre. Nous avons appelé un médecin, mais il était déjà trop tard. Mon pauvre frère est mort d’une septicémie il y a dix jours. Il est enterré dans le cimetière juif de Brooklyn. J’ai pensé à ce que papa aurait fait chez nous, et j’ai demandé à un rabbin de dire quelques mots.

“Je ne peux pas en écrire plus sur ce sujet, car dès que je pense à Janek, une sorte de brume m’envahit le cerveau. Je ne sais plus si je suis éveillée ou si je suis prisonnière d’un horrible cauchemar.

“Je suis toujours couturière. J’ai beaucoup de travail. Je commence à parler anglais. Ici, les gens veulent toujours acheter la dernière machine à coudre Singer, ils ont même des machines électriques sans pédales. C’est possible parce que les appartements américains ont non seulement l’eau courante chaude et froide (comme je vous l’ai écrit dans ma première lettre), mais aussi l’électricité. Les gens se débarrassent donc de machines en excellent état, que l’on peut acheter à bon prix chez les brocanteurs.

“Ils disent que tous les tailleurs sont juifs et tous les juifs sont tailleurs. Ce n’est pas vrai, puisque j’ai rencontré un juif qui est ouvrier maroquinier, Morris Cohen. Il est né en Lithuanie, mais il est arrivé en Amérique quand il avait cinq ans. Ne vous étonnez pas si je vous annonce que nous nous marions dans ma prochaine lettre. Il est très gentil et me console, parce que je trempe dix mouchoirs par jour à force de pleurer. Il m’emmène au théâtre. Les juifs sont si nombreux à New York qu’il existe plusieurs théâtres yiddish. Nous avons vu un acteur célèbre ici, Moony Weisenfreund.

“J’ai dû dépenser presque toute ma paie pour l’enterrement, mais je vous enverrai de nouveau de l’argent le mois prochain.

“Je vous embrasse tous.

“Bronca.”

– Il est mort, Janek ? demande Tounia.

– Hélas, oui. Il t’aimait beaucoup.

– Il va pas revenir ?

– Même s’il était vivant, il ne serait pas revenu.

– Il aurait mieux fait d’aller au service militaire.

Un autre frère, Marek, annonce qu’il part en Union Soviétique.

– À quoi ça me sert, d’avoir étudié à l’institut polytechnique ? Ils ne veulent pas d’ingénieurs juifs pour construire leur nouvelle Pologne. En Union Soviétique, les travailleurs sont tous égaux. Depuis la révolution, ils n’embêtent plus les juifs. Il y a de

## Sinon vous êtes morte

quoi faire. Ils élèvent de grands barrages pour apprivoiser les fleuves de Sibérie et produire de l'électricité. Un nouveau monde est en train de naître, là-bas.

La maison se vide peu à peu. Marysia suit son mari, le maître d'école, muté en Galicie Orientale. Aniela, la troisième sœur, part étudier à Varsovie. Un frère émigre en Palestine. Alors que Tounia est âgée de onze ans, son père meurt d'une crise cardiaque. Il ne reste plus à la maison que Tounia, sa mère, sa sœur Franka et un frère. La mère vend le magasin de tissus. Ils déménagent dans un petit appartement.

Tounia a commencé l'école communale avec un an d'avance, ensuite elle a sauté une classe. Le cours était trop facile, elle s'ennuyait. Elle entre au lycée juif de Płock avec deux ans d'avance. Il lui faut une dérogation spéciale du rectorat.

### Arik apprend à lire

Le nouvel élève ne ressemble pas aux autres garçons. Sa voix est plus grave, sa tête plus ronde, son costume plus neuf.

- Comment tu t'appelles ?
- Arik Kassar.
- Ben tu comprends le polonais !
- Pourquoi je comprendrais pas le polonais ?
- Ils ont dit que tu viens du cheder.
- Ce que je sais pas, c'est lire et écrire le polonais.
- T'as quel âge ?
- Quinze ans.
- Eh, t'es le plus vieux de la classe, et tu sais même pas lire !

Des farceurs voudraient se moquer d'Arik, mais ils se lassent bientôt. Au lieu de se fâcher, il sourit. En dix ans de cheder, il a rempli l'édredon déjà bien rond de sa personnalité d'un duvet de sagesse talmudique capable d'absorber toutes les plaisanteries.

Comme s'il voulait écœurer les derniers rieurs, Arik apprend l'alphabet et le reste en quelques jours, puis rejoint Tounia Kowalska<sup>1</sup> en tête de la classe.

Tounia a pour amie et voisine Roma la rousse, dont la chevelure flamboie comme le soleil couchant. Chaque matin, Tounia descend de chez elle, traverse la cour et la rue Grotka, monte au premier étage en face. Roma n'est jamais prête. Elle est fille unique, possède sa propre chambre, hésite entre dix robes neuves. Tounia porte une robe qui s'est usée sur les épaules de Marysia, Bronca, Aniela et Franka.

---

<sup>1</sup> En polonais (et en russe), on décline le nom propre : la fille de M. Kowalski s'appelle Kowalska (et l'épouse de M. Karenine, Anna Karenina).

## Sinon vous êtes morte

- Dépêche-toi, Roma.
- J’arrive, j’arrive. Au revoir, mama chérie. Je pars avec Tounia. Elles doivent faire un détour, à cause du chantier de la nouvelle gare.
- Tu sais, Roma, je n’ai jamais parlé avec lui.
- Avec qui ?
- Arik. Je n’ose pas. J’ai seulement douze ans. Il doit me prendre pour une petite mouche.
- Dis, tu es la première de la classe. Tu veux que je lui parle ? Il m’a l’air très ennuyeux.
- Il est calme. Je n’ai jamais vu un garçon aussi calme.
- Tu veux dire qu’il est lymphatique.
- Sympathique ? Ah oui.
- Tu m’as bien comprise. Aussi mou qu’un gâteau de choucroute.
- Disons qu’il est placide. Je veux bien que tu lui parles de ma part, puisque tu le proposes si gentiment.
- Roma la rousse aborde Arik dans la cour de l’école.
- Mon amie Tounia aimerait bien te parler, mais elle est timide.
- Moi aussi, je voudrais lui parler. Tu crois qu’elle accepterait de travailler un peu avec moi ? Elle est bonne dans toutes les matières.
- Toi aussi tu es bon. Meilleur que moi, en tout cas.
- J’ai beaucoup de lacunes. Je ne sais presque rien en histoire, en géographie, en sciences naturelles, en mathématiques.
- Qu’est-ce que tu racontes ? Tu n’as que des bonnes notes.
- J’apprends toutes les leçons par cœur, mais je n’y comprends rien.
- Tounia aide Arik à rattraper son retard. Peu à peu, ils prennent l’habitude d’étudier ensemble.

### **Le fumet du jambon**

- Arik et Tounia passent leur baccalauréat polonais en 1929. Elle a seize ans, lui dix-neuf. Ils ont étudié ensemble presque tous les jours pendant quatre ans. Arik est un bon gros garçon joufflu, Tounia une petite demoiselle rondelette.
- Tounia, Tounia, regarde : j’ai reçu un mandat international. Mille dollars ! De l’un de mes oncles.
  - Toi, tu as un oncle d’Amérique qui est riche comme un oncle d’Amérique, tandis que moi, ma tante d’Amérique est une pauvre.

## Sinon vous êtes morte

- Il est parti en Amérique avec mon grand-père après la guerre. Il est mort.
- Moi aussi, mon oncle d’Amérique est mort. Il venait tout juste d’arriver là-bas. Il t’a envoyé mille dollars d’outre-tombe ?
- Il s’est suicidé. Il me les a légués dans son testament.
- Il a perdu sa fortune à cause de la crise ? Il a sauté par la fenêtre du centième étage ?
- Je ne sais pas s’il était si riche que ça. Ma mère ne l’a pas bien connu. Quand la famille est partie en Amérique, il était encore enfant. Elle dit qu’il avait le caractère perturbé. On se demandait s’il allait devenir normal.
- Que vas-tu faire de tout cet argent ?
- Pour commencer, t’offrir des gâteaux, bien sûr.
- Ils vont place du marché. Des parfums délicieux dansent devant les boutiques.
- Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir, Arik ? Mieux que des gâteaux.
- Mieux que des gâteaux ? Je donne ma langue au chat.
- Du jambon. J’aimerais connaître le goût du jambon.
- Je veux bien acheter du jambon, à condition que tu me laisses acheter ensuite des crevettes.
- Ils goûtent le jambon fumé des Carpates, le jambon rôti au paprika, le cervelas paysan, la saucisse des chasseurs, la saucisse à la genièvre, le boudin de Silésie. Ils vont à la poissonnerie et essaient les crevettes, les langoustines, les huîtres, les praires, les oursins.
- J’ai une autre lettre à te montrer, Tounia.
- Tu aurais pu t’essuyer les mains.
- Bah, un peu de gras n’en change pas le sens. C’est cet institut de Varsovie dont je t’ai parlé. Pour étudier les mathématiques. Il y a des frais, c’est plus cher que sur leur brochure, donc les mille dollars tombent à point.
- Ils te préparent au concours de l’école d’ingénieurs, c’est ça ?
- Cela me donne un an pour réfléchir, surtout. Savoir un peu de mathématiques est aussi une bonne chose quand on veut étudier la médecine.
- Tu ne peux pas étudier la médecine en Pologne.
- En un an, ils assoupliront peut-être leur système de *numerus clausus*. Ils disent “La Pologne aux Polonais”, comme si je n’étais pas polonais. Sinon, je partirai étudier à l’étranger.
- Tous les juifs étudient la médecine. Il y aura trop de médecins. La concurrence sera rude.

## Sinon vous êtes morte

– Cela plaira à mon père. Quand je pense que je viens de manger du jambon et des huîtres ! Si je deviens médecin, il ne peut plus rien me reprocher. “Qui sauve des vies humaines a le droit de transgresser la Loi”, dit le Talmud. Je t’ai parlé de ma jambe ?

– Pendant la guerre. Herr Doktor Rau t’a dit : “Lève-toi et marche” !

– Eh bien, j’admire les médecins depuis ce jour-là. Médecin, c’est comme tailleur ou diamantaire, un métier que l’on peut exercer partout. Le temps se gâte ; on ne peut négliger ce genre d’argument.

Arik part étudier les mathématiques à Varsovie. Pendant ce temps, Tounia prend des leçons de piano.

– Vous jouez déjà bien, lui dit son professeur.

– Ma grande sœur nous donnait des leçons. Nous avons un piano à queue chez nous.

– Je vous propose cette *Barcarolle* de Mendelssohn. Ce n’est pas facile, mais je pense que vous y arriverez.

Elle s’exerce six heures par jour. Seules sa mère et sa sœur Franka habitent encore à la maison avec elle. Une sœur en Amérique, un frère en Russie et un en Palestine, les autres à Varsovie ou à Płock.

### Les mots du dictionnaire

Revenu à Płock pour la Pâque, Arik montre à Tounia une annonce qu’il a trouvée dans un journal de Varsovie : “Étudiez la médecine en France ! Faculté de médecine de Tours. Conférence d’information.”

– Tu es allé à la conférence ?

– Bien sûr. J’ai vu deux messieurs qui avaient des costumes, des cheveux et des moustaches très bien coupés. Des administrateurs de l’école de médecine de Tours. La France donne un doctorat “universitaire”, qui ne permet pas d’exercer. Nous devons revenir en Pologne et nostrifier<sup>1</sup>. Tu transformes ton diplôme français en diplôme polonais. Il faut payer des droits d’inscription, pas grand-chose. Les dollars qui me restent devraient suffire.

– Ce sont des philanthropes ?

– Ils manquent peut-être d’étudiants. C’est une petite ville. Cela doit déprimer les professeurs de faire cours dans des salles aux trois quarts vides.

---

<sup>1</sup> On ne trouve pas ce verbe dans le Grand Robert, mais Google et Wikipedia le connaissent en français, en anglais, en allemand et dans diverses langues d’Europe orientale. Les citations en français proviennent de documents universitaires. Les personnes que j’ai interviewées avant d’écrire ce livre l’utilisaient couramment.

## Sinon vous êtes morte

– Je crois plutôt que la France espère rivaliser avec l’Allemagne, qui attirait tous les étudiants d’Europe Centrale avant la guerre. Dis, Arik, tu te souviens, l’an dernier, quand tu es parti à Varsovie. Tu pensais que le gouvernement allait peut-être assouplir le numerus clausus.

– Je n’avais pas prévu la crise. Le parti nazi qui devient de plus en plus puissant. Comme si les Polonais n’étaient pas assez antisémites, ils ont ce bel exemple sous les yeux. Il y a une contamination. Ils limitent le nombre de juifs à l’université, et maintenant en plus ils les attaquent.

– Si tu pars en France, j’irai avec toi. J’étudierai la médecine.

– Je croyais que tu voulais devenir une pianiste virtuose.

– Je commence à jouer ma barcarolle à peu près comme il faut. Je crois que j’apprendrai la médecine plus facilement que le piano.

– J’hésitais encore un peu, parce que je redoutais d’avoir à passer des années loin de toi. Si tu viens aussi, je n’hésite plus. En France, nous oublierons ces sales histoires, nous serons libres. C’est le pays de la grande révolution de quatre-vingt-neuf, quand même.

– Et de l’affaire Dreyfus.

– C’est fini, l’affaire Dreyfus. Justement, des tas de gens importants ont défendu un juif, et à la fin ils ont reconnu son innocence. On n’imagine pas pareille chose ici. Tu as de la chance, tu as étudié le français au lycée.

– Tu as choisi l’allemand en hommage à Herr Doktor Rau ? Ah, tu ne pouvais pas imaginer qu’ils deviendraient encore plus antisémites que les Polonais.

– J’avais tellement de retard dans toutes les matières. J’ai pensé que ce serait plus facile. Puisque je connais le yiddish. Je vais acheter un dictionnaire de français.

– Je peux te prêter le mien. Tu te souviens de Mlle Molkin, ma prof de français au lycée ? Son petit frère étudie en France. Je dis “petit frère”, en vérité c’est un géant. Roma était amoureuse de lui, mais elle n’a jamais osé lui parler. Tu sais, je crois que Franka partirait volontiers avec nous.

– Ta sœur ?

– Elle voudrait au moins passer le PCN<sup>1</sup>. Ensuite, elle verra si elle choisit la médecine ou les sciences naturelles. Elle aime bien les animaux et les plantes.

Les frères et sœurs installés à Varsovie et à Płock se disent qu’ils se sauveraient bien à l’étranger, eux aussi, s’ils étaient plus jeunes. Ils décident de se cotiser pour payer le

---

<sup>1</sup> Physique-chimie-sciences naturelles: l’année préparatoire de médecine.

## Sinon vous êtes morte

voyage et les frais d'inscription des deux gamines, et pour envoyer une petite somme en France chaque mois.

À Tours, ils trouvent deux chambres à louer chez un cheminot à la retraite. Tounia et Franka dans une chambre, Arik dans l'autre. Des bergères gardent des moutons sur le papier peint. Moi aussi, j'ai gardé des moutons, se dit Arik.

En PCN, le professeur de physique dessine sur le tableau noir des circuits électriques, des systèmes optiques avec lentilles et rayons lumineux, des tubes de Torricelli et des balances de Roberval. Le professeur de chimie jongle avec des flèches et les lettres H, O, C, Na et Cl. Le professeur de sciences naturelles montre des planches de cryptogames et de phanérogames, des ptéridophytes vasculaires appelés vulgairement fougères, des lichens formés d'algues et de champignons s'embrassant comme des amoureux. Quelqu'un qui ne connaît pas le français peut déjà apprendre beaucoup de choses. Après les cours, Arik passe des heures plongé dans le dictionnaire. Il apprend les mots les uns après les autres. Abazur, *abat-jour* ; abecadlo, *alphabet* ; abonament, *abonnement* ; absolutny, *absolu*. Bah, c'est beaucoup plus facile que la Gemara.

Les messieurs aux moustaches bien coupées ont recruté une vingtaine d'étudiants juifs polonais. On les repère aux épaisses semelles de crêpe ou de caoutchouc de leurs chaussures, à leurs lourds manteaux gris, à leurs gants fourrés de laine. Dès leur arrivée, ils ont appris – qui par un étudiant de deuxième année croisé à la faculté, qui par un logeur – que les Polonais mangeaient dans le restaurant *La Joconde*, rue des Ursulines.

– Vous connaissez des Français ? se demandent-ils les uns aux autres.

– Je ne parle pas assez bien.

– Ils n'aiment pas beaucoup les étrangers. Ils ont un journal antisémite, *L'Action Française*.

– Ce n'est pas le seul.

– Ils disent : “L'abominable canaille judéo-métèque.”

– Même les juifs français ne nous aiment pas tant que ça. Pourtant nous devons retourner en Pologne. Nous ne leur volons pas leur travail.

Le cheminot à la retraite échange parfois quelques mots avec Arik.

– Vous avez déjà vu un juif ? lui demande-t-il.

– Mais il y a beaucoup.

– Vous m'en montrerez un ?

## Sinon vous êtes morte

### Un billet de loterie

Ils passent l'année du PCN et la première année de médecine à Tours. Ils apprennent beaucoup de choses. Que l'école de médecine de Tours a envoyé en Europe de l'Est des émissaires très convaincants, si bien que trois étudiants sur quatre sont polonais ou roumains. Que, par un curieux paradoxe, la proportion excessive d'étudiants cosmopolites empêche l'école d'atteindre le niveau "international" auquel elle aspire. Que pour le même prix, on peut aussi bien s'inscrire à Paris.

Les voici maintenant installés dans une chambre de bonne rue du Faubourg Saint-Denis, au nord de Paris. Il y a un robinet d'eau sur le palier, et des toilettes dans la cour. Tounia et Franka dorment dans le lit, Arik par terre. Il arrive aussi que Tounia et Arik dorment dans le lit quand un bel étudiant français invite Franka au cinéma. On commence par manger du jambon, ensuite on tombe dans le stupre et le dévergondage.

Franka n'est pas contente.

– À Tours, je comprenais à peu près ce qu'ils disaient.

– Ils parlaient lentement, à cause de tous les étrangers. De plus, la Touraine est la région où l'on parle le meilleur français, c'est connu.

– En tout cas, ici, je n'arrive pas à suivre. Les professeurs semblent jouer à qui parlera le plus vite et avalera le plus grand nombre de syllabes. Ce matin, il disait tout le temps "le muscarque". Il m'a fallu une bonne heure pour comprendre que c'était le muscle cardiaque. Il y a trop de matières et pas assez de pauses. Quelqu'un m'a dit que c'était beaucoup plus facile en pharmacie.

– Tu veux arrêter la médecine ?

– J'aurai fini plus vite et je pourrai gagner ma vie.

Ils vivent à trois avec dix francs par jour. Les deux sœurs reçoivent toujours un peu d'argent de Pologne. Arik porte son costume de serge, qui n'est plus tout jeune mais ne paraît pas son âge. Il trouve du travail dans une peausserie de luxe du dixième arrondissement ; il classe le lézard d'un côté et le crocodile de l'autre, il apprend à reconnaître l'autruche et le requin, il effectue des livraisons.

Le soir, il donne des leçons de français à des Polonais fraîchement arrivés. Les futurs élèves, méfiants, posent des questions avant de s'engager.

– Vous habitez en France depuis longtemps, pan Kassar ?

– Deux ans.

– Vous parliez déjà français avant de venir ? Vous aviez une gouvernante française ?

– Pas du tout. J'ai tout appris sur place. C'est la preuve que vous pouvez y arriver aussi.

## Sinon vous êtes morte

– Si vous parlez seulement à moitié français, vous devriez donner des leçons à moitié prix.

– Autant que je sache, mes tarifs sont les plus bas de Paris. Pour vous appâter et pour pas un sou, je vous cite une expression française : *Y'a mié, mais c'est pli cherr*.

Il roule les r comme un Russe de vaudeville. Quand on apprend les mots en les lisant, que voulez-vous. Les élèves ne s'aperçoivent de rien. Ils lui font confiance, à cause de sa bonne bouille. Et puis tout de même, combien de professeurs de français diplômés peuvent se vanter de savoir le dictionnaire par cœur ?

Tounia et Arik préparent le concours de l'externat, car les externes sont payés<sup>1</sup>.

– Il paraît qu'ils prennent un étudiant sur six seulement.

– La proportion est sans doute encore moindre pour les étrangers. Il y a cette épreuve terrible, où tu dois exposer une question de médecine en cinq minutes. Les Français n'ont pas besoin de chercher leurs mots comme nous.

Tounia, toujours en avance, réussit à son premier essai, en 1934. Elle y croyait si peu qu'elle ne va même pas voir les résultats. Les externes étrangers ne sont pas nombreux. Une femme étrangère ? C'est l'oiseau rare, comme disent les Français. Arik échoue d'un demi-point, mais réussit l'année suivante. Ils sont tous les deux externes à l'hôpital Saint-Louis, près de la place de la République.

Franka leur parle souvent d'un juif roumain qu'elle a rencontré. Elle finit par l'amener rue du Faubourg Saint-Denis.

– Je vous présente Hermann. Il étudie pharmacie, comme moi.

– Vous êtes roumain, mais vous portez le prénom allemand.

– Dans ma ville, Czernowitz, les juifs parlent allemand. Cela me gêne porter le même prénom que Goering, vous pouvez imaginer. Quand nous serons en Palestine, nous prendrons les prénoms hébreux.

– En Palestine ?

– Franka ne vous a pas dit ? Nous partons d'abord en Italie.

– Nous allons terminer les études de pharmacie en Italie, à Padoue. On dit c'est plus facile qu'en France. Ensuite, nous sommes pharmaciens à Tel Aviv ou je ne sais.

– C'est inattendu. Tu dois apprendre l'italien, ensuite l'hébreu.

– Franka m'a dit vous avez presque terminé vos études médecine, Mlle Tounia. Il ne vous reste que la thèse et les cliniques. Vous serez docteur à vingt-deux ans. Ce n'est pas banal.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui, tous les étudiants en médecine deviennent externes dans des hôpitaux universitaires, mais ils ne sont plus payés.

## Sinon vous êtes morte

– J’aime mieux attendre. Si je passe la thèse, je dois retourner en Pologne. Les juifs cherchent plutôt fuir la Pologne que revenir. On peut rester externe cinq ans. On voit beaucoup de malades, on fait les piqûres, on ausculte, on apprend.

L’externat rapporte seulement douze francs<sup>1</sup> par jour. Arik trouve une place dans une équipe de nettoyage du Palais de Justice. Il se lève avant l’aube et descend le boulevard de Sébastopol à vélo, parce que le métro ne roule pas encore. Les silhouettes qu’il aperçoit dans la lueur tremblante des becs de gaz lui donnent l’occasion de réviser des expressions apprises dans les livres : des noctambules, des noceurs, des viveurs, des gens de la haute, rond comme une barrique, saoul comme un Polonais, des filles de joie, des maquereaux, des mauvais garçons, des clochards, des hirondelles.

Ses collègues de l’équipe de nettoyage font d’excellents professeurs de français.

– Faut garder ta pompe, mon pote, sinon quelqu’un te la chourave.

– Tu devrais acheter des pincettes à vélo pour ton futaal.

– Où acheter des pincettes à vélo ?

– Ben y’a des boutiques à la Bastoche.

– T’as qu’à venir à la fête de l’Huma, c’est dimanche en quinze, à Garches. Ils vendent de tout, et au moins ton pognon va pas enrichir le grand capital.

– La fête de Luma ? Qui est Luma ?

– L’Humanité, le journal du Parti. T’es un prolétaire, mon pote, t’es exploité comme nous, donc tu dois lire l’Huma.

Il achète l’Humanité, ce qui ne manque pas d’étonner Tounia.

– Tu lis le journal des communistes ?

– Il y a un article d’un certain Gabriel Péri. Il dit des choses très justes sur l’Allemagne. Hitler prétend défendre les intérêts du peuple, mais c’est une marionnette manipulée par les gros industriels. Un de mes collègues du Palais de Justice m’a conseillé de le lire.

– Ils sont communistes ?

– Sans doute. Ils portent des moustaches, puisqu’ils sont français, mais pas des moustaches fines et bien taillées comme les médecins de l’hôpital. De grandes moustaches touffues, comme des guerriers gaulois. Ils viennent d’Auvergne ou du Languedoc. Ils boivent un petit blanc à cinq heures du matin pour se mettre de bonne humeur.

– Un petit blanc, c’est du lait ?

– Mais non : du vin blanc. Moi, je bois avec eux, mais je prends un café.

---

<sup>1</sup> 10 euros de 2020 environ, selon le convertisseur de l’Insee.

## Sinon vous êtes morte

L'Éternel s'ennuie. Tiens, si je faisais un croche-pattes à Arik Kassar ? Non, l'Éternel a d'autres chats à fouetter. Un ange farceur quelconque s'occupe d'Arik. L'un des Auvergnats du palais de Justice souffre d'une maladie de peau. Il perd des pelures translucides comme un gros oignon à moustaches. Il vient consulter à l'hôpital Saint-Louis, dont le service de dermatologie est réputé. Le voici devant l'externe.

– Ah ben dis donc, mais c'est Arik ! T'es toubib ? Tu caches bien ton jeu, mon pote !

– Je suis l'étudiant exploité, donc je dois travailler la nuit pour acheter à manger. La lessive à la soude, avec elle nous lavons le sol, n'est pas bonne pour toi. Essaie trouver les gants de caoutchouc, c'est le seul conseil que je peux donner.

Il raconte sa mésaventure à Tounia.

– Je suis grillé. Je vais chercher un autre travail.

– Mais pourquoi ? Tu ne leur avais pas dit que tu étudiais la médecine ?

– Un médecin, même aussi pauvre qu'eux, c'est un bourgeois. Je ne dois pas venir prendre le travail des prolétaires.

Il emmène tout de même Tounia à la fête de l'Huma.

– J'espère que je ne vais pas rencontrer mes balayeurs.

– Tu ne risques pas. Il y a au moins un million de personnes.

La foule soulève des nuages de poussière en parcourant les allées bordées de baraques foraines. On peut tirer à la carabine à plombs sur des ballons, pêcher des poissons rouges dans des bassines, manger des gaufres et de la barbe à papa, feuilleter les œuvres complètes d'Émile Zola publiées en français à Moscou.

L'ange farceur a des remords et veut se faire pardonner. Quelqu'un tape sur l'épaule d'Arik.

– Vous me remettez ? Je suis le garçon boucher de la rue du Château d'Eau. Vous êtes bien un de nos clients, non ? Vous parlez avec un accent. Vous venez de quel pays ?

– De Pologne.

– Il y a beaucoup de communistes, là-bas ?

– Si les gens sont communistes, ils ne disent pas. Le parti est interdit, on met les communistes en prison. La Pologne ne veut pas ressembler la Russie. Quand j'étais enfant, c'était encore la colonie russe.

Le lendemain, quand Arik achète sa côte de porc à un franc, la moins chère, le garçon lui donne une côte à un franc vingt. Arik proteste. Mais non, c'est un franc vingt. Le garçon boucher lui adresse un clin d'œil. Solidarité de classe !

Il nettoie maintenant un grand magasin de meubles de la Porte d'Orléans. Il doit partir une heure plus tôt. Ses mollets deviennent aussi nouveaux que des sarments de vigne. Il

## Sinon vous êtes morte

travaille de quatre heures à huit heures, puis descend le Boul'Mich, traverse la Seine, remonte Sébastopol et Strasbourg. Il dépasse les lourdes charrettes, tirées par des chevaux rustiques, qui apportent aux Parisiens leur lait et leurs pains de glace. Des canassons, des bourrins. En France, un cheval n'a pas des pattes comme les autres animaux, mais des jambes comme les gens. Un peu avant la gare de l'Est, il oblique à droite pour aller à l'hôpital Saint-Louis, où il commence sa journée à neuf heures.

Décidément, l'ange farceur regrette de s'être moqué d'un homme aussi brave que Arik Kassar.

– Tounia ! Tounia ! Tu te souviens du billet de loterie que j'ai acheté à la fête de l'Huma ?

– Pour aider les Éthiopiens. Je crois que les fascistes continuent d'avancer là-bas. Devine qui j'ai rencontré dans le métro.

– Regarde, il y a les résultats dans le journal : j'ai gagné cinq mille francs !<sup>1</sup> Qui as-tu rencontré ?

– Daniel Molkin, le frère de ma prof de français de Płock. Cinq mille ? Tu es sûr ?

– Plus d'un an de salaire. Je t'achète tout ce que tu veux. Le géant ?

– Roma était amoureuse de lui. Il est fiancé avec une Française. Nous pourrions déménager.

– De quoi te plains-tu ? Cette pièce a grandi de moitié depuis que Franka est partie. Tu te souviens de l'histoire de la chèvre ?

– Ils prennent une chèvre chez eux, c'est ça ?

– Il se plaint d'être à l'étroit avec sa femme et ses quatre enfants. Le rabbin lui conseille de prendre une chèvre. Il revient une semaine plus tard : "Rebbe, c'est encore pire !" Le rabbin l'autorise à se débarrasser de la chèvre. Le lendemain, il vient remercier le rabbin : "Ah, maintenant que la chèvre est partie, ça va beaucoup mieux."

– Tu compares ma sœur à une chèvre ?

Ils s'installent dans un logement d'une pièce rue Edgar Poe, près des Buttes Chaumont. Un palais. Deux fois plus grand que la chambre de bonne : douze mètres carrés ! L'eau courante comme en Amérique ! Les cabinets ne sont plus dans la cour, mais au bout du couloir. Quand Arik revient du travail, du boulot, du turbin après une nuit de garde, il va jusqu'au parc des Buttes Chaumont et s'assoit sur un banc pour lire l'Huma. Des canards civilisés bavardent sur la pelouse au bord du lac. En Pologne, les gens les mangeraient tout de suite.

---

<sup>1</sup> 4 000 euros environ.

## Sinon vous êtes morte

Arik reste à Paris et travaille pendant les vacances universitaires, Tounia retourne à Płock. Elle va embrasser sa mère, et tout de suite elle se précipite chez son amie Roma la rousse, de l'autre côté de la rue Grotska. Elle monte au premier étage et elle appelle. Roma ! Roma !

### L'adieu à Płock

Enrichis par la loterie, Arik Kassar et Tounia Kowalska rentrent tous les deux à Płock pour les vacances d'été 1937. Le bonheur qu'ils éprouvent à retrouver leurs familles ne dure pas quelques jours ou quelques heures, mais plutôt quelques secondes. Oh, ils ont tous un visage si crispé derrière leur sourire de bienvenue ! Oh, ces regards voilés, ces dos courbés, ces cheveux blancs !

À l'hôpital Saint-Louis, Arik a vu des pauvres gens qui ont perdu tout espoir. Souffrant de maladies que l'on ne sait pas soigner, résignés à leur sort, attendant la fin. Des lambeaux de vieux textes lui reviennent en mémoire. *Semblables aux poissons pris dans la nasse, aux oiseaux retenus par le lacet, les fils de l'homme sont démunis quand soudain fond sur eux le temps du malheur.*

Il se souvient de son enfance. Tant que nous restions dans le quartier juif, ça allait. Les contacts avec les goyim étaient rares. Un ouvrier ou un artisan qui venait pour des travaux, un employé à la mairie pour des papiers. Hors du quartier, nous devions faire attention. Il se souvient d'une brique qu'il a reçue sur la tête, lancée depuis un mur. Il se souvient de Buchman, un élève du cheder, vêtu de ses habits de fête un vendredi – un gamin polonais lui a enfoncé un couteau dans le cœur, mort sur-le-champ. Il se souvient d'un sentiment de peur larvé, toujours prêt à surgir, qui a complètement disparu dès qu'il a mis le pied en France.

Chacun habite avec les siens. Arik interroge Tounia.

– Quoi de neuf chez toi ?

– Je t'ai parlé de mon frère Marek, qui est parti en Union Soviétique.

– L'ingénieur.

– Il a disparu. Ils l'ont "déporté" on ne sait où. Sa femme écrit que presque tous les cadres communistes polonais ont disparu sans laisser de trace. Ils sont sans doute en Sibérie, quelque part près du cercle polaire.

– Il connaît déjà cette région, non ? C'est là qu'il construisait des barrages, si je me souviens bien.

– Sa femme est infirmière, mais elle gagne très peu d'argent. Elle doit élever leur petit Ludwig. Il a six ans. Un frère mort à New York et l'autre disparu en Sibérie. Sur les deux

## Sinon vous êtes morte

qui restent, il y en a un qui habite à Płock avec sa femme et son fils. L'autre, celui qui a émigré en Palestine, ne va pas bien.

– Tu m'avais parlé de lui. Déjà en Pologne, il avait des crises.

– Elles deviennent de plus en plus fréquentes. Cela ressemble à une psychose. Il passe plusieurs mois chaque année dans un hôpital pour malades mentaux.

– Et tes sœurs ? Il y en a une qui travaille pour les Hollandais.

– La société Philips, à Varsovie. C'est ma sœur aînée, Marysia. Je t'ai dit que son mari est mort, le maître d'école. Sa fille a déjà quinze ans. Ilsa. C'est une élève très brillante. Elle écrit des poèmes magnifiques, il faudra que je te montre. Ma sœur Aniela vit aussi à Varsovie. Tu as entendu parler de ce docteur Korczak, qui a fondé des établissements pour les enfants. Elle s'occupe d'enfants attardés dans un de ces établissements. Bronca à New York et Franka en Italie. Et toi ?

– Ma grande sœur a un troisième enfant. Ses chapeaux pour dames se vendent de mieux en mieux, même à l'étranger. Ma petite sœur a vingt ans. Elle voudrait devenir bibliothécaire. Mon frère est toujours footballeur.

– C'est tout de même étrange. Toi, par exemple, je ne t'imagine pas en train de jouer au football.

– Moi, je suis champion de vélo. Je pense m'inscrire pour le tour de France. Je laisse le maillot jaune aux sprinters dans la plaine, je le récupère dans l'étape du Tourmalet. Il paraît qu'il est devenu capitaine de son équipe et que tous les joueurs l'adorent. Mes parents sont très inquiets. Ils sont convaincus que les juifs vont subir de grands malheurs, mais ils ne savent pas si les bourreaux seront polonais ou allemands. Mon père passe de plus en plus de temps à la synagogue. Ce qui est nouveau, c'est que ma mère l'accompagne.

– Tu m'as toujours dit qu'elle se moquait de la religion et des rabbins.

– Elle dit : "Le sol brûle sous nos pieds." Mon père trouve une consolation dans la religion. Il a bien de la chance, au fond. Tu sais ce qui lui ferait un immense plaisir ? Que nous allions à la synagogue pour nous marier.

– Ma mère aimerait ça aussi. Elle perd tous ses enfants. Elle craint de ne plus me revoir. Je lui ai dit que nous ne pouvons pas espérer nostrifier si l'antisémitisme continue à s'aggraver en Pologne. Nous ferons notre vie en France.

– À condition de passer le baccalauréat et de devenir français.

– Cela prendra le temps qu'il faudra, mais nous y arriverons. Nous n'avons pas le choix.

## Sinon vous êtes morte

Ils envoient une photographie du mariage à Bronca, en Amérique. La tête d'Arik paraît d'autant plus ronde qu'il est déjà chauve. Son père porte une longue barbe, comme il se doit. Sa mère, assise à côté de lui, ressemble à ces grosses dames qui assomment Charlot dans les films. Elle tient en respect une tribu de petits Kowalski : Tounia, sa mère et plusieurs de ses frères et sœurs. Personne ne sourit.

Arik repart avant Tounia. Son père l'accompagne jusqu'à l'arrêt de l'autocar qui doit l'emmener à Varsovie, où il prendra le train pour Paris. À la fin d'une vie difficile, on souhaiterait pouvoir se reposer un peu, se dit Arik. De gros nuages noirs s'ammoncellent à l'horizon. Le pire est à venir. Au lieu de rester pour les aider, je m'enfuis. Il sait qu'il ne me reverra pas.

Pendant les minutes qui précèdent le départ, le père et le fils n'échangent aucune parole. Arik se souvient des oies que l'on vendait à *trayf*, du taureau furieux, des moutons endormis. Le petit lopin de terre où je cultivais des radis. Quand il a rendu le terrain, je l'ai supplié de conserver mon lopin. Loin de prendre cette requête d'enfant à la légère, il a gardé le petit morceau de terrain – quelques mètres carrés.

L'autocar démarre et s'éloigne. Arik, la gorge nouée, voit le regard triste de son père fixé sur lui pour la dernière fois.

En novembre 1937, Arik et Tounia se marient à la mairie du dix-neuvième arrondissement. Il ne reste rien du gros lot, car ils ont tout laissé en Pologne, et ils n'ont même pas de quoi acheter des alliances. Ils ont trouvé deux témoins : Daniel Molkin et sa fiancée française, Christiane.

Ils étudient ensemble l'accord du participe, les coordonnées cartésiennes, nos ancêtres les Gaulois, les volcans d'Auvergne, pour passer la première partie du baccalauréat. Au mois d'avril 1938, Daniel Molkin leur apporte la *Naïe Presse*, un journal yiddish.

– Ils parlent de la famille Kassar, à Płock. Ça va mal.

– Montre... Mais oui, ce sont mes parents. Écoute ça, Tounia. “La famille Kassar, de Płock, accusée de meurtre rituel, allait être lynchée par une foule en furie mais a été sauvée in extremis par un commissaire de police.” Ma mère avait posé un pot de minium sur la fenêtre, du côté de la rue. Elle repeignait pour la Pâque, tu comprends. Des passants s'approchent : du sang ! Le sang des enfants chrétiens que les juifs égorgent pour préparer leur pain azyme.

– Ce que disait ta mère : le sol brûle sous leurs pieds.

## Sinon vous êtes morte

– Pendant qu'ils souffrent, nous vivons dans un pays où nous oublions que nous sommes juifs.

– Nous pouvons renoncer au jambon, si tu veux.

Arik effectue une exérèse dans le service de dermatologie. Il donne la lésion à une laborantine qui doit l'analyser. Il lui raconte l'histoire.

– Ils croient vraiment que les juifs sacrifient des enfants ? demande-t-elle.

– Ils le croyaient au Moyen-Âge. Nous pensions c'était fini. Les vieux mythes ont la vie dure.

– Dans ce cas, votre mère ne devrait pas poser un pot de peinture rouge sur sa fenêtre. C'est très risqué.

– Avant la Pâque, on nettoie la maison à fond pour éliminer la moindre miette de pain. On profite pour lessiver, pour repeindre. Je suppose elle a voulu repeindre les ferrures des balcons avec d'abord la couche de minium. Ils habitent le rez-de-chaussée.

– C'est bon, le pain azyne ?

– Je vous en apporterai. Ça n'a aucun goût. Ça ne vaut pas la bonne baguette.

### La jeune fille d'Orléans

– Mais je vous connais, madame ! Quelle coïncidence que nous soyons justement assis l'un à côté de l'autre !

– Nous nous sommes mariés juste à temps. Si je m'appelais toujours Kowalska, je serais plus loin.

– Pas très loin. Je n'avais même pas pensé qu'ils rangeaient les gens dans l'ordre alphabétique.

– Tu pourras m'aider pour l'allemand.

Il faut deux langues étrangères. Arik a choisi l'allemand et le polonais. Tounia ne peut pas choisir la langue étrangère étudiée à Płock, le français, donc elle est bien obligée de l'imiter. Pour la version, Arik lui dicte le texte français mot à mot. Pour le thème, il doit épeler, parce qu'elle ignore l'orthographe allemande. Une surveillante s'approche, intriguée par ce manège.

– Que faites-vous donc, tous les deux ?

– Mais c'est ma femme !

La surveillante rit et se contente de les séparer. Heureusement, l'essentiel est fait : Tounia ne risque plus le zéro éliminatoire.

Ensuite, il y a l'oral. Arik et Tounia ont décidé de présenter *Die Jungfrau von Orleans*, de Schiller. Ils en lisent quelques pages chaque soir, après l'hôpital. Le jour de l'oral,

## Sinon vous êtes morte

Tounia se sent aussi nerveuse que si elle avait bu douze cafés. Ce terrible zéro éliminatoire. De toute ma vie, jamais eu zéro. Je pourrai toujours lui raconter que nous sommes passés par Orléans quand nous habitons à Tours.

L'examineur essaie de se montrer aimable pour la détendre.

– Quel texte avez-vous préparé, Madame ?

– *Die Jungfrau von Orleans*.

– Pouvez-vous me le raconter ?

– En français ou en allemand ?

– J'espère que vous plaisantez, Madame. En allemand, bien sûr.

– Euh... Monsieur, il faut je vous dise la vérité. Je suis à la fin de mes études de médecine. Je possède le baccalauréat polonais, mais je dois passer le bachot français pour obtenir le diplôme de médecine. Ma langue étrangère était le français, j'ai eu très peu l'occasion d'étudier l'allemand. Tout ce que je vous demande, c'est ne pas me donner zéro.

– Bon, bon. Pouvez-vous me traduire un petit texte ?

Il sort un livre de sa sacoche et montre à Tounia un texte. Elle connaît quand même quelques rudiments d'allemand – elle entendait souvent parler yiddish dans son enfance. Elle réussit à éviter la catastrophe.

Tounia passe l'été en Pologne, comme d'habitude.

– J'ai réussi la première partie, dit-elle à sa mère. L'an prochain, nous passerons la deuxième partie. Nous demanderons notre naturalisation et ensuite nous pourrions obtenir un vrai doctorat français, qui nous permettra d'exercer. Tu te souviens de Daniel Molkin ?

– Le frère de ta professeur de français ? Un beau garçon.

– Je l'ai rencontré dans le métro, figure-toi. Il s'est marié avec une Française. Ils ont fondé une colonie de vacances pour les enfants pauvres. Pour qu'ils puissent quitter Paris en été.

On entend des bruits de bottes. Les malheureux Allemands de la province des Sudètes appellent Hitler à l'aide : "Les Tchèques féroces nous persécutent. Nous craignons qu'ils nous massacrent. Au secours, Führer !" Arik envoie un télégramme à Tounia : "Ils vont fermer les frontières. Rentre au plus vite ! Il est encore temps." Elle décide d'écourter son séjour.

Sa mère l'accompagne jusqu'à Varsovie. Quand Tounia monte dans le train de Paris, sa mère se tient sur le quai, avec les deux sœurs qui habitent à Varsovie et sa nièce Ilsa. Quatre femmes minuscules, on dirait quatre enfants. Tounia pleure toutes les larmes de

## Sinon vous êtes morte

son corps. Nous savons que nous ne nous reverrons pas, mais il n'existe pas de mots pour le dire. Sa mère tente de la consoler.

– Tu vas voir, Tounia, les choses vont s'arranger. Tu reviendras. Tout sera comme avant.

## 2 Henek et Wanda

### Henek Warner se cache

Ania dit que le père s'est trompé.

– Tu venais de naître. Il demande à Mère : “Comment allons-nous le nommer, ce petit ver de terre ?” Elle veut répondre Moïse ou Abraham, mais juste à ce moment-là elle éternue : “Hersch !” Lui, au lieu de dire : “Santé !”, il se tiraille la barbichette : “Hersch ? Ah oui.”

– Pas vrai.

– J’y étais ! Tu penses bien que je voulais voir mon nouveau petit frère.

Les gens lui caressent la tête et lui offrent un bout de nom : Herschick, Herschinek, Hesiek, Henek. Ils disent aussi mon mignon, mon joli sucré.

Sauf Ania. Elle trouve qu’il ressemble déjà à un docteur.

– Tu es tellement sérieux. Les autres garçons brisent leurs jouets. Ils galopent, hop, hop, comme des chevaux emballés. Tu sais quoi, petit docteur ? Bientôt, tu sauras ton alphabet et tu galoperas dans les livres.

Henek trotte jusqu’au magasin, se cache derrière un ballot de marchandises. Un cheval emballé. S’ils veulent emballer un cheval, faudra un gros ballot. Il écoute les barbus donner des nouvelles. Un buisson touffu tout noir couvre leur ventre. Ania dit qu’ils élèvent des oiseaux dedans.

– Regarde, les miettes de pain dans sa barbe. C’est pour les oiseaux.

Henek espère voir un oiseau s’envoler, ou au moins un papillon. Du buisson sortent parfois des paroles roucoulantes et fleuries. Un barbu montre le ballot d’un mouvement de tête, comme s’il avait vu Henek. Pas possible, je suis caché. Il annonce qu’il a visité la ville de Chelm au cours de sa tournée.

– Quoi de neuf à Chelm ? demandent ses compagnons.

– Les sages de Chelm ont discuté pour savoir quel astre est le plus important : le soleil ou la lune.

– Qu’ont-ils conclu ?

– La lune, bien sûr. Sans elle, on ne verrait rien la nuit. Tandis que le soleil brille en plein jour, quand il fait déjà clair.

Ils parlent tout le temps de cette ville de Chelm. L’existe ou l’existe pas ? N’empêche, des gens aussi stupides que les sages de Chelm, j’en connais plein. Quand je suis caché, peut pas me voir. Même un papillon, ce serait bien. Pourquoi qu’ils parlent pas polonais

## Sinon vous êtes morte

comme tout le monde ? Déjà vu la lune en plein jour. Un plat d'argent mal astiqué. Ils parlent yiddish, comme Père et Mère quand ils veulent pas que je comprenne, mais moi je comprends.

Reb<sup>1</sup> Warner est commerçant en gros. Ania la savante :

– Il ne vend pas aux gens, mais aux autres commerçants. C'est le plus gros marchand en gros de Lemberg.

– Et Lemberg c'est la plus grosse ville de Galicie orientale et la Galicie orientale c'est la plus grosse province de l'empire et l'empire c'est le plus grand pays du monde, alors c'est le plus grand marchand du monde.

La boutique contient tout un bric-à-brac. Sur une étagère, un bataillon de couteaux ordinaires. Sur une autre, des couteaux "Solingen" qui valent une fortune, pourtant ils ne brillent pas plus. Les couteaux, les casseroles et les assiettes, on appelle ça le dur. Les nappes, les serviettes, la bonneterie : le mou. Les rayonnages débordent. Quand le mou tombe par terre, ça fait moins de bruit que le dur. Ça déborde aussi de barbus, dès l'ouverture le matin et jusque tard dans la soirée. Ils parlent tous ensemble comme des canards dans une basse-cour. Pour se faire entendre des vendeurs, ils doivent crier.

– Comment ça ? Vous avez doublé le prix du savon ! Autant m'arracher le cœur de la poitrine.

– Vous avez un cœur, reb Rosenstock ? C'est nouveau !

– Ce n'est pas le mien. Le médecin m'a dit que j'avais le cœur d'un jeune homme de vingt ans. En tout cas, moi je ne vous demande pas si vous avez un cerveau.

Ania se cache avec Henek. Ils observent les pieds des barbus par un tunnel entre deux ballots.

– Regarde les bottines rouges, petit docteur.

– Comme des cerises.

– Elles ont l'habitude de glisser sur le plancher d'une boutique de Lemberg.

Les bottines sautillent, effarouchées par une paire de chaussures de marche toutes crottées.

– Faites donc attention !

– M'excuse.

Henek ne sait rien ; Ania doit tout lui expliquer.

---

<sup>1</sup> "Monsieur." Variante de "rabbin", qui signifie professeur (en hébreu).

## Sinon vous êtes morte

– Ces godillots parcourent les routes de Galicie et dorment à la belle étoile. Tu vois la besace fatiguée qui se repose à côté d’eux ? C’est un colporteur qui revend la marchandise dans les campagnes.

Il a quatre ans. Il va au jardin d’enfants à côté de l’école d’Ania. Le premier jour, elle vient le chercher.

– Alors, petit docteur ? C’était bien ?

– J’y comprends rien. La dame, elle parle charabia.

– C’est pas du charabia, c’est de l’hébreu.

– Pourquoi qu’elle parle l’hébreu ? Elle veut pas que je comprenne ?

– C’est la langue que parlaient les juifs il y a deux mille ans. Les sionistes veulent lui redonner vie. Ton école est sioniste. Père aussi. Il parle l’hébreu, ancien et moderne.

– Il est pas sioniste, il est marchand.

– Oui, mais il croit que les juifs doivent retourner en Palestine, le pays de leurs ancêtres. Sortir leur nez des livres poussiéreux, raser leur barbe, enlever leurs lunettes, creuser des puits, cultiver la terre, bâtir des maisons.

– Ben alors, il a qu’à raser sa barbe.

– Lui, il porte juste une barbiche. Je parle de la grande barbe des juifs comme ceux qui viennent dans le magasin. Ils ne veulent pas la raser.

– Les oiseaux auraient plus de nid.

– Ils la gardent pour obéir à l’Éternel.

– L’Éternel va pas s’occuper s’ils ont une barbe ou pas.

– C’est ce que dit Père. Quand il était jeune, il habitait à Jaworow<sup>1</sup>. Le rabbin de Jaworow l’a chassé à cause de ses idées, alors il s’est installé à Lemberg en attendant de partir en Palestine.

– Il va partir ?

– Nous aussi. Nous irons habiter en Palestine.

Reb Warner gronde l’un des trois vendeurs.

– Crétin des Carpates ! Tu n’as pas plus de jugement qu’un poil de cul de cochon ! Si tu ne sais pas distinguer un couteau à volaille d’un couteau à pain, tu devrais changer de métier.

– Oui, monsieur.

---

<sup>1</sup> On prononce : Yavorov. Aujourd’hui Yavoriv, en Ukraine.

## Sinon vous êtes morte

– Tu pourrais balayer le magasin, mais je crains que tu ne confondes le balai à poussière et le balai à merde des cabinets !

Les lunettes du crétin des Carpates se couvrent de buée. Henek voudrait se glisser à l'intérieur d'un ballot. Pourvu qu'il le renvoie pas... Les parents peuvent pas renvoyer leurs enfants. Le couteau à volaille et le couteau à pain. Quand reb Warner fronce les sourcils, Henek tremble comme du flan au lait. Il ne parle pas à son père ; il lui répond, il lui obéit.

La mère monte sur un tabouret pour ranger les rayonnages. Elle note les commandes dans le grand livre noir. Elle accueille les clients en souriant. Reb Warner la gronde, elle n'arrive pas à répondre. Elle oublie dans quel ordre on doit placer le sujet, le verbe et le complément.

Au début, le magasin de gros était petit. Reb Warner a beaucoup travaillé. Il connaît même les pays étrangers. Il va à Vienne, la capitale de l'Empire, pour rencontrer des fournisseurs et examiner les dernières nouveautés. Il rapporte à la mère un manteau d'astrakan tout frisotté. Il invite toute sa famille au théâtre juif ou au cinéma.

Un barbu veut se moquer d'un nouveau vendeur.

– Dites-moi, mon ami, je cherche un fer à friser l'astrakan pour un client.

### Les cosaques

Henek ne passe que quelques mois au jardin d'enfants. Une grande guerre a éclaté. Les régiments autrichiens traversent Lemberg pour aller défendre la patrie contre les cosaques féroces. Les dents blanches et les galons dorés des hussards brillent au soleil.

Les colporteurs en savent plus que les reporters qui écrivent dans les journaux.

– Les soldats chargent, mais en face ils ont des fusils qui tirent plusieurs coups à la fois.

– Les cavaliers hongrois sont tombés dans une embuscade.

– Les cadavres sont si nombreux qu'ils les jettent dans des fosses communes.

– On ne peut plus vendre dans les campagnes.

– Les paysans ruthènes préfèrent les cosaques aux Autrichiens.

– Il paraît que des régiments tchèques désertent et passent du côté des Russes.

On entend un vague roulement de tonnerre. Ce n'est pas un orage, mais le bruit du canon. Reb Warner ne veut pas attendre l'ennemi.

– Nous irons à Vienne. Je connais du monde là-bas.

Des foules affolées s'enfuient sur les routes. Un avion traverse le ciel en bourdonnant. Ania dit que le pilote voit une procession de fourmis sur la route.

## Sinon vous êtes morte

– Où ça, des fourmis ?

– Eh bien, nous !

Des rumeurs se propagent.

– Les cosaques sont à Przemysl. Ils veulent tuer tous les juifs.

– Mais non, c'est un régiment des nôtres qui monte pour la relève.

– Il y a eu une grande bataille à Jaroslaw.

– Ils ont brûlé la synagogue de Rzeszow<sup>1</sup>.

– Vous avez entendu parler de cette terrible collision, entre le train de ravitaillement et le train sanitaire ? Il transportait des blessés. Ils font venir un autre train sanitaire pour emmener les anciens blessés et les nouveaux.

– Les cheminots qui s'occupent des aiguillages sont débordés, avec tous ces trains.

Les voies ferrées sont coupées. L'armée a réquisitionné toutes les voitures à cheval. Reb Warner loue un char à bœufs. Chaque soir, il trouve une auberge ou une chambre chez un habitant. Henek dort mal dans ces chambres inconnues.

– Tu aimerais mieux dormir dehors avec les gens ? demande Ania.

– Il fait trop froid.

– Ils allument des feux. Ils se serrent les uns contre les autres. Nous sommes mieux ici.

– Ça sent le moisi. Il y a des araignées. Quand c'est que nous arrivons à Vienne ?

– Bientôt. Nous approchons de Cracovie. Là-bas, les trains marchent encore. On peut aller à Vienne en quelques heures<sup>2</sup>.

À Tarnow, la dernière ville avant Cracovie, l'armée russe les rattrape. Les cosaques sont emmitouflés dans des couvertures ou des rideaux qu'ils volent dans les maisons. Ils ressemblent à de grandes poupées de chiffons. La vodka allume des flammes rouges au fond de leurs yeux. Ils rient sans raison.

– T'as vu, Ania ? Même leur peau, on dirait un vieux chiffon.

– Elle est tannée par le vent et craquelée par l'eau-de-vie.

– Ils se lavent avec de l'eau-de-vie ?

– Mais non, ils la boivent ! Ce sont des monstres. Ils se saoulent pour oublier qui ils sont.

Les juifs les regardent de loin. Pires que des bêtes fauves.

– Ils te donnent un petit coup de pique en passant comme un ours donnerait un coup de griffe.

---

<sup>1</sup> Pchémiche, Yaroslav, Jéchove.

<sup>2</sup> Cracovie-Vienne : 400 km environ. Lemberg-Cracovie : 300 km environ.

## Sinon vous êtes morte

– Ça les amuse de voir le sang couler.

– L'Éternel protège la femme qui tombe entre leurs mains !

Henek ne comprend pas.

– Dis, Ania, pourquoi qu'ils veulent tuer les juifs ?

– Parce que c'est facile. Les juifs ne savent pas se défendre.

– Faudrait monter dans un aéroplane et jeter des bombes sur les cosaques pour les écrabouiller.

Ils s'installent dans un petit logement. Henek fête ses cinq ans au printemps de l'année 1915. S'il était resté à Lemberg, il irait à l'école et apprendrait à lire. Ania décide de s'en occuper.

– Tu vois, petit docteur, ce dessin.

– C'est un chat.

– À côté, j'écris les lettres K, O et T. Quand tu les prononces ensemble, cela fait KOT, le chat. Maintenant, je dessine un autre animal.

– C'est un mouton.

– Mais non, un chien.

– Un chien qui dit : "Béé, béé."

– En tout cas, pour écrire PIES, le chien, il y a quatre sons : P, I, E et S.

Comme Henek n'a pas le droit de sortir à cause des cosaques, il n'a rien d'autre à faire. Un coup de pique en passant, comme un ours. Ce qui l'embête, c'est qu'il a toujours faim. La mère dit qu'un magasin a reçu de la viande hier. Les gens se sont tellement précipités qu'une femme est morte étouffée.

Selon Reb Warner, les paysans russes ne peuvent pas vaincre un pays civilisé comme l'Autriche. Les moujiks ont l'avantage du nombre, mais nous avons de grandes usines où nous fabriquons des canons, des mitrailleuses, des automobiles blindées, des aéroplanes.

Il ne se trompe jamais. Les Autrichiens reprennent Tarnow, Rzeszow, Przemysl et enfin, en juin 1915, Lemberg. Henek revient à la maison au bout de neuf mois.

Il entre à l'école en seconde année, puisqu'il sait déjà lire. C'est l'école communale pour tous. Le maître ne parle pas hébreu, mais polonais. À peine les élèves sont-ils assis qu'ils se remettent debout et joignent les mains. Déjà la première leçon ? Henek se relève et imite son voisin.

– Hé, t'es fou, toi ? Tu dois pas faire la prière. T'es pas catholique !

Ania dit que les Polonais reconnaissent les juifs. Elle oublie d'expliquer comment ils y arrivent. Si j'avais une barbe à miettes, je dis pas. Il y a peut-être d'autres différences.

## Sinon vous êtes morte

L'empire d'Autriche et de Hongrie a disparu. La Pologne existe de nouveau, comme dans l'ancien temps. La ville retrouve son nom polonais, Lwów<sup>1</sup>. Reb Warner ne va plus à Vienne pour commander ses marchandises, mais à Varsovie. D'ailleurs on dit maintenant Pan Warner, à la polonaise. Une révolution balaie aussi l'empire russe comme un vieux tas de gravats. L'Ukraine proclame son indépendance.

Certains colporteurs se rasent le visage. C'est leur barbe qui les rendait rigolos, faut croire. En tout cas, ils ne vont plus jamais à Chelm. Ils prévoient l'avenir. L'Ukraine va nous attaquer, c'est sûr et certain. Tous les paysans sont ukrainiens. Ils ne sont pas contents d'être devenus polonais.

– Les Polonais ont envie de se battre aussi. Ils trouvent que la guerre n'a pas duré assez longtemps. Ils vont défendre Lwów.

– Les communistes sont en train de gagner la guerre civile en Russie. Dès qu'ils auront fini, ils vont reconquérir l'Ukraine et on ne parlera plus de tout ça.

Un matin, Ania appelle Henek. Elle est penchée à la fenêtre.

– Regarde, sur le beffroi de l'hôtel de ville, le drapeau bleu et jaune.

– Le drapeau ukrainien !

Pendant plusieurs mois, des professeurs viennent enseigner l'ukrainien à l'école. Ils disent que la ville s'appelle L'viv. Et puis les troupes polonaises reviennent. Lwów. Au sommet du beffroi, le drapeau rouge et blanc de la Pologne danse la mazurka dans le vent.

Ania, de nouveau à la fenêtre :

– Tu as vu, Henek, la fumée ?

– C'est le quartier juif qui brûle.

La ville de Lwów compte un tiers d'habitants juifs. Des cousins éloignés se réfugient chez les Warner.

– Les milices polonaises attaquent les juifs. La vieille synagogue n'est plus qu'un tas de cendres.

– Un jeune homme héroïque a bravé les flammes pour sauver les rouleaux de la Torah.

Henek imagine les flammes qui dévorent la synagogue. Alors moi, je saute pas dans le feu pour quelques rouleaux de parchemin. Surtout qu'il existe des milliers de copies de leur fameuse Torah. Il reste encore au moins douze autres synagogues.

Les colporteurs rient de moins en moins.

– Les Polonais nous accusaient de préférer l'Autriche à la Pologne. Maintenant, ils disent que nous avons aidé les Ukrainiens.

---

<sup>1</sup> On prononce Lvouf. Le roi de Ruthénie qui a fondé la ville en 1256 l'aurait nommée ainsi en l'honneur de son fils Lev (Léon).

## Sinon vous êtes morte

– Et les Ukrainiens sont furieux d’avoir été vaincus par les Polonais, alors ils se vengent sur les juifs. Il y a des pogroms dans toute l’Ukraine.

Pan Warner se met en colère. Ce nouveau siècle qui devait apporter la civilisation sombre dans la barbarie. Dès que les affaires reprennent et que nous avons un peu d’argent, nous partons en Palestine.

Henek est devenu si grand, d’un seul coup, qu’il se cogne la tête au lustre du salon. Ania ne l’appelle plus “petit docteur”, mais “grand dadais”.

– Avec des bras aussi longs, pas étonnant que tu ne trouves pas tes mains. Jamais vu un maladroit pareil !

Je devrais lui tordre le nez en prétendant que mes mains n’en font qu’à leur tête. Pas le sens de la répartie. L’intelligence paresseuse. Quand on me pose une question, je m’affole.

Pan Warner se moque de lui.

– Tu n’as qu’à répondre la première chose qui te passe par la tête, au lieu de nous faire attendre. On dirait que tu es constipé de la gueule !

Henek ne veut pas dire n’importe quoi. Il tourne sa langue sept fois dans sa bouche. Il inspecte la phrase avant de la laisser sortir : Est-elle logique et pertinente ? La forme met-elle le fond en valeur ? Il prépare une phrase parfaite, mais il a peur de la gâcher en bredouillant. Les autres vont rire de moi ! Il imagine les arguments adverses, prépare des réfutations, laisse passer le moment d’intervenir. J’aurais dû dire que.

Il étudie le piano avec la demoiselle qui donne des leçons à sa sœur, mais il se décourage.

– Tu fais des progrès, lui dit Ania.

– Je n’ai pas l’oreille absolue.

– Moi non plus. Si tu veux arrêter, tu devras trouver un meilleur prétexte.

– Avec ma myopie, hmm, disons que j’ai du mal à voir à la fois la partition et le clavier.

### **Prix d’honneur, Hersch Warner**

Après avoir passé six années à l’école primaire publique, Henek Warner fréquente maintenant le lycée juif. Il apprend l’hébreu, qu’il a parlé pendant quelques mois au jardin d’enfants. Son meilleur copain s’appelle Jerzy Reinemann. Un rebelle, un jamais content.

## Sinon vous êtes morte

– Ça n’a aucun sens, un lycée juif. Nous sommes au vingtième siècle, cul de chien<sup>1</sup> ! Il faut que nous apprenions à vivre avec les Polonais.

– Tu n’es jamais allé en classe avec eux, Jerzy. Tu n’as pas eu à supporter... Ils nous haïssent.

– Leur haine est due à l’ignorance. Les juifs ont passé des siècles dans leurs ghettos, à parler leur jargon. Les Polonais ont eu le temps d’imaginer toutes sortes de sottises.

– Peut-être. N’empêche que cette haine existe. J’ai l’impression, comment dire... Pendant tous ces siècles, ils ont tissé et posé sur nos épaules une espèce de manteau poisseux fait de préjugés infâmes. Au lycée juif, sans cet horrible manteau, je me sens plus léger et plus libre.

– Et d’ailleurs tu portes un manteau de tweed très chic, Henek. Tu ressembles à un lord anglais.

– C’est ça, plaisante. D’après ce que je sais du lycée public, tu y serais très malheureux. Tu crois qu’ils te laisseraient dormir dans le fond de la classe ? Ils te puniraient constamment. Là-bas, si tu ne t’inclines pas devant un professeur, il s’estime offensé dans son honneur et te fait donner des coups de canne. Entre juifs, à force de se défendre contre les persécutions, il y a une sorte de solidarité... Nous pouvons même parler aux professeurs dans la cour du lycée !

– Tu ne leur parles pas souvent. Moi, en tout cas, je n’ai rien à leur dire.

Henek envie l’habileté de Jerzy : il fabrique un poste de radio tout seul. Il tire un fil d’une broussaille de cuivre et le soude avec un fer chauffé à blanc. Il visse, épisse, cisaille. Ses doigts sont bosselés et ébréchés comme de vieux outils. Ils entendent une musique américaine qui s’appelle jazz. Bon élève, c’est banal. Premier de la classe. “Prix d’honneur, Hersch Warner !” Il a honte. Il se sent aussi lent qu’une limace. Il hésite, redoute de se tromper, examine les sujets de dissertation sous tous les angles. Prix d’honneur à contrecœur. Le peuple des lycéens trouve les bons élèves ennuyeux et ridicules : tâcherons, lèche-bottes. Il rêve d’être un aventurier hardi, un beau ténébreux qui affronte les tigres et sauve les princesses en danger. Ou au moins un cancre indécrottable, comme Jerzy.

Il connaît deux princesses en danger qu’il n’ose pas défendre. Ania n’a pas repris ses études à la fin de la guerre. Elle travaille dans le magasin, courbe l’échine, subit, se rabougrit. La mère répond aux réprimandes par un sourire résigné. Ses cheveux blanchissent. Personne ne l’aime autant qu’elle le mérite, se dit Henek. Je ne suis pas

---

<sup>1</sup> Horrible juron (en polonais).

## Sinon vous êtes morte

foutu de lui rendre la dixième partie de l'affection qu'elle m'a offerte. Mon cœur ne donne pas plus de chaleur et de lumière qu'une luciole, alors que celui de ma mère illumine nos vies comme un inépuisable soleil d'amour.

Le père, il l'admire autant qu'il le craint. Un entrepreneur audacieux. Il a pris le train jusqu'à Strasbourg, en France, pour visiter la fabrique de mercerie Dolfuss-Mieg. Prolongé son voyage jusqu'à Paris, où ils ont un train souterrain appelé Métro. Dommage qu'il soit autodidacte. Avec son intelligence, s'il avait pu étudier ! Un bel homme, de l'avis général, très élégant, jusqu'à sa barbiche soigneusement taillée et parfumée. Il ressemble à Lénine, le dictateur des Russes. Si ce Lénine venait à Lwów, tout le monde le prendrait pour pan Warner.

Henek doit remplacer un vendeur absent. Ania lui montre ce qu'il faut faire.

– Je t'ai réservé des tâches pas trop difficiles. Par chance, nous n'avons pas un magasin de porcelaine.

Ces couteaux, ces louches, ces aiguilles, ces fils, ces boîtes, ces tiroirs, ces ballots, comme tout cela l'ennuie ! Il n'y comprend rien. Plus ardu que l'hébreu. Pan Warner lui demande d'aller chercher le stock de coton.

Le fil de coton ? Le linge de table ? La literie ?

– Eh bien, tu dors debout ? Tu n'as pas entendu ?

– Le stock de coton... Quel stock de coton ?

– Tu te moques de moi ? Ah, qui m'a foutu un crétin pareil !

Paf, une gifle. Henek a l'impression que sa tête devient aussi rouge et enflée qu'un potiron. Saisir un couteau Solingen et le planter dans le ventre de ce salaud ? Non, on ne peut pas commettre un tel crime, même en pensée, car tu honoreras ton père et ta mère. Je devrais me réjouir, se dit Henek. Son autorité vacille : il a besoin de me frapper, alors qu'auparavant un froncement de sourcils suffisait.

Henek ne peut plus accepter... Il dévoile le fond de sa pensée.

– Vous ne traitez pas Mère, hmm, avec le respect qu'elle mérite.

Des éclats de voix pimentent les repas de famille. Des rancœurs enfouies émergent au grand jour. Pan Warner fronce les sourcils et finit par chasser son fils de la maison.

– J'ai déjà assez d'emmerdements avec la crise. Je n'ai pas besoin qu'un blanc-bec me donne des leçons. Va donc au diable !

La mère et la sœur, en larmes, tentent en vain d'amadouer le petit Lénine de Lwów. On croirait un mélodrame du théâtre yiddish. Henek se réfugie chez un cousin. Il dort mal : la colère de son père le poursuit dans ses rêves. Il rentre au foyer trois semaines plus

## Sinon vous êtes morte

tard, le jour de Yom Kippour. Le père le prie de revenir, c'est à ça que sert le Grand Pardon.

### La France entre mes mains

Henek sait ce que veut le père : remplacer l'enseigne "Warner" par "Warner et fils". Jamais. Je lui succède, l'affaire fait faillite en trois semaines. Prendre des décisions sur-le-champ, diriger les employés, marchander avec les barbus, sélectionner des objets, inventer de nouvelles manières de vendre. Le patron doit être un homme d'action, un César, un Bonaparte. Me laisser sa place, alors qu'il me méprise ?

Jerzy Reinemann a déjà choisi sa profession.

– Inventeur. J'ai quelques petites idées sur les ondes électromagnétiques.

– Je vois une objection à ce projet. Es-tu certain que le métier d'inventeur existe ?

– Je commencerai par obtenir un diplôme d'ingénieur. Et toi ?

– Je ne sais pas. Tu as de la chance d'avoir un domaine qui t'attire. Tu cèdes à l'attirance, tu suis en quelque sorte ta pente naturelle.

– Je te verrais bien avocat. Ta manière de raisonner profonde et sûre. Tu arriverais à convaincre le juge à tous les coups.

– Comment veux-tu ? Tu imagines un avocat qui, hmm, cherche ses mots pendant des heures ? J'envisage plutôt la médecine. Mes raisonnements profonds et sûrs, comme tu dis, sauveraient encore plus de vies que dans le prétoire.

– Tu serais obligé de partir, à cause de leur système pour limiter le nombre de juifs.

– Le *numerus clausus* ? Ce n'est pas un obstacle insurmontable. On peut étudier à l'étranger et revenir.

– Tu irais à Prague ?

– Peut-être. La langue tchèque ressemble au polonais dans une certaine mesure, c'est un argument en faveur de Prague. Ils ont aussi une faculté de médecine où l'on étudie en allemand.

Henek sait l'allemand, comme tout le monde. À l'époque de l'empire, c'était la langue officielle que parlaient tous les fonctionnaires. L'allemand reste la principale langue étrangère enseignée au lycée. Quand on comprend déjà le yiddish, c'est facile.

Pendant les vacances, il rencontre dans une auberge des Carpates un juif qui étudie la médecine en France.

– À Rouen, c'est à l'ouest de Paris.

– Mon père est allé en France. À Strasbourg et à Paris. Strasbourg, une ville qui était allemande et qui est redevenue française, de la même manière que Lwów a cessé d'être

## Sinon vous êtes morte

une ville autrichienne, en quelque sorte. Comment as-tu fait pour t’inscrire à Rouen ? Il y a un examen ?

– Mais non. Ils recherchent les étudiants étrangers. Ils espèrent y gagner du prestige.

Tu écris une lettre, tu es inscrit.

– Pas de *numerus clausus*.

– Ils donnent aux étrangers un diplôme “universitaire” spécial, qui ne permet pas d’exercer en France. Comme ça, ils sont bien tranquilles.

– Il faudra que j’apprenne le français. Une langue difficile mais utile, à vrai dire.

– Il y a des tas de Polonais à la fac de médecine de Rouen. Nous fréquentons tous le même restaurant, *La Grosse Pommé*, rue Jeanne d’Arc.

– Comment dis-tu ?

– Cela signifie “la grosse pomme”. En Normandie, ils ont des vaches et des pommes. Ils mangent de la tarte aux pommes, ils boivent du cidre et un alcool de pommes qui rend fou, le calvados.

Je serais arrivé à l’auberge le lendemain, se dit Henek, j’aurais manqué cet étudiant. Un signe du destin, autrement dit un coup de chance. S’il n’était question que de médecine, je devrais sans doute poser Prague et Rouen sur les deux plateaux de la balance. Mais la France ! Qui ne rêve d’aller en France ? *Wie Gott in Frankreich* !<sup>1</sup> Dix-huit ans dans ma petite province. Aller voir ailleurs. Découvrir le monde, apprendre la vie. Et pourquoi pas m’amuser un peu.

Il explique à Jerzy Reinemann que la France est plus proche que la Tchécoslovaquie, tout compte fait.

– La distance est certes plus grande, mais j’ai tenu la France entre mes mains, si je peux m’exprimer ainsi, quand j’ai lu Anatole France, Émile Zola et Romain Rolland. Je les lis en traduction, remarque. Je prends des leçons avec une vieille demoiselle qui a habité en France. Elle se dit petite-nièce de Mickiewicz.

– Tu devrais lire *Les Aventures du Brave Soldat Schweyk* ! Au fait, tu dois passer devant le conseil de révision, non ? Il faut que je te donne mon médicament. Il m’en reste.

– Le truc dont tu m’as parlé ? Qui gonfle le ventre ? Ce n’est pas dangereux ?

– Regarde, je suis toujours vivant. Ils m’ont réformé sans même m’examiner.

– En tant qu’étudiant, je devrais bénéficier d’un sursis, et ensuite être incorporé comme aspirant officier. On dit qu’ils ne tiennent pas tant que ça à avoir des officiers juifs. S’ils me réforment à la fin de mes études, c’est leur affaire, tandis que si j’avale ton élixir

---

<sup>1</sup> Expression allemande : comme Dieu en France. Autrement dit : la France, c’est le paradis.

## Sinon vous êtes morte

diabolique, je me dérobe. Ils disent que nous sommes lâches. Je leur donne raison, d'une certaine façon.

– Qui décide de ta vie ? Eux ou toi ? Si tu attends, tu prends le risque qu'ils ne te réforment pas. Le service militaire leur fournit de belles occasions d'humilier les juifs, ce qui constitue leur passe-temps favori. Et puis dans l'armée, on tolère un certain taux d'accidents. Il y a les balles perdues, les gens qui doivent franchir un ravin et qui tombent dedans. Un juif de moins, toujours ça de pris ! Tu ne vas pas passer des années avec cette épée de Damoclès au-dessus de ta tête. Ils disent que nous sommes lâches ? Moi je dis : plutôt lâche que mort.

– Bon, donne-moi ta pilule contre les balles perdues.

### Youpine pouilleuse

Wanda<sup>1</sup> Stanbulska a bon cœur. Elle pense plus aux autres qu'à elle-même. Pauvre petit papa, se dit-elle : il dort dans de vilaines auberges, il mange des saletés qui lui font mal au ventre. Le lundi, il part chez les paysans avec sa mallette de cuir. Il revient à Lwów le vendredi soir avant le coucher du soleil, pour le shabbat. Il s'assoit dans son fauteuil et pousse un grand soupir. Oooh, mes enfants.

Il revient aussi pour les fêtes. De toutes les fêtes juives, c'est la Pâque que Wanda préfère. Papa passe la porte, agite les bras comme un oiseau migrateur revenant d'Afrique. Alors des boules dorées tombent de ses manches. Lola et Wanda se précipitent. Des oranges, des oranges ! Merci, papouniou chéri !

Des fruits parfumés qui poussent sur les rives du Jourdain. Elles embrassent papa. Elles jouent à la balle avec les oranges pendant que maman coupe les herbes amères pour le dîner du Seder<sup>2</sup>.

Les tantes se moquent : elles le traitent de colporteur. Lui, il dit qu'il est voyageur de commerce, qu'il prend le train au lieu d'user ses souliers sur les routes, que sa mallette n'est pas une besace.

– T'as quoi, papouniou, dans ta mallette ?

– Des machines agricoles.

– Des toutes petites machines, alors.

– Je vais vous montrer. Wanda, tu es le paysan, Lola la paysanne.

Il sort un livre illustré de la mallette, leur montre une photographie de machine. Il parle avec une voix différente, comme s'il récitait un poème.

---

<sup>1</sup> On prononce Vanda. La lettre v n'existe pas dans l'alphabet polonais.

<sup>2</sup> Dîner de la Pâque juive.

## Sinon vous êtes morte

– Regardez, mes amis. Cette machine est une faucheuse-andaineuse. C’est tout nouveau. Elle fauche l’herbe sur une largeur de quatre-vingts centimètres sans ramasser de terre, puis elle forme des andains bien aérés qui seront secs en un jour ou deux. (Il reprend sa voix habituelle). Tu peux me poser une question, Wandounia.

– Quelle question ?

– Demande-moi comment on accroche la machine au cheval.

– Dites-moi, cher monsieur le marchand, comment vais-je accrocher votre machine à Réglisse, mon cheval noir ?

– Voyez ce harnais. Remarquez bien, si vous l’achetez, ce n’est pas une charrette à cheval qui viendra vous la livrer, mais un camion à moteur ! Comptez trois semaines environ. Vous pourrez faucher dès le début du mois de juin.

– Tu dis la même chose à tous les paysans, papouniou ?

– À peu près. Mais je le dis souvent en ukrainien, parce que les paysans sont presque tous ruthènes.

– Dis-le nous en ukrainien !

Il parle le polonais et l’ukrainien sans accent. Pourtant, quand il avait l’âge de Wanda et Lola, il parlait le yiddish.

– Je suis seulement allé au cheder. J’ai appris par cœur des livres écrits en hébreu et en araméen, des machins qui ne servent à rien. Je lisais des manuels polonais en cachette. Vous deux, vous avez de la chance, vous irez à l’école polonaise. Les juifs doivent étudier s’ils veulent sortir de la misère.

Wanda a peur de cette école où elle ne connaît personne. Maman l’accompagne le matin du premier jour.

– Ne pleure pas, Wandenka. Tu verras, tu aimeras l’école.

– Je sais, mamouniou, mais je peux pas m’empêcher. Mes larmes coulent toutes seules. Maman vient la chercher au début de l’après-midi.

– Oh mamouniou, je suis contente.

– Ce n’est plus Wanda qui pleure, c’est Wanda qui rit.

– Mamouniou, mamenka, je suis assise à côté de Maricha ! Elle a des cheveux jaunes. Elle les attache avec un ruban rouge. Mamouniou, je voudrais un ruban dans mes cheveux !

– Un ruban, très bien.

– Maricha a une poupée qui s’appelle Souricette.

– Ils vous ont donné une liste de choses à acheter ?

– Maricha porte son cartable sur son dos.

## Sinon vous êtes morte

Wanda et Maricha bavardent pendant la récréation, jouent ensemble, rient comme des folles. Le soir, à la maison, Wanda ne parle que d'une personne : "Mon amie Maricha... J'ai demandé à Maricha... Maricha m'a donné..." Le quatrième jour, la classe se divise pour l'heure d'éducation religieuse. Maricha part avec le prêtre, Wanda avec l'instructeur des juifs. Au retour, elle veut s'asseoir à côté de son amie, mais son amie lui dit :

– Youpine pouilleuse !

Elle interroge maman. C'est quoi, Youpine pouilleuse ? Wanda devine que ce n'est pas un compliment. Le visage de Maricha était crispé et tordu comme un linge essoré. Sa voix ressemblait à celle de la méchante Baba Yaga au théâtre de marionnettes.

Wanda se réveille au milieu de la nuit en pleurant. Elle revoit dans ses cauchemars le rictus de Maricha.

Un vendredi soir, papa rentre à la maison comme à son habitude.

– Mais qu'as-tu fait de tes cheveux ? demande-t-il à maman.

– Je les ai coupés.

– Je le vois bien.

– Tout le monde les porte courts, maintenant.

– Tout le monde, ça veut dire tes sœurs. Tu aurais pu demander mon avis avant d'y aller.

– M'aurais-tu donné la permission ?

– Oy, non !

– Alors j'ai bien fait de ne pas t'en parler.

– Tu joues les femmes indépendantes, mais tu es sous l'emprise de tes sœurs. Elles n'ont qu'à lever le petit doigt pour que tu leur obéisses.

– Et toi tu joues les hommes modernes, mais tu n'es pas si moderne que ça.

Ils ne se disputent presque jamais. Les tantes disent que le marieur les a bien appariés. Elles ajoutent que c'est plus facile quand l'homme ne reste à la maison que du vendredi soir au lundi matin.

Comme papa n'est pas là, maman passe beaucoup de temps avec les tantes et avec grand-mère. Il faut juste monter ou descendre les étages. Grand-mère possède tout l'immeuble. Elle habite au rez-de-chaussée, ses quatre filles au-dessus.

Grand-mère avait déjà sept enfants à trente-deux ans. Si grand-père n'était pas mort, elle en aurait peut-être eu dix-sept ou vingt-sept. Elle ne voulait pas devenir une pauvre veuve qui mendie dans la rue, alors elle a repris l'affaire de grand-père. Quand les colporteurs vont dans les campagnes, ils se font payer en vieux vêtements, parce que les

## Sinon vous êtes morte

paysans n'ont pas d'argent. Ensuite, grand-mère leur rachète ces vieux habits. Papa dit qu'elle est très riche. Elle a envoyé ses trois fils étudier à Vienne. Elle dit toujours : "Mon aîné, le neurologue." Elle a acheté un petit immeuble de briques roses dans un bon quartier de Lwów. Elle est trop grosse pour monter dans les étages, alors elle habite en bas.

Le samedi après-midi, toute la famille descend chez elle pour prendre le thé. Lola et Wanda aiment le gâteau au fromage, mais grand-mère les effraie.

- T'as vu, Lola, quand elle nous embrasse : elle a de la moustache !
- C'est parce qu'elle est trop vieille. Elle a au moins cinquante ans.
- Elle est aussi grosse qu'un éléphant. Si elle tombe quand elle te prend dans ses bras, elle t'écrase.
- Maman dit que c'est sa maladie qui la rend grosse. Le diablette.
- Diabète. Ça la rend aveugle, aussi.
- Elle est pas vraiment aveugle. Si tu fais la grimace quand elle t'embrasse, elle le voit bien.

L'appartement sent le moisi. Les nappes brodées sont plus vieilles que grand-mère. Dans la lueur tremblante des chandeliers d'argent, les convives ressemblent à des spectres. Grand-mère, vêtue de satin noir, se repose dans un grand fauteuil. Les tantes, les oncles, les cousins, tous se pressent autour d'elle. Les oncles lui demandent son avis. Ils aimeraient gagner autant d'argent qu'elle.

Elle tâte le visage des petits pour savoir s'ils ont bonne mine. Toi, je te reconnais. Tu es Wanda !

- Oui, babounia.
- As-tu été bien sage ?
- Oui, babounia.
- Tiens, voici une piécette pour toi.
- Merci, babounia.

Wanda serre le disque de cuivre dans sa main. Elle a envie de pleurer.

Il y a aussi des locataires dans l'immeuble, et même le tailleur Lewkowicz qui est catholique. Un jour, Wanda voit son petit garçon à genoux devant sa porte, les mains sur la tête. Il est puni. Pauvre gosse ! Il ressemble au petit frère de Wanda, qui a six ans de moins qu'elle. Papa et maman ne feraient jamais une chose aussi affreuse. Quand Wanda rapporte des mauvaises notes de l'école, maman la console.

- Ça ira mieux la prochaine fois.

## Sinon vous êtes morte

### Un bouquet de fleurettes

Wanda Stanbulska ne dit plus : “Oh maman, je suis contente” quand elle revient de l’école. Elle a souffert pendant six ans à l’école communale, maintenant elle souffre au lycée polonais. Les rares élèves juives obtiennent les meilleures notes. Les catholiques soupçonnent quelque sortilège. Elles ne frappent pas les juives, elles se contentent de les ignorer.

Au moins, le directeur les protège. C’est un vieil homme qui voudrait que la concorde règne.

– Souvenez-vous qu’il est écrit : “Aimez-vous les uns les autres”. Si c’est trop difficile, vous pouvez au moins tenter de vous respecter les unes les autres.

Clémentine, la meilleure amie de Wanda, la trouve naïve.

– Le directeur te roule dans la farine. Il fait semblant d’être gentil et toi tu tombes dans le panneau.

– Les personnes gentilles ne sont pas si nombreuses, tout de même. Si quelqu’un se contente de faire semblant, cela me suffit.

– C’est un sale hypocrite. Il ressemble à ma mère. Quand mon frère me tape dessus : “Cessez de vous disputer.” Comme si nous étions responsables à égalité.

– Au moins, ton frère remarque ton existence. Ce que je leur reproche, c’est de passer sans me voir.

– C’est sûr que si elles nous tapaient, ça éclaircirait l’atmosphère. Ça tisserait des liens, malgré tout.

– Tu vas trop loin... Une bagarre à deux contre trente ? Ce serait un pogrom !

Wanda souffle à sa voisine la réponse d’une question d’algèbre. Même pas merci. Elle me prend pour une folle. Je n’aurais pas dû. La prof de maths va croire qu’elle a copié sur moi et va lui donner zéro, alors elle sera furieuse. Ou alors la prof me punira. Wanda répond de travers exprès. Cela augmente la valeur de mon cadeau, je trouve.

C’est à peine si maman remarque que ses notes dégringolent.

– Toutes ces mathématiques, c’est trop dur pour une fille.

Wanda perd confiance. Elle ne grandit pas. Comme si le regard altier des Polonaises la forçait à rester petite. Elle arrête l’étude du piano au bout de trois ans. La demoiselle qui lui donne des leçons est désolée.

– Juste au moment où nous allions commencer Chopin.

– Excusez-moi, mademoiselle. Je n’y arriverai jamais.

## Sinon vous êtes morte

– On n’a pas bâti Rome en un jour. Tu possèdes une bonne oreille et de bonnes mains. Tu es aussi douée qu’une autre, peut-être même plus.

– C’est à cause de ma bonne oreille. Je ne supporte pas d’entendre toutes mes fausses notes.

Elle regrette d’avoir arrêté. D’autant plus que Lola continue, aborde les nocturnes et les mazurkas. Maman aurait dû me forcer. Elle ne me force jamais.

Maman est jeune. En 1914, quand Wanda est née, elle avait seulement dix-huit ans. Elle élève trois enfants pendant que papa court les routes. Elle oublie de parler à sa fille du sang des règles. Wanda rentre à la maison en hurlant. Une hémorragie ! Je vais mourir !

Au début de l’été, maman et les tantes louent une maison dans les Carpates. On entasse literie et vaisselle dans des paniers d’osier, qu’une charrette tirée par deux gros chevaux emporte à la gare. On se promène en chantant le long des sentiers de montagne, on mange de la viande séchée, on boit du lait frais. Les pères viennent passer le shabbat.

L’un des oncles invite des connaissances à déjeuner.

– Je vous présente Pan Warner, chez qui j’achète les fils pour la broderie. Il séjourne à l’hôtel des Trois Chamois.

Le fils du marchand de fils, un grand gaillard gauche, offre un bouquet de fleurettes à Wanda.

– Je les ai cueillies dans la prairie.

– Je vous remercie, monsieur. Puisqu’elles sont déjà cueillies, je suis contente de les avoir. Je vous prie néanmoins de ne plus arracher de fleurs dans la montagne.

– Il y en a des millions.

– Si tout le monde fait comme vous, elles auront bientôt disparu.

– Ah, sans doute. Hmm... Je vais les replanter tout de suite, mademoiselle.

Maman admire le beau jeune homme.

– Ce Henek a du charme. Il est grand et mince. Son visage ressemble à celui d’une statue grecque. Il vient de passer son baccalauréat avec de très bonnes notes. Tout le monde dit qu’il ira loin. Il conviendrait bien pour toi.

– Maman, j’ai treize ans. Quand j’aurai le bon âge, il sera marié depuis longtemps.

### **Le petit salé**

Septembre 1928. Henek descend du train à la gare de l’Est et prend un taxi.

– Jé vous prie, hmm, la garé Saint-Lazaré, monsieur.

## Sinon vous êtes morte

- À la gare Saint-Lazare ? On y va.
- C’est possible les Grands Boulevards ?
- Mais parfaitement. C’est vous qui décidez. J’aurais pris la rue La Fayette, mais ça rallonge à peine. D’où venez-vous ?
- Jé vous prie lentement parler.
- Vous, de quel pays ? Allemagne ? Hongrie ? Roumanie ?
- Ah, lé pays. Moi, Pologne.
- Bon pays, la Pologne. Poniatowski, Marie Curie, Frédéric Chopin ! La Grande Polonaise : Bam, bam bam, bam bam bam bam bam bam bam, bam bam !
- Vous savez les choses beaucoup.
- On fait ce qu’on peut. J’ai acheté un appareil de TSF, figurez-vous. J’écoute Le Poste Parisien, le Poste de la Tour Eiffel, Radio Paris. Ils ont des concerts le soir et le dimanche.
- Henek n’y comprend rien. Le chauffeur de taxi ne parle pas la même langue que la petite-nièce de Mickiewicz.
- À Rouen, il suit les cours de PCN. Il repère le restaurant *La Grosse Pomme*, rue Jeanne d’Arc, afin de l’éviter. Si je voulais voir d’autres Polonais, je n’avais qu’à rester à Lwów. Le comble du ridicule consisterait à retourner là-bas sans avoir connu un seul Français. Il loue une chambre chez des bourgeois. Il les croise dans l’escalier, mais n’est pas beaucoup plus avancé.
- Bonsoir. Comment allez-vous, cher monsieur ?
- Jé vais bien. Jé vous remercie.
- Leur mâchoire esquisse un sourire, mais leur regard dit : “Vous n’avez rien à faire dans ce pays.” Jé vais bien. Il cède à la tentation et devient un habitué de La Grosse Pomme.
- Il rentre à Lwów pour l’été. Il s’arrête à Cologne pour visiter la cathédrale. Il est un peu déçu d’apprendre que les tours ont été bâties à la fin du XIXème siècle. Les plus hautes structures du monde avant la construction de la tour Eiffel. Il se demande s’il ne préfère pas la cathédrale de Rouen, avec ses deux tours si différentes, la tour de beurre drôle de nom.
- Il trouve le père moins effrayant. La mère s’inquiète.
- Tu manges bien, Henek ?
- Mais oui, Mère. On trouve partout des petits bistrot pas chers, qui servent des plats roboratifs souvent excellents. Je vous remercie pour les colis de nourriture que vous m’envoyez, mais ce n’est pas la peine, je vous assure.
- Les études ne sont pas trop difficiles ?

## Sinon vous êtes morte

– J’ai réussi mes examens de PCN, donc je vais commencer ma première année de médecine. Ce qui est pénible, c’est que les gens de Rouen sont très froids. On m’a conseillé d’aller à Toulouse, où ils sont plus chaleureux.

À Toulouse, il loue une chambre avec un autre Polonais, Viktor Fuhrman. On l’appelle Viktor le boiteux, parce qu’il traîne la jambe. On pourrait aussi bien l’appeler Viktor le bavard ou Viktor le clown.

Henek se félicite d’avoir déménagé.

– Tu sais, Viktor, les gens sont plus agréables à fréquenter qu’à Rouen. Comment dire ? Je les trouve simples mais pas vulgaires. Et même, en quelque sorte, raffinés dans leur simplicité. Il me semble que c’est un raffinement latin, ou peut-être languedocien, qui se mêle à une chaleur méridionale, hmm, communicative.

– Tu veux dire que les femmes ont le feu aux fesses !

– Ha ha ! Très drôle. Je te parle de raffinement, que peux-tu y comprendre ?

– Eh bien moi je trouve que les femmes, raffinées ou pas, sont formidables. Mon vieux, je vais me trouver une petite Française vite fait !

– Tu ne peux pas choisir la première venue. Les plus séduisantes sont aussi les plus superficielles. Leur beauté est à fleur de peau, comme on dit.

– Ça me suffit. Je me contenterai d’une amourette superficielle. J’ai remarqué que les Polonais leur plaisent. Elles ont même une expression : “le charme slave”.

– Elles accepteront peut-être de s’amuser avec toi, je te le souhaite, mais je pense que dans le fond elles n’aiment pas les étrangers, et sans doute encore moins les juifs.

Les étudiants en médecine d’Europe centrale sont nombreux à Toulouse. Les Roumains bénéficient d’un accord particulier depuis 1897 : au lieu du diplôme universitaire réservé aux étrangers, ils peuvent obtenir le doctorat d’État et exercer la médecine en France.

Chaque matin, les deux amis trempent leurs croissants dans leur tasse de café au lait à la terrasse du café Clément, qui occupe la moitié d’une petite place médiévale proche de la Garonne. Ils déjeunent dans un bistrot près de la faculté. Ils se régalent de mets exotiques : céleri rémoulade, petit salé aux lentilles, côtelettes d’agneau, pommes frites. Viktor veut toujours goûter des plats nouveaux.

– Si nous commandions des saucisses de Toulouse ? C’est sûrement une spécialité locale.

## Sinon vous êtes morte

– Des saucisses ? Tu crois ? C’est que... Je n’ai jamais mangé de porc. Remarque, il serait temps que j’oublie ces commandements, disons ces préjugés, en quelque sorte d’un autre âge. Il faut bien une première fois.

– Et le petit salé, l’autre jour ?

– C’était du porc ?

– Et comment donc ! Tu as commis un horrible péché sans même jouir du plaisir de la transgression.

– Bah, l’Éternel ne m’a pas foudroyé, donc je peux recommencer. Allons-y pour les saucisses. Ensuite, j’essaierai le saucisson, le jambon, les rillettes et le boudin. Il faudrait que je remange du petit salé, aussi.

Ce qu’il y a de mieux à Toulouse, c’est la grande salle d’opéra du Capitole. La troupe de la Scala de Milan y donne une série de représentations.

– Tu viens, Viktor ? Ce soir c’est *La Bohème*.

– L’opéra m’endort, ensuite je suis furieux d’avoir payé une fortune pour roupiller. Je vais aller au bal ou au cinéma.

– Tu ne sais pas ce que tu manques. C’est autre chose que l’opéra de Lwów, tu peux me croire !

Nouvel été en famille. Cette fois, Henek passe par Genève, Milan, Venise et Vienne. Il prépare ce périple avec soin : il étudie par avance les musées, afin de mieux apprécier leurs trésors.

### Une foule cosmopolite

Henek se sent assez sûr de lui pour monter à l’assaut de la capitale – en compagnie de Viktor le valeureux, son fidèle écuyer, qui n’a peur de rien. Ils s’installent rue Grégoire de Tours, au quartier latin. À deux pas du merveilleux boulevard Saint-Michel.

– Ah, l’hôpital, à Paris, c’est quelque chose. Tu sais, Viktor, j’ai failli étudier la médecine à l’université allemande de Prague. Il s’en est fallu de peu. Un hasard curieux, un étudiant rencontré dans une auberge. Tu imagines les *Herr Professor* rigides, qui traitent leurs élèves comme des valets... Ici, les patrons sont formidables. Courtois avec les étudiants, je dirais même parfois familiers. Et les patients ! Ils ont toutes les maladies que tu pourrais désirer, mais cela ne les empêche jamais de plaisanter.

– Moi, j’aime surtout le Boul’Mich.

## Sinon vous êtes morte

– Je reconnais que le croissant trempé dans un grand crème à la terrasse de Capoulade<sup>1</sup> éclipse celui de Toulouse.

– Il y a des salles de cinéma à tous les coins de rue. On peut voir un film différent chaque soir !

– Si tu appréciais le théâtre et l’opéra, tu serais encore plus content. Je suis allé voir Louis Jovet et Madeleine Ozeray dans *Ondine* de Giraudoux. J’étais tout en haut, ils appellent cela le poulailler. Le texte de Giraudoux ne vaut pas celui de La Motte Fouquet, à mon avis, mais la voix de Madeleine Ozeray est si belle... On croirait entendre de la musique.

– La Motte Picquet ?

– La Motte Fouquet, un poète allemand. Tu l’as sûrement étudié au lycée.

– Tout ce que j’ai fait en Pologne, je l’ai oublié.

– À Lwów, il n’y a jamais autant de monde dans la rue. Les Toulousains étaient aimables, je ne dis pas, mais je me sentais quand même étranger. Au quartier latin, on ne peut pas se sentir étranger tellement la foule est cosmopolite.

Des étudiants sud-américains étudient à la Sorbonne ou à la faculté de droit. On rencontre aussi des étudiants francophones du Moyen Orient : des Libanais, des Egyptiens, des Iraniens. Et puis les élites des colonies : les Indochinois, les Sénégalais, les Marocains. Ce quartier ne ressemble pas au reste de Paris. Il possède sa propre population, ses propres lois, ses propres jeux. On dirait que l’angoisse du lendemain n’y tourmente pas les âmes. Une bulle d’insouciance dans un monde troublé.

L’été arrive ; Henek retourne une fois de plus à Lwów. Le père se montre pessimiste.

– La république qu’ils nous avaient promise s’est vite transformée en dictature. Plus le régime devient autoritaire, plus il emmerde les juifs. Cela ne va pas s’arranger. Dans quelques années tu ne pourras même plus nostrifier, alors que c’est encore possible aujourd’hui.

Henek n’a pas envie de nostrifier tout de suite. Les croissants ! Le petit salé aux lentilles ! Madeleine Ozeray !

– Nostrifier avant d’avoir obtenu mon diplôme, ce n’est pas avantageux. Les Polonais considèrent mes trois ans d’étude en France comme une seule année préparatoire. Je devrai pratiquement recommencer depuis le début.

---

<sup>1</sup> Grand café situé au coin du boulevard Saint Michel et de la rue Soufflot, disparu vers 1980.

## Sinon vous êtes morte

Il se sent capable de convaincre le père, mais pas de dissiper le nuage qui assombrit le regard de la mère. Si je ne nostrifie pas maintenant, je ne reviendrai pas exercer la médecine en Pologne et elle aura perdu son fils.

Le mécanisme de l'opération, il ne veut pas en entendre parler. Le *numerus clausus* impose que la proportion de juifs soit la même en faculté de médecine que dans la population. Il y a onze places, une longue liste d'attente, mais on peut acheter une recommandation ou *protektsia* très efficace. Le père dépense deux mille dollars. C'est une grosse somme<sup>1</sup>, mais il a de quoi payer, l'Éternel soit remercié !

Ania est contente de revoir son frère.

- Tu as belle allure, dis donc. Ton costume...
- C'est la coupe parisienne.
- Tu es presque aussi élégant que Père !

Wanda Stanbulska entend parler du fils de pan Warner de temps en temps. Il part étudier la médecine en France, puis revient poursuivre ses études à Lwów. Moi aussi, j'aimerais étudier la médecine pour aider les gens qui souffrent. N'est-ce pas trop difficile pour une fille ? Elle a peur de paraître vaniteuse ou ambitieuse. Elle s'inscrit en faculté de droit. C'est le seul endroit où les places réservées aux juifs sont plus nombreuses que les postulants. On n'a pas besoin de les acheter comme dans les autres facultés, d'ailleurs toutes ses amies sont inscrites en droit.

Elle est amoureuse du frère d'une amie. Il lui fait la cour pendant un an. Il essaie de l'embrasser. Au secours ! Elle craint de tomber enceinte. Personne ne lui a dit comment se font les enfants. Elle jette à la tête du vil séducteur, pour le repousser, un petit nécessaire de toilette qu'il vient de lui offrir.

### Henek Warner reste debout

Ania observe son frère depuis son retour.

- J'ai fini par trouver ce que tu as rapporté de Paris, Henek.
- Eh bien, mon beau chapeau mou.
- Tu ne leur cèdes pas le trottoir.
- Quelqu'un a inventé le trottoir un beau matin. Le lendemain, les Polonais décrètent que les juifs doivent le leur céder. Tu sais ce que je fais ? J'imagine que je descends le Boul'Mich au lieu de l'avenue Kosciusko.

---

<sup>1</sup> Au moins vingt mille dollars (ou euros) d'aujourd'hui.

## Sinon vous êtes morte

– Tu parles tout le temps de ce Boul’Mich.

– Les juifs ne portent plus leur grande barbe, leur caftan et leur calotte sur la tête. On dit qu’ils nous reconnaissent à notre regard fuyant. J’évite de baisser les yeux.

À la faculté de médecine de Lwów, il ne peut pas se cacher sous un chapeau mou. Les juifs sont bien visibles : ils restent debout pendant les cours.

– Ils vous obligent à rester debout ? demande Henek le premier jour.

– Ils nous obligent à nous asseoir sur des bancs séparés. Pour notre protection, tu vois. Les salauds. Nous restons debout pour protester.

Les fascistes du parti national-démocratique dénoncent cette attitude “hautaine et méprisante”. Ils attaquent les juifs à coups de canne ferrée. Un étudiant juif meurt après avoir été défenestré. Au cours d’une bagarre, un inconnu poignarde un catholique ; les juifs ne sortent pas de chez eux pendant trois jours.

Ils ne vont pas m’empêcher de m’amuser. Il revoit Wanda Stanbulska, qu’il a rencontrée dans les Carpates il y a cinq ou six ans. Elle est devenue une belle demoiselle de dix-huit ans. Il admire la finesse de ses traits. Si purs, si délicats. On dirait une poupée de porcelaine, avec ce que cela comporte de précieuse fragilité. Elle ressemble à un portrait de la subtile Schéhérazade qu’il a vu dans une librairie à Paris, un exemplaire illustré des *Contes des Mille et une Nuits*. D’ailleurs son nom de famille évoque quelque beauté du Sérail, au bord de la Corne d’Or – même si ses yeux ne sont pas noirs mais bleu pâle. Ou peut-être gris, il faudra que je regarde mieux. Son caractère très doux, sensible, un peu naïf, rappelle à Henek celui de sa mère. Je saurais l’apprécier et ne me conduirais pas comme mon butor de père.

Il retrouve aussi son camarade Jerzy Reinemann, le cancre bricoleur. Henek, Wanda et Jerzy décident d’aller au cinéma. Au moment où ils s’engagent dans la rue du commissariat, ils aperçoivent une bande de jeunes gens qui vient à leur rencontre. Jerzy devient nerveux.

– Je propose que nous nous esquivions dignement.

– Nous avons le temps de faire le tour par la place Radziwill, ajoute Wanda. Nous ne serons pas en retard.

Henek n’a pas peur.

– Devant le commissariat, ils n’oseront pas.

Cela va si vite qu’il peut à peine finir sa phrase. Jerzy s’écroule contre le mur. Son visage, boursoufflé et craquelé comme un fruit trop mur, pisse un jus écarlate. Trois brutes s’acharnent sur lui. Wanda et Henek se portent à son secours. Ils reçoivent des coups de tête qui les laissent groggy.

## Sinon vous êtes morte

Dès qu'il retrouve ses esprits, Henek palpe et examine. Rien de cassé. Nous avons eu beaucoup de chance.

Comme tout le monde, Wanda admet que les Polonais possèdent un sixième sens qui sert à reconnaître les juifs.

– Sinon, pourquoi nous auraient-ils attaqués ?

– La nervosité de Jerzy était visible depuis la lune. Pas besoin d'un sixième sens.

Wanda et Henek profitent de quelques jours fériés pour aller faire du ski dans les Carpates avec Janka et Hugo, un couple d'amis. Ils louent une chambre au-dessus d'une étable. Comme si le meuglement des vaches ne suffisait pas à perturber leur sommeil, des paysans ivres tentent de forcer la porte au milieu de la nuit.

– Ouvrez donc, cochons de juifs !

– Youpins puants ! Votre sale odeur nous donne envie de dégueuler.

– Nous ne vous ferons pas de mal. Nous voulons juste montrer à vos chiennes de femmes ce que c'est que de se faire culbuter par de vrais Polonais !

Janka se met à sangloter. Wanda s'accroche au bras de Henek. Son visage est livide. Fort des trois années passées dans un pays moderne, Henek garde son calme, saisit un bâton de ski, menace les assaillants à travers la porte.

– Êtes-vous sûrs de vouloir entrer, messieurs ? Je suis armé et, hmm, je vais vous donner la correction que vous méritez.

Décontenancé par cette riposte imprévue, l'ennemi se retire aussitôt. Henek analyse l'événement. Nous ne nous saoulons pas un soir de fête, donc nous sommes juifs. Aucun sixième sens là-dessous.

Les juifs regrettent l'empire austro-hongrois. La nouvelle Pologne ne les aime pas. Que faire ? Ils se réunissent dans les cafés, discutent, se querellent.

Le père de Henek est allé en Palestine, pour voir.

– Il faut tout vendre ici pour acheter de la terre et tenir les premières années. J'aurais dû le faire il y a longtemps. On pouvait encore sortir de l'argent. Maintenant, c'est presque impossible. Je n'ai rien vu venir. Je ne suis pas plus malin qu'un valet de porcherie. Cela vaut la peine quand même.

Certains étudiants partagent son avis et militent dans des groupes sionistes. Jerzy Reinemann s'indigne.

– Nous sommes venus en Pologne au XIV<sup>ème</sup> siècle. Nous avons aidé Casimir le Grand à créer ce pays, qui est notre pays. Il nous a donné des droits égaux. Alors

## Sinon vous êtes morte

maintenant, nous allons accepter d'être considérés comme des étrangers ? Fuir lâchement, justifier les calomnies de nos ennemis ?

Les partisans de la révolution attaquent les sionistes pour d'autres raisons.

– Vous voulez créer un État de plus. C'est une idée chauvine et bornée. La création d'un État multiplie les risques de guerre. Seul le communisme universel conduira à la paix universelle.

– La population est de plus en plus hostile, répliquent les sionistes. Les catholiques ont l'avantage du nombre. Nous n'avons aucun avenir en Pologne.

Henek penche à gauche, sans excès. Militer pour le Parti Communiste clandestin peut vous envoyer en prison. Absurde et inutile.

– Je ne prône pas vraiment la révolution, qui peut déboucher sur un chaos dangereux, mais je considère que, hmm, des réformes judicieuses... Les Polonais ne sont pas antisémites de manière inéluctable et définitive. Nos politiciens feraient bien de s'inspirer des lois qui régissent les démocraties d'Europe occidentale.

– Toi, depuis ton séjour en France...

– Oublions la France. La Pologne vient de renaître, elle a beaucoup à apprendre. Il me semble que l'ancienne génération, celle du maréchal Pilsudski, protégeait le faible et l'opprimé au nom de vieux principes d'honneur et de politesse. Je ne dis pas que nous devrions conserver ces mécanismes périmés. Mettons que nous les remplacions par le respect des droits de l'homme, fondé sur la raison, comme les Américains et les Français ont su le faire.

– L'honneur ? La politesse ? Ton Pilsudski est devenu de plus en plus autoritaire, et puis il est mort en nous laissant une dictature en héritage. Tu me fais rire avec tes droits de l'homme ! Les gens s'inspirent ce qui se passe en Allemagne depuis 1933. Ils ne veulent pas protéger le faible et l'opprimé, ils veulent les éliminer.

– Tu es un idéaliste, Henek. Ils n'ont même pas besoin de regarder de l'autre côté de la frontière. Des fantasmes haineux, enfouis dans les profondeurs de l'inconscient collectif, sont prêts à éclore comme des moisissures nauséabondes. L'Église ne fait rien pour calmer les choses, au contraire.

Wanda réussit parfois à faire entendre sa voix fluette (mais très mélodieuse, pense Henek).

– L'autre jour, en revenant de la faculté de droit, je vois des Polonais qui courent dans la rue. Je me précipite vers une porte cochère pour me cacher, mais l'un des Polonais crie : "Ne vous inquiétez pas, aujourd'hui nous donnons une petite leçon aux Ukrainiens !"

## Sinon vous êtes morte

Le père de Henek renonce à partir en Palestine. Tout seul ? À son âge ? Ania n'a pas envie d'aller planter des tomates dans le désert, Henek non plus.

Ania a bientôt trente ans. Si ça continue, elle finira vieille fille. Les parents s'adressent à un marieur. Faute de trouver un médecin, il propose un pharmacien qui a besoin de quelqu'un pour tenir sa boutique. Le pire, c'est qu'il est plus petit qu'Ania. Elle pleure le jour de ses noces. Me marier en talons plats ! Tout le monde va se moquer de moi.

Comme c'est un mariage arrangé, les invités échangent des histoires de marieur.

– Il vante les qualités de la demoiselle, comme il se doit. Alors le jeune homme : “Vous ne me dites pas tout.” “Comment, je ne vous dis pas tout ?” “Il paraît qu'elle boite.” “Ah, mais permettez... Seulement quand elle marche !”

– Et celle du jeune homme qui n'est pas content quand le marieur lui présente la promise. “Vous m'avez dit qu'elle était jeune, chuchote-t-il, mais elle a au moins quarante ans. Vous m'avez dit qu'elle était belle, mais elle ressemble à un singe. Vous m'avez dit qu'elle était mince, mais elle a besoin de deux chaises pour s'asseoir. Vous m'avez dit...” “Vous n'avez pas besoin de chuchoter. Elle est un peu dure d'oreille.”

Henek achève sa sixième année de médecine. Huitième, en vérité, puisque les Polonais n'ont compté qu'une seule de ses trois années françaises. Après un dernier examen en faculté, il doit passer trois ans à l'hôpital et préparer sa thèse.

– Tu seras enfin débarrassé de ces étrons de chien, lui dit Jerzy.

– Quel étrons de chien ?

– Ceux qui vous forcent à rester debout et vous tapent dessus à coups de canne ferrée.

– Mais non, écoute comme c'est curieux... Ils sont devenus tout miel. Les examens approchent. Ils croient que les juifs possèdent, comment dire, des pouvoirs occultes. Ils espèrent que nous allons leur confier nos méthodes secrètes permettant de réussir à coup sûr.

Chaque année, c'est la même chose : des centaines de catholiques sont recalés, mais les quelques juifs sont reçus, ce qui provoque des “troubles”. Comme Warner se trouve à la fin de l'alphabet, il est l'avant-dernier juif de la promotion à passer l'oral : reçu. Le dernier, Weinstein, connaît l'énorme manuel allemand par cœur de la première ligne à la dernière. On le recale – sous prétexte qu'il a mal prononcé un mot latin – pour éviter l'émeute.

## Sinon vous êtes morte

### Danser entre juifs

Au début de l'année 1936, Wanda termine ses études de droit et obtient le titre de *Magister Juris*, qui permet d'effectuer un stage chez un avocat et de plaider au bout d'un an. Elle trouve un stage. Elle est fière de gagner de l'argent. C'est son père qui avance le salaire à l'avocat en douce, afin d'aider Wanda à acquérir un peu d'assurance.

Elle n'est pas si timide que ça. Elle suggère à Henek de louer une chambre en ville.

– J'ignore ce que la vie me réserve, mais je veux que tu sois mon premier garçon.

– Et moi qui n'osais pas te demander. Sans même parler de la manière dont j'aurais pu formuler la chose. Tu seras ma première fille, bien entendu.

Satisfaits de leur essai, ils décident de se fiancer. Ils dansent avec quelques amis dans un cabaret. Deux officiers polonais entrent dans la salle. Alors que Wanda, telle une petite fée gracieuse, décrit des arabesques chaloupées dans les bras de Henek, l'un des officiers s'approche et lui ordonne de valser avec lui. Elle refuse poliment.

– Excusez-moi, mais nous venons de nous fiancer et nous célébrons ici cette occasion.

L'officier se met à hurler.

– Une juive qui refuse l'invitation à danser d'un officier polonais ! Pour qui vous prenez-vous ? Vous complotez pour diriger le monde, mais vous n'y êtes pas encore, sales porcs !

Le maître d'hôtel et les musiciens regardent le plafond. Lola, la sœur de Wanda, entraîne tout le monde vers la sortie. Henek hésite.

– Nous sommes tout de même beaucoup plus nombreux. Deux Polonais stupides, à moitié ivres...

Lola le tire vers la porte avec une vigueur qui le surprend.

– Tu es grand et large, Henek, mais tu manques d'épaisseur. Je pratique la danse classique, je connais le corps humain. Tes muscles ne se raidissent pas quand les officiers s'approchent ; tu ne sais pas te battre, ça se voit tout de suite.

Six mois plus tard, ils se marient. Cette fois, ils louent la salle du Bristol pour danser entre juifs. Henek s'étonne de découvrir plus de cent invités.

– Une chance que mon père ait si peu d'amis de son côté, sinon il aurait dû louer la grande salle du Majestic.

– Pourquoi dis-tu qu'il n'a pas d'amis, Henek ?

– Il méprise ses confrères les commerçants. Il les trouve grossiers et ignorants. Ah, mais les gens de la bonne société, disons les médecins et les avocats, ne fréquentent pas un vulgaire marchand comme lui. Mes camarades de faculté constituent une confrérie

## Sinon vous êtes morte

modeste, limitée par le *numerus clausus*. Soit tous ces gens appartiennent à ta famille, soit ce sont des *schnorrer*<sup>1</sup>

– Pour commencer, j’ai déjà six oncles et tantes du côté de ma mère.

– Je ne vois pas ton oncle le grand neurologue. Tu sais qu’il existe un syndrome de Stanbulski ? Une atteinte de la sphère pariétale droite, qui se manifeste par des symptômes de désorientation droite-gauche, l’agnosie digitale, la dyscalculie.

– Il assiste à un congrès à Londres, je crois. Les cinq autres sont là, en tout cas, avec leurs enfants. Ma mère m’a présentée à des tas de cousins éloignés que je ne connais même pas. Ils sont venus de Cracovie, de Lublin, et même de Bucarest. Il manque juste ma grand-mère.

– Celle qui est morte en février ?

– Oui, elle aurait bien aimé voir une belle fête comme celle-ci.

– Elle n’aurait rien vu. Tu m’as dit qu’elle était aveugle.

Ils prononcent les formules rituelles sous le *tallit*<sup>2</sup>. Henek casse un verre sous son talon en souvenir de la destruction du temple.

Ania surveille du coin de l’œil son petit pharmacien, qui avale des blinis et des tranches de saumon comme s’il n’avait rien mangé depuis dix jours. Elle s’approche des jeunes mariés en se dandinant : elle porte un énorme ventre de femme enceinte.

– Vous savez comment je l’appelais, mademoiselle Wanda, quand il était gosse ? Au fait, nous pouvons nous tutoyer, maintenant que tu es ma belle-sœur. Tu sais comment je l’appelais ?

– Non, il ne m’a jamais parlé de ça.

– Petit docteur ! Parce qu’il était très sérieux. Ensuite, je l’appelais grand dadais. Et alors, avez-vous un projet de voyage de noces, tous les deux ?

– Nous irons à Paris.

– Ah, je l’aurais parié ! Il nous a tellement cassé les oreilles avec son quartier latin. Comment disais-tu, déjà ? *Iné baguett biène cvite !*

– Je vais d’abord passer mon diplôme. J’irai à Paris pour me spécialiser. Ce sera un voyage de noces avec un peu de retard.

---

<sup>1</sup> Des sortes de parasites ou mendiants professionnels. Puisque l’Éternel oblige les juifs riches à accomplir des *tsedakas*, autant que quelqu’un en profite.

<sup>2</sup> Un dais soutenu par quatre pieds.

## Sinon vous êtes morte

Henek travaille dans un hôpital pour enfants. Les petits garçons du pavillon des maladies infectieuses rêvent de bagarres et d'exploits guerriers. Stasio, un angelot aux cheveux dorés âgé de quatre ou cinq ans, prend des airs de matamore.

– Trois cochons de youpins z'ont m'attaqué... Je leur a donné des sacrés coups de pied dans le ventre et je leur a cassé la tête. Zont s'enfuis en pleurant !

Quand sa mère vient lui rendre visite, il change de ton et se blottit tendrement dans ses bras. C'est une femme au regard mélancolique, vêtue avec élégance, parlant un langage châtié, qui tremble pour la santé de son Stasio. Henek raconte cette histoire à Wanda.

– La mère ressemble à l'Empire, en quelque sorte, et le petit Stanislaw à la Pologne.

Depuis qu'il travaille à l'hôpital, il passe le moins de temps possible à la faculté. Il y retourne une dernière fois pour recevoir son diplôme de docteur en médecine. L'université tolère ces étudiants juifs qui ne se vantent pas de l'être et qui ont malgré tout gagné le droit d'être appelés *Pan Doktor*, mais il n'est pas question qu'un juif ordinaire foule son sol sacré. Les parents de Henek ne peuvent pas assister à la remise de son diplôme. Les fascistes les attaqueraient à coups de canne.

### La montagne Sainte-Geneviève

Quand Henek Warner pense qu'il va retourner à Paris et montrer cette capitale du monde à Wanda, il se sent si joyeux qu'il a envie de chanter l'air du Toréador de *Carmen*. Un étudiant en droit que connaît Wanda leur conseille un hôtel.

– Tous les étudiants de Lwów habitent là, à commencer par mon cousin Leos Geist. C'est l'hôtel de la Montagne, 6 rue Tournefort.

– Il y a des montagnes à Paris ? demande Wanda.

L'étudiant n'est jamais allé à Paris, mais Henek connaît le quartier latin comme sa poche.

– La rue Tournefort se trouve sur la Montagne Sainte-Geneviève. C'est une petite colline, en vérité. J'imagine que les gens du Moyen-Âge qui l'ont baptisée n'avaient jamais vu de vraies montagnes.

Au mois d'octobre 1938, Henek prend une chambre à l'hôtel de la Montagne. Tout le monde dit "Hôtel de la rue Tournefort" ou "Hôtel Tournefort". C'est une maison fatiguée de quatre étages, avec un toit de zinc et des mansardes, comme on en voit dans le vieux Paris. Quand il monte l'escalier, Henek sent un parfum d'encaustique qui masque mal une odeur âcre montant des caves ou pourquoi pas des catacombes.

– Quoi de neuf là-bas ? lui demandent les étudiants polonais.

## Sinon vous êtes morte

– J’ai changé de train à Varsovie. Au moment précis, hmm, où j’ai quitté notre belle et ancienne capitale, alors que le train s’ébranlait en soufflant comme un asthmatique, j’ai entendu des cris. C’était la voix collective d’une foule qui scandait des slogans. Nous en entendions souvent à Lwów, et même de plus en plus souvent. Des milliers de gens étaient sans doute massés sur la place de la gare. J’imaginai la foule : les hommes avec leurs chapeaux et leurs casquettes, quelques femmes... J’entendais très bien ce qu’ils hurlaient : “Mort aux juifs ! Mort aux juifs !” J’avais l’impression qu’ils s’adressaient à moi. Que c’était, en un certain sens, leur façon de me souhaiter bon voyage. À part ça, rien de neuf.

Il hésite toujours un peu quand il doit choisir ses mots. Il les soupèse, les reprend, examine le pour et le contre avant de les mettre au monde. Les habitants de l’hôtel Tournefort ne lui adressent aucun reproche. Il leur rappelle qui un père, qui un grand-père, plongé dans les mystères enivrants de la Torah. Ce qui les stupéfie, c’est qu’il ait nostrifié.

– Alors que tu avais déjà commencé des études en France, tu es retourné dans une faculté où les juifs restent debout et risquent de se faire casser la tête ?

Leos Geist, le cousin de l’ami de Wanda, un petit bonhomme grassouillet qui habite à l’hôtel avec sa sœur, éclate de rire.

– Hé, ça a dû te coûter cher, en plus. Payer pour avoir le privilège d’être assommé par les antisémites ! Un coup de poing dans le ventre, cinquante francs. Un coup de bâton sur la tête, merci monsieur, voici cent francs !

Henek a oublié ces détails sordides.

– Il est possible que mon père, en effet...

Tous les étudiants de Lwów connaissent l’hôtel Tournefort. Jerzy Reinemann, installé à Paris depuis un an, vient voir Henek.

– Tu loges près d’ici, Jerzy ?

– Rue Lhomond, juste à côté, chez une dame. J’ai suivi ton exemple : tu habitais chez des Français, à Rouen.

– Et toi qui ne voulais pas quitter la Pologne : “Nous y sommes depuis l’époque du roi Casimir. Nous n’allons pas fuir lâchement, justifier les calomnies de nos ennemis...”

– Dès que j’ai mon diplôme d’ingénieur, je retourne à Lwów. Wanda est restée là-bas ?

– Elle vient dans trois semaines. Je dois accomplir des tas de formalités pour m’inscrire en spécialisation. Ensuite, j’aurai un peu de temps libre. Je veux lui montrer Paris.

– Tu te spécialises en quoi ? Laisse-moi deviner... Psychiatrie ?

## Sinon vous êtes morte

– La médecine me plaît parce que c’est une science, parce qu’elle offre du champ au raisonnement. Les psychiatres ne savent rien. Comment dire ? Ils enferment, ils menotent, ils matraquent. Non, j’ai choisi la gastro-entérologie.

– Le ventre offre plus de champ au raisonnement que le cerveau ? Encore un de tes fameux paradoxes.

– Établir un diagnostic quand quelqu’un dit : “J’ai mal au ventre” suppose un interrogatoire élaboré, un examen réfléchi des nombreuses possibilités, une analyse soignée des clichés radiologiques. Tu as la vésicule biliaire, le pancréas, l’intestin, le foie. Un vrai travail pour un Sherlock Holmes.

– Et si quelqu’un dit : “Ça me serre dans la poitrine”, tu le laisses au Dr Watson ?

– La cardiologie et la pneumologie sont d’excellentes spécialités, en effet. Mais je vais te dire... Je connais déjà les hôpitaux de Paris. Pour explorer la cage thoracique, il faut ausculter. Eh bien, quand dix carabins entourent le malade, je t’assure que l’étudiant étranger a du mal à appliquer l’oreille.

### **Donne-moi la petite poule**

Une semaine avant de quitter Lwów, Wanda se présente au bureau central des douanes avec pan Warner, son beau-père. Un fonctionnaire grincheux les reçoit.

– Monsieur, madame, de quoi s’agit-il ?

– Excusez-moi, monsieur, mais je dois partir en France rejoindre mon mari.

– Votre mari, en France. Puis-je voir vos papiers ?

– Voilà, monsieur.

– Juive<sup>1</sup>... Eh bien ?

– Je vous prie de bien vouloir m’accorder une dérogation au contrôle des changes, monsieur, afin que je puisse emporter mon alliance.

– Montrez. Une alliance en or ! Nos Polonais ne portent pas tous des alliances en or.

– Ce n’est pas un bijou de grand prix, monsieur. Elle a surtout une valeur sentimentale. Mon mari me l’a passée au doigt quand il m’a épousée.

– La loi ne connaît pas la valeur sentimentale. C’est bien une idée juive. Il est interdit d’exporter de l’or, un point c’est tout. Les juifs ont mis des millions à l’abri dans la banque des Rothschild à Londres. Cet argent avait une valeur sentimentale, je suppose. La loi ne prévoit pas de dérogation.

---

<sup>1</sup> La religion était inscrite sur la carte d’identité polonaise.

## Sinon vous êtes morte

Un demi-sourire déforme la moitié gauche de son visage. Il se réjouit d'avoir intercepté une bague en or, ou bien il se moque de notre bêtise.

Pan Warner se tait. Il a beaucoup vieilli ces temps-ci. Sa tête est rentrée dans ses épaules, sa barbiche a blanchi. Il regrette tous les jours de n'être pas parti cultiver la terre au pied du mont Carmel. Ania a nommé sa fille Carmela pour le consoler.

Ils sortent du bureau des douanes.

– Je pourrais cacher mon alliance dans mes bagages, remarque Wanda. Qu'en pensez-vous ?

– Pourquoi courir un tel risque ? Ils cherchent des prétextes pour voler nos biens et nous jeter en prison. Nous devons éviter de leur donner satisfaction.

Les parents de Wanda, sa sœur et son petit frère, les parents de Henek, Ania et son adorable Carmelousia, les amis d'université, tous l'accompagnent jusqu'au train. On s'embrasse en disant : "À l'été prochain" d'un ton trop gai, on se promet d'écrire. À la vague angoisse qui rôde sur le quai des gares se mêlent des pressentiments que Wanda doit refouler car ils lui percent le cœur. Hitler a déjà annexé l'Autriche et la province tchèque des Sudètes. Tout le monde sait qu'il va bientôt s'en prendre à la Pologne.

Elle regarde ses amis à travers ses larmes. Leurs silhouettes brouillées paraissent fondre comme des stalactites de glace au printemps. Son père monte dans le wagon. Il s'adresse aux autres voyageurs.

– C'est la première fois que ma petite fille s'éloigne de Lwów, qu'elle quitte la Pologne. Puis-je vous prier d'avoir l'obligeance de l'aider, en cas de besoin ?

Les voyageurs s'attendent à voir une fillette de huit ans. Ils sont très étonnés quand Wanda entre dans le compartiment.

Elle devrait se réjouir en apercevant la haute figure de Henek sur le quai de la gare du Nord, pourtant elle ne peut pas s'empêcher de pleurer.

– Oh, Henek, c'était affreux ! Quand nous avons traversé l'Allemagne, des nazis sont montés dans le train. À la frontière, à Berlin et encore à Cologne. Avec leurs uniformes noirs... Ils criaient, comme si nous étions des animaux. Même pour dire des choses anodines ou administratives, ils prennent un ton menaçant.

– N'y pense plus. Tu es en France, maintenant. Je vais te montrer le métro. Ligne 4, jusqu'à la station Saint-Michel. Tiens, ton ticket de seconde. Tu le donnes au poinçonneur à l'entrée du quai.

Ils sortent du métro, remontent un boulevard très animé.

– Tu vois, Wanda, c'est le fameux boulevard Saint-Michel. Ici, ils disent "Boul'Mich".

## Sinon vous êtes morte

Ils déposent les bagages à l'hôtel Tournefort.

– La rue est étroite. J'imaginai de grands boulevards partout.

– C'est le vieux Paris. Un hôtel pour étudiants. Tu arriveras à retenir le numéro de la chambre ?

– N°1... Oui, je crois.

– C'est la plus grande de l'hôtel. La seule avec deux lits.

– Ils n'ont jamais de couples ?

– Si, mais en France les couples couchent ensemble dans un grand lit.

– Vraiment ? Comme des pauvres ?

Henek l'emmène visiter les environs.

– Tu vois, rue du pot de fer. Ce quartier est très ancien, les rues ont des drôles de noms. Il y a aussi la rue de l'épée de bois, la rue de l'arbalète. Ici, c'est le lycée Henri IV, un des plus fameux de Paris. Et là, la place de la Contrescarpe. En France, les villages ont souvent une petite place comme celle-ci. La rue qui descend s'appelle la rue Mouffetard. Elle est très pittoresque.

– Et la tour Eiffel, où est-elle ?

– Oh, très loin d'ici. Tu voudrais monter là-haut ? Je ne l'ai jamais fait. Nous pouvons prendre la ligne 10 à Cardinal Lemoine et descendre à La Motte-Picquet-Grenelle.

Ils montent sur la tour Eiffel. Un vent du pôle Nord qui avait envie de voir du pays visite justement le monument. Ils découvrent que le rhume existe aussi au paradis.

Une Polonaise de l'hôtel Tournefort montre à Wanda où acheter du pain et des fruits.

– Tu descends la rue Mouffetard. C'est comme un marché. Ici, regarde, ils ont de très bons fromages.

– Toutes ces sortes de fromages ! Des centaines... Et là, ces bêtes qui pendent. C'est un cerf, non ? Et le sanglier ! Les gens sont tellement joyeux : on dirait qu'ils n'ont aucun souci. Tu sais, Hala, je m'étais fait une idée de Paris d'après ce que Henek m'en disait. Eh bien, la réalité dépasse tout.

– Hala, c'était mon nom en Pologne. Maintenant, je m'appelle Hélène.

Elles s'arrêtent pour écouter les cris des marchandes.

– Ma laitue Mesdames, voyez ma laitue comme elle est verte !

– Elle est tendre elle est juteuse ma poire comice, goûtez ma poire, Mesdames !

– Allons-y mesdames : j'en ai du noir j'en ai du blanc, le raisin c'est la saison !

Wanda oublie que la guerre menace et que ses parents souffrent.

– Ils ont remplacé la corvée du marché par la fête du marché...

## Sinon vous êtes morte

La fête recommence chaque matin. Il y a d'abord le rite du café. On choisit une jolie table ronde sur la place de la Contrescarpe, d'où l'on peut saluer les amis et regarder les passants. Le garçon s'approche d'un pas nonchalant.

– Bonjour Docteur, bonjour Madame. Deux grands crèmes et des croissants ?

Wanda ne comprend pas bien ce qu'il dit. Pourtant, j'ai étudié le français au lycée. Elle remarque quand même que son ton est très aimable.

– Il paraît tout content de nous voir. Le crois-tu sincère, Henek ? Il espère peut-être obtenir un bon pourboire.

– À cette heure-ci, il a déjà bu quelques petits blancs, alors il "voit la vie en rose". C'est une expression que j'ai apprise la semaine dernière.

– Il est alcoolique ?

– Tous les Français boivent du vin. Ils ne s'interdisent aucun plaisir. Regarde : le croissant, que l'on mange à Vienne dans les pâtisseries, ils en ont fait l'ordinaire de leur petit déjeuner.

Ils se promènent sur le Boul'Mich pour digérer les croissants. La fête continue. Des vendeurs à la sauvette ont disposé des bijoux de pacotille, des cravates, des confiseries sur des tables pliantes ou dans des parapluies retournés. Ils chantonnent des appels comme les marchandes de laitue. Une foule d'étudiants profite des derniers jours de vacances. Wanda et Henek déjeunent chez Dupont, à côté du grand café Capoulade. "Chez Dupont, tout est bon", annonce fièrement l'enseigne.

– Qu'est-ce que c'est, Henek, du "fromage de tête" ?

– Ma foi, je ne sais pas. Nous n'avons qu'à en commander.

Henek part à l'hôpital. Wanda se souvient d'une grande fille brune, à la faculté de droit, qui lui a parlé de Paris : « Tu verras, le Boul'Mich, c'est formidable, tu ne peux pas le descendre sans être accostée de tous côtés par des hommes. » Wanda est inquiète, mais elle se lance dans la descente du Boul'Mich de Capoulade jusqu'à la Seine. Elle arrive en bas saine et sauve, soulagée bien qu'un peu déçue. J'ai marché vite, tandis que la grande brune devait marcher lentement.

Mais un soir, Henek et elle remontent le Boul'Mich avec Hélène.

– J'aime bien tes chaussures, Halenka. Tu les as sans doute achetées à Paris.

– Hélène.

– Excuse-moi. Je garde mes habitudes polonaises.

– Tu devrais chercher un prénom pour remplacer Wanda. Viviane, peut-être...

Henek est grand, Wanda petite, Hélène entre les deux. Un homme noir, un de ces nègres qui viennent de l'Afrique française, une sorte d'homme que l'on ne voit pas à

## Sinon vous êtes morte

Lwów, marche à côté d'eux. Il les observe, trouve Henek et Hélène bien appariés, s'adresse à Henek.

– T'as deux poules, donne-moi la petite poule !

Il dit ça comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde, en riant de toutes ses dents blanches. Henek, très indigné :

– Ce n'est pas la poule, c'est ma femme !

Il ne lui donne pas non plus Hélène.

Les habitants de l'hôtel Tournefort seraient malheureux s'ils perdaient Hélène. Elle présente l'avantage d'avoir un ami français, Jean-Pierre. On interroge Jean-Pierre sur les coutumes, on le prie d'expliquer une déclaration d'homme politique lue dans Paris-Soir, on lui demande pourquoi les cousettes fêtent la Sainte-Catherine.

### Les deux amies

Wanda rencontre une jeune fille blonde au regard clair dans la chambre d'Hélène.

– Wanda, je te présente mon amie Malvina<sup>1</sup> Zien. Elle habite près des Buttes Chaumont, chez des Suisses.

– Vous êtes étudiante, mademoiselle Malvina ?

– J'ai commencé des études de médecine. On m'a volé mon sac, alors je suis allée au commissariat et au consulat. J'ai manqué trop de cours... Comme je n'avais plus d'argent, j'ai cherché du travail. J'ai trouvé chez ces Suisses, les Stern, des juifs très pieux : je m'occupe de Simon, leur petit garçon. Je ne sais pas si je reprendrai mes études de médecine. J'apprends le français, je me promène, je ne m'en fais pas. Et toi ? Ton mari est médecin, c'est formidable. Tu vas étudier quelque chose ?

– Tu connais Leos Geist ?

– Bien sûr. Et Myriam, sa sœur. Il est drôle, il raconte toujours des blagues.

– Il m'a inscrite à la Sorbonne en histoire. Il étudiait le droit à Lwów, comme moi. C'est son cousin qui nous a indiqué cet hôtel.

Le soir, quand Henek rentre de la faculté, Wanda lui raconte la rencontre.

– Elle s'appelle Malvina. Elle est blonde, avec des yeux bleus. Elle est très énergique. Oh, elle a un rire qui s'entend à deux kilomètres. Quand je l'ai vue, j'ai cru qu'elle était française.

---

<sup>1</sup> En polonais, on écrit Malwina. J'ai adopté l'orthographe courante (par exemple, *Malvina*, opérette de Reynaldo Hahn).

## Sinon vous êtes morte

– Tu as enfin retrouvé une Maricha, comme celle qui t'avait déçue le premier jour d'école. Sauf que cette fois, elle ne te traitera pas de youpine pouilleuse. Une Maricha juive, c'est idéal !

Wanda et Malvina deviennent inséparables. Malvina connaît tous les clients de l'hôtel.

– Il faut que je te présente aux trois architectes. Ils sont amoureux de moi. J'essaie de ne pas en favoriser un ! Oh, attends, voici Benek Kohn. Tu ne dois pas l'appeler Benek, remarque, mais Bernard. C'est comme Hala qui est devenue Hélène. Eh, Bernard, viens voir : Wanda, qui arrive de Pologne !

Un garçon très grand, au visage rectangulaire surmonté d'une abondante crinière noire, entre dans la chambre et baise la main des jeunes femmes, à la mode polonaise.

– Êtes-vous architecte, monsieur ?

– Mais non. Je suis venu en France pour étudier la médecine.

– Ah, comme mon mari. En quelle année êtes-vous ?

– Pour l'instant, j'étudie à l'école Bréguet, une école d'ingénieurs. J'espère faire des progrès en physique, ainsi je serai mieux préparé pour l'année du PCN. De plus, j'ai passé mon premier bac en juin. À la fin de l'année, je passerai le second. Je pourrai obtenir un diplôme de médecine français.

– Vous ne voulez pas nostrifier ?

– Retourner en Pologne ? Jamais ! Ces salauds de Polonais ont à moitié cassé la tête de mon frère Hustek à la faculté de commerce avec leurs cannes ferrées. Il a passé des mois à l'hôpital. Mes frères reprendront l'affaire de mon père. Je leur laisse ma part et même mon immeuble.

– Vous possédez un immeuble ?

– Mon père a gagné de l'argent. Il a acheté trois immeubles, un pour chacun de ses fils. Milek me traite de sale capitaliste.

– Qui est Milek ?

Malvina sourit.

– Milek Roth. Sa chambre est au bout du couloir, Wandounia. Un gars très maigre, au teint tout gris. Il rase les murs, il apparaît et disparaît comme une ombre. C'est l'homme invisible. Même à Lwów, tu ne l'as sûrement jamais vu. Il a passé dix ans en prison. Il appartenait au Parti Communiste<sup>1</sup>.

– Il porte un nom prédestiné. Milek le rouge.

– C'est peut-être un faux nom.

---

<sup>1</sup> Qui était interdit. Rot = rouge.

## Sinon vous êtes morte

Wanda a deux ans de plus que Malvina. Pourtant, elle la considère comme une grande sœur.

– Oh, Malvina, je ne comprends pas le cours. Leos m’a inscrite à la Sorbonne pour rien, je le crains.

– Les professeurs parlent trop vite ?

– Non, ça va : ils ont un ton solennel, comme des orateurs. Seulement, je ne connais pas les mots qu’ils utilisent. Tu sais, des grands mots pédants et abstraits. Même les étudiants français se plaignent. Je crois que je vais arrêter, comme toi.

– Continue encore un peu avant de décider.

– Je ne suis pas douée pour jongler avec les idées comme ces professeurs. Cela ne me plaît pas. Le monde va mal. Au lieu de faire quelque chose, ils bavardent, ils s’écoutent parler. Il y a une étudiante qui apprend la maroquinerie dans une école d’arts appliqués. Elle m’a montré son sac, son portefeuille, sa ceinture... Je vais aller voir. Au moins, c’est utile.

– Elle étudie la maroquinerie et l’histoire en même temps ?

– Les cours d’arts appliqués, c’est le matin. Elle assiste aux cours d’histoire l’après-midi.

– Je serais bien allée apprendre la maroquinerie avec toi, mais le matin je garde le petit Simon. Tu iras, et puis tu me montreras.

Puisqu’elles sont libres l’après-midi, elles visitent Paris. On pourrait passer des journées entières le long de la Seine à examiner les éventaires bigarrés des bouquinistes. Elles montent en haut d’une tour de Notre-Dame. Elles pensent à Esmeralda et à Quasimodo, ce qui les mène à la maison de Victor Hugo place des Vosges. Elles achètent des fruits à un marchand des quatre saisons de la rue Saint-Antoine et les mangent sur un banc place de la Bastille, un peu déçues de ne pas voir le grand éléphant décrit dans *Les Misérables*.

Wanda raconte ses journées à Henek.

– Nous avons trouvé la tombe de Chopin au cimetière du Père-Lachaise. Là-bas, dans le onzième arrondissement, il y a beaucoup de boutiques tenues par des juifs. Près de la place de la Bastille, Malvina m’a montré une rue très étroite et ancienne, la rue de Lappe, réputée pour ses voyous. Tu sais comment on les appelle ?

– Je ne sais pas grand-chose des voyous.

– Des apaches, comme les Indiens d’Amérique. Justement, tout à côté, rue de la Roquette, nous avons vu deux hommes qui s’affrontaient. J’avais peur, je voulais

## Sinon vous êtes morte

m'éloigner, mais Malvina m'a retenue. Ils s'insultaient, ils criaient. Je n'y comprenais rien, parce qu'ils parlaient en argot. J'attendais de les voir échanger des coups de poing, puis des coups de couteau, comme chez nous, mais ils se sont simplement éloignés l'un de l'autre. Je me suis dit que je venais vraiment d'un pays de sauvages.

– Gardons-nous de l'excès qui consisterait à trouver bon tout ce qui est français. Chez Dupont tout est bon ! Il me semble que nos Polonais, par exemple ces trois architectes qui résident à l'hôtel, ont tendance, comment dire, à confondre le jardin du Luxembourg et le jardin d'Eden. Ils récrieraient volontiers la Genèse : Dieu travaille un jour de plus et crée directement le café Capoulade.

– Nous n'avons rien qui ressemble au jardin du Luxembourg à Lwów, tu dois le reconnaître. Les enfants qui poussent leurs petits bateaux à voile sur le bassin sont tellement mignons !

Wanda va chez le droguiste pour acheter une casserole et son couvercle. Elle demande :

– Une casserole et la couverture.

Un petit tapis qu'elle pose sur la barre de la fenêtre pour l'aérer tombe dans la rue. En polonais, un tapis c'est un *dywan*. Elle se penche par la fenêtre et interpelle un agent de police.

– Monsieur l'Agent, je vous prie, j'ai mis mon divan sur la fenêtre et le courant d'air l'a fait tomber dans la rue !

Quand elle raconte ses bévues à Malvina, les deux amies rient comme des folles et tous les clients de l'hôtel viennent voir ce qui se passe. Au fait, la chambre n°1 sert de lieu de réunion, puisque c'est la plus grande. Les trois architectes, Leos Geist et sa sœur, le grand Bernard Kohn passent la tête tous les jours pour demander comment ça va. Ils viennent avec des amis pour boire le thé et commenter les dernières nouvelles. On parle français, en roulant les R, pour que Jean-Pierre puisse suivre la conversation.

– Ils n'auraient pas dû le laisser prendre les Sudètes.

– Céder Hitler, ça ne sert qu'à repousser, euh...

– L'échéance.

– Il demande la province, l'autre, tout le pays. Il faudra bien refuser un jour.

– Il aurait fallu l'arrêter dès le début.

– La guerre préventive ?

## Sinon vous êtes morte

En serrant bien, la chambre peut contenir trente personnes. Les arrivants en surnombre attendent sur le trottoir, sifflent de la rue pour savoir s'ils peuvent monter, bavardent avec les personnes accoudées à la fenêtre.

La chambre n°1 est quand même trop petite pour que l'on puisse y fêter le réveillon du 31 décembre 1938. L'un des habitués de l'hôtel, Viktor le boiteux, loue un gymnase rue Mouffetard. Pendant que Henek retournait en Pologne, il a continué ses études de médecine en France. Il travaille comme externe dans un hôpital. Il gagne assez d'argent pour engager un orchestre et acheter un vin mousseux que les Polonais prennent d'abord pour du champagne.

– Wanda, c'est Viktor, dont je t'ai souvent parlé. Nous habitons ensemble à Toulouse, et puis à Paris.

– Eh bien, Henek, je vois que tu as trouvé une petite Polonaise. Moi, j'ai trouvé une Française, comme je me l'étais promis. Je vous présente Renée. Nous sommes mariés depuis cinq ans.

Viktor emmène Wanda et Henek au buffet.

– Ce sont des coquillages, monsieur Viktor ? demande Wanda.

– Des huîtres. Vous n'en avez jamais mangées ? Goûtez, c'est très bon.

Wanda hésite. Les juifs ne mangent pas de fruits de mer. Elle se souvient de ce que Henek lui a raconté : à Toulouse, avec Viktor, il a mangé du porc sans le savoir, puis en le sachant. Oui, mais ces huîtres ont une apparence flasque et gluante. Même quand on désire s'affranchir des vieilles superstitions, on peut ne pas avoir envie de manger quelque chose. Allez, j'y vais. Elle mange une huître. Beh, ce n'est même pas bon.

– Elles sont vivantes, lui dit Viktor. Regardez, si je l'attaque avec une goutte de citron, elle bouge.

Wanda se demande si elle ne va pas aller aux toilettes pour vomir.

– Tu vois, Henek, je ne trouve pas bon tout ce qui est français : je n'aime pas les huîtres.

– Tu vas t'y habituer peu à peu. Cela fait seulement six semaines que tu es en France. J'ai toujours pensé que tes yeux avaient la couleur des huîtres, entre vert et gris.

– Eh bien je n'ai pas envie de manger mes yeux. Je ne veux pas non plus essayer les escargots, ni les cuisses de grenouille.

– Il faut que je te fasse goûter des coquilles Saint-Jacques. Ça, c'est vraiment délicieux

Wanda est étonnée de voir autant d'habitants de Lwów et des environs. Viktor a invité Lonek Greif, un confrère plus âgé, déjà naturalisé français. Pour se distinguer des

## Sinon vous êtes morte

Polonais, il porte la barbe et tient en laisse un vilain roquet gris. Lonek s'approche de Henek, qui est en train de bavarder avec le petit Leos Geist.

– Toi, je te connais. Tu es venu étudier la médecine vers 1930, et puis tu es reparti. Attends... Henek Wurmser.

– Warner.

– Tu as changé. Tu t'es rasé le crâne ?

– À Lwów, en période d'examens, je prenais une douche froide tous les quarts d'heure pour mieux me concentrer sur les mystères de l'anatomie pathologique. Ma chevelure n'a pas résisté à ce traitement.

Les étudiants en médecine qui dansent la java et le tango trouvent cette histoire de douche froide extravagante.

– Tu devrais présenter une communication devant l'académie de médecine, Henek.

– Ou au moins, consulter un dermatologue ! Tu pourrais aller voir Kassar, à Saint-Louis.

– Kassar, c'est un Français ?

– Mais non, un juif polonais. Il vient de Płock.

– Ah, de Płock...

Ils expliquent à Jean-Pierre les nuances de la géographie polonaise.

– Płock se trouve dans la partie de la Pologne qui appartenait à la Russie au XIXème siècle. Là, il y avait Varsovie. Nous disons "la Pologne du Congrès" parce que c'est le congrès de Vienne qui a réparti les morceaux de la Pologne. Les juifs de cette Pologne nous appelons *Kongressuvka*. Nous les regardons avec, euh, mépris.

– Plutôt condescendance. Nous imaginons eux comme les moujiks dans les villages misérables, les gens grossiers, sans l'instruction, qui parlent leur jargon yiddish et ne comprennent pas la langue polonaise. Ils exercent les petits métiers, souvent colporter le fil à coudre et les casseroles dans les campagnes. Ils s'enfuient quand il y a le pogrom. Ils croient les superstitions, par exemple le mauvais œil ou le prophète Élie déguisé en vagabond. Ici, ils sont les tailleurs ou maroquiniers plus souvent que les étudiants en médecine.

– Nous venons de Galicie Orientale. Notre région était l'empire d'Autriche. Beaucoup plus civilisé que la Russie. Les juifs sont chez nous médecins ou avocats. Nous méprisons les *Kongressuvka*, eux méprisent les *Galizianer*. Ils croient que nous sommes rusés, sournois, toujours prêts mentir et tricher. Ils disent le *Galizianer* te volera jusqu'aux poils de ta barbe.

## DEUXIÈME PARTIE. GUERRE.

### 3 En attendant l'appel

#### **Marinette**

Tounia Kassar ne reçoit plus d'argent de Pologne. Les quelques sous accordés aux externes ne suffisent pas.

– Il faudra rendre notre palais, Tounia. La chambre de bonne coûtait deux fois moins cher.

– Ah non. Je vais prendre un travail, comme toi.

Elle ourle des jupes chez une couturière, puis elle devient représentante en épaulettes américaines. Elle court les tailleurs et les grands magasins après les nuits de garde pour placer les épaulettes par cent.

L'externat, les nuits de garde, l'autre métier... Le soir venu, quand ils tentent d'étudier Platon et Kant pour préparer la deuxième partie du bachot, une phrase un peu longue suffit à les endormir. Accorder leurs horaires devient d'autant plus difficile qu'ils travaillent dans des hôpitaux différents. Arik reste à Saint-Louis ; Tounia part à l'hôpital Lariboisière, à côté de la gare du Nord.

– Alors, Lariboisière ? demande Arik le premier jour.

– J'ai rencontré mon nouveau patron, le professeur Louis Ramon. On dit que les malades l'adorent. Et aussi, que toute une foule l'accompagne quand il fait sa tournée de visites. Je devrai jouer des coudes.

Le deuxième jour.

– Alors, tu as joué des coudes ?

– Ils se sont écartés et m'ont laissé passer devant. C'est la galanterie française. Je suis la seule femme. Je rentre tard, excuse-moi. La visite dure très longtemps, ensuite le reste de la journée est décalé. Il parle beaucoup avec chaque malade. Je ne comprends pas tout.

Le dixième jour.

– Tu sais pourquoi les malades l'aiment ? Parce qu'il les aime. Il les écoute, il sympathise, il les reconforte. Je découvre la vraie dimension humaine de la médecine. Tu sais, j'ai réfléchi : je crois que je vais choisir la médecine générale, tout simplement, pour aider les pauvres gens le mieux possible.

## Sinon vous êtes morte

- Comment s’appelle-t-elle ?
- Qui ça ?
- La laborantine qui analyse les tissus.
- Je vois. Tu le sais, comment elle s’appelle.
- Marinette.
- Écoute, Tounia, c’est une erreur. En salle de garde, comme tu n’étais plus là, ils plaisantaient tous : “Tu ne sauras pas vraiment le français, Arik, tant que tu n’auras pas couché avec une Française.” Je vais t’expliquer ce qui s’est passé.
- Ne m’explique rien. Je ne veux plus en entendre parler.

### La légion étrangère

Le tourbillon du travail les emporte. Ils n’ont pas le temps de penser au lendemain. Aïe, le mois de juin déboule d’un seul coup : trop tard pour préparer le bachot.

- On m’a parlé d’une session de rattrapage en septembre.
- Nous devons nous y mettre sérieusement, Arik, sinon nous n’y arriverons pas non plus.
- Nous avons droit à des vacances. Profitons-en pour étudier. À moins que tu aies changé d’avis pour Płock.
- Non, je ne peux pas y aller. Ils ont pris la Bohême et l’Autriche, ils parlent du couloir de Dantzig. Ils vont envahir la Pologne, c’est certain.
- Partons quelque part. Nous habitons en France depuis plus de sept ans, nous n’avons presque rien vu du pays. Avec cette histoire de congés payés, même les prolétaires les plus pauvres partent en vacances. Ils vont camper. Cela ne coûte pas grand-chose. Au lieu d’acheter un billet de train pour Varsovie, nous achetons une tente, des sacs de couchage et des sacs à dos, et deux billets pour je ne sais où.
- Annemasse.
- Comment dis-tu ? Où est-ce ?
- Anne-masse. Dans les Alpes, près de Genève. Arlette, la voisine du dessous, celle qui travaille à la poste, m’en a parlé. Elle va là-bas chez ses parents. Il y a la montagne tout près, et aussi un grand lac. J’ai pensé que ce serait plus reposant que d’aller sur la Côte d’Azur comme tout le monde. Si nous voulons étudier.
- Va pour Annemasse. Nous devons emporter des livres. Les sacs à dos seront lourds.
- Ils trouvent un terrain de camping à Thonon-les-Bains, au bord du lac Léman. Ils emportent leurs livres sur les sentiers de montagne et révisent en marchant.
- Il ne faut pas confondre l’AOF et l’AEF.

## Sinon vous êtes morte

– J’aimerais mieux être là-bas qu’ici. Arlette aurait pu me prévenir qu’il ferait froid.

– L’AOF, c’est le climat tropical. Brousse épineuse au nord, savane, forêt sèche ou basse tropicale. De l’arachide pour l’huile, du café, du cacao. Musulmans et chrétiens. Dakar, Bamako, Conakry, Ouagadougou, Abidjan, Lomé, Cotonou. L’AEF, le climat équatorial très humide, forêt dense. De l’huile de palme et du caoutchouc. Des animistes et des chrétiens. Fort-Lamy, Bangui, Douala, Yaoundé, Libreville, Brazzaville.

– Il y a aussi des plantations de caoutchouc en Indochine.

– Et ici, regarde, des framboises.

Quand il pleut, ils étudient sous la tente.

Ils rentrent à Paris avant la fin du mois d’août. Le 1<sup>er</sup> septembre, l’armée allemande envahit la Pologne. Des affiches annoncent la mobilisation générale. Le 3, la France et l’Angleterre, alliées de la Pologne, déclarent la guerre à l’Allemagne. Les Parisiens ont peur que les boches ne fassent subir à leur ville le même sort qu’à Varsovie, bombardée dès le premier jour. Des rumeurs affolent la population. On parle de gaz, d’aliments empoisonnés. Arik semble perdre la tête.

– Je vais devenir soldat.

– Toi, soldat ? Mais qu’est-ce que tu racontes ? Tu ne m’as jamais parlé de ça. En Pologne, tu as bien demandé un sursis pour ton service militaire.

– Ce n’est pas pareil. Il faut combattre Hitler, non ? Et puis tu as vu les affiches : mobilisation *générale*. Cela concerne tous les hommes en âge d’y aller. D’après un article que j’ai lu dans Paris-Soir, il n’y a que les Allemands réfugiés en France qui ne sont pas mobilisés. Ils les mettent dans des camps de concentration dans les Pyrénées.

– Au lieu de prendre les opposants à Hitler dans leur armée, ils les enferment dans des camps ?

– Des espions se sont peut-être glissés parmi ces Allemands.

– Des espions parmi les juifs allemands ? Cela m’étonnerait.

– Les Polonais doivent se présenter à Coëtquidan, c’est quelque part en Bretagne, où ils forment une armée polonaise. On m’a parlé d’une meilleure possibilité. Je vais m’engager dans la Légion Étrangère. Cela me permettra d’obtenir la naturalisation plus vite. Ah, et puis aussi... Comme je veux devenir français, j’ai décidé de changer de nom.

– Tu vas transformer Kassar en Cassard ?

– Tiens, pourquoi pas ? Ça, c’est difficile, tout de même. Je vais commencer par changer Arik en Armand. Je reste Aaron sur mon passeport, de toute façon.

Il part au bureau de recrutement. Tounia se demande quand elle le reverra. Le soir même.

## Sinon vous êtes morte

– Ils n’ont pas voulu de toi ?

– Je suis inscrit et mobilisé, mais pas encore incorporé. Il y a trop de volontaires. Tous ces étrangers, ces parasites et ces métèques, ces bataillons serrés d’envahisseurs pouilleux, aiment tellement la France qu’ils veulent la défendre les armes à la main. “Nous vous convoquerons le jour venu”, voilà ce qu’ils m’ont dit. Tu sais ce que j’ai appris ?

– Que tu travaillerais dans un bureau, à cause de tes lunettes. Enfin, je l’espère.

– La session de septembre du baccalauréat. Ils l’ont supprimée, compte tenu des circonstances, sauf pour les mobilisés. Nous avons droit à une session spéciale la semaine prochaine. Nous avons eu tort d’arrêter les révisions.

– Parle pour toi.

Il loupe son bachot d’un demi-point. Des camarades plus malins que lui le poussent à aller plaider sa cause directement devant le jury.

– Tu leur dis que tu as déjà le baccalauréat polonais, que tu es en train d’achever tes études de médecine, que tu rendras mieux service à la France si tu es incorporé comme médecin que comme simple troufion.

Le jury ajoute le demi-point sans discuter.

Il retourne à l’hôpital Saint-Louis. La Légion n’est pas plus pressée de se battre que le reste de l’armée française. Ils ne me convoqueront jamais, se dit-il. Il rédige un petit mémoire de thèse en vitesse sur le pityriasis versicolor. Il obtient le doctorat universitaire des étrangers. Il ne peut pas exercer en ville, mais il pourra partir au régiment comme médecin.

### **Chef de service**

La foule qui entourait chaque matin le professeur Ramon a fondu. Tous partis à la guerre. Le personnel de l’hôpital Lariboisière se réduit à un régiment d’infirmières et à un état-major de médecins d’âge mûr. Les malades voient bien qu’ils dérangent, mais ils s’obstinent à rester dans leurs lits.

Le professeur Ramon pose une question indiscrète à Tounia.

– Quel âge avez-vous, Mme Kassar ?

– Vingt-six ans, monsieur.

– Ah, bien. Vous paraissez plus jeune, mais ça ira. Le service des maladies infectieuses est complètement dépeuplé. Le chef de service a perdu tous ses internes. Il m’a demandé quelqu’un. Vous avez déjà pas mal d’expérience.

– Mais je ne suis pas interne.

## Sinon vous êtes morte

– Vous ferez fonction d’interne. À la guerre comme à la guerre.

Un matin, alors qu’elle en est encore à découvrir son nouveau service, le chef lui annonce qu’il part sur la ligne Maginot.

– Qui va vous remplacer, monsieur ?

– Eh bien, vous ! Vous paraissez étonnée. J’ai pourtant dit à Ramon que j’avais besoin d’une personne efficace pour me remplacer. Vous avez bien étudié vos livres de médecine et écouté vos maîtres ? Vous connaissez les symptômes et les traitements ? Vous savez établir un diagnostic à partir de l’examen clinique ?

– Je fais ce que je peux.

– En temps normal, je vous dirais d’oublier tout ça. Personne n’a jamais demandé à un chef de service, ou un chef de n’importe quoi, d’être compétent. Il faut plutôt savoir donner des ordres, savoir se faire obéir, afin que les autorités supérieures n’entendent jamais parler du service et soient déchargées de tout souci. Mais puisque tout le monde est parti jouer aux cartes près de la frontière, vous n’aurez pas trop l’occasion de donner des ordres. Le chef de service idéal en temps de guerre, c’est celui qui arrive à remplacer tous ses subordonnés lui-même.

Tounia devient chef de service de fait, avec le titre – et le salaire – d’externe. Elle ne sort plus de l’hôpital. Elle mange et dort dans la salle de garde, court dans tous les sens, s’occupe de tout, contrôle des centaines de petits détails. Elle prend des notes sur plusieurs carnets à la fois, et des montagnes de papiers s’entassent sur son bureau.

Quand Arik, ou plutôt Armand, veut la voir, il vient à l’hôpital Lariboisière.

– Comment tu t’en sors ?

– De justesse. J’évite la catastrophe plusieurs fois par jour.

– Tu ne peux pas tout faire toi-même. Tu dois apprendre à déléguer certaines tâches.

– Déléguer à qui ? Beaucoup d’infirmières ont été réquisitionnées par l’armée et sont parties.

– Il reste les filles de salle.

– Je leur donne du travail, mais je ne peux pas m’empêcher de vouloir vérifier si elles y arrivent bien. Je sens que je me disperse. Je rattrape mes erreurs à la dernière seconde. Oh, Arik, je vais devenir folle.

– Armand.

## 4 De Nice à Clermont-Ferrand

### Les campings de la Côte

Lonek Greif, le barbu au chien, est neurologue à la fondation Curie – à deux minutes de l'hôtel Tournefort. Il vient parfois dire un petit bonjour. En juin 1939, Henek l'interroge.

– Toi qui es français, que nous conseilles-tu pour les vacances ?

– La Côte d'Azur, tiens. Vous partez de Marseille et vous faites toute la Côte. Passez me voir : je campe à Sainte Maxime à partir du 6 août.

L'un des architectes et le grand Bernard préfèrent rentrer à Lwów. Henek feint l'étonnement.

– Je croyais que tu avais juré de ne jamais retourner en Pologne, Bernard.

– Le conseil de révision me convoque. Si je n'y vais pas, ces chiens vont me considérer comme déserteur.

– Tu pourrais leur envoyer un certificat médical.

– Je me méfie. Et s'ils interdisent à mes parents de me verser ma pension ?

– Tu trouveras du travail ici.

– J'ai besoin de tout mon temps pour réussir mes études. Maintenant que j'ai passé mon deuxième bachot, je vais commencer le PCN. C'est du sérieux.

Les autres pensionnaires de l'hôtel achètent des sacs à dos et s'élancent sur les routes. Ils dorment dans les campings ou les auberges de la jeunesse. Ils rencontrent des touristes français et étrangers. Un grand Allemand blond met en garde Henek.

– Vous comptez sur l'Armée Rouge pour arrêter Hitler ? *Ach*, les nazis s'entendent avec les communistes, mine de rien. Ils échangent des machines allemandes contre du charbon de l'Oural et du pétrole de la Caspienne.

Certains des Polonais n'ont jamais vu la mer. Ils s'extasient en polonais et en français quand ils découvrent la Riviera. Henek leur apporte la contradiction.

– Une fois dépassée la première impression, je constate que je ne suis pas satisfait. Il me semble que ce paysage civilisé depuis la plus haute antiquité a perdu sa vigueur originelle. Comment le qualifierais-je ? Douceâtre et sucré, peut-être, comme ces melons que nous achetons au marché. Je ne peux pas m'empêcher de regretter les vallées sauvages de nos Carpates.

Wanda ne partage pas son avis.

## Sinon vous êtes morte

– Les meilleurs peintres du monde viennent ici pour peindre ces paysages. Ils se gardent bien d’aller peindre tes vallées sauvages ou notre mer Baltique si grise et si froide.

À part les huîtres, Wanda continue de tout aimer en France. Elle adore la veillée autour du feu de camp. Elle étudie dans un livre les chansons populaires françaises pour pouvoir se joindre au chœur des campeurs. *Aux marches du palais... Le roi Renaud... Pauvre soldat revient de guerre...* À la demande générale, elle chante aussi des chansons polonaises en solo. Tous les campeurs tombent sous le charme de sa voix. Elle a l’impression de s’épanouir. De plus en plus souvent, elle se surprend en train de ne plus penser à la Pologne.

Wanda et Henek ne ferment pas leur tente. C’est comme s’ils dormaient à la belle étoile, sous l’édredon cotonneux de la voie lactée. Les cigales susurrent *Le roi Renaud* toute la nuit.

Le moment de la journée qu’ils préfèrent, c’est le petit matin.

– Écoute, Henek, la clochette !

– Hein ? Chaussette ?

Le boulanger ambulancier passe entre les tentes en agitant son grelot. Les campeurs l’appellent. Ici, monsieur ! Wanda sort en chemise de nuit, le porte-monnaie à la main, pour acheter des croissants frais.

Les Polonais retrouvent Lonek à Sainte Maxime. Il campe avec Viktor le boiteux, Renée et une Française nommée Yanka. Ce nom intrigue Wanda.

– Tu sais qui est cette Yanka ? demande-t-elle à Henek. Pourquoi porte-t-elle un prénom polonais ?

– Elle s’appelle Jeanne, d’après Viktor. Elle a changé son prénom par amour pour Lonek. Tu as remarqué combien il aime s’amuser, ce Lonek ? Comment dit-on en français... *un joyeux drille, un boute-en-train, un bon vivant*. Toujours cinq ou six personnes, je devrais plutôt dire femmes, sur les marchepieds de son automobile.

– La voiture blanche... Elle est belle.

– C’est tout de même une vieille voiture américaine sans freins. Il est venu de Paris, en franchissant le Jura et les Alpes par-dessus le marché. Viktor m’a dit qu’il se prend pour un pilote de course. Un drôle de juif, quand même. Encore une expression française : *c’est un casse-cou* !

Lonek Greif devient le meneur du groupe. Il organise des farces. Viktor, Renée, Yanka, Lonek et les Polonais entrent séparément dans un restaurant. Chacun s’assoit à une table

## Sinon vous êtes morte

différente et commande un plat différent. Quand les repas sont servis, on s'apostrophe d'une table à l'autre.

– Excusez-moi, monsieur, qu'avez-vous pris ? Est-ce bon ?

– C'est la salade niçoise, c'est excellent. Voulez-vous la goûter, mademoiselle ?

– Volontiers. Mes pommes à l'huile vous tentent-elles ? Je vous en prie.

Au bout d'un moment, ils courent dans tous les sens pour mener à bien un vaste troc de nourriture. Leos Geist se prend les pieds dans sa serviette et s'étale de tout son long (pas très long). Le jeu consiste à regarder en coin la tête effarée des garçons et du patron.

Après une semaine à Sainte-Maxime, ils prennent congé de Lonek et continuent leur périple le long de la Côte. Ils veulent voir Cannes et sa célèbre Croisette, Juan-les Pins, Antibes, la Promenade des Anglais à Nice, Menton.

Le 23 août 1939, à Nice, ils apprennent une nouvelle stupéfiante. Le ministre allemand des affaires étrangères, von Ribbentrop, est à Moscou pour signer un pacte de non-agression avec son homologue, Molotov. Wanda n'arrive pas à y croire.

– Comment les nazis peuvent-ils s'allier aux Soviétiques ? Ils ont tué des milliers de communistes, non ? Qu'en penses-tu, Henek ?

– La guerre est inévitable. Il a annexé l'Autriche, les Sudètes, la Bohème, la Moravie. S'il n'a pas encore envahi la Pologne, c'est qu'il hésitait à venir chatouiller l'ours soviétique. Avec ce pacte, l'obstacle est levé.

Le groupe prend le premier train pour Paris. Les deux architectes, qui se considèrent comme des communistes de cœur, sont effondrés. L'un d'eux pleure comme un gosse sur sa banquette de bois. Comment Staline, le Petit Père des Peuples, le phare du prolétariat international, peut-il pactiser avec le démon ? Henek est moins étonné que les autres.

– J'ai rencontré un étudiant allemand au Lavandou. Il m'a parlé de négociations commerciales discrètes, ou peut-être était-ce secrètes...

Les deux architectes se redressent et le transpercent du regard.

– Que sais-tu de ce qui se passe là-bas, Henek ?

– Il s'agit sans doute d'une ruse. Le communisme, c'est le règne de la paix. Ils ne sont pas prêts à faire la guerre. Ils temporisent pour mieux se préparer. La fin justifie les moyens.

### Des masques à gaz

Les pensionnaires de l'hôtel Tournefort tiennent conseil dans la chambre n°1. Henek n'est plus le seul à parler lentement, à hésiter, à peser ses mots. Ils plissent tous le front

## Sinon vous êtes morte

comme s'ils étudiaient un vilain problème de mathématiques. D'ailleurs, Henek n'hésite plus.

– Nous devons rentrer à Lwów au plus vite. Bientôt, on ne pourra plus traverser l'Allemagne.

– Pourquoi veux-tu rentrer ? demande Jean-Pierre.

– C'était prévu. Après la Côte d'Azur, nous devons passer six semaines en Pologne et revenir à Paris pour la rentrée universitaire.

Wanda a du mal à retenir ses larmes.

– Tu sais, Jean-Pierre, je n'ai jamais quitté mes parents. Plus le temps passe, plus l'envie de les revoir empoigne mon cœur. Je m'exprime mal. Excuse-moi.

– Mais si, je comprends.

La patronne de l'hôtel frappe à la porte.

– Des Polonais viennent d'arriver...

Des Polonais qui débarquent maintenant ? C'est inattendu. Oui, voici une jeune femme souriante, accompagnée d'un gentil petit mari. Leos Geist les connaît. Bronek ! Danka ! Le petit mari porte de grosses lunettes à monture d'écaille. On dirait qu'il vous regarde à travers une vitre. Il bégaie un peu, comme si cette grande assemblée l'intimidait.

– Leos ! Elle est b-bien cachée, cette rue Tournefort, mais nous avons fini par le trouver, ton f-fameux hôtel !

– Dis-moi, demande la jeune femme, pourquoi s'appelle-t-il hôtel de la Montagne ?

Ces nouveaux venus ne paraissent pas inquiets, mais plutôt ébahis et même un peu comiques. Les dents de l'épouse se bousculent comme si elles voulaient sortir de sa bouche. "Nous aussi, nous voulons voir Paris", disent-elles. Le mari ressemble à un bon élève qui n'a pas honte de ramasser tous les prix.

Leos les présente.

– Danka et Bronek Müller. Vous avez entendu parler du père de Bronek : c'est lui qui dirige la compagnie pétrolière Phénix. Quand une de ses raffineries brûle, elle renaît de ses cendres. Hé, tu ne devais pas travailler aussi dans le pétrole, Bronek ?

– Mon p-père m'a pris comme assistant.

– Et toi, Danka, attends, je vais me souvenir... Tu étudies le grec.

– Mais non. Je rédige une thèse sur la littérature romantique polonaise.

Ces deux-là, se dit Henek, je risquais aussi peu de les rencontrer à Lwów que s'ils avaient habité sur la planète Mars. Ils appartiennent à cette haute bourgeoisie juive qui méprise les vulgaires commerçants en gros. Ils fréquentent plus volontiers la bonne société polonaise. Ils ne connaissent ni le yiddish ni la synagogue. En dehors de

## Sinon vous êtes morte

l'université, où ils restaient debout et devaient éviter les mauvais coups, ils ont sans doute toujours réussi à mener une vie qui leur convenait. Des enfants gâtés. Des touristes plutôt que des exilés. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils aient choisi ce moment précis pour venir se promener à Paris.

– Quel bon vent vous amène ? demande Leos.

– Eh b-bien voilà. Nous nous sommes mariés en 1937. J'ai promis à Danka que je l'emmènerais en voyage de noces à P-paris.

– Il me parlait tout le temps de Paris. Il a visité la ville avec ses parents. Les monuments, les musées, etcetera.

– Je travaille b-beaucoup, je ne trouvais pas le temps.

– Je lui ai dit que la guerre finirait par éclater et que nous ne pourrions plus, alors nous nous sommes décidés.

Les jeunes mariés visitent Paris en suivant les conseils de leur Baedeker. Le 1er septembre, ils vont admirer les parterres de fleurs du parc de Bagatelle. Wanda et Henek leur ont donné rendez-vous à quatre heures de l'après-midi à la grande pharmacie Cannone, boulevard de Sébastopol.

– Regarde, Henek, cette foule devant la pharmacie. Comment retrouverons-nous les Müller ?

– Je vais demander ce qui se passe.

– Fais attention. Ils vont te bousculer.

– Je vous prie bien vouloir m'excuser, monsieur, mais pouvez-vous me dire pourquoi cette longue queue se forme devant la pharmacie ?

– Ils distribuent des masques à gaz.

– Pourquoi les masques à gaz ?

– Vous ne savez pas ? C'est la guerre. L'Allemagne vient d'attaquer la Pologne.

Wanda est inquiète. Ils vont peut-être bombarder Lwów avec leurs avions. Oh, c'est épouvantable, ce qui se passe ! Les Polonais qui s'entassaient dans sa chambre tentent de la rassurer. Ou de se rassurer eux-mêmes.

– Les boches veulent seulement occuper la Silésie pour étendre leur territoire.

– Reprendre ce qu'ils ont p-perdu en 1918.

– Ils n'iront pas jusqu'à Lwów.

Un grand bonhomme rieur fend la foule.

– Salut les aminches !

– Bernard ! Et alors, le conseil de révision ?

## Sinon vous êtes morte

- Ils ne t’ont pas pris dans l’armée ?
- Comme je suis bachelier polonais, je devrais aller à l’école d’officiers. Vous croyez que ces fumiers veulent des officiers juifs ? Même à la veille de la guerre, pas question. Ils m’ont accordé un sursis jusqu’à la fin de mes études.
- Dommage. Tu aurais fait un bel officier.
- Encore heureux que tu aies réussi à revenir ici.
- Tu ne crois pas si bien dire, Leos. Au début, ça allait trop bien. Quand le train entre en Allemagne, les boches ne fouillent pas les passagers, ils n’arrêtent personne, c’est à se demander ce qui leur arrive. Oui, mais voilà, hier soir, vers six heures, nous sommes dans la gare de Cologne, le train ne repart pas. Les Belges ont fermé la frontière. Trafic interrompu, tout le monde descend. Vous imaginez la panique ? Déjà que les gens n’avaient pas tellement envie d’être coincés en Pologne. Coincés chez les nazis ! Si près du but...
- Tu as sauté dans un taxi et hop, fouette, cocher !
- Moi dans un taxi ? Mais non. Le chef des mineurs, oui. Il y avait quatre wagons de mineurs polonais dans notre train. Pas des juifs, hein ! Des buveurs de vodka qui travaillent dans le Nord de la France. Leur chef va en taxi à Lille. Il expose l’affaire à la préfecture. Puisque la guerre s’annonce, on a besoin des mineurs. Que fait le préfet ? Il téléphone à son collègue belge, qui autorise le passage du train. Je crois que c’était le dernier Varsovie-Paris de l’année.
- Il n’y a déjà plus de trains dans l’autre sens. Nous voulions rentrer en Pologne. C’est impossible.
- La guerre sera peut-être finie avant la fin de l’année.
- Ou alors elle durera dix ans.
- Quand j’arrive à la Gare du Nord, qu’est-ce que j’entends ? Les vendeurs de Paris-Soir : “Les armées du Reich viennent d’entrer en Pologne... L’aviation bombarde Varsovie.”

### **Bombarder Paris**

- La France et l’Angleterre déclarent la guerre à l’Allemagne. Henek annonce à ses amis ce qui va se passer.
- Les Allemands commencent par bombarder les villes pour terroriser la population. Ensuite, personne n’ose s’opposer à la charge de leurs blindés.
  - Tu veux dire qu’ils vont bombarder Paris ?

## Sinon vous êtes morte

– Forcément. Comme Varsovie. Pour mieux frapper l’opinion, ils vont détruire en priorité Notre-Dame, l’Arc de Triomphe et le musée du Louvre. Ils vont lancer des bombes incendiaires sur les quartiers d’habitation et répandre des gaz.

– Quelle horreur... Que pouvons-nous faire ? demande Danka.

– J’y ai pensé : trouver refuge hors de portée des avions, disons dans le Massif Central. Ses prédictions n’ont pas convaincu les deux architectes.

– Les Français ont la ligne Maginot. Si elle ne servait à rien, ça se saurait. Ils peuvent contrer les chars allemands avec leurs propres blindés, alors que les lanciers Polonais chargent encore à cheval.

– Dommage que l’État-Major français ignore ton existence, Henek. Tu pourrais leur indiquer la stratégie à suivre.

– Je me trompe peut-être. Nous pouvons rester ici et laisser les teutons décider s’ils nous bombardent ou pas. En tout cas, si nous partons, nous ne courons plus aucun risque.

Hélène, Jean-Pierre, Malvina, le grand Bernard et les architectes restent à Paris. Danka et Bronek, Leos Geist et sa sœur accompagnent Wanda et Henek à Clermont-Ferrand. À la préfecture du Puy de Dôme, on les reçoit comme des héros : les alliés polonais ! On donne une réception en leur honneur. On boit à l’amitié franco-polonaise. Le sous-préfet s’étonne.

– Vous vous nommez Warner, Müller et Geist. On dirait des noms allemands. D’habitude, les Polonais portent des noms à dormir debout comme Paderewski ou Sienkiewicz.

Henek est pris de court. Quel balourd je fais. Si seulement ils me laissaient le temps de réfléchir... Leos Geist vient à son aide.

– C’est que la Pologne a été partagée, vous n’ignorez pas. Nous venons de la région qui appartenait l’empire austro-hongrois. Quand les Autrichiens ont rempli les premiers registres de l’état-civil, ils ont vu venir Jean le fils de Pierre. Ce n’est pas un nom, ça, Jean le fils de Pierre. Et d’abord, qui est ce Pierre ? Eh bien, Excellence, veuillez me pardonner, c’est Pierre le meunier. Alors ils inscrivent sur le grand livre Jean le fils de Pierre Müller, parce que meunier se dit en allemand Müller.

Ils sont soulagés quand la fête est finie.

– Nous avons de la chance que ces Auvergnats ne possèdent pas un sixième sens comme nos Polonais.

– Ils écoutaient Leos le plus sérieusement du monde.

– Eh quoi, mon explication se tient.

– Oui, mais tu ressemblais tellement à un talmudiste en la disant !

## Sinon vous êtes morte

- Moi, je ressemble à un talmudiste ?
- Toi tu as l’air d’un hibou. Tes pans de chemise sont talmudistes. Ils se disputent pour savoir ce qui est le plus conforme à la loi juive : rentrer dans le pantalon ou rester dehors.
- Et ta cravate !
- Vous ne pouvez pas critiquer ma cravate. C’est Myriam qui la noue.
- Tu ne sais p-pas faire un nœud de cravate ?
- C’est trop compliqué pour moi. Je dois me mettre devant la glace, mais alors je me vois à l’envers donc ça ne sert à rien. À moins de faire exactement le contraire de ce que fait mon reflet dans le miroir. C’est un casse-tête qui réclame un Einstein.
- Einstein est plus malin que toi : il ne porte pas de cravate.
- Hé, vous connaissez l’histoire de la mère juive ? Elle offre deux cravates à son fils pour son anniversaire. Il prend soin d’en mettre une quand il la revoit. Mais elle : “Et alors, l’autre tu n’aimes pas ?”

Le 17 septembre, l’armée rouge entre en Galicie orientale. Hitler a cédé cette province, ainsi que la Biélorussie, à son camarade Staline ; c’est une clause secrète du pacte germano-soviétique. Une semaine plus tard, les Russes occupent Lwów, les Allemands prennent Varsovie et les combats cessent en Pologne.

Henek reconnaît son erreur.

- Ils n’ont pas bombardé Notre-Dame. J’aime mieux m’être trompé. La guerre est finie... Ils nous ont refait le coup de Munich : après le partage de la Tchécoslovaquie, celui de la Pologne. Comme prévu, les prétendus alliés de notre pauvre patrie n’ont pas levé le petit doigt pour la défendre. Nous n’avons plus qu’à rentrer à Paris.

### La cuisine économique

Ils espéraient trouver des lettres de Pologne à l’hôtel Tournefort, mais le service postal est interrompu. Henek rassure Wanda.

- Ils vont bientôt le rétablir.
- J’espère que tout va bien là-bas.
- Ce qui est embêtant, c’est que je ne reçois plus ma pension.
- Tu dis qu’ils vont rétablir le service postal. Elle arrivera avec un peu de retard.
- Je crains que non. Les Soviétiques ne persécutent pas les juifs comme les nazis, mais ils confisquent les magasins et les immeubles. Je ne sais pas si nos parents auront encore de l’argent à nous envoyer. Nous serons peut-être obligés de prendre une chambre plus petite.

## Sinon vous êtes morte

Ils cherchent tous du travail. Henek court d'un hôpital à l'autre pour remplacer des médecins mobilisés. Wanda trouve une place de femme de ménage et bonne d'enfant dans une famille, mais sa patronne n'est pas satisfaite et le lui dit de façon déplaisante. Wanda rentre rue Tournefort en pleurant. Je ne fais pas bien le ménage, peut-être, mais le petit est content que je le promène, quand même. Au bout de trois ou quatre jours, Henek lui dit que ce n'est pas possible de continuer. Elle coud des boutonnieres et des boutons pour un tailleur juif polonais qui vient de s'installer à l'hôtel Tournefort. Puis elle retrouve une jeune fille de bonne famille qu'elle avait connue quand elle apprenait le travail du cuir. Son père était diplomate, mais il est mort, et elle gagne sa vie en fabriquant et en vendant des ceintures. Elle montre des modèles à Wanda, lui dit où acheter le cuir et les boucles, vend les ceintures de Wanda avec les siennes.

Les architectes profitent d'un décret autorisant les usines d'armement à embaucher des Polonais. Bronek connaît le directeur d'une société française.

– Nous lui achetons des p-pompes à essence. Il nous d-donnera sûrement du travail.

Il y va avec Leos Geist.

– Et alors ? lui demande Danka à son retour.

– Il ne peut pas nous engager, mais il m'a remis deux mille francs<sup>1</sup> qu'il devait à la société Phénix. Sa secrétaire m'a aidé à envoyer un c-câblogramme à mon père. J'ai écrit : *Ici tout va bien. Rentrons dès que p-possible.* Tu sais ce qu'il m'a répondu ? *Inutile te hâter. Achève d'abord tes études à Paris.*

– Quelles études ?

– C'est juste pour me dire que je ne dois pas rentrer. Nous allons p-prolonger notre séjour. Voir venir... Je mets l'argent de côté. Nous en aurons peut-être b-besoin plus tard.

Il prend des cours de soudure autogène avec Leos pour pouvoir travailler chez Citroën. C'est une idée de Leos. Les idées se bousculent dans sa tête, mais il n'est pas très doué. Bronek se plaint.

– Il p-perce des trous au lieu de souder les pièces. Je dois travailler pour deux.

Ils quittent l'hôtel Tournefort et s'installent près de l'usine, à Saint Ouen.

Pendant des mois, la guerre lambine. "Nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts", disent les Français. L'armée polonaise qui se forme en Bretagne mobilise tous les Polonais présents en France, en commençant par les plus jeunes. À l'hôtel Tournefort, seul le grand Bernard est appelé dans la première fournée Il repasse par Paris avant de partir en Norvège, où son régiment doit dégager la route du fer.

---

<sup>1</sup> 1 600 euros environ.

## Sinon vous êtes morte

– Ces étrons de chien sont aussi antisémites qu'en Pologne, dit-il. J'aurais mieux fait de m'engager dans la Légion Étrangère. Dis donc, Henek, j'ai mal au ventre.

Henek palpe à droite et à gauche, puis prononce son diagnostic : appendicite. Opéré en urgence, Bernard reste à l'hôtel Tournefort pour sa convalescence. Il a toujours fait la cuisine dans sa chambre sur un petit réchaud, parce qu'il trouvait les plats des bistrotts trop gras. Les pensionnaires de l'hôtel Tournefort se moquaient de lui : quel délicat ! Maintenant qu'ils ne reçoivent plus d'argent de Pologne, Bernard leur sauve la vie. Il rapporte du marché des légumes réformés, des bas morceaux succulents. Il invente tous les jours des recettes nouvelles pour les accommoder. En le voyant couper et découper, on lui prédit une brillante carrière de chirurgien. Son pot-au-feu de mouton aux cinq légumes est célèbre dans tout l'hôtel.

Il enseigne à ses amis la cuisine économique.

– Vous voyez ces deux boîtes de sardines à l'huile et ces deux fromages demi-sel ? Je vais préparer à manger pour six. J'écrase les sardines avec une fourchette. Je les mélange au demi-sel... J'ajoute des oignons coupés fin et du persil haché menu. À quoi ça sert ? À élargir la palette des saveurs. Il faut manger cette pâte avec beaucoup de pain, sinon le goût est trop fort.

Les gendarmes convoquent Leos Geist et Bronek Müller : l'armée polonaise de Coëtquidan les réclame. Danka, qui avait suivi son mari à Saint-Ouen, revient rue Tournefort.

– Il faut que je gagne de l'argent, dit-elle.

Malvina connaît un bureau d'entraide pour les étudiants étrangers.

– Ils m'ont trouvé la place chez les Suisses. Boulevard Saint Michel, en face du Luxembourg. Demande la directrice, Mme Wieck. Elle est hollandaise. Tu verras, elle a une drôle de tête. C'est une femme entre deux âges, comme disent les Français, mais elle a des nattes de fillette. Dis-lui que tu viens de ma part.

La recommandation de Malvina est efficace : Mme Wieck, qui cherchait une secrétaire, engage Danka à l'essai. Danka a toujours l'air de sourire avec ses dents de trop, donc elle devrait convenir pour accueillir les étudiants.

Chaque soir, dans la chambre n°1, les Polonais discutent jusqu'à une heure avancée. Les architectes éprouvent moins de sympathie pour le communisme depuis que les troupes soviétiques occupent la ville de Lwów. Un seul client de l'hôtel défend encore le Parti Communiste et l'Union Soviétique : Milek le rouge. Il ne va pas renoncer à des idées

## Sinon vous êtes morte

pour lesquelles il a passé dix ans en prison. On dit aussi que le Parti lui a donné plusieurs milliers de dollars pour convertir les immigrants polonais de Paris à la nouvelle religion.

Le grand Bernard a reçu des nouvelles.

– Les Russkofs ont d’abord forcé mes parents à partager l’appartement avec d’autres familles. Ensuite, ils les ont relogés en banlieue, dans une pièce minuscule. Je suppose qu’ils doivent expier le crime de haute-bourgeoisie. Que dis-tu de ça, Milek ?

– Ils sont riches. Pour accumuler l’argent, ils ont exploité le peuple. Maintenant, ils découvrent comment vivent les exploités. On place les bourgeois au milieu du peuple pour les rééduquer. Puntion légère et pédagogique.

– Tu te fous de nous ? Tu as appris par cœur le manuel du parfait petit militant !

– J’ai appris beaucoup de choses en prison. Vous les apprendrez peut-être plus tôt que vous ne pensez.

– Écoute, Milek, on sait très bien ce qui se passe là-bas : l’ours Russe a avalé notre province après avoir dévoré l’Estonie, la Lettonie et la Lituanie. Les conquérants, hmm, se livrent au pillage comme dans toutes les guerres. Les justifications idéologiques vaseuses n’y changent rien.

– Les Allemands auraient bombardé notre ville. Séparé les juifs du reste de la population. Avec les Soviétiques, personne n’est mort.

Milek rejoint bientôt Leos et Bronek à Coëtquidan. L’un des architectes a des cousins en Suisse qui l’aident à obtenir un visa, l’autre s’engage dans la Légion Étrangère. Henek part à Montpellier pour remplacer un médecin.

Le 10 mai 1940, les Allemands trouvent que la drôle de guerre a assez duré. Leurs chars franchissent les Ardennes infranchissables et foncent vers la mer du nord. Cela ne sert à rien de dire ce que les armées françaises auraient pu faire et dû faire, car elles ne l’ont pas fait. Les chars et le canons s’approchent inexorablement. Au début du mois de juin, Wanda se dit qu’elle ne vas pas attendre les Allemands à Paris alors que Henek est à Montpellier. Malvina l’accompagne de la rue Tournefort à la gare de Lyon. Il n’y a pas un chat dans ces petites rues qu’elle aime tant : rue Tournefort, rue Ortolan, rue Lacépède. Où sont les Parisiens ? Elles traversent le jardin des Plantes, puis la Seine sur le pont d’Austerlitz. C’est alors qu’elles retrouvent les Parisiens, ou au moins la moitié des Parisiens, agglutinés devant la gare de Lyon.

– Mon Dieu, Malvina, qu’est-ce que je vais faire ? Tu as déjà vu une telle foule ?

– Les Français ont une expression : la place est noire de monde. Voyons, nous allons bien trouver un moyen.

## Sinon vous êtes morte

– Oh, je n’y arriverai jamais.

– Mais si. Monsieur, s’il vous plaît !

Elles ne sont pas entrées dans la foule. Wanda s’est assise sur sa valise et pleure. Malvina hèle un agent de la SNCF.

– Puis-je vous prier nous aider, monsieur ? Nous sommes polonaises. Mon amie voudrait rejoindre son mari à Montpellier.

– Eh bien, ma petite dame, il ne faut pas pleurer comme ça. Vous le reverrez, votre mari. Suivez-moi.

Il ressemble à un bon grand-père. Ses cheveux sont gris sous sa casquette. Il les emmène à l’entrée d’un grand hangar dans lequel des camions déchargent des paquets.

– Je te laisse là, Wandounia. Je fais confiance à monsieur. Tout ira bien.

– Tu ne m’accompagnes pas jusqu’au train ?

– Je t’ai dit que je pars en voiture avec les Stern. Cela les arrange que je continue à m’occupe de Simon. Ils m’ont dit que nous allons à Bordeaux. Bon voyage et bonne chance, Wandounia.

– Bonne chance à toi aussi, Malvinka. Écris-moi poste restante à Montpellier.

– Merci, monsieur.

Wanda traverse le hangar avec le bon grand-père. Il la conduit jusqu’à un train bondé et l’aide à entrer dans un compartiment en passant par la fenêtre.

Le 14 juin, les Allemands défilent sur les Champs-Élysées.

## 5 Les Allemands à l'hôpital

### L'attaque du train

Monette Meyerbeer est née en Pologne. Elle est arrivée à Bruxelles à l'âge de neuf ans, en 1926, avec toute sa famille.

Son père et son oncle Joseph examinent la situation.

– La dernière fois, les boches ont attaqué la France en passant par la Belgique. Ils ne vont pas retenter le même coup.

– D'autant que le roi des Belges a déclaré sa neutralité.

– Même s'ils traversent la Belgique, nous ne risquons rien. Ils se battent en rase campagne. Nous l'avons vu en 14.

Ils parlent polonais. Cela irrite Monette. Elle comprend encore sa langue maternelle, mais ne la parle plus. Treize ans que nous habitons à Bruxelles, mais ils connaissent à peine le français.

Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent la Belgique. Le grand frère de Monette lit le journal en ricanant.

– Écoutez ça. Ils publient un communiqué vraiment comique pour se justifier : “Ayant appris que la Hollande, la Belgique et le Luxembourg allaient être attaqués par les alliés, l'Allemagne a décidé de protéger leur neutralité”.

Le père :

– Ils seront à Bruxelles dans trois jours. Il est temps de filer.

– Où veux-tu aller ? demande l'oncle Joseph. Ils bombardent déjà la France. Moi, je reste.

– Nous traversons la France et nous passons en Espagne. Je vais creuser un trou dans la cave. Nous y cacherons les bijoux.

– Et mes fourrures ?

– Un grand trou.

Le père et le grand frère creusent. Le petit frère de Monette regarde.

– Je vais chercher une feuille de papier pour dessiner une carte, comme dans *L'île au trésor*. Aux deux tiers du mur de droite, trois pas à gauche... Nous donnerons la carte à nos enfants, qui viendront ici à la fin de la guerre !

Celui-là, il faut toujours qu'il blague.

Le père ferme la porte à double tour. Ils prennent le train vers le sud. Le père, la mère, les deux frères et Monette. Le train n'avance pas vite, comme s'il avait peur. Soudain, du

## Sinon vous êtes morte

côté de Tournai, ça gronde, ça siffle, ça explose. Les avions bombardent ! Le train s'arrête en gémissant. Les passagers sautent par les fenêtres et s'enfuient dans un champ. Les avions reviennent, tirent : tac-tac-tac ! La surface du champ est irrégulière. Il y a des tiges, des feuilles, des mottes de terre. Monette trébuche sur une racine. Oh non, c'est la jambe d'un cadavre. Tac-tac-tac. Une bonne femme court avec deux enfants. Ses talons hauts la gênent. Les gosses courent plus vite ; ils sont ensemble, quelques mètres devant. Les balles crépitent, les deux petits roulent en boule. La femme hurle plus fort que les bombes. Monette crie : Maman ! Personne ne répond. Leurs corps sans vie ressemblent à des marionnettes déchirées. Monette atteint un petit bois. Elle a perdu ses parents et ses frères. Il n'y a plus de train.

Elle arrive chez une cousine, à Paris, sans pouvoir expliquer comment. Elle se souvient des premiers instants. Je cours entre les sillons, j'écrase des mottes de terre, je saute par-dessus des gens qui dorment, je trébuche. La mort vrombit, les enfants tombent. Je cours, je cours, mais les avions courent plus vite. Les enfants ne courent plus. Et moi, si je n'avais pas trébuché... Elle essaie de raconter à sa cousine.

– Alors je suis toute seule dans la forêt. Je ne sais pas retraverser le champ, même pas regarder... J'arrive à une route. Je suis assise dans une voiture. Les gardes-frontière ont des casquettes qui ressemblent à des gâteaux flamands. Ils disent : "On ne passe pas." Un autre poste frontière, c'est pareil : "On ne passe pas." Quatre jours. Ou cinq. Nous dormons dehors, par terre. Je voudrais me laver. La dame achète du pain...

Elle entend le moteur de la voiture, elle sent la fatigue des vibrations et des secousses dans tous ses membres, pourtant elle a oublié... Ce flou qui cache le passé proche, c'est bête. Elle se creuse la tête. Dès que le brouillard se dissipe, elle voit les enfants qui font la galipette, le sang qui gicle. Elle a envie de parler, mais elle redit toujours la même chose.

Elle court dans tout Paris à la recherche des siens : du ministère des affaires étrangères au consulat de Belgique, du consulat de Belgique au consulat de Pologne (car ils sont tous encore polonais), du consulat de Pologne à la place de l'Opéra, c'est là que vont tous les réfugiés. Elle court, elle court, elle ne se décourage pas. Place de l'Opéra, un couple propose de l'aider. Ils me prennent pour une enfant de douze ans. Elle est petite, comme sa mère. Depuis le bombardement, elle a l'impression d'être redevenue une gamine.

– Nous partons en Angleterre. Nous pouvons t'emmener. Nous dirons que tu es notre fille.

– Non, non, je dois chercher mes parents.

## Sinon vous êtes morte

Elle finit par découvrir l'organisme qui détient les informations : c'est la Croix Rouge. Le train bombardé est reparti. Les passagers ont été envoyés dans des centres d'accueil au sud de Toulouse.

Elle attrape le premier train. À Toulouse aussi, les réfugiés se regroupent sur la place de l'opéra, qui s'appelle le Capitole. On lui indique un bureau d'aide aux étudiants étrangers tenu par une Hollandaise, Mme Wieck. Monette a appris le flamand à l'école, mais Mme Wieck parle français. Elle a deux nattes, on dirait de la paille. Elle confie Monette à son assistante, Judith Katz, une juive polonaise. Cette Judith rappelle à Monette une copine de classe, une chef scout : cheveux courts, tête droite. Toujours prêts ! Allons-y les enfants ! Il suffit d'un peu de bonne volonté ! Elle explique à Monette ce qu'elle doit faire.

- Va d'abord à la Croix Rouge. Ils te diront où ils ont placé tes parents.
- On m'a parlé d'un centre d'accueil.
- C'est une sorte de résidence surveillée. Ils sont bien traités, mais ils ne peuvent pas aller où ils veulent. Toi, dès que tu trouves où ils sont, tu demandes un laissez-passer à la préfecture. Ainsi, tu peux entrer et ressortir.

L'employée de la Croix Rouge regarde dans son grand registre.

- Meyer... Ah, Meyerbeer : à Cazères-sur-Garonne. C'est à cinquante kilomètres, en allant vers Saint-Gaudens.

Monette y court. Ses parents lui paraissent très vieux, comme si elle les avait quittés depuis longtemps. Ses deux frères s'en vont. Ils se sont engagés dans l'armée polonaise de Coëtquidan.

### **Volontaires étrangers.**

Armand Kassar va voir Tounia à l'hôpital Lariboisière et lui montre un papier.

- Ma convocation. Je prends le train le 10 mai. 21ème RMVE, Régiment de marche de volontaires étrangers, dans le Lot et Garonne.

- Ce n'est pas la Légion ?
- J'ai lu dans le journal que la Légion est débordée. Quarante mille étrangers ont voulu s'engager. Des républicains espagnols, des Italiens anti-fascistes, des juifs de l'est. Ils ont créé six nouveaux régiments de volontaires étrangers.

- Je t'accompagnerai à la gare. Ils se débrouilleront sans moi, à l'hôpital.

Le 10 mai, les Allemands envahissent la Belgique. La drôle de guerre devient moins drôle.

## Sinon vous êtes morte

Sur le quai de la gare d'Austerlitz, Armand demande son chemin à un couple qui paraît sympathique. L'homme, un peu débraillé, sourit sous une grande tignasse noire frisottée. La femme, grande et mince, porte un étrange chapeau en forme de navire en papier.

– Excusez-moi, nous cherchons le train d'Agen.

– C'est par là. Suivez-nous. Vous allez à Agen ?

– Non, à la petite gare, Mon-sem-euh...

– Monsemprons-Libos. Moi aussi, justement. T'es étranger ?

– Polonais. Je m'appelle Armand Kassar.

– Willy Bern. Je suis hongrois. Nous serons dans le même régiment, j'imagine.

– Mon épouse, Tounia.

– Mes hommages, madame. Mon amie, Simone Réti.

Tounia et Simone sortent de la gare ensemble.

– Où vas-tu ?

– J'ai le métro direct jusqu'à Gare du Nord. Je travaille à l'hôpital Lariboisière.

– Tu es infirmière ?

– J'étudie la médecine. Depuis la mobilisation, je remplace les médecins. J'ai beaucoup de travail. Et toi ?

– Je suis secrétaire à la Standard Oil, une société de pétrole américaine. Ils ont un grand immeuble près des Champs-Élysées. J'ai pris ma journée, remarque, donc je rentre chez moi. J'habite dans l'île Saint-Louis, j'y vais à pied.

Armand et Willy trouvent deux places dans un compartiment.

– Que fais-tu à Paris, mon ami ?

– Je suis médecin. Enfin, je viens d'obtenir le doctorat universitaire pour les étrangers. Je n'ai pas le droit d'exercer en France.

– Moi, j'aurais pas pu étudier pendant des années comme toi. Je suis journaliste. Enfin, quand j'ai du boulot. Sinon, je gagne ma croûte en jouant au bridge.

– On peut gagner sa vie en jouant au bridge ?

– Si tu sais jouer, c'est possible.

– Alors tu as étudié pendant les années, comme moi.

– Dis donc, toubib, ça t'étonne pas qu'ils nous envoient dans la mauvaise direction ?

– Il paraît c'est le camp pour l'entraînement. Nous allons apprendre manier les armes. Ils ont dit six semaines. Je me demande si cela servira quelque chose, si la guerre durera six semaines. Tu as vu comment ils ont écrasé la Pologne ? Tu entends, Willy, moi je te dis dans six semaines, la guerre est finie.

## Sinon vous êtes morte

Ils passent des heures à démonter et remonter des fusils Lebel, puis à tourner autour de la caserne pour apprendre à marcher au pas.

– Tu vois, Willy, je croyais qu’un fusil c’était plus compliqué.

– On m’a dit c’est le fusil de la grande guerre. Tu remarques nous portons aussi le vieil uniforme, avec les bandes molletières, en plus les vestes et les pantalons dépareillés. Il y a déjà les millions de troupes. Pour nous les restes. Nous sommes cinquième roue du carrosse. Nos instructeurs les vieux sous-officiers à la retraite. J’ai même vu les anciens officiers de l’armée du tsar.

– J’ai lu je ne sais où : dans toutes les guerres, les maladies tuent plus les soldats que fusils et canons. Eh bien, je vais te dire, Willy, je trouve extraordinaire ici la saleté. Si quelqu’un se coupe en remontant le fusil, alors il y a le risque d’infection très dangereuse. L’hôpital, c’est la collectivité comme le régiment. Nous passons beaucoup de temps enseigner nos simples soldats, les filles de salle et infirmières, comment se laver les mains et respecter l’hygiène. Et aussi, ranger les choses pour retrouver quand on a besoin. Ici, le désordre pire que tout.

Au bout d’un mois, des soldats commencent à revenir du front.

– Les avions allemands tirent nous comme des lapins.

– Nous avons un calibre le fusil, un autre calibre les munitions. Le capitaine bon pour l’asile de fous.

– On attend les renforts, jamais n’arrivent.

– Nous avons beaucoup la chance être revenus ici. Des millions prisonniers.

Armand trouve ces récits inquiétants.

– Ici le désordre, sur le front aussi le grand désordre. En face, les Allemands. Tu connais les Allemands, Willy ?

– *Jawohl*, je les connais.

Le 22 juin 1940, leur entraînement s’achève, la guerre aussi.

– Tu te rappelles, Willy, sur le quai de la gare ? J’avais dit, hein : six semaines.

– Ça pouvait pas finir autrement, alors il vaut mieux ça s’arrête. Nous serions massacrés pour rien, pour rien du tout. Vive la quille !

Armand se sent soulagé, et il a un peu honte de se sentir soulagé. Ce n’est pas chevaleresque, se dit-il. Mais cela avait-il un sens de partir au combat avec nos vieux fusils ? Il a l’impression que les autres pensent comme lui. Ils restent dans le camp comme des âmes en peine pendant plusieurs semaines. Personne ne nous dit ce que nous allons devenir.

## Sinon vous êtes morte

Une ligne marque l'endroit où les Allemands sont arrivés le jour de l'armistice. De nombreux habitants de la zone occupée, au nord de la ligne, rêvent de se réfugier en zone libre. Armand envisage de traverser la ligne dans l'autre sens.

– T'es maboul, lui dit Willy. Tu ferais mieux demander à ta femme venir te rejoindre, ensuite partir au Portugal et en Amérique.

– Tu as peut-être raison. Quand tu dis l'Amérique, je me souviens j'ai des parents là-bas. Toute ma famille du côté de ma mère. Je vais leur écrire. Ils vont envoyer les sauf-conduits et les billets de bateau.

On peut écrire en Amérique, mais pas à Paris. Pourtant, Willy reçoit des lettres de Simone.

– C'est l'avantage de travailler pour la société américaine, explique-t-il à Armand. La Standard Oil. Ils se moquent la ligne de démarcation. Elle a revu ta femme. Ah, ta femme a glissé un mot dans l'enveloppe.

– Montre... Bah, ça ne s'arrange pas. Elle travaille encore plus. Quand les boches approchent Paris, une amie lui offre la place dans la voiture pour partir Toulouse, mais Tounia refuse. Elle est responsable des malades de l'hôpital, elle ne peut pas les abandonner. Ce serait comme le soldat qui déserte. Elle est médecin pour sauver les vies. Les Américains ne m'ont pas répondu, ou la réponse s'est perdue. Quelqu'un d'autre profitera les billets de bateau qu'ils ont envoyés. Elle dit la vie continue, tout est calme, je peux revenir. Je vais rentrer à Paris.

– Je te souhaite la bonne chance. Moi, je reste.

Démobilisé après trois mois de service, muni de laissez-passer des autorités françaises et allemandes, Armand traverse la ligne près de Bordeaux.

### **Un complot judéo-communiste**

Tounia se met à pleurer quand elle revoit Armand. Il la prend dans ses bras et la console à sa façon.

– Nous ne sommes pas les plus à plaindre.

– Oh, Armand, c'était affreux. Quand les Allemands sont entrés dans Paris, je suis sortie de l'hôpital et je me suis promenée dans la rue en pleurant. On voyait des colonnes de fumée noire : des usines qui brûlaient. Je pensais à la fin du monde. Je n'arrivais pas à imaginer ce qui allait se passer. En fin de compte, rien.

– Comment, rien ?

– Il ne s'est rien passé. J'ai repris mon travail dans le service. Je ne vois aucun Allemand. Il y a moins de monde dans les rues, moins de lumières le soir. Les Parisiens

## Sinon vous êtes morte

sont partis à la campagne, dans la zone libre, je ne sais où. Sans compter tous les prisonniers. Ceux qui sont restés ont des mines renfrognées. Nous recevons des tickets d'alimentation. Les gens se plaignent qu'ils ne peuvent pas manger à leur faim. J'ai la chance de manger à l'hôpital. La nourriture des tickets d'alimentation, je l'envoie en Pologne.

– Tu as des nouvelles ?

– Ils ont annexé tout l'ouest de la Pologne, y compris Płock. Ils ont expulsé les juifs et les ont regroupés à Łódź dans ce qu'ils appellent un ghetto. J'ai recommencé à vendre des épaulettes pour acheter des conserves et du sucre à ajouter à mes envois.

Armand retourne à l'hôpital Saint Louis. Il travaille jour et nuit, mange et dort dans la salle de garde, comme Tounia à Lariboisière. Dort dans la salle de garde ? Dort où il veut, n'en parlons pas. Il découvre que le système des tickets d'alimentation favorise une sélection darwinienne : les plus débrouillards s'adaptent. Les parents de Marinette, qui vivent à la campagne, envoient du jambon, du saucisson, du pâté, des confitures, des fromages, du pain, des pommes, et bien entendu des litres de vin.

Tounia voit enfin des Allemands. Ils entrent à l'hôpital Lariboisière et le réquisitionnent pour leur armée.

– Ils transfèrent tous les services à Beaujon, dit-elle à Armand. Ils occupent déjà la moitié de Beaujon, et nous laissent seulement l'autre moitié. Même la salle de garde est coupée en deux.

Quelques semaines plus tard, Armand la rencontre un matin dans le hall d'entrée de Saint-Louis.

– Vous ici, madame ? Quelle bonne surprise !

– Comme disent les Français : *rebelote*. Ils nous ont chassés de notre moitié de Beaujon. Nous nous sommes repliés sur Saint-Louis. Les internes n'étaient pas très contents de devoir déménager pour la deuxième fois, alors ils ont organisé une petite soirée pour dire adieu à la salle de garde. Ils ont chanté des chansons paillardes, et aussi *Ce n'est qu'un au revoir*. Pour finir, ils ont cassé toute la vaisselle.

– Tu dis "ils". Tu n'as pas participé à la fête ?

– Il y a des hommes parmi les internes. Des gars réformés pour myopie extrême ou pour tachycardie, je ne sais pas. Tu n'imagines tout de même pas des femmes lançant ce genre de chahut toutes seules. En tout cas, les boches n'ont pas apprécié.

– Ils n'ont pas le sens de l'humour, c'est connu.

– Des policiers ou des militaires allemands sont arrivés et ont bloqué la sortie. "Veuillez nettoyer tout cela immédiatement !" Plusieurs patrons sont intervenus pour

## Sinon vous êtes morte

défendre les internes : “Excusez-les, ils ont voulu s’amuser. Les femmes de ménage vont nettoyer demain matin.” Ils nous ont menacés avec leurs armes. “Non. Les internes ramassent le verre et lavent le sol maintenant. Celui qui casse doit réparer.” Ensuite, il y avait un article dans Paris-Soir : “Les autorités allemandes ont constaté avec regret que des médecins français, sous l’influence d’éléments judéo-communistes, bla bla, de regrettables excès anti-allemands, bla bla bla, une chanson anglaise, etc.” Les internes se sont réunis dans la salle de garde de Saint-Louis pour rédiger un démenti. “Nous n’avons pas chanté de chanson anglaise.” “Peut-être que si. Je crois que *Ce n’est qu’un au revoir* est tiré d’une chanson anglaise.” “Écossaise.” “En tout cas, il n’y a pas d’élément judéo-communiste parmi nous.” J’ai dû démentir le démenti. “Euh, excusez-moi. Je crains être l’élément judéo-communiste. Au moins judéo.” “Toi, Tounia ?” Je redoutais une réaction hostile. Au contraire ! Ils se sont rapprochés de moi et ont affirmé leur solidarité. Nous ne sommes pas en Pologne, heureusement.

- Tu as juste perdu ton beau poste de chef de service.
- Tant mieux. Je vais pouvoir me reposer un peu.

## 6 Une chambre à Montpellier

### La veste de l'épouvantail

L'armée polonaise de Coëtquidan n'a besoin ni de Leos Geist, ni de Broniek Müller. Elle les prête à une unité française qui manque de personnel administratif.

– Ces Français ne p-pensent qu'à s'amuser, remarque Broniek. Quand les Allemands ont envahi la Pologne, je suis sûr que nos Polonais ont versé des torrents de larmes. Ici, en apprenant que les chars t-teutons déferlent sur la France comme des nuées de sauterelles b-blindées, les soldats plaisaient : "Les boches ont le feu au c-cul... Ils veulent arriver à Bordeaux pour les vendanges."

– Ils ne s'amuse pas tous. Il paraît que les Parisiens s'enfuient vers le sud dans la plus grande confusion, sans rien demander à personne.

Le 18 juin 1940, ils sont assis avec un vieux Polonais dans la cour de la caserne, sous un grand platane. Un de ces vents très doux qui ne soufflent qu'en France atténue l'ardeur du soleil. Il y aurait bien encore quelques colonnes de chiffres à vérifier dans les registres, mais les Allemands sont arrivés à six kilomètres de Coëtquidan. Le vieux Polonais est photographe scolaire. Il vit en France depuis vingt ans déjà.

– *Oy Weh*, on m'a proposé un studio de photographe et une clientèle au Brésil en 35 et j'ai refusé... En Amérique du sud, il y a souvent des guerres et des révolutions, mais elles ressemblent à du théâtre et ne dérangent pas les honnêtes gens.

Broniek trouve la situation comique : trois pauvres juifs polonais, assis sous un arbre à attendre les Allemands, rêvant aux plages de Rio. Il entend un rire étrange, on dirait plutôt le hennissement d'un cheval. Eh, c'est moi qui hennis ainsi ! Ce qui l'étonne le plus, dans cette scène, c'est que le petit Leos reste assis sans rien dire. Ce n'est pas son genre. Il attend la fin du monde, comme les autres.

– Gaaar... davous !

Un capitaine vient les tirer de leur rêverie. Il distribue des armes, forme une compagnie : une soixantaine de soldats oubliés, armés de fusils Lebel de la grande guerre. Il n'espère pas arrêter l'armée allemande.

– Nous nous replions sur Lorient. Ensuite, vogue la galère... Direction Londres !

Cette perspective les électrise. Leos est tout ragaillardi, ça fait plaisir à voir. Ils se mettent en marche aussitôt et ne ralentissent pas quand la nuit tombe. Vers minuit, un convoi de chars allemands les dépasse sans leur dire bonjour. Au matin, quand ils approchent de Josselin, ils entendent dire que la ville est pleine de boches.

## Sinon vous êtes morte

Leos, redevenu Leos, s'adresse au capitaine.

– Mon Capitaine, nous sommes polonais et juifs. Nous courons plus de risques que les Français si les frisés nous prennent. Accepteriez-vous nous laisser partir et tenter notre chance ?

– Au point où nous en sommes, pourquoi pas ?

– Attendez, mon Capitaine, il nous faudrait le petit viatique. Disant nous ne sommes pas déserteurs. Pensez donc : juifs, polonais et déserteurs, ce serait le trop-plein.

Le capitaine rit et rédige des certificats attestant qu'ils ont bien accompli leurs obligations militaires. Leos, remonté comme un ressort, veut prendre l'ennemi de vitesse.

– Nantes, c'est trop près. Nous pouvons essayer Bordeaux et trouver ce fameux bateau qui va en Angleterre.

– Ou celui qui va à Rio !

Selon des civils qu'ils croisent sur la route, les Allemands tiennent déjà toute la Loire. Leos propose aussitôt un autre plan. Nous partons dans l'autre sens, nous prenons les boches à contre-pied et nous allons voir à Paris.

Les voici tous les trois sur une charrette à cheval. Leos pose son petit baluchon sur ses genoux.

– Hé, vous connaissez la blague ? Un homme de Chelm a trouvé place sur une charrette. “Pourquoi gardez-vous votre sac sur vos épaules ? lui demande le charretier. Posez-le donc sur le siège.” “Oh non... Votre cheval a plus de travail à cause de moi, je ne vais pas ajouter encore mon sac à son fardeau !”

Ils se cachent dans les fermes quand les Allemands sont en vue. Les paysans ont pitié d'eux. Ils leur offrent des vêtements civils et des rillettes. Le photographe se trouve ridicule, Bronek aussi.

– Ma veste est t-toute rapiécée.

– Il l'avait préparée pour vêtir un épouvantail.

Le petit Leos a l'air d'un gamin qui porte les vieux habits de son grand frère. Il est enchanté. Solide, confortable, tout ce que j'aime !

Au bout d'une semaine, ils arrivent au Mans ; c'est là qu'ils apprennent la fin des hostilités.

Le train de Paris est à peu près vide, la capitale aussi. Seuls les concierges sont restés.

– Les Allemands se conduisent comme il faut, disent-ils. Polis, serviables, des gens charmants.

Le photographe invite Bronek et Leos à s'installer dans son studio. Leos part aux nouvelles et revient avec une énorme pile de Paris-Soir.

## Sinon vous êtes morte

– Il faut bien vivre, les gars. Nous allons vendre des journaux.  
 – Mais à qui ? Il n’y a plus p-personne à Paris.  
 – Comment peux-tu dire qu’il n’y a personne, mon vieux, puisque nous y sommes ! Des gens comme nous, un peu déboussolés, qui traînent dans les rues, il y en a des tas. Ils n’ont plus leurs habitudes. Cela fait des semaines qu’ils n’ont pas lu le journal. Ça va marcher du tonnerre.

Il vend Paris-Soir en hurlant les titres avec son accent polonais.

– *Les juifs enfin chassés de toutes les fonctions publiques de la Nation !*

Si seulement je pouvais le bâillonner, se dit Bronek.

– Mais tu es f-fou ! Chut, voyons...

– Ne t’inquiète pas pour mon accent, c’est une phrase sans R !

L’argent rentre bel et bien dans les caisses, ainsi que Leos l’avait prévu. Maintenant que la subsistance est assurée, ils commencent à rechercher Danka et Myriam, la sœur de Leos. L’hôtel Tournefort est fermé ; l’hôtelier s’est enfui, comme tout le monde. Au foyer d’étudiantes du boulevard Saint Michel, une Américaine qui assure la permanence leur dit que Mme Wieck est partie sans laisser d’adresse. Le grossiste qui fournissait du cuir et des boucles de ceinture à Wanda ne sait rien non plus. Au bout de quelques jours de recherche infructueuse, ils retournent au bureau du boulevard Saint Michel pour le seul plaisir de parler à la gentille étudiante américaine. Elle leur montre une carte postale de la nièce de Mme Wieck : “J’ai rejoint ma tante à Toulouse. Sa secrétaire est avec moi.”

Bronek décide d’aller à Toulouse. Passer la ligne de démarcation ? Il a l’habitude de marcher par monts et par vaux, maintenant. Un homme isolé, c’est facile. Leos reste à Paris pour chercher sa sœur.

### **Tu dois prendre de l’avance**

Danka veut se jeter dans les bras de Bronek, mais il recule et elle évite la chute de justesse. C’est qu’elle est couverte de boutons comme si elle avait attrapé la scarlatine.

– Que t’arrive-t-il ? Tu es m-malade ?

– J’habite dans un horrible grenier. Je partage une alcôve avec une colonie de puces antisémites.

– J’ai g-gagné un peu d’argent en vendant Paris-Soir. Au lieu de dire “L’Éternel soit loué”, je p-peux dire “Leos soit loué”. Nous allons trouver un logement.

– Quand on pense qu’il y a moins d’un an, nous nous préparions à partir en voyage de noces à Paris !

– Prenons les choses c-comme elles viennent. Nous sommes mieux ici qu’en Pologne.

## Sinon vous êtes morte

Mme Wieck, sa nièce, son assistante Judith Katz et Danka ne chôment pas : les étudiants réfugiés sont nombreux à Toulouse. Judith demande un service à Danka.

– Tu as remarqué une petite jeune fille très nerveuse qui vient souvent me voir ?

– Vous l’appelez Monette.

– Elle est belge. Elle est perturbée parce que ses parents sont en résidence surveillée près de Saint-Gaudens. Elle va là-bas, revient ici, frappe à toutes les portes pour tenter de les faire sortir, ramasse des rumeurs je ne sais où. Elle est là depuis six mois. J’ai peur qu’elle devienne folle. Il faudrait l’éloigner. Tu trouveras bien quelque chose.

Danka interroge Monette.

– Vous étiez étudiante en Belgique ?

– Oui, madame, j’étudiais le commerce à Bruxelles, dans une école de commerce. Nous n’avons pas le même baccalauréat qu’en France. Les Allemands sont arrivés, alors je n’ai pas passé mes épreuves de fin d’année. Ils ont bombardé le train, j’ai vu deux gosses, devant moi...

– Le commerce... Laissez-moi regarder dans mes dossiers, Monette. Voilà : Faculté de droit de Grenoble. Droit commercial, etcetera. Ils ont une dispense spéciale pour les étudiants réfugiés.

Les parents de Monette l’encouragent à accepter. Ils ne sont pas mécontents de se débarrasser d’elle. Elle parle sans cesse, elle rit, elle pleure. Quand elle dort chez eux, elle hurle au milieu de la nuit et réveille tout le monde.

Danka déjeune souvent avec Judith Katz dans un bistrot.

– Habitez-vous à Toulouse depuis longtemps, Madame Judith ?

– Tu peux me tutoyer et m’appeler Judith tout court. J’habitais à Paris. J’avais une affaire de maroquinerie avec mon mari, mais nous avons divorcé. C’était un coureur. En avril, un mois avant l’exode, j’étais déjà à Toulouse. Je n’ai pas attendu les boches. Quand as-tu quitté la Pologne ?

– Euh, en août 39.

– Un peu plus et tu restais dans la nasse. Tu dois prendre de l’avance si tu ne veux pas que les ennuis te rattrapent. Moi, dès que la Pologne est devenue indépendante, j’ai vu que ça n’irait pas. En 1923, j’ai dit à mon mari : “Nous partons.”

– En 23, j’avais sept ans.

– Maintenant tu n’as plus sept ans. Que fais-tu s’ils viennent ici ?

– Je ne sais pas.

## Sinon vous êtes morte

– J’ai trouvé une femme originaire d’Osséja, un village des Pyrénées. Son frère habite là-bas. Ils connaissent des petits sentiers dans la montagne. Dès que ça commence à sentir le roussi, je passe prendre mes gosses au lycée et nous filons en Espagne.

– Vous avez, je veux dire tu as des enfants ?

– Un fils de dix-sept ans et une fille de quatorze : Edmond et Violette.

– Ils sont français... Tu as choisi des jolis prénoms.

– Moi aussi, je suis française. Quand nous sommes arrivés, en 23, c’était encore facile d’obtenir la naturalisation. Eux, bien sûr, ils parlent sans accent. Violette a même étudié chez les bonnes sœurs à Versailles, comme une vraie bourgeoise de Paris. Nous les avons mis en pension parce que nous nous disputons trop. Ce n’est pas intéressant de rester en Espagne, mais tu peux aller à Lisbonne et partir en Angleterre ou au Brésil.

Danka parle de l’Espagne à Bronek.

– Cette femme a raison, dit-il. La seule chose qui manque, c’est de l’argent. P-pour aller en Angleterre, il faut acheter un b-billet de b-bateau. Pour le Brésil, c’est encore plus cher.

– Il te reste combien, de la vente des journaux ?

– Tu sais, je p-pense à mon cousin de Chicago. Il me reste de quoi lui envoyer un c-câblogramme.

Chaque famille juive compte un aventurier qui a fui les persécutions en franchissant l’Atlantique. Dix jours environ après l’envoi du câblogramme, une forte somme d’argent arrive de Suisse. Danka interroge Bronek.

– Tu connais quelqu’un en Suisse ?

– L’argent vient de Chicago. Il p-passe par la Suisse p-parce que c’est un pays neutre.

Maintenant que l’argent est là, ils se demandent s’ils veulent vraiment aller en Amérique. Une carte postale signée Wanda arrive de Montpellier : “Ici tout va bien, c’est calme, très agréable. Malvina a accompagné ses patrons à Bordeaux. Milek le rouge a quitté l’armée de Coëtquidan, volé une bicyclette et pédalé jusqu’à Bordeaux. Il a rencontré Malvina dans un café où se réunissent les Polonais. Ils ont décidé de venir ici. Passez donc nous voir vous aussi.”

– Oh, Bronek, allons-y. Nous ne pouvons pas quitter l’Europe sans leur dire au revoir.

– Si tu veux. Ce n’est p-pas loin. Nous trouverons peut-être un n-navire à Marseille. J’imagine qu’ils ont des liaisons pour Casablanca et Dakar.

À Montpellier, ils louent une chambre qui donne sur un jardin éclaboussé de fleurs, chez une dame dont l’accent du midi les enchante. Les habitants de la ville semblent ignorer ce qui se passe ailleurs. Une guerre ? Des Allemands en France ? Danka et Bronek

## Sinon vous êtes morte

oublent pourquoi ils voulaient franchir l'Atlantique. Nous avons un peu d'argent... La douceur du climat et l'art de vivre méridional nous conviennent alors que l'Amérique est rude, c'est bien connu.

– Nous v-verrons, dit Broniek.

### La sorcière

Malvina, Milek le rouge, Henek et Wanda dorment dans la même chambre d'hôtel – les femmes sur le sommier du lit, les hommes sur le matelas posé par terre. Danka et Broniek habitent tout près. On nomme Malvina cuisinière, car elle a exercé ce métier dans une colonie de vacances. Les jours pairs elle prépare des tomates aux oignons, les jours impairs des pâtes.

On se baigne à Palavas-les-Flots. Les moustiques adorent les peaux blanches (ou cramoisies) des Polonais. C'est moins bien que l'année dernière à Sainte-Maxime.

Wanda est inquiète. Elle se confie à Malvina. Avec cette guerre, elle a des idées noires, elle pleure pour un rien, elle dort mal. Ses règles sont devenues irrégulières. Maintenant, elle n'a plus de règles du tout.

– Avant que vous n'arriviez, Milek et toi, je dormais, euh, avec Henek...

– Plus du tout ? Et tu sens quelque chose ? Des nausées ? Viens, nous allons dans un laboratoire pour faire un test. Tout de suite.

Enceinte, dit le test. Wanda le craignait, mais espérait qu'un miracle pouvait se produire. Quel malheur ! Depuis des années, j'imaginai le jour où je serais mère. Je me demandais si l'enfant ressemblerait à Henek. On tricote des petits vêtements au point mousse, on cherche un joli prénom... Que faire ?

Henek hésite. En cette période de bouleversements, d'événements imprévisibles, il est si difficile de penser au lendemain. C'est comme si nous avançons vers l'avenir à reculons. Nous n'avons pas envie de nous retourner et d'envisager ce qui nous attend.

Malvina se fâche.

– Voyons, Wanda, tu ne vas pas le garder, tout de même ? Dans trois mois il y aura des bombes. Ou encore pire, dans un an. Tu devras courir, fuir dans la montagne, te cacher dans une cave. Je vais me renseigner.

Elle l'emmène chez une sage-femme.

– Mon amie est enceinte, dit-elle. Nous sommes des réfugiées polonaises, notre avenir est incertain. Il vaudrait mieux que ce bébé ne naisse pas.

## Sinon vous êtes morte

– Quoi ? Ah ben merde ! Vous êtes folles ? J'exerce mon métier honnêtement, je ne fais pas ces choses-là. Si vous couchez avec n'importe qui, ma petite, et j'imagine que vous ne faites pas ça à l'œil, il faut en subir les conséquences. Allez, ouste ! Adressez-vous à quelqu'un d'autre.

Wanda se met à pleurer. Malvina l'aide à se lever, la reconduit à la porte. La sage-femme les accompagne. Alors qu'elles passent le seuil, au lieu de dire "au revoir", elle murmure "cinq cents francs"<sup>1</sup>. Même si je possédais cette somme, se dit Wanda, je ne confierais pas mon sort à cette sorcière.

Mis au pied du mur, Henek se souvient qu'il est médecin.

– Je vais poser une sonde. Ensuite, voyons... Tu monteras sur la table de nuit et tu sauteras.

Malvina fronce les sourcils.

– Tu aurais pu y penser plus tôt.

– J'ai étudié l'intestin, pas l'utérus. Une sage-femme, j'ai supposé que ce serait plus sûr. Elle a l'habitude. L'expérience... On peut espérer, dans une certaine mesure... Les précautions d'hygiène dans son cabinet...

Au moins, Wanda n'affronte pas l'épreuve toute seule. Henek, Malvina et Milek comptent les sauts en chœur. Un, deux, trois, quatre... À seize, une hémorragie se déclare. Fausse-couche : un fœtus mâle de trois mois. De grosses larmes dévalent les joues de Wanda. J'ai mal, mais ce n'est pas pour cela que je pleure.

### La disparue

Henek tente de se mettre à la place des Allemands.

– Ils pourraient laisser la France s'administrer toute seule. Dans ce cas, les juifs n'ont rien à craindre : liberté, égalité, fraternité, et nous trouverions plus facilement du travail en rentrant à Paris. Ou bien ils imposent leur loi pour mettre un peu d'ordre dans ce pays qui leur paraît si mal rangé. On peut alors supposer que le sud, n'étant pas soumis à leur autorité, reste plus sûr.

Ces raisonnements confus irritent Milek le rouge.

– Deviner comment les nazis vont se conduire ? Impossible. Des fous criminels. Irrationnels, donc imprévisibles. L'accalmie que nous traversons ne doit pas nous endormir. Au contraire. Profitons-en pour échapper aux fascistes. Demain, trop tard.

– Tu veux p-partir en Amérique ? demande Bronek.

– Chez les capitalistes ? Et quoi encore ?

---

<sup>1</sup> Selon le convertisseur de l'Insee, 200 euros de 2020 environ.

## Sinon vous êtes morte

– B-ben oui, tu ferais la révolution.

– Pas le moment de plaisanter. Écoutez, vous avez compris, maintenant. Staline s’est allié avec les Allemands pour gagner du temps. La guerre n’est pas encore déclarée à l’est. On doit pouvoir aller à Lwów.

Les autres trouvent cette idée ridicule. Qu’il aille donc dans son paradis socialiste si ça lui chante ! Le courrier est rétabli, des lettres sont arrivées : les biens sont saisis, le moindre appartement est occupé par quatre ou cinq familles, on passe des heures chaque jour à faire la queue pour acheter un malheureux bout de pain.

– Tu es comme un gramophone, lui dit Henek. Quand on te remonte, on sait d’avance ce que tu vas dire.

– Moi, ajoute Bronek, je ne suis pas opposé au socialisme. C’est un système politique subtil, qui convient à un pays civilisé comme la France. Le g-gouvernement de Léon Blum a su en tirer d’excellentes choses en 1936. Mais comment veux-tu que ces lourdauds de Russes arrivent à l’appliquer ? J’ai signé des c-contrats avec eux pour acheter du p-pétrole de Bakou. Ce sont des brutes. Staline est un d-dictateur, comme Hitler.

Malvina décide de suivre Milek. Pas jusqu’à Lwów, mais au moins jusqu’à Paris. Ils partent début septembre. Bronek et Danka cherchent du travail à Montpellier.

Henek et Wanda attendent un peu, puis se résignent à rentrer. On entend dire que les Allemands sont “corrects”. Et même gentils : ils donnent des bonbons aux enfants. L’hôtel Tournefort est ouvert. Henek et Wanda retrouvent Milek, Malvina, le grand Bernard, Leos Geist. Henek demande à Bernard si son ventre va mieux.

– Tu m’as sauvé la vie !

– N’exagérons rien. Tu aurais tenu encore quelques jours. Tu aurais pu partir en Norvège, ils t’auraient opéré là-bas. Aujourd’hui, tu serais en Angleterre ou je ne sais où.

– Après ma convalescence, j’ai rejoint un autre régiment polonais du côté de la Somme. À peine avais-je défait ma valise que nous avons dû battre en retraite. Mon régiment a reculé jusqu’à Vannes, puis s’est dissous. Je suis rentré à Paris sans me presser. J’ai travaillé dans une ferme, dans une autre. J’ai fauché les blés, mené les bêtes au pré, nettoyé un puits. Je viens d’arriver.

Le quartier latin semble avoir perdu sa joie de vivre. Leos aussi.

– Ta sœur ?

– Non, rien. Je n’aurais pas dû la laisser.

– Que veux-tu, elle ne pouvait pas te suivre à l’armée.

## Sinon vous êtes morte

– Dans les fermes, dit Bernard, il n’y a pas le téléphone. Elle est peut-être quelque part à la campagne.

Henek ne veut pas démoraliser Leos, mais il révèle à Wanda le fond de sa pensée.

– Si elle était encore vivante, elle écrirait. Peut-être un bombardement sur la route de l’exode. Ou bien... Quand le monde s’effondre, on peut supposer que certains citoyens ordinaires, hmm, cèdent à de vilaines pulsions. Le désordre promet l’impunité. Si quelqu’un a envie de commettre un petit viol, suivi d’un petit assassinat, c’est le moment ou jamais. Ni vu ni connu.

– C’est affreux.

– Cette disparition n’annonce rien de bon. Depuis que les nazis tiennent l’Allemagne, les gens s’évanouissent sans laisser de traces. Il y a même une expression qui décrit ce phénomène inquiétant : *Nacht und Nebel*<sup>1</sup>.

Les boches se baladent sur le Boul’Mich, dans leurs uniformes vert-de-gris, comme s’ils étaient chez eux. Tous les Polonais accompagnent Milek le rouge à l’ambassade Soviétique et demandent des visas.

En attendant de recevoir son précieux visa, Wanda se remet aux ceintures.

---

<sup>1</sup> Nuit et brouillard.

## 7 Se déclarer

### Dans la gueule du loup

Le régime de Vichy promulgue un statut des juifs qui leur interdit de nombreuses professions et permet de les interner sur simple décision préfectorale. Un décret invite les juifs à se déclarer dans les commissariats. Pas tous à la fois ! On attend des centaines de milliers de personnes. Les gens dont le nom commence par la lettre A doivent se présenter le premier jour.

– Ils vont plus vite que les boches, remarque Henek. On pourrait en conclure que l'État Français devance les désirs de ses nouveaux maîtres, s'inspirant de méthodes que les nazis ont mis des années à élaborer. Il me semble plutôt, je peux me tromper, que Vichy applique sans attendre les mesures que les partis et journaux antisémites français réclamaient depuis longtemps. Je me souviens des revues de médecine, bien avant la guerre : "Le quartier latin est devenu un ghetto... C'est la fin de la médecine française si nous donnons des doctorats d'État à ces métèques, avec leur déontologie de marché aux puces... La ristourne, la resquille... Aucune dignité, aucune délicatesse, aucun scrupule..." N'empêche qu'ils ne savent pas qui est juif. Toi qui es convaincue que les Polonais ont un sixième sens, Wanda, tu dois admettre que les Français sont beaucoup moins doués pour nous reconnaître.

– Je crois que les Français ignorent tout des juifs. Ils sont donc prêts à croire toutes les bêtises qu'on leur raconte.

– Si nous nous appelions tous Lévy, ce serait plus facile. Mais certains juifs, les plus redoutables, poussent le vice jusqu'à ne pas posséder un gros nez. Ils ne fréquentent pas la synagogue, mangent du jambon, s'assimilent en douce à la société aryenne. L'ennemi caché ! Si seulement nous avions la peau noire... J'imagine que les Allemands expliquent aux Français comment faire : "Nous ne savons pas, mais eux, les juifs, ils savent. Donc vous leur ordonnez se déclarer." Les Français trouvent cette suggestion bizarre : "Ce n'est pas rationnel. S'ils se cachent pour comploter, ils ne vont pas se déclarer." "Vous, les Français, voulez que tout soit rationnel. Essayez, vous verrez que ça marche."

Devons-nous y aller ? se demandent les pensionnaires de l'hôtel Tournefort. Ils se réunissent pour discuter, bien sûr. Henek le polyglotte a lu Shakespeare.

– *To be Jewish, or not to be ?* Se déclarer ou ne pas se déclarer, telle est la question. Milek le rouge proteste.

## Sinon vous êtes morte

– Vous n’allez pas vous déclarer ! Vous jeter dans la gueule du loup ! Ils vont vous enfermer dans des camps. Ils ont concentré des milliers de réfugiés juifs allemands dans un camp à Gurs, dans les Pyrénées. Plusieurs centaines sont déjà morts de faim et de froid.

– Comment pourrions-nous ne pas nous déclarer ? C’est écrit dans nos passeports polonais : “religion mosaïque”.

– Je peux vous procurer des faux papiers.

– Tu plaisantes ? Tu es beaucoup moins drôle que Leos. Des faux papiers ? Des faux noms ? Tu veux que nous devenions menteurs et faussaires du jour au lendemain ? Nous avons toujours respecté la loi, obéi à nos parents et à nos professeurs. Nous mettre hors-la-loi, déjà... Mais en plus, dans un pays étranger dont nous connaissons à peine les coutumes et la langue !

De nouveau, un brouillard de fumée, de sueur et de mots envahit chaque soir la chambre n°1. Viktor le boiteux et d’autres Polonais passent en voisins. La discussion va et vient de manière confuse. Henek tente de clarifier les choses.

– On voit quelles conditions sont requises pour ne pas se déclarer. Toi, Viktor, tu habites à Paris depuis dix ans. Tu connais bien les petites rues et le métro. S’il y a un barrage, un contrôle, tu peux t’échapper. Tu es marié à une Française. Tu peux te cacher chez tes beaux-parents. J’ai un camarade de classe, Jerzy Reinemann. Lui aussi, il a une amie française. Je crois qu’il est chez elle en Savoie.

– Hélène m’a écrit de Normandie, ajoute Wanda. Jean-Pierre et elle habitent dans la ferme des parents de Jean-Pierre.

– Hé, vous devriez divorcer, dit Leos. Ensuite, vous vous mariez chacun de votre côté avec des Français !

Milek le rouge sait où trouver des sacs, des foulards et d’autres “souvenirs de Paris”. Malvina l’aide pour les achats. Leos et le grand Bernard vendent les souvenirs aux soldats allemands sur le Boul’Mich. Henek admire leur audace.

– Vous avez du cran. Moi, je n’oserais pas.

– Nous vendons aux simples soldats. Des jeunes gars qui sont contents d’être à Paris. Leos les amuse.

– C’est vrai que tu ressembles de plus en plus à un hibou, Leos. Comment dire... Un hibou ébouriffé !

## Sinon vous êtes morte

– Hou, hou ! Je suis hibouriffé ! Tu sais ce qu’ils disent, les boches, en me voyant ?  
 “*Schau mal, dieser Titi parisien*”<sup>1</sup> !

Leos ne met plus de cravate depuis la disparition de sa sœur.

– C’est elle aussi qui te coiffait ?

– Je ne trouve plus mon peigne. J’ai dû l’oublier à Coëtquidan.

– Tu l’as vendu à un boche : “*Mein Herr, ein authentischer Peigne parisien !*”

Quand ils ont mangé ce qu’ils ont pu trouver et qu’il reste quelques sous, ils vont boire un café à la terrasse de Capoulade comme “avant”.

Leos raconte une blague.

“Deux juifs vont au café.

– Et pour ces messieurs ? demande le garçon.

– Un Vichy-fraise.

– Ah, moi aussi, un Vichy-fraise... Et veillez à ce que le verre soit propre, garçon.

Le garçon revient.

– Deux Vichy-fraise. Le verre propre, pour lequel de ces messieurs ?”

À Capoulade, on rencontre toutes sortes de gens, on entend toutes sortes de rumeurs. Il paraît que le Parti recommande aux juifs communistes de se déclarer afin de “rester avec les masses”. Henek ricane.

– C’est ça, ils pourront organiser les masses au camp de Gurs, où les esprits sont bien disponibles.

Le Parti est interdit depuis plus d’un an. Il donne ses consignes dans des journaux clandestins. Il ne dit pas clairement si les communistes doivent s’opposer aux Allemands, alliés de l’Union Soviétique.

Henek demande à Milek le rouge pourquoi il ne veut pas suivre les masses.

– J’obéis à d’autres consignes.

Après une dernière journée (et nuit) de réflexion, Henek livre l’argument qui emporte la décision.

– Nous allons bientôt recevoir notre visa soviétique. Je crains que nous ne puissions pas l’utiliser si nous ne sommes pas en règle.

Ils décident donc tous de se déclarer. Wanda et Henek, Leos Geist, le grand Bernard, Malvina. “Si ça se gâte, on se débrouillera”, remarque Leos. Au dernier moment, un employé du commissariat qui connaît Malvina la dissuade de se déclarer. Son prénom et

---

<sup>1</sup> Regarde, ce Titi parisien.

## Sinon vous êtes morte

son nom de famille, Zien, ne sont pas spécialement juifs. Elle a des cheveux blonds, des yeux bleus et un petit nez, ce qu'on appelle parmi les juifs de Pologne "avoir bonne apparence".

– Donne-moi ton passeport, lui dit Milek le rouge. J'ai quelqu'un. Il va le retoucher. Enlever cette histoire de religion mosaïque.

– Ils auront une juive de moins.

– Quatre-vingt cinq mille juifs français se sont déclarés. À ce qu'on m'a dit. Et soixante-cinq mille juifs étrangers. Les Allemands sont déçus. Ils en attendaient six fois plus. Les fous. Ils voient des juifs partout. Quelqu'un ne les aime pas ? Il est juif. Roosevelt les critique ? C'est un juif, il s'appelle en vérité Rosenfeld.

### Les sanctions les plus sévères

Armand et Tounia Kassar ne se demandent pas s'ils doivent oui ou non se déclarer. Puisqu'il faut se déclarer, déclarons-nous. Ils rentrent chez eux, rue Edgar Poe, chercher leurs papiers. En repartant, ils rencontrent Arlette, la voisine du dessous, celle qui travaille à la poste.

– Comment allez-vous ? Je ne vous vois plus très souvent.

– Nous travaillons jour et nuit à l'hôpital Saint-Louis. Nous allons nous déclarer.

– Vous déclarer ?

– Comme juifs. Vous avez vu les affiches.

– Vous êtes obligés ? Ils ne recensent pas les juifs pour leur faire des cadeaux.

– Avec les prénoms inscrits sur nos passeports, moi Aaron elle Esther, nous ne pouvons pas cacher que nous sommes juifs.

– Vous pourriez trouver de faux passeports.

– Les trouver où ? Nous ne connaissons pas les faussaires.

– Nous ne craignons pas. L'Ordre des médecins, c'est le nouvel organisme, a décidé chasser les étrangers du corps médical. Cela veut dire les juifs, la preuve ils donnent dérogations aux Belges. Mais ils ne s'occupent pas les étudiants.

– Je pourrais aussi obtenir la dérogation, parce que j'ai accompli mes obligations dans l'armée française. Regardez, je suis venu prendre mon certificat militaire. Si nous nous déclarons, nous obéissons à une loi de la France. C'est le pays de la liberté et la tolérance. Nous avons confiance. Si nous ne déclarons pas, alors nous sommes en dehors la loi. Sur l'affiche est écrit : "Les personnes qui ne se présenteraient pas aux jours et heures fixés s'exposeraient aux sanctions les plus sévères."

## Sinon vous êtes morte

– Ah oui, j’ai remarqué cette phrase. Les menaces sont monnaie courante depuis que la France est devenue la putain des boches.

– Je vais vous dire, Arlette. Je ne porte pas la kippa. Vous savez, la petite calotte que les juifs se collent sur la tête. Je mange le jambon. Tout cela n’a pas l’importance. Si je dois proclamer je ne suis pas juif, c’est autre chose. J’arrache une partie de moi-même, ma culture, ma mémoire. J’insulte mes ancêtres dans la tombe. Les antisémites prétendent le judaïsme est la chose honteuse, je veux leur montrer que je n’ai pas honte d’être juif.

– Il y a une différence entre proclamer que vous n’êtes pas juif et vous abstenir de vous déclarer comme juif.

– Même si je trouve les faux papiers, un jour, avec mon accent, ils me demandent : “Êtes-vous juif ?” Alors je dois répondre oui ou non.

Tounia trouve que la question de la déclaration ne mérite pas qu’on la tourne dans tous les sens.

– Nous ne sommes pas des aventuriers, dit-elle.

### **Avant que ce soit interdit**

Lonek Greif annonce aux Polonais de l’hôtel Tournefort qu’il donne une petite fête pour le réveillon du nouvel an.

– Ce sera ma pendaison de crémaillère en même temps. Je travaillais au service de radiothérapie pour les tumeurs du cerveau à la Fondation Curie. Ils l’ont fermé parce que des patriotes ont mis le radium en lieu sûr. J’ouvre un cabinet de médecine générale boulevard Saint-Marcel.

– Où est-ce, le boulevard Saint-Marcel ?

– Vous descendez la rue Mouffetard, mademoiselle Malvina. Au carrefour des Gobelins, vous prenez à gauche.

Henek s’étonne que Lonek puisse s’installer en ville. L’Ordre des Médecins, un organisme créé par le régime de Vichy, vient d’instaurer un nouveau règlement : pour exercer, il faut être français né en France de père français né en France. Lonek a réponse à tout.

– Je suis naturalisé, mais j’ai une dérogation pour avoir servi dans une unité combattante. En plus, ils m’ont donné la croix de guerre. Que voulez-vous, je suis un sale mètèque, mais je me suis battu pour la France.

– Tu t’es battu ? Tu n’étais pas médecin ?

## Sinon vous êtes morte

– J’ai participé à deux batailles. J’allais chercher les blessés sous la mitraille. J’ai été blessé moi-même. Pas grand-chose : un obus est tombé et j’ai été enseveli dans une tranchée. J’ai boité quelques semaines. Je reçois une pension.

– Tu dis que tu ouvres un cabinet de médecine générale. Tu es neuropsychiatre, non ?

– On manque de médecins de quartier. Ils sont prisonniers en Allemagne ou partis en zone libre. J’aurai une clientèle tout de suite.

– Tu n’es pas juif ?

– Je n’allais pas me déclarer, que diable ! Pour me retrouver à la rue... Vous vous êtes tous déclarés ?

– Sauf Viktor le boiteux. Il s’est mis à l’abri à Tarbes, dans la famille de Renée. Et Milek le rouge, évidemment. Lui, il avait déjà des faux papiers pour entrer en France.

– S’ils vous convoquent, n’y allez pas. Demandez à Milek de vous trouver des faux papiers.

Lonek engage un orchestre. Tout le monde se souvient de la fête que Viktor a donnée dans un gymnase. Déjà deux ans... C’était le bon temps ! Ils n’ont plus le cœur à rire. Quand ils entendent la musique, tout de même, l’influx nerveux leur chatouille les guiboles. Leos invite Wanda.

– Dansons... Avant que ce soit interdit !

Malvina danse avec Henek, avec Milek, avec le grand Bernard. En rentrant à l’hôtel, est-elle un peu ivre, elle entraîne Bernard dans sa chambre en riant.

– Tu as entendu ce que Leos a dit. Viens, avant que ce soit interdit !

Un autre nouvel organisme, le Commissariat Général aux Questions Juives, modifie le statut des juifs. Défense d’aller à la piscine, au cinéma, au musée. Défense de posséder une radio, une bicyclette, un téléphone. Défense de sortir entre huit heures du soir et six heures du matin. Le règlement des jardins publics précise : “Interdit aux chiens et aux juifs.” Ils ont encore le droit de respirer, jusqu’à nouvel ordre.

Un matin, alors que Wanda coud une ceinture avec sa grosse aiguille, Henek revient au bout d’une heure à peine.

– Ça y est. Je ne peux plus travailler à l’hôpital.

– Oh, Henek, c’est épouvantable. Mais tu m’as dit qu’ils chassaient seulement les fonctionnaires.

– Sous l’ancien statut, en effet, ils renvoyaient les médecins qui travaillaient pour l’Assistance Publique. Le nouveau statut s’applique à tout le monde, même aux étudiants. C’est pire qu’en Pologne.

## Sinon vous êtes morte

– J’espère que nous aurons bientôt nos visas.

Henek se met à exercer la médecine en cachette du côté de la porte des Lilas. Les juifs le guettent à la sortie du métro. Docteur, ma fille tousse. Elle a de la fièvre. Hier soir, elle a vomi... Ensuite, la voisine veut vous voir.

Pour reconforter les clients de l’hôtel Tournefort, Henek leur révèle que les juifs de la porte des Lilas sont plus malheureux qu’eux.

– Ils vivent d’expédients. Je devrais dire qu’ils survivent. Ils ont des enfants en bas âge à nourrir, de vieux parents. Leur misère fait pitié. Je demande quinze francs par visite, un tarif très raisonnable. Souvent, ils ne peuvent donner que dix francs. Le ticket de métro aller-retour me coûte trois francs.

– Hé, ça me rappelle l’histoire du docteur Horowitz, remarque Leos.

– C’est un vrai médecin ou une de tes blagues ?

– Il examine un client. À la fin de la consultation, le client se rhabille et sort deux roubles de sa poche. “Excusez-moi, lui dit le docteur Horowitz, mais la consultation est à dix roubles.” Alors le client : “Comment ça ? C’est un peu fort ! Ma belle-sœur m’a dit cinq...”

Wanda fourre les ceintures dans un sac et entre dans les boutiques pour les vendre. Henek se souvient des colporteurs qui achetaient des marchandises à son père.

– Ils vivaient comme nous : au jour le jour. Encore pouvaient-ils compter sur une sorte de stabilité dans la précarité. Tandis que nous ne sommes sûrs de rien.

– La guerre va finir un jour.

– Hitler a gagné la partie. Les Anglais sont à bout de souffle. Les Américains ne s’occupent pas de ce qui se passe en dehors de leurs frontières. Si les Allemands décident de regrouper les juifs dans des ghettos comme au Moyen-Âge, personne ne protestera. Nous aurions dû rester à Montpellier.

– Tu crois que nous devrions repartir là-bas ? Et nos visas ?

– Passer la ligne de démarcation devient difficile. Pour les gens ordinaires, c’est un délit. Pour les juifs, sans doute un crime. Et même si nous y arrivions... Ensuite, nous voudrions aller ailleurs. Nous sommes comme des oiseaux en cage. Nous volons ici et là, nous nous cognons aux barreaux, nous allons finir par nous résigner à notre sort.

Milek le rouge a disparu. Leos pose ses mains autour d’une boule de cristal imaginaire.

– Hé, je le vois. À Moscou, chez le camarade Staline. “Vous avez une bien belle ceinture, *tovaritch*”, lui dit Staline. “Si vous voulez la même, Ô soleil du prolétariat, je vais écrire à mon amie Wanda...”

## Sinon vous êtes morte

– Très drôle. N’empêche qu’il a obtenu son visa.

– Nous l’aurons bientôt. Pour lui, qui reçoit des instructions spéciales des autorités suprêmes, cela a pris trois mois. Pour nous, pas plus de trois ans !

Quelques semaines plus tard, un homme aussi discret que Milek apporte une enveloppe à Malvina. Elle contient des faux certificats de baptême établis par un curé de Lwów au nom de Malvina, de ses parents et de deux grands-parents, ainsi qu’un petit mot de la main de Milek : “Le Parti m’a convoqué à Moscou, mais je suis d’abord rentré chez moi pour voir ma famille.”

Le grand Bernard examine le bout de papier.

– Cela ne lui ressemble pas. Mettre sa famille avant son Parti chéri ? Qu’en penses-tu, Henek ?

– C’est un message codé. Tu peux observer qu’il ne l’a pas signé. Je te parie tout ce que tu veux qu’il se cache à Lwów. Tu sais ce que le Parti fait des militants qu’il convoque à Moscou ?

– Il leur donne une datcha et une chapka.

– Non, il les envoie dans les mines de sel en Sibérie, ou pire.

– Pourquoi le Parti punirait-il des militants qui lui sont dévoués corps et âme ? Cela n’a pas de sens.

– Ils viennent de France, donc les nazis ont peut-être réussi à les retourner.

– Je te rappelle que les Soviétiques et les nazis sont alliés.

– Pour l’instant. Pour l’instant.

## 8 Parasites et trafiquants

### **Le médecin-chef du camp**

Le 14 mai 1941, la police convoque Henek et Bernard : “vérification de situation”. Ils descendent la rue Mouffetard de bonne heure avec Wanda et Malvina, car la convocation précise qu’un membre de leur famille ou un proche doit les accompagner.

Une convocation est arrivée aussi pour Leos Geist, mais il n’habite plus à l’hôtel : il est retourné à Saint-Ouen pour travailler chez Citroën<sup>1</sup>.

Malvina a le droit d’aller au café, puisqu’elle ne s’est pas déclarée. Elle fréquente la terrasse de Capoulade en quelque sorte par devoir, afin de recueillir des nouvelles fraîches. Si de vilaines choses se préparent, ce n’est pas en lisant le journal qu’on le saura. Selon les buveurs de limonade bien informés de Capoulade, les autorités ont convoqué sept mille juifs polonais et préparé des camps pour les accueillir.

Wanda est plus émue que Henek. Il doit la soutenir rue Mouffetard, car elle tient à peine debout.

– Qu’en penses-tu, Henek ? Que va-t-il se passer ?

– Les journaux disent que les juifs sont des parasites qui vivent aux dépens des braves gens. “Des parasites au nez crochu, aux lèvres lippues, aux jambes arquées”, j’ai lu ça pas plus tard qu’hier. Toutes les professions leur sont interdites, alors que peuvent-ils faire ? Je vois bien que mes clients de la porte des Lilas se livrent à des trafics un peu louches pour nourrir leur famille. Les Allemands n’aiment pas ça. Je suppose qu’ils ont demandé aux autorités françaises de préparer des camps de travail pour les juifs.

En descendant la rue Mouffetard, ils rencontrent Yanka, la Française au prénom polonais qui habite chez Lonek.

– Où allez-vous comme ça ? leur demande-t-elle

– La police a convoqué Henek et Bernard, lui répond Malvina.

Henek montre sa convocation<sup>2</sup>. Yanka est une femme très énergique et impulsive. Elle se met aussitôt à crier.

– Ils arrêtent les juifs ! Ils arrêtent les juifs !

---

<sup>1</sup> Note historique. André Citroën était juif. Les Allemands ne pouvaient pas l’arrêter, pour la bonne raison qu’il était déjà mort, mais ils ont voulu déporter sa veuve. Un haut fonctionnaire français a intercedé en sa faveur : “Vous êtes bien contents de rouler en Citroën, alors laissez-la tranquille.” Ils ont renoncé à l’arrêter.

<sup>2</sup> Imprimée sur une feuille verte, si bien que l’événement est connu aujourd’hui sous le nom de *rafle du billet vert*.

## Sinon vous êtes morte

Les commerçants sont étonnés.

– Vous êtes juif, msieu Bernard ?

– Vous avez pas l'air.

Ils le connaissent tous. Ils donnent des pommes, des bananes, du pain, du saucisson, à Bernard et Henek.

Les policiers demandent à Wanda et Malvina de rentrer chez elles et de rapporter des valises avec des vêtements et des affaires de toilette pour les deux hommes. C'est donc pour cela qu'ils devaient être accompagnés.

Armand Kassar interrompt sa consultation à l'hôpital Saint-Louis.

– Je reviens dans vingt minutes, dit-il aux malades qui se pressent dans la salle d'attente.

Il va au commissariat des Buttes-Chaumont avec Tounia et montre ses papiers. Ils sont en règle, pourtant on l'invite à rester là. Tounia retourne chercher des vêtements et des affaires de toilette pour Armand.

Des autobus parisiens viennent emmener les juifs. Un voyage qui commence dans ces gros jouets, avec leur plate-forme pour les fumeurs et leur sonnette actionnée par une chaîne, n'a rien d'inquiétant. Les autobus convergent depuis plusieurs commissariats et gymnases de Paris vers la gare d'Austerlitz, où quatre trains spéciaux attendent. Bernard cherche une pancarte indiquant une destination.

– Tu te souviens, Henek, que Milek a parlé d'un camp à Gurs ? C'est dans les Pyrénées. Le train qui va là-bas part justement de la gare d'Austerlitz.

– Ils ne vont quand même pas nous envoyer dans la zone libre. Pourquoi pas en Espagne, pendant que tu y es ? Il y a peut-être un camp du côté de Poitiers.

Le train s'arrête bien avant Poitiers : à Pithiviers, dans le département du Loiret, à soixante-dix kilomètres de Paris. Les policiers séparent les hommes en deux groupes. Celui auquel appartiennent Henek Warner, Bernard Kohn et Armand Kassar va à pied jusqu'à un camp situé à côté de Pithiviers. L'autre va en camion à Beaune-la-Rolande, dix kilomètres plus loin.

Le préfet du Loiret les accueille dans le camp. Il prononce un petit discours et expose le règlement.

– Messieurs, vous êtes sous la surveillance de la Gendarmerie Française. Vous pouvez recevoir des lettres, des visites une fois par mois...

## Sinon vous êtes morte

Il conclut en disant : “Et il en sera ainsi éternellement”. La formule devient une sorte de slogan du camp dans les jours et les semaines qui suivent : “Et il en sera ainsi éternellement”.

Le camp compte vingt baraques de bois. Les détenus dorment sur des châlits – trois étages de planches couvertes de paille. Les médecins (ils sont quinze) bénéficient d’un traitement de faveur. Ils habitent dans une maisonnette de briques à côté de l’infirmierie. Ils ont de vrais lits et des lavabos.

En réalité, ils sont tous étudiants en médecine, puisque les étrangers rentrent dans leur pays dès qu’ils obtiennent le diplôme universitaire. Henek ayant presque achevé ses études, ses compagnons le choisissent comme médecin-chef. Les gardiens l’appellent “Docteur”. Il profite de son prestige pour engager un assistant : le grand Bernard.

– Je leur ai dit que tu étais étudiant en médecine, comme nous.

– Je le suis au moins en intention. Je me suis inscrit au PCN quand j’ai passé mon deuxième bac, mais j’ai manqué la rentrée. Les Polonais m’ont mobilisé, tu te souviens ? J’ai pris dix-huit mois de retard. Je suis content d’être ton assistant, remarque.

Henek a deux voisins de lit. D’un côté, Bernard. De l’autre, Armand Kassar. Quand un malade se montre nerveux, on l’envoie à Kassar. Il est toujours d’humeur égale. Il attend l’avenir sans paraître inquiet. Il suffit de le voir pour se sentir rassuré.

De l’autre côté du dortoir, il y a un certain Szajnfeld. Lui, au contraire, il craint le pire.

– Ils ont colonisé la Pologne. Ils vont rétablir des formes d’esclavage, avec leur histoire de races inférieures. Ils vont traiter les juifs comme les Français ont traité les nègres en Afrique.

Alors que les autres reçoivent des colis de nourriture, il reçoit des colis de journaux.

– Ils ne sont pas contents. Ils disent que sur les sept mille youpins convoqués, seulement trois mille se sont présentés. Paris-Soir en compte un peu plus. Écoutez ça : “Cinq mille parasites juifs apatrides ont été placés sous la protection des autorités administratives, qui les mettront au travail.” C’est nous !

– Les gendarmes disent qu’aucun travail n’est prévu. Ils vont chez les paysans de la région : “Voulez-vous des ouvriers agricoles ?” Les paysans rigolent : “Vos juifs ? Travailler la terre ?”

Armand soupire.

– Ils vont me mettre au travail, mais j’avais au moins trente malades dans ma salle d’attente le jour où ils nous ont pris.

Selon Henek, ils ont improvisé cette rafle pour la propagande.

## Sinon vous êtes morte

– Ils n’ont pas besoin de travailleurs, mais de boucs émissaires. Les juifs, les communistes, les francs-maçons, ce qu’ils appellent l’Anti-France. Ils veulent faire croire que nos ruses et nos complots cosmopolites ont provoqué la défaite, et qu’ainsi le peuple français n’a rien à se reprocher. C’est une mesure, comment dire, symbolique. Je pense que nous ne risquons pas grand-chose.

En attendant d’être mis au travail, ils doivent passer le temps. Des hommes qui ont été prisonniers de guerre (ou qui ont vu *La Grande Illusion*) donnent des spectacles de music-hall et organisent des combats de boxe. Les médecins invitent des intellectuels dans leur maisonnette afin d’échanger des idées. “Ce soir, grand débat sur le communisme... Conférence sur la physique moderne... Récit d’un voyage en Chine.” On forme des groupes d’apprentissage de l’anglais, de l’allemand, de l’espagnol.

Bernard s’inscrit au cours d’anglais.

– L’allemand, je l’ai étudié au lycée. Il est peut-être un peu rouillé, mais je n’ai pas envie de m’y remettre.

– Tu as tort, lui dit Henek. Pour l’instant, je le reconnais, nous ne voyons aucun Allemand, mais cela pourrait changer. Comprendre ce qu’ils disent deviendra peut-être utile.

Peu à peu, ils se mettent à médeciner. Les hommes font la queue tous les matins devant l’infirmierie. Kassar, qui est dermatologue, examine rougeurs et furoncles.

– La paille leur irrite la peau, dit-il à Henek. Je leur conseille de poser leur manteau sur la paille pour qu’il leur serve de drap. Et aussi, de laver leur chemise de temps en temps.

– Cette histoire de paille, hmm... Ils traitent les gens comme des animaux.

– Ils n’ont pas construit ces étables dans l’intention d’humilier les juifs. D’après les gendarmes, ce camp devait accueillir des prisonniers allemands. Si la valeureuse armée française avait gagné la guerre, tu comprends.

Ceux qui ont mal au ventre viennent voir Henek.

– Toubib, j’ai le bide qui gonfle comme un ballon quand je bouffe.

– La nourriture n’est pas assez variée. Il y a trop de féculents. Limitez votre consommation de haricots blancs et de pain. Demandez à votre femme de vous apporter du fromage et des fruits.

Quand ils souffrent d’une maladie grave, un médecin les accompagne à l’hôpital de Pithiviers. Les plus malins simulent des symptômes pour sortir du camp et voir un peu la ville. Certains s’échappent de l’hôpital par la fenêtre. Le médecin aussi, parfois. Les gendarmes les poursuivent sans hâte ; ils veulent bien croire que les juifs ont fait le

## Sinon vous êtes morte

malheur de la France, comme le répètent les journaux, mais ne voient pas à quoi ça sert de les maintenir dans un camp. Ils soufflent et grommellent, car leur uniforme raide et leurs grosses chaussures ne conviennent pas pour l'exercice de la course à pied. "Nous les avons poursuivis longuement, mais ces individus ont réussi à se fondre dans la foule", écrivent-ils dans leur rapport.

### **Rendez-vous galants**

Si les Français avaient ouvert des camps dès 1933, comme les Allemands, ils sauraient comment s'y prendre. Ils improvisent. Les gendarmes se demandent ce qui est autorisé et interdit. Par exemple : puisqu'ils doivent mettre les juifs au travail, peuvent-ils consulter le médecin-chef du camp pour eux-mêmes ?

– Docteur, regardez, j'ai la joue toute rouge et gonflée.

– C'est un abcès. Nous avons un dentiste ici. Je vais lui demander de vous le percer. Ce n'est rien du tout.

Échange de bons procédés : les gendarmes acceptent de servir de facteurs. Au bout d'un mois, Henek et Bernard envoient un petit mot à Wanda et Malvina : "Nous sommes dans un camp près de Pithiviers. Gardés par des gendarmes français très corrects. H et B."

Deux semaines plus tard, un détenu arrive en courant à l'infirmerie et leur dit que deux femmes les attendent devant les barbelés. Wanda rougit comme une pivoine en voyant son mari.

– Oh, Henek, tu me manques tellement. Au début, nous ne savions pas où vous étiez. Au moins, vous êtes en France et pas en Allemagne. Tu as maigri, non ?

– Ne t'inquiète pas. Je vais bien. Les médecins sont mieux traités que les autres. Notre nourriture est un peu moins mauvaise.

– Et toi, Bernard ? demande Malvina.

– Je bénéficie du régime des médecins. Henek m'a pris comme assistant.

– Tu commences par exercer la médecine. Ensuite, tu l'étudieras !

– Vous avez reçu notre mot ?

– Bien sûr. La preuve, c'est que nous sommes venues.

– Cela fait tout de même quinze jours. Pourquoi pas plus tôt ?

Malvina, qui ne manque jamais de rire entre deux phrases, devient soudain sérieuse et presque grave.

– Nous devons être prudentes. Ils voulaient peut-être attirer les femmes au camp pour les enfermer aussi. Je ne peux pas faire ce que je veux. Je connais des gens, euh, l'homme

## Sinon vous êtes morte

qui m'a apporté les certificats de baptême de la part de Milek... Je travaille un peu pour eux. Je leur ai demandé la permission. Ils m'ont dit que je pouvais venir. D'ailleurs nous allons déménager.

– Vous quittez l'hôtel Tournefort ?

– Wanda a donné cette adresse quand elle s'est déclarée. La prochaine fois, la police ne va pas convoquer les gens, elle viendra à domicile. Vous avez aussi donné l'adresse à un gendarme. Nous partons dans un petit hôtel près de la gare Montparnasse. Si vous voulez nous rejoindre, écrivez à l'hôtel Tournefort. La patronne sait où nous trouver.

Wanda et Malvina deviennent des habituées de la ligne Paris-Pithiviers. Henek demande à Wanda si le train ne coûte pas trop cher.

– Nous sommes riches. Tu te rappelles que je vendais les ceintures six francs ? Malvina m'a convaincue de les mettre à vingt-quatre francs.

– Je fabrique aussi des ceintures. Nous pourrions en vendre dix fois plus. Les gens dans les magasins s'affolent : tous les maroquiniers ont disparu.

– Bien sûr. Ils sont ici.

– Malvina a eu une autre bonne idée : nous avons offert des ceintures aux gendarmes. Ils sont tous amoureux d'elle !

Des centaines de femmes inquiètes se tiennent derrière les barbelés. Quand elles arrivent de la gare, c'est une grande bousculade des deux côtés de la clôture jusqu'à ce que chacun ait trouvé sa chacune.

– Nous leur parlons dans le train, explique Malvina. C'est un peu un dialogue de sourds. Elles connaissent à peine le français. Même pas le polonais, juste le yiddish. Nous les comprenons, mais nous leur répondons en allemand.

– Je soignais des juifs porte des Lilas. Ce sont les mêmes qui sont prisonniers dans ce camp. Ils travaillaient si dur, à couper des habits et à fabriquer des sacs à main, qu'ils n'ont pas eu le temps d'apprendre le français.

– Tu sais, Henek, ces femmes disent que les gendarmes... Quand ils ont reçu des cadeaux, ils acceptent de laisser un couple... Ils emmènent l'homme comme s'il devait aller à l'hôpital, mais il va dans un hôtel. Tu comprends, sa femme l'attend dans cet hôtel.

Malvina ne veut pas en entendre parler.

– Moi, en tout cas, je ne peux pas. J'ai des instructions : ne rien faire qui soit illégal. Je suis une bonne citoyenne catholique, je dois éviter de figurer sur un fichier de police.

Ces rendez-vous galants, mais pas discrets, amusent les habitants de Pithiviers. Comme tous les Français, ils aiment les histoires d'amour. Les Allemands sont moins

## Sinon vous êtes morte

sentimentaux. Szajnfeld montre à Henek, dans un des magazines qu'il reçoit, la traduction d'un reportage paru en Allemagne.

### LE SCANDALE DES KZ FRANÇAIS<sup>1</sup>

Les juifs traités comme Dieu en France

*Donnent des représentations théâtrales au lieu de travailler  
Vont à l'hôtel et engrossent leurs femmes pour perpétuer leur race*

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'Union Soviétique. On dit que Staline n'a rien vu venir. Henek s'y attendait, pourtant.

– Tacite et Suétone ont décrit des aveuglements analogues dans la vie des empereurs romains. C'était inévitable. Les nazis ont toujours haï les communistes, et de plus Hitler veut montrer qu'il est supérieur à Napoléon.

En quelques jours, la Wehrmacht capture la Biélorussie et la Galicie orientale. Cette province, qui était devenue l'Ukraine occidentale, retrouve son ancien nom – dans sa version allemande : *Galizien*.

Kassar et les autres juifs venus des provinces annexées ou occupées par les Allemands dès le début de la guerre s'inquiètent depuis longtemps quand ils pensent à leurs familles. Il en va maintenant de même des juifs de Galicie orientale, parmi lesquels Bernard et Henek. Non seulement nous ne savons pas ce que nos parents vont devenir, mais nous pouvons renoncer à nos stupides projets de visas soviétiques et à toute idée de retour.

D'un autre côté, les détenus communistes se réjouissent.

– L'alliance avec les boches, c'est fini. Nous allons pouvoir leur rentrer dans le lard !

Le Parti n'a jamais cessé de s'adresser à eux – par la voix des femmes à travers les barbelés, ou même par celle de certains gendarmes qui ont le cœur à gauche. Après la lâche agression de la patrie du socialisme par les fascistes, le Parti envoie de nouvelles instructions : “Vous pouvez vous évader, les gars.”

Les communistes s'évadent par dizaines, avec la complicité des gendarmes rouges. Il reste neuf médecins sur quinze. Plus de cent cinquante détenus sont déjà partis. Les autorités d'occupation ne sont pas contentes. D'abord les articles dans la presse allemande, maintenant ces évasions. Elles convoquent ces incapables de Français.

---

<sup>1</sup> KZ : Konzentrationslager. En France, les camps ouverts en 1938 pour les réfugiés espagnols s'appelaient aussi “camps de concentration”, d'après une expression anglaise inventée pour la guerre des Boers. En janvier 1941, on les a rebaptisés “centres d'hébergement”.

## Sinon vous êtes morte

– *Heil Hitler* ! Nous vous avons demandé de placer les juifs dans des camps, pas dans des colonies de vacances.

– Excusez-nous. Nous avons cru prendre toutes les précautions nécessaires, mais vous savez comme ils sont sournois. Ils ont abusé de notre naïveté. *Heil Hitler* !

La surveillance devient plus sévère. Des prisonniers qui travaillent dans les champs comme esclaves réussissent encore à s'évader, mais les gendarmes les capturent et les ramènent au camp.

### L'intestin rebelle

En juillet 1941, Henek tombe malade.

– Qu'est-ce que t'as ? lui demande Bernard.

– Du sang dans les selles. Une colite hémorragique. Trop de fayots et de rutabagas.

– Justement, je voulais te demander. Tu te gaves de rutabagas. Tu aimes ça ? Sans un assaisonnement bien pensé, ce n'est pas très bon.

– Je vais te dire un secret : je le fais exprès. Comme j'ai l'intestin sensible, j'ai pensé que j'arriverais à l'irriter. L'hôpital de Pithiviers est tout petit, donc ils vont m'envoyer à Paris. J'aimerais voir Wanda sans barbelés.

Henek a étudié l'intestin sous toutes les coutures, alors qu'il était externe dans le service de gastro-entérologie de l'hôpital Tenon. Il a consacré sa thèse à la colite ulcéreuse.

Les médecins de Pithiviers jugent son cas sérieux.

– Il y a beaucoup de sang. Vous êtes médecin, voyez vous-même... Ce genre de pathologie est difficile à analyser. Le mieux, c'est que vous alliez à Paris pour des examens approfondis. Vous reviendrez dans quelques jours.

– Je connais un bon service de gastro-entérologie à l'hôpital Tenon. Le professeur Decour.

– Ah oui, j'ai entendu parler de lui. Bien, je commande une ambulance.

Par amitié pour lui, le professeur Decour rédige un certificat : "Ni les analyses chimiques et bactériologiques des selles de M. Warner, ni l'analyse détaillée de son sang, ne permettent d'aboutir à un diagnostic définitif. Par conséquent, des examens complémentaires s'avèrent nécessaires. Nous prévoyons de prolonger son hospitalisation de dix jours."

Wanda donne le certificat du professeur au commandant du camp de Pithiviers. Malvina trouve cette comédie absurde.

## Sinon vous êtes morte

– À quoi ça sert, Wanda ? Que feras-tu dans dix jours ? Il ne va pas retourner au camp, tout de même ! Il faut qu'il s'évade tout de suite.

– Il peut sortir de l'hôpital, je veux bien, mais ensuite ? Où se cacher ? Où aller ?

– Je peux obtenir des faux papiers pour vous deux, et l'adresse de quelqu'un qui vous fera passer en zone libre.

Chaque fois que Wanda va voir Henek à l'hôpital, elle le trouve en train de fixer le plafond, comme s'il espérait y lire des instructions pour l'avenir.

– J'ai mes habitudes là-bas, dit-il. Médecin-chef. Mais toi, toute seule dans un pays étranger. Je dois te protéger. Je me suis engagé sous le dais... La sœur de Leos a disparu. C'est une décision grave. De plus, irréversible. Avons-nous vraiment le choix ? Maintenant que les boches ont attaqué l'URSS, on peut prévoir le pire. Szajnfeld a raison.

– Qui est Szajnfeld ?

– Un médecin qui est à Pithiviers. D'après lui, ils vont enfermer nos familles dans des ghettos, là-bas. Les plus faibles mourront de faim et de maladie. Et je vais te dire : rien ne permet d'espérer que s'ils persécutent les juifs en Pologne, ils les épargneront ici.

– Dans ce cas, autant retourner à Lwów. Si ma mère doit mourir, je veux être avec elle. Je pourrai peut-être mourir à sa place.

– Tu veux mourir pour ta mère, soit. Mais moi ? Je devrais mourir pour ma belle-mère ?

– Ce n'est pas le moment de blaguer.

– Je veux bien revenir à une question très sérieuse. Nous décidons de prendre de faux papiers et de passer en zone libre. Nous devons peut-être subir des contrôles, échapper à la police, nous cacher. Comment parviendras-tu à affronter ces obstacles si tu es avant tout préoccupée par le sort de ta mère ?

Il hésite encore. Une seconde prolongation ne ferait pas de mal. Wanda consulte Lonek Greif dans son cabinet du boulevard Saint-Marcel.

– Nous avons utilisé le certificat du Professeur Decour. Qui pourrais-je voir pour obtenir un nouveau certificat ? Tu connais peut-être quelqu'un.

– Comment ça, prolonger ? Il y a une limite à la bêtise, tout de même ! Je lui avais dit de ne pas y aller s'ils le convoquaient. Maintenant qu'il a réussi à franchir les barbelés, il ne va pas aller frapper à la grille du camp... Laissez-moi entrer, s'il vous plaît ! Il n'a jamais su ce qu'il voulait, ton mari. Il étudie en France, repart en Pologne, revient, se déclare, s'évade, veut retourner au camp. Henek la girouette !

## Sinon vous êtes morte

Lonek la gronde comme si elle était une fillette. Sa grosse voix s'entend sans doute jusque sur le boulevard. Un peu découragée, Wanda retourne voir Henek à l'hôpital. Il se souvient soudain qu'il connaît le professeur Robert Debré.

– C'est l'un des médecins les plus prestigieux de France, un grand savant. Je l'ai rencontré à Lwów, où il donnait une conférence. Dis-lui que je suis l'étudiant qui lui a parlé de Madeleine Ozeray. Il se souviendra de moi. Il est juif, d'après ce qu'on m'a dit, mais il s'est converti au catholicisme<sup>1</sup>.

La voici donc dans l'appartement du professeur, rue de l'Université. Un domestique la prie d'attendre dans une entrée éclairée par une haute verrière. Le grand appartement de Lonek Greif tiendrait tout entier dans cette entrée, se dit Wanda.

Le professeur Robert Debré se souvient de sa visite à Lwów. Il hoche poliment la tête quand Wanda lui parle d'un étudiant amoureux de Madeleine Ozeray. Il pose quelques questions sur la colite hémorragique. Il devine que l'intestin de Henek ne va pas si mal, mais rédige le certificat sans hésiter.

Wanda retourne au camp. Le gendarme chargé de filtrer les entrées porte le certificat au commandant et revient au bout de vingt minutes.

– Je suis désolé, madame. Le commandant vous fait dire qu'il est impossible de prolonger la permission. Veuillez entrer dans cette salle.

Il l'enferme dans une grande pièce où se trouvent déjà d'autres femmes. Qu'est-ce que ça veut dire ? Vont-ils me garder comme otage ? *Nous vous relâcherons quand votre mari reviendra !* Au bout de quelques heures, un autobus vient les chercher pour les emmener à la gare. Sauvée !

### Dans les champs à minuit

Ayant bien pesé le pour et le contre en regardant le plafond, Henek décide de quitter l'hôpital. Malvina trouve un fabricant de fausses cartes.

– Il demande cinq cents francs par personne. Je peux te les prêter. Si tu me laisses le stock de ceintures, je les vendrai et cela me remboursera.

– Oui, mais nous aurons besoin d'argent dans le Sud. J'aime mieux tenter le coup sans faux papiers.

Le passeur recommandé par Malvina habite à Tours.

---

<sup>1</sup> Pour la presse antisémite de l'époque, le professeur Debré, fils de rabbin, est un "chrétien non-aryen". C'était un grand pédiatre. Il a d'abord été chassé de l'hôpital des Enfants Malades, qu'il dirigeait, puis il a bénéficié d'une dérogation pour services rendus à la France. Son fils Michel est devenu premier ministre en 1958.

## Sinon vous êtes morte

– Encore la gare d’Austerlitz, remarque Wanda. Nous ne devons pas nous tromper de quai... J’espère que personne ne contrôlera nos cartes de séjour avec le tampon “Juif”.

Elle a l’adresse d’un hôtel où ils doivent attendre la nuit et le passeur. Au moment de remplir la fiche, Henek hésite. Les gendarmes de Pithiviers ont peut-être signalé ma fuite. Je vais mettre un faux nom. Il écrit “Marner”, mais sa main tremble tellement que l’hôtelier peine à déchiffrer son gribouillis.

– Ah, Monsieur Warner ! dit-il enfin.

Henek monte l’escalier en bougonnant. J’ai l’impression d’être un écolier débutant qui reçoit une mauvaise note. J’aurais dû demander à Milek de me donner des leçons.

Il se reposerait volontiers dans la chambre, mais Wanda préfère visiter Tours.

– Je me sens nerveuse. La marche me fera du bien, et puis le temps passera plus vite.

– Tu marcheras bien assez cette nuit !

– Si c’est ça, j’y vais toute seule.

– Bon, bon, je t’accompagne.

Henek insiste pour entrer dans la cathédrale. Au moins un endroit où les gendarmes ne viendront pas nous chercher. C’est justement l’heure d’un office. “Les Vêpres”, suggère Henek. Des vagues de musique et de lumière coulent doucement sous les hautes voûtes. L’air dense qui demeure en ces murs depuis des siècles est comme imprégné par la foi et l’espérance de milliers de fidèles. Wanda a l’impression de s’asseoir à l’écart du temps et de retrouver une délicieuse paix intérieure, peut-être même une espèce de début de confiance en l’avenir.

– Quand je suis ici, murmure Henek, je ne peux pas m’empêcher de comparer la religion, qui a réussi à rassembler les talents des êtres humains pour bâtir cet hymne de pierre, aux idéologies et propagandes brutales de notre siècle stupide. Non seulement brutales, mais laides et ridicules.

Vingt personnes se rassemblent au milieu de la nuit, puis traversent champs et bois en suivant le passeur. Des chiens aboient. Wanda a peur. Elle interroge le guide.

– C’est une patrouille allemande ?

– Mais non. Les chiens aboient la nuit. Vous n’êtes jamais allée à la campagne ? En plus, c’est la pleine lune.

Henek est étonné.

– Je n’ai pas du tout mal au ventre, chuchote-t-il à Wanda. Je me sens très calme, presque joyeux. Je crois que je pourrais marcher pendant douze heures. Je regrette

## Sinon vous êtes morte

d'avoir, hmm, attendu si longtemps pour découvrir le bonheur de me promener dans les champs à minuit.

La lune déverse une lumière nacrée sur le chemin. Une odeur de foin se mêle au parfum des sous-bois. Des insectes strident et cliquettent, des oiseaux roucoulent de tendres fandangos.

Tous les autres sont d'anciens prisonniers français, évadés de camps situés en Alsace ou en Lorraine. Le passeur, patriote, ne demande pas d'argent. Au matin, les Français se présentent à la première gendarmerie qu'ils trouvent en zone libre, afin de régulariser leur situation. Henek est prêt à les suivre. Wanda l'en dissuade.

– Ici aussi, il y a le statut des juifs, et des camps pour les étrangers.

Ils prennent le train sans rien demander à personne, sac au dos comme des campeurs. Où vont-ils ? À Montpellier, bien sûr.

## 9 Une épouse aryenne

### Radio-bobards

Puisque les juifs n'ont pas le droit d'exercer la médecine, les autorités sont allées chercher un médecin-chef officiel dans la ville de Pithiviers. Le docteur Gauthier, un homme majestueux, botté de cuir et portant une immense bedaine, vient tous les lundis signer quelques papiers. Après le départ de Henek, Armand Kassar devient médecin-chef officieux, avec le titre d'*adjoint* du docteur Gauthier.

Bernard Kohn est l'assistant de l'adjoint, c'est-à-dire son infirmier. Plus le temps passe, plus il admire Armand. Non seulement sa personnalité ronde et bienveillante apaise les angoisses des malades, mais il est très savant. On dirait qu'il a appris tous les livres de médecine par cœur.

– Ma femme est bien meilleur médecin que moi, dit-il à Bernard. Figure-toi que pendant la drôle de guerre, elle avait tout un service à Lariboisière. Avec ces saloperies de lois juives, ils l'ont chassée de l'hosto. Elle vend des épauettes, et puis elle fait des tricots pour des bonnetiers.

– Tu sais quoi ? Ta femme devrait rencontrer mon amie Malvina. Elle connaît une bonne combine de ceintures. Dis donc, tu habites dans quel quartier ?

– À côté des Buttes-Chaumont.

– Moi près du Panthéon. C'est drôle, j'ai l'impression de t'avoir déjà vu. Ce n'est pas en allant acheter une baguette, en tout cas. Tu n'aurais pas passé le bac, par hasard ?

– Si. Toi aussi ?

– Kassar, Kohn... Nous étions tous les deux dans la salle des K ! Pourquoi as-tu passé le bac ? Tu ne comptais pas nostrifier ?

– Au début, peut-être. Nous sommes arrivés en 31, ma femme et moi. Vers 37, nous avons eu l'impression que les conditions empiraient en Pologne.

– Tu viens de quelle ville ?

– Płock, près de Varsovie. Au lieu de passer notre diplôme, nous restions externes pour prolonger notre séjour en France. Nous étions externes depuis 35. À la fin, nous avons renoncé à rentrer et décidé de passer notre bac pour pouvoir exercer ici. En septembre 39, je me suis engagé dans la Légion Étrangère pour obtenir la nationalité française plus vite, mais ils ont perdu la guerre trop tôt.

– Je me disais, aussi... On voit que tu as l'habitude des malades. Quatre ans d'hôpital.

– Quatre ans, ce n'est rien. L'expérience, c'est dix ans, vingt ans.

## Sinon vous êtes morte

Bernard décrit son nouveau patron à Malvina.

– Il ressemble à un ours en peluche. Il est plus savant que Henek. Il travaille à l'hôpital depuis des années. Ils auraient dû le nommer médecin-chef dès le début, mais il n'a rien demandé. Tu sais ce que fait sa femme ? Elle est médecin aussi. J'ai dit à Armand...

– Il s'appelle Armand ?

– Oui. Je lui ai dit que sa femme devrait te rencontrer.

Armand donne à Tounia l'adresse de Malvina Zien : hôtel de l'Avenir, rue Perceval. Tounia, qui habite toujours rue Edgar Poe, traverse tout Paris. Dans la rue Perceval, à deux pas de la gare Montparnasse, une maison sur deux est un hôtel. Il n'y a jamais d'hôtel du Passé, se dit Tounia. L'avenir est glauque, ses murs sont lépreux et lézardés, mais la patronne sourit de manière réconfortante derrière son petit comptoir.

– Mlle Zien vient de sortir faire des courses, dit-elle. Elle va bientôt revenir. Vous pouvez aller à sa rencontre, vous la reconnaîtrez facilement : elle est blonde, ses cheveux sont attachés avec un ruban bleu et elle porte un chemisier blanc toujours bien repassé.

Tounia n'a pas parcouru dix mètres qu'elle aperçoit Malvina. Il lui suffit de quelques minutes pour comprendre qu'une personne précieuse vient d'entrer dans sa vie. Malvina lui rappelle sa sœur aînée. Solide, sûre, infaillible.

On peut se sentir solide quand, au lieu d'une carte de séjour marquée du tampon "Juif", on possède cinq authentiques certificats de baptême rédigés par un curé polonais. Le destin sourit à Malvina et cela n'a rien d'étonnant car elle est très séduisante. Même quand elle subit un coup du sort, c'est aussi un coup de chance : sa mère est morte juste avant la guerre, donc elle n'est pas astreinte à la douloureuse corvée du colis quotidien. On envoie, on ne sait même pas s'ils reçoivent, lui dit Tounia. Les uns sont à Łódz, les autres à Varsovie ; les journaux clandestins communistes disent que plusieurs centaines de milliers de juifs sont déjà morts en Pologne.

Pas un brin d'herbe ne pousse dans la boue du camp. Seules des rumeurs germent et fleurissent – semées par les femmes, les gardiens ou le vent. Les prisonniers parlent de "radio-bobards", mais ne peuvent pas s'empêcher d'y croire. Les Français auraient demandé aux boches de les débarrasser de ces juifs polonais dont ils ne savent que faire. Les boches envisageraient de déporter les juifs en Biélorussie, dans des camps qui ne ressemblent pas à des colonies de vacances. Les juifs mariés à des aryennes échapperaient à la déportation.

## Sinon vous êtes morte

Il n'y a pas plus aryenne que Malvina, avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son petit nez retroussé et ses certificats de baptême. Elle accepte d'épouser Bernard. Par amour ou par devoir ?

– Je ne peux pas prendre le risque... Si je refuse, si ensuite tu es déporté et meurs de faim, je me le reprocherai toute ma vie.

– Nous nous serions mariés de toute façon, non ?

– Je ne sais pas. J'aurais préféré attendre quelques années avant de me décider.

– Le destin décide pour toi. Si c'est une erreur, ce n'est pas toi qui la commets.

Ils se marient à la mairie de Pithiviers. Le commandant du camp les autorise à passer leur nuit de noces à l'hôtel. Ils doivent seulement donner leur parole d'honneur qu'ils ne s'évaderont pas. Malvina veut rester une citoyenne modèle : elle donne sa parole. Le commandant devine qu'elle a de bonnes raisons de vouloir respecter la loi, donc il lui fait confiance.

Vers la mi-mars 1942, les gendarmes appellent une trentaine de détenus dont les noms figurent sur une liste. Les médecins les voient sortir du camp et monter dans des camions. Personne ne sait où ils vont.

Au mois de mai, Bernard annonce son départ à Armand Kassar.

– Mon nom figure sur la liste. Je vais préparer ma valise. Les gars parlent d'un camp à Compiègne, d'où partent les convois pour la Biélorussie.

– Ne t'inquiète pas. Tu es marié avec une aryenne.

– Je regrette de quitter mon boulot. J'ai beaucoup appris avec toi. Un an, quand même.

– Tu es habile et intelligent. Tu feras un bon médecin. Ici, ce sera plus difficile sans toi.

– Je crois qu'ils emmènent du monde. Tu auras moins de clients.

– Ils vont arrêter d'autres juifs et remplir le camp. Je leur fais confiance.

Les gendarmes enchaînent les hommes deux par deux pour empêcher les évasions. Un train de voyageurs les conduit à Compiègne, dans un camp tout neuf mais déjà bien rempli. Bernard est étonné d'entendre les détenus parler français sans accent.

– Vous êtes français ? Et juifs ?

– Oui et oui.

– Ils n'arrêtent pas seulement les juifs étrangers ? Pour les "renvoyer dans leur pays"...

## Sinon vous êtes morte

– Ils envoient aussi les Français à l’Est. On dit qu’ils ont créé des camps de travail en Pologne. Un convoi est déjà parti en mars<sup>1</sup>.

Le 5 juin, un deuxième convoi s’en va dans des wagons à bestiaux. Avant l’appel, les gardiens demandent aux juifs héros de guerre, pupilles de la Nation, mariés avec une aryenne, de sortir des rangs. Bernard sort en tremblant. La rumeur disait vrai !

On le transfère à Drancy, où un camp de transit est installé dans des HBM<sup>2</sup> en construction. Au lieu de dormir sur la paille dans des baraquements, les juifs dorment sur la paille dans des appartements sans portes. Ils partent en général au bout de quelques jours. Bernard, fort de son statut particulier, reste sur la paille. Tous les gardiens le connaissent.

Au mois de septembre, un gardien l’appelle.

– Eh, Bernard, une visite !

– Je croyais que les visites étaient interdites.

– Si t’en veux pas, je la prends pour moi.

– Ah, c’est ma femme.

Si une personne est assez débrouillarde pour surmonter l’interdiction des visites, c’est bien Malvina.

– Comment vas-tu, Bernard ?

– Je vais mieux que ces pauvres gens qui montent dans l’autobus pour partir à l’Est. L’autobus les emmène à la gare. D’après les gardiens, on les entasse dans des wagons à bestiaux. Où vont-ils ? À Pitchi Poï...

– C’est un nom que vous avez inventé ?

– Tout ce que nous savons de Pitchi Poï, c’est que personne n’en est jamais revenu.

– Que fais-tu toute la journée ?

– Je change la paille et je nettoie les cabinets. J’étais mieux à Pithiviers. J’apprenais la médecine auprès d’un bon maître.

– Écoute, Bernard, il faut que je te dise quelque chose. Tu te souviens de Lonek Greif ?

– Bien sûr. Nous avons dansé chez lui le soir du réveillon, ensuite tu m’as invité dans ta chambre et nous avons passé notre première nuit ensemble.

– Je l’ai rencontré par hasard dans la rue. Il m’a invitée à dîner. Il m’a joué du piano.

– Pas la peine d’en dire plus. J’ai compris. Tu veux divorcer ?

---

<sup>1</sup> C’est le premier convoi parti de France, le 27 mars 1942 ; 1112 hommes, dont dix-neuf ont survécu. Les deux premiers convois sont partis de Compiègne, quelques-uns ensuite directement de Pithiviers ou de Beaune-la-Rolande, la plupart des suivants de Drancy.

<sup>2</sup> Habitations Bon Marché. Ancêtres de nos HLM.

## Sinon vous êtes morte

– Mais non. Tu resteras marié à une aryenne jusqu’à la fin de la guerre. Ensuite, nous verrons.

– Il y avait d’autres gars mariés à des aryennes. Elles viennent, elles demandent le divorce. Le commandant du camp fait le juge et l’avocat. Seul maître à bord, comme un capitaine de paquebot. Il signe le divorce en trois minutes. Le pauvre type prend l’autobus le lendemain.

Malvina repart dans le monde où l’on joue du piano. Je l’aime trop, se dit Bernard. Je suis naïf. Je croyais qu’un amour aussi brûlant était une maladie contagieuse et qu’elle y succomberait tôt ou tard.

### Partie en pantoufles

Monette Meyerbeer n’y comprend rien. Personne ne m’a dit qu’il y avait autant de mathématiques dans le droit commercial. Les étudiants de Grenoble l’appellent “la petite réfugiée”. Ils veulent l’aider. Une camarade la présente à un garçon d’un mètre quatre-vingt-cinq. Son visage est tout bosselé. On dirait qu’il l’a sculpté lui-même en souriant constamment.

– Monette, c’est René Berger. Il est très fort en maths. Il a étudié en Suisse. Il pourrait te donner des leçons.

– J’en ai bien besoin, mais pour vous payer...

– Non non. Étant donné ta situation... Faut s’entr’aider. Surtout que l’examen approche. C’est plus facile de se masser les pattes que de passer les maths, hein !

– Ça, je ne sais pas. Vous êtes suisse ?

– Faut pas me prendre pour un petit Suisse. Mon père est typographe. Il a trouvé du boulot à Genève en 25. J’avais trois ans. L’année dernière, quand la guerre a commencé, ils nous ont virés.

– Ils ont chassé les typographes ?

– Ils ont retiré leur permis de travail aux Français. Soi-disant pour conserver leur neutralité. Belle connerie, la neutralité. Avalez toute l’Europe, Herr Hitler, nous ne vous dirons rien puisque nous sommes neutres.

Il lui demande de rester après la leçon.

– J’ai dit à ma mère que tu ne manges pas tous les jours à ta faim. Elle t’invite à déjeuner.

La mère de René est émue de voir cette jeune femme maigrichonne.

– Vous êtes toute seule, mademoiselle ?

## Sinon vous êtes morte

– Mes parents et mon petit frère sont dans les Pyrénées. Ils se sont déclarés bêtement en août 41 avec les autres juifs de la zone libre, et d'ailleurs moi aussi. Ensuite, les autorités ont trié les gens : les réfugiés catholiques à Cazères-sur-Garonne ; les juifs à Aulus-les-Bains, dans la montagne. Moi, j'étais déjà à Grenoble, heureusement.

Monette reçoit un télégramme de son père, un autre d'un ami de son frère aîné, qui habite à Lyon. Elle les montre à René Berger.

– Les gendarmes ont arrêté ma mère et mes deux frères.

– J'ai entendu parler de ça. Ils ont trouvé moins de juifs que prévu en zone occupée, alors ils prennent ceux de la zone libre.

– Mon père dit qu'ils les emmènent dans des camps de travail. Ils ne l'ont pas pris parce qu'il a plus de soixante-cinq ans.

– Attends, j'ai lu le décret. Il est affiché à la fac. Les anciens combattants et leur famille sont exemptés de la déportation.

– Non, je ne crois pas que mon père ait été soldat.

– Je ne pensais pas à lui, mais à tes frères. Ils ont bien combattu en 40, non ?

– Tu as raison. Bien sûr !

Elle court à la mission militaire polonaise de Grenoble. Elle demande des certificats pour ses frères, puisqu'ils se sont engagés dans la Légion polonaise à Coëtquidan. Les Polonais refusent. Elle retourne voir René.

– Ils n'ont pas voulu. Tu sais, ils n'aiment pas les juifs.

– Nous ne sommes pas en Pologne. La loi, c'est la loi. Tu vas à la préfecture et tu exposes ton cas.

La préfecture est fermée. Le concierge l'examine à travers un guichet.

– Je voudrais voir le préfet.

– Il n'est pas là.

– Je vous en prie, monsieur. C'est très important. Ma mère et mes deux frères...  
Question de vie ou de mort.

– Il n'est pas là, il n'est pas là. Que voulez-vous que j'y fasse ? À cette heure, il n'y a plus personne. Revenez demain matin tôt. Monsieur le préfet est très occupé.

Elle revient à cinq heures du matin, pour être sûre de ne pas rater l'arrivée du préfet. Ce haut fonctionnaire se demande ce qu'elle lui veut. Les mots se bousculent, elle parle trop vite. Il met longtemps à comprendre.

– Apportez-moi ces certificats. Vous irez libérer vos frères et votre mère.

## Sinon vous êtes morte

– Mais, monsieur le préfet, la mission militaire polonaise refuse. Les Polonais et les juifs, vous ne savez pas ce que c'est... Écoutez... J'y retourne, j'y suis dans dix minutes. Vous leur téléphonez qu'ils donnent les certificats à Mlle Meyerbeer.

Elle retourne à la mission militaire. Le préfet téléphone, les Polonais donnent les certificats. Elle court à la préfecture. Le préfet envoie un fonctionnaire dans une voiture à Lyon. Le grand frère de Monette est déjà assis dans le camion qui doit l'emmener à Drancy. Quand on l'appelle, il ne répond pas car il se méfie. On le libère de force et on le ramène à Grenoble.

Pendant ce temps, Monette saute de train en train. Valence, Nîmes, Montpellier, Toulouse. Elle arrive enfin à Foix, dans l'Ariège. Là aussi, il y a une préfecture et un préfet. Elle sort deux cartes de son sac.

– Monsieur le préfet, voici une fausse carte d'identité. Un copain l'a fabriquée à Grenoble. Voici la vraie. Vous voyez le tampon : je me suis déclarée, bête comme tout. Vous pouvez m'arrêter pour la fausse carte. Mais je vous parle au nom de la grande civilisation française, la civilisation des Droits de l'homme, la France qui nous a donné asile...

– Oui, oui.

– Voici le certificat pour mon petit frère. Il a combattu, vous ne devez pas le déporter. Ma mère non plus.

– Oui, oui... Où sont-ils ?

– À Aulus-les-Bains.

– Ah... Nous les avons transférés dans le camp du Vernet. C'est à vingt-cinq kilomètres d'ici en allant vers Toulouse.

Il lui donne un laissez-passer. Il veut se débarrasser de moi, ou alors je l'ai convaincu. Elle prend un autocar jusqu'au Vernet. Elle va au camp à pied. Elle s'adresse à la sentinelle qui garde l'entrée.

– Pardon, monsieur, je viens libérer ma mère et mon frère. J'ai vu le préfet...

– Ils les ont tous emmenés il y a une demi-heure. Les juifs chantaient la Marseillaise dans les camions. Ça nous donnait la chair de poule.

Elle trouve son père.

– Le préfet m'a donné un laissez-passer, mais je suis arrivée trop tard. À une demi-heure près, tu te rends compte. Je ne sais pas où ils les emmènent. On parle de camps de travail à l'Est.

## Sinon vous êtes morte

– Les gendarmes qui les ont arrêtés criaient : “Vite ! Vite !” Ta mère est partie en robe de chambre et en pantoufles. Je ne sais pas dans quel camp on travaille en robe de chambre et en pantoufles.

– Leur arrestation est illégale. Je vais écrire, je vais faire quelque chose. En attendant, je t’emmène à Grenoble. Puisque j’ai ce laisser-passer. Là-bas, c’est la zone Italienne, tu seras en sécurité.

Dans le train, elle le coiffe d’un béret et le met dans un coin.

– Nous nous ressemblons trop, et moi avec mes faux papiers. Si quelqu’un te parle, tu ne réponds pas. Tu montres ta bouche et tes oreilles. Tu es sourd-muet.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Nous ne sommes pas dans un film de cinéma.

– S’ils entendent ton accent polonais, ils trouveront ça louche. Tu te contentes de montrer ton laisser-passer.

Elle ne perd pas espoir.

– Je tente le tout pour le tout, dit-elle à René. J’écris au père Pétain.

Elle reçoit une carte barrée d’un bandeau bleu-blanc-rouge : “Nous ne pouvons pas faire revenir votre mère, mais vous pouvez aller la rejoindre.”

## 10 En sécurité au sud

### Juive pour la première fois

Judith Katz habite à Toulouse depuis plus d'un an. Elle travaille au centre de réfugiés avec Mme Wieck. Edmond a commencé des études de médecine. Violette va au lycée. Judith sent que le danger se rapproche. Cette prétendue zone libre l'est de moins en moins. Dès que les Allemands lèvent le petit doigt, les Français obéissent au nom de la collaboration.

– J'ai peur qu'ils t'envoient travailler en Allemagne, Edmond. J'aimerais mieux te mettre à l'abri en Espagne.

– Je veux aller en Afrique et m'engager dans les Forces Françaises Libres.

– Depuis l'Espagne, tu passes en Afrique facilement. Je vais t'emmener à Osséja, dans la montagne. Tu sais que j'ai le nom de quelqu'un là-bas. Violette, pendant ce temps, tu iras habiter chez ton amie Thérèse. J'ai parlé à son père, le professeur. Je n'ai pas eu besoin de mettre les points sur les i. C'est un homme de cœur. Si les boches nous prennent, il s'engage à te garder et à te protéger.

– Ce n'est pas la peine d'être aussi mélodramatique, maman.

– Nous n'avons jamais vu aucun Allemand, mais ils tiennent les frontières. Ils ont des troupes, des patrouilles. La zone est interdite. J'ai un faux certificat médical pour toi, Edmond. Tu as un début d'atteinte du poumon, tu dois séjourner en sanatorium.

– Voilà que je suis tubard, maintenant.

– Si tout va bien, je reviens dans huit jours.

Violette habite chez Thérèse, sa camarade de classe. Elle se sent en sécurité dans cette famille. Ils se conduisent comme tous les Français devraient se conduire, se dit-elle. Judith redescend de la montagne. Violette lui demande si la tuberculose d'Edmond est guérie.

– J'espère que ça va. Il doit être en prison à Barcelone.

– En prison ? Et tu dis que ça va ? Que serait-ce si ça n'allait pas !

– La police espagnole contrôle les gens dans le train. Elle a dû l'arrêter, puisqu'il n'a pas de visa. Les Forces Françaises Libres ont une délégation à Madrid qui s'occupe de sortir les gens de prison et de les envoyer au Maroc. Nous aurons des nouvelles par señor Granados, un cousin du bonhomme d'Osséja qui habite à Barcelone.

Edmond prend le train le 24 décembre à l'aube. Il attend stoïquement que la police vienne le contrôler et l'arrêter. Aucun policier ne se présente. Edmond se dit que les

## Sinon vous êtes morte

policiers ont sans doute fêté le réveillon de Noël en famille et assisté à la messe de minuit, et que maintenant ils dorment. Au lieu d'aller tout droit en prison, il arrive à la gare de Barcelone et prend le train de Madrid. Il est pressé de se présenter à la délégation des Forces Françaises Libres.

Judith ne reçoit aucune nouvelle.

– Allons-y. De toute façon, nous aurions fini par partir. Les boches vont prendre la zone libre tôt ou tard. La guerre leur coûte cher. Ils ont déjà pillé le Nord, maintenant ils vont s'attaquer au Sud.

– Je vais mettre mes vieux habits. Ceux que je porte quand je dors en prison.

Elles franchissent la frontière au milieu de la nuit, sac au dos, lampes torches occultées par un mouchoir de soie à la main, en suivant l'homme d'Osséja sur des sentiers caillouteux. À la première gare, elles prennent le train de Barcelone. Cette fois, la police se montre vigilante et les arrête. Judith téléphone au señor Granados depuis le commissariat de la gare.

Elles passent la nuit au dépôt du commissariat central de Barcelone en compagnie d'une douzaine de femmes à la voix pâteuse et au maquillage incertain.

– Tu crois que ce sont des prostituées, maman ?

– Ou des voleuses. Je ne sais pas.

– Si je connaissais l'espagnol, je pourrais leur demander : “Êtes-vous une prostituée ou une voleuse ?”

Au matin, une jeune fille brune très mince, perchée sur des talons hauts, vient les chercher.

– Je m'appelle Dora Henriquez. Je viens de la part de señor Granados.

– Vous parlez bien français.

– Je suis chanteuse. Je chante des chansons françaises au café Goya.

– Violette allait dans une colonie de vacances à Mimizan<sup>1</sup>. Elle a appris à chanter là-bas. Elle connaît au moins cinquante chansons populaires. Tu pourrais chanter au café Goya, Violette.

– Mais non, maman. Tu as toujours les idées les plus extravagantes.

– Où allons-nous, señorita ?

– Ma mère tient une pension. La délégation des Forces Françaises Libres paie votre séjour en attendant d'arranger votre transfert au Maroc.

---

<sup>1</sup> C'est la colonie de vacances de Daniel et Christiane Molkin. J'ai raconté son histoire dans *Mes enfants, c'est la guerre*.

## Sinon vous êtes morte

La pension est pleine de gens qui attendent. Des jeunes Français qui veulent rejoindre les forces libres, des juifs polonais qui veulent sauver leur peau. C'est la première fois que Violette rencontre des juifs polonais.

– Ils ont beaucoup souffert, maman. En Pologne, les catholiques les insultaient et les battaient. Pourquoi tu ne m'as jamais rien raconté ? J'ignore tout de ton enfance. Tu aurais pu m'apprendre le polonais et le yiddish.

– Ça ne sert à rien. Tu connais le français et l'anglais. Avec ces deux langues, tu iras partout.

– En les entendant, c'est étrange, je me suis sentie juive pour la première fois.

Elles attendent à Barcelone. La délégation des Forces Françaises Libres a beaucoup de dossiers à examiner. Au bout de trois mois, on les transfère à Madrid. Edmond vient de partir.

Elles arrivent au Maroc six mois plus tard. N'entre pas à Casablanca qui veut. La police se méfie de tous ces prétendus réfugiés juifs. Qu'elles soient vraiment juives ne les absout pas : on sait que cette race est menteuse. Les policiers les interrogent séparément pendant plusieurs heures. D'où venez-vous ? Comment avez-vous traversé les Pyrénées ? Qui fréquentiez-vous à Toulouse ? Où habitiez-vous à Paris ?

À peu près convaincus qu'ils n'ont pas capturé deux espionnes de Vichy, les policiers les relâchent et leur indiquent l'adresse d'un centre d'accueil. Une femme portant un uniforme retrouve la trace d'Edmond dans un registre.

– Il est resté peu de temps à Casablanca. Il était étudiant en médecine ?

– Il avait commencé des études à Toulouse.

– Il est parti suivre une formation médicale accélérée en Algérie.

Judith écrit, on lui répond : il est infirmier dans une antenne chirurgicale qui a débarqué en Sicile avec les Alliés. Elle trouve du travail dans une peausserie et loue un petit appartement. Violette se présente à la base aérienne, où l'on engage beaucoup de réfugiés. L'adjudant-chef chargé de l'embauche lui demande ce qu'elle veut faire.

– J'aimerais réparer les avions.

– Écoutez, ma petite. Je ne vois pas défiler beaucoup de lycéennes<sup>1</sup>, or je manque de secrétaires.

– Mais, monsieur...

– Vous devez dire : "Mon adjudant".

---

<sup>1</sup> Après le certificat d'études, les enfants allaient en apprentissage. Les élèves qui passaient l'examen d'entrée en sixième et entraient au lycée étaient peu nombreux.

## Sinon vous êtes morte

– Mon adjudant, je ne veux pas travailler dans un bureau. Je voudrais me rendre utile de façon concrète. Je pense que je peux apprendre la mécanique de précision, ou bien plier les parachutes.

– C’est très romantique, mais je vais vous dire une chose que vous ne savez pas : la guerre se gagne aussi dans les bureaux.

Elle devient secrétaire du capitaine qui dirige les services administratifs de la base. Assise derrière une cloison vitrée, elle classe le courrier. Il lui arrive de taper une lettre ou deux, très lentement, sur sa machine à écrire.

– Ça m’énerve, dit-elle à sa mère. Je ne sers à rien. Le capitaine n’est jamais là. Il paraît qu’il passe ses soirées à boire et ses journées à cuver son alcool. Quand je m’étonne, mes collègues disent : “Oh, c’est un officier de la Coloniale”. D’après eux, les troupes coloniales ont toujours soif. Tous ces gens dans les bureaux sont des ronds-de-cuir, des médiocres. Ils se chamaillent pour des sottises. L’un d’eux accuse l’autre de lui avoir volé ses ciseaux, des trucs comme ça. Pendant ce temps, Edmond risque sa vie en Italie.

### Des tracts dans les boîtes à lettres

Avec l’arrivée de Wanda et Henek à Montpellier, l’hôtel Tournefort se reconstitue une fois de plus. À Paris, Danka et Bronek étaient les petits nouveaux. Maintenant, les rôles sont inversés. Ils habitent ici depuis plus de dix-huit mois. Bronek parle français avec un soupçon d’accent du midi. Les dents de Danka dansent la sardane au milieu de son visage cuivré. Ils envoient des lettres à leurs amis : “Calme plat sur la Méditerranée. Venez donc nous rejoindre.” Ils accueillent Leos Geist et d’autres Polonais. Ils trouvent une jolie chambre dans un grenier pour les Warner.

Wanda passerait bien ses journées à regarder par la fenêtre.

– Regarde, Henek, les toits de tuile. C’est magnifique. Même la lumière est joyeuse, dans le midi. Je suis tellement contente d’être ici !

– Moi aussi, je suis content.

– Quand nous étions sur la Côte il y a deux ans, tu disais que tu préférerais les Carpates.

– Je n’aimerais pas être dans les Carpates en ce moment. D’autre part, je préfère Montpellier à Pithiviers.

– Qu’allons-nous faire ? Il reste un peu d’argent, mais ensuite ?

Henek demande à Bronek comment il gagne sa vie.

– J’étudie la chimie à l’université. Danka étudie le français. Nous avons des b-bourses comme réfugiés.

– Ça suffit ?

## Sinon vous êtes morte

– Tu p-parles ! Je prends tous les b-boulots qui se présentent. J’ai emballé des livres chez un éditeur, collé des étiquettes sur des bouteilles de vin, peint des bicyclettes avec de la p-peinture anti-rouille. J’ai même tondu des moutons.

– Et le statut des juifs ?

– Ils ont convoqué les juifs au commissariat l’été dernier, mais nous n’y sommes pas allés. Après ce qui t’est arrivé. Nous disons que nous sommes p-protestants. Avec un nom comme Müller, ça passe.

Henek n’a pas envie de tondre les moutons. Il trouve une place de stagiaire en radiologie dans le service du Professeur Lopicque. Quand on lui demande s’il est juif, ce qui arrive rarement, il répond qu’il est né catholique comme presque tous les Polonais, mais ne pratique plus depuis longtemps.

Wanda s’inscrit à l’université avec Danka. Elles préparent un diplôme permettant d’enseigner le français à l’étranger. Cela peut servir, qui sait où nous serons demain.

– Ah, Henek, comme j’aime l’université et les étudiants ! Je crois que je pourrais rester étudiante toute ma vie.

– Tant que les étudiants n’ont pas de cannes ferrées, ça va.

– Ils sont tellement aimables ! Les gens sont si gentils dans le midi. Ils parlent plus facilement que dans le Nord. Tu te souviens, tu l’avais déjà remarqué quand tu habitais à Toulouse.

La bonne humeur bavarde des méridionaux est aussi contagieuse que la rougeole. Les Polonais se remettent à discuter le soir comme à l’hôtel Tournefort. Danka et Bronek ont cessé de ressembler à des enfants naïfs. Les grosses lunettes de Bronek ne lui font plus la tête d’un bon élève, mais plutôt celle d’un professeur. Il a pris l’habitude d’essuyer les verres avec son mouchoir avant d’énoncer des vérités définitives.

– Henek, Wanda, vous p-pourriez peut-être nous aider.

– Vous avez besoin d’aide ? Quel genre d’aide ?

– Distribuer des tracts dans les b-boîtes à lettres, par exemple.

– Toi, Bronek, tu distribues des tracts ? Toi aussi, Danka ?

– Oui, et Leos aussi. C’est même lui qui a commencé.

– Leos ? Comment as-tu eu cette idée ?

– J’ai trouvé un paquet de tracts dans la rue... Non, je blague. Quand je travaillais chez Citroën, j’ai rencontré des gars qui appartenaient à un réseau clandestin. Ils m’ont dit : “Tu pars à Montpellier ? Va au café Balto, rue des Pélicans, et demande *Roger*.” C’est Roger qui nous donne les tracts. Je lui ai présenté Danka et Bronek. D’ailleurs ils m’ont

## Sinon vous êtes morte

dépassé. Roger a pensé qu'ils étaient mûrs pour le grand saut et il leur a proposé d'adhérer au Parti.

– Ne fais pas le modeste, Leos. Toi aussi, tu as adhéré.

– Après vous.

Leos sourit comme si l'adhésion au Parti était une farce de plus. Henek fronce les sourcils.

– C'est le Parti Communiste qui imprime vos tracts ?

– Au d-début, nous ne le savions pas. Tant que l'Union Soviétique et l'Allemagne étaient alliées, c'était secret. C'est toujours secret, remarque, p-puisque le Parti est interdit.

– Cela m'étonne que tu sois devenu communiste, Bronek. Ton père est quand même un patron capitaliste, non ? Je me souviens que tu te disputais avec Milek à l'hôtel Tournefort.

– Déjà en Pologne, Danka et moi nous collections de l'argent pour les prisonniers politiques. Le c-ommunisme, c'est l'avenir. Ça permet de résoudre le problème juif, en plus.

– J'espère que vous savez ce que vous faites. Pour l'instant, vous vous amusez comme des gosses. Comment les Français disent-ils ? Un jeu de piste... Rendez-vous au coin de la rue des Sœurs Noires et de la rue du Puits du Temple. Dire le mot de passe à un inconnu qui vous livrera les dernières consignes du Parti...

– Tu ferais mieux de ranger ton esprit c-critique au p-placard, Henek. Le temps de l'action est venu.

– L'action n'a pas besoin de vous. Les chars, les avions et les sous-marins des alliés vont démolir le Troisième Reich qui devait durer mille ans. Alors vos petits tracts... Les boches ont attaqué l'Union Soviétique, l'Angleterre et maintenant les États-Unis. C'est la folie des grandeurs ! Hitler ressemble à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. En attendant que le Reich éclate, le Parti Communiste, comment dit-on, profite de la situation. Il voit des gens que la déroute a plongés dans le désarroi : des patriotes français, des juifs persécutés qui ont envie de résister. Le Parti recrute à tour de bras, engrange les militants. Après la guerre, hop, il prend le pouvoir.

Henek accepte d'aider ses amis à glisser des tracts dans les boîtes aux lettres, mais refuse de s'impliquer davantage. Les étudiants réfugiés, nombreux à l'université de Montpellier, sont presque tous secrètement communistes. Wanda n'a pas peur d'eux. Elle trouve que son mari a tort de me méfier du Parti.

## Sinon vous êtes morte

Tout irait bien s'il n'était pas si difficile de trouver à manger. Wanda se lève à quatre heures du matin pour faire la queue devant les magasins. Henek prend le relais quand elle doit partir à la faculté.

– J'espère qu'ils auront des poireaux. Le légume d'hier avait vraiment mauvais goût. Je ne sais pas où ils trouvent tous ces légumes bizarres. Cela n'existe pas en Pologne.

– Mais si. Hier, nous avons mangé des raves. En Pologne, ça s'appelle *rzepa*. C'est Danka qui me l'a dit. On le donne aux cochons.

– À Pithiviers, nous mangions des rutabagas, des sortes de navets très coriaces.

– J'aimerais qu'ils distribuent des tickets pour la viande. Cela fait au moins trois semaines que nous sommes végétariens.

Ils échangent leurs tickets de cigarettes contre un petit supplément de pain. Quand ils ont un peu d'argent, ils achètent des conserves au marché noir. C'est cher, mais Wanda est prête à tous les sacrifices pour envoyer des colis à ses parents et beaux-parents. Du courrier arrive de Pologne, acheminé par la croix rouge. Wanda s'inquiète.

– Avant, il y avait toujours un mot de mon père à la fin. Depuis quatre lettres, plus rien. Ma mère écrit qu'il s'est cassé le bras. Je me demande pourquoi il n'écrit pas un ou deux mots de la main gauche.

– Ils ont sans doute emmené les hommes dans des camps comme celui de Pithiviers et elle ne veut pas te le dire.

Vers le mois d'avril 1942, la mère de Wanda lui écrit que ce n'est plus la peine d'envoyer des colis : les Allemands remplacent les précieuses boîtes de conserve par le même poids de pierres. C'est la dernière lettre<sup>1</sup>.

### Un grand général

Quand Henek a assuré une garde de nuit dans le service du professeur Lapicque, il profite de sa journée libre pour aller au cinéma (après avoir fait la queue devant l'étal du marchand de légumes et rapporté à la maison une livre de topinambours).

– Tu as vu un b-bon film ? lui demande Bronek.

– *Les Visiteurs du Soir*. Une histoire d'amour qui se passe au Moyen-Âge, juste ce qu'il faut pour franchir l'obstacle de la censure allemande. À la fin, le diable change les deux amoureux en statues de marbre, mais leur cœur bat toujours. Je me suis dit que cela

---

<sup>1</sup> Les Allemands ont d'abord emmené les hommes dans un "camp de travail". Puis ils ont construit un camp d'extermination à Belzec, à l'ouest de Lwów, dans lequel ils ont gazé les juifs de Galicie orientale. Sur les 160 000 juifs de Lwów, 700 vivaient encore en 1945.

## Sinon vous êtes morte

voulait peut-être représenter la France. Elle paraît figée comme une statue, mais son cœur éternel n'a pas cessé de battre. Avant le film, il y avait les actualités.

– Ils montrent les troupes allemandes qui ne p-progressent plus sur le front russe ?

– Bien sûr. En prétendant qu'elles écrasent l'ennemi. Une chose m'intrigue : ils ne présentent jamais le moindre reportage, hmm, sur les camps de travail pour les juifs à l'Est. Pour le front russe, ils montrent des images fausses, mais ils montrent quand même quelque chose. Les juifs disparaissent dans le néant.

– L'armée allemande est f-forte, mais l'armée soviétique va la vaincre. Puisqu'elle défend les acquis du p-prolétariat.

– Tu es devenu encore plus rouge et plus ridicule que Milek. Je me demande où il est, celui-là<sup>1</sup>. L'armée allemande va perdre, mais tu sais qui va la vaincre ? Pas tes prolétaires et tes moujiks. Non, c'est un grand général qui va gagner cette bataille. Regarde : je lis un livre qui raconte comment ce grand général a déjà battu Napoléon.

Henek montre un livre russe. Ils connaissent tous assez bien les caractères cyrilliques pour lire le titre, *Voïna i mir*, et le nom de l'auteur, Tolstoï. Le premier mot du titre est identique en polonais, mais il s'écrit *Wojna*. Il signifie guerre.

– Tu lis *Guerre et Paix* ? Comment s'appelle le général, déjà ? Koutouzov ?

– Koutouzov va sortir de sa tombe pour arrêter les boches ? Je veux parler du général Hiver. Ils croient que là où les chevaux de Napoléon ont échoué, leurs chars vont réussir. Le général Hiver se rit des chars. Il gèle l'essence dans les réservoirs. Au moins, un cheval, ça réchauffe un peu.

– Et tu peux le manger, remarque Leos.

– Tu lis le russe, Henek ? demande Danka.

– Quand j'étais gosse, les Ukrainiens ont occupé Lwów pendant des mois. Tu es trop jeune pour t'en souvenir. Nous avons appris l'ukrainien à l'école. C'est proche du russe. J'ai beaucoup oublié, mais quand je lis Tolstoï ça revient. De toute façon, lire un livre dans sa version d'origine est toujours une bonne chose.

– Ah oui ? L'autre jour, j'ai vu que tu lisais la Bible en français.

– J'ai déjà lu l'Ancien Testament en hébreu. Je dois lire le Nouveau Testament, puisque je veux passer pour chrétien.

– Et alors ? demande Leos. Que penses-tu de Jésus ?

– Il ressemble à Gandhi. Tendre l'autre joue... Les juifs l'ont entendu : ils ne font que cela depuis des siècles.

---

<sup>1</sup> Dans le Caucase (et dans mon roman *Kama*).

## Sinon vous êtes morte

– Par les temps qui courent, nous pourrions cesser de tendre l’autre joue.

– Ah, ça se discute. Le peuple juif a réussi à traverser les siècles en évitant de se battre. Nous devons rester fidèles à nos principes. C’est justement ces principes que les méchants rejettent. Le christianisme, la démocratie, c’est toujours la défense du faible contre le fort. Le fascisme, le nazisme, c’est la loi du plus fort.

– Tu oublies le c-communisme, remarque Bronek. C’est aussi la défense du faible contre le fort. C’est même la vraie d-défense du faible contre le fort, parce que le c-christianisme, je le vois plutôt du côté du manche. Pendant des siècles, tout le monde devait être chrétien. Les juifs ou les sauvages qui refusaient de se c-convertir allaient au b-bûcher.

– Je veux bien reconnaître que le christianisme est totalitaire si tu admetts que le communisme l’est encore plus.

Cette discussion ne cesse jamais. Bavarder en buvant du café-crème leur rappelle l’époque de l’hôtel Tournefort et permet d’oublier un peu la guerre.

Les Allemands n’oublient pas la guerre. Ils réclament de plus en plus de juifs pour leurs camps de travail de l’Est.

– Alors quoi ? demandent-ils aux autorités françaises. Ça vient ?

– Si vous croyez que c’est facile. Ils se cachent. Nous préparons une nouvelle rafle.

– *Ach*, vous faites trop grand, comment dites-vous, tintouin avec vos rafles. Tout le monde vous effrayez. Bien sûr les juifs ensuite se cachent. Les gens dans la rue ont peur la police. Maintenant, voient les juifs comme victimes. Ils ont pitié. Même l’évêque proteste.

– Un seul évêque, à Toulouse. Ce n’est rien. Les autres soutiennent le Maréchal. Nous débusquerons les juifs dans leurs cachettes, n’ayez crainte.

La voix de Mgr Saliège, évêque de Toulouse, porte jusqu’à Montpellier. Henek entend son écho à l’hôpital en août 1942.

– Il a demandé à tous les prêtres de son diocèse de lire une lettre pastorale “sur la personne humaine”. Plusieurs médecins en parlaient ce matin. Certains pour l’approuver, d’autres pour souligner qu’il est gâteux. Il a dit que les gendarmes traitaient les juifs comme un “vil troupeau”.

Bronek ricane.

– Il ne proteste pas contre le principe de la d-déportation des juifs, mais seulement contre le manque de délicatesse des p-pandores. Enfin, c’est mieux que rien. Si tous les prêtres de France l’imitent, cela fera réfléchir Laval et les b-boches.

## 11 Les enfants sur la paille

### **La rafle du Vél d'Hiv.**

Un soir de juillet 1942, une voisine de Tounia, une juive polonaise nommée Genia, frappe à sa porte. Elle connaît quelqu'un qui connaît un commissaire.

– Tu sais ce que j'ai appris ? Ils préparent une grande rafle. Cette fois, ils prendront aussi les femmes. Je vais me planquer quelques jours chez Arlette. Tu devrais venir.

– La postière ? C'est tout petit chez elle. Je ne vais pas lui imposer ma présence.

– Tu aimes mieux partir dans un camp ?

– Mais non. Je dois rester libre pour aider Armand et envoyer des colis. J'ai une amie dans l'île Saint-Louis. Elle vit dans un grand appartement qu'elle tient de sa grand-mère, je crois. Je descends chez la concierge pour lui téléphoner.

Cette amie, c'est Simone Réti, qu'elle a rencontrée sur le quai de la gare d'Austerlitz en mai 40. Elle la voit de temps en temps dans un café sur les boulevards. Willy Bern, le copain d'Armand au régiment, est parti en Espagne, puis en Afrique.

Ouf, Simone répond au téléphone.

– Tu prends tes cliques et tes claques et tu viens ici, après on avisera. Au 51 de la rue Saint-Louis en l'Isle. Tu verras, il y a un portail décoré et deux grandes cours pavées. C'est un immeuble qui appartenait jadis à l'archevêché.

L'appartement est rempli de dessins et de tableaux représentant des vases de roses ou d'iris, des femmes nues, la cathédrale Notre-Dame, des péniches sur la Seine.

– C'est toi qui as fait tout ça ? demande Tounia.

– Je vais dans une académie de peinture après le boulot. D'ailleurs, j'ai plus de temps pour dessiner et peindre depuis que l'Allemagne a déclaré la guerre à l'Amérique. Jusqu'en décembre 41, la Standard Oil vendait du pétrole aux Allemands. C'était officiel et autorisé. Ensuite, ils ont continué en douce. Les affaires étaient très bonnes, tu comprends.

– Maintenant, ils ont arrêté ?

– S'ils continuent, c'est vraiment en cachette. En tout cas, c'est le calme plat au bureau. Pendant que mes collègues tricotent, je dessine.

Deux ou trois jours se passent. Pas la moindre rafle. Le 15 juillet, Tounia reprend ses cliques et ses claques.

– Je vais rentrer.

– Tu n'es pas bien, ici ?

## Sinon vous êtes morte

– Si, très bien, mais là-bas, c'est plus commode pour aller travailler. Le matin, je vais à Laënnec. Je me glisse dans le service de mon patron, le professeur Ramon, histoire de ne pas oublier mon vrai métier. L'après-midi, je travaille chez un bijoutier turc. Tu sais ce que je fais ? Il m'a appris à découper des Sainte-Thérèse et des Saint-Michel en métal, et à les souder sur des bagues bon marché avec un chalumeau.

Elle n'est pas chez elle depuis dix minutes que Genia entre en coup de vent, cramoisie et échevelée.

– Cette fois, c'est sûr. La rafle, ils vont la faire cette nuit.

– Je reviens justement de chez mon amie, je ne vais tout de même pas y retourner. Je reste ici, on verra bien.

– Tu es folle ? Je te dis que cette fois c'est sûr. Viens au moins chez Arlette pour cette nuit.

Tounia suit Genia chez Arlette en traînant les pieds. Au petit matin, on entend un vacarme dans l'immeuble, des coups sur les portes, des voix viriles. Elles regardent par la fenêtre. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards montent dans des autobus. Les enfants sont mal réveillés. Des policiers les poussent pour qu'ils avancent plus vite.

– On ne voit que des policiers français. Pas un Allemand.

– Nous avons de la chance d'être seules. Avec des petits enfants, comment veux-tu. Celle-là, regarde, son bébé au sein.

Tounia retourne chez Simone.

– Ils sont venus ? Tu leur as échappé ?

– Je me suis cachée chez la voisine.

– Ici aussi, il y avait des flics et des autobus. Dans tout Paris. On dit qu'ils ont regroupé les juifs dans le Vél d'Hiv.

– Le velledive ?

– C'est un vélodrome. Un endroit pour les courses cyclistes sur piste, en hiver. À côté de la tour Eiffel. Maintenant, tu vas rester. J'aime mieux avoir quelqu'un, tu vois. Quand je suis seule, avec toutes ces histoires, j'ai peur.

Simone va rue Edgar Poe avec un cousin. Ils emportent les affaires de Tounia dans des sacs à dos. Ses vêtements, et aussi les photos, les papiers, les lettres de Pologne, les vestiges d'un monde qui va disparaître.

– Regarde, Simone, la photo de mon mariage. La grosse dame, c'est la mère d'Armand. Là, c'est la mienne. Mes sœurs qui habitent à Varsovie... Les Allemands ont

## Sinon vous êtes morte

chassé les juifs de notre ville et les ont regroupés à Łódz, dans un ghetto. Il y a aussi un ghetto à Varsovie. Je leur envoie des colis tous les jours.

Tounia découd son étoile jaune. Malvina lui procure des faux papiers.

– Voilà, maintenant tu t'appelles Antoinette Estelle Cassard. J'ai choisi un prénom proche de Tounia. Si quelqu'un crie : "Antoinette" derrière toi, il faut que tu aies le réflexe de te retourner.

– Je suis née à La Roche sur Yon, 12 rue Sadi Carnot. Où est-ce ?

– En Vendée. Je t'ai apporté des tickets d'alimentation. Simone a des tickets pour une seule personne, je suppose.

– Oh, elle reçoit à manger de ses parents en Bourgogne. De la charcuterie, des fromages, des conserves de légumes et de fruits. Je n'ai jamais aussi bien mangé.

– Tu découvres le bon côté de la France au moment où le pays montre par ailleurs un bien vilain visage.

– Simone est une femme formidable. Elle est libre et impertinente. Elle dit des choses méchantes en riant. C'est une artiste. Elle porte des vêtements de toutes les couleurs, et même les vêtements de Willy, il les a laissés dans un placard quand il est parti dans la Légion. Elle a toute une collection de chapeaux. D'ailleurs, un chapeau, elle appelle ça un bibi. Mes parents n'étaient pas pieux, mes frères et sœurs encore moins, mais je comprends maintenant que j'ai été marquée par tous les commandements de notre religion, mine de rien. Simone me libère. Je m'enrichis à ses côtés. Je m'épanouis. Le bon côté de la France, comme tu dis.

– Tu apprends le français, en plus.

– Juste en dessous, j'ai la concierge. Elle dit : "Dans ma maison, il n'y a pas de juifs." Simone l'appelle "la fouine". Je prétends que mon mari est prisonnier de guerre en Allemagne. Si des lettres arrivaient de Pithiviers, la concierge saurait qu'il est juif, donc j'ai demandé à Armand d'envoyer le courrier chez une autre concierge, 33 rue du Renard.

### Le dernier médecin

Les gendarmes qui gardent le camp de Pithiviers ont été informés qu'une énorme rafle a eu lieu à Paris les 16 et 17 juillet 1942. Ils préviennent Armand. Préparez-vous, docteur, ils vont venir ici.

Une énorme rafle ? Déjà tellement de rafles, se dit Armand. Où vont-ils trouver encore des juifs ? À moins qu'ils s'inventent de nouveaux ennemis. Arrêtons les hommes chauves !

## Sinon vous êtes morte

Il reste très peu de monde dans le camp : Armand, un dentiste et quelques cuisiniers. Plusieurs centaines d'hommes ont été transférés à Compiègne en mai avec Bernard Kohn. Un train de marchandises a emmené un millier d'hommes vers l'est le 25 juin, un autre a vidé le camp le 17 juillet.

Deux ou trois médecins sont partis en mai, deux ou trois le 25 juin, deux ou trois le 17 juillet. À chaque fois, Armand pense "Ce sera bientôt mon tour", mais Gauthier, le gros médecin de Pithiviers, le rassure.

– Non non, Kassar, tu ne risques rien. Ils m'ont promis que tu ne seras pas déporté.

Armand et Tounia espèrent une libération prochaine.

Chaque baraquement de trente mètres sur six de Pithiviers devait accueillir quatre-vingt-dix prisonniers allemands. En serrant les châlits, on y a entassé cent vingt hommes de mai 1941 à juillet 1942. Maintenant, on double la mise : on aménage les baraquements pour deux cent cinquante personnes, ce qui consiste simplement à répandre de la paille par terre. Une inspectrice de la Croix Rouge vient inspecter.

– Pour des juifs, ça suffira bien.

Armand Kassar voit arriver des milliers de personnes à partir du 22 juillet. Ils n'ont pas eu de mal à trouver d'autres juifs. Au lieu des hommes seuls des rafles précédentes, des familles entières : des mères avec leurs enfants, quelques pères, des grands-parents. Des bébés crottés et fiévreux qui pleurent sans arrêt. Des angines, des otites, des rougeoles, des scarlatines, des coqueluches, des diphtéries, des maladies contagieuses, des maladies graves qu'il n'a jamais vues, des appendicites. Il ne distingue plus le jour de la nuit. Il prend le dentiste comme assistant. Il demande aux gardiens de lancer un appel par haut-parleur pour réclamer quelqu'un possédant des connaissances médicales. Une femme médecin se présente dans son bureau.

– Je vous aiderai un peu. J'ai deux enfants de trois et cinq ans qui ont besoin de moi.

– Vous ferez ce que vous pourrez. Mais dites-moi, comment se fait-il vous soyez tous dans un tel état ?

– Nous avons passé cinq jours dans le Vél d'Hiv. Les gens vont au stade pour quelques heures, d'habitude, pas pour cinq jours. Les toilettes ont débordé, vous imaginez. Il faisait très chaud, c'était ça le pire. J'avais eu la présence d'esprit d'emporter du pain et des fruits. Beaucoup de gens n'avaient rien à manger. Il n'y avait pas de lits, ça aussi c'était très embêtant, pour les enfants. Quand nous avons traversé Pithiviers à pied en venant ici, les gens nous regardaient avec mépris. On nous a traités comme des bêtes, alors nous

## Sinon vous êtes morte

ressemblons à des bêtes. Les gens pensaient : “Bon débarras.” Ils riaient. Je me demandais s’ils n’allaient pas nous jeter des pierres.

– C’est la méthode allemande, mais ce sont les Français qui l’appliquent. Un gardien me donne de temps en temps le journal d’ici. Regardez.

Il sort des journaux d’un tiroir. Des passages qu’il a soulignés dans des articles parlent de “la pouillerie sémite” et de “la conquête juive de la France”, se félicitent que “le règne des juifs soit fini”.

– Cette fois, ils ont pris tout le monde, remarque-t-il. Pas seulement les hommes.

– Une rumeur circulait depuis plusieurs jours : une nouvelle rafle. Personne ne pensait qu’ils emmèneraient les femmes et les enfants. Les hommes, ceux qui restaient après les premières rafles, se sont cachés. Ils ont quand même attrapé encore trois mille hommes, et puis dix mille femmes et enfants. Nous avons appris ces chiffres par certains des flics qui nous gardaient au Vél d’Hiv. Des communistes, je crois. Les mêmes, peut-être, qui s’abstenaient de faire du zèle. Ils passaient chez les gens, ils disaient : “Ah, les enfants dorment. Vous n’êtes pas prêts. Nous reviendrons dans deux heures.” Pour leur laisser le temps de s’enfuir.

– Il y a les braves gens partout, même chez les flics. Même chez les Allemands.

– Dieu vous entende. Ils ont emmené les hommes, et aussi les femmes célibataires, dans un camp en banlieue d’où ils partent en train je ne sais où. Au Vél d’Hiv, il y avait des mères avec leurs gosses, et aussi quelques vieux.

– Mais pourquoi vous ont-ils gardé cinq jours dans le vélodrome ?

– D’après les flics communistes, les boches demandent des travailleurs, pas des enfants. Ces salauds de collabos auraient bien voulu nous envoyer directement du Vél d’Hiv à la gare pour partir à l’est, mais ils doivent d’abord convaincre les boches de prendre aussi les gosses. Ils ne pouvaient pas nous garder au Vél d’Hiv plus longtemps, ou alors les gens se seraient mis à mourir. Ils nous ont amenés ici.

– Ils devaient se douter que les Allemands ne changeraient pas la règle du jour au lendemain. Ils ont vidé ce camp et ont commencé à l’aménager pour vous. Ils ont mis la paille par terre.

– Au moins, nous avons à boire et à manger.

– Ce camp était destiné aux prisonniers allemands, pas aux enfants. Il faudrait les pots de chambre et les langes. Les enfants ont la diarrhée, la paille commence à sentir très mauvais, mais les gendarmes ne veulent pas la changer. Ils me disent le budget ne permet pas, ils ne veulent pas jeter l’argent par les fenêtres.

– Vous êtes ici depuis longtemps ?

## Sinon vous êtes morte

– Mai 41. Un an et deux mois. Je ne peux pas dire que j’ai été pris dans une rafle. Je suis allé au commissariat moi-même, bêtement.

Armand ne soigne pas que des enfants. Les policiers qui accompagnent un des convois du Vél d’Hiv lui amènent une femme qui hurle comme une damnée.

– Mais regardez donc ! Regardez tous ces gens ! Ils vont tous les tuer ! Ils vont les tuer ! Ils vont les mettre dans des wagons et les faire mourir ! Ils vont les emmener et les empoisonner dans des wagons ! Tous ! Tous empoisonnés ! Et vous les Français, vous les flics, vous êtes complices ! Tous complices ! Tous mourir !

– Calmez-la, Docteur, disent les policiers. Faites-lui une piqûre !

Armand s’avance vers elle. Quand elle voit sa blouse blanche et sa belle tête ronde, elle se calme. Armand lui entoure les épaules de son bras.

– Je dois aider ces gens. Je suis médecin. Vous êtes juive ? Je suis juif aussi. Il faut les aider. Comment vous appelez-vous ?

– Erna Weinstein.

– Vous êtes seule ?

– J’étais avec mon fils au Vél d’Hiv. Il a onze ans, mais il est débrouillard. J’ai vu une femme toute seule. Je lui ai demandé où étaient ses enfants. Elle m’a dit qu’elle avait encouragé sa fille à s’enfuir. C’était possible, pour un enfant. Il y avait beaucoup de désordre, des débuts de révolte, des bousculades près des portes quand on les ouvrait pour laisser passer une ambulance. Les policiers étaient submergés. J’ai convaincu mon fils d’essayer, d’aller se réfugier chez son copain de classe, qui n’est pas juif. Il jouait souvent chez son copain. Je lui ai promis que j’irais le rejoindre. J’ai fait une tentative, mais je n’ai pas réussi. J’espère qu’il va bien.

Cette jeune femme devient la collaboratrice d’Armand à l’intérieur du camp. Elle aide les mères à nettoyer les baraquements et à laver les vêtements. Elle organise des jeux pour les petits. Elle tente de faire naître un peu d’espoir.

Une représentante de la Croix Rouge trouvait que la paille convenait à des juifs. Cette organisation envoie maintenant une infirmière, Marie-Louise Blondeau. Les enfants l’adorent. Ils l’appellent Mzelle Mimi. Il y a des braves gens à la Croix Rouge, pense Armand, comme dans la police.

La paille souillée favorise la contagion. Armand envoie les enfants souffrant de diphtérie et d’autres maladies graves à l’hôpital de Pithiviers. Plusieurs meurent. Leurs tombes porteront (après la guerre) des inscriptions comme “Victime de la barbarie hitlérienne”. Il aurait été plus juste de dire “Sauvé de la barbarie hitlérienne par la barbarie française”, puisqu’en les privant d’un peu de paille on leur a évité la chambre à gaz.

## Sinon vous êtes morte

### La séparation

Oberg et Knochen dirigent la police allemande en France. Bousquet et Leguay, leurs homologues français, ne les considèrent pas comme des boches, mais d'abord comme des collègues. Ces professionnels compétents déporteraient tous les juifs présents en France sans la moindre anicroche s'ils pouvaient tenir à l'écart les soi-disant spécialistes des affaires juives : l'*Hauptsturmführer* SS Dannecker et son homologue français, Darquier de Pellepoix. Des antisémites délirants, convaincus que la France enjuivée compte un million de juifs, dont cent mille hommes en âge de travailler.

– Nous vous en livrons quatre mille pour commencer, disent les policiers français aux policiers allemands. Nous comptons procéder dans l'ordre. D'abord, les déchets expédiés par les Allemands eux-mêmes, comme dit le président Laval : les juifs réfugiés ou expulsés d'Allemagne, les juifs réfugiés des parties annexées de la Tchécoslovaquie et de la Pologne. Nous vous les rendons très volontiers. Ensuite, nous vous confions les autres juifs polonais, puisque de toute façon il s'agit de les installer là-bas chez eux à l'est.

Oberg et Knochen sont satisfaits, mais Dannecker s'affole.

– Seulement quatre mille ? À Eichmann j'ai annoncé quarante mille pour cette année. Deux trains de mille par semaine il a prévu.

– Il faut que la population s'habitue. On chasse les juifs étrangers, les parasites, les trafiquants, qui la dérangent. Pour les juifs français, nous verrons plus tard. Nous en avons arrêté quelques-uns en représailles d'attentats, ou bien parce qu'ils étaient connus. D'après les Renseignements Généraux, la population approuve l'arrestation des juifs étrangers, mais pas celle des juifs français.

Oberg et Knochen consultent leurs supérieurs en Allemagne. On déportait les hommes "en âge de travailler", de seize à quarante ans. On décrète que les hommes peuvent travailler jusqu'à cinquante-cinq ans, ou même soixante.

Les trains arrivent d'Allemagne aux jours et heures annoncés, avec cette merveilleuse ponctualité qui fait la fierté du *Reichsbahn*. On déporte les hommes, jeunes et vieux. On ne doit pas dire "déporter". On transplante, on évacue.

L'impensable finit par se produire : un train repart à vide. Eichmann est furieux. Le Reich perd la face ! Sommes-nous incapables d'organiser quelques petits transports vers l'est ?

On décide que les femmes aussi peuvent travailler – mais pas les femmes enceintes ni celles qui ont un bébé au sein, si c'est pour travailler. La police française constate vite que les femmes sans enfants rassemblées à Pithiviers et ailleurs ne rempliront pas

## Sinon vous êtes morte

beaucoup de trains. Leguay et Bousquet proposent un changement de programme à leurs amis allemands.

– Le problème serait réglé si vous acceptiez de prendre des familles. Des mères, des enfants, et aussi des grands-parents.

Oberg et Knochen téléphonent à Berlin. Nous devons en référer à Herr Heydrich, peut-être même Herr Himmler. Franchir un tel pas ne se fait pas du jour au lendemain. Bon, ce n'est pas si difficile : il suffit de changer quelques mots, de remplacer "camps de travail" par "colonies de peuplement".

En attendant que la bureaucratie allemande prépare les décrets nécessaires, Leguay et Bousquet prennent les devants : les mères peuvent passer pour des femmes sans enfants si leurs gosses restent à Pithiviers.

On commence à déporter les mères en les séparant de leurs enfants<sup>1</sup>. Cent quarante-sept mères le 31 juillet, mille le 2 août. Sur ces mille femmes, cinq cents sont gazées dès leur arrivée à Auschwitz. Trois survivront jusqu'à la fin de la guerre.

Les gendarmes séparent les mères de leurs enfants à coups de bâton et les emmènent dans un champ à l'extérieur du camp. Elles embrassent leurs enfants à travers les barbelés. Certains enfants ont déjà perdu le ruban ou la médaille portant leur nom. Des mères hurlent, se tapent la tête contre les poteaux, attaquent les gendarmes. Docteur, vite, faites-lui une piqûre !

Les enfants, pris de panique, se couvrent de merde. Les gendarmes déshabillent une hystérique et la passent à la douche froide. Armand ressent une angoisse brutale, physique. J'éprouverais sans doute la même sensation face à une catastrophe, se dit-il. Un tremblement de terre, l'éruption d'un volcan, un naufrage. Je dois porter secours. Tout repose sur moi. Il faut que je garde mon sang-froid. Ils ne retrouveront jamais leurs mères.

Des femmes de la région, engagées comme auxiliaires, font subir aux mères des fouilles vaginales et anales pour les empêcher d'emporter leurs diamants. Elles sont d'autant plus brutales qu'elles ne trouvent rien. La police aux questions juives de Darquier de Pellepoix est déjà passée avec ses matraques. Les poches des vêtements sont déchirées depuis longtemps, et les doublures fendues. On éventre les oreillers et les édredons des enfants. Le duvet vole de tous côtés comme les fleurs de cerisier dans les jardins japonais. Les femmes se sont donné la consigne : il faut jeter les bijoux et l'argent dans la fosse à purin. Vous les voulez ? Allez-y !

---

<sup>1</sup> Cet épisode sera si bien refoulé dans l'inconscient collectif français qu'un journaliste, Eric Conan, étonnera l'opinion en le "révélant" au bout de cinquante ans.

## Sinon vous êtes morte

Certains enfants de onze ans vigoureux pourraient déjà travailler. Les gendarmes les laissent accompagner leurs mères, puisqu'il faut les remplir les wagons à bestiaux. Les Allemands inspectent les trains et font descendre les enfants. Le décret autorisant leur évacuation n'est pas encore paru. L'âge des travailleurs n'a pas changé : de seize à soixante ans.

### Porter les bagages des juifs

Armand mange sur un coin de son bureau, sans s'arrêter de travailler. À toute heure du jour et de la nuit, des petits corps malades défilent devant lui. Des milliers de gosses abandonnés dans le camp.

Mzelle Mimi montre Paris-Soir à Armand.

– Regardez ce communiqué, docteur : “Nous tenons à démentir la rumeur absurde selon laquelle des mères juives auraient été séparées de leurs enfants.”

– Il faudrait que les journalistes viennent ici. Bah, cela ne servirait à rien, puisqu'il n'existe plus la presse libre. C'est l'État totalitaire.

– Ils ont laissé des mères, celles qui ont un bébé au sein, une pour huit enfants à peu près. Leur moral est très bas. Elles peuvent à peine s'occuper de leurs propres petits, alors comment pourraient-elles se consacrer aux autres ?

Armand visite les baraquements avec Mzelle Mimi. Le chef de baraque est un gamin de quatorze ans, le sous-chef une fillette de douze ans.

– J'ai l'impression que les grands accaparent la soupe, remarque Armand.

– C'est que les petits refusent de manger.

Décharnés, prostrés, hébétés, comme engourdis, les enfants de deux ou trois ans se redressent lentement en voyant Mzelle Mimi et murmurent : “Maman, Maman !” On ne les entend pas pleurer, mais des larmes coulent sur leurs joues. On leur a rasé le crâne à cause des poux. De temps en temps, l'un d'eux se lève et va jusqu'à un seau rempli d'excréments. Tous souffrent de diarrhée.

– J'ai demandé aux cuistots de cuire des carottes contre la diarrhée, mais ils ont seulement les choux et les rutabagas.

– Ils se grattent jusqu'au sang. Vous ne pouvez rien faire pour leur peau, docteur ?

– Ils dorment sur la paille. Leur peau s'irrite. Comme la paille est sale, les lésions s'infectent. Nous allons nettoyer au moins les plaies purulentes.

Les plus jeunes ont oublié jusqu'à leur nom. “Je suis le petit frère de Pierre”, répète sans arrêt un enfant de deux ans. Une petite fille réclame sa poupée. Ils s'accrochent à Mzelle Mimi.

## Sinon vous êtes morte

- Regarde, Mzelle Mimi, cette culotte c’est ma maman qui me l’a tricotée.
- Mzelle Mimi, je veux savoir quand je reverrai ma maman. Je veux savoir, je veux savoir !
- Pourquoi ils nous aiment pas, les Allemands ? Tu le sais, toi, Mzelle Mimi ?
- Non, je ne sais pas.
- Armand se souvient de son enfance.
- Je me posais la même question. À propos les Polonais, pas les Allemands. Je suis venu en France pour échapper à l’antisémitisme. Je n’ai pas échappé longtemps.
- Les Français ne sont pas tous antisémites.
- Vous avez raison. Je connais au moins deux personnes. D’abord vous, ensuite une femme qui chez elle cache mon épouse, à Paris.
- C’est stupide de vouloir chasser les juifs. Je ne sais pas si on trouverait beaucoup de médecins français capables de faire ce que vous faites ici.
- J’y pense souvent. Ce que je fais ici, personne ne l’a jamais fait. C’est une expérience unique. Avez-vous déjà entendu parler une chose pareille ? Des enfants de deux ans sans parents dans un camp ?
- Alors même que cela se produit, les journaux le démentent.
- Pendant la grande guerre, ma mère m’a emmené dans un hôpital pour me montrer. Les médecins travaillaient beaucoup, couper les jambes, extraire les éclats d’obus. Pendant toutes les guerres, les hôpitaux de campagne, les blessures horribles, le sang et la merde. Mais ici, les enfants... Une femme criait, le premier jour : “Ils vont tous les tuer !” Je me suis rendu compte peu à peu qu’elle avait raison, que nous sommes tous condamnés à mort. Je suis enfermé dans cette souricière comme les autres, sans espoir d’évasion. Moi aussi, ils vont me tuer. Dans les autres guerres, on ne tuait pas les médecins avec leurs malades. Il y a un médecin-chef en titre à Pithiviers. Il m’a promis que je serais libéré. Promesse fallacieuse. Mais comment pourrais-je abandonner ces pauvres enfants, et les quelques mères qui restent ? Je ne peux pas concevoir d’être séparé d’eux.
- La chose la plus triste, c’est que les grands, à partir de huit ans, ont compris qu’ils ne reverront pas leurs parents. Ils ne le disent pas aux petits. Ils rassurent les petits. Souvent, ils adoptent un petit, surtout les filles. Si je me laissais aller, je finirais par pleurer autant qu’eux. Vous dormez un peu, docteur ?
- Au milieu de la nuit, je n’ai plus personne à voir, alors je m’aperçois les cuisiniers ont apporté le dîner gastronomique. Déjà froid depuis longtemps. Ils préparent les bonnes choses pour moi, les ragoûts, les gâteaux, je ne sais pas où ils trouvent la viande et les

## Sinon vous êtes morte

œufs. D'un seul coup je me réveille, le nez dans mon assiette. J'ai commencé à manger et je me suis endormi. Peut-être vous ne dormez pas beaucoup non plus.

– Dès que je m'endors, des cauchemars affreux me réveillent.

– Vous n'êtes pas obligée de revenir.

– Ne dites pas cela, docteur, je vous en prie.

– Les gendarmes, vous avez remarqué ? Ils restent seulement quelques jours. Ils matraquent les enfants de trois ans, ensuite ils se déclarent malades et demandent le congé. C'est mieux pour moi ne pas dormir. Petit à petit, je ne sais plus où je suis. J'avance dans le brouillard de plus en plus épais. Je dois me garder de fixer l'enfant dans les yeux, sinon je risque de me demander : “Que pense-t-il de tout ça ?” Je crains lire dans son regard la terrible question : “Déjà je dois mourir ?”

Berlin autorise la déportation des enfants le 12 août.

Les gendarmes font l'appel dans le camp avant le départ pour la gare. Les enfants n'ont pas appris à se tenir en rang pour être comptés. Ils veulent ramasser des jouets qui sont tombés par terre, essayer le sifflet des gendarmes, aller faire pipi. Les uns ne savent plus leur nom de famille, les autres sont trop épuisés et hébétés pour répondre. Un gendarme porte le ballot d'un tout petit. Son officier le réprimande.

– Vous n'êtes pas ici pour porter les bagages des juifs.

Le wagon est trop haut, il faut bien que les gendarmes aident les enfants à monter.

– Mzelle Mimi, je veux pas y aller, je veux descendre.

Des badauds observent avec dégoût ces gosses couverts de morve et de merde, qui paraissent presque tous idiots. Qu'ils retournent dans leur pays et qu'ils y restent !

On les emmène à Drancy, afin de les répartir dans des trains d'adultes. Les autorités évitent de former des convois d'enfants, sinon les gens pourraient encore s'apitoyer sur les juifs. Les enfants sont déportés et gazés en août et en septembre 1942.

Armand se demande ce qui se passera quand le camp sera vide. Peut-il se fier aux promesses de Gauthier ? Ils vont m'emmener et me tuer. Dans combien de temps ? Une balle dans la nuque ? On n'a pas le temps de sentir quoi que ce soit.

Il est étonné de constater que l'attente de cet événement suscite en lui un sentiment qui ressemble à de la curiosité.

## Sinon vous êtes morte

### **Le Suzerain et le vassal**

Il était une fois, dans un pays lointain, un empereur puissant et cruel nommé Reltih. Les seigneurs des pays voisins le craignaient et lui payaient tribut. Le pays du vent d'ouest était dirigé par un vassal de l'empereur, un vieux maréchal nommé Niatep.

Entre autres lubies, l'empereur Reltih détestait la caste antique des Barbus. On avait longtemps reproché à ces gens-là leur longue barbe et leurs coutumes étranges, qui les maintenaient à l'écart de la population. Depuis un siècle ou deux, nombreux étaient ceux qui se rasaient. Maintenant, on les accusait de se glisser dans les divers recoins de la société sans que l'on pût les reconnaître.

Dans les années qui suivirent son accession au pouvoir, l'empereur Reltih remit à l'honneur plusieurs coutumes du temps jadis. On interdit aux Barbus d'exercer la plupart des professions, d'étudier à l'université, d'épouser des personnes appartenant aux autres castes. On leur imposa le port d'un bonnet rouge. On finit par autoriser les membres de certaines castes supérieures à réduire les Barbus en esclavage. Les soldats de la caste noire eurent même le droit de les tuer. Peu à peu, l'empereur Reltih et ses conseillers en vinrent à envisager l'élimination complète de tous les Barbus.

Des centaines de milliers de Barbus tentèrent de se réfugier dans les pays voisins pour échapper aux persécutions.

Le maréchal Niatep et son grand intendant Monsieur Laval trouvaient les réfugiés trop nombreux, et de toute façon ils croyaient aux mythes selon lesquels les Barbus s'emparent des leviers de commande de la société pour dominer les autres castes. Ils s'empressèrent donc d'imiter leur suzerain et d'édicter des lois restreignant la liberté des Barbus. On chassa les Barbus de la fonction publique et de nombreuses professions. Ils n'avaient plus le droit de fréquenter les théâtres, les cinémas, les restaurants, les cabines téléphoniques, les marchés, les piscines, les plages, les musées, les bibliothèques, les monuments, les stades, les champs de course, les terrains de camping, les parcs et les jardins.

Monsieur Laval trouvait excellente l'idée du bonnet rouge et la fit appliquer chez lui, mais il ne voyait pas bien l'intérêt de réduire les Barbus en esclavage, et encore moins de les assassiner.

L'empereur Reltih comprenait les réticences de son vassal. Entre les premières mesures restrictives et la décision de mise à mort systématique des Barbus, plusieurs années s'étaient écoulées. Les pays vassaux, qui d'ailleurs n'avaient pas à leur tête des dirigeants aussi visionnaires que l'empereur Reltih, pouvaient-ils parcourir le même

## Sinon vous êtes morte

chemin en quelques mois ? L'empereur Reltih était prêt à aider ses vassaux timides : « Envoyez-nous vos Barbus, nous nous chargerons d'eux. »

– Ces Barbus réfugiés sont de véritables parasites, déclara Monsieur Laval aux proconsuls de l'empereur Reltih. Ils ne travaillent pas, puisque nous leur avons interdit tous les métiers, donc ils vivent d'expédients et de trafics aux dépens des castes honnêtes. Ils représentent une véritable menace pour l'ordre social. Nous vous les rendons très volontiers. Il s'agit pour ainsi dire d'une mesure de nettoyage, d'assainissement, de prophylaxie. Cependant, nous préférons garder nos propres Barbus – pour l'instant. La population ne comprendrait pas que nous livrions des citoyens de notre pays, même appartenant à cette caste maudite, à une puissance étrangère. Commençons par les réfugiés.

À ce moment-là, l'ambassadeur des États Libres d'Outremer demanda audience à Monsieur Laval et protesta.

– *You know*, vous envoyez ces pauvres gens à une mort certaine.

– Mais que me racontez-vous là ? J'ai demandé à nos suzerains. Ils disent que non.

– *Of course*. Ils n'avouèrent jamais cela.

– Écoutez, nous n'en sommes qu'à rassembler les Barbus. Si vous les voulez, nous vous les donnons au lieu de les déporter à l'est.

– *Ahem. Well*. C'est que nous avons déjà cinq millions de Barbus chez nous, sur une population de cent cinquante millions d'habitants. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'au-dessus d'une certaine proportion, les Barbus perturbent la société... infiltrèrent la presse... complotent pour contrôler le gouvernement... *All right*, je vais consulter les autorités compétentes.

Le nonce du Grand Pontife Iep-Iix vint protester lui aussi. Pour se débarrasser de lui, Monsieur Laval dut évoquer l'origine du bonnet rouge et des autres mesures dégradantes.

– C'est tout de même un Grand Pontife du temps jadis qui a inventé tout cela !

D'ailleurs, si plusieurs subordonnés du grand Pontife s'inquiétaient du sort promis aux Barbus, le grand Pontife lui-même n'avait jamais rien dit publiquement. Personne n'avait élevé la moindre protestation quand les barbus avaient été battus et réduits en esclavage au pays de l'empereur Reltih, ce qui constituait pourtant la première étape sur le chemin de la déchéance.

Monsieur Laval trouvait ces entretiens très désagréables. Puisqu'il ne voulait pas assassiner les Barbus, il ne voulait pas non plus être accusé de les envoyer sciemment à la mort. Il exposa la situation aux proconsuls de l'empereur.

## Sinon vous êtes morte

– On ne me croit pas quand j'affirme, sans plus de précision, que les Barbus ne sont pas mis à mort. Dites-moi ce que je dois répondre quand on me demande ce qu'ils deviennent là-bas.

– Vous n'avez qu'à dire que nous les installons dans des colonies, afin de peupler nos nouvelles provinces de l'est.

Rentré chez lui, Monsieur Laval se mit à réfléchir. Jusque-là, les proconsuls de l'empereur lui avaient toujours parlé de camps de travail. L'empereur Reltih, qui était parti en guerre contre le monde entier pour prouver sa puissance, avait certainement besoin d'esclaves pour fabriquer des armes et bâtir des fortifications. Par conséquent, on avait d'abord arrêté les Barbus réfugiés capables de travailler. D'abord les hommes dans la force de l'âge. Ensuite, comme il en fallait plus, les adolescents et les hommes âgés. Aux dernières nouvelles, l'empire réclamait aussi les femmes en âge de travailler, tant était sans doute grand son besoin d'esclaves.

La prochaine fois qu'il vit les proconsuls, Monsieur Laval leur fit remarquer qu'ils avaient mentionné des *Colonies de peuplement*.

– S'il ne s'agit pas de remplir des camps de travail, mais de peupler de nouvelles provinces, vous pouvez tout aussi bien emmener les enfants avec leurs mères. D'une part, il est cruel de séparer des familles, et nous devons punir les Barbus pour leurs forfaits avec justice mais sans cruauté. D'autre part, notre pauvre pays ne possède pas les institutions nécessaires pour l'éducation de milliers d'enfants vivant sans leurs parents, sans même parler de l'argent pour les nourrir.

Cette demande prit de court les proconsuls de l'empereur Reltih. Jusque-là, aucun vassal n'avait prétendu croire à la fable des colonies de peuplement, et tous avaient gardé les enfants pour les sauver de la mort. Ils déclarèrent à Monsieur Laval qu'ils ne pouvaient pas lui donner une réponse tout de suite, parce qu'ils devaient en référer à leurs supérieurs.

Alors que les mères de famille avaient été emmenées à l'est et que les enfants attendaient dans des camps de transit que leur sort fût décidé, l'ambassadeur des États Libres d'Outremer demanda une nouvelle audience à Monsieur Laval.

– Des Barbus éminents d'Outremer (chez nous, on ne parle pas de caste car la constitution garantit l'égalité des citoyens), pris de pitié pour les orphelins abandonnés dans les camps de transit, ont trouvé des familles désireuses de les adopter.

Cette proposition convenait à Monsieur Laval. Elle le soulageait. Il avait quand même mauvaise conscience. Les petits enfants n'allaient pas survivre longtemps dans les camps de transit sans leurs mères. Il ne tenait pas à être responsable de leur mort. Nos suzerains,

## Sinon vous êtes morte

qui avaient mis ces enfants en grand péril, pourraient tout de même les prendre en charge afin de gérer les conséquences de leurs actes... Au sujet de ces Barbus qui disparaissaient à l'est, Monsieur Laval avait adopté l'attitude de Ponce Pilate et du Grand Pontife Iep-lix : « Je m'en lave les mains, faites ce que vous voulez, je ne veux pas le savoir. » Il évitait d'interroger trop précisément les proconsuls du seigneur Reltih, afin de ne pas les mettre dans l'embarras. Ainsi deux époux peuvent-ils s'accorder mutuellement une certaine liberté mais convenir, par un accord tacite, de ne jamais poser de question indiscreète. Monsieur Laval se conduisait en quelque sorte avec tact vis-à-vis de ses suzerains.

Monsieur Laval trouvait bien lourd le fardeau du pouvoir. Il se sentait responsable devant l'Histoire et les générations futures. Il avait l'habitude de se confier à Ada, son épouse, le soir quand il rentrait du palais de l'Intendance.

– Je crois que les choses s'arrangent, lui dit-il. Les Barbus d'Outremer envoient un paquebot, le Neptune, pour recueillir les quatre mille orphelins. Il a levé l'ancre aujourd'hui et arrivera dans le port de la mer du sud dans deux ou trois jours. Les orphelins seront adoptés par des familles d'Outremer.

– De quels orphelins me parlez-vous, mon cher ?

– Les gosses qui sont dans les camps de transit, vous savez bien.

– Leurs parents sont-ils donc morts ?

Une fois de plus, Monsieur Laval remercia le Ciel de lui avoir donné une femme aussi intelligente. Il était en train de commettre une terrible bévue. Dès le lendemain matin, il convoqua l'ambassadeur des États Libres d'Outremer.

– Je me suis renseigné, lui dit-il. Il n'y a aucun orphelin parmi les enfants qui attendent dans nos camps de transit. Ils rejoindront leurs parents dans les colonies de peuplement à l'est dès que ce sera possible. Le Neptune peut faire demi-tour.

### Les petites pommes

À la mi-septembre, les enfants et les mères ont tous été emmenés. Quinze petits convalescents reviennent encore de l'hôpital de Pithiviers, où ils ont été opérés des amygdales ou de l'appendicite. Le gros médecin, Gauthier, annonce à Armand que le camp va fermer.

– Et moi ?

– Non non, tu accompagnes les gosses à Drancy, mais tu ne pars pas à l'est. Les Allemands l'ont promis.

## Sinon vous êtes morte

Le 16 septembre, Armand monte dans un wagon à bestiaux avec les derniers enfants. Le train met seize heures pour parcourir les quatre-vingts kilomètres qui séparent Pithiviers de Drancy. Il s'arrête sur des voies de garage pour laisser passer d'autres convois. Le wagon n'est éclairé que par une petite ouverture grillagée. L'air y est noir, épais, brûlant.

– J'ai soif, msieu Armand. Fait trop chaud.

– Moi aussi, msieu Armand, j'ai soif. Et aussi j'ai faim.

Des enfants commencent à pleurer, à gémir. Ils ont de sept à douze ans, sauf un tout petit qui a peut-être trois ans. Tous connaissent Armand, qui les a soignés.

– Dites, msieu Armand, vous savez, vous, où ils nous emmènent ?

– Oh, je crois ils regroupent les familles dans l'est de l'Europe. Vous allez revoir vos parents bientôt.

Armand a déjà vu partir tous les autres. Ceux qui avaient oublié leur nom. Ceux qui avaient perdu leurs vêtements chauds. Les gendarmes les empêchaient d'emporter leur couverture. Propriété de l'État français. Des mômes innocents et sans défense. Comment passeraient-ils l'hiver à l'est ? Et maintenant, ce wagon de marchandises, des enfants, sans même une bouteille d'eau. Où nous emmènent-ils, sinon vers la mort ?

Il se souvient des trois petits de sa sœur, en Pologne. Comment les traite-t-on, dans le ghetto de Łódź ? Il comprend soudain, dans le noir, une chose évidente : mes parents sont déjà morts, là-bas. Des larmes se mêlent à des gouttes de sueur pour dévaler ses joues rondes. Mon frère le footballeur est vigoureux. Il survivra peut-être. Le monde est devenu fou. Les malades mentaux vus en consultation : "Les animaux me parlent, la voisine veut m'empoisonner, les juifs m'envoient des ondes pour me tuer." Le dément qui dirige l'Allemagne. Sa folie se répand dans toute l'Europe. Les fous ont pris le pouvoir et assassinent les gens sages. Le monde à l'envers, l'apocalypse.

Elle m'emmenait à l'hôpital et au tribunal pour me montrer l'horreur du monde. Pouvait-elle imaginer ce que je vis en ce moment ? Qui aurait pu imaginer cela ? Bientôt, le cimetière.

Le soir, dans une gare, des voix sur le quai. Des cheminots, attirés par les gémissements des enfants. Armand les appelle.

– Je suis avec des enfants qui ont très soif, aidez-nous !

Les cheminots s'éloignent, reviennent, glissent des petites pommes à travers le grillage. Le train repart. Armand tend les fruits aux enfants, qui lui mordillent les doigts.

Oublié de réfléchir. J'aurais dû... Je vous en prie, pouvez-vous transmettre un message. Tounia Kassar, chez Mme Delhomme, 33 rue du Renard. Étourdi par les cris et

## Sinon vous êtes morte

l'angoisse des enfants, perdu la tête. Ils ont sans doute compris d'où nous venions, ils ont déjà vu passer des dizaines de trains. Longtemps que je n'ai pas donné de nouvelles. Les gendarmes partaient tous. Incapables de supporter. Pas le temps de nouer des liens.

Les enfants sont de plus en plus abattus et cessent de hurler. Armand attend que le temps passe. Nous arriverons bien quelque part. Ce voyage s'achèvera quand nous sortirons du wagon, morts ou vifs.

Le train s'immobilise en gare de Drancy. La porte s'ouvre, la lumière aveuglante du jour inonde le wagon. Des policiers français en civil se tiennent sur le quai.

– Docteur, sortez les enfants !

Ils ont une liste, ils comptent les petits.

– Il en manque un, retournez dans le wagon.

Armand explore le fond du wagon, tâte la paille humide. L'enfant de trois ans est étendu dans un coin, inanimé. Il le prend dans ses bras et ressort. Quand il pose le pied sur le quai, un des policiers lui donne un coup de poing au visage pour lui montrer que ses ruses de sale juif ne trompent personne. Son nez pisse le sang.

Il découvre le camp – trois grands immeubles d'habitation inachevés formant un U. Le sol est couvert de paille souillée comme à Pithiviers. Des hommes, des femmes, des enfants, dans un vaste cloaque. Pour pouvoir compléter les convois, on a vidé des asiles de vieillards juifs et pris des nonagénaires. On a arrêté des Français catholiques qui s'appellent Klein ou Schwartz. À Bordeaux, Maurice Papon a envoyé chercher un par un des enfants juifs nés en France, que leurs parents avaient cru sauver en les confiant à des familles chrétiennes.

De sa fenêtre, Armand assiste à deux départs. Des autobus viennent à l'aube et emmènent les familles, encadrées par des gendarmes, jusqu'à la gare. Mon tour viendra bientôt. Devenu un prisonnier comme les autres. Personne ne m'appelle plus docteur.

## 12 Chez les Italiens

### Les pommes de terre

Le professeur Lapicque propose à Henek de devenir assistant titulaire en radiologie.

– Vous passerez devant la commission des affaires juives. Comme vous n’êtes pas juif, votre nomination sera acceptée.

– Avec plaisir, monsieur, mais seulement après les vendanges.

Henek et ses amis attendent les vendanges avec impatience. C’est que les ouvriers agricoles sont logés et nourris. Oui, nourris ! Ils passent douze jours dans un coin du Gers où l’on produit de l’Armagnac. Ils mangent de la poule au pot, de l’oie rôtie aux navets, du canard au sang, du cassoulet ; ils s’empiffrent comme des ogres. Ils repartent à Montpellier avec plusieurs sacs de pommes de terre en guise de salaire.

Un petit crochet par Tarbes pour saluer Viktor le boiteux et Renée.

– Je m’en vais, leur dit Viktor. Ici, je ne fais pas grand-chose. Les parents de Renée sont gentils, mais je sens que je gêne. Je représente une bouche de plus à nourrir. Je vais passer en Espagne.

– Et en Espagne, qu’est-ce que tu feras ?

– Toréador, suggère Leos.

– J’irai au Maroc m’engager dans les Forces Françaises Libres. Je veux me battre pour la France.

À Montpellier, ils retrouvent leurs modestes chambres, le soleil velouté de l’automne, la mer paisible. La BBC diffuse de bonnes nouvelles : les Allemands ont perdu la bataille d’El Alamein, les alliés débarquent en Afrique du nord, l’armée rouge encercle les troupes du général von Paulus à Stalingrad.

Bronek diffuse de mauvaises nouvelles.

– Roger me dit que les b-boches vont entrer en zone libre. Nous avons dix jours pour filer.

– Où veux-tu filer ? demande Leos. Au pôle Nord ? En Patagonie ?

– À Grenoble, en zone italienne. Des gendarmes français ont arrêté des juifs. Eh bien, les autorités italiennes les ont priés fermement de les relâcher. En plus, ils ne sauront pas que nous sommes juifs. Cette fois, nous allons p-prendre des faux papiers. Le réseau s’occupe de tout.

Wanda soupire.

## Sinon vous êtes morte

– Ce que Milek le rouge avait suggéré, nous finissons par le faire avec deux ans de retard. Nous n’étions pas prêts... Je suis triste de quitter mon petit grenier.

Henek soupire aussi. Juste au moment où j’allais devenir assistant en radiologie !

– Je ne suis plus juif, et maintenant je vais renoncer à mon nom. Je suis de moins en moins moi-même.

– C’est provisoire, affirme Bronek. Qui décide que je suis juif ? Dois-je laisser nos ennemis le décider à ma p-place ? Si c’est moi qui d-décide, alors je suspends mon judaïsme jusqu’à la fin de la guerre.

Henek devient Philippe Thomas. Il demande un nom sans R, car il n’arrive pas à râper cette lettre contre son palais comme les Français. Wanda, plus audacieuse, devient Henriette Belin. Les Müller se nomment maintenant Danièle et Alain Meunier. À la place de Leos Geist, Yves Gervais. Le pire, c’est qu’ils doivent laisser les sacs de pomme de terre. Henek les vend pour presque rien. Quel benêt.

– Tu aurais p-pu en tirer au moins cinq fois plus !

– Je ne voulais pas... Ensuite, ils disent que les juifs sont des usuriers.

– Ce n’est pas de l’usure, c’est du b-business.

Wanda le défend.

– Laissez-le tranquille. Il a vendu ces pommes de terre à des gens qui ont faim.

Ils quittent Montpellier le cœur gros. Leos raconte une histoire.

– Deux juifs se lamentent. “Quand je pense à tous nos malheurs, je me dis qu’il serait préférable de ne pas être né.” “C’est juste, mais combien d’hommes ont cette chance-là ? Même pas un sur dix mille !”

Les Allemands envahissent la zone “libre” le 11 novembre 1942.

Ils sortent de la gare de Grenoble. Wanda grelotte.

– Je ne pensais pas qu’il ferait si froid. Nos habits ne sont pas assez chauds.

– Roger t’a donné des instructions, Bronek ?

– J’ai r- rendez-vous avec une certaine Liliane d-demain. Elle nous dira où habiter.

Ils traversent la place de la gare et prennent une chambre dans l’hôtel le plus proche pour se réchauffer un peu. Ils posent les matelas par terre, se couchent où ils peuvent. Des coups à la porte les réveillent en sursaut vers minuit.

– Ouvrez, Police ! Vos papiers.

Ces policiers paraissent plus curieux que dangereux. Henek craint néanmoins qu’ils ne trouvent louche la contradiction entre leurs noms français tout neufs et leurs accents

## Sinon vous êtes morte

polonais. Même sans r, je dois parler le moins possible. Justement, un des policiers s'adresse à lui.

– C'est vous, Philippe Thomas ?

– Oui.

– Votre carte d'identité n'est pas réglementaire.

– Ah ?

– Il faudra aller à la préfecture la faire arranger.

– Bon.

– Eh bien, au revoir, Msieu-Dames, et bon séjour à Grenoble !

Ouf... Ce n'est pas encore pour cette fois. Ils n'ont plus envie de dormir. Leos se moque des monosyllabes de Henek.

– Hé, tu en as trop dit !

### **Le seul à parler sans accent**

Le maréchal Pétain cherche des volontaires pour aller travailler en Allemagne.

– Vous assurerez la relève des pauvres soldats français prisonniers. Nos amis allemands vont les rapatrier en échange.

Les candidats ne se bousculent pas, alors on remplace le service du travail volontaire par le service du travail obligatoire. René Berger prend le train sans avoir besoin d'acheter un billet. Il descend du wagon pendant un arrêt en gare.

– Qui sont tous ces gars ? Où vous emmènent-ils ? lui demande un cheminot.

– En Allemagne pour le STO. Moi, j'ai pas encore décidé ce que je veux faire, comme métier, alors je m'arrête et je prends le temps de réfléchir. Un de plus, un de moins, ils verront pas la différence.

– Planque-toi dans ce cagibi. Tout à l'heure, un train de charbon va traverser la gare très lentement. Tu montes dedans, nous prévenons les copains.

Les cheminots se relaient pour le prendre en charge, de gare en gare, jusqu'à Grenoble. Comme il ne veut pas mettre ses parents en danger, il va chez Monette. Pas seulement parce qu'il est tombé amoureux d'elle à force de lui enseigner x et y.

– J'ai besoin de faux papiers, ma poule. De toutes les personnes que je connais, t'es la seule qui en possède déjà.

– J'ai voulu sauver ma mère et mon frère. Un copain m'avait dessiné une fausse carte d'identité, tu aurais vu ça... Maintenant j'aide des résistants, des amis de mon autre frère, des communistes. Ils m'ont donné une vraie carte, celle d'une femme qui est morte.

## Sinon vous êtes morte

Regarde, je m'appelle Jeannette Mary, maintenant. Tu es tout noir, dis donc. Je t'avais pris pour un charbonnier.

“Pierre Gallet” remplace René Berger, qui a disparu quelque part entre la France et l'Allemagne.

Monette distribue des tracts. Elle suit des cours de secourisme : elle fait des piqûres à de pauvres coussins de caoutchouc sans défense, histoire de se préparer à soigner les blessés le jour du débarquement.

– Ils ont voulu me montrer comment on tire au pistolet. J'ai tellement peur que je ferme les deux yeux.

– C'est bon à savoir. Si je te vois un pistolet à la main, je me cache derrière toi.

Étant polonaise, elle appartient au réseau FTP-MOI, qui regroupe les militants étrangers du Parti. Quand René l'accompagne aux réunions, il est le seul à parler sans accent. Une femme dont les dents partent vers l'avant comme des défenses de morse s'adresse à Monette.

– Tu te souviens de moi ? À Toulouse, dans le bureau de Mme Wieck. Tu t'appelles Monette...

– Jeannette, maintenant. Et toi, je me souviens... Dan...

– J'ai changé de nom, moi aussi : je m'appelais Danka, je suis devenue Danièle. Mon mari, Alain. Mes amis Yves, Henriette et Philippe. Nous venons de Montpellier. Nous sommes partis juste avant l'arrivée des boches.

Comme ces Polonais oublient constamment leurs faux prénoms, René connaît vite les vrais : Wanda, Henek, Danka, Bronek, Leos.

Wanda et Henek ne sont pas encore inscrits au Parti.

– J'ai déposé ma candidature, déclare Wanda.

Henek hausse les épaules.

– Espérons que le Parti daigne l'accepter.

Son ton ironique irrite Bronek.

– Tu participes à ces réunions, Henek. C'est un engagement, d'une certaine façon. Tu pourrais aussi bien t'inscrire.

– Disons que j'assiste en observateur, pour voir.

Henek prend “Pierre Gallet” pour un autre Polonais.

– Tu parles très bien français, lui dit-il. Tu ne roules pas du tout les r.

– Y'a intérêt, mon vieux. Je suis français !

– Je croyais que Pierre Gallet, c'était un faux nom.

## Sinon vous êtes morte

– Aussi faux qu’un faux-bourdon, un faux-jeton ou une fausse-piste. Mon vrai nom c’est René Berger.

– Si tu es français, pourquoi appartiens-tu à ce groupe qui s’appelle “Main d’Œuvre Immigrée” ?

– Je vis avec Jeannette. C’est par elle que j’ai obtenu des faux papiers et que je suis entré en clandestinité. Alors je me suis joint à son groupe, c’est plus simple. D’ailleurs je suis très content de fréquenter des juifs polonais. Avant de rencontrer Jeannette, je n’avais jamais connu aucun juif.

– Tu en connaissais peut-être sans le savoir.

– En tout cas, le mot “juif” ne représentait rien de précis pour moi. Il y avait des lois anti-juives, ça restait abstrait. J’étais contre Pétain parce que c’est une vieille baderne de maréchal, gâteux et de droite, ça fait beaucoup. Quand Jeannette a débarqué dans ma vie, c’est devenu concret. Des lois contre Jeannette ? Ça n’a pas de sens. Tous ces juifs que je rencontre maintenant, je vais te dire, je les trouve formidables. Ils en savent plus que moi, j’apprends des trucs. En plus, ils m’amusent.

Henek, Broniek et Leos ne cherchent peut-être pas à amuser René ou Pierre, mais ils ne peuvent pas s’empêcher d’échanger des arguments pour le simple plaisir de couper les cheveux en quatre. Wanda, très émue, montre une lettre.

– Mon amie Malvina m’écrivait Poste Restante chaque semaine. Je suis allée, j’ai trouvé cette lettre qui m’annonce que la Brigade Spéciale l’a arrêtée. Elle a disparu.

– Qui a écrit la lettre ?

– Attends, je regarde... Antoinette Cassard.

– Kassar ? C’est la femme du médecin qui était avec nous à Pithiviers.

– C’est écrit avec un C.

– Elle a francisé son nom.

– Elle dit qu’elle craint le pire. Lonek Greif leur a échappé, il se cache. Oh, quelle affreuse nouvelle ! Tu sais, Jeannette, cette Malvina, c’est une amie, une femme extraordinaire. Elle m’a aidée quand Hen..., euh Philippe était à Pithiviers. Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenue. Non, ce n’est pas possible... Je suis sûre qu’elle va revenir.

– Si je vais dans la pièce à côté, remarque Henek, tu es sûre que je vais revenir, donc tu n’as pas besoin de le dire. Quand tu dis “Je suis sûre qu’elle va revenir”, tu veux dire le contraire : “Je ne suis pas sûre qu’elle va revenir.”

Le regard de Leos s’allume et il se passe la langue sur les lèvres.

– Ce raisonnement se défend, mais je ne suis pas d’accord avec toi quand tu dis que “Je ne suis pas sûre qu’elle va revenir” est le contraire de “Je suis sûre qu’elle va revenir”.

## Sinon vous êtes morte

Le contraire, c'est "Je suis sûre qu'elle ne va pas revenir". Or, ce n'est pas cela que Wanda voulait dire.

– Pour faire le t-tour de la question, ajoute Bronek, vous devez aussi mentionner la phrase "Je ne suis pas sûre qu'elle ne va p-pas revenir", qui serait, en adoptant le raisonnement de Leos, le contraire de "Je ne suis pas sûre qu'elle va revenir", et qui me semble, en vérité, représenter encore mieux ce que Wanda a voulu d-dire.

Wanda se fâche.

– Arrêtez, vous trois ! Je sais ce que j'ai voulu dire. Mon amie a disparu, ce n'est pas le moment de plaisanter. Et je pense aussi à Tounia, pour qui la perte de Malvina est très grave. Son mari est déjà parti dans un de ces camps à l'Est.

Pierre n'a jamais entendu de blague juive. Leos répare cette lacune.

– Un rabbin parti en tournée s'aperçoit qu'il a oublié ses pantoufles. Il envoie un étudiant chez sa femme avec un petit mot. L'étudiant regarde le mot avant de partir. "Mais, Rebbe, pourquoi écrivez-vous *Donne tes pantoufles à ce garçon ?*" "Réfléchis un peu. Si j'écris *mes pantoufles*, elle lira *MES pantoufles* et enverra ses pantoufles. Alors j'écris *tes pantoufles*. Elle lira *TES pantoufles* et enverra les miennes.

### Ces gens-là

Dans le réseau, Jeannette prend ses instructions auprès d'un Polonais qui a toujours de nouvelles idées pour des actions.

– Il y a des possibilités, des possibilités, dit-il.

On le surnomme *Possibilités*. Il envoie Jeannette à Lyon avec un grand sac à double fond pour aller chercher des armes et des grenades. Elle a le bon profil pour passer entre les mailles du filet : les boches la prennent pour une écolière.

– Je t'attendais hier soir, lui dit Pierre quand elle revient.

– Nous avons passé la nuit dans la gare de Bourgoin-Jallieu. Les Allemands ont fouillé tout le train. Ils ont ouvert mon sac, je n'en menais pas large. Ils n'ont rien vu, avec les chemises et les tricots qui cachaient. Sur la voie en face, il y avait un train de juifs. Debout dans des wagons à bestiaux. Ça paraissait impossible de passer toute la nuit comme ça. Je t'ai raconté, pour ma mère ? Elle est partie en robe de chambre.

– Ton père me l'a raconté aussi.

– Dans mon wagon, j'ai entendu une Française : "Il paraît que ces gens-là ne souffrent pas de la même manière que nous."

– J'espère que tu lui as demandé si Jésus a souffert. Il faisait partie de ces gens-là, quand même.

## Sinon vous êtes morte

– Ah, je n’y ai pas pensé. J’étais soufflée, je ne savais rien dire.

La police arrête *Possibilités* et l’emmène à Lyon. Une autre responsable du réseau, Sophie, le remplace. Elle demande à Jeannette de reprendre une de ses activités.

– Il cachait des enfants juifs dans le Vercors.

– Mon père et mon frère sont dans le Vercors.

– Un instituteur qui connaît des paysans s’occupe des garçons. La mère supérieure d’un couvent, sœur Monique, accueille les filles.

Jeannette prend l’autocar jusqu’au couvent pour rencontrer sœur Monique.

– Tu es allée à confesse ? lui demande Pierre.

– Je ne sais pas comment ils ont trouvé cette bonne sœur, les gens du réseau. Elle a écarquillé les yeux en me voyant, parce qu’elle connaissait Jeannette Mary. La vraie, celle dont je porte le nom. C’était une assistante sociale qui est morte dans un bombardement. Je lui ai demandé si ça ne faisait pas un peu trop anglais, Mary. Elle m’a dit : “Mais non, pensez donc, ma petite Jeannette... C’est la Sainte Vierge, elle vous protégera.” Elle a essayé de m’attraper dans ses filets. “Vous devriez rester pour la messe, Jeannette. Juste pour voir si ça ne remuerait pas quelque chose dans votre cœur.” Je lui ai demandé : “Vous trouvez qu’il faut remercier Dieu, en ce moment ?” Elle a du cran, n’empêche : elle est partie à Lyon et elle est entrée au fort de Montluc pour avoir des nouvelles de *Possibilités*.

– Et alors ?

– Ils l’ont fusillé.

– Il n’y a plus de possibilités. Tu as vu ton père ?

– Il habite dans une ferme chez les paysans. Mon frère est dans le maquis. Les Allemands sont entrés dans la ferme. Mon père a fait semblant d’être malade. Il s’est mis deux doigts dans la gorge pour se forcer à vomir. Tu connais les boches, ils ont encore plus peur du typhus que des juifs. Ils l’ont laissé dans son lit.

Jeannette présente Wanda à Sophie.

– C’est Henriette, l’amie dont je vous ai parlé. Elle pourrait m’aider.

– Il y a du travail pour deux. Les Allemands ont envahi la zone libre parce qu’ils craignent un débarquement des Américains. Ils ne vont pas laisser Nice aux Italiens. Ils vont venir ici et alors ils déporteront les juifs très vite.

Jeannette et Wanda rendent visite aux familles juives réfugiées à Grenoble et dans les environs.

## Sinon vous êtes morte

– Les boches vont chasser les Italiens. Ils emmènent les gens dans des wagons à bestiaux. Nous ne recevons aucune nouvelle. Personne n'est jamais revenu.

– Notre réseau place les enfants. Ils sont en sécurité. Nous payons les paysans chaque mois, donc ils ont intérêt à garder les enfants et à bien les traiter.

Souvent, les gosses devinent qu'ils ne reverront pas leurs parents. Ils serrent un nounours ou une poupée contre leur poitrine. Quand ils pleurent, c'est plus facile. Les parents les consolent, leur offrent un peu d'espoir à emporter comme viatique : "La guerre est bientôt finie... Nous reviendrons." Wanda pleure aussi. Elle est très sensible. Elle se tourne, elle ne veut pas que Jeannette la voie.

– C'est un boulot, lui dit Jeannette. Tu es comme un médecin qui annonce une mauvaise nouvelle. Pense à ton mari ! Ça ne sert à rien de se lamenter. Dépêchons-nous : nous avons encore du monde à voir.

Un père leur donne de l'argent.

– Je voudrais que mon fils apprenne le grec et le latin.

## 13 Au pays des morts

### **Soyons confiants**

Le 23 septembre 1942, une semaine après son arrivée à Drancy, Armand Kassar est “évacué” avec le trente-sixième convoi de juifs déportés de France. Des policiers français emmènent les juifs du camp de Drancy à la gare. Des SS armés, dont certains tiennent d’énormes chiens en laisse, les accueillent sur le quai. Sur mille déportés, il y a deux cents enfants, dont certains n’ont que deux ans. Et aussi, plus de cinq cents juifs français arrêtés en août 1941. Des personnalités en vue, des gens qui occupaient des postes de responsabilité pour mieux comploter – par exemple René Blum, directeur des galeries Barbès et des magasins Lévitane, frère du grand comploteur Léon Blum. Mille partent, vingt-six reviendront.

Cette fois, Armand a préparé un billet à l’intention de Tounia : “Je quitte Drancy et je jette cette lettre du train. J’espère qu’elle te parviendra. Soyons confiants.” Il plie le bout de papier et le lance par la petite lucarne grillagée qui se trouve au-dessus de la porte. On ne pouvait rien attendre des gendarmes de Drancy, mais les cheminots, s’ils ressemblent à ceux qui ont donné des pommes aux gosses, m’aideront peut-être.

Cinquante juifs, un seau. Quand il est plein, on essaie de jeter son contenu dehors. Le vent du déplacement rabat la merde sur le wagon, de sorte qu’un train tout embrené traverse l’Alsace et la Bavière en gémissant. Les difficultés liées à l’état de guerre n’expliquent pas tout, se dit Armand. Les nazis veulent nous humilier, nous montrer semblables à l’idée qu’ils se font de nous : moins qu’humains.

Pourtant, dans une gare, il aperçoit à travers la lucarne deux passagères d’un train de voyageurs qui regardent son wagon en pleurant.

Le voyage dure deux jours et trois nuits. Vers la fin de la première journée, Armand commence à éprouver une sensation vague, qui lui rappelle son premier périple en wagon de marchandises. Une sorte de gêne dans la gorge, une brûlure dans la bouche : la soif. Entre Pithiviers et Drancy, il avait oublié sa propre souffrance, tout absorbé qu’il était par celle des enfants. Maintenant, la soif le saisit comme une fièvre, vide son esprit de toute pensée, épaissit le sang dans ses veines, dessèche ses entrailles et mange sa chair. Il sent qu’il perd la raison. Je crierai bientôt comme les enfants et les autres passagers.

Quand le train s’arrête dans une gare, on entend des appels.

– De l’eau, de l’eau !

## Sinon vous êtes morte

– Hé, les gendarmes ont accroché un wagon de ravitaillement à Drancy. Allez chercher de l'eau. *Wasser ! Wasser, bitte !*

Les SS tirent des coups de feu au hasard à l'intérieur des wagons.

– Vous n'êtes que de la merde ! hurlent-ils.

Les prisonniers commencent à regretter ces salauds de flics français.

La soif perturbe si bien les quelques enfants du wagon qu'ils n'ont plus la force d'aller jusqu'au seau. L'intérieur du wagon à bestiaux est vite aussi souillé que l'extérieur. Armand constate, sans même s'en étonner, qu'il se détache doucement de ce pauvre Kassar qui brûle de soif. Le sort de cet homme-là ne me concerne plus. Né en Pologne il y a trente-deux ans, appris la Gemara par cœur, étudié la médecine en France, lavé le sol du Palais de Justice, feuilleté L'Humanité aux Buttes-Chaumont, passé le baccalauréat, marié, sans enfants.

Il somnole et ne pense à rien. Il somnole debout. Dormi avec les moutons. Les hommes et les femmes valides restent debout à tour de rôle pour permettre aux enfants et aux vieillards de s'allonger sur le plancher. Il entend une fillette.

– Ne pleure pas, nous les reverrons bientôt.

Elle parle à un petit qu'elle a adopté.

Armand se souvient d'un collègue, à l'hôpital Saint-Louis, qui lisait le Livre des Morts égyptien, ou était-ce tibétain. On quitte ce monde-ci, on voyage longtemps dans l'obscurité, on arrive au pays des morts.

### La canne du médecin

Armand dégringole du wagon à l'aube du 25 septembre 1942. La gare s'appelle Auschwitz. Jamais entendu ce nom. Quelque part en Allemagne ? Des SS vident le train à coups de fouet. Les habitants de ce pays sont tous identiques. Le même pyjama rayé grisâtre, la même démarche ralentie, le même regard éteint.

Les hommes gris s'emparent des bagages. Armand proteste.

– Mon pardessus !

Son bon pardessus de pure laine. Souvenir du gros lot de l'Huma.

– Tu le retrouveras au camp.

– Mais je n'ai pas marqué mon nom...

Un SS qui passe par là lui donne un coup sur la tête avec le manche de son fouet. Le pardessus est perdu. J'aurais mieux fait de l'enfiler. Il fait froid, fin septembre avant l'aube, dans cette région inconnue. Surtout quand on vient de passer deux jours et trois nuits debout. Il tremble. Les SS avec leurs fouets et leurs chiens.

## Sinon vous êtes morte

Soudain, là, sur le quai, Erna Weinstein – la jeune femme devenue son assistante à Pithiviers à la faveur d'une crise d'hystérie. Il s'approche d'elle.

– Bonjour, Erna.

– Docteur !

Elle donne la main à un garçonnet, trois ou quatre ans peut-être. Je crois bien que je l'ai vu, ce gosse, à Pithiviers. Un homme gris frôle la jeune femme et prononce une phrase à voix basse, en ouvrant à peine la bouche.

– Lâchez-le, sinon vous êtes morte tout de suite.

Elle paraît perplexe. Armand n'y comprend rien non plus. Qu'est-ce que ça veut dire ? Lâchez-le, sinon vous êtes morte tout de suite. Dans quel système de lois un tel commandement peut-il avoir un sens ? Réveillé par l'air frais, un coup sur la tête, prêt à réfléchir. Observer, comprendre, aviser. Les SS, les chiens, le vol du manteau : un schéma familial. Mais cette phrase, *lâchez-le sinon vous êtes morte tout de suite*. Plus difficile à interpréter qu'une page du Talmud. Jamais entendu, ni lu dans un livre, une phrase semblable. Et maintenant, il regarde les hommes gris. Qui sont ces gens ? Une population locale ? Leur pas traînant rappelle celui des vieillards dans les hospices. On dirait qu'ils économisent leurs forces. Leur visage... La chair de leur visage a fondu. Ne reste qu'un rictus et deux globes vitreux. Identiques parce qu'ils ressemblent à des squelettes couverts d'une dépouille grise. Les pauvres squelettes accrochés aux murs des amphithéâtres. Tous frères, eux aussi.

Il se sent inquiet, car il n'a pas l'habitude de ne pas comprendre. Ce n'est plus le brouillard de Pithiviers, qui l'empêchait de regarder l'horreur de près. Plutôt l'opacité implacable d'un gouffre sans fond. Les mécanismes de son cerveau se dérobent. Il craint même que son corps ne lui échappe.

Il constate qu'il marche avec les autres. Il tend le cou. Que se passe-t-il ? Certains vont à droite au bout du quai, d'autres à gauche. Depuis un moment, il entend que des haut-parleurs hurlent des ordres. Il connaît la langue allemande, mais il a du mal à comprendre les paroles. "Les femmes enceintes... Avec enfants... Vieillards... Malades... Camions..." Le haut-parleur appelle *Der Jude Blum*, le frère de Léon Blum. C'est un homme âgé, il peut monter dans un camion.

À l'endroit où les deux files se séparent, Armand découvre un groupe d'officiers vêtus de noir. Une commission d'experts, une sorte de jury. Troublé par son arrivée dans ce

## Sinon vous êtes morte

monde irréel, Armand se trompe. Le jeune médecin-commandant SS qui dirige le tribunal<sup>1</sup> le remarque aussitôt.

– Tu peux marcher. Tu ne prends pas le camion.

Il accroche le cou d'Armand avec sa canne et le remet dans le droit chemin. Il rit. Charlot utilise sa canne de cette manière. Les SS sont des hommes, or le rire est le propre de l'homme. D'ailleurs Herr Himmler a recommandé à Herr Höss de prévoir des amusements pour les gardiens, car ils font un travail pénible.

### Sacs de merde

Armand ignore qu'un médecin-juge chargé de décider si les condamnés vont mourir tout de suite ou plus tard vient de l'épargner. Il ignore aussi qu'un tribunal dans un grenier a condamné un certain K. à crever comme un chien.

La colonne de deux cent cinquante hommes qui marche vers le camp, encadrée par des SS, rappelle à Armand les conscrits arrivant au 21<sup>ème</sup> régiment de volontaires étrangers. Au bout de deux ou trois kilomètres, il aperçoit un portail orné d'une devise. *Arbeit macht frei*. Les Français prétendaient mettre les juifs paresseux au travail. Je ne connais aucun juif paresseux. L'Éternel croit nous punir en nous infligeant le travail. À la sueur de ton front. Plus juste de dire que le travail libère, en effet. Occupe l'esprit, empêche de penser au malheur, passe le temps. La guerre s'achève, tout redevient comme avant.

Les SS leur ordonnent de s'arrêter.

– Il est trop tôt pour entrer dans le camp. Les gens dorment encore, là-dedans. Ils travaillent beaucoup, ils sont fatigués, nous devons respecter leur sommeil. En attendant, tous ceux qui ont de l'argent, des bijoux, des diamants, doivent nous les remettre maintenant, car les biens personnels sont interdits dans le camp.

Ils s'approchent d'un homme. Tu as bien compris ? Tu crois que tu peux planquer ton fric, fils de pute ? Avant même que l'homme ait eu le temps de répondre, ils lui assènent plusieurs coups de gourdin et son crâne éclate. Voilà ce qui arrivera si vous voulez nous tromper, sacs de merde !

Armand a déjà vu des gens mourir à l'hôpital. Disséqué des morts. Jamais vu tuer un homme. Choisi au hasard. En quelques secondes. On voit qu'ils ont l'habitude. Le crâne explose comme une tomate mûre, des bouts de cervelle giclent. Ils essuient leurs bottes avec de l'herbe. Plusieurs hommes remettent aux SS des bagues et même des diamants ;

---

<sup>1</sup> Le célèbre docteur Mengele n'a présidé le tribunal qu'à partir de novembre 1943. Un Dr Wirths et un Dr Lucas l'ont précédé.

## Sinon vous êtes morte

ces gens-là ne viennent pas de Pithiviers, où les voyous de Darquier de Pellepoix savaient trouver les diamants les mieux cachés. Tuer quelqu'un pour donner du poids à une menace. Voilà ce que vaut votre vie dans ce nouveau monde. La phrase entendue sur le quai reste obscure, mais cette leçon-là est bien claire.

La petite troupe entre dans le camp. Au lieu des baraquements en bois de Pithiviers, des maisons de briques. Alignées à perte de vue. Identiques, comme les hommes gris.

– S'arrêter devant ce block, hurlent les SS.

Les maisons s'appellent des blocks.

– Se déshabiller ! Garder seulement les chaussures et la ceinture.

Armand ne possède pas de diamants, mais une petite photographie de Tounia. Se résigne à la jeter. Un linceul n'a pas de poches, disent les Français. Poussière, tu retourneras à la poussière. À Pithiviers, des enfants possédaient une image de leur mère. La regardaient toutes les dix secondes, comportement obsessionnel. Les gosses ont-ils retrouvé leurs mères ? Il dit adieu à son bon vieux costume de serge. La doublure de la veste refaite récemment. Ils n'ont même pas répondu. La lettre s'est perdue, si ça se trouve. Là-bas, en Amérique, ils ne s'occupent pas de cette guerre. Bien tranquilles. Mais les juifs américains savent, quand même, c'est forcé.

Nus, chaussures et ceinture à la main, ils passent devant des spectres gris qui les rasent entièrement. Les hommes ont compris que celui qui proteste risque la mort, mais ils ne peuvent s'empêcher de pousser des cris de douleur.

– Oy, tu m'arraches la peau avec ton truc. Qu'est-ce que c'est ?

– Une tondeuse vétérinaire.

Armand se félicite d'être déjà chauve. Ainsi, son crâne n'est pas zébré d'ecchymoses comme celui de ses camarades. L'homme qui le suit a le bas du visage écorché. Un barbu, peut-être un juif religieux. La foule presque immobile dérive vers le fond du block. Une heure au moins. Plus de montre. Pour toute distraction, la douleur de la peau arrachée – aisselles, poitrine, bas-ventre. Le corps nu de ce Kassar qui lui est devenu étranger. Nagé dans la Vistule. Dans le lac Léman à Thonon-les-Bains. Il voit que les hommes tendent le bras, devant. Une piqûre ? Une prise de sang ? Il s'approche. Ah, une séance de tatouage. Où ai-je remarqué des bras tatoués ? Sur le quai. Tous les hommes gris. Il comprend enfin qui sont les hommes gris. Nous, demain.

– Tiens, Kassar ! Tu arrives en retard, dis donc... Tu ne me reconnais pas ? Szajnfeld, à Pithiviers.

– Szajnfeld, oui, bien sûr. Tout le monde se ressemble, sans les cheveux. Avec les costumes rayés. Quand on descend du train. Tu es tatoueur.

## Sinon vous êtes morte

– J’ai l’habitude de piquer, c’est facile. Une bonne place, à l’abri. Tu vas devenir 65 754. Tu peux oublier ton nom, mais tu dois apprendre ce nombre en allemand.

– *Fünfundsechzigtausend, Siebenhundertvierundfünfzig.*

– Bien. Les premiers gars de Pithiviers ont été numérotés à partir de 42 000. Vingt-quatre mille hommes en deux mois. Il y en a au moins trois fois plus qui vont au gaz tout droit, on ne les numérote pas.

Étourdi par le grouillement des corps nus, la peau arrachée, le tatouage bleu sur le bras, Armand n’entend pas le mot gaz.

– Dis, Szajnfeld, où sommes-nous ? En Allemagne ?

– En Pologne, à côté de Cracovie. Le bled s’appelle Ozwiecim. Les boches ont annexé toute la région, donc si tu veux dire que c’est l’Allemagne, tu peux.

– Les Français avaient raison quand ils annonçaient qu’ils nous renvoyaient dans notre pays.

Les entendant parler polonais, l’ex-barbu se mêle à la conversation. Il construit avec des mots polonais une phrase qui sonne comme du yiddish.

– Réjouissons-nous : dans notre terre natale nous serons enterrés.

Pas la moindre nuance d’ironie dans sa voix. Un rabbin.

– C’est fini, dit Szajnfeld. Te voilà bon pour le service.

– Et les autres médecins de Pithiviers, dis donc ? Fischsohn, Lebkowitz, Battenberg. Ils sont là quelque part ?

– Bah, morts depuis longtemps. Ici, un homme en bonne santé dure trois semaines. Je te souhaite d’avoir autant de chance que moi.

On lui donne un pyjama rayé tout fripé. Celui d’un mort, se dit-il. Porté trois semaines. Un triangle jaune cousu sur la poitrine. Et encore un bonnet gris, un bol en fer-blanc. Il ressort du block. Les SS ont disparu. Des hommes gris armés de matraques conduisent les nouveaux venus de l’autre côté du camp.

– Voici votre block, sacs de merde.

Deux hommes moins décharnés que les autres, vêtus de pyjamas propres et repassés, entourés de plusieurs assistants armés de matraques, sortent d’une pièce à l’entrée du block.

– Bienvenue, mes gaillards. Je suis le *Blockälteste*<sup>1</sup>. Voici mon adjoint le *Stubendienst*. Si vous nous obéissez bien gentiment, tout ira bien. Si vous nous manquez de respect, nous vous tuerons. Vous avez compris ? Tout le monde comprend l’allemand ? Vous

---

<sup>1</sup> Doyen de block. *Stubendienst* : garçon de dortoir.

## Sinon vous êtes morte

portez des galons jaunes de juifs, mais moi, regardez mon galon vert de criminel. Ils m'ont sorti d'une prison allemande où je devais passer le reste de ma vie. J'ai tué des bourgeois en Allemagne pour les voler et maintenant je tue des juifs. Mon Stubendienst porte un galon jaune comme vous. Il est devenu criminel ici. Il a décidé qu'il préférerait tuer que mourir. Profitez de votre journée de repos, mes gaillards. Demain, vous travaillerez.

### Enlève tes lunettes

Armand se souvient d'un autre saut dans l'inconnu : son arrivée en France. Je n'y comprenais rien, au début. Les Français se moquent de tout sans retenue. Les plaisanteries salaces en salle de garde, les chansons grivoises, les journaux satiriques. Un état d'esprit. Ce qui est permis et ce qui est interdit. Ici aussi, je dois comprendre l'état d'esprit, apprendre les lois officielles et les règles cachées. Il remarque que les détenus appartenant à l'encadrement du camp portent un brassard. Comme si leur bonne mine, leur pyjama propre et leur gourdin ne suffisaient pas à les distinguer du *vulgum pecus*. L'un d'eux entre dans le block, suivi d'un tonneau que portent quatre ombres grises. Une inscription sur son brassard : *kapo*.

– La soupe, sacs de merde. Un par un, sans se bousculer, à moins que vous préfériez bouffer du bâton.

Le rabbin rasé est resté à côté d'Armand.

– Je me demande ce que du wagon de provisions ils ont fait, dit-il dans son polonais teinté de yiddish.

– Les SS vont le manger, je suppose. De toute évidence, ils sous-alimentent les gens. Ils les laissent mourir de faim, peut-être. Ça économise la nourriture et les balles de fusil.

Armand parle polonais sans la moindre trace d'accent. Le kapo, un criminel polonais, l'a entendu. Il plonge une longue louche dans le tonneau.

– Toi, fils de pute, viens ici. Tu es polonais ?

– *Tak*.

Il lui donne deux louches de liquide. Quand son bol est plein, Armand découvre qu'il contient de l'eau sale. Bien qu'il n'ait pas mangé depuis trois jours, il ne peut pas approcher le bol de sa bouche. Même en se répétant "soupe, soupe, soupe".

– Je vous remercie, mais je n'ai pas faim.

– Force-toi, mon gars. Il faut manger. Si tu passes les trois premières semaines, tu peux vivre. Si tu ne manges pas, tu es foutu.

## Sinon vous êtes morte

Armand avale quelques gorgées. Son système nerveux, étonné : “Ah tiens, on mange ? C’est reparti ? Bon, je relance le processus.” Soudain, Armand a besoin de vider son intestin. Impossible : il faut attendre l’heure. Vers la fin de l’après-midi, le camp se remplit d’hommes gris qui reviennent du travail. Une troupe silencieuse s’agglutine devant un block plus petit que les autres. Armand se demande d’où vient l’expression “lieux d’aisance”. À l’armée, on disait “les chiottes”. Des prisonniers de guerre russes, menés par un grand cosaque, fendent la foule et ouvrent la porte. Quand il entre enfin, Armand aperçoit des centaines d’hommes assis dos à dos sur deux longues planches trouées. Il trouve une place et s’assoit. Les hommes gris souffrent tous de dysenterie. Ils ont à peine le temps de s’accroupir que la merde jaillit et éclabousse à la ronde. La dysenterie peut vider le corps en quelques jours. Quelques heures. Les grandes épidémies de choléra. On se déshydrate, on meurt par manque de sels minéraux. Le cœur épuisé. Il remarque des jambes enflées comme chez les grands cardiaques.

L’un des Russes s’approche d’Armand.

– Toi, fils de pute, tu n’as pas ôté ta *Mütze*.

Le bonnet gris. Ils ont oublié de distribuer le règlement. Observer et apprendre.

– Enlève tes lunettes ! ordonne le Russe.

Paf ! Un coup sec, destiné à accélérer l’apprentissage. Armand se souvient d’un direct sur le nez à Drancy, à la descente du train. Un gnon, un marron, une beigne, une torgnole, une rouste, une tarte. Jusqu’à l’âge de trente ans, j’avais seulement été frappé par un taureau.

Les châlits à trois étages ressemblent à ceux de Pithiviers. Armand a l’impression que les détenus sont beaucoup trop nombreux. Un bon millier. Dormir debout comme dans le wagon ? Non, il y a de la place pour tout le monde, à condition que deux ou trois hommes dorment à chaque étage du châlit, bien serrés tête-bêche sur la paille.

### De préférence des Français

À l’hôpital Saint-Louis, un blanc-bec pouvait demander un renseignement à un ancien, qui avait un ou deux ans d’expérience. Ici, les anciens ont acquis leur brevet d’expert en huit jours. Ils donnent des conseils après l’appel de l’aube, pendant que l’on distribue une eau sale semblable à celle de la veille, mais baptisée café.

– Tu dois trouver du boulot. Tu ne peux pas te promener dans le camp sans rien faire. Si tu restes dans le block, ils te tuent pour se distraire. Ils s’ennuient.

– Vous allez sur la place, là-bas. C’est le rassemblement des kommandos qui vont travailler en dehors du camp. Les kapos et les contremaîtres tuent aussi pas mal de monde,

## Sinon vous êtes morte

ça varie selon les kommandos, mais tu risques quand même moins ta peau qu'en restant dans le camp. En tout cas, ils doivent remplacer les morts, alors ils cherchent des gars chaque matin.

Un kommando ressemble à une compagnie de soldats, quelques centaines d'hommes alignés en rangs par cinq. Sur la place, les kapos recruteurs sont entourés par des assistants armés de gourdins, puis par la bousculade grise des candidats à l'embauche. Armand n'ose pas tenter sa chance. Il doit accepter un travail dangereux à l'intérieur du camp : porter un tonneau de café de cent litres avec trois autres laissés-pour-compte. Si l'un des quatre maladroits trébuche, c'est la peine de mort sans autre forme de procès. Motif : a renversé le café appartenant au Reich.

Il livre le café dans divers ateliers situés à l'intérieur du camp. Il revoit des camarades de Pithiviers qui ont passé le cap des trois semaines.

– Tiens, toubib, tu es là ? Nous nous demandions s'ils avaient fini par te déporter.

– Tu vois, ici c'est la *Kleiderkammer*, où l'on trie les vêtements. On dit aussi le *Kanada*. Personne ne sait pourquoi.

– Surtout, garde tes chaussures, toubib. Même pour dormir. Si quelqu'un te les pique, ils te donnent des sabots. Tu vas travailler à dix kilomètres du camp, tu as les pieds en sang, tu es mort.

– Où vont-ils, tous ces vêtements ?

– Ils les donnent aux familles pauvres du Reich, spoliées par l'avidité juive. Les enfants allemands n'auront pas froid cet hiver. Tu as des enfants, toubib ?

– Non.

– Tant mieux. Ainsi, tu évites de penser à eux.

– Au fait, où sont les enfants ? Où sont les femmes et les enfants ?

– Des femmes sans enfants, il y en a dans l'autre camp, là-bas, à Birkenau. Mais les femmes et les enfants qui ont pris le camion, avec les gens malades et les vieillards...

Ses interlocuteurs soupirent. Armand les regarde fixement. Toujours l'impression de ne rien comprendre, jusqu'au moment où une vague d'amertume le submerge d'un seul coup. Compris depuis longtemps. Lâchez-le sinon vous êtes morte tout de suite. Cette phrase n'a cessé de luire comme une braise dans un recoin de son cerveau. *Je suis le petit frère de Pierre... Regarde, Mzelle Mimi, cette culotte c'est ma maman qui me l'a tricotée...* Leurs petites dents qui me mordillaient les doigts. Et moi, j'en ai encore pour trois semaines.

Quand les porteurs ont fini de livrer le café, on leur confie des charges plus légères et plus lourdes que les tonneaux de cent litres : les cadavres qui gisent un peu partout dans

## Sinon vous êtes morte

le camp. Les uns, les morts de la nuit, sont entassés devant les blocks comme de la literie que l'on aère. Les autres se sont effondrés au milieu d'une allée quand leur cœur a décidé de les lâcher, ou quand un gourdin qui passait par là a décidé de gourdiner. Un cadavre d'Auschwitz pèse trente ou quarante kilogrammes. C'est léger quand on le porte à deux. Armand doit porter un mort tout seul.

– Toi, lui dit le kapo, tu viens d'arriver, tu es fort comme un bœuf. Tu n'as pas besoin de partenaire. Tu poses les jambes sur tes épaules, comme des bretelles.

Un agrégat de tissus organiques bientôt décomposés, se dit Armand. Ne pas confondre avec un être humain. Un garçon boucher portant une carcasse de bœuf. Ses bras traînent par terre, sa tête dodeline et bat contre les mollets du porteur. Quelque part en Europe, des personnes pensent à l'agrégat de tissus comme si c'était encore un homme, de la même manière que Tounia pense à moi. Où est-il ? Que devient-il ? Comment se porte-t-il ? Il se porte la tête en bas.

Aucun kommando ne veut d'Armand. Au bout de quelques jours, une rencontre de hasard.

– Salut, toubib ! Tu ne te souviens pas de moi... À Pithiviers. Tu en voyais défiler des centaines. J'ai changé, en plus. Tandis que toi, tu avais déjà le crâne aussi lisse qu'un œuf. Je travaillais chez des paysans, je me suis ouvert la jambe avec une faux, tu m'as recousu. Regarde.

– C'est moi qui ai fait ça ? La cicatrice est vilaine. Il reste les bourrelets.

– À Paris, je fabrique des sacs pour dames. Je couds le cuir plus proprement !

– Il faudrait l'arranger, ce n'est rien du tout. Comment tu t'appelles ?

– Janos. Je suis hongrois.

– J'ai connu un Hongrois au régiment.

– Je t'ai vu porter le café. C'est un sale boulot. Viens avec moi. Je travaille aussi à l'intérieur du camp, mais je transporte des briques avec d'autres gars qui viennent de Drancy. C'est aussi lourd que le café, mais moins dangereux.

Le 5 octobre 1942, Armand est à Auschwitz depuis dix jours, un jeune SS interpelle les porteurs de briques.

– Je cherche des volontaires pour aller travailler dans une carrière. Des Français de préférence. À Golleschau, à soixante-dix kilomètres d'ici. Vous serez tranquilles, vous pourrez manger et dormir. Vous finissez avec les briques, ensuite vous allez à l'infirmerie pour la visite médicale.

Un détenu aussi gris que les autres écoute leur cœur avec un stéthoscope et leur jette un vague coup d'œil.

## Sinon vous êtes morte

- *Gut und gesund.*
- Qu'est-ce qu'il dit ?
- Que tu pètes la forme. T'as intérêt à apprendre l'allemand, mon pote.
- Pourquoi veulent-ils des Français ?
- Nous sommes encore frais et dispos, il nous reste un peu de chair sur les os. Le toubib nous a tous acceptés.
- Alors nous partons à Gogocho ? Je vais préparer ma valise.

### Le grand salopard

Ils sont assis sur des banquettes de bois, à l'arrière d'une camionnette. Quinze déportés pour six places. Ils se tiennent bien chaud. Comme il reste de l'espace, on leur confie un miroir monumental qui doit décorer le salon des SS de Golleschau.

– Ils sont malins. Au lieu d'envelopper leur glace dans des couvertures et de la coincer entre des matelas bien épais, ils la confient à quinze bonshommes qui ont envie de vivre quelques jours de plus.

– Oui, mais le chauffeur, lui, il s'en fout que quinze juifs crèvent aujourd'hui ou demain. Il s'amuse à plonger dans les ornières pour corser le jeu.

– Remercions nos maîtres, qui veulent nous enseigner que notre vie est aussi fragile que ce miroir. Les boches sont de grands philosophes, c'est bien connu.

La camionnette s'arrête dans une cour sombre, au milieu d'un haut bâtiment de briques. Le sol est recouvert de gravier. Armand observe les hommes gris qui vont et viennent. Il tente de se convaincre qu'ils marchent plus vite qu'à Auschwitz.

Un détenu à triangle vert les accueille. Il mesure près de deux mètres, porte une tenue de déporté propre et repassée, et tient en laisse un monstre à tête de chien.

– *Ach*, tu m'as amené une brigade d'intellectuels, dit-il au jeune SS. Ils vont voir...

Le chien ne dit rien, mais il ricane et on devine très bien ce qu'il pense. "Des comme vous, j'en dévore deux ou trois chaque matin pour me mettre en appétit."

Où voit-il des intellectuels ? se demande Armand. Il remarque alors que plusieurs de ses camarades portent des lunettes, comme lui. Janos le Hongrois porte des lunettes, pourtant ce n'est pas un intellectuel. Ou peut-être un maroquinier philosophe. Spinoza polisseur de lentilles.

Le géant prononce un discours en français.

– Bonjour, juifs de merde. Je suis votre *Lagerältester*. Où ai-je appris parler français ? Dans la Légion Étrangère. Là j'ai passé douze ans. Ensuite j'ai tué le capitaine, lui m'a insulté. Je devais aller la guillotine, par chance l'armée allemande est venue. Ils n'ont pas

## Sinon vous êtes morte

libéré moi, seulement commué la peine. Je suis encore prisonnier, mais aussi chef de la prison, alors c'est la belle vie. Les fils de pute français appellent moi "le grand salopard". Ne dites pas "le salopard", mes enfants. Je veux "le grand salopard". Mais d'abord, il faut remplir le camion. Il ne va pas repartir vide. Suivez-moi.

Il les emmène au fond de la cour. Quinze cadavres sont allongés le long du mur, un bout de corde ou une ceinture autour du cou.

– Je vous prie charger eux dans le camion. Ils retournent à Auschwitz, là-bas sont les fours crématoires. N'oubliez pas enlever les cordes et les ceintures. Elles serviront quand on vous pendra.

Ils portent les corps raidis jusqu'à la camionnette.

– Dépêchez-vous, mes enfants. Je ne suis pas pressé, mais mon chien est un peu, comment dites-vous, impatient. Je dois donner le déjeuner à lui. Eh bien voilà, quand vous voulez, vous pouvez, n'est-ce pas. Parfait, parfait. Maintenant, je dois présenter vous mes amis Hans et Franz.

Ils entrent dans le bâtiment. Deux détenus grassouillets se tiennent derrière un établi éclairé par une forte lampe.

– Hans et Franz vont vérifier que vos chaussures au règlement sont conformes. Je vous prie enlever les chaussures.

Les deux détenus séparent les talons des semelles à l'aide d'outils tranchants et de petits marteaux. Ils font glisser des grains de riz, dirait-on, dans le creux de leur main. Quand ils saisissent un de ces grains de riz avec des pincettes et l'approchent de la lampe, il scintille comme une petite étoile. Les cordonniers, le grand salopard et le chien paraissent très contents.

Armand se tourne vers Janos.

– C'est incroyable que quelqu'un qui a été fouillé je ne sais combien de fois ait réussi à conserver les diamants jusqu'à aujourd'hui.

– Je n'ai jamais été fouillé.

– À Pithiviers, la police aux questions juives.

– Ah, j'en ai entendu parler, mais j'étais chez les paysans.

– Quand nous sommes arrivés ici, les SS à l'entrée.

– Les SS t'ont fouillé ?

– Ils ont tué un homme pour convaincre les autres de donner tout ce qu'ils possédaient.

– Les nôtres ont abattu un gars qui parlait dans les rangs, un gars qui a trébuché et un qui a vomi, mais ils ne nous ont rien demandé. Ils n'ont pas le droit de voler les juifs. Ils

## Sinon vous êtes morte

doivent éviter de “se laisser contaminer par l’avidité juive”. Ils risquent d’être envoyés à l’est pour se battre contre les sauvages Bolcheviks.

– Ils ont le droit de nous tuer, quand même.

– Bien sûr. Ils sont là pour ça. Les diamants, il ne faut pas les cacher dans le talon, mais dans le contrefort.

– J’ai toujours entendu dire que le savoir vaut tous les diamants du monde. Tu l’emportes partout, personne ne peut te l’enlever.

– Toi, toubib, tu as beaucoup de chance. Tu as le savoir, et en plus tu as une bonne provision de graisse sur le dos.

– C’est à Pithiviers. À la fin, j’étais le seul médecin et je travaillais jour et nuit, alors les cuisiniers me nourrissaient comme un pacha.

### **Armand donne un coup de poing**

Les anciens avertissent les nouveaux.

– La première nuit est mauvaise. Le grand salopard échange des diamants aux paysans contre des provisions de nourriture et de vodka. Il donne la vodka aux SS. Au milieu de la nuit, quand ils sont bien saouls, ces crevures viennent dans les blocks et lancent leurs chiens sur les châlits. Ou bien ils tirent au pistolet sur n’importe qui.

Les détenus mordus ou blessés vont à l’infirmerie du camp. Le médecin-chef, le Dr Rubinstein, un déporté allemand, n’apprécie pas ce travail supplémentaire.

– Encore une fois... Toujours le samedi soir, ensuite je dois travailler le dimanche. Ils sont ivres morts, heureusement, ils tirent n’importe comment. Ça, mon gars, c’est juste une égratignure. Les morsures sont plus méchantes. Je n’ai pas de sérum contre la rage. Chacun son tour. Je suis tout seul.

– Nous sommes arrivés hier. Il y a un médecin dans notre groupe. Un gars l’appelle “toubib”.

Le Dr Rubinstein convoque Armand.

– Il me manque un assistant. Pas à l’infirmerie, mais à la carrière. Pour l’un des kommandos, j’ai Weil, un médecin belge. J’ai besoin de quelqu’un pour l’autre.

– Il y a deux kommandos ?

– Un de jour et un de nuit. Ils échangent chaque semaine. Tu as du papier hygiénique pour faire des pansements. Parfois, un peu de mercurochrome, quand un convoi arrive de Hollande. Les juifs hollandais sont très soigneux. Ils ne voyagent jamais sans leur petite pharmacie.

## Sinon vous êtes morte

Armand commence par le travail de nuit. Réveil à deux heures du matin. Halte à la cuisine, distribution de café. Les anciens ronchonnet, pourtant ils devraient avoir l'habitude.

– Ce salaud de Pundik pourrait se lever et allumer sa cuisinière, merde. Il fait moins trente, sans parler du vent. Si le café était chaud, ça nous aiderait à tenir.

– Tu te réchaufferas en marchant. Le grand salopard a invité les SS à dîner hier soir. Pundik a bouffé les restes et bu les fonds de verre. Il va roupiller jusqu'à midi, ce gros cochon.

Ils marchent sans se réchauffer, encadrés par des SS et des kapos. Les anciens s'inquiètent de la santé du nouveau docteur.

– Il faut que tu trouves des chaussures plus grandes, toubib. Tu les bourres de papier journal. Sinon, à force de marcher sur la neige, tes pieds vont geler.

– Et où trouverai-je des chaussures plus grandes ?

– Viens nous voir. Nous les récupérons sur les pendus. Nous avons des tricots, aussi, à mettre sous le pyjama.

– Je vous remercie de votre sollicitude.

– Pas de quoi. Tu peux nous sauver la vie. Un accident est vite arrivé, dans la carrière.

– C'est une carrière de pierres ?

– Pas des pierres de taille. Des pierres ordinaires, que l'on concasse pour fabriquer du ciment. Tu n'as pas vu la cimenterie parce qu'il faisait nuit. Tu la verras au retour, juste avant le camp, avec ses grandes cheminées. En vérité, cette carrière est désaffectée. Les Polonais ne trouvaient plus assez de pierres. Tu comprends pourquoi la carrière est redevenue rentable ?

– Le personnel est abondant et ne réclame aucun salaire.

– N'empêche, il faut grimper toujours plus haut, et ensuite creuser de plus en plus profond, pour trouver leurs saletés de pierre. Tu vois les rails, là ? Un train à vapeur avec des petits wagonnets emporte les pierres à l'usine. Quand nous travaillons de jour, nous montons parfois là-haut en train. Nous nous serrons les uns contre les autres dans les wagonnets pour ne pas mourir de froid.

Les gardes SS et Aloïs, le kapo en chef, s'installent dans une petite hutte de tôle en bas de la carrière. Ils invitent Armand à les rejoindre.

– *Ach*, il n'y a pas encore de clients à la consultation, Herr Doktor. En attendant, vous pourriez mettre le poêle en marche. Brrr... Le charbon est dans le coin, là-bas.

Armand tente en vain d'amorcer une flambée avec du papier.

– Le charbon est mouillé. Les murs suintent, je crois.

## Sinon vous êtes morte

– Foutu bled. L’hiver dure six mois. Prenez ce seau, Herr Doktor, et courez jusqu’au train. Il est sûrement arrivé. Demandez quelques charbons ardents au chauffeur de la locomotive pour nous.

Le premier patient se présente bientôt. Un ruisselet écarlate coule de sa joue déchirée.

– Comment tu t’es fait ça ?

– La tête de la pioche ne tenait plus au manche et elle a sauté. Les outils sont au bout du rouleau, comme nous.

– Je te mets du papier de toilette dessus. Cela va absorber le sang. Il faut que tu le presses avec la main pendant une dizaine de minutes.

Le second patient a reçu une pierre sur la tête. Il est groggy. Les SS n’y croient pas.

– Tu te fous de nous ? C’est un tire-au-flanc, Herr Doktor. Plongez-lui la tête dans la neige pour le réveiller.

– Mais non. Il a reçu un coup sur le crâne. Il est KO, comme un boxeur. Il suffit d’attendre un peu. Il va revenir à lui tout seul.

– *Ach ja*, comme un boxeur.

À partir de dix heures, les détenus descendent de la carrière par petits groupes et Armand leur donne leur ration de pain pour la journée – un quart de pain rond. La farine contient de la pomme de terre, de la pâte de châtaignes, de la sciure de bois, et même des petits bouts de bois sur lesquels on peut se casser les dents. L’un des détenus du kommando porte le sac de pain le matin à deux heures. Pundik, le cuisinier, ajoute en général une portion pour le porteur, car le sac est très lourd.

Un matin, Pundik a mis le compte juste. Le porteur du sac, un juif belge, retire une portion et la mange pendant la marche, croyant que c’est la portion supplémentaire. À dix heures, Armand commence à distribuer le pain. En arrivant vers la fin du sac, il constate qu’il manque une portion. Par conséquent, le SS qui surveille la distribution va tuer le juif belge. Armand le fait appeler.

– Fils de pute, tu as volé un pain !

Il lui donne un coup de poing au visage. Le sang coule ; les déportés sont si faibles que le sang coule facilement. Le SS est satisfait de la punition.

– Juif de merde ! commente-t-il en souriant.

Tout le monde comprend qu’Armand a frappé un homme pour lui sauver la vie.

## Sinon vous êtes morte

## 14 Le Vercors

**Oubliez que vous êtes juifs**

Wanda et Jeannette attendent l'autocar avec une demi-douzaine d'enfants pour monter dans le Vercors. Jeannette trouve que "ces moutards" manquent d'éducation.

– Arrête de renifler, toi. T'as pas de mouchoir ?

– Tiens, prends le mien. Allons, il ne faut pas pleurer, mon garçon.

– Voilà que la petite se met à chialer aussi. C'est contagieux, évidemment.

– Moi, je veux voir ma maman.

– Tu la reverras quand la guerre sera finie. Tu as ta poupée, en attendant. Ça ne sert à rien de pleurnicher. Ah, les enfants, je dois vous dire vos nouveaux noms. Tu as les fiches, Henriette ?

– Regardez, mes enfants. Nous avons les fiches d'état-civil pour vous. Une dame les fabrique à la mairie de Grenoble. Nous les donnerons aux familles qui vont vous accueillir. Je vais les distribuer et vous apprendrez vos nouveaux noms.

– Vous savez tous lire ? Toi, tu sais pas ? Bon, tu ne vas pas te remettre à pleurer. Comment s'appelle-t-il, Henriette ?

– Maintenant, tu t'appelles Jacques Lambert.

– T'es infirmière, madame Henriette ?

– C'est un déguisement. Je suis habillée comme l'infirmière, Jeannette fait semblant d'être l'assistante sociale. Si la police nous contrôle, nous dirons nous vous emmenons à la montagne pour votre santé.

– Pi-er-reu Du-fres-neu. Pierre Dufresne. Boh... Tu l'as acheté, le déguisement d'infirmière ?

– On me l'a donné. Nous appartenons à un réseau, c'est-à-dire un groupe qui, euh...

– Nous rendons service. Alors toi, mon garçon, dis-moi comment tu t'appelles.

– Jojo, mais en fait c'est Joseph.

– Mais non. Bougre d'idiot ! T'as pas compris ? Tu t'appelles Jacques Lambert ! Oubliez vos anciens noms. Oubliez que vous êtes juifs.

– Si quelqu'un vous interroge, dites que vos parents se sont enfuis dans le maquis pour éviter aller au travail obligatoire en Allemagne. Toi, ma mignonne, retiens bien ton nouveau nom : Nicole Boulanger.

– J'aime mieux Lisette.

– Tu peux dire Nicolette, si tu veux. Tu redeviendras Lisette après la guerre.

## Sinon vous êtes morte

– Moi, mes parents, ils sont vraiment dans le maquis. Dites, c'est idiot, comme nom, Robert Pommier. Je peux pas m'appeler Dumas, comme Alexandre ? Parce que j'aime bien Les Trois Mousquetaires.

– Tu crois peut-être que je peux refaire les papiers dans l'autocar ?

– Dis, madame Henriette, c'est sûr qu'ils vont arrêter nos parents ?

– Ils essaient attraper tous les juifs.

– Où ils les emmènent, quand ils les arrêtent ?

– Dans des camps, à l'est.

– Et nous, pourquoi on peut pas y aller avec eux, dans les camps ?

– Il n'y a peut-être pas beaucoup à manger, là-bas, avec la guerre. Il fait froid. Un enfant, c'est plus fragile qu'un adulte. Vous devez manger les bonnes choses et boire le lait pour grandir. Vous serez mieux à la campagne, mes chéris.

– L'instituteur et sœur Monique nous attendent à Engins. Lui, l'instituteur, il prend les garçons. Certains vont dans une ferme, d'autres chez le boulanger ou le garagiste. Sœur Monique emmène les filles dans son couvent.

– C'est rigolo, le garagiste à Engins. Il y a peut-être une ville qui s'appelle Machine, et une autre Moteur.

– Moi, je demande à l'instituteur qu'il me mette dans une ferme, et j'apprendrai à traire les vaches.

– Faudra enlever ton chandail rouge, d'abord, sinon le taureau va te foncer dessus. Le garage, c'est mieux. T'apprends à réparer les bagnoles. Quand je serai grand, j'achèterai une Bugatti.

– Mon chandail, c'est ma mère qui l'a tricoté, alors je l'enlève pas. Mes parents, ils m'ont acheté ces chaussures.

– Ouh, les godillots ! Ils sont trop grands pour toi. Ça te fait des pieds d'éléphant.

– Mon père a vendu sa montre pour les payer. Il dit qu'il y aura de la neige dans la montagne, et que mes pieds vont grandir. Il s'y connaît en cuir, mon paternel, parce qu'il est coureur. C'est le champion du monde. Dans une pièce de cuir où un autre découpe dix portefeuilles, lui il en découpe neuf, euh... non, le contraire. L'autre neuf, lui dix. Regarde, mon pote, ça c'est un porte-monnaie qu'il a fait exprès pour moi.

– Ce serait mieux s'il y avait du pognon dedans.

– Dans le couvent, je devrai dire les prières et aller à la messe ?

– Tu feras comme les autres filles, mais surtout, n'oublie jamais que tu es juive.

– Tout à l'heure tu nous as dit de l'oublier.

– Faites semblant l'oublier, mes enfants, mais n'oubliez jamais.

## Sinon vous êtes morte

### Dans l'autocar

– Tu sais, Jeannette, cette sœur Monique, je l'aime bien. Au moins, elle n'est pas antisémite. Je crois qu'elle a deviné que nous sommes juives.

– Bien sûr. “Ce n'est ni un défaut, ni un obstacle, ma petite Jeannette. Notre Seigneur était juif, et sa bonne mère aussi.” Pierre se moque de moi. Son père est typographe. Tous les typographes sont anarchistes. Dans sa famille, on bouffe du curé depuis des siècles. Il dit que le couvent appartient à l'ordre de Notre-Dame de Sion, qui a été fondé pour convertir les juifs. Toutes ces fillettes que nous lui confions, c'est pain béni. “Écoutez la messe, mes enfants, pour voir si ça ne remuerait pas quelque chose dans votre cœur.” Pierre dit que nous aurions mieux fait de les confier aux paysans comme les garçons. Et toi, ton Henek, ça va ?

– Il a faim. Je gagne un peu d'argent avec des travaux de couture, mais pas assez pour nourrir deux personnes. Il a trouvé un petit hôpital et un patron qui l'emmène voir les malades. Il a peur d'oublier la médecine.

– Moi, j'aurais peur d'être attrapé par les boches. Ils contrôlent souvent les identités dans les hôpitaux.

– Je t'ai raconté ce qui nous est arrivé l'autre soir ? Nous traversons la place de Verdun et soudain, euh, j'ai très envie de faire pipi. J'ai attrapé une infection urinaire, tu comprends.

– T'es mariée avec un médecin, il pourrait te soigner !

– Il dit que je devrais manger plus, pour commencer. Bon, alors je cours dans une petite rue pour trouver un terrain vague ou un endroit, je veux dire...

– Un endroit pour pisser.

– Oui, bon... Henek court avec moi. À ce moment-là, un homme nous dépasse en courant encore plus vite : “La Gestapo a encerclé la place et arrêté tout le monde. Ils demandent aux hommes de baisser leur pantalon.”

– Pourquoi ils doivent baisser leur pantalon, madame Henriette ?

– Les hommes juifs, ma chérie, euh, il y a une différence.

– Je peux te montrer, si tu veux !

– Ce n'est pas le moment, mon bonhomme... Alors où as-tu pissé ?

– Dans ma culotte, c'est ridicule. Nous l'avons échappé belle.

– C'est seulement les enfants qui font pipi dans leur culotte.

– Pendant la guerre, les adultes ont peur comme des gosses. De leur côté, les enfants deviennent adultes plus vite. Et même tout de suite, parfois.

## Sinon vous êtes morte

– Moi, j’avais rendez-vous avec un chimiste qui devait me donner un paquet. J’arrive en retard chez lui, la milice vient de l’arrêter.

– Ouin, ouin.

– Qu’est-ce qu’il y a, ma mignonne ?

– J’ai envie de faire pipi.

– T’aurais pas dû raconter ton histoire, Henriette. Ça lui a donné envie.

– Nous arrivons dans dix minutes. Tu peux te retenir ?

– T’as qu’à faire dans ta culotte, comme madame Henriette.

– C’est emmerdant, les gosses. Moi, j’en aurai jamais. D’ailleurs je l’ai dit à René.

– Si tous les juifs raisonnent comme toi et cessent d’avoir les enfants, le peuple juif disparaît pour de bon et les nazis ont gagné. Moi, j’espère que j’aurai des enfants après la guerre. Quand j’étais à Montpellier, tu vois, je suis tombée enceinte. J’ai pensé que ce n’était pas possible avoir l’enfant pendant la guerre. Si je dois m’enfuir, me cacher. Enceinte ou avec le bébé qui crie, tu imagines. Alors que veux-tu, euh...

– Tu as avorté.

– Il aurait deux ans.

– Dis, madame Jeannette, nous irons à l’école ?

– Évidemment, jusqu’aux grandes vacances.

– Mon père, il veut que j’apprenne le latin.

– C’est l’école dans le village, avec une seule classe. Le maître est très gentil, mais je ne suis pas sûre qu’il enseigne le latin.

– Si tu veux apprendre le latin, t’as qu’à te déguiser en fille et aller au couvent !

### **Des braves gens**

Elles placent soixante-dix enfants. Chaque mois, elles prennent l’autocar pour aller les voir. Sophie leur a donné des vélos, que l’autocar transporte sur son toit. Une fois arrivées dans le Vercors, elles font la tournée des fermes.

– L’instituteur a choisi des braves gens, constate Wanda. À mon avis, ils se doutent que les gosses sont juifs. Rien que mon accent, déjà.

– Il n’y a pas que des braves gens. Sophie habitait dans une maison où la concierge dénonçait pour cinq mille francs par tête de pipe de juif. Elle a dénoncé trois étudiants. Ils ont été déportés. Sophie arrive, elle voit deux hommes en imperméable. La concierge crie : “C’est celle-là, c’est celle-là.” Elle s’est sauvée en vitesse, tu parles.

La chance tourne : la Gestapo arrête Sophie. Jeannette annonce la nouvelle à Wanda.

## Sinon vous êtes morte

– Mon Dieu, s’écrie Wanda. Je viens de là-bas. Elle avait besoin d’une machine à coudre. J’en déniche une. J’y vais, je frappe, personne ne répond. Je dépose un mot dans la boîte aux lettres : “J’ai trouvé une machine”. Signé Henriette.

– La Gestapo va revenir. Ils reviennent toujours.

– Si j’y retourne, ils ont peut-être déjà tendu une souricière.

– Viens, nous allons demander à la mère de Pierre, enfin René. Une brave Française, elle ne risque rien.

La mère de René reprend le mot dans la boîte aux lettres. Juste *Henriette*, ce n’est pas très compromettant, mais on n’est jamais trop prudent.

Liliane, qui a accueilli Wanda et les autres quand ils sont arrivés de Montpellier, remplace Sophie.

Jeannette travaille aussi pour Leos Geist. Il l’envoie à Lyon chercher un paquet. Quand elle le rapporte, il l’ouvre pour vérifier son contenu, puis le pose sur le porte-bagages de son vélo et s’en va en tanguant : son vélo est bien trop grand. Jeannette crie pour l’arrêter.

– Eh, oh, un truc est tombé !

– Zut, un pistolet. S’il fallait passer un permis pour devenir résistant, je serais recalé !

Jeannette se demande si elle arriverait à passer son permis de résistante. Elle parcourt la campagne à vélo avec des paquets de tracts autour de la taille, sous son manteau. Ça la protège du vent dans les descentes. Elle aperçoit des voitures et plusieurs messieurs. Qui donc a encore une voiture aujourd’hui ? Elle va bientôt le savoir, puisqu’elle s’approche en pédalant. Les messieurs portent des uniformes. Des policiers allemands ! Un barrage ! Quelle gourde : j’aurais dû rebrousser chemin...

– Halt ! Descendez.

Voilà, c’est mon tour. Sœur Monique pourra retourner au fort de Montluc : “Vous n’auriez pas vu une petite jeune fille ?”

Le policier allemand croit qu’elle va à l’école.

– *Lass sie gehen*<sup>1</sup> dit-il à son collègue.

Au moins une bonne nouvelle : c’est la fin de l’hiver. Jeannette porte des chaussures de ski bourrées de papier journal qui mesurent à peu près six tailles de trop.

---

<sup>1</sup> Laisse-la partir.

## 15 Dans la cabane de tôle

### Une cible vivante

En temps ordinaire, la mort est une visiteuse timide. Elle vient chercher un vieillard ou un malade, elle dit : “À la prochaine”, et on ne la revoit plus pendant des mois ou des années.

En temps de guerre, elle s'affaire, s'agite, va et vient comme une abeille butineuse. Elle s'amuse avec des bombes, des torpilles, des mitrailleuses, des gaz. Au camp, il n'est pas de coin où elle ne se glisse en douce. Les détenus, obsédés par la soupe, ne prêtent guère attention à cette compagne familière. Alors elle s'en va tourmenter ceux qui ne devraient pas la craindre : les gardiens, les porteurs de brassards. Ils se sentent fragiles. Ils se coupent un doigt ? Ils imaginent aussitôt la blessure infectée, la fièvre, le coma, l'agonie. Quand ils trouvent un médecin parmi les détenus, ils le dorlotent. Ils évitent de le battre. Ils lui donnent les légumes et les bouts de viande réservés aux notables, qui se cachent au fond du tonneau de soupe. Ils comptent sur ses pouvoirs magiques. Il peut les rattraper au bord du gouffre et les sauver.

Armand passe un an dans la cabane de tôle, au pied de la carrière de Golleschau, en compagnie du kapo en chef, Aloïs, et de divers SS. Aloïs possède un gourdin, les SS sont armés de fusils, mais c'est Armand qui les protège contre la mort invisible et insatiable.

Parfois, un jeune SS oublie qu'il est mortel.

– Dites, *Herr Doktor*, j'ai laissé une bouteille de bière là-bas, à la lisière du bois. Allez donc la chercher.

Aloïs, qui paraissait somnoler, ouvre un œil.

– N'y allez pas, docteur. Ici, vous êtes sous mes ordres. Ce n'est pas lui qui commande.

Il se tourne vers le SS.

– Tentative d'évasion, je connais le truc. Tu t'ennuies, tu veux tirer une cible vivante, c'est ça ?

Le SS rit. On ne peut même plus tirer sur les juifs, maintenant.

Une balle de fusil. J'aurais boulé comme un lapin. Du bois et de l'acier, comme le fusil Lebel, avec le petit bidule sur le côté pour armer. Ils s'entretuent et déclenchent ces horribles guerres par simple besoin de vaincre l'ennui. *Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui*. Appris par cœur quand j'étudiais le français, mais je ne me souviens même plus de l'auteur.

## Sinon vous êtes morte

### Les sardines à l'huile

Pour passer le temps, les SS échangent des souvenirs d'anciens combattants.

– Tu te souviens quand le *Reichsführer* SS est venu à Minsk ?

– *Sicher*<sup>1</sup>. En août 1941. Notre *Sturmbannführer* lui a montré une action. “Nous avons élargi un fossé anti-chars, Herr Reichsführer SS. On en trouve presque toujours aux alentours des villes.”

– Vous savez de qui nous parlons, Herr Doktor ? Qui est le Reichsführer SS ?

– J'avoue mon ignorance.

– C'est Herr Himmler, notre grand chef. Les pièces à traiter sont arrivées, le premier groupe. Nous traitions d'abord les hommes, ensuite les vieillards, les femmes et les enfants. Le Reichsführer SS s'est étonné de les voir porter leurs grands manteaux au mois d'août. Le *Sturmbannführer* a déclaré que cela nous aidait à les reconnaître. Ce n'était pas comme en Allemagne, où ils se dissimulaient en s'habillant comme nous. Là, ils vivaient entre eux sans jamais se mélanger aux autres populations. Cela nous évitait aussi d'avoir à prendre des décisions délicates au sujet des *Mischlinge*<sup>2</sup>.

– Nous nous demandions pourquoi ils ne pensaient pas à enlever leur manteau et raser leur barbe. Ils n'essayaient pas du tout de nous échapper. Les commissaires politiques tentaient de se défendre, les tsiganes sautaient et nous insultaient. Ils se conduisaient en ennemis, c'était plus facile de les traiter.

– Devant la fosse, les juifs ôtaient tout de même leur manteau et leurs autres vêtements. Ils gardaient leur barbe. Le Reichsführer SS n'en croyait pas ses yeux. Ils se déshabillent ? Le *Sturmbannführer* lui a dit que nous appliquions ses instructions : nous récupérions les vêtements pour les pauvres Allemands spoliés par les juifs. Auparavant, nous perdions beaucoup de temps à déshabiller les cadavres.

– Notre *Sturmbannführer* a hurlé : “Descendre dans la fosse, cochons de juifs ! Se coucher par terre ! Tête-bêche !”

– Le Reichsführer SS n'avait jamais vu ça.

– Personne n'avait jamais vu ça. Les juifs obéissaient sagement. Ils chantaient leurs prières de juifs. *Chema israël adonai eloenu adonai erhade...* Le *Sturmbannführer* a crié *Feuer* ! Nous les traitions à la mitraillette. Au début, nous les traitions d'une balle dans la nuque au bord de la fosse. C'était plus économique, mais plus pénible pour les tireurs. De loin, c'est moins éprouvant. La responsabilité est collective plutôt qu'individuelle.

---

<sup>1</sup> Assurément.

<sup>2</sup> “Mélangés”. Enfants à demi juifs.

## Sinon vous êtes morte

– Le Reichsführer SS était blanc comme un linge. Un peu plus, il s'évanouissait et tombait dans le trou. Notre Sturmbannführer avait prévu le coup. Il lui a tendu une petite flasque en argent contenant du schnaps. Un deuxième groupe s'est déshabillé. Les juifs sont descendus et se sont couchés sur les cadavres ensanglantés. Nous les avons mitraillés, et ainsi de suite jusqu'à la cinquième et dernière couche. C'est ce qu'on appelait la méthode des sardines à l'huile. Il n'était plus blanc, mais verdâtre. Nous pensions qu'il allait bientôt vider ses intestins comme les juifs dans la fosse.

– Il n'avait pas l'habitude. Il travaillait dans un bureau. Il a répété plusieurs fois : “*Alle tot ? Ach, so viel Blut, so viel Dreck !*”

La langue allemande est très expressive, se dit Armand. Les mots “sang” et “mort” paraissent bien pâles à côté de *Blut* et *Tot*.

– Et encore, nous ne lui avons pas montré les femmes et les enfants.

– Notre Sturmbannführer lui a dit que même nos hommes les plus endurcis avaient du mal à supporter cela, à la longue. Ils perdaient l'appétit et le sommeil. Certains finissaient par tomber dans une telle dépression qu'il fallait les renvoyer en Allemagne. Ils disaient “ces pauvres juifs” et demandaient si c'étaient vraiment là nos pires ennemis.

– Savez-vous, Herr Doktor, que dans certains villages les juifs nous accueillait à bras ouverts. Ils vivaient plongés dans leur Talmud et croyaient que les Allemands étaient les meilleurs amis de leur race. Ils n'avaient même jamais entendu parler de notre Führer.

– Notre Sturmbannführer a expliqué à Herr Himmler que la docilité des juifs n'était pas le seul obstacle que nous avions à affronter. Certains hommes, loin de tomber dans la dépression, prenaient un plaisir croissant au traitement des juifs, de sorte qu'ils en venaient à ne plus pouvoir se passer de l'ivresse de la tuerie. Des soldats de la Wehrmacht assistaient au spectacle comme on irait au théâtre. Ils applaudissaient, prenaient des photographies et demandaient s'ils ne pouvaient pas tirer un peu sur les juifs.

– Nous confisquions et détruisions les films photographiques, évidemment.

– Nous devinions souvent des Polonais et des Biélorusses dans les sous-bois. Ils venaient voir ce qui les attendait. Ils se doutaient qu'après les juifs, ce serait leur tour.

– Le Reichsführer SS a déclaré que ce qu'il avait vu était vraiment inhumain.

– Inhumain pour nos hommes, Herr Doktor.

– Notre Sturmbannführer lui a dit que nous avons essayé une méthode mise au point pour traiter les attardés mentaux et les vieillards séniles. Cela s'appelait *brackieren*, d'après le nom de son inventeur, le Reichsamtsleiter Brack.

---

<sup>1</sup> Tous morts ? Ah, tout ce sang, toute cette merde !

## Sinon vous êtes morte

– Nous utilisions des camions dont les gaz d'échappement étaient renvoyés à l'intérieur. Les juifs entraient dans le camion et nous fermions la porte. Le traitement prenait un quart d'heure environ. Ensuite nous conduisions le camion jusqu'à une fosse et nous le déchargeions. Un de nos hommes avait fabriqué pour un des camions un panneau orné des mots *Kaisers Kaffee* en lettres énormes et il avait peint une magnifique tasse de café. Ainsi, ce camion pouvait rouler pendant le traitement spécial sans attirer l'attention. Nous procédions à cinq ou six traitements par jour.

– Le Reichsführer SS a demandé pourquoi nous ne remplacions pas les fusillades par les camions. Notre Sturmbannführer a expliqué qu'un camion permettait de traiter soixante pièces à la fois. Pour un groupe de trois camions, pas plus de mille pièces par jour. À la mitrailleuse, nous avons traité jusqu'à vingt mille pièces en une seule journée. D'autre part, les camions s'abîmaient sous la pluie et des problèmes d'étanchéité apparaissaient. En plus, les hommes souffraient de maux de tête parce qu'ils respiraient le gaz quand ils déchargeaient le camion.

– Le Reichsführer SS a promis qu'il trouverait un moyen. Il fallait travailler encore, mais les Allemands n'ont pas peur de travailler, *nicht wahr*<sup>1</sup> ?

– Ils ont trouvé un moyen, Herr Doktor. Vous en avez entendu parler.

Raconterai-je un jour mes souvenirs de guerre à mes enfants et petits-enfants ? se demande Armand. “À force de tuer des juifs, certains SS connaissaient les prières des mourants aussi bien qu'un rabbin. Ils parlaient devant moi sans se gêner, car j'étais condamné à mort. Ils étaient jeunes, ils trouvaient toute cette aventure très amusante.”

Enfants hypothétiques et improbables. Réussi à passer le cap des trois premières semaines. Ceux qui sont venus à Golleschau avec moi, le miroir dans la camionnette, un Hongrois comment s'appelait-il déjà, tous disparus depuis longtemps. Restent Rubinstein le médecin-chef et Weil l'autre médecin, Pundik le cuistot, Lévy le petit Schreiber, les deux cordonniers et moi.

### La biche et les oignons

Tirer une cible vivante. Une biche vient boire au crépuscule dans une mare à l'orée du bois. Le SS épaula et tire. Un seul coup.

– Vous avez disséqué, Herr Doktor. Faites donc le prosecteur. Allez découper l'animal.

---

<sup>1</sup> Pas vrai?

## Sinon vous êtes morte

Le prosecteur, c'est le technicien qui prépare les corps pour la dissection. Ce SS présente la particularité bizarre de ne pas battre les détenus. On peut lui parler.

– Où avez-vous appris le mot “prosecteur” ?

– J'ai été garçon de laboratoire. Je travaillais pour une compagnie d'assurances dans la Ruhr. Je disséquais des cadavres de mineurs morts de silicose.

Il ferait le boucher mieux que moi, se dit Armand, mais il est le maître et je suis l'esclave.

– Dans la cabane à outils, Herr Doktor. Vous serez tranquille, les hommes ne rentrent pas avant minuit.

Armand traîne la biche jusqu'à la cabane à outils. Elle pèse au moins cent kilos. Il passe quatre ou cinq heures à la dépecer. Il faudrait un meilleur couteau, ou une scie. Plus facile si elle était cuite. Un SS presque sympathique, mais un SS quand même. Ne pas mettre tous les Allemands dans le même sac. Le docteur Rau. S'il n'avait pas fait enlever le plâtre, ma jambe aurait cessé de pousser et je serais devenu un invalide. Au gaz directement en descendant du train. J'y serais allé de toute façon si le juge ne m'avait pas rattrapé par la peau du cou avec sa canne. La balle a traversé son ventre de part en part. L'estomac éclaté, *Blut und Dreck*.

Le SS trouve un sac et emporte les bons morceaux. Armand cache un corset de viande sous son pyjama. Je partagerai avec Rubinstein, son petit réchaud dans l'infirmerie.

Il connaît si peu la faim qu'on le surnomme *Der Dicke*, le gros. Il tombe tout de même malade : son corps se couvre de boutons purulents, de sorte qu'il doit se coller des pansements en papier hygiénique sur le visage.

– Que vous arrive-t-il, Herr Doktor ? demande le SS qui disséquait les mineurs.

– Ne vous inquiétez pas, rien de contagieux. Je ne mange pas assez de fruits et de légumes. Le manque de vitamines provoque l'apparition de furoncles et d'anthrax. Un furoncle, c'est une infection qui prend un poil. Un anthrax, c'est un furoncle géant qui a capturé plusieurs poils. C'est douloureux, mais on n'en meurt pas.

Le SS aime bien Armand. Il lui apporte deux oignons. Les anthrax disparaissent en quelques jours. Cette guérison miraculeuse renforce l'admiration que l'ex-disséqueur voue à la médecine et aux médecins.

Les Allemands détestent les maladies contagieuses. Pire que tout : être contaminé par un microbe juif. Armand donne des instructions à ses camarades.

– Les poux transmettent le typhus. Vous devez les chasser. Enlevez vos vêtements et examinez les recoins qu'ils affectionnent, près des coutures. Lavez-vous tous les jours, et tant pis si l'eau est très froide.

## Sinon vous êtes morte

Il donne l'exemple. Il espère que ses compagnons vont l'imiter. Certains, épuisés par leur journée de travail, n'ont pas la force ou le courage de s'occuper des poux.

Au début, les malades se comptent sur les doigts d'une main. Les Allemands connaissent une bonne méthode pour éviter la contagion : quelqu'un se met à trembler de fièvre, on le vaccine d'un coup de pistolet. Les détenus arrivent parfois à sauver un camarade en le soulevant pendant l'appel jusqu'à ce qu'il reprenne des forces. Au bout de quelques jours, les malades sont trop nombreux pour être protégés de cette manière.

– Je pourrais vous tuer tous, mes enfants, déclare le grand salopard. Mais à quoi bon ? Les poux ont envahi la maison. Un nouveau contingent attraperait le typhus tout de suite. Nous allons évacuer et désinfecter.

Les détenus sont exilés dans une usine vide pendant quarante-huit heures. Couchés par terre, squelettiques, les yeux exorbités, les joues luisantes de fièvre, la bave aux lèvres, recouverts de vieux chiffons. Une usine remplie de fantômes. Armand et Weil les soignent comme ils peuvent. Ils examinent leurs propres pyjamas rayés plusieurs fois par jour.

### Les cadavres dépouillés

Il y a toujours des uniformes noirs dans la cabane de tôle, mais les têtes changent. Quand les SS sont bien reposés, quand leurs orteils commencent à gigoter dans leurs bottes, ils repartent à l'est. La guerre éclaircit leurs rangs, si bien que le Reichsführer SS doit recruter du deuxième choix. Les nouveaux gardiens vêtus de noir, au lieu de hurler l'allemand, parlent le polonais comme vous et moi. Ce sont des *Volksdeutsche* de Silésie, des Polonais d'origine allemande. On les dit moins féroces que de vrais Allemands, mais plus vicieux.

Ils bavardent autour du brasero avec Aloïs (qui est polonais, lui aussi) et Armand. Leurs récits ne se déroulent pas l'année dernière au-delà de la frontière, mais il y a quelques semaines à trois pas d'ici.

– J'ai accompagné un convoi de Cracovie à Auschwitz. Des femmes et des enfants.

– Il reste encore des juifs à Cracovie ?

– Faut croire. Eh bien, mon gars, écoute ça : les mères se jetaient par la fenêtre avec leurs enfants.

– Quelle fenêtre ? Les juifs voyagent dans des wagons à bestiaux, non ?

– Des wagons à bestiaux arrivent à Auschwitz, je ne dis pas le contraire, mais là, c'étaient des wagons de voyageurs. Le lendemain, je repars dans le même train pour aller

## Sinon vous êtes morte

chercher d'autres juifs à Cracovie. Les corps des femmes et des gosses n'avaient pas bougé, tu les voyais tout le long des voies, mais ils étaient tout nus.

– Les paysans piquent les vêtements ? Les juives n'en ont plus besoin, c'est sûr. Ha ha ha.

Armand se demande ce qui est pire, la sauvagerie des paysans ou l'industrie rationnelle des Allemands. Le tri des vêtements au Kanada. Avec nos cheveux, ils fabriquent des chaussons de feutre pour les sous-marinières. Ils arrachent les dents en or des cadavres quand ils les sortent de la chambre à gaz. Tout le monde le sait. Ils ne parlent jamais de la chambre à gaz. Disent la boulangerie, à cause des fours. Vous pouvez arrêter les êtres humains avec des barbelés électrifiés, mais vous n'emprisonnez jamais l'information. Elle se glisse par les plus petits interstices comme un liquide ou un gaz. Ce qui se passe à Auschwitz, nous le savons à Golleschau. Les mères juives de Cracovie le savent aussi. Sinon, pourquoi se jetteraient-elles du train avec leurs enfants ?

Il y avait plus de trois millions de juifs en Pologne. Ils ne les ont pas encore tous tués, puisqu'il en vient toujours de nouveaux au camp. L'un d'eux vient à la consultation et montre un doigt tout noir à Armand.

– Tu t'es donné un coup de marteau ?

– De pioche.

– Même si j'avais des médicaments, je ne pourrais pas faire grand-chose. L'hématome va se résorber peu à peu. D'où viens-tu ?

– Un village près de Lublin. Les Allemands sont arrivés chez nous et ont pris les hommes, les femmes et les enfants. Les villageois riaient : “Les youpins vont brûler !” Nous pensions qu'ils plaisantaient. Nous avions entendu parler de camps où l'on tuait les gens, mais personne n'y croyait.

Armand voit des juifs arriver des quatre coins de l'Europe. Ne se doutaient-ils de rien ? Il y a un an, quand nous sommes partis de France, les camps encore tout neufs, notre ignorance était excusable. Mais maintenant ? Des milliers de juifs déportés, n'ont plus donné aucune nouvelle. Ils devraient s'inquiéter, se rebeller. Ils se laissent emmener comme les veaux que mon père vendait à *trayf*.

Les juifs millionnaires qui complotent pour dominer le monde. Si malins qu'il est presque impossible de leur résister. Notre peuple va disparaître parce qu'il n'a pas su s'organiser. Le contraire du complot. Pas de ministre de l'information, pas de service de renseignements, pas de solidarité d'un pays à l'autre. Nous ne sommes pas riches, mais pauvres. Pas malins, mais stupides. Nous nous sommes moqués des Polonais vaniteux, qui attaquaient les chars à la lance, mais nous luttons contre les armes modernes en

## Sinon vous êtes morte

signant des pétitions et en envoyant des lettres de protestation. Nous allons au gaz en marchant sur nos propres jambes. Ils justifient leurs crimes en blâmant les victimes. Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. Mon frère Rothschild.

Comment les Polonais qui habitent près du camp ne sauraient-ils pas ? Parmi eux, il y a des résistants qui vont informer les Anglais. Les Américains sont entrés en guerre, eux aussi. Ils préparent sans doute une intervention décisive<sup>1</sup>.

La proximité, la langue polonaise, rendent les récits des Volkdeutsche plus pénibles que ceux des SS qui ont vu les tueries de Minsk. Armand obtient la permission d'aller dans la carrière afin de soigner les blessés sans perdre de temps. Il admire les gamins de seize ou dix-huit ans qui escaladent les parois argileuses pour chercher des pierres. Aussi agiles que des singes. Efforts inutiles – pierres trop rares, outils cassés. Impossible de remplir les quatre wagonnets qui attendent derrière la petite locomotive. Armand aide les camarades à tapisser le fond des wagonnets de terre pour faire illusion. Selon les vieux livres, les juifs qui bâtissaient les pyramides pour Pharaon cherchaient des pierres, eux aussi. Quand ils n'en trouvaient pas, ils les remplaçaient par leurs propres enfants. Le contremaître polonais de la cimenterie vient se plaindre.

– Dans vos wagons, il y a moitié de cailloux et moitié de merde.

Aloïs fait donner des coups de gourdin à tous les détenus afin de stimuler leur ardeur au travail.

### Le sport

À une heure de l'après-midi ou du matin, selon que le kommando est de nuit ou de jour, les hommes redescendent de la carrière à la grande bâtisse sombre de Golleschau – qu'ils appellent le *Lager*, le camp. Si c'est une heure de l'après-midi, ils se mettent en rang pour prendre une gamelle et recevoir leur portion de soupe. Armand reste avec Aloïs et les autres kapos à l'arrière de la queue. Pundik, le cuisinier, leur réserve le "solide" au fond de la marmite.

Ils lavent les gamelles et vont se coucher. À peine se sont-ils endormis que des coups de sifflet et des cris les réveillent.

– Tout le monde dans la cour !

– Plus vite, juifs de merde.

---

<sup>1</sup> Les résistants polonais ont envoyé des informations précises au gouvernement en exil de Londres dès le printemps de 1942. Des évadés de Treblinka ont transmis un témoignage détaillé au gouvernement américain en août 1943.

## Sinon vous êtes morte

– La vaisselle n'est pas propre. Vous êtes incorrigibles. Un peu de sport vous fera du bien.

Ils courent autour de la cour, sur les graviers, pendant une heure ou deux. Quand un spectre gris s'effondre, le grand salopard le soumet à l'épreuve d'un seau d'eau glacée. Si le spectre ne se relève pas, c'est que les effectifs ont diminué d'une unité.

Alors que les séances de sport interrompent la sieste diurne du kommando de nuit, le kommando de jour se couche à une heure du matin et se relève pour subir des appels nocturnes. Les kapos comptent et recomptent les hommes, dans le froid et l'obscurité, pendant des heures. C'est un tri, se dit Armand. D'un côté, ceux qui tiennent le coup. De l'autre, ceux qui flanchent. À moitié morts. Ils viennent me voir : "J'en peux plus, toubib. Je crois que je tourne musulman. C'est votre avis aussi ? Je suis bon pour la boulangerie. Mes cendres vont monter là-haut et se mêler aux nuages. Ça ou pourrir sous terre, une fois qu'on est crevé..." On reconnaît un musulman à ce qu'il n'a plus de fesses. Les livres de médecine ne parlent pas de ça. Pourquoi musulman ? L'argot des juifs de je ne sais où, peut-être. Quelque part en Russie, au Turkestan, des musulmans très maigres. Le grand salopard les fait étrangler et les renvoie à Auschwitz dans la camionnette. Remplacés par un nouveau lot aux chaussures farcies de diamants, sa petite combine. Parfois, un arrivage impromptu, pas le temps de garroter les gars pour remplir les camions, il sélectionne des musulmans et les envoie à Auschwitz. "Vous êtes fatigués. Ils vont vous retaper, là-bas." Certains arrivent à se convaincre d'y croire. Il paraît que la chambre à gaz est déguisée en salle de bains. "Vous allez prendre un bon bain avant de partir en maison de repos." Tout le monde a entendu parler de la chambre à gaz. Ils espèrent encore. Et pourquoi pas ? Me retaper dans une maison de repos. Un bon bain.

Un jour, je me retrouverai du mauvais côté. J'aurais mieux fait de choisir l'Amérique plutôt que la France. Mon grand-père, mes oncles et tantes. Je serais devenu tailleur. J'habiterais dans un gratte-ciel à New York. Quand ils ont demandé aux juifs de se déclarer au commissariat, nous aurions dû nous enfuir. À Thonon-les Bains, où nous avons campé. Traverser le lac pour aller en Suisse.

Parfois, on les réveille pour assister à une pendaison. Une grande cérémonie, rien à voir avec le cas des musulmans que l'on étrangle en trois minutes. La punition réservée à ceux qui tentent de s'évader. Trois gars ont disparu dans la nuit entre Golleschau et la carrière, les paysans les ont capturés et livrés. Les SS les pendent au porche d'entrée. L'un d'eux crie *Chema Israel* au moment où le SS bascule l'escabeau d'un coup de pied. Leurs corps se balancent là plusieurs jours. Les détenus passent dessous en sortant et en rentrant.

## 16 Le voleur de bonbons

### La dernière blague

Par une belle journée de juin 1943 : pique-nique au bord d'un lac de montagne. Wanda gambade comme un chamois.

– Excuse-moi, Pierre. Comment appelle-t-on ces fleurs orange dans les champs ?

– Des pissenlits.

– Vraiment ? Tu ne te moques pas de moi ?

– Il y a même une expression : “Bouffer les pissenlits par la racine.” Cela signifie “être mort”, tu comprends. Être à six pieds sous terre. Remarque, il faut choisir. Soit tu es à six pieds sous terre, soit tu bouffes les pissenlits par la racine, parce que les racines ne vont pas si profond.

– Tu ne trouves pas que ça ressemble aux Carpates, Henek ? Tu te souviens, quand nous nous sommes vus la première fois ?

– Je me souviens d'un pique-nique plus copieux que celui-ci.

Pierre a apporté un appareil photo. Il ferme un œil en grimaçant.

– Je vais vous prendre. Mettez-vous au bord de l'eau. Henek, Bronék et Leos derrière ; Wanda, Danka et Jeannette, devant. Ne bougez plus. Je vous permets de sourire. Attention, le petit oiseau va sortir... Arrête de bouger, Leos.

Il ne peut pas s'arrêter de bouger, ce Leos.

Le lendemain, Bronék vient voir Pierre et Jeannette.

– J'ai une horrible nouvelle... Leos est m-mort.

– Leos ? Ce n'est pas possible ! Comment ?

– Une mission à la b-biscuiterie Brun. Je ne savais rien. C'est très c-cloisonné. Liliane me l'a dit ce matin. Il était chargé d'incendier des wagons qui livrent les b-biscuits en Allemagne. Le gardien de nuit l'a tué. Je vais prévenir Henek et Wanda. Rendez-vous à Gières derrière l'église, à quatre heures. J'en saurai p-peut-être plus.

Quatre heures. Les hommes ont la mâchoire crispée. Wanda sanglote.

– Je l'ai trouvé nerveux hier. Il ne plaisantait pas comme d'habitude.

– Déjà que sa sœur a disparu, et maintenant lui. Quand je pense à ses pauvres parents...

– Ses parents ? Quels parents ?

– Il aurait pu tirer le premier.

– Tu crois qu'il savait se servir d'un pistolet ? Il n'arrivait même pas à rentrer ses pans de chemise dans son pantalon.

– Moi, je ne peux pas tirer, je ferme les deux yeux.

## Sinon vous êtes morte

– Vous n’avez pas remarqué ? Il avait un pansement au doigt. Il m’a dit que c’était un furoncle très douloureux.

– Tu es sûre ? Mais c’était quel doigt ?

– Si ça se trouve, il avait oublié son revolver.

– Tu sais, il a vu le gardien, peut-être un homme âgé, qui a des enfants... Il n’a pas eu le courage de le tuer. Un gardien de nuit, ce n’est pas un Allemand. Il n’y est pour rien, dans tout ça.

– Tuer quelqu’un. Il faut une certaine sorte de tempérament. Je n’imagine pas Leos, notre brave Leos...

– Surtout qu’il n’avait pas reçu d’ordres. On lui a dit de brûler des biscuits, pas de tuer un gardien de nuit.

– Précise ta p-pensée, Henek. On lui aurait donné de m-mauvais ordres ?

– Je n’en sais rien. Le Parti décide que les Allemands mangent trop de biscuits, et un pauvre exécutant y perd la vie.

– Il s’est engagé, il n’ignorait pas qu’il risquait sa vie. Il est mort p-pour une cause juste. Quand la g-guerre sera finie, on lui élèvera un monument.

Wanda essuie ses larmes et sourit.

– Il mange la racine des pissenlits... Il m’a dit une blague l’autre jour. Je vais vous la raconter.

– Toi, Wanda, tu vas raconter une blague<sup>1</sup> ?

– À un moment, ils ont tellement besoin de soldats en Russie qu’ils décident de recruter même les étudiants d’une Yeshiva<sup>2</sup>. Ils leur donnent un fusil, ils commencent l’entraînement. Ils sont très étonnés de voir que les juifs placent toutes leurs balles au centre de la cible. Ils n’avaient pas prévu ça, vous comprenez. Donc ils mettent les talmudistes sur la première ligne le jour de la grande bataille. L’ennemi s’avance, le capitaine crie “Feu !”, mais les juifs ne tirent pas. Le capitaine crie “Feu !” plus fort. Les juifs ne tirent toujours pas. Le capitaine se fâche : “Mais qui m’a foutu des abrutis pareils ? Pourquoi ne tirez-vous pas ?” Alors les juifs : “Capitaine, regardez, il y a des gens en face. Si nous tirons, nous risquons de blesser quelqu’un.”

En tout cas, se dit Jeannette, moi je ne porte pas chance à mes chefs : ils y passent tous.

---

<sup>1</sup> Seuls les hommes ont le droit de raconter des blagues juives. C’est un commandement de la Bible.

<sup>2</sup> École secondaire juive.

## Sinon vous êtes morte

### Notre grande armée rouge

Après la mort de Leos, Liliane transmet de nouvelles instructions : Wanda et Henek, Danka et Bronek, c'est-à-dire les deux couples de Montpellier, doivent quitter Grenoble. Elle leur donne un point de chute : Les Abrets, un village près de Chambéry.

En octobre 1943, Danka capte une émission russe à la radio.

– Henek, viens vite ! Toi qui comprends le russe.

– Mes amis, mes amis... Les boches refluent sur tous les fronts. Une grande bataille a eu lieu à Koursk, sur le Donetz. Huit cent cinquante chars russes (ils disent : nos valeureux chars T 34) contre six cents panzers. Nous avons repris Kharkov. Notre grande armée rouge compte six millions de combattants ! Écoutez : ils jouent l'hymne soviétique.

Henek doit essayer ses lunettes, qui se sont couvertes de buée. Wanda et moi, nous n'avons peut-être pas décidé de consacrer notre vie au communisme, comme Danka et Bronek, mais nous pleurons de joie aussi bien qu'eux. Notre grande armée rouge.

Le Parti envoie Bronek à Lyon. C'est un homme d'expérience, âgé de trente ans. Il devient patron de l'Union des Jeunes Juifs, une organisation de jeunesse rattachée à la MOI.

Wanda et Henek reviennent à Grenoble. La première fois, ils habitaient en banlieue, chez un retraité qui écoutait Radio-Londres tous les soirs en buvant sa verveine. Maintenant, ils s'installent en ville chez un confiseur, M. Pelletier. Dans son atelier, il y a des planches entières couvertes de gros bonbons blancs et roses. Henek se lève au milieu de la nuit.

– Je n'avais pas prévu que je volerais un jour des bonbons, dit-il à Wanda.

– Tu n'as pas prévu non plus la guerre et la faim.

Après avoir débarqué en Sicile, les Alliés remontent le long de l'Italie. Les Allemands trouvent que les Italiens se défendent bien mollement. "Poussez-vous, nous allons nous en occuper", disent-ils. L'armée allemande envahit l'Italie et aussi, pour le même prix, la zone que les Italiens contrôlaient en France. Wanda et Henek entendent des hurlements au milieu de la nuit. La police allemande enfonce une porte. Wanda se serre contre son mari. M. Pelletier ouvre la fenêtre et parle aux boches.

– C'est un garage. Il n'y a personne. Le garagiste est parti... Peut-être en Allemagne pour le travail obligatoire.

Le garagiste est au maquis, avec d'autres personnes que le travail obligatoire ne tente pas.

## Sinon vous êtes morte

En souvenir de Malvina et des ceintures qu'elles vendaient ensemble, Wanda entre dans une maroquinerie de Grenoble.

– Je suis réfugiée, je m'appelle Henriette Belin. Mon mari s'est enfui du camp de Pithiviers. Je sais faire des ceintures de cuir, mais je n'en ai pas pour vous montrer.

– Prenez cette peau de daim et faites-moi des ceintures. Si je les trouve comme il faut, je vous donnerai du travail.

Elle coupe et coud dans sa petite chambre.

– C'est un homme d'une cinquantaine d'années, dit-elle à Henek. Il a l'air gentil. Je crois que j'ai réussi à le toucher, sinon il ne m'aurait pas donné du daim. C'est très cher en ce moment.

Le maroquinier accepte les ceintures qu'elle fabrique. Elle peut donc compter sur un revenu régulier.

La France ressemble à un entonnoir pour les juifs polonais. Fuyant les rafles, tournicotant de ville en ville, ils ont tous atterri dans la zone italienne, à Nice ou à Grenoble. C'est ainsi que Henek revoit son copain de classe Jerzy Reinemann, le cancre bricoleur.

– Tu habites à Grenoble depuis longtemps ?

– Je travaille avec des polytechniciens. Nous effectuons des recherches secrètes pour les Français de Londres. Tu sais, le général de Gaulle. Nous voulons montrer que l'élite de la recherche française peut participer à l'effort de guerre allié. Nous avons un projet de fusée capable de détruire un avion en plein vol.

– Si c'est secret, pourquoi tu m'en parles ?

– Les boches finiront peut-être par me prendre et me fusiller. Alors tu pourras dire à ma famille, après la guerre, si quelqu'un survit à Lwów, que je me suis battu à ma manière. Pour la fusée, c'est secret mais nous avons encore au moins cinq ans de travail devant nous. La guerre sera finie depuis longtemps.

Wanda et Henek vont souvent chez Jerzy pour écouter Radio-Londres. Il fabrique des postes de radio pour les résistants. Avec des écouteurs au lieu des haut-parleurs, ainsi les résistants risquent moins de se faire remarquer.

Henek rate son autobus et manque une réunion. La Gestapo capture les seize participants et les fusille à deux cents mètres de la maison du confiseur. On entend un bruit sec, semblable à celui d'une porte qui claque. Henek tressaille.

## Sinon vous êtes morte

– Je me souviens, tout à coup... Quand j'étais petit. Il y avait des combats à Lwów, entre les Polonais et les Ukrainiens. Des coups de fusil... Ils ont brûlé la vieille synagogue. Un jeune homme a sauvé les rouleaux de la Torah.

### Un camp en terre anglaise

Les autres partent et le grand Bernard reste. Où vont-ils ? Vers la mort, c'est certain. Pourtant il ne peut pas s'empêcher de les envier. Ils quittent Drancy ! Si seulement je pouvais lire un livre ou écouter un peu de musique... Comme à Pithiviers, des gardiens qui admirent le communisme en secret lui donnent des nouvelles. C'est ainsi qu'il apprend la disparition de Malvina. Il pense à elle tous les jours. Est-elle encore vivante ?

Elle vient le voir en juillet 1943, accompagnée par un gendarme.

– Où étais-tu ? Je craignais le pire.

– La Brigade Spéciale m'a prise et m'a remise à la Gestapo. J'ai passé six mois au secret dans la prison de Fresnes. Tout le monde me croyait morte, bien sûr. Comme ils n'ont rien trouvé, ils m'ont relâchée.

– Mais alors, pourquoi le gendarme ?

– Je suis toujours prisonnière. Dans le camp des Tourelles, à la Porte des Lilas. C'est tout près : nous avons mis dix minutes pour venir. Je suis chez les Français, ça va mieux. Je vais sûrement sortir bientôt. Tu n'as plus tes beaux cheveux.

– Ils les rasant à cause des poux.

Il a deux copains : André et Noïka, un juif français et un juif roumain mariés à des aryennes, comme lui. En octobre 1943, l'organisation Todt, qui construit le mur de l'Atlantique, réquisitionne tous les hommes qu'elle peut trouver. Bernard monte avec ses copains dans un wagon de marchandises qui les dépose à Cherbourg.

– Il paraît que nous allons à Aurigny, une île anglo-normande<sup>1</sup>.

– En Angleterre ? C'est toujours mieux que Pithiviers !

Après une courte traversée dans la cale d'un bateau, ils découvrent Aurigny. Mille Anglais y vivent en temps de paix. Il en reste une dizaine. Cette île est sûrement le seul camp de concentration installé en terre anglaise. Des juifs, des républicains espagnols, des prisonniers russes s'entassent dans des baraquements qui rappellent à Bernard ceux de Pithiviers. Il y a aussi quelques centaines d'hommes venus du grand camp de Dachau, supervisés par des détenus de droit commun allemands.

---

<sup>1</sup> Appelée aussi Alderney.

## Sinon vous êtes morte

– C’est comment, là-bas ? leur demande-t-on.

– On ne peut pas le décrire avec des mots. À Dachau, ils tuent les gens pour un oui ou pour un non, sans y penser, comme on écrase un cafard. Ici, ils peuvent te zigouiller d’un coup de pelle sans craindre le moindre reproche, mais ils essaient de se contrôler. L’organisation Todt a besoin des esclaves pour couler le béton des blockhaus.

– Le pire, c’est qu’il y a encore pire. Des déportés venaient parfois des camps de l’Est. À les entendre, ce que nous prenions pour l’antre de l’enfer était une colonie de vacances en comparaison de ces autres camps.

Les détenus portent des sortes de pyjamas rayés. Ils coulent du béton du matin au soir, souvent aussi toute la nuit. Ils cessent vite de sursauter quand un camarade s’effondre, mort d’épuisement, dans un grand fracas ou un vague froufrou.

– Ça fait trente-six heures d’affilée, se lamente André. Nous devrions faire grève.

– C’est ça. Tu vas te plaindre à ton syndicat ?

Le grand Bernard croyait avoir connu la faim à Pithiviers et à Drancy. Il découvre de nouvelles sensations : des pincements dans le ventre, des spasmes qui tordent les muscles, des douleurs grignotant l’intérieur même des os. On leur donne un quart de pain le matin, un bol de soupe à midi et le soir. André ricane.

– De l’eau chaude avec trois grains de farine, j’appelle ça de l’eau chaude, pas de la soupe. En plus, cette farine a un goût bizarre.

– C’est farine de moutarde. En Roumanie nous avons.

– Nous ne mangions pas beaucoup plus à Drancy, mais on ne nous forçait pas à travailler trente-six heures de suite.

### Ah, les Français !

Revenant d’une tournée dans le Vercors avec Wanda, Jeannette trouve un mot des parents de Pierre : la Gestapo l’a arrêté avec d’autres militants. Le Parti les avait envoyés manifester le 11 novembre devant le monument aux morts de la grande guerre. Ils espéraient ébranler les masses.

Elle se précipite à la préfecture. Il y a toute une foule. Plusieurs personnes ont entendu dire la même chose : ils les ont emmenés dans un camp à Compiègne.

Liliane est furieuse. Jeannette n’aurait pas dû prendre le risque d’aller à la préfecture. Si les militants agissent sans en référer à leurs supérieurs, c’est l’anarchie. Elle lui ordonne de se tenir tranquille. Wanda montera dans le Vercors toute seule.

Jeannette raconte tout ça à Wanda et Henek.

## Sinon vous êtes morte

– Quand Liliane m’a dit... Le parti m’exclut, quoi. J’ai perdu ma mère et mon frère, maintenant Pierre. Là-dessus, ils me punissent. Je pleurais dans la rue, vous ne pouvez pas savoir. J’ai même crié, les gens se retournaient.

Henek hausse les épaules.

– Tu ne leur as pas dit qu’ils ont pris un risque bien plus grand en envoyant leurs militants manifester ? La Gestapo n’en croyait pas ses yeux, je parie : au lieu de se cacher comme d’habitude, les résistants se montrent ! Il n’y a qu’à arrêter tout le monde. Plus de mille pauvres types. Ça ne les dérange pas de sacrifier des gens. Ils n’ont pas vraiment ébranlé les masses, que je sache.

– Ils savent ce qu’ils font.

– Ah, bien sûr, le Parti a toujours raison !

– Je vais t’accompagner une dernière fois, Wanda. Je veux dire au revoir à sœur Monique.

Au couvent, Jeannette explique à sœur Monique que les Allemands ont emmené Pierre.

– Je voulais vous demander quelque chose, ma sœur. Pouvez-vous me prêter un costume ?

– Quel costume, Jeannette ?

– Un costume de bonne sœur. Vous vous souvenez, quand ils ont arrêté *Possibilités*, vous êtes entrée dans le fort de Montluc. Je veux le faire à Compiègne.

– Vous êtes folle, ma petite Jeannette. Vous vous prenez pour Arsène Lupin ? Attendez le mardi-gras pour vous déguiser... Je peux vous donner l’adresse de Notre-Dame de Sion à Paris et une lettre pour la mère supérieure. Elle fera son possible pour vous aider.

Wanda lui donne aussi des adresses.

– Ça, c’est l’hôtel où j’habitais près de la gare Montparnasse, chez Mme Trial. Tu lui dis que tu viens de ma part. Ça, c’est mon amie Malvina.

– Celle qui a disparu ?

– Elle m’a écrit. Elle était dans une prison de la Gestapo. J’étais sûre qu’elle reviendrait. Elle habite avec Lonek Greif, un médecin français. Les boches le recherchent, alors ce serait trop dangereux d’habiter à l’hôtel. Ils louent une chambre de bonne rue Saint-Amand, dans le quinzième arrondissement.

Jeannette passe quelques jours chez Malvina et Lonek. Elle dort par terre dans leur chambre de bonne. La mère supérieure de Notre-Dame de Sion lui donne le nom d’une dame dans le seizième arrondissement. Elle va dîner chez cette dame. Son appartement est presque aussi grand que la Belgique. Une soubrette qui porte une robe noire et un tablier blanc bien repassés, avec une petite coiffe sur la tête comme une Bretonne, lui sert

## Sinon vous êtes morte

un plat dont elle a oublié le goût : une blanquette de veau. Elle expose son affaire à deux messieurs.

Elle revient chez Malvina et lui raconte sa soirée. Elle parle à voix basse, car Lonek dort déjà.

– Ce sont des pontes dans la résistance gaulliste. Ils disent que ce sera difficile. Il faut un laisser-passer de la Gestapo. Je dois les revoir la semaine prochaine.

– Pourquoi voudraient-ils t'aider ?

– Je suis recommandée par la mère supérieure de Notre-Dame de Sion. Les bonnes sœurs sont plutôt gaullistes que communistes, tu penses bien. Tu sais, si je dois rester à Paris, je vais aller à l'hôtel, chez cette Mme Trial. Je ne veux pas te déranger.

– Tu ne me déranges pas, mais c'est mieux, tu as raison. La chambre est petite. Jacques est très nerveux. Il supporte mal d'être enfermé ici depuis des semaines. J'essaie de l'empêcher de sortir. S'ils le prennent dans un contrôle, ils le fusillent tout de suite.

– Tu l'appelles Jacques ?

– C'est son nom dans la résistance. Moi, je suis Jacqueline.

– J'ai des faux papiers au nom de Jeanne Mary. À Compiègne, je dois faire attention. Je dois demander Pierre Gallet, pas René Berger.

Elle retourne chez la dame du seizième arrondissement, qui lui donne un faux laisser-passer. J'ai de la chance, se dit-elle : ce genre de document ne s'achète pas dans un bureau de tabac.

À Compiègne, Pierre est bien ébahi de la voir. Ils ne peuvent pas dire grand-chose : un Allemand parlant français est assis à côté d'eux.

– Tu as les dents toutes jaunes.

– Je suis sacrément con. Figure-toi que j'ai oublié d'emporter ma brosse à dents à la manifestation !

– J'aurais dû t'en apporter une. J'ai ce colis, des choses à manger.

– Je ne vais pas cracher dessus. Ce n'est pas un restaurant gastronomique, ici.

L'Allemand éclate de rire.

– Ah, les Français ! Vous voudriez qu'on serve des repas gastronomiques dans un camp de prisonniers !

– Dites, monsieur, qu'allez-vous faire de lui ? Il a juste manifesté. Il est patriote, ce n'est pas un crime.

– Je suis seulement interprète, mademoiselle. Je ne décide rien.

– Ils vont nous relâcher. Dis à mes parents que je reviendrai bientôt.

– Tu as ton pardessus, au moins, c'est une chance.

## Sinon vous êtes morte

Elle s'en va. Elle jette un dernier regard à Pierre sur le pas de la porte, elle hésite un peu. L'Allemand lui donne un coup de pied au cul : *Raus !*

Puisque Pierre lui a dit que les boches allaient le relâcher, elle reste à Paris pour l'attendre. Le 24 décembre, Malvina et Lonek l'emmènent dîner chez Simone Réti et Tounia Kassar dans l'île Saint-Louis. Le 15 janvier, Malvina vient la voir à l'hôtel.

– Je vais chez mon amie Hélène en Normandie. Wanda la connaît. Elle vit avec un Français dans une ferme.

– Comme moi ! Je vis avec un Français. J'espère qu'il sortira bientôt.

– Je vais chercher à manger. J'ai des tickets d'alimentation pour une seule personne, alors ça ne suffit pas pour Jacques et moi. Pendant mon absence, je lui laisse des flocons d'avoine et du lait. Si tu pouvais passer les préparer. Il a essayé une fois. Il a oublié la casserole sur le feu, nous avons frôlé la catastrophe.

– Bien sûr. J'irai demain.

– J'espère qu'il ne va pas profiter de mon absence pour sortir. Il sera obligé de t'attendre, ça lui fera une raison de rester.

Le lendemain, Jeannette va rue Saint-Amand et monte jusqu'à la chambre de bonne. Il faut cuire les flocons d'avoine à feu doux, sans cesser de tourner avec une cuillère en bois. Quand elle frappe à la porte, personne ne répond.

Le 20 janvier, Malvina vient s'installer à l'hôtel de Mme Trial.

– Il est sorti. Il a disparu.

– Oui, je suis allée là-bas, comme tu m'as dit, mais il n'y avait personne.

– La concierge a glissé le courrier sous la porte depuis le 16. Dès que j'ai tourné le dos, il est sorti. J'arrive de Normandie. J'ai passé dix minutes dans la chambre, juste pour ramasser mes affaires. C'est trop dangereux.

– Il est peut-être à Compiègne avec Pierre.

– Ils l'ont arrêté, et moi je suis enceinte.

– Tu ne vas pas garder l'enfant...

– Mais si. Je l'ai fait justement pour ça<sup>1</sup>.

Vers la fin du mois de janvier, Jeannette reçoit une lettre de Grenoble. Un cheminot a apporté aux parents de Pierre un billet trouvé sur la voie : "Je quitte Compiègne pour une destination inconnue. Je suis en bonne santé. Ne vous inquiétez pas. Pierre." Elle montre la lettre à Malvina.

– J'espère qu'il reviendra.

---

<sup>1</sup> Voir *Une nouvelle vie*, Malvina.

**Sinon vous êtes morte**

- Mais oui, et Jacques aussi. Mon enfant aura un père.
- Je rentre à Grenoble. Je dois m'occuper des gosses.

## 17 Les biens du Reich

### **Comme un chien**

Avec quelques camarades, Pierre examine le plancher du wagon.

– On doit pouvoir soulever cette latte.

– Il faudrait un levier.

Des gars protestent.

– Eh, nous n'avons pas envie d'être fusillés pour vous. Si vous continuez, nous appelons les gardiens.

Le train met vingt-quatre heures pour arriver à la frontière. Les détenus restent debout. Ils n'ont rien à boire et manquent d'air. En gare de Aachen, les gardiens ouvrent les portes et enlèvent les cadavres. Ensuite, ça va mieux : on peut respirer.

Un grand gaillard arrive à regarder par le soupirail. Si nous continuons vers le Nord, nous allons vers les mines de sel... Ah, c'est bon, nous obliquons vers l'Est !

Le train s'arrête au matin du troisième jour. La porte s'ouvre. Des SS hurlent, des coups de matraque fendent les crânes, des chiens déchirent les jambes. Les cent passagers évacuent le wagon en trente secondes. Le grand gaillard analyse finement la situation.

– Dites, les potes, ça sera pas une partie de plaisir !

Ils apprennent vite qu'ils sont arrivés à Buchenwald, près de Weimar. Pierre appartient à un lot de cinq mille Français que les Allemands ont déportés parce qu'ils ont besoin d'esclaves. Leur séjour commence par une période de quarantaine de six semaines dans le "petit camp". Ils cassent des rochers dans la carrière, comme des bagnards. Les *Vorarbeiter*, les contremaîtres, leur enseignent la loi du Lager à coups de matraque. Un nouveau qui ne comprend pas dès les premières heures se couvre de plaies et de bosses, vire au bleu puis au noir. Quand il ne bouge pas plus que les rochers, on l'envoie au four crématoire. Buchenwald n'est pas un camp d'extermination : il n'y a pas de chambre à gaz. La quarantaine permet tout de même d'éliminer les faibles. Au bout d'un mois, un gars sur trois est mort. Les vigoureux, les coriaces, les indomptables peuvent espérer survivre.

Un mourant râle toute la nuit sur sa planche. Les gars se plaignent. Il nous emmerde, ce mec. On peut pas dormir.

Pour punir un déporté, les kapos lui enserrent le cou dans un collier de fer et l'attachent à un anneau à l'entrée du camp. La chaîne est si courte qu'il peut seulement se tenir à quatre pattes. On lui verse la soupe par terre, dans la boue. Il la lape comme un chien.

## Sinon vous êtes morte

Pierre le remarque à peine. Je ne vais pas pleurer sur son sort. Qu'est-ce que j'y gagnerais ? Demain, ce sera peut-être moi.

Un mois après son arrivée au camp, le chef de Block l'intercepte au moment de l'appel, à cinq heures du matin.

– Toi, tu restes.

Ses camarades lui jettent des regards apitoyés. Au Lager, quand on vous sépare des autres, ce n'est pas pour vous offrir du chocolat.

Un jeune Schreiber, un secrétaire, qui porte un pyjama propre et bien repassé, l'interroge en français.

– Pierre Gallet ?

– Oui.

– D'où viens-tu ?

– De Grenoble.

– Comment as-tu été arrêté ?

– Ils ont attrapé un tas de gars, moi je passais par là. Ils m'ont pris par erreur.

Il se méfie du Schreiber. Dans le Lager, comme partout, il y a des flics et des espions. Mes faux papiers sont très bons. Ils ne peuvent pas savoir mon vrai nom. Ils ne peuvent rien me reprocher. Je suis Pierre. René n'existe plus, Pierre va tenir le coup.

À vrai dire, sa fausse identité est si bonne qu'il ne voit pas pourquoi le Schreiber s'adresse à lui. La seule explication possible, c'est que quelqu'un d'important a le même faux nom que moi.

Deux jours plus tard, le Schreiber revient.

– Écoute, Pierre, je vais te parler franchement. Le Parti a une organisation clandestine dans le camp. Il y a surtout des Allemands et des Tchèques. Nous essayons de monter la section française. Nous ne sommes pas nombreux. Ce sera une section de combat. Veux-tu en être ? Tu me donneras ta réponse demain.

– Pas la peine d'attendre demain. Je te dis oui tout de suite.

On le transfère au grand camp. Le jeune Schreiber lui montre un Block qui n'est pas une baraque de planches comme les autres, mais un bâtiment en dur.

– Ici, c'est le 45, le Block des seigneurs. Six cents Allemands, une centaine de Tchèques et d'Espagnols, qui travaillent tous dans l'administration du Lager. Le gratin. Et trois Français minables. Avec toi, ça fera quatre. Nous ne pesons pas lourd. Figure-toi la cour de Louis XIV à Versailles, la grande pompe, et au Petit Trianon, quatre clochards. Je n'ai même pas réussi à te trouver un boulot dans un bureau. Les Allemands du Block sont tous des communistes qui ont dix ans de Lager derrière eux, des durs à cuire. Alors

## Sinon vous êtes morte

imagine ce qu'ils pensent des Français : nous avons laissé tomber les Républicains espagnols, nous avons signé les accords de Munich, nous ne nous sommes même pas défendus contre les nazis, et nous avons tout de suite accepté de collaborer...

– Les SS font confiance aux communistes ? On aura tout vu.

– Dans le Lager, il y a trente à cinquante mille esclaves, selon les époques. Ils travaillent dans des usines d'armement. Les SS contrôlent tout ce populo en se servant des détenus allemands. Au début, les verts faisaient la loi.

– J'ai reçu un costume rayé très chic avec un bel écusson rouge.

– Tu as été pris dans une action de résistance, donc tu es un politique. Les verts, ce sont les prisonniers de droit commun. Des assassins, des bandits, des maquereaux. Vu que les SS viennent des mêmes bas-fonds, ils s'entendaient comme larrons en foire. Sauf qu'ils foutaient le bordel. Ils butaient les gars au petit bonheur la chance. Les usines formaient de bons ouvriers, ensuite ils disparaissaient sans prévenir. Peu à peu, les SS ont transféré le pouvoir aux rouges, qui savent organiser les masses. Les usines doivent produire de plus en plus, parce que les bombes anglaises et les chars russes font du dégât.

– Et les verts, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

– Ils leur donnent un bel uniforme et les envoient se faire tuer par les moujiks. Je t'ai mis au terrassement, on dit la terrasse. Ça ressemble à la carrière du petit camp, en moins dur quand même. Là, tu verras un bandit... Pas un détenu vert, un SS : un ancien patron de bordel, un abruti. Nous l'appelons Tom Mix<sup>1</sup>. Pour vérifier si son pistolet marche, il vide son chargeur sur les mecs autour de lui.

– Ça arrive au cinéma, ce genre de truc : le shérif est un hors-la-loi...

– Au Lager, tout est renversé. La loi ordonne de tuer, donc Tom Mix n'est pas hors-la-loi. Si tu tombes pas sur des copains qui t'expliquent le loi du Lager, t'es marron. Si tu tombes sur des Polonais, ils te disent rien.

On a repris des évadés, on prépare les potences. Le Schreiber prévient Pierre.

– Écoute le discours, ça vaut la peine.

C'est le *Lagerführer*, le commandant du camp, qui parle.

– Ces hommes ont tenté de s'évader. C'est leur droit. Ils aiment la liberté. Ils ont raison. Seulement, pendant leurs deux jours de cavale, ils ont volé les biens du Reich pour survivre. On ne doit pas voler. C'est un crime passible de la peine de mort !

Le Schreiber commente.

---

<sup>1</sup> Cowboy dans une série de films des années trente.

## Sinon vous êtes morte

– Tu sors du camp avec un groupe pour aller à l’usine, tu prends un épi de blé dans un champ pour le mâchouiller parce que tu crèves de faim. Le SS te descend aussi sec. Tu dois pas voler les biens du Reich, mon pote.

Au début de l’année 1944, les Allemands découvrent en France un gisement d’esclaves qu’ils n’ont pas encore exploité : les prisons regorgent de gens qui se tournent les pouces. On vide Fresnes, Clairvaux et les autres centrales de leurs détenus. De nombreux résistants communistes et gaullistes arrivent ainsi à Buchenwald. Les Français ont enfin un contingent digne de ce nom dans le Block 45, avec deux chefs : Marcel Paul, un dirigeant communiste que les rouges du Lager connaissent et respectent, et le colonel Manhès, qui représentait de Gaulle en France avant Jean Moulin.

Le Schreiber annonce à Pierre qu’on le retire de la terrasse.

– Marcel Paul a obtenu qu’une équipe de Français soit envoyée dans l’usine italienne.

– Je vais fabriquer des macaronis ? Je me suis toujours demandé comme on perçait les trous.

– Les boches démontent les usines en Italie avant que les Américains n’arrivent. Ils ont remonté une usine de matériel électrique à toute vitesse, sous le contrôle de Siemens. Tu travailles au bureau emballage et expédition. Tu as un permis spécial, tu es le seul, pour faire le tour des ateliers plusieurs fois par jour. Tu vérifies l’avancement des commandes, tu prévois les besoins en emballages et en moyens de transport, tu prépares les feuilles de route. Au passage, tu recueilles le maximum de renseignements.

Puisque Pierre se promène à l’intérieur de l’usine, les ouvriers l’utilisent comme coursier et comme messenger. Il connaît bientôt des dizaines d’électriciens.

– Tu découvres des trucs ? lui demande le Schreiber.

– Les gars n’y pigent que dalle. Ils fabriquent des bidules vraiment pas courants. Un gyroscope qui porte des récepteurs pour des signaux de radio, un petit compte-tours à hélices raccordé à des relais électriques. Il y en a un qui a déjà vu des trucs comme ça, mais ça paraît dingue, tu devineras jamais... Dans une usine de jouets !

– Ils sont en train de perdre la guerre, ils vont pas se mettre à fabriquer des jouets pour leurs gosses.

– Des beaux jouets, en plus : des avions qui volent tout seuls.

– Répète un peu ça.

– Ben quoi ? Des petits avions qui volent pour de vrai.

– Nom de Dieu ! Il faut en parler à Marcel Paul et aux autres.

– Tu sais ce que c’est ?

## Sinon vous êtes morte

– Près d’ici, ils ont construit une énorme usine souterraine, Dora. Au moins dix mille gars sont morts d’épuisement pour creuser cette saloperie. Les ouvriers habitent sur place, nous avons des renseignements assez vagues. Ils fabriquent des sortes de torpilles aériennes, des bombes volantes. Alors tu comprends, ton histoire d’avions sans pilote, ça vaut de l’or !

– On fait quoi ? Du sabotage ?

– Dangereux, le sabotage. S’ils trouvent des saboteurs dans un atelier, ça ne les dérange pas de pendre cinquante bonshommes d’un coup. Non, nous avons des circuits secrets pour prévenir les alliés. Ils n’ont qu’à bombarder l’usine.

– Dora ?

– Ça, mon pote, c’est impossible. Il y a deux tunnels de cinq kilomètres sous la montagne et des galeries transversales entre les tunnels. Mais ils peuvent bombarder l’usine Siemens. Sans son gyroscope, leur bombe volante ne va nulle part.

### Le polichinelle dans le tiroir

Le 10 mai 1944, les Allemands évacuent l’île d’Aurigny. Les détenus en pyjama rayé ont construit tellement de blockhaus qu’on ne pourrait pas en ajouter un de plus. Le grand Bernard coulait du béton, son copain André fabriquait les coffrages. Dans la cale du bateau qui les emmène à Cherbourg, il montre à Bernard un paquet qu’il cache sous sa veste : une scie et une pince-monseigneur.

– T’es gonflé, mon Dédé.

– Les gars de Dachau sont sûrs que nous allons là-bas. Si nous ne trouvons pas le moyen de sortir du train avant d’arriver en Allemagne, nous sommes foutus. Tu penses bien que les boches vont liquider les juifs avant de crever eux-mêmes sous les bombes.

Il pleut des bombes sur la Normandie. Les alliés travaillent l’ennemi au corps, ensuite ils vont sûrement débarquer. Le train s’arrête toutes les cinq minutes. André scie le plancher sans se presser. Au milieu de la nuit, le train s’immobilise sur une voie de garage dans un grand nœud ferroviaire. André enlève quatre planches.

– Les amis, je suis arrivé chez moi. Qui m’aime me suive !

– Où sommes-nous ?

– À Sotteville, la gare de Rouen.

– Tu habites à Rouen, Dédé ? Je vais essayer de passer par ton trou. C’est pas grand.

– Moi, je rester dans wagon.

– Et alors, Noïka, tu veux aller en Allemagne ?

– Ici aller où ? Me cacher où ?

## Sinon vous êtes morte

– Comme tu veux.

Bernard glisse sous le wagon avec André. Ils rampent dans l'obscurité jusqu'à un poste d'aiguillage. Un cheminot ouvre la porte.

– Entrez, les gars. Vous étiez dans le train de Cherbourg ?

– J'habite à Rouen. Si tu pouvais envoyer quelqu'un chez ma femme...

– Ça peut se faire.

– Elle s'appelle Solange. Faut lui dire de se barrer avec les gosses. Quand les schleus verront que je me suis taillé, ils iront chez moi.

– Dis-moi ton adresse.

Un peu avant l'aube, un homme entre dans le poste.

– Salut, André.

– Rémi ! Solange est partie ?

– Elle est chez moi.

– Je te présente Bernard, mon copain de camp. Bernard, c'est Rémi, mon beau-frère.

– Venez, nous allons chez moi. Les boches ne viendront pas, ou en tout cas pas tout de suite. Ensuite, vous irez chez Louis.

André se tourne vers Bernard.

– Un autre frère de Solange. Il a une ferme. Nous serons peinarads, là-bas.

Rémi leur apporte des faux papiers et de vrais vêtements – pour remplacer leurs pyjamas rayés. Ils passent vingt-quatre heures chez lui. Le 12 mai, ils partent chez Louis. Sa ferme sert de quartier général à un groupe de résistance. Il donne du travail aux deux nouveaux-venus.

– Vous pouvez monter à vélo, les gars ?

– Nous sommes maigres, mais nous avons de bons muscles. Nous avons coulé du béton douze heures par jour pendant six mois.

– Il faut aller mater des machins que les boches construisent. Des sortes de tour Eiffel inclinées, personne n'a jamais vu des trucs pareils. Si vous pouviez faire un rapport chaque jour. Nous finirons peut-être par comprendre ce que c'est.

Bernard profite d'une tournée à vélo pour aller voir ses amis Hélène et Jean-Pierre, qui habitent à une vingtaine de kilomètres de la ferme. Hélène lui donne des nouvelles de Malvina.

– Elle est venue me voir en janvier. Pendant qu'elle était ici, les boches ont pris Lonek. Elle a appris qu'ils l'ont déporté à l'Est. Elle habite de nouveau à l'hôtel près de la gare Montparnasse.

## Sinon vous êtes morte

Il écrit à Malvina. Il lui annonce son évasion et lui demande d'apporter des vêtements. Les habits que Rémi lui a donnés sont trop petits. D'un côté, il ne peut pas s'empêcher d'espérer la mort de son rival et le retour de son épouse légitime. De l'autre, il s'adresse des reproches. Si je me réjouis de la disparition de ce pauvre homme, je suis un beau salaud.

Malvina vient le voir. En apercevant sa silhouette dans la cour de la ferme, il se sent envahi par une étrange sensation, un mélange de bonheur et de douleur.

– Tu es enceinte ?

– Hélène ne te l'a pas dit ?

– Elle m'a dit que les boches ont eu Lonek Greif.

– Il s'appelle Jacques, maintenant, et moi Jacqueline.

– Tu portes son nom et son enfant.

– J'ai disparu et puis je suis revenue. Lui aussi, il reviendra.

Elle repart. Bernard pleure comme un gosse. André vient le chercher.

– Allons voir si leurs échafaudages ont avancé. Ça te changera les idées. C'était ta femme ? Elle est belle, dis-donc. Mais le polichinelle qu'elle porte dans le tiroir n'est pas le tien... Saloperie de guerre !

– Tout est sens dessus dessous. Le mariage n'est plus le mariage, l'amour n'est plus l'amour.

– La mort reste la mort.

– Le père, je le connais. Les boches l'ont déporté à l'Est. Ma femme espère qu'il reviendra. Je n'ai pas voulu la décourager. Les gars ont dit que Dachau c'est l'enfer et que les camps de l'Est, c'est pire que l'enfer. Personne n'est jamais revenu. Ce serait le premier.

– En fin de compte, tu vas te retrouver à élever son moutard comme si c'était le tien. Il t'appellera papa !

– Ma femme voudra lui dire la vérité : "Ton vrai père était un grand héros, les boches l'ont tué."

Les alliés débarquent sur les plages normandes le 6 juin 1944. Une semaine plus tard, les Allemands mettent en service leurs rampes de lancement (qui ressemblent à des tours Eiffel inclinées) pour envoyer vers l'Angleterre des bombes volantes V1.

À partir du mois de juillet, les troupes allemandes commencent à refluer en désordre. Le groupe de Bernard leur tend des embuscades au milieu de la nuit. Bernard tire sur des

**Sinon vous êtes morte**

boches sans savoir s'il en touche un. Le groupe s'empare de deux Mercedes. Bernard voit passer les premiers soldats canadiens le 20 août.

## 18 La dernière bataille

### Sans anesthésie

On prévoit des combats dans la région de Grenoble. Un résistant communiste propose à Henek Warner de devenir médecin d'un maquis.

– Tu as une bouteille d'alcool, deux paquets de coton, deux infirmières (attention, on ne touche pas aux infirmières) et un revolver. Tu t'arranges pour que les blessés ne tombent pas vivants aux mains de l'ennemi.

– Hmm, je suis sensible à l'honneur que tu me fais. Cependant, je me vois contraint de refuser. Soigner les blessures de guerre, c'est particulier.

Je n'ai pas trouvé les bons mots pour expliquer mon refus. Même si je parlais mieux français...

Wanda a installé son atelier de fabrication de ceintures chez les parents de Pierre Gallet, d'ailleurs ils ne s'appellent pas Gallet mais Berger. Henek leur expose ses scrupules.

– Je sais palper le bas ventre, examiner des radios, mais je ne veux pas prendre le risque de tuer plus de monde que les boches sur le champ de bataille. Extraire des balles, pratiquer une trachéotomie, amputer sans anesthésie, non, je ne peux pas. En plus, il me demande d'achever les moribonds à coups de revolver.

Mme Berger est une femme de bon sens.

– Vous n'allez pas amputer un blessé avec un paquet de coton et une paire de ciseaux. Peut-être faut-il juste arrêter l'hémorragie pour le transporter à l'arrière. Je n'y connais rien, mais je pense que vous devrez porter les premiers secours, c'est tout. Les deux infirmières vous aideront.

– Vous avez raison. Je dois prendre des leçons de secourisme.

Les jours suivants, il va à l'hôpital central de Grenoble, au service de chirurgie. Il apprend à remettre en place les organes qui veulent s'échapper, à recoudre les blessures à la va-comme-je-te-pousse pour que les soldats soient transportables.

– Ils te font bon accueil ? lui demande Wanda.

– Une fois que j'y suis, ça va. Avant d'entrer, je crains un peu... Il y a de plus en plus de barrages allemands autour de l'hôpital, ils cherchent des terroristes blessés, avec tous ces maquis. Ils ne m'ont pas encore contrôlé. Je ne ressemble pas à l'idée qu'ils se font du juif. Tu sais, un petit bonhomme avec un nez crochu et des pieds plats. Je redoute

## Sinon vous êtes morte

plutôt les miliciens qui patrouillent dans le quartier de l'hôpital. Avec mon accent, s'ils m'interrogent, je suis mort.

Wanda voudrait perdre son accent afin de ne plus redouter les miliciens. Elle s'exerce à aplatir les R. Elle arrête un facteur.

– Où est la hue de Pahis, monsieur, s'il vous plaît ?

– Comment ?

– La hue de Pahis.

Le facteur la regarde sans comprendre. Elle renonce à devenir Henriette Belin.

– Le rrrue de Parrris.

– Ah, la rue de Paris ! Quatrième à droite.

Wanda n'a pas seulement peur des miliciens. Elle se sent constamment en danger, avec son faux nom et ses faux papiers. Le seul moment où elle n'a plus peur, c'est pendant les bombardements de Grenoble. Elle est exposée au même risque que tout le monde. Ce n'est plus mon danger. Elle ne se retourne plus pour vérifier qu'elle n'est pas suivie. Elle ne craint plus d'être arrêtée et torturée.

Grenoble est libre. Les Américains ont laissé les maquisards entrer dans la ville quelques heures avant eux. Wanda et Jeannette effectuent une dernière tournée à vélo dans le Vercors.

– Nous préparons un centre d'accueil à Grenoble pour les enfants, leur dit sœur Monique. Les parents qui reviendront les trouveront plus facilement.

Personne n'a nettoyé la campagne après les combats. Deux cadavres de maquisards à moitié nus pourrissent au bord de la route. Wanda peut à peine les regarder. Des mannequins tombés d'un camion, se dit-elle. La chute les a disloqués.

La route du retour (qui n'est pas la même que celle de l'aller, car leur tournée passe par plusieurs fermes et par le couvent) a été bombardée. Elles mettent souvent pied à terre.

Jeannette est à la fois la partenaire de Wanda et son professeur de français.

– Dis, Jeannette, comment appelle-t-on ces trous ? Des nids-de-poule ?

– Je crois que les trous creusés par des bombes s'appellent plutôt des cratères.

– Comme les cratères des volcans ?

Soudain, elles arrivent à un cratère aussi grand que celui de l'Etna. Wanda hésite, car elle n'a jamais fait l'acrobate à vélo. Comme elle n'a pas le choix, elle y va : elle descend

## Sinon vous êtes morte

dans le trou en pédalant le plus vite possible, prend de l'élan, remonte... Ouf ! Ça y est. Elle appelle Jeannette.

– Tu viens ?

– Je n'y arriverai pas.

– C'est facile. Tu m'as vue ? Pourtant, je ne suis pas la cycliste experte.

– Je vais sûrement tomber. J'aimerais mieux reprendre l'autre route.

– Tu es folle ? Nous sommes tout près d'Engins. En plus, ça descend. Allez, tu peux le faire ! Courage...

– La pente est trop raide. J'ai le vertige. Ce serait idiot de mourir quand les boches sont déjà partis.

– Arrête de dire des bêtises. Bon, reste là, je vais venir prendre ton vélo. Tu traverseras à pied.

Wanda descend dans le trou en glissant un peu sur les fesses. Elle remonte de l'autre côté à quatre pattes, prend le vélo de Jeannette et s'élance en s'efforçant de garder son équilibre. Eh, c'est assez amusant.

### Comme avant

Le 25 août, le général Leclerc libère Paris. La foule applaudit les hommes perchés sur les tourelles de char, surtout les tirailleurs sénégalais. Viktor le boiteux marche derrière un char avenue d'Orléans<sup>1</sup>. C'est beaucoup mieux, parce que les femmes me sautent au cou. Il reconnaît même une femme dans la foule.

– Mademoiselle Malvina !

– Viktor ! Je vous présente Tounia Kassar. Je m'appelle Jacqueline, maintenant.

– Vous attendez un bébé ? Qui est l'heureux papa ?

– C'est Jacques Greif. Je l'ai rencontré grâce à vous : à la fête que vous avez donnée dans le gymnase, rue Mouffetard. Il s'appelait Lonek. Je ne sais pas s'il est heureux, remarquez. Les boches l'ont déporté à l'Est. J'espère que la guerre va bientôt finir.

– Ils sont en train de se débiter. Nous serons bientôt en Allemagne.

– Vous arrivez d'Afrique ? Vous êtes tout bronzé.

Tounia remarque son brassard à croix rouge.

– Vous êtes médecin ?

– Gynécologue. Ce n'est pas très utile dans une troupe où il n'y a que des hommes ! Enfin, j'arrive à rendre service quand même.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui : avenue du Général Leclerc.

## Sinon vous êtes morte

– Moi aussi, je suis médecin. J’ai dû quitter l’hôpital au moment des lois juives. J’y retourne en douce depuis quelques mois. J’espère que je pourrai bientôt travailler normalement.

– Tout va redevenir comme avant.

– Il y a quinze jours, deux policiers m’ont contrôlée sur le quai du métro Hôtel de Ville. J’allais à l’hôpital. Ils ouvrent ma serviette, sortent mon stéthoscope. J’ai une fausse carte d’identité qui est bien faite. C’est toi qui me l’as donnée, Jacqueline... Ils n’ont rien trouvé de suspect dans mon sac, ils cherchaient le marché noir, alors ils m’ont laissée tranquille. S’ils avaient remarqué mon accent, ils m’auraient déportée à l’Est comme mon mari. Maintenant, ces policiers ont retourné leur veste. Ils ont tiré quelques coups de feu sur les boches. En français, ça s’appelle “le coup de pied de l’âne”. On leur donnera des médailles comme à vous. On oublie les juifs qu’ils ont arrêtés, emmenés au Vél d’Hiv, envoyés à la mort. C’est comme si ça n’était jamais arrivé. Il paraît que les gendarmes qui gardaient le camp de Drancy se sont transformés en résistants eux aussi à la dernière seconde. Tout est redevenu comme avant, vous avez raison.

Violette Katz se présente à la première partie du bac à Casablanca. Elle passe plus de temps à écouter la radio qu’à réviser son examen. Les Américains débarquent en Normandie, la guerre va bientôt finir. Elle se plaint à sa mère.

– J’aurais voulu participer à cette guerre d’une façon ou d’une autre.

– Tu es trop jeune. Ce n’est pas de ta faute.

– J’ai perdu huit mois à ranger des papiers pour ce capitaine de malheur. Je suis retournée au lycée au milieu de l’année et je ne comprenais rien du tout aux maths. Même si je n’avais pas reçu mon zéro éliminatoire en physique, j’aurais été recalée.

– Tu n’as qu’à recommencer ta classe de première en septembre. Tout ira bien.

### **Les âmes noires**

Après quelques cours de couture à l’hôpital, Henek se sent prêt à faire le secouriste sur le champ de bataille. Les Allemands et les miliciens ont disparu, de sorte qu’il quitte l’hôpital juste au moment où il peut enfin y entrer sans crainte. Un bataillon de maquisards qui monte vers Lyon l’engage comme médecin. Il passe une dernière soirée chez son ami Jerzy Reinemann.

– Alors comme ça, Henek, tu pars à la guerre ?

– J’accompagne.

– Tu as déjà rencontré les gars de ton bataillon ?

## Sinon vous êtes morte

– Ce sont des gosses. Des jeunes juifs nés en France de parents polonais. Les grands frères de ceux que Wanda emmenait chez les paysans. Ils sont allés se cacher dans le maquis. Les FTP-MOI les ont entraînés à la va-vite, leur ont donné de vieilles pétoires, et en avant marche ! Ils sont pleins d’enthousiasme, ils ont envie de jouer à la bataille. Je vais avoir du boulot.

– C’est idiot. Les boches sont bien implantés à Lyon. Ils vont mettre le paquet pour se défendre. Tu vois, Henek, tu pars avec des communistes, moi je travaille avec des Gaullistes. Ils préparent déjà l’après-guerre. Ils vont compter leurs morts. Le parti qui en aura le plus prétendra qu’il s’est mieux battu contre les boches. Ils envoient des mômes au casse-pipe pour augmenter leurs pertes. Toi aussi, tu risques ta peau.

– Je le sais bien, mais il faut que je le fasse. Sinon, je m’en voudrai toute ma vie de ne pas m’être battu au moins un peu contre le nazisme. J’ai passé toutes ces années à me cacher, à fuir, à avoir peur. Tiens, je vais te dire : hier, j’ai déchiré la carte d’identité de Philippe Thomas. Je veux affronter l’ennemi à visage découvert.

Le bataillon compte aussi des déserteurs de l’armée allemande : des Russes, des Croates, des Slovaques que les Allemands ont enrôlés de force – ou en tout cas, c’est ce qu’ils disent. Il y a même deux Polonais, un jeune et un vieux. Henek leur demande d’où ils viennent.

– De Brest-Litovsk. Au début de la guerre, les Russes ont pris notre province. Ensuite les Allemands sont venus. Maintenant, les Russes y sont de nouveau. Ils ne rendront jamais la province aux Polonais. Je ne sais pas ce que nous allons devenir.

Le bataillon se rassemble dans la caserne Bayard, à Grenoble, avant le départ. Au moment où Henek s’apprête à monter dans la petite Simca qui sert de véhicule sanitaire, il aperçoit les deux Polonais à l’arrière de l’un des camions. Le plus jeune est aussi blanc que s’il souffrait d’anémie. Henek tente de le rassurer.

– Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien. Les Américains vont faire le gros du travail. Les boches savent qu’ils sont foutus ; ils n’ont plus envie de se battre. Nous rentrerons bientôt en Pologne.

– Ah, docteur, il y a des gens qui meurent dans la dernière bataille. Je sens que je n’en sortirai pas vivant.

Henek découvre qu’il est difficile de faire la guerre quand votre carburateur se bouche constamment. Le chauffeur de la Simca soupçonne un sabotage.

– Ces salauds de boches ont mis du sable dans le réservoir !

Il s’arrête toutes les dix minutes pour souffler dans le tuyau d’arrivée d’essence. Ils perdent le contact avec le reste du bataillon. Ils s’égarent. Les habitants d’un village

## Sinon vous êtes morte

poussent la voiture en riant. À une vingtaine de kilomètres de Lyon, ils retrouvent les camions, arrêtés au bord de la route. Le chef du bataillon, un juif d'Odessa, leur adresse de grands signes.

– Nous avons eu accrochage. Docteur, venir vite...

Henek voit son premier cadavre. Étendu sur un chemin de terre à l'orée d'un petit bois, le jeune Polonais regarde sans ciller le cortège nonchalant des nuages. Henek l'ausculte par acquit de conscience, comme si cela servait à quelque chose. Je n'entends que le silence glacial de l'éternité. Il retient ses larmes, car un médecin ne pleure pas.

– Lui mort ? demande le chef de bataillon.

– Une seule balle. Regardez : un petit trou bien propre. Dans le cœur.

– Je chercher camion pour transporter lui.

Le chef de bataillon s'en va. Le vieux Polonais s'approche, retire la montre du poignet de son camarade et la glisse dans sa propre poche.

– Que faites-vous ?

– Les morts ne lisent pas l'heure.

Une voix s'élève un peu plus loin.

– Docteur, docteur, je suis touché !

– Ramon ? Ne bougez pas. Je viens.

Henek entraîne le vieux Polonais.

– C'est Ramon, derrière le talus. Venez m'aider.

Ramon, un républicain espagnol déjà âgé, est l'adjoint du chef de bataillon.

– Où êtes-vous atteint ?

– Le dos.

– Essayez de bouger votre pied. Hmm... Nous allons vous porter jusqu'au chemin et vous mettre dans le camion.

Il entend des mouvements et des chuchotements dans le petit bois. Des Allemands. Ils nous observent et pourraient nous abattre, mais respectent mon brassard à croix rouge.

– Grave ? demande le chef de bataillon.

– Plusieurs balles dans le dos, dont une dans la colonne vertébrale. Les deux jambes paralysées... Si on extrait les balles très vite, ça peut s'arranger. Il faut l'emmener à l'hôpital tout de suite.

– Camion sur le chemin, là.

– Dites, je crois qu'il y a encore des Allemands dans le bois.

– Peuvent pas partir. Nous encercler forêt. J'ai appelé renforts.

## Sinon vous êtes morte

Au milieu de la nuit, les Allemands tentent de sortir du bois. Ils tuent deux autres maquisards. Une troupe de gaullistes arrive en renfort. Les Allemands se rendent à l'aube, ayant épuisé leurs munitions. Les gaullistes les emmènent de l'autre côté du bois. Henek entend un vague crépitement, semblable à celui d'un incendie de forêt. Des corneilles qui cherchaient des grains dans un champ moissonné s'envolent en hurlant. En d'autres temps, des gens simples les auraient prises pour les âmes noires des boches s'élevant dans le ciel.

Les gaullistes appartiennent à l'AS, l'armée secrète. Ils arrivent toujours après la bataille. On ne dirait pas qu'ils veulent avoir plus de morts que les communistes, au contraire. Ils ont des uniformes et des armes splendides, parachutés par les alliés. Ils ont tué les soldats allemands de sang-froid. Ils ne ressemblent pas aux talmudistes qui refusaient de tirer, *mais capitaine il y a des gens en face*. Les jeunes juifs de mon bataillon ne ressemblent pas non plus à ces talmudistes.

Le bataillon de maquisards attend plusieurs jours avant d'entrer à Lyon. Les Allemands ont fait sauter les ponts. Des miliciens cachés sur les toits mitraillent les maquisards. Dès que possible, Henek va à l'hôpital demander des nouvelles de Ramon.

– J'ai enlevé la balle sous l'omoplate, lui dit le chirurgien. Elle se trouvait à droite, il n'y aura pas de séquelles.

– Il n'avait pas une autre balle, dans le bas de la colonne ? Ses jambes étaient paralysées.

– Une autre balle ? Faudrait que je regarde.

– Vous pouvez toujours regarder. À quoi ça va l'avancer ? C'est trop tard, maintenant. Il restera paralysé. Bravo !

Danka et Bronek habitent à Lyon. Ils ont pris part à l'insurrection de Villeurbanne avec un groupe de jeunes juifs. Henek leur raconte l'histoire de Ramon.

– Si j'avais su boxer, j'aurais assommé ce chirurgien. Quand je pense qu'ils donnent le diplôme à des cochons pareils ! Il ne l'a pas examiné à fond avant de l'opérer. Moi, sur le champ de bataille, avec les boches à dix mètres qui pouvaient me tirer dessus, j'ai vu qu'il était paralysé.

Les autorités incorporent le bataillon de Henek dans l'armée régulière. Il ne veut pas devenir militaire de carrière. Il retourne à Grenoble. Quelqu'un lui dit que l'on recherche un médecin parlant russe à la caserne Bayard.

## Sinon vous êtes morte

### Son énorme ventre

Bernard Kohn retrouve Wanda à Montparnasse, dans l'hôtel de Mme Trial. Ils regrettent la place de la Contrescarpe et le quartier latin, mais cet hôtel est beaucoup moins cher que l'hôtel Tournefort. Encore trop cher pour Malvina (Bernard doit l'appeler Jacqueline, mais il a du mal à s'habituer) : elle habite dans un petit rez-de-chaussée rue des Morillons<sup>1</sup>.

Danka et Bronek arrivent de Lyon.

– Nous avons vu ton mari, disent-ils à Wanda.

– J'espère qu'il ne prend pas trop de risques.

– Les combats sont finis. Il nous a dit qu'il repartait à Grenoble.

Le grand Bernard traîne dans les cafés du quartier latin. Il dévisage quelqu'un chez Capoulade. Ce bonhomme ressemble à...

– Noïka !

– Eh, Bernard ! La dernière fois, tu avais tête rasée, alors je te pas reconnaître.

– Et toi tu étais beaucoup plus maigre ! Mais dis-moi, tu n'es pas allé en Allemagne ?

– Le train bombardé tout le temps. Arrêté à Amiens toute la nuit. Il y avait déjà le trou, alors je suis sorti. Je vais Allemagne quand même.

– Tu vas en Allemagne ?

– Avec bataillon des étrangers de résistance.

Bernard trouve insupportable de voir Malvina, ou Jacqueline, avec son énorme ventre et sa certitude que son docteur reviendra des camps de l'est. Il s'engage dans le bataillon des étrangers, formé au sein du 201<sup>ème</sup> régiment de pionniers nord-africains de la première armée française.

---

<sup>1</sup> Dans le quinzième arrondissement, pas très loin de la rue Saint-Amand.

## 19 Les mains gelées

### Un bout de saucisson

Lévy, c'est un petit gars qui sert de Schreiber aux SS de Golleschau. Secrétaire et écrivain public. Il rédige les lettres aux fiancées et les rapports aux supérieurs. Les SS ne peuvent pas se passer de lui.

– Comme quoi savoir écrire peut toujours servir à quelque chose, dit-il.

Il écoute la radio chez les SS et donne des nouvelles de Stalingrad à ses camarades. Les boches sont foutus !

Il porte les lettres à la poste de Golleschau.

– Si tu écris une carte, dit-il à Armand, je la glisserai dans le courrier des SS avec un beau timbre représentant le moustachu. Le texte n'a pas d'importance. Quelque chose de neutre. Quoi que tu écrives, ce que ça dit, c'est que tu es vivant. En allemand, bien sûr. Ta femme comprend l'allemand ?

– Elle a appris quelques rudiments pour passer le bachot. Si elle a oublié, elle trouvera quelqu'un pour traduire. Elle est à l'abri chez une amie dans l'île Saint-Louis, enfin j'espère. J'écris à une autre adresse, 33 rue du Renard. C'est facile à retenir, heureusement. J'ai égaré mon carnet d'adresses je ne sais où.

“Je me porte bien”, écrit-il. “J'espère qu'il en est de même pour toi. J'exerce la médecine ici à Golleschau.”

Quelques semaines plus tard, le Schreiber lui apporte un colis.

– Tu vois, toubib, il arrive sans doute des milliers de colis pour les détenus d'Auschwitz, mais tu peux te vanter d'être le seul à en avoir reçu un pour de bon.

– Il y a un demi saucisson et un peu de sucre. Tu en veux ?

– Garde tout pour toi. Pour les services que je rends aux SS, ils me paient en conserves venues de Hollande. Je ne manque de rien. Je porte un beau costume hollandais au lieu d'un vilain pyjama rayé. Tu sais ce que j'ai fait l'autre jour à la poste ?

– Tu as lu le journal. Je n'ai rien lu depuis plus de deux ans. J'ai faim de lecture, de culture. Cela prouve que je suis un privilégié. Je mange moins bien que toi, mais je ne peux pas trop me plaindre. Si j'étais affamé, je ne penserais qu'à la nourriture et j'oublierais les livres.

– J'ai culbuté la postière ! Sur son bureau, pendant que le SS attendait à l'extérieur. Il m'accompagne pour m'empêcher de m'évader. Il prenait le soleil sur le perron de la poste. Je vois la postière plusieurs fois par semaine depuis plus d'un an. Cela crée des liens, à force.

## Sinon vous êtes morte

– Elle est jolie ?

– Elle a un gentil sourire. Je ne connais pas le polonais, mais elle parle un peu allemand. Elle veut peut-être seulement me faire plaisir. Le dernier verre du condamné à mort, quelque chose comme ça.

– Tu peux remercier les juifs hollandais avec leurs conserves. Les camarades m’ont souvent dit qu’ils avaient perdu tout désir sexuel. C’est la sous-alimentation. Je l’ai observé sur moi-même.

– On t’appelle *Der Dicke*, quand même. Mâche bien ton saucisson.

– Je ne ressemble pas à un squelette, mais je suis beaucoup plus maigre qu’en France. Mon organisme manque de minéraux et de vitamines, certainement.

### Le nouveau médecin

Le monde extérieur n’a pas disparu, puisqu’il en vient un demi saucisson. Les bonnes nouvelles du front de l’est éveillent comme une ébauche de sentiment d’espoir dans le cœur d’Armand. Il pourrait presque s’imaginer libre, dévorant un sandwich au saucisson dans un café des boulevards.

Après un bref été, le froid revient. Les détenus montrent à Armand des doigts bleus et crevassés.

– Quand je veux creuser la terre pour extraire une pierre, toubib, ma peau se fend. Ensuite, ça ne veut pas se refermer. Mes doigts sont comme engourdis. Je ne peux pas saisir les petits cailloux. Ça fait très mal.

– Par ce froid, vous devriez porter des gants. Des engelures aussi crevassées, je n’ai jamais vu ça. C’est douloureux parce que les doigts contiennent beaucoup de terminaisons nerveuses. Venez à l’infirmerie après la sieste. Nous verrons ce que nous pouvons faire.

Armand en parle à Rubinstein, son médecin-chef.

– Mon professeur de dermato, à l’hôpital Saint-Louis de Paris, avait passé pas mal de temps au front, pendant la grande guerre.

– Nos professeurs en Allemagne, c’était pareil.

– Il racontait que les engelures empêchaient les poilus de tirer au fusil. C’est une question vasculaire. Il avait trouvé un moyen de ranimer la circulation : il plongeait les mains des soldats alternativement dans des bains d’eau chaude et froide.

– Ah, tiens. Ça vaudrait la peine d’essayer. Je vais chauffer de l’eau.

Des détenus commencent à tremper leurs mains craquelées dans une bassine d’eau bouillante et un évier rempli d’eau glacée. Alors que l’expérience semble de dérouler au

## Sinon vous êtes morte

mieux, le grand salopard entre dans l'infirmierie. Il assiste à la consultation presque tous les jours, prétend débusquer les simulateurs, improvise des avis médicaux que personne n'oserait contredire, donne des ordres aux médecins. Armand espère qu'il va apprécier cette belle démonstration de la méthode scientifique.

– Nous essayons un procédé pour combattre les engelures, Herr Lagerälteste.

– Comment ? Arrêtez tout de suite cette saloperie. C'est un camp de concentration, ici, pas un salon de manucure !

Armand comprend son erreur, mais il est trop tard. Quand les camarades ne peuvent plus tenir leur pioche, le grand salopard les fait étrangler et commande un nouveau contingent d'esclaves à Auschwitz. En leur sauvant la vie, Armand sabote le commerce des diamants. J'ai oublié de réfléchir. Rubinstein n'y a pas pensé non plus. Pourtant, il profite des diamants. Le grand salopard et les cordonniers lui donnent sa part, en guise de prime d'assurance pour le cas où ils tomberaient malades. Un cordonnier m'a dit que Rubinstein planque un petit sac de diamants dans un coin. Si ça se trouve, sa curiosité scientifique l'a emporté sur la prudence. Ou peut-être le serment d'Hippocrate.

Les jours suivants, le grand salopard se met à critiquer Armand. Tu n'as pas bien nettoyé ton scalpel. Tes ongles sont sales. Tu as mal incisé l'abcès.

Seul Pundik, le cuisinier, peut se vanter d'exercer une certaine influence sur le grand salopard en préparant des recettes gastronomiques "comme chez Maxim's" ou "comme à la Tour d'Argent". Armand sollicite son aide.

– Écoute, Pundik, je crois qu'il m'a pris en grippe. J'ai peur qu'il me remplace. Tu ne pourrais pas faire quelque chose, ou au moins essayer de savoir ?

– Qu'est-ce que tu racontes, mon vieux... Tu te fais des idées. Il a besoin de toi. Où veux-tu qu'il trouve un aussi bon médecin ? Il n'est pas à l'abri de la maladie plus que nous. Il t'aime mieux que Weil, parce que tu es français.

Quelques jours plus tard, un convoi arrive d'Auschwitz pour la relève. Armand entend le grand salopard demander :

– *Wo ist der neue Arzt ?* Où est le nouveau médecin ?

Ça y est. Je suis foutu.

Le *neue Arzt* sort des rangs. Dr Litauer, de Berlin. Un homme aux cheveux gris, âgé de cinquante-cinq ans.

– Vous allez prendre la fonction de Kassar, Herr Doktor. Ce cochon de juif doit travailler comme tout le monde.

Un kapo allemand qui dirige un *Strafkommando*, un kommando punitif, emmène Armand.

## Sinon vous êtes morte

– Fini ! Demain tu travailles avec moi.

Non seulement Armand perd tous ses privilèges, mais Pundik et ses autres amis l'évitent. Il est interdit d'aider quelqu'un que le grand salopard veut punir.

Le nouveau médecin n'y est pour rien, dans cette affaire. C'est un brave homme.

– J'ai été un *U-Boot* pendant trois ans, dit-il à Armand.

– Un sous-marin ?

– On appelle ainsi les juifs qui se cachent chez des Allemands. Pendant trois ans, au centre de Berlin, chez un couple de clients.

– Cela ne doit pas être très courant.

– J'ai entendu parler de quelques autres cas. En général, ils sont mariés à des non-juives. C'est leur belle-famille qui les cache.

### Je vois comme nous sommes

Redevenu un détenu ordinaire, Armand fond tout doucement. Personne n'aurait plus l'idée de le surnommer *Der Dicke*. Au mois d'octobre 1944, un an après sa déchéance, il est encore vivant. Je peux remercier mes camarades pour cette longévité extraordinaire, se dit-il. Leur soutien discret, je peux même dire leur affection. Ils me respectent, ils m'aident quand ils peuvent.

Un jeune kapo dijonnais, Gabriel, le protège parce qu'il est médecin et parisien. Ce Gabriel a vingt ans. Son envie de vivre est si forte qu'il a préféré devenir assassin plutôt que victime. Tenir jusqu'à demain, peut-être jusqu'à la semaine prochaine.

Pour venger Armand, Gabriel persécute le nouveau docteur.

– Mais Gabriel, pourquoi est-ce que tu le bats encore ? demande Armand.

– Je ne peux pas le voir, ce vieux con, il me débecte.

Il bat si bien son souffre-douleur que celui-ci s'évanouit. Ah, il n'est plus bon à rien. Gabriel l'emmène dans les toilettes, où se trouve une baignoire. Avec l'aide du surveillant des toilettes, il entreprend de noyer Herr Doktor Litauer, de Berlin. L'eau froide réveille Litauer ; il montre le bout de son nez en soufflant comme un phoque. Les deux hommes enfoncent sa tête au fond de la baignoire jusqu'à ce qu'il ne la sorte plus.

Le grand salopard ne pleure pas en apprenant la mort du nouveau médecin, mais nomme aussitôt Rosenthal à sa place. Rosenthal se dit infirmier. Il possède peut-être un brevet de secourisme. Il a grandi à Mulhouse avant la grande guerre ; l'allemand est sa langue maternelle. Le grand salopard apprécie sa conversation.

Armand se lie d'amitié avec un jeune chef d'orchestre.

## Sinon vous êtes morte

– Je me suis toujours demandé comment on pouvait diriger un orchestre. Cela doit être très difficile.

– Ce qui est difficile, ce n'est pas de le diriger, c'est de l'écouter. Il faut connaître la partition et entendre si les musiciens jouent ce qui est écrit. J'ai dirigé la quatrième de Brahms, avec la grande passacaille du dernier mouvement. Je commençais à être connu à Vienne.

– Ils t'ont déporté quand même.

– Je m'étais converti au catholicisme, pourtant, comme Gustave Mahler.

Hier juif, aujourd'hui catholique, demain musulman, tout le monde le voit bien. Quand les détenus montent à la carrière, il n'arrive pas à les suivre. Il est si maladroit qu'il s'écorche les mains dès qu'il saisit un outil. On dirait qu'il souffre d'engelures purulentes en plein été.

Gabriel le bat.

– Mais pourquoi, Gabriel, pourquoi ? Il ne t'a rien fait. Il tient à peine debout.

– Je ne supporte pas de le voir. Quand je le regarde, je vois comme nous sommes.

Armand a pitié de Gabriel. Il portait sans le savoir, au plus profond de lui-même, un assassin qui ne demandait qu'à sortir. Dans la vraie vie, est-ce la vraie vie, hors du camp, on n'a pas souvent besoin de choisir entre le bien et le mal. Bon ou méchant sans conséquence grave. Ici, la moindre décision, du matin au soir, question de vie ou de mort. On tue quelqu'un en l'étranglant, on le tue aussi en lui volant son pain ou ses chaussures. Une sorte d'immense tamis à séparer le bon grain de l'ivraie. Le juste se comporte en juste, le vil agit de façon vile. Le juste meurt, le vil survit. Si j'ai survécu, c'est que je suis vil.

Les SS nous veulent moins qu'humains. Des esclaves, des automates, des animaux. Pourtant les musulmans, si faibles, regardant déjà la mort au fond des yeux, sont encore assez forts pour refuser de devenir des assassins. *Tu ne tueras point*, l'honneur du peuple juif. Les nazis nous haïssent de nous laisser tuer sans nous défendre, sans nous venger. Massacrés par les Croisés, brûlés par l'Inquisition. La supériorité morale d'être toujours victimes et jamais bourreaux. Sans oublier cette vieille histoire de peuple élu. Alors ils commandent à Gabriel *Tu tueras*, pour prouver que les juifs ne sont pas des surhommes.

### Une pierre qui roule

Alors que les Américains et les Russes s'approchent peu à peu de l'Allemagne, le vent glacé des Carpates revient à Golleschau sans se préoccuper des armées ni des frontières. Les détenus escaladent les parois de la carrière en s'efforçant de ne pas glisser sur les

## Sinon vous êtes morte

plaques de neige, agrippent des semblants d'outils de leurs doigts gourds, arrachent les pierres à la terre durcie. Quelques cailloux étouffaient dans la gangue depuis des millénaires. Étourdis par la découverte de la liberté, ils dévalent la pente en bondissant comme des feux follets. Ils ne sont pas gros, mais tombent de haut. L'un d'eux percute le pied d'Armand.

Une douleur vive, dit-on. Vive, mais mortelle. Un ligament atteint, ou peut-être le scaphoïde tarsien. En une minute, le cou de pied déformé, un œdème qui enfle à vue d'œil. Si je délace ma chaussure, il gonfle encore plus. Sinon, je souffre le martyr.

Il rentre au camp en essayant de boiter le moins possible. Après la soupe, il enlève sa chaussure à grand-peine. Il mouille sa chaussette et la rebaptise compresse. La sieste interrompue par sifflets et hurlements.

– Dans la cour ! *Schnell* ! Vous n'avez pas rangé la vaisselle. Séance de sport !

Même en ôtant la chaussette qui l'emmailote, le pied n'entre plus dans la chaussure. Armand court pendant une heure sur les graviers, un pied chaussé, l'autre nu. La nuit tombe déjà, personne ne remarque rien.

Il se recouche. Son pied comme une citrouille. *Celui qui remue des pierres en sera blessé*. Demain je ne pourrai pas monter à la carrière. Ma dernière nuit. Dorment tous comme des bienheureux. Serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud. La houle laineuse. Dormi comme un mouton. Il avait conservé un petit carré pour mes légumes. Tous morts depuis longtemps, à Łódz ou je ne sais où. Quelques ossements dans la terre, des cendres mêlées aux nuages. *Et j'ai trouvé les morts qui sont déjà morts plus heureux que les vivants qui sont encore vivants, et plus heureux que les uns et les autres celui qui n'a pas encore existé et n'a pas vu l'iniquité qui se commet sous le soleil*. Trente-quatre ans. La Bible promet soixante-dix – les Chrétiens s'estiment heureux d'atteindre trente-trois. Mozart, je ne sais pas. Trente-cinq, peut-être. J'aurais dû lui demander, passacaille, qu'est-ce que c'est. Son savoir anéanti avec lui. La quatrième de Brahms. Tué par un SS. Marchait trop lentement. Le grand salopard se vante d'étrangler les gens en moins de trois minutes. Quand il s'approche de moi avec la corde, je commence à compter les secondes. Ne verrai pas le temps passer. Ou partir à la carrière à cloche-pied et compter sur le SS. S'ils m'envoient au gaz, je réussirai peut-être à croire. Un bain, bien propre pour partir en maison de repos. Sans le docteur Rau, boiteux, au gaz tout de suite. Un petit sursis. Boiteux quand même. Éliminer les juifs et les boiteux. Pourquoi les boiteux ? Il est venu à l'hôpital, drôle de hasard. "Dis donc, Kassar, mais t'es toubib !" Après ça, je ne pouvais plus retourner au palais de justice. Bourgeois, notable, esclave, cadavre. Tounia veuve explorée. *Si l'un des deux frères meurt, sa femme n'épousera pas un*

## Sinon vous êtes morte

*étranger, mais le frère de son mari ira vers elle et la prendra pour femme.* Mon frère Favek. Footballeur, l'habitude de frapper la balle avec toutes les parties du pied, un petit coup sur le scaphoïde tarsien, rien du tout. J'aurais dû trouver des chaussures montantes. Tué par un caillou. Les mains gelées. Je sens encore la marque de leurs petites dents sur mes doigts. Mordillaient les pommes comme des animaux. Même si Mozart avait vécu plus longtemps, serait mort à l'heure qu'il est, alors pareil. Pas écouté assez de musique. Ce n'est pas ici. Jamais rien entendu de ce Mahler dont il parlait. On m'a dit que tous les musiciens juifs sont partis en Amérique. Cru qu'il ne risquait rien, puisqu'il était catholique. Marinette m'aurait caché, j'aurais fait le sous-marin. Survécu deux ans ici. Sur le quai, quand je suis arrivé... Comment s'appelait-elle, déjà ? Erna Weinstein. Au milieu des moutons. Marchaient comme des vieillards. Un film ralenti. Pourquoi si maigres ? Sept années de vaches maigres. Elle tenait un agneau dans ses bras. Lâchez-le, sinon vous êtes morte tout de suite. *Mieux vaut le jour de la mort que le jour de la naissance. Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement.*

### Ressuscité

Au milieu de la nuit, de nouveau les sifflets et les cris. Un appel après la séance de sport ? Pas souvent. Double punition. Coup de grâce pour l'éclopé. Il faudrait un soulier spécial pour pied bot. Ah, tiens, la sirène. Jamais entendu la sirène. Un bombardement américain, si ça se trouve. Importance stratégique de la cimenterie. Échappé de justesse au garrot, à la balle dans la nuque et au gaz, volatilisé par une bombe américaine.

Tous alignés dans la cour, debout pendant des heures sous la neige, mais pas d'appel. Des voitures et des motos démarrent en trombe, des hurlements s'entrecroisent. À l'aube, plusieurs grosses Mercedes entrent dans la cour. Des officiers SS en descendent. Les SS de Golleschau rivalisent de bras tendus et de *Heil Hitler*, puis les emmènent dans leur mess.

Une rumeur court parmi les détenus : le grand salopard s'est évadé.

Armand éprouve des impressions confuses de chaud, de froid, de vertige, mais il n'arrive pas à analyser ce qu'il ressent vraiment. Les rouages de son esprit semblent grippés. La foudre a frappé mon assassin. Juste à temps. Au lieu du coup de grâce, un coup de théâtre. L'auteur de la pièce aime les blagues. Si j'avais adressé une prière à l'Éternel hier soir, comme un bon juif, je serais en train de le remercier en sanglotant. Merci, ô Seigneur, d'avoir épargné ton serviteur alors que la mort le saisissait déjà dans ses griffes. Ceux qui prient deviennent musulmans et vont au gaz. Tandis que moi. *Il y a*

## Sinon vous êtes morte

*tel juste qui périt dans sa justice, et il y a tel méchant qui poursuit son existence dans sa méchanceté.*

Les kapos font enfin l'appel. Au moment où les détenus se dispersent, Aloïs intercepte Armand. Venez, Herr Doktor. Il l'emmène au grenier et lui donne un costume rayé tout neuf. Il lui rend sa sacoche de médecin, qui contient du papier de toilette et un flacon de mercurochrome. Armand traîne la jambe, mais cela n'a plus d'importance.

Armand voit qu'une foule entoure Pundik, le cuisinier.

– Hier soir, il m'a commandé un Maxim's. Il a dîné avec les deux Tchèques.

– Quels deux Tchèques ?

– Deux malins qui venaient d'arriver. Quand ils sont passés devant les cordonniers, ils ont vu quelque chose qui brillait encore plus que les pierres cachées dans les talons : les yeux du grand salopard. Alors ils lui ont dit qu'ils possédaient une cassette de diamants. "Pourquoi aurions-nous emporté des pierres, Herr Lagerälteste, alors que la guerre touche à sa fin ? Nous avons caché la cassette dans notre jardin, au pied d'un pommier, tout simplement. À Ostrava, de l'autre côté de la montagne. Les Russes seront ici bientôt, et nous rentrerons chez nous." Le grand salopard le sait bien, que les Russkofs arrivent. Il a accumulé son propre petit trésor, un sac de diamants plus gros que celui de Rubinstein, vous pouvez me croire. S'il y ajoute la moitié de la cassette des deux Tchèques, il a de quoi refaire sa vie loin d'ici. Je l'ai souvent entendu parler du Cameroun.

– Il est allé au Cameroun avec la Légion ?

– En tout cas, c'est une colonie française qui était allemande avant la grande guerre. Lui, il parle français et allemand. Il reste peut-être quelques colons allemands, là-bas.

– Les SS paraissent fâchés.

– Ils le considéraient comme l'un des leurs. Là où nous voyons une évasion, ils voient une désertion, ou même une trahison. Ils vont le rattraper vite fait.

– Pas sûr. Il a dû apprendre à se planquer et à se camoufler, dans la Légion.

– Tu veux parier ?

Pundik prend des paris sans enjeu, puisque personne ne possède rien. Seuls des nouveaux venus très naïfs peuvent croire que l'on s'évade d'un Lager. Avant même la fin de la journée, les deux Tchèques se balancent sous le portail. Un écriteau est accroché à leur cou : *Ich bin wieder da*, je suis de retour.

C'est Lévy, le Schreiber, qui raconte la suite des événements.

– Ces idiots sont restés sur la route de la frontière. Ils auraient mieux fait de partir dans la direction opposée. Au moins, les SS ont tué le chien. C'est toujours ça de pris.

– Et le grand salopard ?

**Sinon vous êtes morte**

– Ils l’ont envoyé à l’est, où les rangs des combattants commencent à se clairsemer. D’ailleurs, l’est n’est plus très loin. On y arrive en quelques heures.

## 20 Attrape-nigauds

### **Le Coryphée des Sciences**

La caserne Bayard de Grenoble est devenue “le camp des Russes”. La dernière fois que Henek a vu autant de Russes d’un seul coup, c’était à Tarnow, trente ans plus tôt. Les habitants de la caserne lui rappellent les cosaques de Tarnow : mal vêtus, sales et braillards. D’où sortent tous ces Russes ? Les hommes viennent le consulter pour tromper leur ennui, comme à Pithiviers. Ils ont le temps de parler.

– J’étais prisonnier en Allemagne, docteur. Nous nous sommes évadés quand les Anglais ont bombardé le camp. Nous sommes allés en Suisse. Là-bas aussi, ils ont des camps, mais ils ne tuent pas les gens. Ils nous ont gardés trois mois, puis ils nous ont envoyés ici. Je tousse beaucoup.

– Je n’entends rien de spécial quand je vous ausculte. Vous n’avez pas la tuberculose.

– Dieu soit loué !

– Vous avez les doigts jaunes et les dents grises. Vous fumez trop. Essayez de fumer moins.

Il raconte ses journées à M. et Mme Berger, chez qui il habite.

– Certains de ces Russes se sont battus pour la France, comme les républicains espagnols et les juifs polonais des FTP-MOI. J’ai appris qu’il y avait un véritable maquis russe dans le Nord. Les boches forçaient des prisonniers russes à travailler dans les mines. Ceux qui s’évadaient allaient tout droit au maquis.

– Ils n’aiment pas beaucoup les Allemands, je suppose.

– Oh, ils ont eu des collabos, comme les Français. Un certain colonel Vlassov a formé une armée qui s’est battue du côté des Allemands. Il y a des soldats de Vlassov à la caserne Bayard. On dit qu’ils étaient pires que les nazis. Ils voulaient prouver à leurs maîtres allemands que les Slaves ne constituaient pas une race inférieure comme les juifs.

– Vous parlez russe ?

– Je parle russe comme je parle français, c’est-à-dire très mal. Eh bien, certains de ces soldats russes ne parlent pas mieux que moi. Ils ont un vocabulaire limité et massacrent la grammaire. Ce sont des moujiks, des paysans très grossiers. En voyant de la salade au déjeuner, ils s’étonnent que les Français mangent de l’herbe. Quant aux médecins militaires et aux infirmiers russes, ils ignorent non seulement tout de l’art et de la littérature, mais ils connaissent à peine les rudiments de la médecine.

## Sinon vous êtes morte

– Vous êtes sévère. Il y a un siècle, ces paysans étaient des serfs. Le pays a avancé depuis la révolution, même s’il n’a pas encore rattrapé son retard. Staline a au moins bâti une industrie lourde. Ils ont construit assez de chars pour repousser les boches.

– Figurez-vous qu’ils n’éprouvent pas pour Staline la même admiration que vous. Il y a encore deux ou trois jours, ils se moquaient de lui très volontiers. Au lieu de dire “le camarade Staline”, ils utilisaient un de ses titres officiels ridicules, comme “Le Coryphée des Sciences”, en riant aux éclats.

– Ils ne le font plus ?

– Un commissaire politique est arrivé hier. Quand on voit son air pincé, on n’a plus envie de plaisanter. Au fait, si vous voulez les rencontrer, ils donnent un grand spectacle demain soir.

Des centaines de Grenoblois assistent au spectacle. Henek fait observer à M. et Mme Berger que le chœur des soldats ne chante pas l’Internationale, mais un hymne patriotique russe.

– Vers la fin de l’année 1942, quand la situation est devenue inquiétante, Staline a rangé le communisme au vestiaire et décrété la Sainte Guerre Patriotique.

Les danseurs virevoltent et bondissent comme des pantins, pendant que leurs camarades pétrissent de petits accordéons. À la fin du spectacle, le directeur du camp, le capitaine Chimiakine, un héros de l’Union Soviétique décoré par le maréchal Vorochilov en personne, vient saluer la salle.

– Vous voyez, dit-il, que l’Armée Rouge sait non seulement se battre, mais aussi se divertir.

Il retourne en coulisses et revient aussitôt, tout rouge.

– Comme l’a dit le camarade Staline, ajoute-t-il sous le regard narquois du commissaire politique.

Certains jeunes infirmiers demandent à Henek – après avoir vérifié que le commissaire politique ne se promène pas dans les environs – s’il a déjà lu ou entendu de la propagande anti-soviétique.

– J’en ai lu en polonais, en allemand et en français.

– Eh bien, docteur, écoutez... La réalité est encore plus affreuse que ce que dit la pire propagande anti-communiste.

Les jeunes infirmiers ne comprennent pas qu’il envisage de retourner à Lwów après la guerre.

– Vous croyez que Staline va rendre votre province aux Polonais ? Jamais !

## Sinon vous êtes morte

– Cela ne me dérange pas de devenir soviétique. Quand ma ville était polonaise, la loi m’interdisait d’étudier parce que j’étais juif. En Union Soviétique, tous les citoyens sont égaux.

Les jeunes infirmiers le surnomment l’Ukrainien. Ils trouvent que pour un juif, il n’a pas l’air très malin.

L’emprise du commissaire politique change peu à peu le caractère du camp. Un mois après son arrivée, Henek décide de repartir. Il explique pourquoi à M. et Mme Berger.

– Chimiakine ne dirige plus vraiment le camp depuis que le commissaire est là. Cet homme a l’habitude de tenir les rênes dans l’ombre. Je sens qu’il ne désire pas ma présence. De mon côté, j’ai envie de rentrer à Paris et de retrouver Wanda.

Le chef des infirmiers l’attire dans un coin le jour de son départ.

– Savez-vous, docteur, combien de millions de personnes se trouvent dans les camps de Sibérie ? (Il montre sa main, les doigts écartés : cinq). Je le sais par mon oncle, qui est général dans les services de sécurité. Docteur, j’ai entendu dire que vous voulez retourner à Lwów. Vous qui êtes si bon, si gentil, mon petit Docteur, je vous en supplie, n’y allez pas !

– Mais vous, pourquoi y retournez-vous ?

– Ah, Docteur... Je n’ai pas peur d’être fusillé. Hop, fini ! Ce que je n’aimerais pas, c’est me trouver dans un sous-sol, dans une pièce capitonnée où l’on m’enfoncera des bouts de bois sous les ongles.

Quelques jours plus tard, Henek raconte la scène à Wanda. Il l’a invitée à déjeuner dans le restaurant Dupont du boulevard Montparnasse pour célébrer leurs retrouvailles.

– Son regard est devenu vague, comme s’il se perdait dans l’immensité de la steppe russe. Il s’est pris la tête entre les mains et il s’est mis à meugler comme un bœuf.

– Mais il ne t’a pas dit pourquoi il voulait rentrer.

– Ils disent : “Ici, il n’y a pas d’amour.” Je crois qu’un vrai moujik russe ne peut pas vivre loin de la steppe. Puisqu’il faut mourir de toute façon, ils préfèrent reposer dans leur terre natale. Ils savent ce qui les attend. Les fonctionnaires français qui ont mis ensemble les soldats de Vlassov et ceux de l’Armée Rouge les ont condamnés à mort. D’après ce qu’ils m’ont raconté, Staline ne va pas se casser la tête à séparer les traîtres des autres. Il va fusiller tout le monde, c’est plus simple. Si Chimiakine avait été moins empoté, il aurait fait étrangler tous les soldats de Vlassov.

– Les Français n’auraient pas été contents.

– Tu sais ce qu’ils espèrent, au mieux ? Que Staline les envoie dans les mines en Sibérie. Ils sont trop nombreux, il ne peut pas les tuer tous. S’ils ne meurent pas de froid

## Sinon vous êtes morte

et de faim, ils rentreront à la maison dans dix ou vingt ans. Ils accompagnent cette prédiction d'un ricanement fataliste qui fait froid dans le dos. Il y a un paradoxe : ce même infirmier-chef qui est prêt à risquer la mort pour rentrer chez lui me supplie de ne pas le faire.

– Tu ne veux plus retourner à Lwów ?

– Quand c'était la Pologne, là-bas, c'était l'enfer pour les juifs. Maintenant que c'est l'Union Soviétique, c'est l'enfer pour tout le monde. Je vais passer le baccalauréat et devenir français.

– Nous devons tout de même rentrer pour savoir ce que sont devenues nos familles. Il y a peut-être des survivants.

– La BBC dit que non. Je crois qu'il est préférable d'ignorer ce qui leur est arrivé. Si nous allons là-bas, je crains que nous découvriions des traces, des horreurs... J'ai peur de voir des fantômes qui me hanteront toute ma vie.

### Les mineurs ont des préjugés

Bronek devient rédacteur en chef de *Gazeta Polska*, un journal destiné aux Polonais vivant en France. Il cherche une assistante.

– Danka, tu pourrais t'occuper de la mise en page.

– Mais je ne sais pas faire ça.

– Il faut juste coller des p-pavés de texte. Tu apprendras. Dis-moi, tous ces Polonais mineurs de charbon dans le nord ont des ribambelles d'enfants. Il faudrait des pages à l'intention de leurs f-femmes. "La mère et l'enfant", quelque chose comme ça. Tu peux les écrire ?

– Tu oublies que tu viens de m'engager comme maquettiste. Tu devrais demander à Wanda.

Henek examine le premier numéro du journal.

– C'est toi qui as écrit l'éditorial, Bronek ? Voyons... *Un nouveau gouvernement pour la Pologne... À Lublin... Capitale provisoire...* Tu oublies de signaler que c'est un gouvernement communiste ; que l'armée soviétique l'a amené dans ses bagages.

– C'est un g-gouvernement légitime. Les ministres ne sont p-pas tous communistes. Tous antifascistes, oui.

– Eh, mais tu t'appelles Bronek Mlynarz, maintenant ? Et qui est cette Wanda Wojtowicza, qui rédige la page de la mère et de l'enfant ? Vous avez honte de vos noms ?

## Sinon vous êtes morte

– Ces mineurs, dans le nord... Ils ont des, euh, p-préjugés. Ils disent que les c-communistes sont tous juifs. Il est vrai que les juifs étaient souvent communistes, mais dans le nouveau g-gouvernement...

– Il y a peut-être des ministres juifs, mais aucun ne porte un nom juif, c'est ça ?

– À cause de leurs p-préjugés, ce serait une mauvaise idée que le journal qui tente de les c-convaincre de rentrer en Pologne soit écrit par des juifs.

– La vérité finit toujours par émerger. Ils diront que les juifs noyautent le gouvernement et la presse, qu'ils changent de nom pour mieux comploter. Pendant la guerre, c'était différent. Nous changions de nom pour sauver notre vie. Je ne comprends pas l'utilité de ces précautions. Puisque le communisme, c'est la fin de l'antisémitisme.

– Justement, ils ne sont pas encore communistes. Quand ils seront rentrés, nous les éduquerons. L'antisémitisme va d-disparaître peu à p-peu. Cela ne se fait pas en trois jours.

– Si tu veux, je peux t'écrire un article sur la vie en Union Soviétique. J'ai rencontré des vrais citoyens soviétiques, moi. J'ai appris beaucoup de choses.

– Un monde nouveau est en train de naître. Ton anticommunisme est aussi d-dépassé que l'antisémitisme.

– Toi aussi, tu rentreras là-bas ?

– B-bien sûr.

– À Lwów ? En Union Soviétique ?

– Je suis p-polonais. J'irai à Varsovie.

### Un peu court, dites donc

La foi communiste béate de Broniek et Danka irrite Henek. À l'époque de l'hôtel Tournefort, chacun réfléchissait et exprimait son point de vue dans les discussions. Maintenant, ils répètent la ligne du Parti comme des perroquets. Qu'ils partent dans leur prétendu paradis ! Henek a hâte de devenir français. Il retourne voir les FTP pour s'engager.

– Mais pourquoi ? demande Wanda. Tu m'as dit qu'il y a eu une bataille, des morts. Tu veux encore risquer ta vie ?

– Je n'ai pas vraiment vu la bataille. J'ai quand même constaté que je pouvais rendre service. La guerre n'est pas finie. J'ai envie d'agir, au lieu de perdre mon temps à des discussions stériles en attendant je ne sais quoi. Comme ils incorporent les FTP à l'armée française, nous pourrions être naturalisés plus facilement.

Il demande à la direction des FTP de l'affecter au front de l'Est.

## Sinon vous êtes morte

– Ce qui nous arrangerait, c’est que vous partiez à la poche de La Rochelle. Il y a là-bas dix mille boches qui refusent de comprendre qu’ils ont perdu la guerre. C’est moins exaltant que de conquérir l’Allemagne, mais tout aussi nécessaire.

Puisqu’il a choisi de devenir français, il jette aux oubliettes Hersch et Henek et se présente comme Henri Warner.

Il passe plusieurs mois près de La Rochelle. Il découvre une guerre d’embuscades et d’escarmouches. Des ennemis cachés derrière les haies, des balles qui traversent la route sans ralentir, deux ou trois morts par semaine. Un gars bouge la tête pour admirer un papillon, hop une balle dans le front. La guerre.

Parmi les blessés, certains ont reçu des balles françaises. C’est que les gars ne comprennent pas tous comment marche une mitraillette.

Ces jeunes soldats des FTP ne sont ni des militaires entraînés ni des communistes obéissants. Ils n’en font qu’à leur tête. Ils ne respectent pas les officiers. On dirait des lycéens qui chahutent leurs professeurs. Ils sont téméraires et imprudents. Boum ! Encore un qui saute sur une mine. Henek ordonne à ses brancardiers d’aller le chercher.

– Traverser le champ de mines ? Merci bien !

– Il crie, donc il n’est pas mort. On peut le sauver.

– Au lieu d’un blessé, vous en aurez trois. Vous serez bien avancé.

– Bon, j’y vais moi-même.

Il avance très prudemment. Les brancardiers marchent dans ses traces. Ils ramènent le blessé. Blancheteau, son collègue, le trouve bien bête.

– Ils ont essayé de me faire ce coup-là en Italie. J’ai tué un brancardier d’une balle dans la nuque, ensuite les autres m’obéissaient au doigt et à l’œil.

Henek est plus attentif que les jeunes chiens fous du bataillon. Il sent une branche s’entortiller autour de sa cheville. Il s’arrête aussitôt. C’est un fil de fer relié à une petite mine. Il sort doucement le pied de la boucle et demande aux démineurs de faire sauter l’engin.

– Ces petites mines, disent-ils, on les appelle “Attrape-nigauds”.

Les gars lui amènent un pauvre nigaud. Sa jambe déchiquetée a pris une apparence végétale. Elle ressemble à une branche cassée. Ou plutôt, à une sorte d’algue pourpre, luisante et frissonnante... Soudain, Henek se réveille comme d’un songe : je ne suis pas en train d’admirer une œuvre d’art. Il faut que je fasse quelque chose. Oui, mais quoi ? C’était bien la peine de prendre des cours de secourisme. Je vais commencer par une piqûre de morphine... Il prépare une seringue. Le nigaud pointe sur lui sa mitraillette.

– Toubib, si tu me piques, je te descends.

## Sinon vous êtes morte

Ils n'ont pas peur de la mort, mais ils ont peur de la piqûre.

La mort de tous côtés. Henek voit une voiture renversée avec deux soldats la tête en bas, les yeux écarquillés, le regard étonné : "Notre vie est déjà finie ? Un peu court, dites donc !" Quelqu'un a volé les quatre pneus. Il essaie d'imaginer le voleur. Il démonte les roues sans s'occuper des soldats – peut-être encore vivants. Il les achève parce que leurs cris le dérangent. Deux morts de plus ou de moins. Quand les gars n'aiment pas un officier, sa vie ne vaut pas cher. Un accident est vite arrivé. Un maladroit qui ne sait pas tenir sa mitraillette...

### Libérées par un soldat juif

Wanda ne se lasse pas d'admirer le bébé de Jacqueline, né le 23 septembre 1944 ; et aussi, les grands bébés rieurs qui portent l'uniforme américain et se promènent dans les rues en mâchant du caoutchouc sucré. Je dois m'habituer : Malvina est devenue Jacqueline, Monette insiste pour que je l'appelle Jeannette, et même Henek s'est transformé en Henri.

Danka (prenant tout le monde de vitesse, elle a accompagné Jacqueline à la clinique le 22 septembre au soir), Jeannette, Wanda et Tounia se penchent sur le berceau comme autant de bonnes fées.

- Il est adorable.
- Regarde ses petites mains !
- Comment tu l'appelles ?
- Jean-Jacques.
- Pourquoi pas Jacques ?
- Je ne veux pas en avoir deux à la maison.

Croit-elle vraiment que son Jacques va revenir ? Armand est vivant : il a envoyé une carte à Tounia. Jeannette a appris que Pierre est allé dans un camp nommé Buchenwald. Cela la rassure de savoir l'endroit précis où les Allemands l'ont emmené, mais personne n'est jamais revenu de ce camp. Wanda pourrait s'estimer heureuse : Henri risque seulement de sauter sur une mine du côté de La Rochelle. Quand elles entendent la voix claire et assurée de Jacqueline, l'espoir monte en elles comme le flux de la marée. Plus tard, il se retire en découvrant la grève noire de l'inquiétude.

Des avis affichés dans les mairies demandent aux Parisiens de bien vouloir héberger des soldats alliés. Simone Réti et Tounia Kassar accueillent deux soldats américains dans leur appartement de l'île Saint-Louis. Ces *G.I.s* ont envie de s'amuser avant d'aller risquer

## Sinon vous êtes morte

leur vie en Allemagne. Ils ont entendu parler de la gaieté parisienne. Ils se souviennent des femmes qui leur sautaient au cou quand ils sont arrivés derrière les troupes de Leclerc.

– Avez-vous amies ? demandent-ils à Tounia et Simone. Nous et copains de nous aller cinéma avec vous et amies de vous.

Il n’y a pas de mal à ça. Ces braves garçons ont chassé les boches. Ils ont droit à notre gratitude. Simone, Tounia, Jeannette et Wanda vont au cinéma avec quatre mangeurs de caoutchouc. Jacqueline ne sort pas avec elles. Elle a déjà un petit homme dans sa chambre pour se consoler.

– À demain ! disent les Américains.

– Nous irons à le restaurant française très bonne.

Wanda a des scrupules.

– J’ai l’impression de tromper Henek, d’une certaine façon, dit-elle à Jeannette.

– Écoute, mon chou, nous ne savons pas ce que l’avenir nous réserve. Profitons du présent.

– Je sais ce que l’avenir me réserve. Je vais quitter les chambres d’hôtel. J’aurai mon appartement. Je sortirai mes affaires de ma vieille valise. Je jetterai la valise. La serrure est toute rouillée... J’ai presque trente ans. Quand je pense à ma mère, je la revois dans sa cuisine. À trente ans, elle possédait une batterie de casseroles, de la vaisselle de faïence pour tous les jours et de la vaisselle de porcelaine pour les fêtes, des couverts d’acier et d’argent, des verres par douzaines, des nappes brodées, des armoires anciennes pleines de linge. Sans cette guerre, elle m’aurait donné des choses. Je devrai tout racheter.

– Je ne t’imagine pas en maîtresse de maison, ni moi. Avec des enfants, comme Jacqueline... Tu sais pourquoi nous devrions aller au cinéma et au restaurant ? Parce que demain, quand nos hommes reviendront, nous ne pourrons plus.

L’un des Américains leur plaît plus que les autres. Il n’est pas plus beau que les autres. Ce qui est beau, c’est la manière dont il porte son nom et son uniforme. Il s’appelle Nathan Cohen. Libérées par un soldat juif !

On peut rire pendant dix minutes rien qu’en essayant de prononcer son prénom.

– N’attend ?

– No, no, pas Natton... *Nathan* !

– Nessane ?

– *Nathan* !

– Eh, j’ai compris : il glisse sa langue entre ses lèvres pour prononcer le s, comme quelqu’un qui zozotte.

## Sinon vous êtes morte

Il connaît quelques mots de français, les quatre amies quelques mots d'anglais. Il parle un peu yiddish, elles répondent en allemand. Jeannette mêle à son allemand des mots de flamand.

La principale différence entre Nathan et ses camarades, c'est qu'il reste à Paris dans un bureau de l'armée pendant que les autres s'en vont arracher la moustache d'Adolf. Sa préférée, c'est la *funny girl* : "Djanet".

Il faut gagner sa vie. Tounia va à l'hôpital tous les matins. Comme elle n'a pas encore retrouvé un poste salarié, elle fabrique toujours des bijoux l'après-midi. Jacqueline est secrétaire de rédaction dans un journal du Parti, *Assistance Française*. Wanda travaille avec Jeannette pour un organisme dépendant aussi du Parti, l'UJRE (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entr'aide). Elles se sont toutes inscrites au Parti Communiste depuis longtemps.

Wanda devient assistante juridique. Elle aide les juifs rescapés à retrouver leur logement, leur boutique, leur travail. Jeannette et elle s'occupent aussi des enfants qui étaient cachés dans le Vercors. Une famille propose d'adopter le garçonnet si personne ne vient le chercher. Une femme refuse de rendre deux frères, sous prétexte que la personne qui les réclame n'est pas leur père mais leur oncle. Jeannette participe à la création de maisons d'enfants pour les orphelins.

– Tu sais qui j'ai vu ? demande-t-elle à Wanda. Sœur Monique !  
 – Elle s'intéresse à ses anciennes pensionnaires ?  
 – Elle travaille avec nous dans la maison de Juvisy. Elle n'est plus bonne sœur.  
 – Tu plaisantes.  
 – Je t'assure. Elle est tombée amoureuse d'un résistant du maquis. Un juif hongrois ! Elle voulait toujours que j'assiste à la messe. Je m'appelais Mary, comme la Sainte Vierge.

Wanda va admirer le bébé presque tous les jours.

– Tounia et Danka sont venues hier, lui dit Jacqueline, mais cela fait un moment que je n'ai pas vu Monette. Elle est partie quelque part ?  
 – Comment, mais tu ne sais pas ? Elle est tombée amoureuse d'un soldat américain. Juif, en plus. Le coup de foudre ! Tu dois l'appeler Jeannette, maintenant.

## 21 De Golleschau à Dachau

### Les pires assassins de l'Europe

Dans la nuit du 18 janvier 1945, les SS ordonnent aux détenus de Golleschau de descendre dans la cour. On entendait parler d'évacuation depuis plusieurs jours. Les kapos distribuent des provisions de route : une double portion de pain, de la margarine et un petit paquet de sucre.

Armand va voir ce qui se passe à l'infirmerie. Gabriel occupe un des lits. Weil, le médecin belge, lui bande le bras.

– J'ai glissé sur une plaque de verglas, toubib.

– Je pense qu'il s'est fêlé le cubitus, ajoute Weil.

– Il faudrait faire une radiographie.

– Tu dis ça parce que je suis radiologue ?

– Tu ne m'as jamais dit que tu étais radiologue. Moi, je suis dermatologue.

Un SS est en train d'interroger Rubinstein.

– Quel médecin laissez-vous ici avec les malades, Herr Doktor ?

– Quoi, vous voulez encore que je sacrifie un de mes camarades ? Vous allez exterminer les malades, et vous voulez y ajouter un médecin ?

Ils partent dans l'obscurité. Comme s'il ne faisait pas assez froid, un vent sauvage leur envoie des gifles de neige au visage. Armand marche à côté de Weil.

– Regarde là-bas, Weil, on dirait que le ciel brûle.

– Un incendie de forêt ? En janvier ?

– Peut-être un champ de bataille. Je crois qu'ils ont des projecteurs spéciaux pour pouvoir se battre même la nuit.

Les neuf cents déportés de Golleschau s'étirent en une longue et lente colonne. On entend des coups de feu vers l'arrière. Quand un déporté commence à faiblir, ses camarades essaient de le soutenir, puis ils essaient de le traîner, puis ils se résignent à l'abandonner et ils entendent un coup de feu.

Ils rejoignent une autre route. La lueur sanglante qui illumine le ciel permet de voir des centaines de cadavres en pyjama rayé sur les bas-côtés.

– Il n'y avait pas autant de monde à Golleschau. Qu'en penses-tu, Kassar ?

– Ce sont les gens d'Auschwitz, j'imagine. Ils ont dû partir à la même heure que nous, mais nous avons vingt kilomètres de plus à parcourir depuis notre montagne.

## Sinon vous êtes morte

Au bout d'un moment, la route devient étroite en traversant une forêt. Il n'y a plus de bas-côtés. Les arbres cachent le ciel rouge. On ne voit plus rien. Des cadavres de femmes s'entassent sur la chaussée et les détenus les piétinent, en évitant de trébucher sur les têtes.

Des heures ont passé, ou bien des jours. Armand est assis avec Weil et d'autres camarades sur un wagon de marchandises découvert, une sorte de plate-forme roulante.

– Sur les neuf cents de Golleschau, j'ai l'impression qu'il reste seulement quelques dizaines de survivants.

– Maintenant, faute de bouger, ils meurent de froid.

Dès que quelqu'un meurt, on jette le corps par-dessus bord. Une querelle éclate : un jeune homme revendique les vêtements d'un mort, sous prétexte que c'est son père, mais ses voisins n'y croient pas et tentent de les arracher pour se couvrir.

Le train s'arrête. Les SS passent le long des wagons en hurlant. Fils de pute, vous semez des cadavres le long des voies pour terroriser le *Volk* allemand ! Si vous continuez, nous tuons tout le monde.

Les détenus gardent les cadavres et les utilisent comme sièges.

Ils oublient qu'ils n'ont rien mangé depuis longtemps, car ils ne pensent qu'à une chose : ils meurent de soif. Le train est arrêté en rase campagne, en plein jour. Une jeune femme promène une fillette sur un petit chemin qui longe la voie. Les moribonds tendent leurs gobelets de fer. Mademoiselle, s'il vous plaît, pourriez-vous les remplir de neige ?

Elle prend deux ou trois gobelets, s'accroupit, demande à sa fillette de l'aider. Le SS qui garde le wagon hurle et tire un coup de feu en l'air. La jeune femme, sans s'émouvoir, continue de remplir les gobelets et les donne aux déportés.

Le train est immobilisé en Allemagne, dans la grande gare de Francfort sur Oder. Des réfugiés s'entassent sur les quais. Femmes, enfants, portant plusieurs couches de vieux vêtements, assis sur des baluchons boursoufflés. Leurs yeux ternis par la fatigue et le désespoir ont vu des massacres, des viols, des tortures, des parents égorgés, des cosaques ivres de vodka et de sang. Les enfants qui pleurent, les femmes trop épuisées pour les consoler, rappellent à Armand les femmes et les enfants juifs dans les wagons à bestiaux, il y a longtemps.

Sur leurs plates-formes, les rescapés de Golleschau murmurent *Trinken, trinken, trinken*. Deux jeunes femmes élégantes, bien propres, s'approchent d'eux et prennent les gobelets que tendent les bras décharnés. Le SS est furieux.

## Sinon vous êtes morte

– Savez-vous qui vous aidez ? Ce sont eux les pires assassins de l'Europe, les responsables de nos malheurs. Regardez les pauvres Allemands qui ont échappé aux Bolcheviks ! Vous voulez aider les chiens de cochons qui ont déclenché cette guerre ?

Les jeunes femmes se taisent et s'éloignent. Dès que le SS a le dos tourné, elles reviennent et donnent à boire aux juifs.

Armand se souvient de la jeune femme qui promenait sa fillette. Et maintenant, ces deux élégantes. Des Allemands capables d'éprouver de la pitié et de la compassion envers les juifs. Ou plutôt, des Allemandes. *Femme, monceau d'entrailles, pitié douce*. On ne peut quand même pas dire qu'ils sont tous coupables. Les clients du Dr Litauer, qui l'ont caché pendant trois ans à Berlin. Accuser tous les Allemands, c'est se conduire de façon totalitaire, comme les nazis. Ils considèrent tout le peuple juif coupable, jusqu'aux enfants en bas âge. C'était déjà la doctrine de l'Église au Moyen-Âge : le peuple décide.

Ils descendent du train, marchent dans la neige, montent dans un autre train, vont vers l'ouest et vers le sud. Presque tous les évacués d'Auschwitz et de Gollerschau sont morts. Les SS qui les accompagnent se lassent du voyage, eux aussi. Deux d'entre eux sont déjà morts sur la route. Armand interroge Lévy, le Schreiber, qui sait tout.

– À quoi ça sert, de nous trimballer de cette manière ? Ils auraient pu nous liquider à Gollerschau, c'était plus simple.

– C'est ce qu'ils ont fait dans d'autres camps, à l'est, quand les Russes sont arrivés. Les SS prétendent qu'ils obéissent à un ordre du Führer en personne. Il a décidé que les juifs sont plus utiles vivants que morts, à cause de la pénurie de main d'œuvre dans les usines allemandes.

### D'un camp l'autre

Flossenbürg, un camp dans les montagnes de Bohême, au nord de la Bavière. À poil, cochons de juifs ! Douche et désinfection.

Armand ne peut pas s'empêcher de ricaner.

– Tu entends ça, Weil ? Ils ont besoin de main d'œuvre et ils nous demandent de nous déshabiller par ce froid. Il fait combien, à ton avis ? Moins vingt, moins trente ?

– Sans compter que la douche est peut-être une chambre à gaz.

– Ça, nous le saurons bientôt.

– Poser les chaussures sur le rebord de la fenêtre, fils de pute !

La douche est une douche, et même presque tiède. Soudain, la fenêtre s'ouvre. En un éclair, des mains emportent toutes les chaussures. Ces mains appartiennent à des Russes

## Sinon vous êtes morte

et à des Ukrainiens, car il n'y a pas de juifs à Flossenbürg. D'ailleurs ces Russes n'aiment pas les juifs. Ils leur distribuent des pyjamas désinfectés sans les avoir rangés par tailles. Armand reçoit un pantalon convenant à un enfant ou à un nain. Ensuite, quand les juifs veulent se mettre à l'abri dans les blocks pour la nuit, les Russes les accueillent à coups de barres de fer. Les juifs dorment dehors, pieds nus, serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud.

Armand se réveille, presque étonné.

– Tu es vivant, Weil ?

– Oui, et toi ? Celui-là est bien froid et tout raide.

– Mourir d'hypothermie. J'imagine qu'on ne souffre pas. Il s'est endormi et puis c'est tout. Dis, j'ai pensé à un truc rigolo.

– Un truc rigolo, ici et maintenant ?

– À propos de Rubinstein. Cela fait un moment que je ne le vois plus.

– Il était bien nourri, solide et en bonne santé. Il a dû prendre un autre train que nous. Suivre des gens d'Auschwitz, peut-être.

– Tu sais qu'il possédait une petite sacoche de diamants. Les deux cordonniers aussi, je suppose. Qu'ont-ils fait de ces diamants quand les premiers bruits d'évacuation ont couru à Golleschau ?

– Il existe des devinettes plus difficiles. Les cordonniers ont ouvert les talons de leurs chaussures, et hop.

– Eh bien, j'imagine Rubinstein posant ses précieuses chaussures sur le rebord de la fenêtre hier soir...

Les SS du camp forcent les Russes à faire de la place dans les blocks pour les nouveaux venus.

– Tu as trouvé des chaussures, Kassar ?

– Au moins, dans un camp de concentration, on est sûr de trouver des cadavres. Je les ai prises à un pauvre macchabée. Et les tiennes ?

– Même chose.

– Si par miracle nous nous en sortons, n'oublie pas d'ouvrir les talons !

Les hommes de Golleschau passent quinze jours à Flossenbürg. Personne ne leur propose du travail. Ils repartent en train vers le nord. L'ordre de route les conduit à Sachsenhausen, près de Berlin. Descendre des wagons, juifs de merde ! En rangs par cinq. Attendre sur le quai.

Des SS entrent dans le camp de Sachsenhausen. Ils reviennent au bout de vingt minutes.

## Sinon vous êtes morte

– Ce n'est pas ici. Remonter dans les wagons. *Schnell* !

Plusieurs musulmans, incapables de remonter dans les wagons, restent étendus sur le quai de la gare.

Le train va à Oranienburg, de l'autre côté de Berlin. Un camp immense, bâti pour fournir des esclaves aux usines d'aviation Heinkel. La poignée de survivants de Golleschau y retrouve quelques centaines d'évacués d'Auschwitz.

Armand entend dire que l'on cherche des volontaires pour un kommando extérieur. Il en parle à Weil.

– C'est un kommando de terrassement en Bavière. Réparer des pistes d'aviation bombardées, ce genre de chose.

– En Bavière ? Nous en venons.

– Au moins, là-bas, ils ont besoin des esclaves et n'ont pas intérêt à les tuer. Je redoute ce qui peut se passer dans un grand camp comme ici.

Cinquante ou soixante hommes partent à Obertraubling, un camp annexe de Flossenbürg. Presque tous les anciens de Golleschau, parmi lesquels le kapo Aloïs, se sont portés volontaires.

Ils doivent réparer un terrain d'aviation qui ressemble à une mine à ciel ouvert.

– Tu connais *Les Voyages de Gulliver*, Weil ? J'ai l'impression qu'un géant a creusé la terre avec une pelle immense, et que nous sommes des Lilliputiens chargés de combler ces trous de trente mètres de diamètre à la petite cuillère.

– Regarde ces gars. Ce sont des Ukrainiens de Flossenbürg. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de leurs chaussures, comme si j'avais la moindre chance de retrouver les miennes. C'est d'autant plus idiot que celles que je porte maintenant sont bien meilleures.

Ils travaillent toute la semaine. Le samedi, des avions anglais viennent bombarder les pistes. Ils travaillent toute la semaine suivante. Le samedi, les Anglais reviennent et rebombardent. Et il en sera ainsi éternellement.

Les autorités n'ont pas prévu de rebâtir les baraquements de bois du camp, rasés depuis longtemps. Seul un petit pavillon de pierre reste debout. C'est là que dorment les SS et les kapos. Les déportés dorment dehors, en une mêlée serrée de plusieurs centaines de corps. Quand le hasard farceur qui organise ma vie m'a fait dormir au milieu des moutons, se dit Armand, il me montrait l'avenir. Depuis bientôt trois ans, je dors entre deux de mes semblables. Et maintenant, dehors.

Au milieu de la nuit, il entend Weil pousser des hurlements.

– Il m'a enfoncé les doigts dans les yeux, ce salaud.

– Qui ça ?

## Sinon vous êtes morte

– Un Ukrainien. Il m’a piqué mon pain dans ma poche. Je lui ai quand même donné quelques bons coups.

– Tu es sûr que ce n’est pas un cauchemar ? Comment pouvais-tu avoir du pain dans ta poche ?

– Je garde toujours un bout de pain, pour le cas où ils nous embarqueraient dans un train sans prévenir et oublieraient de nous alimenter.

Au matin, Weil a deux yeux au beurre noir. Le kapo Aloïs l’appelle au moment où il part au travail.

– Eh bien, docteur, vous voilà bien amoché. Figurez-vous que nous avons une sorte d’infirmier dans notre maisonnette, avec une sorte d’infirmier qui n’y connaît rien. Ce matin, un Ukrainien s’est présenté. Je crois qu’il a une ou deux côtes cassées. Je leur ai dit que j’avais deux bons médecins sous la main. Que vous pourriez soigner vraiment les gens dans l’infirmierie, ce qui contribuerait à améliorer le rendement.

– Je dois soigner l’ordure qui voulait me crever les yeux ?

– Vous serez logés et nourris. À moins que vous préféreriez continuer à coucher dehors.

Armand et Weil s’installent dans la maisonnette. Armand dort de nouveau dans un lit. Il rêve qu’il est assis dans une salle de concert et qu’il écoute une symphonie de comment s’appelle-t-il déjà. Je connais ce chef d’orchestre, non ? J’irai lui dire bonjour dans sa loge à la fin. Quel boucan ! Les trompettes, les cors, les cymbales et la grosse caisse, et des chanteurs qui hurlent par-dessus le marché. Il se réveille. Tiens, il neige à l’intérieur. Où est passé le toit ?

– Weil, tu es là quelque part ?

– Eh bien sais-tu, Kassar, tu es increvable.

– Ils ont bombardé ? Mais nous ne sommes pas samedi.

– Cela les irritait de voir une bâtisse debout.

– Tout est effondré. Nous avons survécu parce que nous dormions en haut de nos châlits.

– Nous n’étions pas épuisés, nous savions encore monter.

– Je ne vois presque rien. J’ai perdu mes lunettes.

– Fais attention. Il y a des bouts de bois et de fer partout, sans parler des bouts de corps.

– Les pauvres malades, qui dormaient dessous, sont écrasés.

– Pas tous, puisqu’ils crient. Nous aurons du monde à la consultation.

## Sinon vous êtes morte

– Tu banderas les membres cassés et je collerai du papier hygiénique sur les plaies ouvertes. Il faut que je trouve des lunettes, sinon je suis mort. Mais comment puis-je chercher des lunettes, puisque je ne vois rien ?

– Bonne question pour une étude philosophique. Les hommes sont presque tous aveugles. Ils ont donc besoin des sages, qui sont seulement borgnes. Je m'en occuperai dès qu'il fera jour.

Weil part en vadrouille et rapporte à Armand une dizaine de paires de lunettes.

– Leurs propriétaires me les ont laissées sans protester.

– Montre... Ah, non, celui-là était encore plus myope que moi. Tiens, bizarre ; peut-être un astigmate... Celles-ci me vont bien. Un verre est fêlé, mais tant pis.

– J'ai trouvé aussi des belles chaussures.

– Toi, tu es têtue. Tu voulais absolument reprendre des chaussures aux Ukrainiens de Flossenbürg.

### **Un uniforme qui n'est pas noir**

Vers la fin de l'hiver, Aloïs annonce une nouvelle évacuation.

– Les Russes approchent. C'est bientôt la fin. Il n'y a plus de trains. Nous irons à pied.

Trois cents gueux en costume rayé, survivants de Golleschau et Ukrainiens de Flossenbürg, avancent à pas lents sur les routes de Bavière. Les SS qui les accompagnent ne pourraient pas marcher plus vite. Ce sont des retraités de l'armée ou de la police qui n'avaient pas prévu de reprendre du service. Dans un village, les habitants leur demandent où ils vont.

– Là où il n'y a pas de Russes.

– Les Russes sont partout. Vous feriez mieux de les liquider, ceux-là. Au moins, vous serez débarrassés.

Les retraités ne ressemblent pas aux SS fringants qui sont partis pour tenter de ralentir l'armée rouge. Ils ont oublié le goût du sang. D'ailleurs les gueux rayés meurent tout seuls sans rien demander à personne.

– Et alors, Weil, tes nouvelles chaussures ?

– Ça va. Je suis comme Napoléon. J'ai lu qu'il n'aimait pas les chaussures neuves, qui font mal aux pattes, alors il les faisait porter d'abord par son valet.

– Les tiennes ont sans doute été portées par plusieurs valets.

– Tu entends ce grondement ? Peut-être des canons.

– Mais non. Regarde, derrière, des avions qui arrivent. Nous devrions nous jeter dans le fossé, non ?

## Sinon vous êtes morte

– Me jeter, ou plutôt me laisser glisser, je veux bien, mais ensuite, je me demande si j’aurai la force de me relever. D’ailleurs ces avions ne nous veulent aucun mal.

– Ils ont un langage d’avion, c’est ça ? Ils inclinent leurs ailes d’un côté et de l’autre pour nous saluer.

– S’ils lançaient des bombes, nous entendrions le sifflement. Ou bien le tac-tac-tac des mitrailleuses. Regarde : ils lancent des confettis.

– Des tracts !

– Interdit de ramasser ! *Verboten* ! Nous allons tirer.

Les déportés ne craignent pas les vieux gardiens.

– Les tracts vous sont adressés, messieurs.

– Que disent-ils ? Lisez-les.

– “Attention ! Vous êtes personnellement responsables du sort des hommes que vous convoyez. Vous ne pourrez pas prétendre que vous obéissez à une autorité, car il n’y a plus d’autorité.”

Trente gueux en costume rayé s’arrêtent dans une grande ferme. Ils n’ont rien mangé depuis trois jours. Le fermier leur donne du pain.

– Je vous nourris, mais vous pouvez me rendre service, mes gaillards. Vous voyez le bois, là-bas ? Il faut dégager et débiter les arbres qui sont tombés cet hiver. J’avais une bonne quinzaine de travailleurs agricoles. J’ignore si l’un d’eux est encore en vie. À cette époque, nous devrions labourer et semer, mais je n’ai plus de semences.

Ils travaillent pendant deux jours. Le fermier leur donne des pommes de terre pour les remercier.

– Tu ne manges pas tes patates, Kassar ?

– Crues ? J’ai peur d’avoir mal au ventre. Je les garde dans mes poches en espérant qu’aucun Ukrainien ne me les volera au milieu de la nuit. Je les ferai cuire si nous nous arrêtons dans une autre ferme.

Le 27 avril 1945, ils longent un canal, traversent une petite ville et aperçoivent des miradors.

– Tiens donc, quelle surprise, un camp ! *Arbeit macht frei*.

– Où sommes-nous ? demandent-ils aux vieux SS.

– Dachau, dans la banlieue de Munich.

Des vétérans les interrogent.

– D’où venez-vous, les gars ?

## Sinon vous êtes morte

– De Golleschau, un camp annexe d’Auschwitz, en Pologne.

– Nous avons déjà des gens d’Auschwitz. Des convois arrivent de partout. Le camp déborde. En temps normal, il y avait quelques milliers de détenus ici. Nous en sommes à plus de trente mille. C’est la fin. Ils ne font plus l’appel. Plus de travail. Plus de soupe non plus.

– Il reste des SS et des chiens, tout de même, chez vous. Et pas des vieux comme ceux qui nous accompagnaient. Des jeunes bien féroces. On dirait qu’ils portent des uniformes neufs.

– Ils ont pillé le magasin hier. Ils ne veulent pas laisser tous ces beaux uniformes noirs aux Américains.

– Toi, tu ferais bien d’inspecter ton bel uniforme rayé. Même avec mes lunettes de récupération, je vois des poux qui dansent la gigue sur ta veste. Tu risques d’attraper le typhus. Je suis médecin, je sais de quoi je parle.

– Je ne peux pas changer de pyjama et je n’ai pas d’eau pour le laver. Du typhus, il y en a, en effet.

– Où est l’infirmierie ?

– Là-bas, le bâtiment à deux étages.

– Viens, Weil, nous allons donner un coup de main.

Comme le reste du camp, l’infirmierie déborde.

– Tu te souviens de l’épidémie de typhus à Golleschau ?

– Il y avait moins de monde. La chaleur est infernale.

– C’est comme si tu avais trois cents radiateurs à quarante degrés.

Armand évite de dormir à l’infirmierie, envahie par les corps brûlants et les poux affamés. Il partage une planche de châlit avec Weil et quelques autres maigrichons dans un block ordinaire. Le dimanche 29 avril 1945, à l’aube, il se réveille et regarde par la fenêtre. Il voit un uniforme qui n’est pas noir. Un autre. Encore un. Il faut que je descende, que je sorte. Une sorte de paralysie le gagne. On entend des coups de feu. Lève-toi, Armand. Il dégringole du châlit, va jusqu’à la porte du block, revient.

– Weil, Weil... J’ai vu...

Le visage de Weil est baigné de larmes.

– Ma femme... Mes filles... À Auschwitz... Trois ans et cinq ans.

– Tu ne m’as jamais parlé d’elles.

– J’allais mourir. J’étais comme mort. Elles m’avaient précédé. Elles ne souffraient plus. Je ne pensais jamais à elles. Jamais, jamais. Je ne pensais à rien. Je m’endormais,

## Sinon vous êtes morte

j'ignorais si j'allais me réveiller. Cela m'était égal. Le monde extérieur avait disparu. D'un seul coup, il revient. J'avais cessé de l'espérer. Je ne m'y attendais pas. C'est un choc. Tu aurais parié là-dessus, toi ?

– Je crois que je m'interdisais d'y penser.

– Nous devons nous habituer à ce que l'avenir existe plus loin que demain matin. Normalement, quand on se réveille d'un cauchemar, on retrouve la vie telle qu'elle était. Ce monde extérieur qui revient, ce n'est pas le monde d'avant. Un autre monde, une autre vie. Des soldats américains. Elles sont mortes et je dois continuer sans elles.

*Lâchez-le, sinon vous êtes morte tout de suite.* Tiens, se dit Armand, je ne me souviens pas si elle l'a lâché. Non, bien sûr que non. Comment aurait-elle pu ? J'ai oublié son nom, mais je me souviens qu'elle avait bon cœur. Comment aurait-elle pu ?

Les haut-parleurs du camp diffusent un message en plusieurs langues : “Une avant-garde de troupes alliées a pris possession du camp avant l'arrivée du gros de l'armée, afin de protéger vos vies menacées. La zone qui entoure le camp reste tenue par l'ennemi. Restez dans les baraquements en attendant que tout risque soit écarté.”

Rester dans les baraquements ? Des milliers de gueux rayés se précipitent dehors. Des drapeaux de toutes les couleurs, fabriqués en quelques minutes, apparaissent aux fenêtres. Armand voit un géant américain entouré par une foule silencieuse. Les spectres gris tentent de le toucher pour vérifier que ce n'est pas un rêve ou un fantôme. Il distribue des cigarettes, des bonbons, et tend même son fusil.

– Allez vous venger si vous voulez !

Certains soldats sont noirs. Leur peau, pas leur uniforme. L'un d'eux conduit un détachement de six ou sept soldats. Il arrive au pied d'un mirador et ordonne par gestes aux SS d'en descendre et de déposer leurs armes. Les SS obéissent. Le soldat noir les fouille et trouve un pistolet dans la poche de l'un d'eux. Il jure en anglais, recule de trois pas, les abat tous à la mitraillette. D'autres SS, enchaînés, nettoient le camp de ses détrit. Trente ou quarante chiens loups sont enfermés dans un parc grillagé.

Des déportés allument des feux et font griller de grands quartiers de viande.

– Où avez-vous trouvé cette bidoche, les gars ?

– Nous sommes allés dans la ferme, à côté, et nous avons réquisitionné deux vaches nazies.

Un grand festin se déroule dans le camp de Dachau. Les Américains ont distribué des colis de nourriture.

– Qu'est-ce que c'est, *corned beef* ?

– Du bœuf à cornes.

## Sinon vous êtes morte

De nombreux détenus, qui n'ont à peu près rien mangé depuis une semaine, avalent une boîte entière de corned beef, un tube de lait condensé, un paquet de biscuits, une tablette de chocolat. Ils courent jusqu'au block des cabinets et meurent dans une flaque de merde. Armand autopsie des cadavres.

– Regarde, Weil, leur intestin est aussi fin que du papier à cigarettes. Ces morceaux de viande l'ont perforé, tout simplement.

– Ma mère me disait toujours que je devais bien mâcher avant d'avalier.

– C'est difficile de mâcher quand tu n'as plus de dents. J'ai perdu au moins la moitié des miennes.

– Il y a un truc emmerdant, c'est le cas de le dire, c'est que nous devons marcher sur les cadavres pour aller aux chiottes.

Ils demandent à un officier américain de faire diffuser un message par haut-parleur.

– Ils ne doivent pas se précipiter sur la nourriture, surtout sur la viande. Danger de mort.

– En plusieurs langues ?

– En allemand, ça suffira. Tout le monde comprend l'allemand.

Des hurlements s'élèvent dans un coin de l'infirmerie. Armand et Weil vont voir.

– Eh bien, que se passe-t-il ?

– Nous devons l'amputer de ses deux jambes. Sans anesthésie, bien sûr.

– Comment a-t-il pu les mettre dans cet état ?

– Les gars creusent le sol. Ils sont convaincus que les détenus, ou les SS, ont enterré des trésors. De l'or, des diamants. Les boches ont enterré des mines, alors voilà le résultat.

### Un verre de vinaigre

Des soldats américains élèvent une estrade à l'entrée du camp.

– Ils vont pendre des boches ?

– Non, il paraît que leur chef va venir nous causer. Le général Hasenauer, quelque chose comme ça.

Le général parle anglais. Des interprètes traduisent.

– Vous qui avez souffert plus que quiconque, vous ne connaîtrez plus jamais la misère et le besoin. Je vous le promets solennellement au nom des États-Unis d'Amérique et de leurs alliés.

Les déportés se demandent si une telle générosité est possible.

– Dis, Kassar, tu crois que si j'émigre en Amérique, ils me verseront une pension à vie ?

## Sinon vous êtes morte

– Tu veux émigrer en Amérique ?

– Je ne sais pas. J’ai l’impression que je ne supporterais pas de me réinstaller à Namur, au milieu de mes souvenirs.

– En Amérique, ton diplôme de médecine ne vaut rien.

– Je devrai changer de métier.

– Et apprendre l’anglais.

– Je vais commencer par rentrer et récupérer mon cabinet. Ensuite, je verrai si je sais le vendre. Je débarque à New York avec un petit capital, j’ouvre une librairie... Et toi ?

– Des avions doivent venir demain, à ce qu’on dit, pour rapatrier les Français.

Le lendemain, les haut-parleurs diffusent un message en français : “Les personnes déportées depuis la France sont invitées à se présenter à l’entrée du camp, où une délégation du ministère du rapatriement les attend.” Des soldats français ont installé des planches sur des tréteaux. Ils notent les noms des déportés qui se présentent. Ils ont posé des bouteilles de vin et des verres sur la table.

– Buvez un coup, les gars. Un avant-goût de la France !

Armand trinque avec Weil, qui l’a accompagné pour lui dire au revoir.

– Bonne chance, Kassar ! J’espère que nous nous reverrons.

– Si tu es en Amérique, je ne sais pas.

– N’oublie pas de demander tes cinq francs.

– Quels cinq francs ?

– Regarde, ils donnent cinq francs à tout le monde.

– Ah oui. Excusez-moi, monsieur, vous ne m’avez pas donné mes cinq francs.

– Montrez-moi votre ordre de rapatriement. Eh bien, c’est que vous êtes étranger. Les cinq francs, c’est seulement pour les Français.

Weil sourit.

– Tu viens à New York avec moi, Kassar ?

– Pas avant d’avoir revu ma femme. Mais dis donc, c’est du vinaigre, ce vin.

– Qu’est-ce que tu dis ? Je ne suis pas un grand amateur de vin, cela fait même des années que je n’en ai pas bu une goutte, mais il ne me semble pas spécialement acide.

Armand se sent pris de vertiges. Il ne tient plus debout.

– Merde, j’ai le typhus !

– Mais non, que vas-tu chercher là ?

Weil se met en colère, gifle Armand pour lui donner un peu de nerf. Armand ne réagit pas. Il s’effondre doucement. Weil le prend dans ses bras et le porte à l’infirmierie. Il ne

**Sinon vous êtes morte**

pèse pas bien lourd. Weil le pose sur le sol, car chaque étage de châlit porte déjà plusieurs corps brûlants.

## 22 Les revenants

### Un hussard polonais

Wanda Warner travaille au service juridique de l'UJRE. Le soir, elle rentre dans sa chambre de l'hôtel Trial et lit *Les Thibault* en cherchant les mots difficiles dans le dictionnaire. Le 6 avril 1945, on frappe à sa porte.

– Ah, Tounia ! Simone ! Comment allez-vous ?

Derrière les deux amies, elle découvre un homme très maigre, qui ressemble au vampire du film *Nosferatu*. Wanda frissonne malgré elle en voyant ses yeux rouges et sa peau grise.

– Tu sais où est Jacqueline ? demande Tounia.

– Elle est partie en Normandie, chez notre amie Hélène. Elle voulait que son petit bout de chou respire le bon air de la campagne. Pourquoi ?

– C'est Lonek. Euh, Jacques.

– Mon Dieu... Excuse-moi, je ne t'avais pas reconnu. Je savais que tu avais survécu. Tounia t'a entendu à la radio. Elle me l'a dit, bien sûr.

Le 18 janvier 1945, quand les Allemands ont évacué le camp d'Auschwitz, Jacques s'est caché au lieu de participer à la "marche de la mort". Il est allé à Lublin, capitale provisoire de la Pologne. Il a lancé un appel à la radio : "Dites à Jacqueline, qui habite sans doute à l'hôtel de Mme Trial, près de la gare Montparnasse, que Jacques est vivant." Jacqueline a reçu des dizaines de lettres et de cartes postales de toute la France.<sup>1</sup> Jacques a pris le bateau à Odessa, sur la mer Noire. Il a débarqué à Marseille. Il avait oublié l'adresse de l'hôtel, mais il se souvenait de celle de Simone. Il a envoyé un télégramme.

– Nous sommes allées le chercher à la gare de Lyon, explique Tounia. Nous lui avons dit qu'il avait le plus beau bébé du monde !

– Je vais téléphoner à Hélène tout de suite. Jacqueline va revenir de Normandie avec ton fils. Nous pouvons l'attendre chez elle, j'ai une clé.

Dans le petit rez-de-chaussée de Jacqueline, Jacques raconte Auschwitz.

– Déjà dans le wagon... Trois jours debout dans un wagon à bestiaux, sans boire ni manger. Quelqu'un appelle : "Il y a un médecin ?" Je dis : "Ici !" Ils s'écartent autant que possible. Un vieux. Je cherche sa carotide. Pas de battement. "Il est mort." C'est le premier, pas le dernier. On appelle : "Docteur !" Et puis ils ne prennent plus la peine

---

<sup>1</sup> Voir *Une nouvelle vie, Malvina et Lonek le hussard*.

## Sinon vous êtes morte

d'appeler. À la fin, le train s'arrête en pleine campagne. Il y a des SS avec des chiens. Ils font la sélection. Les vieux, les mères avec des enfants, vont au camp en camion. Une douche pour la désinfection, disent-ils. Les mères sont contentes de pouvoir laver les enfants, après les trois jours dans le wagon. C'est une fausse salle de bains. À la place de l'eau : du gaz. Ensuite, ils brûlent les cadavres dans les fours crématoires. Les hommes vont à pied au camp. Ils demandent : "Où sont nos femmes, nos enfants, nos parents ?" Les déportés leur montrent la fumée qui sort des cheminées : "Les voilà." Les gars maigrissent à vue d'œil. La dysenterie les vide, ils ressemblent à des morts qui seraient ressortis de leur tombe. On les appelle des musulmans. Neuf sur dix crèvent avant la troisième semaine. Les SS les tuent aussi d'un coup de pistolet ou d'un coup de poing pour s'amuser. Des gars qui espèrent sauver leur peau choisissent de devenir kapos, complices des SS. Ils n'ont pas de pistolet, mais ils peuvent te tuer à coups de gourdin. J'ai eu de la chance. Il y a un embryon de réseau communiste dans le camp. Quelqu'un me connaissait de Paris et m'a trouvé du boulot à l'infirmerie. Au début, j'étais infirmier. Ensuite, médecin. Nous n'avions aucun médicament, juste un peu de vaseline et de savon. Pour les pansements, du papier de soie. Si les gars ne guérissent pas en deux ou trois jours, ils les envoient au gaz.

– Armand est médecin, lui aussi, remarque Tounia. Il a réussi à m'envoyer une carte.

– Je ne l'ai pas vu. Je suis arrivé début 44. Lui, fin 42. Ils l'ont peut-être emmené dans un camp annexe. Il y avait des camps dans des usines, dans des mines. Ils utilisaient les déportés comme esclaves. S'il a survécu jusqu'à la fin, il est parti à pied dans la neige avec les autres. Nous entendions les SS abattre ceux qui traînaient la patte. Il ne faut pas trop compter sur son retour.

Jacques parle toute la nuit. Ses yeux fiévreux luisent dans la pénombre. Par moments, ils sortent de leur orbite comme si son crâne voulait les pondre. Il a survécu pour pouvoir raconter tout ça. Peut-être aussi pour voir son fils. Ensuite, il se laissera mourir. Un cadavre bavard... Il parle, il parle encore. Il ne faiblit pas. Il n'a pas besoin de se laisser mourir, puisqu'il est déjà mort. Wanda voit ses os sous la pellicule translucide de sa peau. Une ossature d'acier trempé. Jacqueline était sûre qu'il reviendrait. Wanda se souvient de l'été 39, des vacances sur la Côte d'Azur. Le farceur dans le restaurant. Venu avec Viktor le boiteux dans une vieille voiture sans freins. Il se prenait pour un pilote de course. Au début de la guerre, il s'est porté volontaire pour partir au front. Une tête brûlée. Quand la Brigade Spéciale a arrêté Jacqueline, il est parti vivre avec une autre femme le jour même. Il soupçonnait cette femme de fréquenter des Allemands, il l'a quittée un soir en

## Sinon vous êtes morte

s'enfuyant par les toits. Il l'a raconté à Tounia. Jacqueline dit que c'est un hussard polonais.

Tounia pleure. Elle gardait un peu d'espoir, pense Wanda. Armand vivait encore, amaigri et affamé, dans un coin de son esprit. Jacques l'a tué d'une seule phrase. *Il ne faut pas trop compter sur son retour*. Il n'avait pas besoin de le dire. C'est un homme cruel. Wanda a lu beaucoup de romans français. Elle pense au *Comte de Monte-Cristo*. Avant d'être emprisonné injustement, Edmond Dantès est un brave garçon. Après vingt ans au Château d'If, il est devenu un homme dur et cruel. Alexandre Dumas n'était pas un bon psychologue. Ce n'est pas le camp qui a endurci Jacques. C'est parce qu'il était déjà dur qu'il a survécu.

Il décrit le camp dans ses plus petits détails. Il n'est pas revenu. Il est resté là-bas, au milieu des assassins et des musulmans. Il ne reviendra jamais.

Il n'a pas tué seulement Armand, se dit Wanda. Ses mots, tel des poignards acérés, tuent nos parents, nos frères, nos sœurs, nos amis d'enfance. Ils flottaient entre la vie et la mort. Nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus. Maintenant, nous savons. Pour survivre, il fallait être comme Jacques. Mais je ne connais personne comme lui.

### L'arbre mort

"Buchenwald", c'est "le bois de hêtres". On a abattu les hêtres pour construire un Lager où l'on abat des hommes. Les vandales qui mènent l'Allemagne à sa perte ont tout de même respecté l'arbre que l'on nomme "le chêne de Goethe". Dressé sur une colline depuis des siècles, il semble soutenir le ciel de ses bras musclés. Goethe et son ami Eckermann aimaient s'asseoir et deviser sous son feuillage. On dit que l'empire allemand durera autant que ce grand chêne. En août 1944, la foudre frappe le chêne de Goethe. Quelques jours plus tard, des avions anglais et américains bombardent les usines I. G. Farben<sup>1</sup> et Siemens.

Pierre a un copain nommé Georges.

– Ils ont mis le temps, lui dit-il. Nous les avons prévenus il y a six mois, si c'est pas plus.

– C'est plus efficace maintenant. Au point où ils en sont, les boches ne vont pas reconstruire.

Après les bombardements, Pierre et ses amis sont chargés de récupérer les cadavres dans les décombres. Ils réussissent à prendre les armes de plusieurs SS morts. Quand ils

---

<sup>1</sup> Principale entreprise chimique allemande, démantelée après la guerre et remplacée par Bayer, BASF et Hoechst.

## Sinon vous êtes morte

trouvent un SS coincé sous une poutrelle, ils lui donnent un bon coup de brique sur la tête pour abrégé ses souffrances. Ils empilent les corps de leurs camarades sur des chariots. Les boyaux sortent des cadavres comme du linge s'échappant d'un sac mal fermé. Ils cachent un fusil-mitrailleur sous les cadavres et des pistolets à l'intérieur des corps. Ils tirent les chariots pleins de cadavres jusqu'au four crématoire.

– Il y a des armes à récupérer, disent-ils aux gars du crématoire. Il paraît que vous avez une planque.

– C'est comme si c'était fait.

Une chose est certaine : les Allemands ont perdu la guerre. Une autre chose est certaine : quand les SS partiront, ils liquideront les esclaves. L'organisation décide donc de préparer une révolte armée pour sauver le maximum de déportés. Les communistes allemands dirigeront l'opération, les autres nationalités combattront. Marcel Paul doit expliquer ce plan à certains jeunes gars.

– Les communistes allemands vivent dans les camps depuis dix ans. On ne va pas risquer la peau de ces gens-là, ce serait trop vache. Le combat durera vingt-quatre heures. Il y aura des pertes.

Pierre dirige une section d'une vingtaine d'hommes, français et espagnols. Il leur donne les consignes.

– Pour tenir le coup, vous devez conserver votre dignité. Vous vous lavez tous les matins, tant pis si l'eau est glacée. Vous vous rasez un jour sur deux avec un couteau. Je veux avoir les plus beaux macchabées de tout le camp !

En décembre, il fait si froid que les SS abattent l'arbre mort pour alimenter leurs poêles.

Quelques milliers de survivants de l'évacuation du Lager d'Auschwitz arrivent à Buchenwald au mois de mars. Ils sont étendus sur un confortable matelas de cadavres, dans des wagons de marchandise découverts.

Georges est un sentimental.

– Ces pauvres types, dans les wagons, il faudrait leur donner un coup de main. Ils sont trop faibles pour descendre. Qu'est-ce que t'en dis, Pierrot ?

– Les gars ont décidé de les laisser tranquilles et de les enfourner directement au crématoire dans deux ou trois jours, quand ils ne bougeront plus.

– C'est dégueulasse !

– Tu t'es approché d'eux ? Ça schlingue méchamment. Ils ont passé au moins quinze jours sur leur plate-forme découverte. Les macchabées sont à moitié décomposés. Rien

## Sinon vous êtes morte

de tel pour te flanquer une épidémie. Tu rallonges leur vie de quelques jours, mais tu attrapes le typhus. Tu l'as dans le baba !

### Si j'y reste et si tu t'en sors

Au début du mois d'avril, l'Organisation entend des rumeurs d'évacuation. L'armée américaine est à cent kilomètres. Les SS cessent d'emmener les déportés au travail.

Les haut-parleurs convoquent les déportés sur la place d'appel au milieu de l'après-midi. Georges n'y comprend rien.

– Il n'y a jamais d'appel à cette heure-ci.

– Bien vu l'aveugle. Je vais te dire, mon gars : ils ont décidé l'évacuation. Nous devons appliquer les directives.

Les membres de l'organisation s'infiltrèrent parmi les déportés. Les SS appellent les occupants du premier block à se diriger vers un coin du camp. Pierre et les autres les rabattent de la place d'appel vers les baraquements. Les déportés sont inquiets : ils désobéissent aux SS, au pied des miradors.

– Eh, Georges, regarde la tête des SS, ça vaut mille ! Ils ne pigent pas ce qui se passe, les bouffeurs de choucroute. N'ont jamais imaginé une chose pareille...

– Regarde la tête des SS si tu veux, moi je regarde les mitrailleuses sur les miradors. Ça va cracher la mort de là-haut, moi je te dis.

– T'inquiète. Ils croient que nous nous trompons de direction. Les gardes sortent de leur bâtiment. Dispersez-vous, les gars, vite !

Les cinquante mille déportés qui se trouvent sur la place d'appel s'éparpillent comme des gamins dans une cour de récréation. Les SS réussissent à capturer cinq mille hommes, qu'ils évacuent par la route.

– Pour l'instant, Pierrot, ça va. L'effet de surprise a joué. Mais tu les connais : ils vont préparer leur riposte cette nuit et demain, ça fera mal.

– Nous aussi, nous allons nous préparer cette nuit.

L'Organisation distribue des armes. Elle les avait cachées sous le block où les médecins SS pratiquaient des expériences médicales.

– Qu'est-ce que tu dis de ça, mon pote ? Sous leurs pieds elles étaient les armes.

– T'as aussi reçu une matraque et un couteau, Pierrot ? C'est un peu jeune.

– Ça suffira pour repousser un chien-loup. Viens, mon toutou... Susucre !

Le lendemain, les SS ne tentent rien de sérieux. Ils évacuent encore quelques blocks à la périphérie du camp. L'Organisation décide de passer à l'action. Elle peut compter sur cinq cents combattants, c'est-à-dire un déporté sur cent.

## Sinon vous êtes morte

– Écoute, Georges, je vais dans le block 18. Mon détachement me rejoint là-bas cette nuit.

– Moi, je vais dans le 15. J'appartiens à la compagnie d'assaut. Nous neutralisons trois miradors et nous coupons les barbelés.

– Ma compagnie va attaquer les casernes de SS à l'extérieur du camp. L'organisation a prévu un taux de pertes de cinquante pour cent. Si j'y reste et si tu t'en sors : mon vrai nom, c'est René Berger. Mes parents habitent à Grenoble...

Il passe la nuit avec son détachement dans le block 18, à guetter près des fenêtres. À cinq heures du matin, un Schreiber entre dans le block en courant.

– Les SS sont partis. Il reste quelques vieux Waffen-SS et des réservistes de la Wehrmacht. La compagnie d'assaut tient quatre miradors. Rassemblement au point numéro deux.

À sept heures, Pierre sort du camp avec ses hommes. La première compagnie vient de s'emparer d'un dépôt de munitions et distribue fusils et mitraillettes. Il reçoit un vieux fusil, quatre cartouches et deux grenades. Il mène son détachement vers une des casernes de SS. Ils aperçoivent un groupe de soldats de la Wehrmacht dans la forêt. Pierre lance une grenade. Les soldats lèvent les bras pour se rendre.

À onze heures, la bataille est finie – le camp libéré, les casernes et les points stratégiques occupés.

Georges félicite Pierre.

– Ah dis donc, mon vieux, quand t'es revenu avec tes prisonniers ! C'est quelque chose, ça. Tu es un héros, mon petit Pierrot. Un héros !

– Un héros, tu parles ! Le héros a eu salement la trouille, crois-moi, quand il a vu les frisés dans la forêt. Pourtant je ne risquais rien. Ces pauvres types ne veulent pas être confondus avec les SS. Ils attendent l'armée américaine et n'ont pas envie de commettre des crimes de guerre à la veille de l'armistice. Moi je vais te dire, l'héroïsme ce n'est pas ça. Quand notre kommando chargeait du matériel militaire sur des wagons, l'Organisation nous a demandé de saboter certaines caisses bien précises. Nous ne lancions pas de grenade, ça ne faisait pas de bruit, mais nous risquions notre peau quand même. Sans même savoir si ça servait à quelque chose, en plus.

– T'as pas rencontré de chien ?

– J'avais quatre balles de fusil, je les ai tirées en l'air. Quand je suis rentré avec les prisonniers, les déportés qui étaient restés dans le camp voulaient les lyncher. Fallait dégager le terrain. Si je les liquide, quelle est la différence entre nous et les autres ?

## Sinon vous êtes morte

J'attraperais des SS, ce serait pas pareil, bien sûr. Je les buterais sans hésiter une seconde, ces ordures.

Il part en patrouille vers Weimar avec son détachement. Ils croisent une colonne de blindés américains. Le sergent qui commande le char de tête est un petit gars de Belleville qui s'est engagé dans l'armée américaine à Londres. Quand il voit les déportés squelettiques en costume rayé, il pâlit et s'agrippe au rebord de la trappe de sortie.

– Ah mes poteaux, qu'est-ce qu'ils ont fait de vous ! Je viens d'Angleterre, j'ai débarqué en Normandie, je me suis battu en France et en Allemagne, j'ai vu des trucs pas ragoûtants, mais ici... Nous avons trouvé des camps où les SS ont liquidé tout le monde. Il y avait des cadavres de tous les côtés. Tout le monde nous a parlé d'un grand camp. C'est de là que vous venez ?

Les Américains prennent le contrôle du Lager. Les SS ont détruit le réseau d'adduction d'eau, la station sanitaire, les crématoires. Les déportés continuent de mourir, mais on ne peut plus brûler les cadavres. Les corps restent étendus là où ils tombent. On dirait qu'une épidémie foudroyante s'est abattue sur le camp. Le général Patton, qui dirige les troupes Yankee, ordonne à ses hommes d'aller chercher mille personnes à Weimar. Les soldats ramènent tous les habitants qu'ils trouvent. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Patton leur fait les honneurs de Buchenwald.

– Voyez ce que vous avez toléré à deux pas de chez vous. Maintenant, creusez des fosses pour les enterrer !

Pierre observe les braves gens de Weimar.

– Tu veux que je te dise, Georges ? Ils vont prétendre qu'ils ne savaient pas ce qui se passait ici. Ben regarde leurs têtes : ils paraissent dégoûtés, mais pas étonnés. Non, pas étonnés du tout.

### **Frenay, démission !**

Georges entend parler d'un centre de rapatriement à Eisenach, à soixante kilomètres de Weimar.

– Grouille-toi, Pierrot. Il y a une ambulance qui part là-bas dans cinq minutes !

À Eisenach, dans une ancienne caserne de SS, ils trouvent un colonel américain.

– Je ne peux rien pour vous, *gentlemen*. Je rapatrie les prisonniers de guerre, pas les déportés.

## Sinon vous êtes morte

Avec une dizaine de Français qui ont pris la même ambulance, ils installent un centre d'accueil pour déportés dans l'ancienne caserne. L'armée américaine leur procure des paillasses, une cuisine roulante, du ravitaillement.

Au bout d'une semaine, ils retournent voir le colonel.

– C'est encore nous. Toujours déportés. Dites, mon Colonel, il n'y aurait pas des uniformes français, par hasard, dans les environs ?

– Si, dans le baraquement là-bas. Je vous prête la clé, mais il faut me la rendre.

Ils se déguisent en soldats français.

– Mon Colonel, nous sommes tous prisonniers de guerre.

– OK. Vous avez un train après-demain.

À Saint Avold, peu après le passage de la frontière, des officiers de la sécurité militaire française contrôlent le train.

– Papiers, messieurs.

– Nous venons d'un camp de concentration, les mecs. Comme carte d'identité, nous avons un numéro tatoué sur le bras.

– Vous n'êtes pas des soldats prisonniers de guerre ?

– Pour les prisonniers de guerre, allez voir dans les autres wagons. Nous sommes des civils.

– Vous n'avez pas le droit de porter l'uniforme. Vous ne pouvez pas entrer en France sans papiers.

– Alors quoi, mon pote, tu crois que nous sommes des Waffen-SS français qui essaient de rentrer en douce ? Regarde nos gueules !

– Vous êtes en situation irrégulière. Libération ne signifie pas anarchie. Il y a un ministère du rapatriement, une procédure.

– Alors tu vas nous mettre en taule ? Je vais dire deux mots au ministre du rapatriement, moi. Comment il s'appelle, ce con ?

– Frenay.

– Et merde ! Nous avons passé cette frontière dans l'autre sens il y a un an, dans des wagons à bestiaux. Nous étions dans un camp où il n'y avait rien à bouffer et où les SS pouvaient nous tuer quand ils avaient envie de rigoler. Neuf gars sur dix y sont restés. Et maintenant un petit péteux d'officier vient nous faire chier... Venez, les mecs, nous allons nous asseoir sur la voie. Si vous voulez nous taper dessus, vous gênez pas. Nous avons l'habitude.

– Bon, bon, ça va. Excusez-nous.

## Sinon vous êtes morte

Le train repart. À la gare de l'Est, une haie d'honneur et une fanfare accueillent les prisonniers de guerre et les travailleurs forcés. Les déportés défilent sur le quai en hurlant : "Frenay, démission ! Frenay, démission !"

- Regarde, Pierrot, un bureau pour les déportés.
- Bonjour, mademoiselle.
- Vous venez de quel camp ?
- Buchenwald. Vous ne nous prenez pas pour des troufions ?
- L'habit ne fait pas le moine. Vous êtes un peu maigrelets pour des prisonniers de guerre. J'ai un autobus spécial pour vous.
- Pour aller où ?
- À l'hôtel Lutétia, boulevard Raspail. Vous avez droit à une visite médicale, des vêtements neufs, un peu d'argent. Ils avertissent vos proches, qui viendront vous chercher.

### Une teinture blonde

Le 7 mai 1945, Simone Réti et Tounia Kassar fêtent la fin de la guerre. Deux copains de Simone ont apporté une bouteille de Cognac. Alors que Tounia commence à se sentir ivre, la concierge monte un télégramme : "Je rentre. Libéré, à Dachau, fou de joie. Je prends l'avion demain."

– Mon Dieu, Simone, regarde ! Il arrive demain ! Il est vivant ! Où est Dachau ? Jacques m'avait dit de ne pas trop compter sur son retour. J'avais perdu tout espoir. Il a toujours l'air si sûr de lui, celui-là, on se dit qu'il ne peut pas se tromper. Vivant ! C'est extraordinaire, non ? Il rentre dans un avion américain, sûrement. Où va-t-il atterrir ? J'espère qu'il se souvient de notre adresse. Peut-être que quelqu'un a survécu aussi en Pologne. Je ne dois plus boire.

– Un dernier petit verre.

Le lendemain, Tounia découvre le mal de crâne que les Français appellent *gueule de bois*. Elle attend avec impatience l'arrivée d'Armand. Il a du retard. Il a dû manquer son avion. Ou bien il va venir en train, en fin de compte. Pourquoi n'envoie-t-il pas un autre télégramme ? Elle attend une première semaine, et puis une seconde...

Elle se porte volontaire pour travailler dans le service médical de l'hôtel Lutétia. Le récit de Jacques a rempli sa tête de mots et d'images d'Auschwitz. Maintenant, les mots et les images prennent de la chair quand elle palpe de ses mains le pauvre corps des déportés. Elle les interroge.

## Sinon vous êtes morte

– Vous étiez à Auschwitz ? Vous n’avez pas connu Armand Kassar, par hasard ? Un médecin.

– Nous étions des dizaines de milliers, à Auschwitz. Nous nous ressemblions tous. Ils avaient remplacé nos noms par des numéros.

J’avais perdu tout espoir, je reçois un formidable télégramme, et puis l’espoir s’en va.

Jeannette et Wanda travaillent aussi à l’hôtel Lutétia en tant que bénévoles de l’UJRE. Elles distribuent des vêtements et de la nourriture, elles remplissent des formulaires pour les déportés.

Ils ressemblent à de vieux pantins vêtus de haillons rayés. Leurs gestes sont lents et saccadés. Jeannette a toujours envie de regarder en l’air pour voir qui tient les fils. Wanda dit qu’elle ne dort plus depuis qu’elle a entendu Jacques Greif raconter ce qui se passait là-bas. Quand elle voit une personne qu’elle connaît, elle pense à ceux qu’elle ne reverra plus et se met à pleurer.

– Henriette ! Jeannette !

– Pardon ? Je crois que vous faites erreur.

– Henriette Thomas... Je suis Sophie, de Grenoble !

– Oh, Sophie ! Je m’appelle Wanda Warner, maintenant.

– Moi, je suis toujours Jeannette.

– Je ne t’avais pas... J’avais trouvé une machine à coudre. Je suis allée chez toi, il n’y avait personne... Oh, je suis tellement contente que tu sois revenue.

Jeannette voit arriver un autobus marqué Buchenwald. Elle se précipite vers le premier déporté qui descend. Un squelette gainé de parchemin. Elle hésite à lui parler, de peur qu’il se déchire en voulant répondre.

– Euh, monsieur, à Buchenwald, vous n’auriez pas connu Pierre Gallet ?

– Qu’est-ce que tu fais là, ma poule ? T’es pas à Grenoble ?

Pierre s’installe à l’hôtel Trial avec Jeannette. Il ne mange presque rien.

– Tu pesais soixante-dix kilos, maintenant quarante. Il faut que tu manges.

– Les Amerloques leur donnaient des rations pour des cowboys de cent kilos. Ils crevaient comme des mouches. Je fais gaffe. Même avec le peu que je mange, j’ai la chiasse.

Ce sac d’os au regard vide ne ressemble pas à Pierre. Il est beaucoup plus grossier. Pas seulement en paroles. Il se mouche avec les doigts. Il crache par terre dans la rue et même

## Sinon vous êtes morte

dans la chambre d'hôtel. Il dort sur le plancher sous prétexte qu'il n'a plus l'habitude des matelas. Il crie pour une vétille. Jeannette a peur qu'il la batte.

Après une semaine à Paris, il part à Grenoble revoir ses parents. Jeannette a beaucoup à faire. D'un côté, l'hôtel Lutétia. De l'autre, aménager les maisons pour les enfants. Le ministère des Anciens Combattants donne des lits, des tables, des conserves, du lait en poudre, et prête un camion avec un chauffeur. Elle rentre à l'hôtel lessivée. Elle n'a pas besoin de subir les caprices et les colères d'un fil de fer enragé.

– Il va se retaper à la montagne, dit-elle à Wanda. J'espère que ça ira mieux quand il reviendra.

– Sinon ?

– Je ne sais pas.

– Qu'as-tu dit à Nathan ?

– Il m'a demandée en mariage. C'est drôle. Ça ne m'était jamais arrivé.

– Moi non plus.

– Mais tu es mariée !

– Henek ne m'a jamais demandée en mariage. Je ne me souviens même pas comment nous l'avons décidé.

– Il dit que nous habiterons à Brooklyn. Une banlieue de New York. Je croyais que c'était plein de gratte-ciels, là-bas, mais il dit qu'il achètera une petite maison avec un jardin. Il travaille avec son père, ils vendent des automobiles d'occasion.

– Tu as accepté ?

– Comment veux-tu... Je ne peux pas faire ça à Pierre. Il était au camp. Il a déjà assez souffert. Nathan est gentil, mais il ne me fait pas rire. Pierre est tellement drôle. Sauf depuis qu'il est revenu...

– Jacqueline l'a fait.

– L'a fait quoi ?

– Bernard était au camp, elle s'est mise avec Jacques. Maintenant elle habite dans un grand appartement avec son homme, son bébé et sa bonne. Elle attend son deuxième.

– Elle a une bonne ?

– Ginette. C'est Hélène qui l'a trouvée en Normandie. Elle est très gentille.

– Je ne peux pas. Ce n'est pas seulement Pierre. Il y a aussi mon père et mon frère. Femme de garagiste... J'aimerais mieux femme de docteur. Si je vais en Amérique, je ne pourrai pas avoir d'enfants.

– Pourquoi donc ?

## Sinon vous êtes morte

– Je ne les comprendrais pas. Ils seraient américains, ils parleraient anglais. Moi je ne connais pas l'anglais.

Jeannette retourne à Bruxelles pour voir si quelqu'un a survécu. Elle retrouve sa cousine Blanche.

– Maman a réussi à se cacher. Elle habite à Liège. Ils ont pris papa et mon frère Ernest. On m'a dit qu'ils ont pendu Ernest à Dachau parce qu'il a tenté de s'évader. Il avait dix-neuf ans.

– Et Claude ?

– Il était petit. Mes parents ont réussi à le mettre à l'abri dans un monastère. Il est devenu tellement catholique qu'il voulait entrer au séminaire. Maman est allée les voir : "Mon mari est mort en déportation, mon fils a été pendu, il ne me reste que lui et vous voulez me le prendre..." Alors ils l'ont laissé repartir. Pas tout de suite. Elle a dû menacer de faire un procès pour détournement de mineur. Et toi ?

– Maman et mon grand frère ont disparu. Papa et mon autre frère sont vivants.

– Tu sais ce qui m'est arrivé ? Un voisin m'a dénoncée. En rentrant chez moi, je vois la Gestapo. Je me mets à courir. Ils me poursuivent. J'ai une inspiration, j'entre chez un coiffeur et je demande une teinture blonde.

– Tu devais être drôle, en blonde.

– Je ressemblais à l'aryenne parfaite. Mais ensuite, figure-toi, je n'arrivais pas à me lever du siège du coiffeur. Il est allé chercher un médecin et une chaise roulante. Je suis restée paralysée pendant quatre mois.

### Un sur dix

Pierre habite chez ses parents à Grenoble. Le premier matin, il se réveille à cinq heures, prêt à courir jusqu'à la place d'appel. À huit heures, il se présente à la direction du Parti pour la région de Grenoble.

– Je viens me mettre à la disposition du Parti.

Le Parti, ou au moins le militant de permanence qui le représente, se demande si Pierre n'est pas un fou dangereux.

– D'où viens-tu, camarade ?

– De Buchenwald.

– Eh bien, le Parti te donne pour mission d'aller te reposer.

Pierre n'y comprend rien. S'ils n'ont que des types comme ça, au Parti, ils ne sont pas près de faire la Révolution. Bah, il a peut-être raison, ce mec. Quand je me regarde dans

## Sinon vous êtes morte

la glace, pas de doute, je me trouve bizarre. Un petit séjour en enfer, ça vous marque un homme. Les types qui ont raconté la visite en enfer d'Orphée n'y ont pas pensé. Il remonte de là-dessous frais comme une rose. Personne ne lui ordonne d'aller se reposer !

Il s'engage dans une organisation de déportés. Comme Wanda Warner, il aide les revenants à effectuer les démarches administratives nécessaires, à retrouver un logement et un boulot. Il expose à ses parents le résultat de ses petites statistiques personnelles.

– Je prends le nombre de déportés valides de la région alpine. Des gars de vingt à quarante ans qui ont passé une année dans un camp de travail, comme moi. J'exclus les gosses et les vieux, et aussi les juifs emmenés dans des camps d'extermination. Eh bien, nous sommes fin août, j'ai quinze pour cent de rentrés. Là-dessus, il en meurt encore. Je dirais que la proportion de survie pour des gens dans la force de l'âge, solides et habitués au froid, est de un sur dix. Dans les camps d'extermination, évidemment, c'était bien pire.

Au bout de trois mois, il retourne à Paris. Ses parents le suivent. Ils louent un pavillon à Livry-Gargan. Pierre s'installe avec Jeannette dans une petite chambre au huitième étage rue de Dantzig, dans le quinzième arrondissement. Il se présente à un concours pour apprendre le métier d'expert-comptable.

## 23 Étranger – à surveiller

### Mange, petit père

Armand a l'impression qu'il a passé plusieurs jours dans une broussaille d'os et de chiffons. Il est étendu sur un lit de camp. Qui m'a hissé là-dessus ? Son corps brûle, sa tête est en feu. Il parle sans s'arrêter.

– Des dibbouks dans la terre, presque rien, quelques ossements, la poussière à la poussière. S'en retourne nu comme il était sorti du ventre de sa mère, vanité et poursuite du vent. Plus de loups depuis longtemps. Il coupe le fémur avec sa scie. Ils ont des mitrailleuses qui asphyxient les soldats. Les oies à trayf. Le taureau a voulu me tuer, ce grand salopard. La corde trop longue. *Ich bin wieder da*. Les radis poussent une fois par semaine. Je peux garder les moutons, papa. Plus de loups depuis longtemps. Tu boîtes, tu es mort. Le caillou a voulu me tuer, ce grand salopard. Tu es là, Weil ? Ils ont cassé l'infirmerie. Tous morts sauf moi.

Un petit coin de son cerveau reste lucide et observe ses symptômes. Forte hyperthermie, perte de connaissance mêlée de délire. Le typhus, pas de doute. Où est Weil ? Rentré dans sa Belgique. Des jeunes médecins américains, internes ou tout juste sortis de l'école. Pas préparés. Une épidémie foudroyante chez les morts-vivants. Survécu jusqu'à la fin du cauchemar pour rien. Mourir au lieu de se réveiller. "Libéré à Dachau. Fou de joie. Mort du typhus."

Les cuisiniers américains préparent tous les jours de la viande, des œufs, du lait, mais Armand ne peut absorber aucun aliment. Il ne peut même pas boire. Quand il réussit à ouvrir l'œil, il voit un petit déporté russe, convalescent, qui emprunte son plateau et dévore ces bons plats afin qu'ils ne soient pas donnés aux cochons. Au camp, on volait de la nourriture pour survivre, personne n'aurait songé à présenter des excuses. Ici, c'est différent. Le petit Russe tente toujours de nourrir Armand avant de se servir. Mange, petit père, je t'en supplie. Il faut que tu prennes des forces... Ne laisse pas la maladie t'emporter.

Armand essaie une ou deux fois, mais il vomit aussitôt. Il sent que son énergie vitale s'écoule peu à peu. Un autre monde, une autre vie – pour Weil en Belgique ou en Amérique, pas pour moi. Le corps inerte. Seules quelques pensées vont et viennent dans le petit coin de cerveau lucide. À la silhouette blanche d'un jeune Américain, Armand murmure un mot.

– Glucose...

## Sinon vous êtes morte

Par un immense effort de sa volonté, il soulève son bras gauche et montre la veine au creux de son coude droit.

Les Américains ont tout ce qu'il faut. Une infirmière plante une aiguille dans le bras d'Armand et la relie par un tuyau de caoutchouc à un gros ballon de glucose, au moins un litre. Et voici qu'Armand ressuscite ! En une seule nuit. Le jeune médecin rit en montrant ses énormes dents blanches de mâcheur de gomme. *Let's have some more !*

Un deuxième litre de glucose. Je vais peut-être vivre, après tout. Armand évite de rire avec le Yankee. Avant de sourire aux infirmières, aller chez le dentiste pour colmater les brèches dans ma dentition. Comment s'appelait-elle, déjà ? Tu ne sauras pas vraiment le français tant que tu n'auras pas couché avec une Française.

Gorgé de glucose, le corps d'Armand se couvre de furoncles et d'antrax. Une balle de tennis pousse sur son cou. C'est que les staphylocoques aiment le sucre, eux aussi. Les Américains emmènent Armand dans la salle d'opération qu'ils ont installée dans un block. Ils pratiquent les incisions nécessaires, sous anesthésie générale, pour évacuer les suppurations.

Armand se sent convalescent, faible mais pas trop. Il dormirait très bien si les infirmières ne venaient pas le réveiller constamment pour le larder de piqûres. Jusque-là, il a approuvé les différentes phases du traitement, mais ces piqûres l'étonnent. Il interroge une infirmière allemande.

– Pourquoi vous ne me laissez pas dormir ? Pourquoi ces piqûres tout le temps ?

– Je n'en sais rien. C'est un machin que les Américains ont apporté. Il faut l'injecter toutes les trois heures.

En tout cas, c'est efficace. Miraculeux, se dit Armand. Tout se cicatrise en un clin d'œil. Les Américains ne révèlent pas aux Allemands le nom de ce nouveau produit : secret militaire.

### **Nous sommes tous victimes**

Armand commence à manger, privant son camarade russe de sa deuxième portion.

– Quand pourrai-je partir ? demande-t-il à l'infirmière allemande.

– Pour l'instant, le camp est bouclé à cause du typhus. Une sorte de quarantaine. Nous devons nous désinfecter quand nous sortons, c'est toute une histoire.

Vers la fin du mois de mai, un officier américain vient voir Armand.

– Vous êtes français ?

– Non, polonais.

## Sinon vous êtes morte

– Mais vous habitez en France. Vous vous êtes déclaré aux autorités françaises il y a trois semaines. Voici un ordre de route. Vous partez demain dans la zone française pour vous reposer. Ensuite, ils vous rapatrieront.

– Il y a une zone française ?

– Vous serez au bord du lac de Constance.

Cinq ambulances militaires ornées de grandes croix rouges se rangent devant l'infirmier le lendemain. Vingt-cinq ou trente malades ont reçu un ordre de route. Des soldats emportent sur des civières ceux qui ne tiennent pas encore debout. Les autres marchent jusqu'aux ambulances à petits pas, comme des vieillards. L'officier américain qui dirige le convoi parle français.

– Nous allons cent *miles*. La route est bonne. Nous serons avant ce soir.

À peine les ambulances ont-elles quitté le camp que presque tous les malades se mettent à vomir. Il faut les sortir et les allonger au bord de la route. L'officier américain paraît perplexe.

– On m'a dit c'est le convoi les convalescents, déjà guéris le taillefousse.

– Je suis médecin, lui dit Armand. Ils sont trop faibles pour supporter le mouvement et les cahots. Ils vont reprendre leur souffle. Dites aux chauffeurs de conduire très doucement.

Les soldats remontent les malades dans les ambulances. Les chauffeurs roulent moins vite, mais les malades vomissent quand même. On les sort, on les allonge, ils respirent... Le convoi prend du retard. À la fin, les malades s'endorment. Armand, ragaillardisé par le glucose et la pénicilline, n'a pas envie de vomir, ni de dormir. Il propose à l'officier de s'asseoir devant avec lui.

– Vous avez remarqué que nous sommes très faibles et squelettiques ?

– *Oh yes*. C'est le taillefousse ?

– Le typhus fatigue, mais ne provoque pas une telle cachexie, je veux dire maigreur. Les personnes que vous transportez ont passé des mois ou des années dans des camps de concentration sans rien manger qu'un petit morceau de pain chaque jour. Nous sommes des chanceux. Un homme sur cent a survécu, peut-être un sur mille. Les autres sont morts de faim, ou bien ont été abattus à coups de pistolet, matraqués à mort, asphyxiés dans des chambres à gaz. Les mères avec des enfants n'entraient même pas dans le camp, ils les gazaient à leur descente du train. Tout ça parce que nous sommes juifs.

– C'est horrible, ce que vous dites. Je n'ai jamais entendu parler cela. Dans le journal rien du tout. Pourquoi voulaient-ils tuer les juifs ?

– Ça, je l'ignore. Vous pourrez le demander à Hitler.

## Sinon vous êtes morte

– Il a suicidé, mais nous avons capturé les autres.

Les déportés s'installent dans des villas vides au bord du lac de Constance. Ceux qui peuvent se lever s'assoient près des fenêtres. Pendant des heures, ils contemplent la java des vaguelettes dans le vent printanier. Les plus valides sortent explorer le village voisin.

– Et alors les mecs, vous rapportez des poules ? Ça nous changera de leur bouffe en boîte.

– Ni vache, ni poule. Pas même le moindre petit chien. Nous avons juste vu trois ou quatre vieillards coriaces. S'ils ont des enfants dodus dans un coin, ils les cachent.

– Où sont les gens qui habitaient dans le village et dans ces maisons ? Tu crois qu'ils se sont enfuis quand les troupes d'occupation sont arrivées ?

– Ces villas étaient vides depuis longtemps. T'as qu'à voir la poussière. Les gens riches de Munich ou de Stuttgart venaient ici pour les vacances, peut-être. Ils ne prenaient plus de vacances ces derniers temps.

– Eh, les gars, regardez : j'ai trouvé un chat ! Allumez le fourneau. Je vais le dépiauter. Ça a le goût du lapin.

– T'as ramassé un chat mort ? C'est dégueulasse.

– Il est mort parce que je l'ai étranglé. Quand je l'ai attrapé, il se portait comme un charme.

Armand se demande si la viande de chat est cachère. Question stupide. Je mange bien du jambon. Mangeais. Un chat des rues. Des parasites, toutes sortes de maladies. Échappé à la chambre à gaz, survécu au bombardement de l'infirmierie, surmonté le typhus. Empoisonné par de la viande de chat, ce serait trop bête.

Le civet de chat remet ses compagnons sur pied. Ils se promènent dans les environs, cassent les serrures et les vitres, entrent dans les villas, fouillent les caves et les greniers. Les Allemands ont forcément caché leurs bijoux quelque part. Leurs pièces d'or, leurs fourrures, ou même un pot de confiture. Personne ne trouve rien. Armand finit par rêver de trésors enfouis, lui aussi. Si seulement j'avais la force. Il sort avec une bonne semaine de retard sur les autres.

– Vous avez vu un cabinet médical, dans le coin ?

– Regarde, toubib, c'est la maison à deux étages là-bas.

Il espère trouver des appareils, les Allemands fabriquent d'excellents appareils. Un Leica pour photographier les lésions, un microscope, un bistouri électrique. Toujours ça de moins à acheter quand je m'installerai à Paris.

Des vandales ont déjà pillé le cabinet médical. Les armoires sont défoncées, les tiroirs vides. Il trouve un gros manuel d'homéopathie. Qui voudrait voler un manuel

## Sinon vous êtes morte

d'homéopathie ? Les Allemands croient volontiers à ce genre de chose, superstition, charlatanisme, d'ailleurs c'est une invention allemande. Il emporte quand même le manuel, ainsi qu'une liasse de feuilles de cuir. Ce n'est pas du lézard et du crocodile comme celui qu'il traitait jadis chez un maroquinier, mais du cuir à ressemeler les chaussures. Mon butin de guerre.

Les vieillards qui habitent dans le village saluent les visiteurs d'un mouvement de tête timide. Des déportés déterrent des pommes de terre dans un jardin potager. Le propriétaire proteste poliment.

– Vous déterrez des pommes de terre qui ne sont pas encore mûres, messieurs, c'est dommage. Euh... Vous avez une cantine, mais nous, ces pommes de terre sont notre seule nourriture.

– Dis donc, fils de pute, t'avais qu'à pas lécher le cul de ton Führer !

Le vieil homme se met à pleurer.

– Vous êtes des victimes du nazisme, je ne dis pas le contraire, mais moi aussi : mes deux fils sont tombés sur le front de l'Est. Nous sommes tous victimes !

Les déportés se demandent si cet argument est recevable et s'ils doivent se sentir coupables à l'idée de priver le vieillard de ses précieuses *Kartoffeln*. Tous victimes ?

La municipalité organise un concert pour distraire les Français. Un orchestre vient jouer La petite musique de nuit, de Mozart.

### Armand tire la langue

Le 20 juin 1945, les déportés montent dans un train sanitaire. Aucun d'entre eux n'a dévêtu un vieillard pour se rhabiller. Ils veulent porter leur pyjama jusqu'à Paris, montrer au monde qui ils sont : des gueux en costume rayé. Le train traverse la Suisse. Armand somnole. Je suis parti en wagon à bestiaux, je reviens en wagon-lit. De temps en temps, il ouvre un œil et laisse traîner son regard sur le défilé rassurant des montagnes helvètes. Il se réveille dans une gare. Son cœur dans un étau : les haut-parleurs crachouillent en allemand, des soldats en uniforme vert-de-gris arpentent les quais. Merde, ça recommence. Pas sorti du cauchemar.

Mais non, je divague – de braves soldats suisses.

Ils changent de train à Lyon. Les gens regardent en coin ces hommes en tenue rayée. Une femme s'approche d'Armand et l'aide à porter son gros livre et ses feuilles de cuir.

À Paris, des autobus les conduisent à l'hôtel Lutétia. Armand subit un examen médical rapide dans une infirmerie au rez-de-chaussée.

– Quarante-huit kilogrammes, lui dit le médecin. Quel est votre poids habituel ?

## Sinon vous êtes morte

– Soixante-quinze environ. J’ai passé trois semaines en convalescence. J’ai beaucoup repris. Je pense que j’étais descendu à trente-cinq.

– Vous vous portez plutôt bien. Vous pouvez rentrer chez vous. Surveillez tout de même votre santé, en particulier votre tension. Vous avez un médecin ?

– Je suis médecin.

– Eh bien c’est parfait. En sortant d’ici, vous devez vous présenter devant une commission administrative, qui vous donnera des papiers.

Il ignore que Tounia passe ses journées à l’hôtel Lutétia. Elle travaille à un autre étage, où elle examine les cas graves, devant être hospitalisés ou opérés.

La commission administrative semble composée de policiers, de résistants peut-être.

– À Dachau, vous avez déclaré vous appeler Kassar Armand. Né à Płock, en Pologne. Nous n’avons pas trouvé votre nom sur les registres de déportation établis par les Allemands. Armand est le prénom inscrit sur votre passeport ?

– Pour les Allemands, c’est Aaron.

– Ah, ici. Kassar Aaron. Né le 16 août 1910. Arrêté le 14 mai 1941. Déporté à Auschwitz le 23 septembre 1942. Les hommes arrêtés le 14 mai 41 ont été déportés en mai, juin et juillet 42. Vous, fin septembre. Comment expliquez-vous cette différence ?

– Je suis resté à Pithiviers en tant que médecin-chef. Je me suis occupé des raflés du Vél d’Hiv.

– Vous avez passé deux ans et demi à Auschwitz ?

– J’étais dans un camp annexe, à Golleschau. Il y avait une carrière et une cimenterie.

– Nous connaissons Golleschau. Vous êtes parti après les autres, vous rentrez après les autres.

– J’ai été évacué d’Auschwitz. Je suis passé dans plusieurs camps en Allemagne. J’ai attrapé le typhus en soignant des malades à Dachau. J’ai été envoyé en convalescence en zone française, au bord du lac de Constance.

La commission lui donne une attestation d’identité provisoire. À l’endroit où son ancien titre de séjour portait le tampon *Juif*, le nouveau papier porte la mention : “Étranger – à surveiller”.

Armand marche jusqu’à l’île Saint-Louis. Ce n’est pas très loin, mais il doit s’arrêter souvent pour se reposer. Louons la Providence, qui a placé des bancs en grand nombre sur les trottoirs du boulevard Saint-Germain.

La concierge de la rue Saint-Louis en l’Isle observe avec curiosité ce fameux mari de la Polonaise, dont on disait, comme pour Malbrouk, “ne sait quand reviendra”. Il porte un bien étrange costume rayé.

## Sinon vous êtes morte

– Votre dame est à l’hôtel Lutétia, monsieur.

– Mince, c’est de là que je viens.

– J’ai une clé, je vais vous ouvrir.

Quand Armand revoit Tounia pour la première fois depuis trois ans, c’est toujours Tounia. Quand Tounia revoit Armand, ce n’est plus Armand. Secouée par l’euphorie des retrouvailles, elle rit et elle pleure, cela n’a rien d’étonnant. Dès qu’elle se met à observer Armand à travers ses larmes, elle se trouble. Comment continuer ? Rire ou pleurer ? Elle ne reconnaît pas le regard bleu qui vacille derrière des lunettes cassées. Longtemps habitée par “ne sait quand reviendra”, puis par “ne sait s’il reviendra”, elle se demande maintenant qui est revenu. Non seulement le visage d’Armand a changé, mais tout son corps s’agite comme celui d’un poisson sorti de l’eau. “Syndrome athétosique”, pense-t-elle. Il tremble, il ne contrôle plus ses membres, il tire la langue comme un épileptique. Il n’arrive pas à se calmer. Il ne pense qu’à manger.

Simone Réti se sent de trop. Elle passe le moins de temps possible chez elle. Quand elle ne travaille pas, elle prend un chevalet d’extérieur et sort peindre les berges de la Seine.

### 6 août 1945

Tounia annonce à Armand que le gouvernement offre un mois de convalescence aux déportés.

– Même aux étrangers ?

– Bien sûr. Accompagnés de leur épouse s’ils le désirent. Cela te fera beaucoup de bien.

– Ça, je ne sais pas. Enfin, cela ne peut pas faire de mal.

– Ils proposent plusieurs endroits. Regarde, Yvoire, sur le lac Léman. C’est juste à côté de Thonon, où nous avons campé en 39. Six ans. Nous aurons l’impression de reprendre notre vie là où nous l’avons interrompue.

– Si tu veux.

Là ou ailleurs. Pareil. Sa placidité naturelle tourne à la passivité. Avec ou sans moi, le soleil brille et la terre tourne. Tout de même, quand on y pense – reprendre notre vie ? Une autre vie.

– Je me demande, Tounia. Peut-être que la Côte d’Azur...

– Mais comment ? Tu étais d’accord pour la Haute-Savoie. J’ai déjà les billets de train. Nous partons après-demain.

– Bah, ça va.

## Sinon vous êtes morte

Vers la mi-août, les journaux donnent des informations de plus en plus précises sur la destruction de deux villes japonaises par une nouvelle sorte de bombe. S'il ne tire plus la langue en tremblotant, Armand reste très sensible. Son esprit ressemble à ces intestins de papier qui ne supportaient pas les nourritures fortes. Le moindre petit désagrément déchire sa tranquillité et provoque un retour de fièvre et d'agitation.

– Tu te rends compte, Tounia ? Tu as lu ? Chaque bombe a tué cent mille personnes. Au moins cent mille, peut-être même plus. Hiroshima et Nagasaki. Je n'avais jamais entendu parler de ces villes. Ils avaient déjà rasé Tokyo et les autres villes principales. Des femmes, des enfants, des vieillards. Partis en fumée, comme à Auschwitz. En une seconde. J'espère que ce nouveau monde, celui qui est en train de naître, ne va pas encore dépasser l'ancien en brutalité.

– Tu ne peux pas comparer. Les nazis voulaient exterminer tous les juifs sans aucune raison. Les Américains ont lancé ces bombes pour abrégé la guerre. D'ailleurs je crois que le Japon vient de se rendre. Ils ont sauvé des millions de vies. Pas seulement des soldats américains et japonais, mais aussi des civils japonais.

– Je ne veux pas décompter le nombre de vies sauvées ou perdues. Je pense à ce nouveau monde. Imagine la prochaine guerre s'ils remplacent les anciennes bombes par ces bombes atomiques. À Auschwitz, ils tuaient de manière industrielle, à la chaîne, comme dans une usine. Ils disaient *vernichten*, anéantir. Avec ces atomes, je sais à peine ce que c'est, on tue de manière futuriste. *Vernichten*, le verbe convient encore mieux. Une ville entière disparaît, et à cette occasion je lis son nom pour la première fois, tout comme les gens découvrent le nom d'Auschwitz. Les enfants vaporisés par ces atomes sont aussi innocents que les enfants empoisonnés par le gaz. Ces braves Américains qui nous ont délivrés à Dachau, qui m'ont sauvé la vie avec leur pénicilline, ont décidé que tous les Japonais étaient leurs ennemis, jusqu'aux enfants qui viennent de naître. Le journal mentionne Einstein, et aussi Oppenheimer, un autre savant juif. On découvre une nouvelle forme d'énergie, on sait à peine la maîtriser, et déjà on l'utilise pour assassiner des femmes et des enfants. Hiroshima, du point de vue des chiffres, c'est seulement une semaine d'Auschwitz, peut-être, mais c'est quelque chose, une menace, qui modifie les perspectives de toute l'humanité. Une autre forme de mise à mort que les camps, mais de même envergure. Cette grande rigolade, cette comédie humaine, continue d'une autre manière.

Pendant plusieurs jours, Armand parle de cette nouvelle arme sans pouvoir s'arrêter, comme un fou traversant une crise maniaque, à toutes les personnes qu'il rencontre. Ce qui l'effraie, ce n'est pas seulement que l'ère atomique ait lancé ses champignons véné-

## Sinon vous êtes morte

neux dans le ciel, c'est que ses interlocuteurs ne s'arrachent nullement les cheveux quand il leur parle d'Auschwitz et d'Hiroshima. Ils s'en foutent.

### L'oncle d'Amérique.

Une convocation attend Armand à son retour de Haute-Savoie. Un "Comité d'Entr'aide des Médecins Israélites" accorde des prêts d'installation de cent cinquante mille francs aux médecins revenus des camps.

Huit messieurs bien habillés sont assis derrière une table. Ils parlent français sans accent et sans émotion. Ils le soumettent à un questionnaire administratif qui lui rappelle celui de l'hôtel Lutétia. Le tribunal de la sainte inquisition. Armand voit bien que ce sont des juifs français, qui se disent "israélites" parce qu'ils n'aiment pas le mot "juif". Ils pourraient m'accueillir avec un peu de chaleur, sachant ce que j'ai subi. Ils avaient des amis qui les ont cachés, certains ont même pu exercer pendant toute la guerre. Vichy a surtout livré aux boches les juifs étrangers, les métèques, les rastaquouères. Avant la guerre, déjà, ces médecins israélites vitupéraient dans leurs revues professionnelles contre les *Ostjuden*, les juifs de l'est. Comme quoi nous leur faisons une concurrence déloyale en travaillant à bas prix. Des notables. Ils me méprisent. Gardez votre argent.

Armand se lève et sort en claquant la porte. L'un des médecins, qu'il a connu à l'hôpital Saint-Louis, le rattrape dans le couloir.

– Voyons, Kassar, revenez.

– J'ai déjà subi un interrogatoire à Lutétia. Je crois que c'était la police. Je pèse cinquante kilos, j'ai perdu la moitié de mes dents, mais ils me soupçonnaient d'être un SS déguisé ou je ne sais quoi. Étranger, à surveiller.

– Personne ne vous soupçonne de rien. Nous suivons la procédure, on ne peut pas faire autrement.

– À Dachau, ils donnaient cinq francs aux vrais Français. Ces cinq francs, et aussi vos cent cinquante mille francs, c'est mon oncle d'Amérique qui les envoie. La France n'a plus un sou. Elle ne crache pas sur les dollars des Américains, mais elle ne les partage pas volontiers avec les étrangers.

– Cette commission veut justement vous prêter de l'argent pour vous installer.

– Quand ils me parlent, je n'entends pas de la générosité, mais de la méfiance. Au revoir.

Armand et Tounia reçoivent une somme minuscule en remboursement des pauvres meubles qu'ils ont perdus. Tounia a repris son poste d'externe et trouvé du travail dans

## Sinon vous êtes morte

un dispensaire de la Croix Rouge polonaise, mais elle ne gagne pas encore assez d'argent pour payer un loyer.

La faculté de médecine accorde un véritable cadeau à Armand et à ses compagnons de déportation : un point de bonus au concours de l'internat. Cela représente au moins trois cents places. Armand dépose son dossier d'inscription et commence à étudier.

– Je n'y arriverai pas, dit-il à Tounia. Je lis le cours pendant un quart d'heure et les lettres commencent à se brouiller. Je ne peux pas rester concentré sur mon sujet. Je sursaute et je découvre que je m'étais endormi. Je ne sais plus où j'en suis.

Simone Réti apporte une grande enveloppe à Armand.

– La concierge me l'a donnée pour vous.

– Tiens, l'ambassade de Pologne. Que me veulent-ils, ceux-là ?

L'enveloppe en contient une autre. Il l'ouvre, lit la lettre et devient songeur.

– Des nouvelles de là-bas ? demande Simone.

– Ma petite sœur a survécu, cachée chez des catholiques. Tous les autres sont morts. Mon père était déjà vieux. Ma mère était une femme formidable, courageuse et vigoureuse. Il y avait aussi ma sœur aînée, mon frère qui était entraîneur d'un club de football, mes trois neveux et nièces.

Franka, la sœur de Tounia qui étudiait la pharmacie en Italie, a émigré en Palestine avec son mari. Elle a rencontré des rescapés de Płock qui lui ont donné des nouvelles. Tounia répète ce qu'elle a déjà dit plusieurs fois à Armand et Simone.

– Tous assassinés. Ma mère, mon frère, mes deux sœurs. Mes neveux, mes nièces. Tu sais, Simone, tu aurais aimé ma nièce Ilsa. C'était une artiste, comme toi. Elle écrivait des poèmes magnifiques.

## 24 La Lorelei

### Les deux princesses

Henri Warner ne ramasse plus les blessés sur le champ de bataille. Le régiment qui a absorbé son unité FTP garde un camp de prisonniers allemands près de Coblenche. Le colonel Marteau de la Roche, commandant du régiment, invite Henri à s'asseoir à sa droite au mess des officiers.

– C'est la tradition, toubib. Alors, vous avez vu le camp ?

– J'ai vu une distribution de pommes de terre. Les prisonniers se sont jetés dessus comme des bêtes. Il y avait une montagne de corps, c'était horrible.

– Les Américains qui ont aménagé ce camp n'ont pas laissé de provisions. Ce que nous pouvons donner aux prisonniers est encore insuffisant. Ils commencent à avoir très faim. Que font-ils, à votre avis ?

– Ils s'évadent ?

– Eh bien non. Pourtant ce serait facile. Nous n'avons pas de miradors. Les Américains patrouillaient autour de l'enceinte dans des Jeeps équipées de gros projecteurs, mais nous n'avons ni Jeeps, ni projecteurs. Les barbelés sont lâches, les prisonniers aussi. Ils passent la journée prostrés, inertes. Ils préfèrent crever de faim plutôt que de tenter une évasion.

– Les Allemands aiment obéir. Ils ne peuvent pas faire ce qui est interdit. Il y a une sorte de loi de *vae victis*, peut-être. Ou bien ils ont peur de subir ce qu'ils infligeaient à leurs propres prisonniers.

– C'est probable... Vous verrez, dans les villages, il ne reste que des femmes et des vieillards. Les hommes qui ne sont pas prisonniers ou morts en Russie se sont enfuis en zone américaine. Ils n'ont pas humilié les Américains pendant quatre ans, donc ils les craignent moins.

– Il faudrait prévenir les hommes de troupe. Ces femmes dans les villages... Qu'ils fassent attention. Il me semble qu'ils, hmm, fraternisent.

– Vous voulez dire qu'elles se jettent dans leurs bras. Elles aimeraient bien épouser un petit Français et partir d'ici. *Mein chéri ! Ich liebe dich !* Elles se vendent pour un paquet de cigarettes. À propos de femmes avec qui fraterniser, il faut que je vous présente mes deux princesses.

– Des princesses ?

– Ah, je ne vous l'ai pas dit. J'habite dans le château de Neuwied, à sept kilomètres d'ici, chez une princesse Hohenzollern.

## Sinon vous êtes morte

– Hohenzollern, la famille impériale ?

– Une branche éloignée. Elle vit là avec sa fille de vingt ans. Si elle ouvrait les pièces vides de son château, elle pourrait loger tous les malheureux qui campent dans les ruines de Coblenze.

Henri prend le thé avec le colonel et les deux princesses dans une salle qui ressemble à un décor de cinéma. La fine fleur de la chevalerie teutonne s’y réunissait jadis pour manger des cerfs rôtis en écoutant des *Minnesänger*. Il a l’impression que les fantômes des chevaliers et de leurs dames se cachent entre les poutres du plafond, sous les toiles d’araignée. Il sert d’interprète, car le colonel parle allemand comme une vache espagnole.

– Dites-leur qu’elles ont de la chance d’habiter ici, docteur. Ce château sur le Rhin, difficile d’imaginer plus romantique. Le rocher de la Lorelei est à trente kilomètres à peine. Les filles du Rhin devaient garder l’or des Nibelungen dans le coin, aussi.

– Elles disent qu’elles ne connaissent pas ce rocher et ces filles. Vous savez où j’ai vu l’*Or du Rhin*, mon colonel ? Au Capitole de Toulouse, en 1930, quand j’étais étudiant.

Le colonel raccompagne Henri en voiture.

– Elles sont jolies mais sottes, dit-il. Elles ont oublié Heine, qui était juif, bon. Mais Wagner, le chouchou d’Hitler !<sup>1</sup> Dix ans de régime totalitaire suffisent à dissoudre le vernis de culture qui distingue les peuples civilisés des tribus sauvages. En plus, je ne sais pas si vous l’avez remarqué, docteur, le nazisme a effacé l’humour : tous ces boches sont si ternes ! Je ne sais pas comment ils arrivent à se croire supérieurs aux autres.

– Les esprits brillants sont partis à Hollywood depuis longtemps.

– Ils ne se sentent même pas coupables. Pas l’ombre d’un sentiment de culpabilité nulle part. Ils regrettent seulement que le complot des généraux ait échoué. Hitler serait mort, ils auraient gardé leurs conquêtes, personne ne les aurait punis pour leurs crimes. Ils ne comprennent pas ce qu’on leur reproche, puisqu’ils ignoraient ce qui se passait dans les camps.

– J’espère que quelqu’un se donnera le mal de chercher ce qu’ils savaient exactement. Je n’arrive pas à croire que tous les SS en permission aient réussi à garder le secret, et qu’aucune épouse de SS, hmm, n’ait parlé à la boulangère. Les gens voient que les juifs s’en vont à l’Est et ne reviennent pas. Ils entendent parler de camps. Ils savent que les SS sont des assassins. Ils possèdent les morceaux du puzzle, mais ne les assemblent pas.

---

<sup>1</sup> Wagner a écrit un des textes fondateurs de l’antisémitisme moderne. Sa belle-fille Winifred a financé le parti nazi et soutenu Hitler dès ses débuts. Hitler allait chaque année écouter les opéras de Wagner à Bayreuth.

## Sinon vous êtes morte

C'est comme les enfants. Ils ne savent pas que leurs parents ont des relations charnelles, mais au fond ils le savent.

– Ils vont bientôt oublier jusqu'à l'existence des nazis. Il n'y en a plus un seul dans toute l'Allemagne. Une jeune femme que j'ai, euh, rencontrée à Coblenz espérait que j'allais l'aider. Vous savez ce qu'elle m'a dit pour me convaincre qu'elle n'était pas nazie ? Qu'elle avait une grand-tante juive qui avait émigré en Amérique.

– C'est un renversement en quelque sorte assez plaisant. J'avais un ami, il est mort dans une action de résistance, qui aimait bien raconter des blagues. Je me souviens d'une de ses devinettes : "Qui est la femme la plus désirable en Allemagne ? La grand-mère aryenne !"

Henri habite chez un dentiste qui parle à tous les repas de ses abeilles, des races, de la sélection. C'est irritant. Il a rasé sa petite moustache, mais il n'a pas changé plus que ça. Ses catégories de pensée, se dit Henri, comme celles de tous les gens que je rencontre, restent imprégnées des résidus de l'hitlérisme. C'est de l'hitlérisme décapité.

### Ma fille la journaliste

Violette Katz passe la première partie du bac à Casablanca en juin 1945. Même après avoir redoublé, elle reste si faible en mathématiques et en physique qu'elle doit choisir un baccalauréat littéraire. Elle le regrette, car elle rêvait d'étudier la médecine comme son frère.

Judith, sa mère, n'a pas envie de rester au Maroc.

– Tu prépareras la deuxième partie en France.

– Ensuite, je m'inscrirai peut-être en Droit.

– Mme Wieck me propose du travail à Toulouse. Ce serait mieux que tu ailles à Paris. Tu pourrais habiter avec ta cousine.

– Huguette ?

– Ses parents ont été déportés. Ils ne sont pas revenus. Elle travaille dans une organisation juive, l'UJRE.

Violette habite chez sa cousine Huguette dans l'île de la Cité. Un jour, en traversant le parvis de Notre-Dame, elle croise une ancienne camarade de classe.

– Annie Lévy !

– Violette ! Comment vas-tu ? Maintenant, je m'appelle Léry.

– Tu es mariée ? *Mazel tov*.

– Pas du tout. Nous avons changé de nom. Mes parents ont gratté nos cartes d'identité. Ils disaient que nous reprendrions notre nom après la guerre. En fin de compte, nous

## Sinon vous êtes morte

sommes restés Léry. Notre famille habitait en France depuis le dix-huitième siècle. Nous nous pensions en sécurité dans notre propre pays, eh bien nous ne l'étions pas. Nous sommes toujours juifs, mais ce n'est pas la peine de le crier sur les toits.

– Et à part ça, qu'est-ce que tu deviens ?

– Je travaille pour les Américains, dans un centre qui recherche les criminels de guerre. J'établis des fiches, puis je les poinçonne pour les classer avec une machine.

– Ah, j'ai vu ce genre de machine à Casablanca. Il y avait aussi des Américains...

– Viens me rendre visite au bureau !

– Je viendrai jeudi, parce que les autres jours je suis au lycée. J'ai bientôt vingt ans, mais j'ai pris du retard à cause de la guerre.

Elle trouve la machine à classer les cartes perforées et le capitaine américain qui dirige le bureau si fascinants qu'elle décide d'écrire un petit reportage. Avant de le proposer aux journaux, elle le montre au capitaine afin de vérifier qu'elle ne dévoile aucun secret militaire.

– No, je ne vois pas problème. Je vous félicite, je trouve c'est bon article.

– Je trouve aussi.

Le nouveau grand journal parisien s'appelle France-Soir. Il remplace Paris-Soir, interdit pour collaboration éhontée. Elle n'arrive pas à obtenir un rendez-vous avec le rédacteur en chef. Pendant les vacances de Noël, elle va voir sa mère à Toulouse. Elle tente le coup à la République du Sud-Ouest. Le rédacteur en chef se montre plus accueillant.

– Oui, mademoiselle, très bien, laissez-moi votre papier.

– Non non, lisez-le tout de suite !

– Bon... Ah oui. Ça va, je le prends.

Quelques jours plus tard, le reportage paraît en première page : “À la poursuite des criminels de guerre”. Violette est folle de joie.

– Maman, maman, regarde, mon article !

– C'est formidable. Il y a ton nom : Violette Katz. Ma fille la journaliste !

Le rédacteur en chef lui propose de devenir correspondante du journal à Paris.

– Envoyez-nous d'autres articles comme ça, c'est très bien.

Elle reçoit une carte de presse avec un bandeau bleu-blanc-rouge et sa photo. Elle envoie à peu près deux articles par mois. Au bout de cinq ou six mois, le rédacteur en chef raccourcit un article que Violette trouvait très réussi : “L'aéroport d'Orly, plaque tournante de l'aviation en Europe”. Elle est vexée. Sous prétexte qu'ils ont des impératifs

## Sinon vous êtes morte

techniques ou je ne sais quoi. Si c'est comme ça, j'arrête. Je dois passer mon bac, de toute façon.

### Un alibi en béton

Si une salade luisante ou un chou-fleur joufflu pousse dans la région du lac de Constance, si une poule pas trop maigre a survécu au fond d'une vallée, si des pommes mûrissent dans un jardinet discret, Bernard Kohn les achète ou les réquisitionne pour la cantine du 201<sup>ème</sup> régiment de pionniers nord-africains. Ses supérieurs sont si satisfaits de ses services qu'ils le nomment adjudant-chef chargé de l'intendance. Ils lui donnent une Jeep pour qu'il puisse visiter les marchés et fouiner dans les villages. Il parle allemand couramment, ce qui facilite les choses.

Il connaît vite beaucoup de monde dans la région. Les gens savent qu'il est juif, puisqu'il s'appelle Kohn. Heureusement, plus personne n'est antisémite. Un médecin de village l'invite souvent chez lui. Sa femme est juive. Il l'a cachée pendant toute la guerre. Elle est contente de rencontrer Bernard.

– Cela fait des années que je n'ai pas vu un juif. Mes parents et mes amis ont tous disparu. J'ai eu de la chance : personne ne m'a dénoncée.

– Je n'ai pas non plus de nouvelles de mes parents en Pologne.

– Vous allez rester en France ?

– Oui. Je vais commencer des études de médecine.

Le médecin le lui déconseille.

– Vous m'avez dit que vous avez déjà vingt-neuf ans. Avez-vous pensé aux études dentaires ? Cela dure moins longtemps. Vous devriez vous renseigner.

Il va à Paris en permission. Il passe dire bonjour à Wanda dans son bureau de l'UJRE.

– Oh, Bernard, je suis si heureuse... J'ai des nouvelles de Lola !

– Qui est Lola ?

– Mais si, tu l'as rencontrée : ma sœur la danseuse. Elle était à Paris en 39, et puis elle est partie en Italie avec un chorégraphe. Elle a survécu en Italie. Personne d'autre n'est vivant. Mes parents, mon petit frère... J'avais beaucoup d'oncles, de tantes et de cousins.

– Mes parents sont morts. Enfin, je pense.

– Henri a perdu ses parents et sa sœur. Il ne lui reste plus personne. Tu reviens bientôt ? Tu vas étudier la médecine ?

– Plutôt dentiste, je pense. C'est moins long. Je suis allé voir. Il y a quatre écoles dentaires à Paris. Ce qui est embêtant, c'est que ce sont des écoles privées très chères.

## Sinon vous êtes morte

– Ne t'inquiète pas. Je me suis occupée de ça pour des gens qui sont revenus. En tant qu'ancien interné de Drancy et d'Aurigny, tu as droit à une pension et à une bourse d'études. Tu as vu Jacqueline ?

– J'y vais demain. Je n'aime pas trop la voir dans son grand appartement. Cela devrait me rappeler de bons souvenirs : c'est là que nous nous sommes rapprochés, le soir du réveillon 40. Mais maintenant qu'elle vit avec Jacques... J'étais content pour elle quand il est revenu. Moins content pour moi, tu comprends. Nous avons rendez-vous avec l'avocat, pour notre divorce. C'est presque arrangé. À ma dernière permission, nous sommes allés à la mairie, où j'ai signé un désaveu en paternité. Pour dire que son Jean-Jacques n'est pas mon fils.

– Il suffit de le dire ?

– Je ne connais pas tous les cas. C'est toi qui es la spécialiste juridique. Pour moi, c'était simple. J'ai dit au fonctionnaire que j'avais un alibi en béton ! Il n'a pas compris la blague.

– Quelle blague ?

– Au moment où le bébé a été mis en route, je coulais du béton à Aurigny.

### Je vais signaler votre cas

Henri Warner revient d'Allemagne en novembre 1945. Wanda habite rue des Morillons, dans l'ancienne chambre de Jacqueline, mais ce serait trop petit pour deux.

– Viktor le boiteux et Renée nous cèdent leur deux-pièces. Rue Beller-Dedouv, près de la place d'Italie.

Henri est content de revoir son ami.

– Tu as trouvé un appartement plus grand ?

– Je veux exercer la médecine. Il me faut un bureau et une salle d'attente.

– Tu as le droit ?

– Pas encore. Je suis français, mais je n'ai pas passé le baccalauréat. Les médecins étrangers demandent que leur diplôme au rabais soit assimilé au diplôme d'État. Ils négocient avec le ministère. Au lieu du bac, nous passerons juste un petit examen de culture générale, une formalité. En attendant, j'exerce une médecine un peu clandestine, tu vois ce que je veux dire.

– Des avortements ?

– Je suis gynécologue. Je fais ça comme il faut. C'est plus sûr que dans une cuisine avec une aiguille à tricoter.

## Sinon vous êtes morte

– Moi, je vais passer le bac. En tant qu’officier d’une unité combattante, je peux passer les deux parties à trois semaines d’intervalle au lieu d’un an.

Bernard Kohn, qui vient aussi de rentrer d’Allemagne, reprend la chambre de la rue des Morillons.

– Tiens, j’ai déjà eu une locataire qui s’appelait Kohn, remarque la propriétaire.

– Oui, c’était ma femme.

Il s’inscrit à l’école dentaire. Il reçoit une bourse pour les études et une petite pension. Il a tout juste de quoi payer son loyer et manger.

– J’ai besoin de livres de physique et de chimie, dit-il à Wanda. Tu ne connaîtrais pas une combine ?

– Je vais demander à Huguette, une jeune fille qui travaille avec moi à l’UJRE. Sa cousine fait des études. Elle a sûrement des livres.

Cette cousine, Violette Katz, prête des livres de physique et de chimie à Bernard Kohn.

Wanda présente Bernard à Pierre et Jeannette. Ils habitent à deux pas de chez lui, rue de Dantzig, dans une ancienne cache d’armes de la résistance. Une sorte de réduit dans un grenier. Jeannette n’est pas grande, mais Pierre doit rentrer la tête s’il ne veut pas la cogner au plafond.

– Quand nous sommes arrivés ici, raconte Jeannette, il faisait si froid qu’il y avait de la glace à l’intérieur des fenêtres. Pierre a récupéré un vieux poêle à charbon. Son père habite à Livry-Gargan, une banlieue dans le nord. Il connaît un bougnat là-bas.

– Un bougnat ? demande Wanda.

– Un Auvergnat qui vend du charbon. Donc mon Pierre y va. Il marche jusqu’à Bondy avec un gros sac de charbon sur le dos. Il attrape un autobus pour aller porte de la Chapelle, ensuite il prend le métro jusqu’ici. Je n’étais pas là, je m’occupais des maisons d’enfants. Il allume le poêle. Il devait ressortir pour une réunion du Parti, mais il était content : il se disait que j’aurais bien chaud quand je rentrerais. Moi, tu sais comment je trouve la chambre ?

– En train de brûler.

– Le contraire : une piscine ! Avec la chaleur, la glace des vitres a fondu. Je parie que dans dix ans, quand nous y penserons, ça nous fera rire.

Wanda secoue Henri :

– Réveille-toi, Henek... Ton bac !

– Oh, ma tête... Je n’arrivais pas à dormir, alors j’ai pris un comprimé de gardéal.

– Tu aurais dû mettre le réveil.

## Sinon vous êtes morte

– Je ne voulais pas, hmm, te déranger.

Il arrive au centre d'examen avec un quart d'heure de retard. Le surveillant trouve ça louche.

– Excusez-moi, mais je suis médecin. Un malade m'a arrêté dans l'escalier pour une consultation, cela pouvait être grave.

– On dit ça, on dit ça. Il existe toutes sortes de combines.

– Soyez raisonnable : mon retard me défavorise, en quelque sorte.

Le surveillant reste à côté de lui pendant tout l'examen, histoire de voir s'il ne triche pas.

– Je vais signaler votre cas, dit-il.

Henri paraît tout de même plutôt content quand il raconte sa journée à Wanda.

– On dirait qu'ils ont pensé à moi pour choisir le sujet de français : *Quels seraient, pour un étranger, les écrivains les plus représentatifs de l'esprit français ?*

– Qui as-tu cité ?

– Molière, Racine, Roger Martin du Gard, Zola, Flaubert, Stendhal, Verlaine, Victor Hugo. J'ai souligné les qualités de vivacité et de clarté que les étrangers attribuent à l'esprit français.

Il est reçu avec la mention assez bien. Il ne peut pas aller fêter son succès avec les autres candidats, parce qu'il prépare déjà la deuxième partie.

Wanda demande à Huguette si sa cousine Violette a pu aider le grand Bernard.

– Tu penses. Elle est folle amoureuse de lui. Il est beau garçon et très gentil par-dessus le marché. Ils se voient tous les jours. Presque trop, parce qu'elle doit passer son deuxième bac la semaine prochaine.

– Mon mari aussi !

Wanda va souvent voir Jacqueline. Dix minutes lui suffisent pour descendre l'avenue des Gobelins et arriver boulevard Saint-Marcel.

– Jean-Jacques court partout, dit-elle à Henri. Il m'appelle Wada. Noël a les mêmes yeux bleus que lui, mais il est plus calme.

– Qui est Noël ?

– Son deuxième, tu sais bien. Quand je les vois, je pense à mon bébé.

– Quel bébé ?

– Si je n'avais pas avorté à Montpellier. Il aurait cinq ans. Tu sais, j'aimerais quand même avoir un enfant.

## Sinon vous êtes morte

– Après cette guerre ? Le monde est dans un drôle d'état. Avec leur bombe atomique. J'ai déjà trente-six ans. C'est vieux, pour être père. Je ne gagne presque rien. Je dois encore passer la neurologie, la dermatologie, l'obstétrique et écrire ma thèse. Je ne suis même pas sûr d'être naturalisé.

– Toujours rien ?

– Je vais retourner à la préfecture. J'ai déposé la demande dès que je suis rentré d'Allemagne, cela fait bientôt six mois. Jacques Greif dit que cela prendra peut-être du temps, mais que je serai forcément naturalisé, puisque je suis officier de l'armée française. Quand je pourrai m'installer, nous déménagerons. Nous n'allons pas élever un enfant dans ce deux-pièces. Attendons un peu.

## TROISIÈME PARTIE. APRÈS-GUERRE.

### 25 Une nouvelle famille

#### Signé Ramadier

Tounia habite avec Armand dans un petit studio rue Perceval, à côté de l'hôtel Trial. Elle court à l'hôpital Laënnec, à l'autre bout de Paris, puis au dispensaire de la Croix Rouge polonaise. Elle revient, elle ouvre ses livres et ses cahiers sur la table de la cuisine pour préparer son deuxième bac. Elle est enceinte. En mai 1946, elle en est à cinq mois, le bachot début juin, fausse-couche. Elle établit un diagnostic a posteriori : la faute au surmenage. Elle a perdu du sang, elle tient à peine debout, elle interrompt ses révisions.

Jacqueline vient lui rendre visite.

– Ça me fait drôle. J'ai habité dans cette rue à une époque où la vie n'était pas facile, pourtant je crois que j'étais heureuse. Tu te souviens que tu es venue me voir le jour où ils m'ont arrêtée ? Ensuite, c'est Wanda qui a habité dans cet hôtel. Dis-moi, comment te sens-tu ?

– Bah, je me présenterai à la session de septembre. Cette fois, je serai prête. J'ai au moins une raison de me réjouir : depuis trois jours, je suis française. Armand a obtenu sa naturalisation en tant qu'ancien engagé volontaire dans l'armée française ou je ne sais quoi. Le décret est sur la table, là, regarde. Signé par M. Ramadier.

– Il va pouvoir exercer.

– Il a repassé ses cliniques. Il lui reste à présenter une thèse. C'est une formalité.

– Où est-il ?

– Comme il a refusé le prêt des médecins juifs français, je t'ai raconté ça, il doit travailler. Il assure un service médical dans un camp de rapatriement à Loches, dans l'Indre-et-Loire, où il y a des Polonais qui veulent rentrer en Pologne. Des mineurs de charbon et aussi des prisonniers de guerre que les boches avaient emmenés en France, ils travaillaient au mur de l'Atlantique, des trucs comme ça.

– Écoute, tu ne vas pas passer l'été à réviser toute seule dans ton petit studio. Il commence à faire chaud. Viens donc avec nous en Bretagne. Tu respireras du bon air, cela te fera du bien au physique et au moral.

– Vous allez en Bretagne ?

## Sinon vous êtes morte

– À Saint-Quay Portrieux. On étudie mieux quand on peut se promener et se baigner.  
*Mens sana in corpore sano.*

Mes souvenirs les plus anciens remontent à ce séjour en Bretagne. J'ai vingt-deux mois. Noël, âgé de sept mois, braille dans son landau. Tounia m'emmène à la plage. Pendant qu'elle révise ses mathématiques, j'étudie les propriétés physiques du sable. Soudain, elle se lève et se précipite dans les bras d'un gros bonhomme chauve.

– Armand !

– Jacqueline m'a dit que tu étais à la plage. J'ai changé de train à Tours et au Mans. Je peux rester trois jours.

– Les Greif logent à l'hôtel, moi chez une habitante, mais il y a de la place.

– On dirait que tu plais beaucoup à ce petit garçon.

– Mais voyons, c'est Jean-Jacques, le fils de Jacques et Jacqueline.

– Ah, très bien. Bonjour, Jean-Jacques. Donne-moi ta main. Il est drôle, il cache ses deux mains dans son dos !

Donner ma main à un inconnu ? Et quoi encore ? Ma main, je la garde.

### Les juifs ressortent de leur tombe

Ayant enfin passé son baccalauréat, Tounia effectue en octobre 1946 une mission médicale pour la croix rouge polonaise. Elle accompagne un convoi qui rapatrie des mineurs de charbon. Elle voyage dans un wagon à bestiaux aménagé en infirmerie par des maladroits – on ne peut pas se déplacer sans se cogner aux montants des lits. Le seul autre occupant du wagon, un mineur miné par la silicose, souffre des vibrations et du bruit. Ce serait mieux pour lui s'il était allongé sur une banquette dans un des wagons de voyageurs, et pour moi aussi.

Je ne vais pas me plaindre. Armand et Jacques Greif ont raconté. Trois jours debout, sans boire et sans manger, dans un wagon semblable à celui-ci. On ne peut pas comparer. Les portes ne sont pas fermées avec des chaînes. Quand le train s'arrête dans une gare, les passagers se promènent sur le quai.

Le directeur du convoi, un haut gradé de la croix rouge, demande à Tounia si tout va bien.

– Oui, je vous remercie.

– Nous mettrons un peu plus de deux jours pour arriver à Varsovie. L'année dernière à la même époque, le voyage pouvait prendre une semaine. Ils ont réparé presque toutes les voies bombardées. L'efficacité allemande. Vous savez ce qu'on m'a dit ? Les princi-

## Sinon vous êtes morte

paux responsables de la Reichsbahn sont devenus les principaux responsables de la Bundesbahn. Les trains ont si bien roulé pendant la guerre, on n'allait pas se priver des compétences de ces serviteurs zélés de l'État. Au moment où un énorme effort était nécessaire pour reconstruire le pays.

– Dommage que Göring se soit suicidé. Il aurait pu remettre sur pied l'industrie.

Elle doit passer deux jours, attendre le train du retour, dans ce qui reste de Varsovie : quelques reliques d'immeubles, des gravats, des cendres, beaucoup de poussière. Je pourrais aussi bien aller à Płock. Ensuite, je rattraperai le train à Poznan. On ne sait jamais. Voir tout de même. Ne pas regretter de n'avoir pas tenté.

Elle sort de la gare de Płock et prend une chambre d'hôtel. Elle descend dans la rue, mais constate que ses jambes refusent de la porter dans la direction de sa maison. Elle va au consistoire. Ils ont peut-être des renseignements. Au moment où elle arrive, des hommes creusent dans le jardin avec des pelles. Des juifs ont été tués là. On exhume les cadavres pour les enterrer dignement. Tounia évite de s'approcher de la fosse. De loin, elle voit des silhouettes en blouse blanche et en costume noir qui examinent les squelettes. Médecins pathologistes, rabbins. Il lui montre qu'une balle a percé le crâne. Quand je rentrais pour les vacances, je traversais la cour et la rue Grotska, je me précipitais chez Roma. Elle aimait beaucoup ses parents. Fille unique. Morte avec eux, forcément.

Tounia ne parle à personne, d'ailleurs elle ne reconnaît personne. Elle retourne à sa chambre d'hôtel. Je n'aurais pas dû. Mieux vaut ne pas savoir. La femme de Lot. Ne pas céder à la tentation de se retourner sur le passé. L'Éternel a dit : "Tu ne regarderas pas la façon dont je punis mon peuple." Espoir absurde, trouver un rescapé en chair et en os. Ne restent que des os.

Elle ne sait pas si elle dort ou si elle est éveillée. Elle tombe dans un gouffre sans fond. Elle n'a plus la force d'aspirer l'air pour remplir ses poumons. Je suis en train de mourir de chagrin. Les différentes glandes de son corps s'affolent. Elle boit des litres d'eau, mais sa gorge reste aussi sèche que du papier de verre. Elle se demande si cela vaut la peine de continuer à vivre, mais quelque chose en elle répond oui.

À son retour de Pologne, elle apprend que ce quelque chose est un être humain. La vie continue. Quand Armand est venu me voir à Saint-Quay.

Tounia attend Armand la veille de Noël. Il bénéficie d'une dizaine de jours de vacances pour les fêtes. Il arrive en retard.

– Excuse-moi. J'ai dû passer au service des objets trouvés. J'ai perdu ma valise. D'habitude, je prends le petit train jusqu'à Tours et je change. Cette fois, Périssou, le

## Sinon vous êtes morte

commandant du camp de Loches, m'a conduit jusqu'à Saint-Pierre des Corps, une gare où s'arrête le train Bordeaux-Paris. Figure-toi que le train de Bordeaux arrive, absolument bondé. Tout le monde rentre à Paris pour Noël, je suppose. Je monte sur le marchepied, des gens à l'intérieur collés contre la porte font des signes : "Non, non, plus de place." Il y a des voyageurs comme moi sur tous les marchepieds. Le train démarre, je m'agrippe des deux mains aux barres qui sont des deux côtés de la porte, ma valise serrée entre mes jambes. Le train va de plus en plus vite, passe sous un tunnel. Au bout d'un moment, la valise décide de s'en aller de son côté. Elle frappe la paroi du wagon en partant, comme pour exprimer sa colère. Alors les gens qui m'empêchaient d'entrer se demandent si je n'ai pas lâché prise. Ils entrouvrent la porte pour voir et me laissent monter à bord. Mais j'ai perdu les poulets.

– Des poulets ?

– L'intendant du camp m'avait donné deux petits poulets et une belle motte de beurre pour Noël. J'avais aussi mes affaires de toilette et un livre, *Du côté de chez Swann*. C'est Périsson qui me l'a prêté. Il dit que je ne comprendrai jamais rien à la France si je ne lis pas Proust. Ça m'embête surtout pour le livre. Ah, j'oubliais de te dire : ils vont fermer le camp.

– C'est encore plus embêtant que tes poulets et ton Proust. Un livre, ça se rachète.

– Oh non, ne t'inquiète pas. Il reste encore un camp de rapatriement, à Metz. Périsson y va et il m'emmène.

La compagnie des chemins de fer retrouve la valise. Avec Proust, sans les poulets.

### Le cratère

Jacqueline loue une salle dans une auberge au bord de la Marne pour le réveillon du nouvel an. C'est elle qui s'en occupe en raison de sa légendaire efficacité. De plus, elle a le téléphone, donc elle peut appeler les auberges.

– Nous serons seize, dit-elle à Wanda. Les Greif, les Warner, les Berger, les Kassar, les Müller, Hélène et Jean-Pierre, Viktor et Renée, votre ami Jerzy et sa femme.

– Il faut prendre le train de banlieue ?

– Ah, je ne t'ai pas dit ? Jacques a enfin reçu sa Peugeot. Il l'a commandée il y a plus de six mois. Et encore, il est prioritaire en tant que médecin. Il en a besoin pour les visites, surtout la nuit. Elle est grande. Nous pouvons emmener six personnes. Jean-Pierre peut en prendre quatre dans sa petite Renault. Tu m'as dit que ce Jerzy a une voiture américaine. Il pourra en prendre six.

## Sinon vous êtes morte

– Il était au lycée avec Henri. C’est un inventeur. Il a gagné beaucoup d’argent en vendant un brevet ou je ne sais quoi. Tu verras, il est marié à une Française très belle, Irène. Elle est peintre. Dis-moi, et Bernard ?

– Comment veux-tu ? Chaque fois qu’il me voit, il se met à pleurer.

– Tu te souviens que je ne mange pas d’huîtres ? Ça me dégoûte rien que de les regarder.

– C’est un menu fixe. Tant pis pour toi : il y en aura plus pour les autres.

– Je suis allée chez ta couturière, boulevard Edgar Quinet. La dernière fois que j’ai commandé une robe, c’était à Lwów.

– Elle t’a fait un prix ?

– Oui, je te remercie.

– J’ai donné une de mes robes à Jeannette. La couturière va juste la retoucher. Et aussi à Tounia, ma robe de femme enceinte.

– Elle en est à combien ?

– Cinq mois.

Ils se rassemblent chez les Greif. Les trois voitures se suivent jusqu’à l’auberge. Comme Wanda, ses amies inaugurent leur première robe d’après-guerre. Quand elles marchent, elles ressemblent à des Chinoises aux petits pieds, car elles n’ont pas l’habitude des talons aiguille. Les hommes portent de grands pardessus et des chapeaux mous.

Ils boivent du champagne, soufflent dans des trompettes en papier, lancent des serpentins, s’amusent comme pour célébrer cinq ou six réveillons d’un coup.

– Tu te souviens, Viktor, du grand réveillon rue Mouffetard, dans le gymnase, en 38 ? C’était le dernier.

– Mais non, il y a encore eu le réveillon chez Jacques, en 40.

Jacqueline sourit.

– Mon plus beau réveillon, c’était en 43, chez Simone et Tounia dans l’île Saint-Louis. Ce n’était pas un festin comme ce soir. Simone a quand même réussi à trouver une bouteille de vin. Ensuite, nous sommes rentrés à pied jusqu’à la rue des Morillons. C’est ce soir-là que nous avons fait Jean-Jacques... Mais j’y pense : tu y étais aussi, Jeannette.

– J’étais venue voir Pierre à Compiègne. Je me rappelle, tu as raconté ton réveillon à Fresnes, l’histoire des Quakers. J’ai pensé : “Ça, c’est une femme courageuse. Il faut que je tienne le coup moi aussi.”

– Quels Quakers ? Raconte, Jacqueline !

– La Gestapo m’avait mise au secret à Fresnes. À Noël 42, ils nous ont donné un petit colis de la part des Quakers. Il y avait une tablette de chocolat. Je me suis juré de manger

## Sinon vous êtes morte

un carré par jour, mais au bout d'une heure j'avais tout englouti. Ils nous ont donné aussi l'évangile selon Saint-Luc, que j'ai su par cœur très vite. *Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre, nommé Zacharie, de la classe d'Abia, et sa femme était aussi de la race d'Aaron, et s'appelait Élisabeth. Ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible...* Je l'ai encore quelque part. C'est le seul souvenir qui me reste de cette guerre.

– Eh bien moi, dit Henri, il me reste un souvenir que j'utilise tous les jours : ma sacoche de médecin. Quand nous sommes entrés dans la poche de La Rochelle, hmm, les boches se sont rendus. Un médecin me l'a donnée en disant : *“Nun, fertig...”*

Irène, la belle blonde, ne comprend pas l'allemand.

– Qu'est-ce que ça veut dire, Nounefertiche ?

– C'est difficile à traduire... “C'est fini. Ça suffit.” Littéralement, en quelque sorte : “Maintenant, prêt.” Je trouve un équivalent en italien : *“Basta cosi”*.

– Après l'évacuation d'Auschwitz, raconte Armand Kassar, je me suis retrouvé à Dachau et là j'ai attrapé le typhus.

– Je ne pensais plus te revoir, remarque Tounia. Jacques nous avait parlé d'Auschwitz...

– Les Américains m'ont guéri avec leurs antibiotiques. Ils m'ont mis en convalescence dans le sud de l'Allemagne, dans une petite ville à peu près abandonnée. Il y avait d'autres Français. Ils entraient dans les maisons en espérant rapporter du butin. Je suis allé jusqu'au cabinet médical. Tout ce que j'ai trouvé, c'est un livre sur l'homéopathie en caractères gothiques. Je suis revenu à Paris en pyjama rayé avec ce gros livre dans les bras. Je ne sais pas si je le lirai un jour.

– Vous connaissez l'histoire ? demande Pierre. Le gars est aux Galeries Lafayette. Soudain, panne d'électricité, le magasin est plongé dans le noir. Tous les gens s'en mettent plein les poches. Ses potes lui demandent pourquoi il n'a rien pris. Il dit : “J'étais au rayon des pianos” !

– Si tu disais : “Un juif est aux Galeries” au lieu de “Un gars”, tu pourrais remplacer Leos !

– J'ai reçu une lettre de Sophie, de Grenoble. Elle dit qu'ils ont dressé une stèle sur la tombe de Leos : “Premier résistant mort pour la France à Grenoble – Yves Gervais.”

– Et le gardien de nuit ? demande Henri. Si Leos l'avait tué, serait-il mort pour la France ? Ils posent des plaques sur les murs de Paris : “Un tel, mort pour la France.” Il a peut-être été tué par un flic français. Ce flic pensait se battre pour la France, lui aussi. Et

## Sinon vous êtes morte

si le flic est mort, il n'a pas de plaque. Pourtant, avant de, hmm, exhaler son dernier soupir, il a pensé : "Je meurs pour la France."

– Je te soupçonne d'avoir une idée en t-tête, Henri. Que mettrais-tu sur la tombe de Leos ? "Mort p-pour rien" ?

– C'est une bonne formule. Comme les Français sont des gens impertinents et libre-penseurs, je ne serais pas étonné qu'on la trouve gravée sur une pierre tombale quelque part en France. Moi, je mettrais : "Mort pour la liberté." Dites, quelqu'un a-t-il vu *Le Père tranquille* ?

– Le nouveau film ? Je t'en ai parlé, Bronék. Nous devrions aller le voir. Tu l'as vu, Henri ?

– C'est une histoire de résistance. Il n'y a que des résistants français, bien sûr. Personne ne parle jamais, hmm, des résistants étrangers.

Pierre rigole.

– Ils se font enterrer sous des noms français et ensuite ils viennent se plaindre qu'on les oublie.

– Il paraît que le général De Gaulle protestait quand on lui racontait une action de la résistance : "Il n'y a que des juifs !"

– Tous les Français ont été résistants. Il n'y avait pas un seul collabo.

– Il y avait au moins une résistante qui n'était pas juive, remarque Pierre, c'était votre bonne sœur dans le Vercors ! Et après la guerre, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle se marie avec un juif. C'est comme moi avec Jeannette. Sauf que ce sera moins douloureux pour elle si elle veut se convertir !

– Jeannette t'a raconté nos aventures, Pierre ?

– Tu penses, elle ne fait que ça. Wanda, Jeannette et leurs quarante gamins ! Il faudrait écrire un scénario pour les gens qui ont fait *Le Père Tranquille*. Les gosses dans l'autocar n'arrivent pas à retenir leur nouveau nom. La bonne sœur veut convertir Jeannette. Vous voyez un énorme cratère de bombe au milieu de la route. Tu as peur de descendre là-dedans sur ton vélo, alors Jeannette prend ton vélo et elle le passe de l'autre côté.

– Mais comment...

Wanda sent qu'elle devient aussi rouge qu'une tomate. Elle voudrait demander à Jeannette pourquoi elle inverse l'histoire. Elle n'ose pas. Peur qu'elle aille encore plus loin dans le mensonge. Elle parle à Henri quand ils rentrent à la maison.

– C'était le contraire. Elle a été prise de panique. J'ai dû revenir chercher son vélo et l'aider à traverser. Elle est folle.

## Sinon vous êtes morte

– Elle a subi un bombardement au début de la guerre. Elle a vu des gens mourir sous ses yeux. Quand elle affronte une situation difficile, elle perd pied en quelque sorte. Les mauvais souvenirs reviennent la hanter. Son inconscient lui fait croire que tout cela arrive à quelqu'un d'autre.

– Son inconscient a bon dos. Dis, tu as vu le ventre de Tounia ? Ils ne sont pas très riches non plus, mais ils se sont décidés.

– Il est déjà naturalisé.

– Tu te souviens, quand je t'ai demandé que tu sois mon premier garçon ? J'ai eu raison de te le demander, non ?

– Bon, j'accepte. Je vais te dire pourquoi : si Jeannette avait un enfant avant toi, hmm, tu ne me le pardonnerais jamais.

– Celle-là, je ne veux plus la voir.

– Mais si. C'est une vétille. N'y pense plus.

Wanda ne peut pas se séparer de Jeannette. Les Warner, les Greif, les Berger, les Müller, les Kassar se sont adoptés les uns les autres. Ils ont fondé une nouvelle famille pour remplacer celles qui ont disparu sans laisser la moindre trace. Comme dans une vraie famille, ils crient mais ne rompent pas. Déjà, à l'hôtel Tournefort, ils étaient embarqués sur le même navire. Ils ont fui les mêmes persécutions, partagé les mêmes épreuves. Ils ont affronté la tempête ensemble et maintenant le port d'attache est englouti. Ils sont enchaînés les uns aux autres jusqu'à la fin de leurs jours.

### Une bonne blague

Armand rentre de Metz le samedi pour voir Tounia. Il repart le dimanche soir. Un lundi matin vers sept heures, alors que Tounia est enceinte de près de huit mois, le téléphone sonne chez elle. Une voix de femme.

– Mme Kassar ? Je vous passe le commissaire de police du quartier de la gare de Metz.

– De Metz ? La police ?

– Allo, Mme Kassar. Ici le commissaire de police de la gare de Metz. Nous avons arrêté un individu sans papiers, qui prétend être médecin et se nommer Kassar. Il affirme avoir laissé ses papiers à Paris. Il a donné votre numéro de téléphone.

– Mais c'est mon mari. Que se passe-t-il ? Sans papiers ? Il est parti hier soir, il a changé de complet. Il a dû laisser ses papiers dans l'autre complet, je vais aller les chercher. Attendez un moment, je vous prie, monsieur le commissaire.

– Dépêchez-vous, Madame.

## Sinon vous êtes morte

– Euh, je suis allée voir, je n’ai rien trouvé. Il les a peut-être perdus dans le train... Je vous assure que c’est mon mari. Il est médecin du camp polonais. Vous pouvez vérifier !

Un peu plus tard, le téléphone sonne de nouveau.

– Allo, Tounia ? Ici Jacqueline.

– Oh, Jacqueline, tu sais ce qui arrive ? Une chose affreuse. Armand a réussi à se faire arrêter par la police une fois de plus. C’est une histoire de papiers, ce n’est rien, mais cela doit lui rappeler de mauvais souvenirs.

Jacqueline éclate de rire.

– C’est une blague.

– Mais non. Écoute, Jacqueline, il n’y a pas de quoi rire. Il rentre de déportation et maintenant, la police l’arrête !

– Ne t’inquiète pas, Tounia. Je te dis que c’était une blague. Nous sommes le premier avril, c’est une coutume française. Notre bonne t’a parlé en premier, et ensuite Jacques a joué le rôle du commissaire.

Isabelle Kassar naît le 8 mai 1947.

Le camp de Metz ferme à son tour. Armand trouve un appartement à louer, cent vingt mètres carrés à l’angle de la rue La Fayette et de la rue du Faubourg Poissonnière. Il emprunte de l’argent à tous ses amis pour payer le pas de porte, un million cinq.

Tounia veut se consacrer entièrement à sa fille. Isabelle porte l’espoir, comme une petite fleur qui pousse dans les cendres après un incendie. Il faut que je prenne bien soin d’elle. La médecine, je verrai plus tard. Tounia démissionne de son poste au dispensaire de la Croix Rouge polonaise.

– Je connais quelqu’un qui pourrait me succéder, dit-elle à son patron.

C’est ainsi qu’Armand devient médecin au dispensaire de la Croix Rouge, et aussi à l’Ambassade de Pologne.

Rue La Fayette, sa salle d’attente ressemble à un wagon de métro à six heures du soir. Seules les personnes très malades ont droit aux places assises. Les autres doivent attendre debout. Ses clients viennent souvent de loin. Des artisans juifs de Belleville ou de la République se passent le mot : un docteur qui connaît le yiddish, qui comprend les choses. Certains portent un numéro sur le bras, comme lui. Par exemple Maurice Garbarz<sup>1</sup>, un maroquinier de la rue du faubourg Poissonnière passé par Pithiviers, qui a donc séjourné

---

<sup>1</sup> Je suis parti de son histoire pour écrire *Le Ring de la Mort*.

## Sinon vous êtes morte

à Auschwitz encore plus longtemps qu'Armand. Ou Dan Feigenbaum, un autre maroquinier, avec lequel Armand se lie d'amitié.

Les gens sont pauvres, juste après la guerre, dans ce coin de Paris. Armand ne peut pas demander de l'argent à ceux qui n'ont rien, mais il les soigne quand même. Sans le revenu régulier de la Croix Rouge et de l'Ambassade, il ne pourrait pas rembourser ce qu'il a emprunté pour le pas de porte.

Il doit une petite somme à Jacques Greif.

– Je te rendrai tout, mais je ne peux pas dire quand.

– Bah, ne t'en fais pas. Ce qui est important, c'est que tu sois installé.

– Je travaille jour et nuit. Au camp, ils m'appelaient *der Dicke*, mais j'étais beaucoup plus maigre que maintenant. Les pauvres gens que je soigne habitent sous les toits. Pour les visites, je monte six ou sept étages. En plus, je fume comme un sapeur. Le téléphone sonne au milieu de la nuit, j'allume une cigarette avant même de m'habiller. Une autre quand je monte dans ma voiture, encore une quand je sors de chez le malade. Je vois parfois trois ou quatre malades dans une seule nuit et je fume tout un paquet.

Armand et Jacques prennent le train pour aller en Pologne. Ils appartiennent à une délégation de l'amicale des anciens déportés d'Auschwitz. Ils rencontrent des responsables politiques à Varsovie. Tous portent des noms polonais, mais certains sont peut-être juifs. Ils vont à Cracovie et visitent le camp. C'est une sorte de voyage d'étude. Ils notent ce qu'ils voient : les barbelés commencent à rouiller, certains miradors menacent de s'effondrer, des brins d'herbe et même des fleurettes poussent entre les blocks. Armand revoit le bâtiment où il a passé dix jours à Auschwitz avant d'aller à Golleschau. Juste à côté, un block où l'on tuait, pourvu d'une installation pour l'écoulement du sang, comme dans une boucherie. Ils photographient des tas de valises, des amoncellements de jouets et de petits souliers d'enfants, des montagnes de cheveux. C'est affreux. On ne peut rien penser en voyant tout cela. Il a envie de pleurer, mais il ne pleure pas.

Dans le train du retour, Armand montre une lettre à Jacques.

– Je dois lui répondre. Je me suis donné le temps de ce voyage pour réfléchir. C'est un petit gars que j'ai connu à Golleschau. Il s'appelait Gabriel. Il venait de Dijon, je crois. Il est resté à l'infirmerie avec un bras cassé quand nous avons évacué le camp. Nous pensions que tous les malades seraient liquidés. On m'a offert de m'occuper d'eux, mais j'ai préféré partir. En fin de compte, ils ont été emmenés en train à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Gabriel m'écrit qu'ils ont passé des jours sur des voies de garage, oubliés de tous, et que beaucoup de malades sont morts. Quand même, si je les avais

## Sinon vous êtes morte

accompagnés, je me serais épargné toutes les souffrances de la marche de la mort. Maintenant, il est en prison. Il me demande de l'aider.

– Pourquoi est-il en prison ?

– C'était un kapo. Il a tué Litauer, un médecin qui m'a remplacé à un moment, et aussi d'autres personnes.

– Alors laisse-le en prison.

– Il s'est gardé de rentrer à Dijon. Il s'est installé à Paris. Il espérait se fondre dans la foule, mais il n'a pas eu de chance. Un déporté l'a reconnu dans la rue. Ils l'ont arrêté et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.

– Tu ne peux rien faire pour lui. Les jugements d'Assises sont définitifs. Il peut espérer une amnistie.

– Au moins, ils ne l'ont pas guillotiné. Il avait vingt ans quand il est arrivé au camp. Un gosse, quoi. À cet âge-là, on veut vivre. Par peur de mourir, il a accepté de devenir un assassin. Ce n'était pas une vocation. Les bourreaux l'ont forcé. Eux, les bourreaux, ils se promènent presque tous en liberté en Allemagne.

– C'est peut-être vrai, mais que veux-tu faire ? Même si tu avais témoigné pour lui à son procès, cela n'aurait rien changé. Maintenant, c'est trop tard.

## 26 Les croque-monsieur

### Un prénom international

En septembre 1947, la préfecture écrit aux Warner qu'ils sont enfin naturalisés. Juste à temps : Wanda accouche le 7 octobre 1947. Mon fils est français, né de parents français.

Elle avait prévu de l'appeler Isabelle, comme la fille des Kassar, née six mois plus tôt.

– Tu n'as pas pensé que tu pourrais avoir un garçon ? lui demande Jacqueline.

– L'enfant que j'ai perdu à Montpellier, tu t'en souviens, était un garçon. Alors j'ai pensé que cette fois ce serait une fille. C'est toi qui m'as dit que si ton Jean-Jacques avait été une fille, tu l'aurais appelé Isabelle.

– Je l'ai dit à Tounia aussi.

– C'est bien, Isabelle, parce que c'est un prénom sans R. Ça m'embêterait que mon enfant trouve ridicule ma manière de prononcer son prénom.

– Voyons, tu voudrais un prénom de garçon sans R. Jean-Jacques et Noël sont déjà pris. Que dirais-tu de Michel ? Mais dis-moi, où est Henri ?

– Je l'ai chassé hier soir. Il était trop nerveux. Il est allé dans la Marne voir un cabinet médical. À Paris, c'est hors de prix. Rien que le pas de porte pour un appartement assez grand, ça coûte des millions. Ensuite, il faut acheter la clientèle. Tout le monde lui dit de chercher à la campagne.

Henri arrive en courant après le départ de Jacqueline.

– C'est le plus beau jour de ma vie, dit-il.

– Il te ressemble, tu ne trouves pas ?

– Avec plus de cheveux.

– Jacqueline est venue, et ensuite Jeannette et Danka. Je sens qu'elles vont se décider bientôt aussi.

– Tu parais tellement heureuse et souriante, cela donnerait envie à n'importe qui de devenir mère.

– Et alors ? Le cabinet médical ?

– C'est un village qui s'appelle La Chaussée-sur-Marne, près de Châlons. Il y a une petite maison, qui a besoin de quelques aménagements. La clientèle n'est pas bien grande non plus. Je suis tout de même tenté de le prendre. C'est une solution de désespoir, mais je n'ai rien trouvé d'autre. Je pourrai exercer. J'aime quand même mieux ça que de pratiquer la médecine en cachette comme Viktor. Il attend toujours son examen de culture générale !

## Sinon vous êtes morte

Henri va à la mairie pour déclarer son fils.

– J’ai beaucoup réfléchi, dit-il à Wanda à son retour. Je ne pouvais pas lui donner n’importe quel prénom. Il ne faudrait pas que ses camarades se moquent de lui... Nous portions tous des prénoms juifs. Moïse, Abraham, Jacob. Aujourd’hui, c’est impossible. Un prénom doit être international. Les nazis ne vont pas revenir, mais peut-être, hmm, les Soviétiques. Cet enfant sera moins bête que nous. Il partira en Amérique sans attendre. Je ne pouvais quand même pas l’appeler Clark comme Clark Gable. Harry comme leur président ? Cela ressemble trop à Henri... En fin de compte, j’ai pensé à Charles. Comme Charles Chaplin. Ou Charles de Gaulle. Un prénom qui remonte au moins à Charlemagne, un empereur qui écoutait les conseils des juifs.

– Charles ? Mais il y a un R !

– Ah, tu as raison. J’ai tellement réfléchi que je ne l’ai pas remarqué.

Jacqueline est experte en maternité comme en toutes choses, et d’ailleurs elle a déjà deux enfants. Elle vient montrer à Wanda comment s’y prendre.

– Pour l’allaitement, je te conseille toutes les trois heures. Il va acquérir des habitudes régulières. Si tu lui changes ses langes à heure fixe, c’est bien aussi. Il deviendra propre plus vite.

C’est ma mère qui aurait dû me montrer tout ça, se dit Wanda. Un savoir qui se transmet de mère en fille depuis la nuit des temps.

Au milieu de la nuit, elle entend son bébé qui pleure. Jacqueline m’a dit que je ne dois pas le nourrir dès qu’il demande : “Laisse-le pleurer, il finira par se lasser.” Pourtant elle a tellement de lait qu’elle en donne aux autres mères. Il pleure, il pleure, pauvre petit Charlie. Elle allume la lumière. Mon enfant s’est coincé la tête dans les barreaux de son lit ! Elle se sent très coupable. Je n’y arriverai jamais.

### Une boîte de conserve à roulettes

Quelques semaines après la naissance de Charles (que tout le monde appelle Charlie), Henri part s’installer à La Chaussée-sur-Marne. Wanda le rejoint en janvier 1948 avec le bébé. Elle cesse de donner des conseils juridiques à l’UJRE, de tenir la page de la mère et de l’enfant pour *Gazeta Polska*, de militer au Parti.

Elle écrit à Jacqueline.

“Henri m’avait dit que la maison avait besoin de quelques aménagements. Il ne voulait pas me décourager. Tu ne peux pas imaginer... J’ai failli repartir à Paris tout de suite. Une partie de la façade est tombée. Le trou est masqué par une couverture clouée au mur.

## Sinon vous êtes morte

Quand il pleut, il faut placer une bassine dans la cuisine, parce que le toit est percé. La cuisinière à charbon qui doit chauffer toute la maison est très capricieuse. Pour tiédir le biberon de Charlie, cela prend une heure. J'ai trouvé une souris dans la salade. J'ai hurlé si fort que Charlie a pleuré pendant au moins un quart d'heure.

“Le médecin qui a vendu le cabinet à Henri obtenait le chiffre d'affaires annoncé en pressant les malades comme des citrons. Il noircissait les diagnostics pour voir ses clients plusieurs fois, multipliait les visites à domicile, prescrivait des piqûres intraveineuses pour un oui ou pour un non. Les gens l'appelaient le docteur Piquêre.

“Henri ne veut pas l'imiter. Les gens se méfient, de toute façon. Ils disent que la France est tombée bien bas, pour qu'on soit obligé de faire venir des médecins de Pologne. Ils trouvent que Henri n'a pas l'air d'un médecin. Il n'a même pas de voiture. Un voisin le conduit chez les clients éloignés. Il a passé son permis de conduire en Pologne avant la guerre, mais il ne sait pas où acheter une voiture pas trop chère.

“J'ai une bonne, comme toi. Le médecin nous l'a cédée avec la clientèle. Elle ne m'aime pas. J'ai l'impression que c'est mon accent. Elle me compare à son ancienne patronne.

“Les gens se doutent peut-être que nous sommes juifs. Henri évite de prescrire des actes inutiles, ce que faisait son prédécesseur, de peur qu'on le traite de juif. Il ne gagne presque rien. Je ne sais pas comment nous rembourserons Jerzy Reinemann. Nous lui avons emprunté deux cent mille francs pour acheter la clientèle. Nous ne mangeons pas à notre faim. Cela me rappelle la guerre. Nous avons un jardin potager. Je voulais arracher les mauvaises herbes, en fait j'ai arraché la queue des carottes. La bonne s'est moquée de moi.

“Tout mon corps s'est couvert d'un eczéma qui me démange affreusement. J'ignore si la cause en est l'angoisse ou la sous-alimentation.”

Jacqueline montre la lettre à Jacques.

– Comment ça, il ne sait pas où acheter une voiture ?

Jacques va voir un de ses clients, le garagiste de la rue de l'Essai<sup>1</sup>. Il achète une vieille Peugeot et la conduit lui-même à La Chaussée-sur-Marne. C'est une boîte de conserve à roulettes, sans tableau de bord, avec des freins à câble comme un vélo, que l'on démarre à la manivelle, mais au moins Henri aura l'air d'un médecin.

---

<sup>1</sup> Une petite rue qui donne dans le boulevard Saint-Marcel.

## Sinon vous êtes morte

### Un lien qui n'est pas ordinaire

D'habitude, il faut cinq ans pour devenir dentiste. Après la guerre, on autorise les étudiants à progresser plus vite. Bernard Kohn passe les examens de première année en juin, ceux de deuxième année en octobre. En 1947, il en est déjà à sa quatrième année. Il passe ses matinées à l'hôpital et ses après-midis à l'école dentaire.

Violette Katz étudie le droit. Ils se marient le 7 juillet 1947 à la mairie du quinzième arrondissement. Bernard habite encore rue des Morillons, mais il s'apprête à traverser Paris avec sa valise : la mère de Violette a réussi à reprendre pour les jeunes mariés l'appartement de la porte de Bagnolet où elle habitait avant-guerre. Cinq pièces ! Elle n'en a pas besoin pour elle-même, puisqu'elle vit à Toulouse.

Il ne reste plus qu'à gagner de l'argent pour payer le loyer. Violette interrompt ses études de droit. Wanda lui trouve du travail.

– Des gens du Parti ont fondé un nouvel organisme : le COPIJ, Comité d'organisation pour les immigrés juifs. Ils s'occupent des jeunes qui reviennent des camps. Ils les placent comme apprentis chez des tailleurs ou des fourreurs. Le COPIJ verse leur salaire.

Comme s'il ne travaillait pas assez en comprimant les années d'étude, Bernard prend un petit poste au COPIJ : c'est lui qui paie les apprentis, après avoir vérifié auprès des artisans que leurs patrons sont satisfaits d'eux.

Viktor le boiteux connaît toutes sortes de combines.

– Tu devrais aller voir Wittgenstein, dit-il à Bernard. C'est un collègue qui recherche des volontaires pour l'insémination artificielle. Il te paie cinq mille francs<sup>1</sup> la séance.

Le Dr Wittgenstein le reçoit dans un petit cabinet médical près de l'Opéra.

– Je vous remercie, mon cher. J'ai du mal à trouver des donneurs, même en les payant. L'insémination artificielle se pratique couramment en Amérique, mais ici...

– Avec la guerre.

– Oh, pas seulement. Il y a aussi les mentalités. Ce n'est pas vraiment autorisé. Je suis un des seuls à le faire. Pourtant de nombreux couples voudraient avoir des enfants bien que le mari soit stérile. En Amérique, ils gèlent le sperme dans l'azote liquide pour pouvoir l'utiliser plusieurs fois.

– Ça marche ?

– L'insémination échoue souvent, donc il faut multiplier les tentatives. Avec le sperme gelé, c'est plus facile. Même si j'avais de l'azote liquide... Il faut tout un matériel. Bah,

---

<sup>1</sup> Selon le convertisseur de l'Insee, à peu près 250 euros.

## Sinon vous êtes morte

je fais cela de manière artisanale. Vous me passez le sperme dans une éprouvette et je l'injecte tout de suite.

– Et vous me direz si, euh, j'ai un enfant ?

– Surtout pas. Vous ne verrez pas la femme, non plus. Je lui dis juste que vous êtes beau garçon et très intelligent.

Bernard a raconté à Violette qu'il s'était marié avec Jacqueline pour éviter la déportation. Une sorte d'arrangement. Il ne lui dit pas qu'il était amoureux de Jacqueline – et encore moins qu'il l'est toujours. Plutôt que de se confier aux roseaux de la plaine, comme le barbier du roi Midas, il parle à Wanda.

– On dirait que le destin veut se moquer de moi. Cela fait déjà deux fois que je vois son mari dans la rue en train d'embrasser une petite poupée.

– Il a toujours été coureur, que veux-tu.

– Cela me rend triste pour elle. Il pourrait se calmer, maintenant qu'il a la chance d'être marié avec une femme exceptionnelle.

– Elle s'en doute, je crois. Déjà pendant la guerre, elle m'a dit qu'il était un peu voyou. Tu sais, je pense à tous les honnêtes gens qui sont morts. Mes parents, mes amis. Tous. Si ce Jacques avait été un brave garçon comme toi, il ne serait pas revenu.

– Exceptionnelle, extraordinaire. Douce, gentille, sentimentale. Je ne me gêne pas de dire que je l'aimais beaucoup. Les circonstances ont fait que. S'il n'y avait pas eu la guerre, cela aurait fini autrement.

Violette est enceinte.

– Toi qui connais un million de médecins, dit-elle à Bernard, tu vas me trouver quelqu'un de bien pour ma grossesse et mon accouchement. Ton ami Viktor, celui qui boite, il est gynécologue, non ?

– Je ne t'ai pas dit ? Il est parti en Pologne. Il n'avait pas le droit d'exercer la médecine, d'ailleurs il n'aurait pas pu t'accoucher dans une clinique. Il faisait des avortements pour gagner sa vie. Une de ses clientes l'a dénoncé à la police. Elle n'a pas eu besoin d'aller très loin : son mari était flic. Elle ne voulait pas payer, tu comprends.

– C'est incroyable. Ce genre de chose se passait pendant la guerre.

– Les policiers et les juges n'ont pas changé. L'ordre des médecins créé par Vichy existe toujours, non ? Les juges l'ont condamné à cinq ans de prison avec sursis et ont annulé son décret de naturalisation, alors il est parti à Varsovie avec Renée et Alain, leur petit garçon. Là-bas, il peut pratiquer autant d'avortements qu'il veut.

## Sinon vous êtes morte

– J’ai vu cette Renée une fois. Elle est française. Il faudra qu’elle apprenne le polonais.  
– Le petit Alain est français aussi. Il s’appelle Alain Fuhrman. Je te parie que ses copains de classe le traitent déjà de sale juif.

– Et moi, comment je fais ? J’ai besoin d’un gynécologue.

– Je vais te présenter à Wittgenstein. Il est très bien.

Liliane Kohn naît le 8 juillet 1948. À la Toussaint, considérant qu’elle est en âge de prendre le train et l’autocar, ses parents l’emmènent à La Chaussée-sur-Marne. Ils la présentent à Charlie. Violette photographie les deux bébés ensemble.

– Tu te souviens que nous sommes venus te voir à la maternité ? demande-t-elle à Wanda.

– Oui, le lendemain de la naissance de Charlie.

– Eh bien, quand nous avons vu ce beau baigneur, nous avons décidé d’avoir un enfant et nous avons fait le nécessaire le soir même. Liliane est née neuf mois moins trois jours après Charlie ! Cela crée entre eux un lien qui n’est pas ordinaire. Je ne serais pas étonnée que dans une vingtaine d’années, nous assistions au mariage de Liliane Kohn et de Charlie Warner ! Viens, mon joli Charlie, donne la main à ta future belle-maman.

– Et alors, Bernard, où en es-tu ? demande Henri.

– J’ai mon diplôme. Je cherche un appartement.

– Ce n’est pas assez grand, chez vous ?

– Si, mais il y a déjà un dentiste dans l’immeuble. Je ne suis pas pressé : je n’ai pas encore les appareils. Je les ai commandés pendant mes études, il y a déjà dix-huit mois, mais il faut au moins deux ans. En attendant, je fais des remplacements. Tu sais qui j’ai soigné ? Szajnfeld. À Pithiviers, un médecin, dans notre baraque.

– Ah, ce Szajnfeld. Il se faisait envoyer des journaux et imaginait un avenir très sombre. Ce qui est arrivé est encore bien pire que tout ce qu’il pouvait imaginer. Qui m’a parlé de lui ? Ah oui, Kassar. C’est Szajnfeld qui a gravé le numéro sur son bras.

– Il n’a pas changé. Il m’a dit que les Allemands paraissent guéris, mais qu’une rechute est toujours possible. Il dort avec une valise de vêtements chauds et d’affaires de toilette sous son lit, pour le cas où il devrait s’enfuir en vitesse.

– Des vêtements chauds ? Une trousse de toilette ? Cela peut se racheter n’importe où. Je me demande ce que je mettrais dans ma valise. Plutôt une trousse médicale, pour soigner mes compagnons de voyage ou moi-même. Des antibiotiques, des médicaments pour le cœur, cela peut toujours servir. Si la prochaine guerre est pire que la dernière, il faudrait peut-être du cyanure.

– Un pistolet, pendant que tu y es.

## Sinon vous êtes morte

– Ça, je ne sais pas. De la lecture, certainement, si je dois attendre un visa pendant des semaines à Terre-Neuve ou ailleurs. Hmm. Une bible, tout simplement. Un dictionnaire d'anglais. Et je ne dois surtout pas oublier la liste de mes parents en Amérique.

Le téléphone sonne. Wanda répond.

– Allo ? Bonjour, madame Labarthe... Bien sûr. Oui, je vais lui dire. Ne vous inquiétez pas. Il sera chez vous dans dix minutes.

Henri prend la sacoche du médecin de La Rochelle et s'en va. Bernard sourit.

– Il a au moins une cliente.

– Oh, ça va mieux qu'au début. Les gens l'acceptent peu à peu. Ils ont un bon sens paysan, si tu veux, Henri dit qu'ils sont plus intelligents et plus fins que les gens de la ville ne le pensent, alors ils apprécient un médecin scrupuleux qui les examine le temps qu'il faut. Quand une femme doit accoucher, il passe toute la nuit auprès d'elle. Ils n'ont jamais vu ça. Henri fait très attention. Il ne peut pas appeler un autre médecin en cas de doute. Il ne peut pas envoyer les gens à Châlons pour une radio ou un examen de laboratoire. Vingt kilomètres, ils trouvent que c'est le bout du monde.

– Et toi ? Tu t'habitues à la campagne ?

– Au début, j'avais de l'eczéma. C'est fini depuis longtemps. Je regrette les cinémas et Capoulade, bien sûr, mais j'ai beaucoup de travail. Je m'occupe du secrétariat médical : je note les rendez-vous, je rédige les fiches des malades, je surveille l'armoire à pharmacie pour commander ce qui manque. Et puis j'ai mon Charlie. Il est tellement heureux, ici !

– C'est vrai qu'il a de bonnes joues rouges. Notre Liliane est toute pâlichonne, à côté.

– Vous savez quoi ? Nous allons déménager dans une vraie maison, avec un grand jardin. Il y a le cabinet médical au rez-de-chaussée et le logement au premier étage. La bonne de l'ancien médecin est partie. Je ne m'entendais pas avec elle. Vous avez vu notre Rosine, elle est formidable. C'est une fille de paysan. Elle dit que dans la nouvelle maison nous pourrions avoir des poules et des lapins. Elle adore Charlie et lui aussi l'aime beaucoup.

### Le premier pépin

Le village de La Chaussée-sur-Marne compte 560 habitants. Le médecin et son épouse sont des notables comme le maire, le curé et le maître d'école. Wanda aide le maître à préparer l'arbre de Noël pour les enfants. Charlie joue avec le fils du maire dans le grand parc de la mairie. Le curé, qui a rendu service à la Résistance, vient souvent échanger des souvenirs de guerre avec Henri. Il donne des nouvelles.

## Sinon vous êtes morte

– Les gens vous attendaient au tournant. Ils se demandaient quand arriverait le premier pépin.

– Le premier pépin n'est pas encore arrivé, mais je ne peux pas garantir que personne, hmm, ne va plus mourir à La Chaussée. Cela me rappelle une histoire. Un homme très riche a peur de mourir. Son médecin lui conseille de s'installer dans le village de Chelm. "Pourquoi là ?" lui demande-t-il. "Eh bien, aucun riche n'est jamais mort à Chelm !"

La coutume veut que l'on rende visite aux médecins des autres villages, et même à ceux de Châlons-sur-Marne et de Vitry-le-François. Le curé met en garde Wanda.

– La bienséance bourgeoise provinciale a ses règles. Vous devez éviter les sujets de conversation qui prêtent à controverse : la politique, la religion, les livres.

– Les livres ?

– La littérature, c'est pour les snobs.

– Mais alors, de quoi parle-t-on ?

– C'est simple : à partir du moment où les femmes parlent de leur bonne et de leurs enfants et les maris de leur voiture, la soirée est réussie.

Quand Henri et Wanda vont déjeuner à Vitry-le-François le dimanche, le garde-champêtre annonce leur départ d'un roulement de tambour.

– Avisse à la population... Le docteur sera absent aujourd'hui de midi à quatre heures. Wanda parle de sa Rosine.

– C'est une perle ! Je lui ai expliqué comment répondre au téléphone. Elle a planté des groseilles dans le jardin.

Les messieurs demandent à Henri s'il est satisfait de sa Traction Avant Citroën (une occasion presque neuve, qu'il vient d'acheter pour remplacer la vieille Peugeot).

Ensuite, il faut rendre les invitations. Wanda est inquiète. Henri la rassure.

– Tu étais parfaite l'autre jour à Châlons.

– Ne pas parler de politique, de religion et de livres, c'est facile, mais que vais-je leur préparer pour le dîner ?

– Une salade de fanes de carotte !

– Je vais téléphoner à Jacqueline.

C'est Jacques qui décroche le téléphone.

– Jacqueline n'est pas là ?

– Comment, tu sais bien que nous sommes vendredi. Elle mange des gâteaux à la pâtisserie danoise avec Jeannette et Danka.

## Sinon vous êtes morte

– Je voulais lui demander un conseil. J’ai du monde à dîner. Je ne suis pas bonne cuisinière comme elle. Il y aura trois médecins et leurs épouses, le maire et la sienne, le maître d’école et le curé.

– Diable, un dîner pour douze personnes ! Et tu ne sais pas cuisiner. Écoute, il faut que tu fasses quelque chose de facile. Jacqueline nous a préparé un truc à la mode, l’autre jour : des croque-monsieur.

– Drôle de nom. Tu connais la recette ? Comment ça se prépare ?

Jacques parle bien français, mais son vocabulaire présente des lacunes. Il ignore les mots : “Je ne sais pas.”

– C’est très simple, tu ne peux pas le rater. Tu prends des biscottes, du beurre, du jambon et du gruyère rapé, tu les mets au four et puis voilà.

Le principal ingrédient de cette recette, c’est la voix enjôleuse de Jacques, qui efface les doutes et abolit l’esprit critique.

L’affaire se présente mal. Quelques minutes avant l’heure fatidique, Henri doit s’absenter pour une urgence. Wanda accueille seule ses dix invités. Rosine l’aide à les débarrasser de leurs manteaux. Elle a préparé des apéritifs. On n’aborde pas tout de suite le sujet des bonnes et des enfants, car il faut d’abord parler de la pluie et du beau temps.

– Vous n’avez pas eu trop de mal ? Avec ces giboulées, la route est glissante... Je vous prie d’excuser mon mari, il a été appelé pour une urgence. Il nous rejoindra dès que possible.

Les invités s’installent autour de la grande table. Rosine apporte les croque-monsieur tout chauds.

– C’est un plat nouveau, une recette de Paris.

Les invités sont perplexes : comment les mange-t-on, ces machins-là ? On n’arrive pas à les couper. Il faudrait une scie à métaux. M. Wolff, le maire, un homme très vigoureux, réussit enfin à cisailer un morceau de son croque-monsieur, qui s’envole aussitôt. Henri rentre juste à ce moment-là de sa visite. Il reçoit le projectile en plein visage, mais ses lunettes résistent au choc et lui servent même de bouclier.

Plus de peur que de mal. Wanda sanglote. Les invités la consolent.

– Que voulez-vous, les recettes de Paris, il faut se méfier.

L’histoire amuse beaucoup Jacqueline.

– Ça se fait avec du pain de mie ! Quand il arrive tout grillé sur la table, il ressemble à une biscotte.

– Ils ont dû me trouver stupide.

– Demander à Jacques ! C’est tout juste s’il sait où est la cuisine.

## 27 Propagande communiste

### Isabelle est difficile

Armand dirige maintenant le dispensaire de la Croix Rouge polonaise. La clientèle de la rue La Fayette est un peu moins pauvre. Les Kassar peuvent payer une bonne d'enfants et une femme de ménage. Enfants au pluriel : Anne-Marie est née en 1948, un an et demi après Isabelle.

Tounia interroge Jacqueline.

– Dis-moi, as-tu remarqué un changement dans le caractère de Jean-Jacques quand Noël est né ?

– Il est devenu un peu plus songeur. Je dirais que le vrai changement, c'est quand Jacques est rentré de déportation. Jean-Jacques était âgé de six mois. Avant, il m'avait pour lui tout seul. Il n'était pas content de devoir partager. Tu as des soucis avec Isabelle ?

– Je sais que l'aînée peut être jalouse de la cadette, donc j'ai fait attention. C'était un bébé adorable, elle ne pleurait jamais, elle mangeait bien, elle dormait bien, elle était heureuse. Mais maintenant, elle est nerveuse, elle se met en colère. Au jardin, elle veut prendre les jouets des autres enfants. Je dois l'en empêcher. Les autres mères tricotent, mais moi je ne peux pas quitter ma fille des yeux un seul instant. Elle est exigeante. Elle voudrait tout. Je lui dis non, je refuse de céder, alors elle se fâche. Je ne

– Elle est en conflit aussi avec Armand ?

– Oh, lui, en dehors de son travail, il ne s'occupe de rien. Je suis toute seule. Quand je lui en parle, il dit que j'exagère.

Jacqueline rapporte cette conversation à Jacques.

– Qu'en penses-tu ? Tu es psychiatre, après tout. La naissance d'Anne-Marie a pu provoquer un traumatisme psychologique chez Isabelle.

– Tout ne relève pas de la psychiatrie. Tu veux que je fasse des électrochocs à un bébé jaloux ? Un gosse, si tu le laisses tranquille, il grandit tout seul. Elle s'occupe de la fille tout le temps, alors la fille devient capricieuse.

### On ne peut pas désobéir au Parti

Danka Müller n'est plus maquettiste à *Gazeta Polska*, mais journaliste. Le rédacteur en chef, autrement dit Bronek, la convoque dans son bureau.

– J'ai un ennui.

– La une est encore en retard ?

## Sinon vous êtes morte

– Oui, bon, mais c'est autre chose. Ils m'ont t-téléphoné de Varsovie. Le ministère de l'information. Ils sont très satisfaits de moi. Je suis compétent et efficace, on peut compter sur moi. Ils disent que je mérite une p-promotion.

– Oh, Bronek, ça c'est vrai. Quelle chance !

– Attends. Responsable de la p-propagande à l'ambassade de Pologne à B-Berlin-Est.

– Mais non... Ils appellent ça une promotion ? Tu ne peux pas accepter. À Berlin ? Je n'irai pas en Allemagne. Jamais.

Le ministre en personne convoque Bronek à Varsovie.

– Le poste est difficile. Il nous faut un élément de valeur comme vous. C'est un avancement, camarade. Ensuite, vous monterez encore plus haut.

– Oui, mais les Allemands, c-camarade ministre. Ils ont tué mes p-parents. Toute la famille de ma femme. Elle refuse d'y aller.

– Pensez à l'avenir de la Pologne. On ne peut pas désobéir au Parti. C'est comme si vous prononciez vous-même votre exclusion.

Bronek revient à Paris.

– Ce salaud m'a fait un chantage. Si nous n'acceptons pas, il nous chasse du Parti. J'ai p-promis que nous serions à Berlin dans trois semaines. Nous verrons ce que ça donnera.

– Tous nos amis sont ici. Nous les quitterions pour aller vivre chez les assassins ?

– Les assassins ont été exécutés, ou sont en p-prison. Tu ne peux pas accuser tout un peuple. Les dirigeants actuels sont justement les gens que les nazis persécutaient. Ils sont c-communistes, comme nous.

– Je ne peux pas... Jeannette doit accoucher bientôt. Pierre vient d'avoir son diplôme d'expert-comptable. Ils déménagent dans un appartement plus grand à côté du bois de Vincennes. J'ai promis de l'aider. Je veux voir son bébé. Va devant, je te rejoindrai.

Les amis parisiens sont partagés. Les bons communistes – les Berger, les Kassar, Jacques Greif – ne peuvent contester ce que le Parti ordonne. Jacqueline commence à douter du communisme. Elle ne manifeste plus. Elle a même voulu dissuader Jeannette de protester contre la visite du président Truman.

– Il vient à Paris, et alors ? Je suis enceinte, je leur ai dit que je n'irais pas. Toi aussi, tu es enceinte. Reste chez toi !

Elle dit la même chose à Danka : "Reste chez toi !"

Celui qui critique le plus la décision de Bronek, c'est Bernard Kohn.

– Vous voulez vraiment quitter la France ? Retourner en Pologne ? Vous avez changé de nom, mais ces fils de chienne ont déjà publié un livre avec tous les anciens noms. À l'Université, ils jetaient les juifs par la fenêtre. Pendant la guerre, les Allemands n'ont pas

## Sinon vous êtes morte

eu besoin de les forcer, ils ont donné un bon coup de main tout de suite. D'ailleurs les nazis, où ont-ils fait ces camps ? Pas chez les Russes, mais en Pologne. Milek Roth appartenait déjà au Parti avant la guerre, il est ministre là-bas, ça se comprend peut-être. Mais vous, alors que vous pourriez rester ici, vous y retournez de votre plein gré ! En plus, même pas en Pologne... Carrément à Berlin !

– Viktor est retourné aussi.

– Tu plaisantes ? Tu sais pourquoi il est parti.

Gilles Berger (que tout le monde appelle Gillou) naît en décembre 1949. Olivier, le troisième fils de Jacqueline, un mois plus tard. Peu après, Danka rejoint Bronek à Berlin-Est. Un incident curieux se produit après leur départ : la France les expulse pour propagande communiste. Ils l'apprennent alors qu'ils habitent déjà à Berlin depuis longtemps.

### Deux cent mille tours à la minute

Personne ne parle ouvertement de cette histoire d'expulsion. Bernard Kohn explique à Violette ce qui se dit à demi-mot.

– Il y a une affaire d'espionnage derrière ça.

– Danka et Bronek sont des espions ? La Pologne a expulsé des Français, la France expulse des Polonais. Ça ne veut rien dire. Une simple péripétie de la guerre froide. Bronek ne ressemble pas à l'idée que je me fais d'un espion, et Danka encore moins.

– Justement, les services d'espionnage choisissent des gens qui ne ressemblent pas à des espions. Ils avaient tellement peur d'être capturés et d'aller en prison qu'ils ont demandé à Henri et Wanda s'ils pouvaient se cacher dans leur village.

– Qui t'a dit ça ? Henri et Wanda ?

– Non, c'est Jeannette.

– Jeannette lit trop de romans. Elle n'a plus rien d'autre à faire depuis qu'ils ont fermé les maisons d'enfants de l'UJRE.

– Ils les ont fermées ?

– Des familles ont accueilli les enfants. En France, et aussi en Israël.

Au début de 1949, alors qu'il travaille comme remplaçant, Bernard Kohn trouve un appartement de quatre pièces au centre de Paris : 116, rue de Rivoli. C'est idéal pour un cabinet de dentiste. La reprise ? Un million de francs<sup>1</sup>. Il obtient déjà cinq cent mille en cédant la porte de Bagnolet, et puis le père de Violette donne le reste.

---

<sup>1</sup> Selon, l'Insee, trente mille euros environ.

## Sinon vous êtes morte

En attendant les premiers clients, Bernard s'occupe de Liliane. Elle n'a pas encore un an. Il faut lui donner à manger, changer ses langes, jouer avec elle. En bon adjudant-chef chargé de l'intendance, il fait les courses et prépare le déjeuner. Violette, tout en travaillant pour le COPIJ, a repris ses études de droit.

Violette emmène Liliane en Normandie pour qu'elle se refasse une santé après une vaccination ratée. Bernard lui envoie un télégramme : "Cliente commandé couronne. Restez trois jours de plus hôtel."

Quelques semaines plus tard, il reçoit à son tour un télégramme : "Vivant, marié, un enfant. Hustek."

– Qui est ce Hustek ? demande Violette.

– Mon frère. Tu sais, celui qui a reçu un coup de canne ferrée à la faculté de commerce de Lwów. Je n'avais pas de nouvelles depuis dix ans. Je le croyais mort, évidemment. Le télégramme vient d'Israël.

Bernard et Violette profitent des vacances d'été pour aller là-bas. Bernard se sent un peu intimidé. Il doit ajuster sa vision pour voir son frère de manière bien nette.

– Comment m'as-tu retrouvé ?

– Ici, il y a la guerre. Nous avons tout le temps des périodes de service. L'officier me dit : "Kohn ? Je connais un Bernard Kohn à Paris. Ton portrait tout craché. C'est ton frère ?" Il s'appelle Baruch Milstein, cet officier. Il m'a donné ton adresse.

– Je vois qui c'est. Il a travaillé au COPIJ avec Violette. Il avait mal aux dents, alors il est venu me consulter.

– Tu es dentiste ?

– Je voulais étudier la médecine et devenir chirurgien, mais avec la guerre, tu comprends...

– Moi, tu te souviens que j'étais mobilisé dans l'armée polonaise en 39. Mon unité à réussi à échapper aux Allemands. Les Russes nous ont envoyés en Sibérie. En 1943, ils nous ont intégré à leur armée communiste polonaise. J'ai avancé avec l'armée jusqu'en Allemagne. En septembre 45, nous avons eu notre première permission. Je ne pouvais pas retourner à Lwów.

– Un grand cimetière sans une seule tombe.

– Ce n'est même plus la Pologne. Alors je suis allé à Łódź. Il y avait une petite communauté juive qui invitait les soldats pour Rosh Hashana<sup>1</sup>. J'ai dîné dans une famille de rescapés. Ils passaient leur dernière soirée en Pologne avant de partir en Palestine. Je

---

<sup>1</sup> Nouvelle année juive (vers la fin du mois de septembre).

## Sinon vous êtes morte

suis tombé amoureux de l'une de leurs filles, alors je l'ai épousée en deux jours et j'ai déserté et je suis parti avec eux. Par la Tchécoslovaquie jusqu'à Marseille, où nous nous sommes embarqués pour la Palestine, tout cela était clandestin.

Les "forts des Halles", qui portent des quartiers de bœuf de cent kilos en rigolant, sont des gens très douilleux. L'un d'eux découvre le cabinet de Bernard.

– J'ai trouvé un dentiste qui ne fait pas mal ! dit-il à ses collègues. En plus, il te prend à sept heures du matin.

– Il est où, ton fameux dentiste ?

– Tout près : rue de Rivoli.

Bernard devient le dentiste préféré des forts. Ils viennent chez lui après leur nuit de travail. Non seulement il est habile, mais il commence à bien connaître son métier. Il a rédigé une grosse thèse sur le bruxisme chez les spasmophiles, qui ont des crises de tétanie par manque de calcium. Il lit les revues pour dentistes afin de suivre les progrès de la technique. Il achète une machine américaine ultra-moderne, une turbine à air comprimé qui tourne jusqu'à deux cent mille tours à la minute. C'est seulement la deuxième dans tout Paris.

Un fort des Halles lui donne une idée.

– Dommage que ma femme puisse pas venir chez vous, docteur. Moi, je suis sur place, c'est facile. Pour elle, ça ferait trop loin. Il y a même pas de dentiste chez nous.

– Où est-ce, chez vous ?

– À Osny, près de Pontoise.

Bernard prend le train jusqu'à Pontoise, puis l'autocar. Il va voir le maire d'Osny.

– L'un de vos administrés, M. Favard, qui travaille aux Halles, m'a dit qu'il n'y a pas de dentiste dans votre ville. Je vous propose d'ouvrir un cabinet volant. Vous mettez une pièce à ma disposition. J'installe les appareils. Je viens le samedi après-midi et le dimanche matin.

– En effet. M. Favard m'a parlé de vous. Il paraît que vous ne faites pas mal. J'ai une pièce dans l'annexe de la mairie.

Bernard loue un petit pavillon à Osny pour y dormir le samedi soir.

– Je passe le week-end dans ma résidence secondaire, dit-il à ses amis.

Avec ses nouveaux revenus, il achète une 4 CV Renault. Le train et l'autocar, c'était pénible, à force. Pour les vacances, il part avec Violette en Espagne dans la nouvelle voiture. Violette lui montre les lieux où elle a vécu pendant la guerre.

## Sinon vous êtes morte

Elle achève ses études de droit et prête serment comme avocate. Après un stage chez un avoué, elle trouve du travail dans un cabinet d'avocats. Une jeune fille aide Bernard comme secrétaire médicale et s'occupe de la petite Liliane.

Danka ne supporte pas le rôle stupide d'épouse de diplomate. Mener une vie indolente dans le quartier des ambassades de Berlin, dans une maison neuve avec chauffage et salle de bains au milieu d'une ville en ruines. Elle devient correspondante de plusieurs journaux polonais. Elle écrit un livre sur l'Allemagne d'après-guerre.

Bronek ne supporte pas beaucoup mieux le rôle stupide de diplomate. Ses collègues perdent leur temps à entretenir des querelles byzantines, extraterritoriales et polyglottes. Ils méprisent les gens ordinaires. D'autre part, les Allemands communistes sont quand même des Allemands.

Après avoir passé près de deux ans à Berlin, il rentre à Varsovie à l'occasion d'un changement d'ambassadeur. Il devient rédacteur en chef d'un nouvel hebdomadaire politique, Danka participe à la création d'un magazine illustré. Ils habitent dans un hôtel de luxe tout neuf. Danka a des scrupules.

– C'est comme à Berlin. Nous avons l'eau courante, l'électricité, etcetera, alors que les gens campent dans les décombres.

– Nous pouvons renoncer à nos p-privilèges, mais je ne vois pas en quoi cela améliorerait leurs conditions de vie. Le but du c-communisme n'est pas de nous abaisser au niveau des gens les plus p-pauvres, mais d'élever les pauvres afin que chacun puisse vivre dans l'abondance et la paix.

### Les Âmes mortes

Déjà quatre ans que Wanda évite de parler de politique, de religion et de livres. La politique et la religion, passe encore, mais les livres... Elle rêve de librairies, de bibliothèques, de cinémas, de théâtres, de musées.

– Tu avais promis que nous resterions trois ans, dit-elle à Henri, et que nous rentrerions ensuite à Paris.

– Eh bien, ce cabinet que tu vas voir la semaine prochaine, ça marchera peut-être.

Elle revient de Paris découragée.

– C'est un vieux médecin qui prend sa retraite, le Dr Debussy. Il vivait dans une saleté repoussante. Ni salle de bains, ni chauffage. Les murs et les plafonds sont tout noirs, à croire qu'il est à moitié aveugle. Il y a un remplaçant pour l'instant, mais il est malade.

– Et le quartier ?

## Sinon vous êtes morte

– C’est un coin du seizième arrondissement qui s’appelle Auteuil. Un quartier bourgeois. La dame de l’agence m’a dit : “Je dois vous signaler que l’emplacement n’est pas idéal pour un médecin étranger.” Elle voulait peut-être dire “juif”.

– Les gens qui pensent que l’antisémitisme a disparu après la guerre sont naïfs. La propagande de Vichy a renforcé les préjugés, en quelque sorte. Ça ne s’efface pas du jour au lendemain.

Six mois plus tard, Wanda fait une fausse-couche. Elle s’efforce de ne pas accuser la vie paysanne, mais Henri devine que ce malheur lui rend la campagne insupportable. Du coup, il décide de prendre le taureau par les cornes. Pendant qu’elle se repose à la clinique, il va à Paris et rachète le cabinet du Dr Debussy.

La reprise coûte trois millions trois cent mille francs<sup>1</sup>, payables en plusieurs fois. Henri cède sa clientèle de La Chaussée pour cinq cent mille. Il a acheté des lingots d’or pour placer ses revenus. C’est le plus mauvais moment pour les vendre, à cause de la réforme Pinay. Il perd la moitié de ses économies. Une fois de plus, il emprunte de l’argent à son fidèle ami Jerzy Reinemann.

– Tout le monde a gagné sur l’or, sauf moi.

– Bah, j’ai de l’argent. Je ne sais même pas quoi en faire. Je loue une galerie pour exposer les tableaux d’Irène. Je ne peux pas changer de voiture tous les trois mois.

– Toujours tes fusées ?

– Pierre Berger t’a parlé de l’usine qui fabriquait des gyroscopes, à Buchenwald ? À la fin de la guerre, les Américains et les Russes se sont précipités pour capturer les savants allemands. Pas pour les mettre en prison, hein ! Pour les installer dans de belles maisons. Les Américains ont Von Braun, les Russes ont je ne sais qui. Les Français n’ont capturé aucun génie boche, mais ils ont Jerzy Reinemann.

– Je côtoyais un futur Einstein sans le savoir. Tu comprends cette théorie de la relativité ? Il paraît que dix personnes seulement dans le monde la comprennent.

– Pas moi ! Rappelle-toi : j’étais un cancre. Je ne connais rien aux maths et à la physique. Je bricole. Tu as entendu parler de la société Matra ?

– Bien sûr.

– Sans moi, il n’y aurait pas de société Matra.

Jacqueline aide Wanda à aménager l’appartement d’Auteuil.

---

<sup>1</sup> Selon l’Insee : 66 000 euros environ.

## Sinon vous êtes morte

– Je te conseille le chauffage central. Tu règles la chaudière et puis ça marche tout seul. Pour l'électricité, il faut au moins deux prises dans chaque pièce. Quand tu passes l'aspirateur, tu le branches d'abord d'un côté, ensuite de l'autre.

Wanda fait installer l'électricité même dans la chambre de bonne. Les autres locataires trouvent ce luxe excessif. Cela va donner de mauvaises idées à leurs propres domestiques. Au fait : la bonne, c'est Rosine, qui n'aurait quitté son petit Charlie pour rien au monde.

Les ouvriers lessivent les plafonds et rebouchent des fissures avant de repeindre. Les voisins du dessus, une bourgeoise blonde et son mari, viennent se plaindre.

– Notre parquet se gondole.

– Excusez-nous. Nous allons demander aux ouvriers d'arranger cela.

– Vous feriez mieux de parler à votre assurance qu'à vos ouvriers.

Wanda trouve que ces voisins, les Cartier, ne sont pas très aimables.

Elle a bien d'autres soucis. Les habitants d'Auteuil sont encore plus méfiants que les paysans. Aucun client ne se présente. Henri va voir Jerzy, qui habite tout près, dans un appartement de millionnaire face au bois de Boulogne.

– Je ne pourrai pas te rembourser tout de suite.

– Ce n'est pas grave. Prends ton temps.

– J'ai acheté une clientèle. Ça se présente, si tu veux, sous la forme d'un paquet de fiches dans une boîte en bois. Je pourrais aussi bien, hmm, jeter les fiches au feu. Ce Dr Debussy gardait les fiches de tous les malades qu'il envoyait au cimetière.

– C'est comme le roman de Gogol, *Les Âmes mortes* !

– Moi, j'ai cédé une clientèle que l'on pourrait qualifier de magnifique à mon successeur à La Chaussée. N'empêche qu'il n'arrive pas à payer les cinq cent mille qu'il me doit. Même pas la première mensualité.

– Tu pourrais attaquer ton Dr Debussy pour tromperie sur la marchandise et renégocier la reprise.

– Ça se saura dans le quartier. On peut craindre que les gens disent : "Voilà bien les juifs."

Le premier mois, un seul client se présente. Henri raconte la consultation à Wanda.

– C'est un Polytechnicien. Il décrit ses symptômes avec une précision en quelque sorte scientifique. Quand le malade coopère, on fait de la meilleure médecine.

Elle s'enferme dans sa chambre et elle pleure. Au dîner, Henri lui demande :

– Ça va ?

Elle répond : "Ça va" et elle pleure.

## Sinon vous êtes morte

– Tu avais cette bonne clientèle à la campagne. Les gens t’adoraient. À cause de moi tu as pris ce cabinet et c’est un désastre.

– Ils viendront peu à peu. S’ils décrivent leurs symptômes comme le Polytechnicien, ce sera plus facile qu’à la campagne.

Les Kohn et les Berger, qui habitent au centre et à l’est de Paris, conseillent aux Warner de changer de quartier. Seule Jacqueline encourage Wanda.

– Il ne faut pas renoncer, il faut persévérer.

– Je voudrais être aussi forte que toi, mais c’est tellement difficile. Le pire, tu sais, c’est que Charlie était très malheureux au début. Le premier mois, pendant les travaux, il habitait chez les Berger. Il s’amusait bien avec Gillou. Ici, il a une belle chambre, mais il est seul. À la Chaussée, quand il se promenait dans la rue, il connaissait tout le monde. Les gens lui disaient bonjour. Quand il croisait les autres enfants, il les embrassait. À Paris, il voit tous ces visages inconnus. Quand nous avons pris l’autobus ensemble la première fois, les gens nous ont poussés, il a eu peur, il s’est mis à donner des coups de pied...

– Je ferais bien ça aussi, parfois.

– Là-bas, il allait à l’école maternelle. Tu vois, une école de village, il y avait peut-être quinze enfants en tout, les petits et les grands dans la même salle. Il a appris à lire avec les grands. On me disait que c’était un très bon élève. J’ai trouvé une école pilote rue Boileau. En voyant le bulletin de Charlie, le directeur m’a dit : “Ah, c’est pour nous.” À la fin du premier mois, il était trente-deuxième sur trente-trois. Tu te rends compte, déjà, trente-trois élèves.... Trente-trois garçons. Là-bas, il y avait des filles. Il était amoureux d’une petite fille, figure-toi ! Quand Rosine l’emmenait à l’école, il pleurait : “Je veux plus y aller. Laisse-moi dans la rue.” Je suis retournée voir le directeur. Il m’a suggéré de le remettre en maternelle : “Il se sentira plus en confiance avec une maîtresse qu’avec un maître.” J’ai suivi son conseil et maintenant ça va mieux.

– Un village, c’est un coin du monde facile à comprendre pour un enfant. C’est bien organisé, ça n’a pas changé depuis des siècles. La ville est plus compliquée, mais il finira par s’y faire. C’est plus stimulant et plus enrichissant. Tu ne veux pas qu’il devienne paysan. Il ira au lycée. Il sera peut-être médecin comme son papa.

### Complot sioniste

Le Dr Goldman est médecin urologue à Moscou. Un haut fonctionnaire lui téléphone.

– Ici le Kremlin. Quelqu’un souffre de complications rénales après une maladie.

## Sinon vous êtes morte

Une voiture officielle vient le chercher. Elle entre au Kremlin sans même ralentir au poste de contrôle. Un garde l’emmène dans un appartement isolé où il découvre que son patient n’est autre que... le camarade Joseph Vissarionovitch Staline en personne. Le Dr Goldmann constate que Staline a été mal soigné. Ses reins font la grève, mais il faudrait d’abord un spécialiste des poumons. Il recommande son collègue Neumann et d’autres médecins éminents.

Goldmann va au Kremlin tous les jours. Il rencontre souvent Neumann.

– Qu’en penses-tu ?

– Il a été suivi par des imbéciles, des émules de Lyssenko<sup>1</sup>.

– Ou même des guérisseurs.

Le Dr Goldmann n’a plus le temps de voir ses enfants. Sa fille est médecin comme lui, son fils vient de se marier. Un matin vers cinq heures, on sonne à sa porte. Il s’habille en vitesse. Son illustre client n’arrive pas à vider sa vessie, peut-être. Ah non... Des messieurs en imperméable le conduisent dans un immeuble gris et l’installent dans une cave. Le Dr Goldmann attend pendant des heures en se demandant ce qui se passe. Voici enfin qu’un petit homme aussi gris que l’immeuble s’assoit en face de lui.

– Avouez tout de suite, vous éviterez bien des ennuis.

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Avouer quoi ? Il y a sûrement une erreur.

– Neumann a déjà avoué. Ne faites pas l’innocent !

– Je n’ai rien à avouer. Je crois au communisme, donc à la vérité. Je ne vais pas mentir pour vous faire plaisir.

– Comme vous voulez. Vous pouvez retourner dans votre cellule et réfléchir. Nous nous reverrons demain.

Le lendemain.

– J’ai une mauvaise nouvelle. Votre fille a avoué, mais elle a eu un malaise pendant l’interrogatoire. Elle est morte. Votre fils va avouer bientôt. Nous sommes en train de nous occuper de lui. Si vous voulez signer ici, nous le laisserons tranquille.

En lisant la confession qu’il doit signer, le Dr Goldmann découvre qu’il a tenté d’empoisonner le camarade Joseph Vissarionovitch. Le petit homme gris ricane.

– Vous étiez de mèche avec Neumann et les autres. Vous avez bien recommandé Neumann, non ? D’ailleurs vous êtes juif, et Neumann aussi, et Mendel. C’est un complot sioniste.

---

<sup>1</sup> Cet agronome prétendait avoir découvert une évolution “communiste” plus rapide que celle étudiée par Darwin. Les vrais savants risquaient gros s’ils le critiquaient.

## Sinon vous êtes morte

Certains médecins meurent au cours des interrogatoires, d'autres sont envoyés en Sibérie. Plusieurs comploteurs ne sont même pas juifs. Ce détail prouve qu'il y a complot : les juifs mêlent des non-juifs à leur groupe pour donner le change.

Le malade, qui n'est plus soigné que par de véritables charlatans, meurt le 5 mars 1953. La police secrète libère Goldmann quelques jours plus tard.

Les journaux français parlent de "l'affaire des blouses blanches". Un complot sioniste ? Quand Wanda invite à dîner les Kohn et les Berger, la conversation est animée. Bernard avale de travers, il peut à peine parler.

– Violette et moi, nous étions au Parti depuis la guerre... Nous avons déchiré notre carte. Bravo pour "sioniste" ! Une belle invention... Au dix-neuvième siècle, ces salauds de Russes justifiaient leurs pogroms par de prétendus complots juifs. Ils ne peuvent plus accuser les juifs, de peur de ressembler aux nazis, alors ils disent *sionistes*.

Les Berger défendent le Parti.

– En toute justice, tu dois considérer le Parti comme innocent de tout mensonge tant que l'on n'a pas prouvé sa culpabilité.

– Pierre a raison. Ces médecins étaient bien placés, quand même, pour tenter un mauvais coup. La CIA leur a peut-être promis des millions de dollars. Qu'en penses-tu, Henri ?

– Le paradis socialiste et son messie ne vont pas très bien. A qui la faute ? Staline se sent immortel, en quelque sorte. S'il va mal, c'est que ses médecins l'assassinent, n'est-ce pas. En tout cas, il a éliminé tous ses autres ennemis depuis longtemps. On revient aux idées du Moyen-Âge : quand le roi meurt, on cherche l'empoisonneur. Ou même à des idées plus anciennes : des médecins accompagnaient sans doute l'empereur de Chine ou le pharaon dans l'au-delà.

Pierre n'est jamais d'accord avec Henri quand on parle du communisme.

– Tu ne peux pas comparer Staline à un pharaon. Il voulait le bien de l'humanité. Il a vaincu Hitler.

– Je retire pharaon, si tu veux. Reconnais néanmoins que ce complot juif vient à point pour rassurer le prolétariat. Le bonheur communiste tarde à se matérialiser ? La vie devient de plus en plus difficile ? C'est la faute aux sionistes ! Maintenant que nous avons démasqué les coupables, tout ira mieux.

– Je ne dis pas que le Parti est infallible. Je dis que nous ne devons pas l'accuser sans savoir. S'il s'est trompé, il faut peut-être y voir un défaut de jeunesse du communisme.

## Sinon vous êtes morte

L'antisémitisme est tout de même moins virulent qu'autrefois. Quand la nouvelle génération bâtira le vrai communisme, il finira par disparaître pour de bon.

– C'est ça. Le communisme va éliminer toutes les tares dont souffre l'humanité. Attendons un siècle ou deux et nous aurons le paradis sur terre.

À Varsovie, Bronek expose ses craintes à Danka.

– Si ces médecins ont c-comploté, ils ont rendu un bien mauvais service aux juifs. Sinon, le fait que l'on accuse les s-sionistes de complot n'annonce rien de bon pour nous.

– Déjà l'an dernier, tu te rappelles, au procès Slansky<sup>1</sup>. Ils ont souligné que onze des quatorze accusés étaient “de provenance juive”.

– Slansky était un véritable criminel. Nous avons lu ses aveux dans le *Rude Pravo*.

– Peut-être, mais on ne comprend pas pourquoi tous les juifs devraient être tenus responsables de ses crimes. Ou de la trahison des Rosenberg<sup>2</sup>.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Les Rosenberg sont innocents. L'exact contraire de Slansky.

– La condamnation à mort des deux Américains, c'est une véritable aubaine. Les communistes manifestent dans tous les pays, et tout le monde oublie le procès Slansky. D'un côté, les capitalistes s'acharnent sur deux innocents par antisémitisme. De l'autre, un gremlin cosmopolite est légitimement puni pour avoir comploté avec ses amis sionistes.

---

<sup>1</sup> Dirigeant communiste tchèque, né en 1901, exécuté en 1952. Le film “L'aveu” montre comment l'un des accusés du procès Slansky, Artur London, avoue tout ce qu'on lui demande par dévouement au Parti.

<sup>2</sup> Julius et Ethel Rosenberg ont été exécutés le 19 juin 1953. Julius était un tout petit rouage dans la machinerie de l'espionnage soviétique. Il n'était pas “innocent”, mais ne méritait pas la chaise électrique. Ethel encore moins : son seul crime était de n'avoir pas dénoncé son mari, en supposant qu'elle ait connu ses activités clandestines. La condamnation injuste des Rosenberg a marqué l'apogée du délire anti-communiste des Américains.

## 28 La psychologie des enfants

### Une école à Saint-Cloud

Isabelle est de plus en plus exigeante et insatisfaite. Cette fille sera malheureuse, se dit Tounia. Elle tente de l'avertir. Ne fais pas ceci, il ne faut pas. C'est comme si elle parlait à un mur. Il y a tant de conflits, de cris et de violence dans cette maison. Ce n'est pas pareil ailleurs.

Tounia étudie des livres de pédagogie pour voir ce qu'ils disent des fillettes capricieuses. Elle suit des cours à l'École des Parents. Elle visite des écoles dans divers quartiers de Paris. Armand trouve qu'elle se complique la vie pour rien.

– L'enseignement français a bonne réputation. Il y a sûrement une excellente école près d'ici.

– Daniel Molkin m'a conseillé l'école active de Saint-Cloud. C'est ce qu'on appelle une école nouvelle. Ils veulent que chaque enfant s'épanouisse selon ses capacités. Les Molkin appliquent ce genre de pédagogie dans leur colonie de vacances. Et déjà aussi ma sœur Rega, qui travaillait avec le docteur Korczak à Varsovie. Mme Médiçi, la directrice de l'école, insiste sur l'importance de l'enseignement artistique. Elles étudieront le piano. Nous pourrions acheter un piano droit, qu'en penses-tu ?

– Si tu veux.

– J'aimerais bien essayer de m'y remettre, moi aussi.

La principale conséquence de ce choix, c'est que Jacqueline imite Tounia et inscrit son petit dernier, Olivier, à l'école active de Saint-Cloud. À quatre ans, il tombe amoureux du piano et se révèle un nouveau Mozart.

En tout cas, Tounia n'a plus besoin de surveiller Isabelle toute la journée. Elle reprend ses études de médecine.

– Je vais étudier la radiologie, dit-elle à Jacqueline, qu'elle voit souvent à Saint-Cloud.

– Vraiment ? Je croyais que tu voulais exercer la médecine générale, soulager les pauvres gens. Tu me parlais tout le temps de ton maître, le merveilleux professeur Radon.

– Ramon. C'est vrai que je croyais à je ne sais quel apostolat. La guerre m'a peut-être rendue un peu moins idéaliste. Ou moins naïve, si tu préfères. Et puis quand je vois Armand, qui se tue au travail. Je veux une spécialité qui me laisse du temps libre. Je dois m'occuper d'Isabelle.

– Et d'Anne-Marie.

## Sinon vous êtes morte

– J'en ai pour trois ans. Il faut que j'étudie la physique moderne, les rayons X, la mécanique quantique, la chimie des émulsions photographiques, des trucs difficiles, mais ensuite, une fois que j'ai le diplôme, j'achète les appareils et je me décharge d'une grande partie du travail sur un technicien. Je conserve l'interprétation des clichés, le côté purement médical. C'est une vraie médecine capitaliste, le contraire de la médecine sociale à laquelle je rêvais. Les appareils coûtent cher. On investit beaucoup d'argent afin d'en gagner encore plus en travaillant le moins possible.

Elle commence comme employée d'un autre radiologue, et puis en 1955 elle achète des appareils d'occasion pour ouvrir son propre cabinet de radiologie dans l'appartement de la rue La Fayette.

Jacqueline lui envoie des ouvriers qui travaillent vite et bien pour pas cher. Elle inspecte le chantier.

– Tu en profites pour retaper la salle à manger ? Elle en avait bien besoin.

– Mais non. C'est la seule pièce assez grande pour les appareils. Il y a une table pour les radios des membres, un générateur, un portique pour les poumons, un paravent plombé. Nous mangerons dans la cuisine, sur une table pliante. Je vais installer un canapé-lit dans la salle d'attente, parce que notre chambre devient mon bureau. Armand garde son propre bureau et les filles leur chambre. Je vais aussi transformer la salle de bains.

– Vous vous laverez dans la cuisine, aussi ?

– Il faut bien que je mette la chambre noire quelque part, pour développer les clichés. Je pose une planche sur la baignoire pour les bacs de révélateur. J'accrocherai les films au séchoir. Nous nous laverons en dehors des heures de consultation. J'espère que je gagnerai vite assez pour pouvoir louer un appartement plus grand.

Tounia est débordée. Les clients affluent. Ses revenus dépassent largement ceux de son mari. De plus, le dispensaire polonais que dirige Armand ferme ses portes.

– Ta clientèle s'est bien développée, lui dit Tounia. Tu n'as plus besoin de travailler au dispensaire.

– L'ambassade me propose autre chose. Tu te souviens que j'ai appartenu à un régiment français. Il y avait des tas de Polonais comme moi dans l'armée. Ceux qui ont été blessés et gardent des séquelles ont droit à des réparations pour invalidité de guerre. Un "Centre de réforme" du ministère des anciens combattants, près de la gare de Lyon, s'occupe de ça. L'ambassade me demande d'assister les anciens militaires polonais quand ils se présentent devant le jury.

– Parce que tu parles polonais ?

## Sinon vous êtes morte

– Certains connaissent mal le français, en effet. C'est surtout que l'ambassade de Pologne me connaît et me fait confiance. Je leur ai promis que je reprendrais mes études. Je vais passer des certificats de réparation des dommages corporels et de médecine du travail pour devenir un véritable expert.

### **Pas bien français**

En fin de compte, Wanda trouve les voisins du dessus charmants. Charlie joue souvent avec leur fille, Guillemette, qui a un an de plus que lui. Ils marchent ensemble jusqu'à l'école. Elle est dans la classe au-dessus, elle lui donne de bons conseils. Ils vont au cinéma voir *Le ballon rouge*.

M. Cartier a été prisonnier en Allemagne. Comme le curé de La Chaussée, il échange des souvenirs de guerre avec Henri.

– Je les ai vus tuer des prisonniers russes à la mitrailleuse. Un véritable massacre.

– J'ai été médecin d'une unité qui surveillait un camp de prisonniers allemands en quarante-six. Ils ne faisaient plus les fiers, vous pouvez me croire. Ils ne cherchaient même pas à s'évader.

Mme Cartier ressemble aux femmes des médecins de Vitry-le-François. Elle ne parle jamais de politique.

– Votre bonne est très sage, dites-moi, Mme Warner. Je ne vois aucun garçon monter chez elle.

– Nous l'avons amenée de la campagne. Elle a un fiancé là-bas.

– Je regardais votre petit Charlie et ma Guillemette hier. On aurait dit deux petits anges. Vous partez en vacances cet été ?

– Je ne crois pas. Mon mari vient de s'installer. Nous n'avons pas encore beaucoup d'argent.

– Mais votre petit Charlie ? Il ne va pas passer l'été à Paris, au milieu des voitures. Vous savez, nous envoyons Guillemette dans un home d'enfants à Samoëns, en Haute-Savoie. S'il y allait, elle connaîtrait quelqu'un et lui aussi.

– Vous avez raison. Je vais en parler à mon mari.

Henri hésite. Jacqueline approuve.

– Les enfants doivent devenir responsables et indépendants. Tu ne peux pas le garder toute ta vie sous ton aile. Jean-Jacques et Noël vont en colonie chez les Molkin à Mimizan depuis des années.

Wanda accompagne Charlie à la gare de Lyon.

## Sinon vous êtes morte

– Il me regardait à travers la fenêtre du compartiment, dit-elle à Henri. Son petit visage était tout triste. Il se retenait pour ne pas pleurer devant les autres enfants. Il n’a pas encore six ans, Guillemette déjà sept. En plus, les filles sont souvent plus mûres.

– Eh bien, tu n’as qu’à téléphoner là-bas.

Les monitrices lui disent que Charlie s’est bien adapté.

– C’est un gosse facile. Il s’amuse avec les autres.

Peu à peu, les habitants d’Auteuil apprennent qu’un médecin méticuleux, presque maniaque, s’est installé chez eux. Les premiers clients sont des nobles appauvris qui appellent Henri pour des visites à domicile. Ils préfèrent montrer leur déchéance à un étranger plutôt qu’à un notable du quartier.

Le grand Bernard téléphone à Henri.

– Tu sais que j’ai retrouvé mon frère en Israël. Maintenant, je soigne plusieurs Israéliens. L’un d’eux, Dawidowicz, un diplomate, cherche un médecin. Je lui ai donné ton adresse, d’ailleurs il habite près de chez toi.

D’autres diplomates israéliens, mais aussi américains et anglais, viennent consulter Henri. Un médecin qui n’est pas bien français leur convient, car ils sont convaincus que les Français pur sang ne se lavent jamais.

Au début de l’été, Charlie retourne à Samoëns avec Guillemette. Vers le milieu du mois de juillet, la salle d’attente se vide et le téléphone cesse de sonner.

– Nous pourrions prendre quelques jours de vacances, propose Henri.

– J’aimerais voir le home d’enfants. Je me demande si c’est propre et confortable.

– Tu veux voir Charlie.

– Il est peut-être heureux là-bas avec les autres enfants, mais moi je suis malheureuse.

– Laisse-moi te soumettre une idée : si nous allions visiter l’Italie ? Jerzy et Irène sont partis là-bas pour l’été. Nous avons, hmm, un peu d’argent. Nous le verrions sur le chemin.

Quand Charlie les aperçoit, ses yeux s’emplissent de larmes.

– Emmenez-moi avec vous. Je serai bien sage. Je vous embêterai pas dans les musées.

Touchés par cette supplique, ils l’emmènent en Italie. Ils visitent Venise et Florence, avant de rejoindre Jerzy et Irène à Rome. Comme la belle Irène est artiste-peintre, elle tient à visiter toute les églises de la capitale pour admirer les chefs d’œuvre des primitifs italiens. Charlie se lasse vite de voir toujours les mêmes tableaux. Il reste à l’extérieur de l’église et regarde le spectacle de la rue. Tiens, encore un curé. Et deux bonnes sœurs, deux.

## Sinon vous êtes morte

– Dans mon école, ils vont tous à l'église le dimanche, dit-il à ses parents. Alors moi, pourquoi j'y vais pas ?

– Nous sommes des juifs venus de Pologne, nous ne sommes ni pratiquants ni croyants. Tu pourras choisir une religion plus tard si jamais tu le désires.

Les habitants d'Auteuil ne se contentent pas de décrire leurs symptômes de manière plus précise que les paysans. Ils prennent leur médecin pour confident. Henri apprend des secrets de famille, découvre ce qui se passe derrière les façades cossues des immeubles parisiens.

– Je comprends pourquoi les médecins, par exemple, voyons, Georges Duhamel, deviennent parfois romanciers, dit-il à Wanda.

D'après le pharmacien de la rue Michel Ange, on le considère comme le meilleur médecin du quartier.

Wanda aide Charlie à faire ses devoirs. Il a neuf ans. Elle a peur qu'il rate son examen d'entrée en sixième. Un beau jour, il la congédie.

– Maman, fais-moi confiance.

Du coup, elle a des remords.

– Au lieu de l'aider, je le gênais, dit-elle à Henri.

– Tu voulais imiter Jacqueline, en quelque sorte. Chacun sait qu'elle surveille ses trois gamins de près. Elle obtient des résultats, c'est vrai, mais peut-être que ses enfants souffrent.

– Tu sais ce que Jeannette m'a dit ? Quand Jean-Jacques n'est pas premier, il fait signer son bulletin par Jacques, tellement il a peur de la colère de Jacqueline<sup>1</sup>.

Puisque Charlie commence à se débrouiller tout seul, Wanda peut réfléchir à ce qu'elle veut faire de sa vie. Elle en discute avec Henri.

– Tu as remarqué que Rosine m'aide de plus en plus pour le secrétariat ?

– Oui. Je la trouve très efficace. J'ai même pensé qu'elle aurait pu faire des études.

– Justement, à propos d'études. Que dirais-tu si je m'inscrivais à la faculté ?

– Je dis que les étudiants t'accueilleront comme l'une des leurs, car tu sembles avoir vingt ans.

– Tu plaisantes, mais j'y songe vraiment. J'ai pensé étudier la psychologie des enfants. Pour mieux comprendre Charlie.

---

<sup>1</sup> Ou je le signe moi-même.

## Sinon vous êtes morte

– C’est une excellente idée. Moi-même, je me demande si je ne devrais pas étudier la psychologie, pour approfondir ma relation avec mes patients.

Wanda assiste à un cours du professeur Lagache. Comme à l’époque où elle apprenait à coudre le cuir, elle répète à Jacqueline ce qu’elle étudie.

– Il a parlé de l’ambivalence des sentiments. Par exemple, on peut ressentir par moments de la haine pour quelqu’un sans cesser de l’aimer. J’étais très étonnée quand il a dit ça. En même temps, cela m’a délivrée d’un poids. Même si j’ai des pensées hostiles vis-à-vis de mon mari ou de mon fils, cela ne veut pas dire que je ne les aime plus. Il m’a ouvert l’esprit.

Jacqueline se réjouit des succès de Wanda aux examens comme on se réjouit de la réussite d’une sœur. De son côté, Wanda se sent moins inférieure à Jacqueline depuis qu’elle fréquente la faculté.

Jacqueline a mal au ventre. Le chirurgien qui l’opère en urgence trouve un cancer, mais on ne doit pas le lui dire. Wanda va la voir dès que possible. Elle revient à la vie sans hâte, comme en hésitant. Son souffle est trop ténu pour porter des mots. Wanda s’inquiète d’autant plus qu’elle n’a jamais vu Jacqueline montrer le moindre signe de faiblesse. Nous la prenons toutes pour modèle parce qu’elle est la femme la plus forte du monde, parfaite et infaillible. Si notre modèle joue aux dés avec la mort à quarante ans, qu’allons-nous faire ? L’imiter ? Si nous perdons notre modèle et notre soutien, qu’allons-nous devenir ?

Au bout de quelques jours, Jacqueline retrouve la parole. Wanda est étonnée de l’entendre se plaindre de l’existence.

– Pendant la guerre, tout était différent... Il s’était engagé dans la résistance, il risquait sa vie, je l’admirais... Quand il s’est réfugié chez cette Marie-Louise, j’aurais dû comprendre... Il est lâche et menteur... Je n’aurais pas dû lui pardonner... Même comme médecin, il ne vaut pas grand-chose : “Mal au ventre ? Ce n’est rien, tu as mangé quelque chose de mauvais !”

– Tu aurais dû demander à Henri de t’examiner.

– Il se met en colère pour des bêtises, il hurle, tu ne peux pas imaginer... Il a peut-être des excuses, avec la déportation, mais moi j’ai peur. Si je pouvais recommencer, je referais ma vie autrement. Je ne suis pas heureuse.

– Ne dis pas cela, Malvinka. Pense à tes trois enfants. Ils sont beaux, intelligents, doués, tout le monde te les envie. Moi, j’aurais tant voulu avoir un autre enfant après Charlie. Tout ce que j’ai réussi à faire, c’est une fausse-couche. Tu as un bel appartement. Personne ne sait arranger un dîner comme toi.

## Sinon vous êtes morte

### **Budapest.**

Henri Warner se moque de Pierre Berger.

– Et alors, ton Staline ? C’était un tyran comme les autres, après tout. Conforme au modèle standard. Les Soviétiques eux-mêmes le reconnaissent. À la réflexion, son régime sanguinaire n’avait rien à voir avec le véritable socialisme. En se prétendant “socialiste”, il diffamait ce système sublime, en quelque sorte. Avec la disparition du monstre, le socialisme réel peut enfin naître. Une bouffée d’air frais pour tous nos militants, qui croient derechef aux lendemains qui chantent.

– La presse de droite se réjouit, et toi avec, parce que les Soviétiques brûlent ce qu’ils ont adoré. N’empêche qu’il a vaincu Hitler, cet homme-là. Tu lui dois la vie.

En 1956, le peuple Hongrois réclame un peu de liberté. Le nouveau phare du prolétariat, Nikita Khrouchtchev, envoie ses chars à Budapest pour mater l’insurrection populaire. L’affaire est grave. Des voyous et des imbéciles, pilotés en sous-main par le grand capital, attaquent le siège du Parti, rue de Châteaudun. Armand Kassar téléphone à Jacques Greif.

– Je les vois en me penchant par la fenêtre. Il faut faire quelque chose.

– Bon, j’arrive.

Un obstacle se dresse sur son chemin.

– Tu as déjà fait assez de bêtises dans ta vie, lui dit Jacqueline. Il est temps que tu t’arrêtes.

– La Hongrie est pleine de fascistes. C’était une bonne alliée de l’Allemagne nazie. Khrouchtchev sait ce qu’il fait.

– Tu seras bien avancé si quelqu’un t’assomme. Tu es père de famille.

## 29 Un an dans la cheminée

### Les deux îles

Tounia Kassar ne sait pas combien de parents et d'amis elle a perdus. Elle n'a pas non plus compté les crânes déterrés dans la cour du consistoire à Płock. Maintenant, personne ne meurt plus. Ayant beaucoup travaillé pendant la guerre, la mort prend des vacances. Tounia se méfie quand même. Elle garde ses filles à la maison quand elles éternuent. Elle imagine des pneumonies, des tuberculoses, des leucémies. L'Éternel nous en préserve !

La mort finit par trouver le temps long. Elle décide de se remettre à l'ouvrage. Hé, Tounia, tu te souviens de moi ?

Jacqueline remarque un tableau dans l'appartement de la rue La Fayette.

– C'est nouveau ? J'ai l'impression que je connais ce pont.

– Le pont de la Tournelle, avec la statue de Sainte-Geneviève. Mon amie Simone Réti l'a peint. Sa sœur me l'a donné. Je ne t'ai pas dit ? Simone est morte.

– Elle était malade ?

– Elle s'est noyée. Elle aimait toujours peindre, tu sais. Elle étudiait à l'école du Louvre. Là elle a rencontré l'homme de sa vie.

– Il n'y avait pas un Hongrois ?

– Willy Bern. Ça, c'est quand nous l'avons connue gare d'Austerlitz. Il est parti en Afrique en 40. Il paraît qu'il est revenu avec Leclerc. Il n'est pas revenu dans la vie de Simone, en tout cas. Avec l'homme de l'école du Louvre, c'était le grand amour, mais impossible. Il était marié, et père d'un petit garçon. Il avait des idées modernes. Il lisait ce Sartre, tu sais. Il pensait que le mensonge et l'hypocrisie provoquent tous les malheurs du monde. Donc il annonce à sa femme qu'il en aime une autre. Elle n'a rien compris au monde moderne, cette pauvre femme, alors elle se suicide. Son mari se sent coupable. Au lieu de s'installer avec Simone dans le bel appartement de l'île Saint-Louis, il se suicide aussi.

– Simone s'est suicidée ?

– Attends. D'abord elle s'est enfermée chez elle. Pendant des années, j'étais la seule personne qu'elle acceptait de voir. Elle était très déprimée. Elle me disait : "Donne-moi une seule bonne raison de continuer à vivre." C'était à l'époque où j'étais enceinte d'Anne-Marie. J'ai proposé de lui offrir mon futur bébé. "Ça te donnera une raison de vivre." Elle avait été opérée, elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Regarde, dans le tableau,

## Sinon vous êtes morte

les gosses du marinier qui jouent sur la péniche. Il y a toujours des enfants dans ses tableaux.

– Tu lui aurais vraiment donné ton bébé ?

– La question ne s’est pas posée. Au lieu d’accepter mon cadeau, elle est devenue un peu la marraine d’Anne-Marie. Elle aimait aussi Isabelle. Au bout de quelques années, elle est sortie de sa dépression et de son appartement. Elle est partie en Bretagne. Elle prend le bateau pour visiter Belle-Isle. Sur le bateau, elle rencontre un jeune soldat, un habitant de l’île qui revient d’Algérie en permission. Il a vingt ans, elle cinquante-deux. Il l’emmène voir la grotte de l’Apothicaierie. On a retrouvé le sac de Simone et la veste du jeune homme. Les manches de la veste étaient retournées, comme s’il l’avait ôtée en vitesse. Simone a sans doute été emportée par une lame et il a essayé de la sauver.

– Ou elle s’est jetée dans la mer. On ne peut pas savoir.

– J’aime mieux penser que c’est un accident. Sinon, je m’en voudrais de ne pas l’avoir assez aimée, de l’avoir laissé mourir alors que je lui dois la vie.

### Le fluide glacé

Henri Warner hésite à signer la “convention” qui permet aux patients d’être remboursés par la Sécurité sociale. Il demande l’avis de Wanda.

– Je pratique des examens très longs, des interrogatoires complets, pour arriver dans la mesure du possible à un traitement précis, ciblé. Certains médecins couvrent toutes les possibilités avec des médicaments, tandis que je tâche de viser la cible. Je trouve qu’il y a une disproportion entre le tarif conventionnel et l’effort de diagnostic et de traitement en une séance que je fais. De plus, j’ai cette gêne, je me sens responsable, ambassadeur des juifs, je redoute, surtout dans ce quartier, d’être soupçonné de, comment dire, mercantilisme.

– Je crois que Jacques a signé.

– Lui, il travaillait chez Alajouanine, qui était le grand pontife à la Salpêtrière, et qui a pu lui donner la nomination de spécialiste. Alors que je n’aurais pas pu être gastro-entérologue : je n’avais ni assez de titres ni assez de relations. Et puis, il n’a peur de rien. C’est un débrouillard. Pas moi.

– Si tu te mettais à lui ressembler, je ne t’aimerais plus. Donc si tu as des scrupules, ne signe pas.

Sa clientèle cesse de s’agrandir. Les bourgeois d’Auteuil ne crachent pas sur les remboursements de la Sécurité sociale. Si les riches restent riches, c’est qu’ils surveillent leurs dépenses.

## Sinon vous êtes morte

Il lit les cours de psychologie de Wanda. Il assiste à des séminaires sur l'origine psychosomatique des maladies. Il interroge ses patients pour tenter de comprendre ce qui a pu provoquer leur souffrance. Les malades n'aiment pas ça. On insinue qu'ils sont responsables de leur mal ! Si c'était vrai, ils n'auraient pas besoin d'aller voir le médecin. Ils veulent une ordonnance, de préférence illisible.

Charlie est élève au lycée Jean-Baptiste Say. Il est souvent classé dans les cinq premiers, mais jamais premier. Quand il rapporte une mauvaise note à la maison, il dit :

– Oui, je sais, je ne suis pas comme Jean-Jacques et Noël.

En classe de troisième, il met du fluide glacial sur la chaise du premier de la classe, qui est aussi le préféré du professeur. Le premier de la classe bondit en glapissant, car il a les fesses fragiles. Charlie n'espère pas devenir chouchou à la place du chouchou, mais il compte accroître sa popularité auprès de ses camarades, qui est déjà grande. C'est un peu un chef de bande, un adolescent déluré qui se porte bien d'avoir été élevé dans un village. Le professeur menace de coller toute la classe si le coupable ne se dénonce pas. Quel chef enverrait ses admirateurs en colle ? Charlie se dénonce. Verdict : exclu pour trois jours. Wanda raconte l'affaire à Marie-Claire Cartier.

– Je ne connaissais pas ce fluide glacé. Ce n'est pas bien méchant, quand même. Je trouve la punition trop sévère.

– Bien sûr. Tu devrais en profiter pour l'enlever de Jean-Baptiste Say et l'inscrire à Janson de Sailly. Il est doué, il pourra préparer les grandes écoles.

– Guillemette va mieux ? Henri m'a dit qu'une primo-infection<sup>1</sup>, c'est devenu presque bénin. Avec les antibiotiques.

– Nous irons quand même à la montagne cet été pour qu'elle se remette complètement. Nos amis Grandidier louent dans un village en Suisse depuis des années. Vous pourriez venir aussi.

Les Warner ont l'habitude de passer leurs vacances à la mer en compagnie des Greif ou des Berger. Charlie peut bâtir des châteaux de sable avec ses copains Noël et Gillou, qui ont deux ans de plus et deux ans de moins que lui. Wanda interroge ses hommes au dîner.

– Nous sommes voisins et amis, mais c'est un autre milieu, malgré tout. Je ne sais pas ce que ça donnerait, un mois entier.

---

<sup>1</sup> Début de tuberculose. Après le traitement aux antibiotiques, on va respirer le bon air de la montagne pour aider le poumon à cicatriser.

## Sinon vous êtes morte

– La dernière fois que nous avons marché ensemble dans la montagne, remarque Henri, c'était dans les Carpates.

– Là où il y a des vampires ? demande Charlie.

– Nous n'avons pas vu de vampires. C'est là que nous nous sommes rencontrés, en quelque sorte. Je crois que nous pourrions répondre favorablement. Nous n'avons pas fréquenté beaucoup de Français, hmm, depuis le maire et le curé de La Chaussée.

Le village en Suisse s'appelle Champigny. Wanda a l'impression que Charlie n'arrive pas à retenir ce nom.

– Pourquoi tu dis Champignac ? C'est Champigny.

– Je sais, maman. Champignac, c'est un village dans Spirou.

– À ton âge, tu devrais arrêter de lire ces illustrés. Jacqueline m'a dit que Jean-Jacques emprunte trois gros livres à la bibliothèque tous les samedis.

Les Cartier ont trouvé un chalet pittoresque avec des balcons fleuris. Ils louent l'étage du dessus, les Warner celui du dessous, comme à Paris. Un matin, Wanda prépare le café dans sa cuisine du rez-de-chaussée, la fenêtre grande ouverte pour laisser entrer le bon air. Jean Cartier passe la tête et demande :

– Alors, comment tu as baisé cette nuit ?

Elle rougit. Henri et elle ont fini par adopter l'étrange lit à deux places des Français. Elle connaît le double sens du verbe baiser. Ah, mais tout de même. Ce Jean Cartier est un vrai Français, c'est-à-dire un parfait hédoniste. Il faut voir la joie avec laquelle il attaque un bon dîner ! Il boit même parfois plus que de raison. Wanda se sent soulagée, comme lorsque le professeur Lagache a révélé que l'on peut aimer et haïr en même temps. En France, on parle de sexe comme on parlerait de café.

Bronek Müller est rédacteur en chef d'un hebdomadaire politique. Il doit suivre fidèlement la ligne du Parti, tel un chien tenu en laisse. Il ne réclame pas la permission d'aller gambader dans la campagne, mais il respirerait mieux si ses maîtres voulaient bien desserrer son collier. Depuis la mort de Staline, en 1953, on sent comme la suggestion d'un parfum de liberté dans l'air... Et voilà que les chars russes écrasent l'espoir à Budapest. L'humeur est sombre dans les rédactions des journaux polonais. Pourtant, un soir, Bronek rentre à la maison tout joyeux.

– Danka ! Danka ! Devine ce que j'ai appris... Ils l'annoncent d-demain. Ils sont allés chercher Gomulka !

– Gomulka ? Mais il était encore en prison l'année dernière. Coupable de dérive droitière, de révisionnisme, etcetera.

## Sinon vous êtes morte

– Ils l’ont réhabilité ! Ils se d-disent qu’en réformant un peu le système, ils éviteront les émeutes anti-communistes à la hongroise. Nous p-pourrons enfin exercer notre métier de journalistes.

### **Mon cauchemar favori**

Armand Kassar examine les anciens militaires polonais avec beaucoup de rigueur et de savoir-faire, puis rédige des rapports bien clairs. Appréciant la qualité de son travail, le Centre de Réforme du ministère des Anciens combattants l’engage comme expert. Il décrit son nouveau job à Jacques Greif.

– Les Polonais, c’était une fois de temps en temps. Tandis que maintenant, ils m’ont donné un bureau. Je consulte trois fois par semaine. Je vois toutes sortes de gens : pas seulement des anciens combattants, mais aussi des jeunes qui ont été blessés au cours de leur service militaire.

– C’est rue de Bercy ? J’y suis déjà allé. Je touche une pension, parce que j’ai été blessé au cours d’une bataille sur la Marne en 1940. J’ai vu un expert, en effet. Un remblai s’est effondré, j’ai boité pendant quelques semaines. Pas grand-chose.

– Si tu y allais aujourd’hui, tu pourrais me montrer ta jambe. Écoute, je reconduis souvent en voiture un neuropsychiatre qui occupe le bureau à côté du mien. L’autre jour, il m’a dit : “Kassar, je vais bientôt partir à la retraite.” J’ai pensé à toi. Tu apprends avant tout le monde qu’une place se libère, tu postules le premier. C’est le secret de la réussite dans l’administration, à ce qu’on m’a dit.

– Ah, tiens. Tu sais que nous déménageons dans le septième. J’arrête la médecine générale pour exercer la neuropsychiatrie à plein temps. Au début, ce sera sûrement difficile. Je dois trouver des correspondants, des généralistes, qui m’envoient des clients. Un revenu régulier me permettrait de voir venir.

– Il y a autre chose, aussi. L’ambassade d’Allemagne cherche des experts.

– De Pologne.

– Non, non, je ne travaille plus pour l’ambassade de Pologne. Les Allemands ont promulgué des lois pour accorder des réparations aux juifs survivants. C’est pareil, il faut des médecins pour examiner les gens, pour évaluer les séquelles. Il peut y avoir des troubles physiologiques dus à la sous-alimentation dans les camps. Il y a du boulot pour un psychiatre, évidemment. Ils ont des angoisses, des phobies, des dépressions graves. Tu rêves du camp ?

– Ça m’arrive.

## Sinon vous êtes morte

– Dans mon cauchemar favori, je me retrouve au camp avec mon copain Weil. “Mais comment c’est possible, Weil ?” je lui demande. “Je croyais que j’étais sorti, et maintenant je suis revenu.” Il rit avec la bouche à moitié édentée que nous avons au Lager. “Tu as rêvé que tu étais sorti, Kassar. Nous ne sortirons jamais, tu le sais bien, ou alors, comme disent les kapos, par la cheminée.”

– Eh bien, dès je suis expert, je t’examine et je dis à l’ambassade d’Allemagne que tu mérites une bonne pension.

– Je t’en remercie par avance, mais j’ai le regret de te dire que je ne pourrai pas te rendre la pareille, parce que tu étais français. Les Allemands ne s’occupent que des étrangers. Il n’y a pas que les déportés. Jacqueline peut demander des réparations pour son séjour dans une prison de la Gestapo. Tounia a souffert énormément de savoir sa famille assassinée. Je peux dire qu’elle ne s’en est jamais remise. Elle vit dans une crainte permanente qu’il arrive quelque chose aux filles.

– S’ils doivent pensionner les juifs qui ont perdu des proches, c’est tout le monde.

– Il est certain que le peuple juif tout entier a souffert. Peut-être moins les juifs français. La France va quand même s’occuper un jour des déportés français, juifs comme toi ou non juifs comme Pierre Berger, ne serait-ce que pour éviter de paraître plus pingre que l’Allemagne.

Tounia court toute la journée, comme à l’époque où elle remplaçait le chef de service à l’hôpital. Un coup de main à Armand, un patient à recevoir, un tour dans la salle de bains-chambre noire, un cliché à interpréter, le ménage à refaire parce que la bonne est une incapable, les filles qui ne révisent pas leurs leçons. Armand voudrait se reposer un peu après le travail. Pourquoi Tounia et Isabelle crient-elles autant ? Un rien, un simple mot, déclenche une éruption de reproches et d’invectives.

Quand Isabelle est furieuse envers sa mère, elle hurle :

– Arrête de faire ton accent !

Cela n’a pas de sens, se dit Armand. Le monde n’a pas de sens. Dans la hutte de tôle avec les SS. Tu vois la bouteille, là-bas, à la lisière du bois, sac de merde ? Va la chercher.

Si Isabelle souffre parce que ses parents ne sont pas de bons éducateurs, alors Anne-Marie souffre doublement : ses parents l’élèvent mal et sa sœur la bat. Isabelle lui martèle la tête avec une chaussure, mais Anne-Marie n’ose pas se défendre.

Isabelle devient de plus en plus méchante, Anne-Marie de plus en plus grosse. À l’âge de neuf ans, elle est déclarée obèse par les autorités compétentes. Elle imite son père, qui engloutit tous les aliments comme un ogre. Chaque fois qu’il passe à côté du Frigidaire,

## Sinon vous êtes morte

il chipe de la nourriture. Dans un magasin d'alimentation, il veut tout acheter. L'après-midi, à la sortie du lycée, Anne-Marie tête un tube de lait concentré tout entier. Elle rêve que des Allemands la poursuivent avec leurs chiens. Elle court, elle court, mais les Allemands et les chiens se rapprochent. Elle se réfugie dans une immense pâtisserie où elle se met à manger des gâteaux sans prendre le temps de respirer. Ils ne doivent pas me trouver, ni me voir en train de manger tous ces gâteaux.

### La queue de cheval

Bernard Kohn refuse du monde rue de Rivoli. Il a fermé son cabinet volant d'Osny au bout de cinq ans. Violette s'installe à son compte comme avocate. Elle travaille dans le salon. Liliane étudie sur un petit bureau dans la chambre de ses parents. Le soir, elle dort sur un canapé dans la salle d'attente. En 1959, les voisins de palier s'en vont.

– Ils demandent dix millions pour la reprise du bail, annonce Bernard.

– Tu veux dire cent mille nouveaux francs<sup>1</sup>.

– Anciens ou nouveaux, c'est beaucoup d'argent, mais ça vaut le coup. Nous aurons dix pièces !

Violette appelle le syndic de l'immeuble et obtient l'autorisation de percer une porte. Elle sort du tribunal en courant pour assister à un rendez-vous de chantier, glisse sur les marches du palais, ne peut pas se relever. Le professeur Aboulker l'opère.

– Un disque est tombé dans le canal médullaire et a entamé la queue de cheval, lui explique-t-il.

– Maintenant que vous me l'avez dit en chinois, redites-le moi en français.

– C'est l'endroit où la moëlle épinière se divise, à la hauteur des vertèbres sacrées. Les nerfs partent de tous les côtés comme les poils d'une queue de cheval. Les jambes vont rester paralysées. Je vais faire apporter une chaise roulante.

– Je passerai le reste de ma vie en chaise roulante ?

– Nous allons tenter une rééducation, mais je n'ai pas beaucoup d'espoir.

Edmond, le frère de Violette, est médecin. Il examine les radios.

– Les nerfs sont morts. Il faut que tu renforces les muscles de tes bras.

Violette élabore son propre programme de rééducation. Le professeur Aboulker peut dire ce qu'il veut. Edmond n'y connaît rien. Elle passe des heures à la piscine tous les jours. Elle se bricole des chaussures lestées de plomb. Au bout de deux ans, elle gambade

---

<sup>1</sup> Selon l'Insee : 160 000 euros environ.

## Sinon vous êtes morte

et virevolte comme une ballerine. Personne ne pourrait deviner que j'ai été paralysée. Le professeur n'en croit pas ses yeux.

– C'est un miracle, dit-il. Un miracle de la volonté.

Liliane est élève de troisième au lycée Montaigne.

– Je ne veux pas aller au lycée Fénelon, dit-elle à ses parents un soir pendant le dîner.

– Pourquoi irais-tu au lycée Fénelon ? demande Bernard.

– Papa, tu ne m'écoutes jamais. Le lycée Montaigne s'arrête à la troisième. Les garçons continuent à Louis-le-Grand, les filles à Fénelon<sup>1</sup>.

– Et alors Fénelon ne te plaît pas ?

– Je veux arrêter mes études et m'inscrire à un cours de théâtre.

– Comment ? Il n'en est pas question. Passe ton bac d'abord.

– Ma décision est prise.

Violette devine que Bernard va se fâcher. C'est le moment de négocier, ou alors à quoi ça sert d'être avocate.

– Tu as raison de vouloir faire du théâtre, Liliane. C'est un métier magnifique et exaltant, comme tous les métiers artistiques d'ailleurs. Seulement réfléchis bien. Si tu interromps tes études maintenant, tu réduis ta liberté de choix. Suppose que le théâtre ne marche pas. Tu ne pourras plus choisir un autre métier, ou alors secrétaire ou vendeuse. Tandis que si tu poursuis tes études jusqu'au bac, tu pourras choisir de devenir comédienne ou avocate ou médecin.

– Avocate, je ne sais pas, mais médecin c'est impossible. Tu m'as dit que tu voulais étudier la médecine comme Edmond, mais que tu as dû renoncer parce que tu étais nulle en maths. Eh bien moi aussi, je suis nulle en maths. C'est héréditaire, on dirait.

– Mais non. Je n'ai pas pu redresser la barre à cause de la guerre. Nous sommes rentrés du Maroc, Paris venait d'être libéré, tout était sens dessus dessous. Toi, tu peux encore t'y mettre.

Liliane entre au lycée Fénelon. Violette trouve un vieux Polonais, un ancien professeur de mathématiques, qui lui donne des petits cours.

Edmond, l'oncle de Liliane, compte le directeur d'une école de théâtre parmi ses clients. Cet homme-là fait passer une audition à Liliane. Elle se trouve trop grosse et pas assez jolie, mais elle est vive et drôle. Elle a une nature. Elle est douée.

Au bout d'un an ou deux, elle renonce à devenir une grande actrice comique.

---

<sup>1</sup> Voir *Sans accent*. Les garçons et les filles fréquentaient des bâtiments séparés. Aujourd'hui, le lycée Montaigne est mixte et va jusqu'au baccalauréat.

## Sinon vous êtes morte

– Je me rends compte que ce n'est pas mon truc, dit-elle à ses parents.

### Escale à Paris

Gomulka a promis le bonheur au peuple polonais. Bientôt, chacun possèdera une grande maison et une automobile. Pour aider les citoyens à patienter, le gouvernement adopte une mesure simple et économique : il interdit aux journaux de publier de mauvaises nouvelles. Lassé d'espérer la liberté de la presse, Broniek Müller démissionne de son poste de rédacteur en chef. En 1958, il retourne à l'université. Il étudie l'histoire et l'économie de l'Afrique.

En 1962, l'université de Chicago lui offre une bourse de plusieurs milliers de dollars pour enseigner l'économie africaine pendant un an. Quand il rentre en Pologne après son année d'enseignement, il fait escale à Paris. Danka vient le rejoindre. Ils habitent dans le nouvel appartement des Greif, boulevard Saint-Germain. Jacqueline invite les Warner et les Berger à dîner.

– Pourquoi l'Afrique ? demande Pierre Berger.

– J'ai l'impression que le monde c-communiste est figé. Pendant ce temps, l'Afrique b-bouge. De nouveaux pays apparaissent au fur et à mesure que l'Angleterre et la France libèrent leurs colonies.

– En quatre ans, tu es devenu un spécialiste reconnu jusqu'en Amérique ! Fortiche.

– J'ai écrit une thèse de d-doctorat sur l'histoire sociale et économique de l'Afrique. Peut-être que p-personne d'autre ne l'avait fait.

Olivier, le troisième fils de Jacqueline, fascine Danka. Elle pourrait passer des heures à l'écouter jouer du piano.

– J'ai étudié le piano pendant des années quand j'étais petite, mais je ne suis jamais arrivée à ton niveau.

Elle envie Jacqueline.

– Tes deux grands sont des forts en maths et ton Olivier est un petit prodige. Je regrette tellement de ne pas avoir d'enfant, tu ne peux pas savoir.

– Pourquoi tu n'en as pas eu ?

– Pendant la guerre, il y avait les rafles, la résistance, etcetera. Juste après, la situation était trop incertaine. D'abord à Berlin, ensuite à Varsovie. Maintenant, c'est trop tard.

### Rue de Milan

Armand Kassar examine des centaines de juifs envoyés par l'ambassade d'Allemagne. Il ne peut pas s'empêcher de pleurer quand les pauvres gens lui racontent leurs malheurs.

## Sinon vous êtes morte

– Je me tiens dans la foule des badauds avec mon Moishelé. Il a six ans. Les SS emmènent ma femme et ma fille de trois ans. Que faire ? Je sais qu'ils assassinent les juifs. Cela ne servirait à rien de les rejoindre. J'espère que ma femme a caché le bébé quelque part dans la maison. Mais quand nous entrons, après le départ des Allemands, nous trouvons le bébé. Ils ont fracassé son crâne contre le mur. Ensuite, mon Moishelé est mort dans le ghetto. Mes parents et lui. Il n'y avait rien à manger. Ils ont perdu leur chair, peu à peu, comme des fruits qui se dessèchent, jusqu'au jour où la vie les a quittés. Quelqu'un m'a indiqué un passage secret dans une cave et je suis sorti du ghetto. On peut sortir, mais si les Allemands vous attrapent c'est la mort à coup sûr. Mon ancien associé m'a recueilli. Les Polonais ne sont pas tous des monstres. Il a aménagé une cachette dans la cheminée pour moi. C'est là que j'ai attendu la fin de la guerre.

– Vous avez passé combien de temps caché dans la cheminée ?

– Un an, docteur. Dans cette position.

– Un an recroquevillé, pas étonnant que vous ayez de l'arthrose.

Dans un seul cas, Armand conclut que des réparations ne se justifient pas. Les Allemands accordent toujours ce qu'il demande.

Ils ont mal au ventre, au dos, à la tête. Ils dorment mal, se fatiguent vite, sont angoissés et apathiques, se mettent en colère pour un rien. Alors qu'ils ne vivent plus que pour leurs enfants et reportent tous leurs espoirs sur eux, la peur de les perdre les empêche d'exprimer la moindre affection. Armand les envoie chez Jacques Greif pour une expertise psychiatrique.

Jacques est un expert objectif. Il ne pleure pas, lui. Il note : cauchemars, insomnie, dépression. Il est impatient : "Vous aviez rendez-vous à quatre heures ! Comment ça, pas trouvé ? Mais il y a une plaque !" Ces gens vivent à Paris depuis quinze ans, mais on dirait qu'ils ne sont jamais sortis de leur quartier. Pourquoi n'apprennent-ils pas à parler mieux le français ? Un entretien de dix minutes suffit à Jacques pour rédiger son rapport (que Jacqueline dactylographie). Cela convient aux Allemands de l'ambassade. Même si ce sont des jeunes gens à l'esprit ouvert, radicalement différents de leurs aînés, ils aiment bien ce qui est propre et net. L'abus de l'exagération et du pathos dévaluerait la parole des experts, chacun le comprend.

Armand ne peut pas s'expertiser lui-même pour évaluer les séquelles de sa déportation, donc c'est le Dr Wittgenstein qui l'examine.

– Kassar, Armand... Jacques Greif m'a parlé de toi. Tu lui as trouvé ce poste au ministère des anciens combattants. Il est très content.

– Et moi il m'a dit que son fils aîné est proche de ta fille.

## Sinon vous êtes morte

– Ils se voient de temps en temps. Je ne sais rien de plus. Et alors, mon ami, comment va la santé ?

– Je suis trop gros, mais ma mère était grosse. J’ai de l’hypertension et des douleurs dans le bras gauche, le cardiologue parle déjà d’angine de poitrine. Sans pouvoir dire si mon cœur s’est affaibli à Auschwitz, ou s’il s’épuise à alimenter toute cette masse. Mon ventre... À Dachau, j’ai autopsié des cadavres avec un collègue. Leur intestin était aussi fin que du papier à cigarette. Le mien aussi, je suppose. Après ça, je ne m’étonne pas d’avoir une digestion difficile. D’un autre côté, je mange trop et trop vite, ce qui peut expliquer mes douleurs.

– Je note ce que tu me dis, mais de toute façon, deux ans et demi à Auschwitz, tu as droit à la pension la plus élevée. En plus, l’ambassade t’aime bien. Tu es leur expert numéro un. Il me semble que je dois voir ta femme, aussi.

– Oui, la semaine prochaine.

Les arriérés de pension que Tounia et Armand reçoivent des Allemands constituent un beau petit magot. Tounia a mis pas mal d’argent de côté depuis qu’elle exerce la radiologie. Armand gagne de nouveau plus d’argent qu’elle. Les experts en dommages corporels diplômés, expérimentés et honnêtes sont peu nombreux. Les compagnies d’assurance s’adressent à lui quand des remboursements importants sont en jeu. Il examine des politiciens, des patrons, des vedettes de cinéma qui ont eu des accidents de voiture ou de tournage. Avec la garantie de la régularité des pensions et leurs revenus élevés, les Kassar peuvent emprunter une grosse somme à la banque. Ils achètent un immense appartement rue de Milan. C’est de l’autre côté du neuvième arrondissement, presque déjà dans le huitième – un quartier plus chic que le haut de la rue La Fayette.

Cette fois, Tounia engage un maître d’œuvre pour les travaux. Elle montre l’appartement à Jacqueline une fois qu’il est à peu près terminé.

– Ici, c’est le cabinet d’Armand et sa salle d’attente. Moi, j’ai ma propre salle d’attente. Ici, la salle de radiologie et là, regarde, une vraie chambre noire.

– Tu pourras prendre un bain à n’importe quelle heure.

– Il y a même deux salles de bains. Une pour nous et une pour les filles. Elles ont chacune leur chambre, bien sûr.

– La cuisine est tout au bout ? Tu vas passer beaucoup de temps dans le couloir.

– Cela me fera un peu d’exercice.

## Sinon vous êtes morte

### Elles ne lisent pas

Anne-Marie prend des leçons de danse. Elle est souple et suit bien le rythme. À la veille du grand gala, la vieille dame russe qui donne les cours la sépare des autres ballerines.

– Non, toi tu ne peux pas te mettre en tutu. Tu es trop grosse.

En 1962, à l'âge de quatorze ans, Anne-Marie demande à Tounia de la faire hospitaliser dans un service où l'on traite l'obésité.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, ma chérie ? Au milieu du deuxième trimestre ? La seconde, c'est une année importante. Attends au moins l'été.

– Non, maintenant. Ce corps, ce n'est plus possible, maman. Je ne le supporte plus. Tout le monde m'observe comme une bête curieuse. En classe, ils se moquent de moi. Les autres filles ont des copains.

Elle passe plusieurs semaines dans une chambre de l'hôpital Bretonneau, à absorber des extraits thyroïdiens, des diurétiques, des laxatifs, de l'huile de paraffine.

– Comment vas-tu, ma chérie ?

– Je ne grossirai plus jamais. Je n'aurai qu'à penser au goût collant de l'huile de paraffine.

Elle perd vingt-et-un kilos. Quand elle retourne au lycée, ses camarades découvrent qu'elle est très belle.

Jacqueline trouve que Tounia et Isabelle se font du mal, à se disputer constamment.

– Essaie de la mettre dans un internat, de l'éloigner de toi.

– Elle serait malheureuse. Ici, au moins, elle a une mère qui l'aime. Par moments, tout va bien. Elle est délicieuse. Ce n'est plus la même Isabelle. Souvent, c'est vrai, elle est odieuse. Elle comprend les choses de travers, elle répond de manière agressive sans raison. Tu sais, je l'observe depuis longtemps. Je ne crois pas que ce soit pathologique. Enfant difficile, ça existe.

– Anne-Marie est plus facile.

– Ça ne se compare pas. Elle a ses problèmes de poids, mais c'est une bonne fille. D'ailleurs elle plaît aux garçons, malgré son embonpoint. Elles pensent trop aux garçons, toutes les deux. Elles ne lisent pas. Elles regardent des sottises à la télévision, elles y passent toute la soirée. C'est une calamité, cette télévision. Alors que tes fils...

– On peut être cultivé et rater sa vie. Elles ne lisent pas et n'étudient pas, pourtant elles n'ont jamais redoublé. Cela prouve qu'elles ne sont pas si bêtes.

## Sinon vous êtes morte

– Pour Isabelle, je pense que les professeurs du lycée Lamartine se montrent indulgents. Plusieurs d’entre eux sont nos clients. Ils ont bien remarqué ses sautes d’humeur, tout de même. La professeur de français, une cliente d’Armand, nous a conseillé de la montrer à sa belle-sœur, qui est psychanalyste. Isabelle l’a déjà vue plusieurs fois.

– Et alors ? Qu’est-ce que ça donne ?

– Elle conseille d’entreprendre une véritable psychanalyse.

– Si tu vas chez une psychanalyste, elle te conseille une psychanalyse. Il faut bien qu’elle gagne sa vie.

– Elle nous assure qu’Isabelle n’est pas psychotique. Elle dit “caractérielle”.

En 1964, Isabelle passe son premier bac de justesse.

## 30 Droits et fiers

### Perdue dans un quartier inconnu

On m'appelle au secours : une demoiselle en détresse risque de rater son second bac. Je découvre le grand appartement de la rue de Milan. Tounia me demande mon avis après la première leçon.

- Dis-moi franchement ce que tu penses, Jean-Jacques.
- Si j'avais su, j'aurais apporté mes patins à roulettes pour les couloirs.
- Tu les apporteras la prochaine fois. Tu as le droit de sortir sans uniforme ?
- Nous laissons notre uniforme dans une sorte de vestiaire. Certains de mes camarades adorent se pavaner en uniforme dans les rues du quartier latin, bien sûr.
- Ce que je voulais te demander, c'est ce que tu penses du niveau d'Isabelle.
- Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle ne comprend pas mieux les mathématiques que mes autres élèves. Tu t'y prends un peu tard.
- Comme je t'ai dit, elle a raté son deuxième bac. Elle redouble sa classe de Sciences Ex<sup>1</sup>. Je ne voudrais pas qu'elle rate de nouveau. C'est dans trois mois. Ça ne fait pas assez ? Il faut juste qu'elle évite le zéro éliminatoire.
- Si tu m'avais appelé au premier trimestre, cela n'aurait pas changé grand-chose. Les mathématiques, c'est comme une grande ville, que des milliers de personnes ont mis des siècles à bâtir. Pour connaître cette ville, on commence par explorer les alentours de la place centrale ou de la gare, on emprunte les grandes avenues. Peu à peu, on se fait une idée du plan d'ensemble. Isabelle est perdue dans un quartier inconnu. Comment veux-tu qu'elle s'y retrouve ? Elle devrait tout reprendre depuis le début.
- Anne-Marie l'a rattrapée. Elle est en Sciences Ex aussi.
- Elle est bonne en maths ?
- Non, ce n'est pas fameux non plus. Elle peut rater son bac une fois et redoubler. Tandis qu'Isabelle, le lycée n'acceptera pas qu'elle triple. Les maths, c'est difficile pour les filles.
- C'est une idée que tu te fais. Tu connais le Dr Wittgenstein. Katia, sa fille, a fait maths sup et maths spé et maintenant elle est dans une grande école.

---

<sup>1</sup> Il existait trois sortes de terminales : Mathem pour les bons en maths, Philo pour les bons en français, et Sciences Ex pour les autres.

## Sinon vous êtes morte

– En Pologne, j'étais première dans toutes les matières sauf en maths. Tu sais qui m'a donné des leçons de maths ? Daniel Molkin. Il était notre témoin de mariage, avec Christiane. Que veux-tu dire, pour Isabelle, tout reprendre depuis le début ?

– Dès la sixième, ou encore avant.

– Vous étiez très doués, tous les trois. Vous étiez des cracks. Et en plus Jacqueline qui vous poussait.

– Olivier est peut-être un génie, mais Noël et moi, je ne crois pas que nous soyons plus doués que tout un chacun. Nous connaissons les coins et les recoins de cette ville dont je t'ai parlé, les mathématiques. Tu ne dirais pas qu'un vieux Parisien qui connaît sa ville est doué.

En bon communiste, Jacques Greif pense que les Kassar ne devraient pas avoir honte de voir leur fille devenir prolétaire – pendant que les fils et filles d'ouvrier escaladent l'échelle sociale.

– Si l'enfant n'est pas doué pour les études, dit-il, il peut exercer un métier manuel. Il n'y pas de mal à ça.

Il défend d'autant plus volontiers ce principe que la question ne se pose pas pour ses propres enfants.

### Comme mon oncle

Liliane Kohn passe son premier bac de justesse. Et ensuite ? Mathélem, n'y pensons même pas. Le bac philo, je n'y arriverais pas non plus. Aussi nulle en français qu'en maths. J'aurais dû prendre des petits cours de français. Elle s'inscrit en Sciences Ex. Je vais faire médecine comme mon oncle, c'est évident.

Liliane a le même âge qu'Anne-Marie Kassar, mais elles ne sont pas dans la même classe de Sciences Ex : Liliane à Fénelon, Anne-Marie (et Isabelle) à Lamartine.

Elle découvre vite qu'elle doit se mettre à travailler si elle veut obtenir son deuxième bac. Elle n'a pas l'habitude. Jusque-là, elle se contentait d'étudier juste assez pour éviter l'humiliation du redoublement. Personne ne lui a jamais dit qu'il fallait travailler. Ses parents ne lui donnaient pas les frères Greif en exemple, car les familles Kohn et Greif s'ignoraient. D'ailleurs les filles ne pouvaient pas aller à Polytechnique.

Bah, se dit-elle, si je rate mon bac ce n'est pas la fin du monde. Une deuxième année de Sciences Ex me fera beaucoup de bien.

Elle est presque étonnée de réussir son examen. Elle s'inscrit en année préparatoire de médecine à la faculté de Jussieu.

## Sinon vous êtes morte

– Et alors, le PCN ? lui demande son oncle.

– Le PCN ?

– Ça ne s'appelle plus comme ça ? Physique, chimie, sciences naturelles.

– Maintenant, c'est CPEM, certificat de préparation aux études médicales. Avant, c'était PCB, Physique, chimie, biologie. Je n'ai jamais entendu parler de PCN. Je suis tombée dans une bonne section, en tout cas. Le professeur de biochimie nous a donné une liste de trois cents questions qu'il faut apprendre par cœur et tu es sûr d'avoir ton certificat du premier coup. Pas besoin d'être intelligent ou fort en maths. Tu apprends par cœur bêtement, c'est tout.

Ayant obtenu son certificat, elle va dans le bureau du quai Saint-Bernard où l'on s'inscrit en faculté de médecine. L'employée qui l'accueille la trouve sympathique.

– Dites, ça ne vous intéresserait pas d'aller au Centre hospitalier universitaire Pitié-Salpêtrière ? C'est tout nouveau<sup>1</sup>, mais on en dit déjà beaucoup de bien.

– Je serais une pionnière ? Ah oui, ça me va. Où dois-je signer ?

Elle découvre une institution à taille humaine, des amphithéâtres pour deux cent cinquante étudiants au lieu de trois mille, une atmosphère de franche camaraderie, une sorte de cocon où les futurs médecins peuvent s'épanouir. Pas besoin de courir dans tout Paris : les cours et les travaux pratiques ont lieu sur place. Tous les petits malins qui ont décidé de devenir grands patrons se sont inscrits dans le nouvel établissement. Il y a au moins une autre jeune fille que l'ambition dne tourmente pas. Liliane et elle se lient d'amitié et décident de travailler ensemble.

### Les beaux gaillards

Wanda Warner s'est juré de ne jamais aller en Allemagne.

– Je ne veux pas non plus que tu achètes une voiture allemande, dit-elle à Henri.

– Je ne l'envisage nullement.

– Oui, mais je me demande si nous devons accepter leur argent. Je pensais que nous n'aurions plus aucun rapport avec eux.

– Tu te souviens de ce que disait l'empereur Vespasien à propos des pissotières : "L'argent n'a pas d'odeur." C'est une vérité profonde.

– D'habitude, tu refuses l'argent que tu n'as pas gagné à la sueur de ton front, de peur de ressembler au stéréotype du juif avide.

---

<sup>1</sup> Les CHU ont été créés en 1958. Le CHU Pitié-Salpêtrière a été fondé en 1964, quand on a regroupé les deux hôpitaux.

## Sinon vous êtes morte

– Ces “réparations”, comme ils disent, ne te rendront pas tes parents, ni le fils qui serait né à Montpellier si nous n’avions pas dû fuir à travers toute la France, mais je crois pouvoir affirmer que nous les avons gagnées avec notre sang et nos larmes. En tout cas, cela ne coûte rien de passer devant les experts, puisque ce sont nos amis.

Wanda passe devant les experts.

– J’ai l’impression qu’Armand augmente un peu la pension parce qu’il me connaît, et qu’ensuite Jacques la diminue pour la même raison.

Avec les arriérés de la pension de Jacqueline, les Greif ont acheté une maison abandonnée en Normandie et un petit studio à Saint-Raphaël, dans un immeuble tout neuf au bord de la mer. Ils prêtent la maison normande (que Jacqueline a rénovée en un tournemain) et le studio à leurs amis. Les Kassar, qui ont déjà remboursé les traites de leur grand appartement et gagnent bien leur vie, trouvent une maison de campagne près de Bonnières, à deux kilomètres de celle des Greif. Le Dr Wittgenstein achète un studio dans l’immeuble de Saint-Raphaël. Les Warner, après avoir longtemps hésité entre la Normandie et la Côte d’Azur, achètent un petit deux-pièces à Champigny. Ils y passent les vacances de Noël et d’été en compagnie des Cartier, qui ont acheté un appartement de leur côté. Les Berger vont aussi à Champigny, mais ils louent un studio. Charlie, Guillemette et Gillou skient ensemble en hiver, se promènent ensemble en été.

En 1963, Wanda et Henri écourtent leurs vacances d’été à Champigny. Dawidowicz, le diplomate israélien qui est devenu leur ami quand Henri l’a soigné, les invite à visiter son pays. Ils sont séduits dès qu’ils débarquent du bateau.

– Regarde, Henri, ces jeunes... Comme ils sont grands ! Et droits et fiers ! Tu te souviens des juifs de Pologne, si humbles et craintifs...

Quand Wanda revient à Paris, elle dit son admiration des Israéliens à Bernard Kohn.

– Mais alors, tu ne m’as jamais écouté quand je t’ai raconté nos voyages ! Combien de fois nous sommes allés là-bas, Violette ?

– Quatre fois.

– Ce n’est pas pareil de le voir soi-même.

Ce voyage donne des regrets à Henri.

– Si j’avais été moins bête... Nous aurions dû accepter, quand mon père voulait partir. Nous aurions construit cette nation. Mes parents et ma sœur seraient peut-être encore vivants.

La guerre des six jours les bouleverse. Les beaux gaillards qu’ils ont vus et admirés en Israël montrent de quoi ils sont capables. On ne dira plus jamais que les juifs sont lâches et qu’ils se laissent tuer comme des moutons !

## Sinon vous êtes morte

Les Berger ne sont plus communistes, mais ils ont quand même le droit de penser la même chose que le Parti : cette agression néo-colonialiste a pour but de dérober encore un peu plus de territoire aux arabes. Comme à l'époque des blouses blanches ou de Budapest, les amis se disputent, crient, pleurent, mais ne rompent pas.

Nos enfants ne comprennent pas cette relation presque familiale qui nous unit, se dit Wanda. Les liens noués entre Charlie et Gillou sont récents et fragiles. Les deux garçons n'ont pas lutté ensemble contre les boches et les collabos. Charlie, qui vient de séjourner en Israël pour la première fois de sa vie – et de se sentir juif pour la première fois de sa vie – admire les Israéliens.

– En six jours ! Les Égyptiens se sont déchaussés pour s'enfuir plus vite. Le désert du Sinaï est parsemé de godasses !

– Tu plaisantes ? La seule chose formidable à propos des Israéliens, c'est leur cynisme. Ils attaquent froidement en prétendant se défendre ! C'est un crime avec préméditation.

Les deux copains se brouillent à tout jamais.

Charlie a dix-neuf ans. Il est entré au petit lycée Janson de Sailly au milieu de l'année de troisième, après l'affaire du fluide glacial. Un coup de chance, cette affaire, en fin de compte. Dès l'année de seconde, il a réussi à devenir le roi de la classe en imitant le professeur de maths. Il l'imitait même à son nez et à sa barbe quand il passait au tableau.

Il était bon élève. Un autre professeur de maths, celui de mathélem, a jugé qu'il pouvait passer en classe de mathématiques supérieures. Charlie hésitait. Il se demandait s'il ne préférerait pas étudier la médecine. Il a demandé l'avis du professeur de maths.

– Mais enfin, Warner, vous n'y pensez pas. Quand on a la chance d'être pris en maths sup, on y va.

Il a interrogé aussi son père, bien sûr. Henri espérait que son fils le dépasserait.

– La médecine, c'est un métier pour les crétins, lui a-t-il dit.

Charlie est maintenant élève de Maths Spé au lycée Janson. Il ne prétend pas égaler les frères Greif, qui ont fait Polytechnique. Il voit Noël de temps en temps. Noël l'invite justement à son mariage. Cet événement rend Wanda mélancolique.

– Quand je pense aux enfants de nos amis, je vois des marmots qui font des pâtés de sable sur la plage. Et maintenant, en voilà déjà un qui se marie.

Les Berger, les Kassar et de nombreuses autres personnes assistent à la fête de mariage, dans la maison des X.

Noël interroge Charlie sur ses projets d'avenir.

– À quels concours tu te présentes ?

– Sup'Élec, Mines, Ponts et Centrale.

## Sinon vous êtes morte

- Pourquoi pas l’X ?
  - Trop difficile.
  - C’est risqué de présenter des concours faciles. Si tu es reçu, tu ne sauras pas quoi faire.
  - Tiens, si je suis reçu dans une école, j’y vais.
  - C’est dommage. Tu ferais mieux de faire cinq demis<sup>1</sup>. Tu pourrais réussir Polytechnique. Il suffit de travailler.
  - Je ne suis pas à la hauteur. Ce serait péter plus haut que mon cul. Et puis j’en ai marre de passer ma vie fourré dans les maths. J’ai envie de sortir, de danser, de m’amuser. Si je ne le fais pas maintenant, quand est-ce que je le ferai ? À soixante-dix ans ?
  - Tu le feras un an plus tard, quand tu seras élève à l’X.
- Charlie est reçu à Centrale.
- Noël interroge aussi Gillou Berger. Il a dix-sept ans. Il prépare le baccalauréat au lycée Louis-le-Grand, comme Noël et moi l’avons fait.
- Et ensuite, tu vas en Maths Sup ?
  - Non. Je me suis inscrit à Sciences Po.

### Un appartement à Jérusalem

Un courant nationaliste se développe dans le parti communiste polonais. Les partisans du général Moczar accusent Gomulka de ne pas servir les intérêts de la Pologne, d’être manipulé par “l’Internationale Sioniste”, etc. Gomulka veut montrer à son rival qu’il peut être aussi “antisioniste” que lui.

– On ne peut pas avoir deux patries, déclare-t-il. Si les camarades juifs se sentent plus proches d’Israël que de la Pologne, qu’ils partent en Israël.

La presse polonaise critique Israël avec virulence après la guerre des six jours. Dans le journal de Danka, un secrétaire de rédaction refuse de publier un article antisémite. La direction le renvoie aussitôt. Danka se joint à la protestation d’autres journalistes. On les renvoie aussi.

Bronek devine que de gros nuages s’amoncellent à l’horizon.

- Il faut p-partir le plus vite possible, Danka.
- Des millions de gens voudraient quitter le pays. On ne part pas si facilement.
- Ils accordent une p-permission spéciale aux juifs. Nous pouvons émigrer à condition de d-demander un visa pour Israël.

---

<sup>1</sup> On a le droit de se présenter deux fois aux concours. On appelle “trois demis” les élèves qui en sont à leur première Maths Spé, “cinq demis” ceux qui redoublent.

## Sinon vous êtes morte

– Tu sais bien pourquoi. Ils démontrent ainsi le prétendu complot sioniste. Regardez, ils filent tous dans leur patrie d'élection !

– Nous n'avons p-pas le choix.

– Nous n'avons jamais aimé les sionistes. Et maintenant, nous allons habiter chez eux ?

– Ce n'est qu'une p-première étape. Ensuite, nous verrons. Nous pourrions partir ailleurs.

– Les Polonais qui ne peuvent pas émigrer vont devenir encore plus antisémites. Ils diront : "Une fois de plus, les juifs s'en sortent mieux que les autres."

– Comme dans la b-blague.

– Quelle blague ?

– Tu sais, à Moscou, la queue devant la b-boucherie. On attend une grosse livraison de viande. Un commissaire p-politique arrive dans une énorme voiture. "Camarades, j'ai une mauvaise nouvelle. Il y a moins de viande que prévu. Nous prions donc les c-camarades juifs de rentrer chez eux." Quelques personnes quittent la queue. Au bout d'un moment, le commissaire revient. "Camarades, j'apprends que la quantité de viande sera très restreinte. La livraison est donc réservée aux membres du p-parti." Des dizaines de p-personnes s'en vont en grommelant. Une demi-heure plus tard, nouvelle apparition du commissaire politique. "Je suis navré, c-camarades. Le service de planification vient d'annuler la livraison. Vous pouvez rentrer chez vous." La q-queue se disperse. Les gens murmurent : "Comme d'habitude, les juifs s'en tirent mieux que tout le monde."

Danka et Bronek émigrent en Israël. Un appartement les attend à Jérusalem. Comme tous les nouveaux immigrants, ils découvrent un réfrigérateur rempli de nourriture. Le gouvernement crée une chaire d'économie africaine pour Bronek à l'université. On lui accorde une dispense spéciale lui permettant d'enseigner en anglais. Pourtant, Danka et Bronek ne pensent qu'à une chose : partir ailleurs.

L'université de Chicago invite Bronek à venir enseigner. Quand ils vont demander leur visa à l'ambassade des États-Unis, ils doivent répondre à une série de questions. L'une d'elles les rend perplexes : "Avez-vous appartenu au Parti Communiste ?"

Bronek se souvient d'une situation analogue à Montpellier.

– Quand les nazis nous ont d-demandé si nous étions juifs, nous avons répondu non.

– Tu ne peux pas comparer. Les nazis voulaient nous tuer, il était donc légitime de leur mentir. Cette fois, nous devons dire la vérité. Les Américains sont capables de comprendre.

## Sinon vous êtes morte

Les Américains ne comprennent pas. Ils refusent d'accorder le visa. Le consul laisse entendre à Danka et Bronek qu'ils auraient dû contourner l'obstacle.

– Vous n'étiez pas *vraiment* communistes. Vous vous êtes inscrits au Parti contraints et forcés, puisque c'était obligatoire. Vous ne l'étiez pas en votre âme et conscience.

Ils ne peuvent pas non plus aller en France, à cause de cette stupide histoire d'expulsion. Vingt ans après, ils sont toujours interdits de séjour.

Bien obligés de rester en Israël.

– Tu sais, Bronek, nous aurions dû partir en Amérique en 40, quand tes cousins nous ont envoyé l'argent. Là-bas, j'aurais peut-être eu des enfants. Je serais déjà grand-mère.

### Ma chienne et ma chérie

Ayant raté le baccalauréat en 1966, Anne-Marie redouble sa classe de Sciences Ex. L'ayant re-raté, Isabelle le prépare pour la troisième fois, par correspondance.

Isabelle rencontre Grégoire aux sports d'hiver. C'est un juif d'Afrique du Nord qui étudie la médecine. Elle s'enferme avec lui dans sa chambre rue de Milan et lui raconte son enfance difficile.

– Mes parents ne sont pas normaux. Mon père est devenu fou à Auschwitz. Quand il se met en colère, tout le monde tremble. Il ne se contrôle plus. Il pourrait tuer quelqu'un. Ma mère ne m'a jamais aimée. Elle est assez hypocrite pour prétendre le contraire. Tu sais ce qu'elle a fait ? J'avais adopté un petit chat ; elle l'a mis dans un sac avec une pierre et jeté dans la Seine. Ils ne comprennent rien.

Jean-Philippe, qui habite deux étages au-dessus des Kassar, est amoureux d'Anne-Marie. Il sonne chez elle chaque fois qu'il va promener Babette, sa petite chienne.

– Tu viens ? Je sors ma chienne et ma chérie.

– Je te remercie pour la comparaison. Je remarque que tu places la chienne en premier. Je dois réviser mon bac.

– Ça te fera du bien, un peu d'exercice. Tu as besoin de te détendre.

– Bon, d'accord.

– Le bac, tu t'en moques. Regarde, moi je l'ai pas, je m'en porte pas plus mal. Mais j'ai réussi mon permis de conduire du premier coup, au moins ça sert à quelque chose. Maman m'a promis de m'acheter une voiture. J'hésite entre une Alfa Giulietta et une MGB GT.

Il ne parle que de voitures et de sa collection d'armes. C'est un parfait imbécile. Anne-Marie ressent pour lui une attirance un peu trouble, dans laquelle se mêlent amertume et

## Sinon vous êtes morte

gratitude. C'est le seul qui ne se détourne pas de moi. Elle pèse de nouveau plus de quatre-vingts kilos.

Les deux sœurs sont reçues au baccalauréat en juin 1967, et même avec mention toutes les deux. Isabelle sent qu'elle a eu beaucoup de chance. Prudente, elle décide d'étudier l'orthophonie. Anne-Marie n'hésite pas à s'inscrire en médecine pour succéder à ses parents.

Jean-Philippe doit roder sa MGB GT toute neuve. En juillet 1967, il emmène Anne-Marie et Isabelle en vacances dans le Loiret.

– Tu n'es pas trop serrée, derrière, Isabelle ?

– La banquette est juste assez grande pour Babette. Si je dois rester longtemps pliée comme ça, je vais avoir des courbatures. Où est-il, ton château ? C'est vraiment un château ? Tu es riche ?

– À Beaune-la-Rolande, entre Orléans et Montargis. C'est un petit château. Il date du XVIII<sup>ème</sup> siècle, quand même.

De plus en plus amoureux, Jean-Philippe offre son cœur et son château à Anne-Marie.

– Il te plaît ? Je suis fils unique. Un jour, il sera à moi. Si nous nous marions, il t'appartiendra aussi.

– Je n'ai pas l'intention de me marier tout de suite. Je veux d'abord étudier la médecine.

– Tu seras docteur et moi garagiste.

Les parfums des champs et des bois montent à la tête de Babette. Elle court, elle danse, elle bondit, elle tombe. Grégoire, qui achève sa quatrième année de médecine, est venu passer quelques jours avec Isabelle. Il examine la pauvre bête.

– C'est une attaque cérébrale, je crois. Il faut l'emmener chez le vétérinaire.

L'homme de l'art confirme le diagnostic.

– Elle menait une vie sédentaire et avait de l'hypertension. Il faut la piquer. Je suis désolé.

Jean-François, Anne-Marie, Grégoire et Isabelle enterrent Babette dans le jardin du château.

### Des soldats dans la maison

Au mois d'août, Isabelle séjourne avec ses parents dans la maison de Bonnières. Un beau jour, comme ça, elle refuse de descendre de sa chambre. Tounia l'appelle.

## Sinon vous êtes morte

– À table ! Ça refroidit !

Elle ne descend pas. Tounia monte voir.

– Maman, j’ai peur. Il y a des soldats dans la maison. Il y a la guerre.

– Des soldats ? Mais non. Viens avec moi.

Tounia lui fait visiter la maison de la cave au grenier. Elle ouvre tous les placards. Pas le moindre soldat.

Isabelle reste deux jours dans sa chambre. Armand tente de rassurer Tounia.

– C’est ce qu’on appelle une bouffée délirante. Nous ne devons pas en tirer une conclusion hâtive.

– Quelle autre conclusion pouvons-nous en tirer ?

– Eh bien, avec son caractère fragile et tourmenté, il y a d’abord la tension de la préparation du bac, ensuite le contrecoup de la crainte qu’elle pouvait avoir de le rater une troisième fois. Tout cela peut provoquer une crise d’angoisse. Cela reste d’ordre névrotique et non psychotique. Les phénomènes psychiques sont souvent exacerbés, chez les adolescentes, par des poussées hormonales.

– Peut-être. Elle parlait de soldats... Elle regarde toutes ces images de la guerre du Vietnam, au journal télévisé, et je vois bien qu’elle est bouleversée, que son visage se crispe. Anne-Marie ne réagit pas du tout de cette manière. Mais je pense aussi à mon frère qui est mort en Palestine, qui était psychotique, tu te souviens. Et toi, ton oncle, à New York.

– On n’a jamais vraiment su. Il s’est suicidé.

– Cela ferait une double hérédité, tu vois.

– Quelque chose peut filtrer, je suppose, une prédisposition. Elle aurait tiré un mauvais numéro. Espérons que ce n’est pas le cas, que ce n’était qu’une fausse alerte.

Comme Isabelle ne paraît pas bien remise, Grégoire l’accompagne à son premier cours en faculté. Un quart d’heure après le début du cours, Isabelle se met à trembler, à pleurer, à prononcer des paroles incohérentes, et finit par perdre connaissance. Grégoire, très inquiet, la reconduit en taxi chez ses parents. Elle rit, elle pleure, elle crie.

Anne-Marie effectue un stage dans un journal en attendant la rentrée de la faculté de médecine. Quand elle revient à la maison, elle a l’impression que dix années se sont écoulées depuis le matin, comme dans un conte de fées. Ses parents ressemblent à deux vieillards.

– Que se passe-t-il ? C’est Isabelle ?

– Une nouvelle crise. À la faculté. Nous avons appelé Jacques Greif.

## Sinon vous êtes morte

Anne-Marie trouve sa sœur assise sur son lit, une couverture sur le dos comme un chef sioux, immobile et muette, le regard vide.

Quand Jacques arrive rue de Milan, Isabelle s'est de nouveau mise à marmonner, à rire et à crier. Jacques lui donne une bonne paire de claques. Tounia et Armand sursautent comme s'ils l'avaient reçue eux-mêmes.

– C'est une crise d'hystérie, visiblement.

– Euh, il y a une composante hystérique, mais aussi autre chose. Le mois dernier, à Bonnières, elle a cru la maison envahie par des soldats.

– Je vais lui donner quelque chose pour la calmer et l'endormir. Nous verrons demain matin.

Il sort une seringue et un flacon de sa trousse.

– Des barbituriques ?

– Non, c'est du Valium, une nouvelle molécule. C'est aussi efficace que les barbituriques, mais moins dangereux.

Il s'approche d'Isabelle avec sa seringue et un coton imbibé d'alcool. Armand la maintient car elle est agitée.

– Vous voulez me piquer comme Babette, dit-elle.

Isabelle s'endort, Jacques s'en va. Tounia prépare une omelette pour Anne-Marie et Armand.

– Et toi, tu ne manges pas ?

– Après ce qui s'est passé, je n'ai pas faim. Quand il l'a giflée, ça m'a secouée, ça m'a fait mal. Quelle brute.

– C'est le traitement pour une crise d'hystérie, tu ne peux rien lui reprocher.

– Il l'a frappée pour rien. Il y a autre chose que l'hystérie, tu le sais bien.

– Il a peut-être décidé un peu vite... Wittgenstein dit que c'est le roi de l'expertise express. Mais je me suis demandé, quand il l'a fait, s'il ne voulait pas nous rassurer. Je t'ai raconté comment j'ai assommé un camarade, à Auschwitz, pour lui sauver la vie. Jacques l'a giflée pour atténuer notre peine : "Ne vous inquiétez pas, c'est seulement un peu d'hystérie."

– Je t'ai épousé parce que tu as bon cœur, mais je trouve que ton indulgence tient de la dérobade. Nous devons regarder la réalité en face. C'est-à-dire, pour commencer, aller voir un vrai psychiatre.

– Jacques n'est pas un vrai psychiatre ?

## Sinon vous êtes morte

– Tu sais bien qu’il a d’abord été pianiste. Quand il a étudié la médecine, il a pris goût à la neurologie, et la psychiatrie vient avec par-dessus le marché. Il ne croit pas à la psychiatrie, et encore moins à la psychanalyse. Demande à Jacqueline.

### En revenant du Japon

Le 3 octobre 1967, je vais rue de Bercy, au Centre de Réforme du ministère des Anciens Combattants.

– Bonjour, Armand.

– Tiens, Jean-Jacques. J’ai vu ton nom sur le cahier de rendez-vous, je me suis demandé si c’était bien toi. Voyons... Ah, tu dois passer devant le conseil de réforme. Ton dossier dit que tu as mal au dos.

– Je t’ai apporté les radios. Après l’école, il y a une année de service militaire. Ils m’ont mis en congé au début de l’année en attendant le conseil de réforme. Ils m’ont dit que cela prendrait longtemps. J’ai passé la moitié de l’année à peindre, et puis je suis parti en Inde et au Japon.

– Cela a pris si longtemps que tu as fini ton service.

– Avant-hier, juste quand je suis rentré à Paris. J’ai pris un bateau de Yokohama à Nakhodka, près de Vladivostok, un train de Nakhodka à Khabarovsk, un avion de Khabarovsk à Moscou, et encore un train de Moscou à Paris. J’ai traversé la Pologne !

– Tu as le droit de voyager si loin pendant ton service militaire ?

– Je te l’ai dit, mais tu n’as pas besoin de le répéter.

– Si ton service est fini, ils ne vont pas te réformer. Il faudrait remplir toute une paperasse. Tu vas devenir officier de réserve et c’est tout. Montre-moi ces radios.

– Ils ont dit que j’avais un Scheuermann.

– C’est une sorte de problème de croissance. Regarde, on voit une irrégularité sur la vertèbre, ici, dans la première radio. Dans la deuxième, ça s’est arrangé tout seul. Tu ne vas pas accuser l’armée d’avoir provoqué ce souci, donc je ne peux pas te donner de pension. Il ne t’est rien arrivé d’autre pendant ton service ?

– Au début de mon séjour à l’école, ils nous ont emmenés dans un stade pour jouer au football. Un adjudant m’a fauché dans la surface de réparation juste au moment où j’allais marquer un but. J’ai eu un épanchement au genou droit et j’ai passé trois semaines dans le plâtre.

– Je vais examiner ton genou. Tu vois, j’utilise un mètre-ruban de couturière, un outil très simple et très utile dans mon métier. Je mesure la circonférence de ta jambe à la hauteur de ton genou gauche, puis de ton genou droit. Oui, il y a un petit demi-centimètre

## Sinon vous êtes morte

de différence. Je vais te donner une pension de dix pour cent. Cela représente quelques dizaines de francs par mois, presque rien. Plus tard, si tu as des douleurs au genou, des rhumatismes, tu pourras revenir et faire augmenter ta pension. Ce qui est curieux, tu vois, c'est que ton père reçoit une pension élevée pour une blessure au genou.

– Il ne m'a jamais dit qu'il avait mal au genou.

– Il est pensionné plutôt pour sa bravoure que pour sa blessure. Il a sauvé des vies sur le champ de bataille en mai quarante. Ils lui ont donné la Croix de guerre.

– Tu ne peux pas comparer mon genou de tire-au-flanc à son genou de héros. Il m'a dit que tu l'as appelé en consultation pour Isabelle. Comment va-t-elle ?

– Elle est hospitalisée dans un établissement psychiatrique à Rueil. C'est une période d'observation. On ne sait pas encore s'il faut qualifier son état de névrose, un défaut dans un coin du psychisme que l'on peut traiter par la psychanalyse, ou de psychose, un trouble profond de la structure même du psychisme. Le psychiatre de Rueil a déjà prononcé le mot de schizophrénie. Un traitement chimiothérapique permet de contrôler cette maladie dans une certaine mesure. Il y a des rémissions et des rechutes. La guérison complète n'est pas impossible, mais tout de même rare. Tounia est très affectée par cette histoire. Moi, tu vois, je prends la vie avec une sorte d'indifférence. Ton père aussi, Garbarz, Feigenbaum, tous ceux qui sont revenus du camp. Tu connais l'étymologie du mot schizophrénie ?

– Une scission de la personnalité, non ?

– C'est ça. Eh bien, nous autres, avec notre numéro sur le bras, nous vivons une double-vie. Une partie de moi se tient ici dans ce bureau, une autre partie est restée là-bas. La première crise d'Isabelle, c'était chez nous à la campagne, elle a cru que des soldats avaient envahi la maison. Moi aussi, je crois parfois entendre des soldats dans la maison... Je ne peux pas m'empêcher de considérer ce monde-ci comme une illusion. Le vrai monde, la véritable condition humaine, l'homme sans ses oripeaux et ses machines, je les ai vus à Auschwitz. J'ai vécu une première vie, que la guerre a mise au placard. Je l'en ai ressortie en 1945, un peu fanée et défraîchie, je l'ai remise en service. C'est la vie terne de tout le monde, celle que l'on tente de façonner soi-même. Celle qui passe si vite que l'on ne sait pas, quand on se retourne pour voir, où les mois et les années ont disparu. L'autre vie, sur laquelle nous n'exercions aucun contrôle, un long cauchemar, c'était pourtant la vraie vie, si intense que son souvenir ne s'estompe pas. Je ferme les yeux, je vois les SS et les wagons et les kapos comme si c'était hier. À Auschwitz, chacun comprend quel est le but de l'existence, que les philosophes recherchent depuis des siècles : c'est de survivre jusqu'à demain. Eh bien ce beau savoir ne me sert à rien, parce

## Sinon vous êtes morte

que je suis devenu une statue de sel. Mon séjour au camp a bloqué ma capacité à évoluer. J'ai peut-être transmis à Isabelle, malgré moi, ce dédoublement de la vision et de la personnalité, cette impossibilité d'évoluer. Elle aussi, elle fuit ce monde-ci et s'évade dans un autre monde.

– Mon père parlait de la chambre à gaz et du reste devant moi quand j'étais petit. J'ai toujours eu l'impression que j'avais fabriqué un Auschwitz en miniature dans un coin de mon cerveau à partir de ses récits. Mais je le maintiens à distance, je l'empêche de s'étaler. Isabelle a peut-être un caractère fragile, tourmenté, spécialement sensible aux horreurs du monde.

– Tounia pense à d'autres sortes de transmission. Son frère est mort psychotique, un de mes oncles en Amérique peut-être aussi. Bien sûr, dans ces maladies, il y a souvent une part d'inné et une part d'acquis. On le suppose. Après la guerre, Tounia est retournée dans notre ville en Pologne. Elle est arrivée par hasard au moment où l'on déterrait des juifs assassinés par les Allemands, jetés dans une fosse commune. Elle a pensé à ses parents, à ses amis. Elle a subi ce jour-là un choc émotionnel terrible, qui a secoué tout son organisme. Elle l'ignorait, mais elle était enceinte d'Isabelle. Un embryon ressent peut-être, dans une certaine mesure, l'angoisse de sa mère. On ne sait rien. De mon côté, ces années que j'ai passées au camp ont dégradé toutes mes fonctions, sans doute en particulier ma fonction reproductrice, mes gonades, mes chromosomes. J'ai hésité avant de prendre cette grave décision, de devenir père, de fonder une famille. Nous avons beaucoup discuté. J'allais offrir à mes enfants le cadeau de la vie. Je craignais d'offrir un cadeau empoisonné. Tounia m'a convaincu que nous avons le devoir de remplacer tous ces enfants morts là-bas, mes neveux et nièces, les siens. Pour déjouer les plans des nazis.

– Isabelle est une personne en chair et en os qui souffre dans un hôpital, nous ne connaissons pas vraiment les causes et les mécanismes de sa maladie. Tu proposes des hypothèses qui s'appliquent à une sorte de version symbolique de ta fille. Tu viens de décrire un autre dédoublement de sa personnalité, par exemple. Elle est à la fois ta fille et le fantôme de tes nièces et neveux.

– C'est vrai. Tounia l'a nommée Isabelle en souvenir de sa nièce Ilsa, qui écrivait des poèmes. Et Anne-Marie porte les noms des sœurs assassinées de Tounia, Marysia et Aniela.

– J'imagine que beaucoup d'enfants de juifs polonais remplacent des personnes disparues.

– Tu veux dire, toi aussi.

## Sinon vous êtes morte

– J’ai bénéficié des démarches que mon père avait accomplies avant-guerre pour son neveu, un fort en maths là-bas en Pologne. Mon père espérait qu’il viendrait à Paris et entrerait à l’école Polytechnique comme élève étranger. Il s’était renseigné sur les classes préparatoires aux grandes écoles. Le neveu a disparu, comme tout le monde. Mon père nous a inscrits au lycée Montaigne, Noël et moi, sachant que les élèves de Montaigne allaient ensuite à Louis-le-Grand, où se trouvent les meilleures classes préparatoires. J’ai suivi le chemin tracé pour le neveu.

### Un kilo de pommes de terre

Anne-Marie commence ses études de médecine. Elle travaille tellement qu’elle n’a pas le temps de penser à sa sœur enfermée chez les fous. Les étudiants disent que le professeur de biophysique médicale est fou. Une façon de parler. Rien à voir. Il se prend seulement pour Napoléon. Le plaisir de nous terroriser et de nous menacer.

– Ceux qui n’ont pas la moyenne à tous les contrôles de connaissance du premier trimestre ne seront pas autorisés à passer l’examen de fin d’année.

Avant chaque contrôle de connaissance, elle passe une partie de la nuit à réviser ses cours. L’angoisse lui brouille les idées. Si je rate, c’est l’échec complet pour mes parents. Une sœur après l’autre. Elle trouve un remède qui dissipe le voile d’angoisse : elle mange une livre de pommes de terre à l’eau avec une motte de beurre. Elle est si grosse qu’elle tient à peine debout. Elle tombe et s’ouvre le genou. J’en ai marre, j’arrête.

Elle consulte un endocrinologue à l’hôpital de la Pitié. Il propose de l’hospitaliser six semaines dans son service. À l’hôpital comme ma sœur. Elle maigrit plus facilement que la première fois, sans recours aux médicaments. Quinze kilos.

– L’année scolaire est foutue, mais ça m’est égal, dit-elle à ses parents.

– Tu reprendras l’année prochaine.

– Ptêt ben qu’oui, ptêt ben qu’non. En attendant, j’ai envie de partir. J’ai une tante en Israël, non ?

– Mais oui, ma sœur Franka. C’est une excellente idée. Elle sera très heureuse de t’avoir chez elle. Elle est pharmacienne à Tel Aviv. Nous nous écrivons. Je lui donne de tes nouvelles.

– Je verrai à quoi ressemble le pays des juifs.

## 31 Mariages

### Aigue-marine

Nicole, une ancienne petite amie de Charlie Warner qu'il voit encore de temps en temps, l'invite à la pendaison de crémaillère de son premier appartement. Elle lui présente une jeune fille blonde

– Charlie, qui m'a débarrassée de mon pucelage. Madeleine, mon alibi.

– Ton alibi ?

– Mais oui, quand je venais passer la soirée chez toi. J'avais dix-sept ans, mes parents ne m'auraient jamais laissé sortir s'ils avaient su où j'allais. Je leur disais que je préparais mon bac avec Madeleine.

– J'aurais été bien embarrassée s'ils m'avaient appelée, précise Madeleine.

Charlie découvre que le coup de foudre n'est pas un mythe. La voix de Madeleine semble émettre une vibration qui entre en résonance avec sa propre sensibilité. L'aigue-marine de son regard le fascine. Quand elle sourit, il a l'impression que certains de ses organes commencent à fondre.

Dès qu'elle s'éloigne, Charlie se renseigne.

– Elle est vachement mignonne, ta copine. Elle est libre ?

– Non, elle est maquée depuis un an et demi.

– Dis, quand elle sera libre, préviens-moi.

Quelques mois plus tard, Nicole voit Madeleine en larmes à Dauphine. Son ami est parti avec une autre.

– Viens, je déjeune avec Charlie. Tu te souviens de lui ?

Charlie trouve que Madeleine a l'air triste. Nicole, assise à côté de lui, écrit quelque chose sur son agenda. Elle le montre à Charlie en douce : "Elle a rompu avec son copain." Charlie n'hésite pas un seconde.

– Qu'est-ce que tu fais samedi soir ? demande-t-il à Madeleine.

– Rien.

Ce n'est pas plus compliqué que ça. Elle a dix-neuf ans, lui vingt et un.

### La Pontiac

En mai 68, Liliane Kohn rédige des tracts à la faculté de médecine et tente de se faire entendre dans des assemblées enfumées et fumeuses.

## Sinon vous êtes morte

– Écoutez, dit-elle à ses parents, je veux bien aller à la campagne avec vous, mais à une condition. Quand vous venez me chercher, au lieu de vous garer devant la Pitié boulevard de l'hôpital, garez-vous disons boulevard Saint-Marcel.

– Comment, tu as honte de nous ? C'est à cause de mon accent ?

– Ton accent ne me dérange pas, papa. C'est ta Pontiac. Je prône la révolution et la lutte contre le capitalisme en assemblée générale, ensuite je pars dans une énorme voiture américaine. Si mes camarades voient ça, ils vont bien rigoler. Remarque, ce sont tous des gosses de riches.

Bernard ne soignait pas seulement les dents des forts des Halles, mais aussi celles de certains officiers américains de l'Otan stationnés en France depuis 1951. Ils se passaient le mot : *just like an American dentist, I tell ya*. En 1967, quand ils sont retournés chez eux, ils ont vendu leurs biens. Bernard s'est consolé de la perte d'une partie de sa clientèle en achetant à vil prix une voiture, une machine à laver, un réfrigérateur de la marque Frigidaire presque aussi grand que la voiture.

Assis dans la Pontiac boulevard Saint-Marcel, il s'impatiente.

– Et alors ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

– Je vais voir, propose Violette.

Elle entre dans l'hôpital, se renseigne, trouve sa fille dans une petite pièce au fond d'un sous-sol en train de taper un texte avec un doigt.

– Je t'ai raconté que j'étais la secrétaire d'un capitaine à Casablanca pendant la guerre ? Je tapais à la machine comme toi, au début. J'ai vraiment appris depuis que je suis avocate. Pousse-toi de là que je m'y mette.

Elle tape la page en deux temps trois mouvements. Attirés par le crépitement, des étudiants en médecine s'approchent et applaudissent.

– Je peux vous donner un texte à taper ? demande l'un d'eux.

– Désolée, je dois partir. C'est plutôt moi qui vais vous confier cette page, parce que vous devez la ronéoter, si j'ai bien compris. Dépêchons-nous, Liliane, ton père nous attend.

– Que nous nous dépêchions ou pas, il nous passera un savon.

### Une sorte de petit défaut

Charlie Warner est grand et bien bâti, intelligent, beau parleur. Ses camarades de promotion de Centrale le connaissent bien, car il s'est présenté à l'élection du délégué de élèves et a été battu d'une seule voix. Membre du bureau des élèves, il s'occupe des échanges avec les universités américaines. En mai 68, entre deux manifestations

## Sinon vous êtes morte

(auxquelles il participe autant pour rencontrer des étudiantes exaltées que par désir de pouvoir dire un jour : “j’y étais”), il ne manque pas une occasion de secouer le cocotier dans son école. Devant un amphithéâtre bondé, en présence de la direction au grand complet, il prononce un discours qu’il a écrit et ré-écrit et même enregistré pour vérifier qu’il sonnait bien. Il demande le dialogue, la concertation, et l’abolition de certains vestiges poussiéreux du passé, comme par exemple le classement.

Au printemps 1969, alors que la fin de sa troisième et dernière année à l’école approche, il s’apprête à recueillir les fruits de son abondante correspondance avec les grandes universités américaines. Laquelle vais-je choisir pour moi-même ? Stanford et Berkeley lui envoient des invitations tentantes. L’Amérique l’attire, mais la distance l’effraie. Pour aller en Californie, il faut faire escale sur la côte est et changer d’avion. Autant rester sur la côte est. Un camarade de lycée de Jean Cartier, un ancien ministre qui connaît bien les États-Unis, lui parle de l’un de ses amis, un professeur réputé.

– Il enseigne la recherche opérationnelle, il a pratiquement créé cette discipline, à l’université de Pennsylvanie. C’est à Philadelphie, je vais te donner son adresse.

Charlie écrit au professeur, à l’administration de l’université. Il reçoit des réponses favorables, si bien qu’il lui reste une dernière petite démarche à effectuer : demander une bourse d’État pour étudier en Amérique. Il a déjà obtenu une bourse Fullbright, qui est prestigieuse mais paie seulement le voyage, alors que la bourse d’État rembourse les frais d’études. L’État ne sait pas si Charlie Warner mérite une bourse : c’est Centrale qui décide.

Centrale refuse. Charlie va voir le directeur.

– Les vingt premiers ont droit à une bourse. Je suis classé onzième...

Le directeur ricane.

– Écoutez, Warner, vous avez demandé la suppression du classement, non ? Eh bien, voilà.

Henri ne veut pas faire la morale à son fils. Il dit à Wanda ce qu’il pense.

– On ne gagne rien à se mettre en avant. Il s’est laissé entraîner par la fougue de la jeunesse, en quelque sorte. Il comprendra mieux la vie quand la maturité lui viendra, enfin espérons-le.

– Cette année en Amérique, c’était bien pour sa carrière, mais j’étais triste de le voir partir. J’aime mieux qu’il reste ici.

– Je ne vois pas pourquoi il resterait ici.

– Mais le directeur a dit...

## Sinon vous êtes morte

– Il a une place réservée à l’université de Philadelphie. Ce qu’il n’a pas, hmm, c’est la bourse. Nous devons décider si nous finançons, si nous nous substituons à Centrale.

– Charlie m’a parlé de plusieurs milliers de dollars.

– Eh bien, nous puiserons dans nos économies. Nous avons justement mis cet argent de côté pour le cas où il y aurait un coup dur. Je comprends que tu regrettes d’être séparée de ton cher fils. D’un autre côté, la séparation, l’éloignement, permettront peut-être de clarifier, hmm... Il est possible, je pourrais dire souhaitable mais je ne le dis pas, qu’il rencontre quelqu’un là-bas.

– Elle peut aussi rencontrer quelqu’un ici, pendant ce temps.

Henri a perdu le sommeil depuis quelques mois. Il prend même des somnifères. Madeleine est très jolie, c’est certain. Elle ressemble à cette actrice qui a épousé le prince de Monaco, Grace Kelly (et Charlie ressemble à Cary Grant, son partenaire dans *La Main au collet*). Elle est intelligente et sérieuse : elle étudie le droit et l’histoire de l’art. Son père est un avocat réputé. Elle a toutes les qualités du monde, mais aussi une sorte de petit défaut : elle n’est pas juive.

Wanda visite le nouvel appartement de Jacqueline, boulevard Raspail.

– Tu pourrais gagner ta vie comme décoratrice !

– Il y a encore beaucoup de travaux. Je pense que nous emménagerons vers la fin de l’année.

– C’est un peu plus petit que boulevard Saint-Germain, non ?

– Là-bas c’est loué. Ici, nous sommes propriétaires. Nous avons vendu le studio sur la Côte et emprunté à la banque. Jacques a soixante-trois ans, mais il ne va pas encore prendre sa retraite. Dis-moi, Henri, comment ça va ? Ses insomnies ?

– Tu sais, il a l’impression que cette Madeleine et ses parents ont mis le grappin sur Charles. Un ingénieur, grand et beau. Charlie est bonne pâte, il se laisse faire.

– Je connais Henri moins bien que toi, mais il me semble que son apparence tranquille masque une nature anxieuse. Il a besoin de nourrir son angoisse. Si cette Madeleine était juive, il s’inquiéterait quand même. Il la trouverait stupide ou méchante ou je ne sais quoi. Ces gens acceptent un gendre juif, c’est déjà bien. Cela prouve qu’ils ne sont pas antisémites.

– Ce sont des catholiques, de vrais catholiques, la mère est même bigote, mais ils sont très ouverts. Progressistes. C’est plutôt nous... Je crois que nous avons changé depuis notre voyage en Israël. Nous regrettons de ne pas lui avoir donné une éducation plus juive.

## Sinon vous êtes morte

– Tu ne peux rien te reprocher. Après la guerre, nous n’avions plus envie d’être juifs. Nous voulions devenir de bons Français. Nous voulions que nos enfants soient des petits Français comme les autres. Je crois que nous avons réussi.

– Oui, mais regarde, toi. Ton Noël s’est marié avec une juive roumaine, dont le père était FTP-MOI. Ton Jean-Jacques est en quelque sorte fiancé, d’après ce que tu m’as dit, avec la fille de Wittgenstein.

À vingt-deux ans, Charlie prend l’avion pour la première fois. Je vais passer un an tout seul, se dit-il. L’université lui demande s’il désire que quelqu’un l’accueille à l’aéroport. Oh oui, *please*. Un jeune pasteur et sa femme. Ils posent des questions sur mai 68 auxquelles il peine à trouver des réponses. Le voyage et le décalage horaire l’ont épuisé. Je parlerais mieux anglais s’il faisait moins chaud. Le pasteur et madame le déposent dans un YMCA. Il a déjà vu des chambres minables dans des films américains, mais il n’a pas humé leur odeur. Il découvre que le parfum du vétuste n’est pas le même des deux côtés de l’Atlantique. Il se déshabille en espérant qu’un peu d’air frais épanchera sa sueur. Il s’écroule sur le lit, tout nu. Il se réveille au milieu de la nuit. De gros cafards se promènent sur son ventre. Il se met à pleurer. En sentant sa gorge se serrer, ses larmes jaillir, il se souvient d’un épisode de son enfance : il avait jeté le contenu de son pot de chambre sur Rosine et son père lui avait donné sa première et dernière fessée.

Quelques heures plus tard, dans le bureau des inscriptions de l’université de Pennsylvanie, il rencontre un autre étudiant français fraîchement arrivé. Diplômé de HEC, il a décidé de suivre une salade russe de cours à *Penn U* et à *Wharton Business School*.

– On peut faire ça ? demande Charlie.

– La preuve. Tu assistes à un ou deux cours, pour essayer. Si ça ne te plaît pas, tu laisses tomber.

– Où vas-tu habiter ?

– Je ne sais pas. Et toi ?

Ils décident de louer un petit appartement ensemble. Charlie s’inscrit en recherche opérationnelle et en engineering à Penn U, en commerce et en business à Wharton.

Vers la fin de l’année universitaire, son professeur de business lui propose de devenir son assistant, ce qui lui permettrait d’obtenir un prestigieux MBA – *Master of Business Administration* – de Wharton. Plusieurs personnes, impressionnées par l’honneur qui lui est fait, se mettent à l’appeler Docteur Warner. Comment pourrait-il accepter ? Il est parti pour un an. Il a écrit à Madeleine tous les jours. Il n’a pas rencontré une autre Grace Kelly

## Sinon vous êtes morte

à Philadelphie, et aucun impresario ne l'a arrêté dans la rue pour lui proposer un rôle de jeune premier dans un film. Il revient à Paris aussi épris qu'il était parti.

### L'an prochain à Jérusalem

Le père de Violette a divorcé de sa mère dans les années trente. Après la guerre, il s'est remarié avec Yolande, une demoiselle catholique à peine plus âgée que Violette. Un neveu de Yolande se marie. Bernard, Violette et Liliane vont à la campagne pour le repas de noces. Edmond, le frère de Violette, est venu avec sa femme et ses deux enfants. Sa fille est médecin, comme lui, son fils polytechnicien. La mère de Yolande est assise au bout de la table.

– Regardez comme vous êtes, dit-elle. Comment ça se fait ? Vous venez en France, vous n'avez rien, vous ne savez pas parler français. Et maintenant vous êtes médecins, vous êtes polytechniciens, vous autres.

Au retour, dans la voiture, Bernard parle à sa fille.

– Tu peux avoir un petit ami catholique. Je ne dis rien, mais je ne vois pas cela d'un très bon œil.

– Tu n'as pas besoin de le dire, papa. Je le devine très bien.

– Un petit ami, c'est une chose. Le mariage, c'est autre chose. Je n'aimerais pas qu'il m'arrive la même chose qu'à Henri Warner. Je n'ai pas envie que mon gendre ou sa mère me dise un jour : *Vous autres*.

Charlie Warner et Liliane Kohn se connaissent depuis leur plus tendre enfance. Ils jouaient ensemble d'autant plus volontiers qu'ils n'avaient que neuf mois de différence d'âge. Violette a pourtant dû renoncer à son espoir de voir sa prédiction se réaliser. Non seulement Charlie est épris d'une autre, mais il a présenté à Liliane un camarade de Centrale, Bruno, dont elle est aussitôt tombée folle amoureuse. Grand, beau, intelligent, un garçon magnifique. Il adore Liliane. Le petit ami catholique dont parle Bernard, c'est lui.

Pendant que Charlie réclamait au nom des Centraliens l'abolition du classement, Liliane demandait l'externat pour tous, c'est-à-dire la suppression de la sélection qui empêchait de nombreux étudiants d'effectuer des stages à l'hôpital. Les élèves ingénieurs et les carabins ont peut-être vaincu les forces conservatrices en mai 68, mais la victoire se révèle aussi amère pour Liliane que pour Charlie. Il n'y a pas assez de place en 1969 dans les bons hôpitaux pour accueillir tout le monde. Les ambitieux, les fortiches, les futurs professeurs de médecine, passent le concours de l'internat et prennent les

## Sinon vous êtes morte

meilleures places. Parmi les externes, les plus débrouillards s'en sortent aussi. Les autres doivent se contenter des hôpitaux de la périphérie.

Liliane n'a pas envie de s'exiler à Corbeil ou à Poissy. Une de ses amies, qui parle bien hébreu, part accomplir ses stages hospitaliers en Israël. Liliane décide de suivre son exemple. Elle est allée plusieurs fois en Israël avec ses parents quand elle était petite, elle connaît déjà quelques mots, elle peut habiter chez son oncle pour commencer.

Pendant que Liliane imite son amie, Bernard et Violette imitent Henri et Wanda. Ce n'est pas la première fois, puisqu'ils ont conçu Liliane après avoir vu Charlie à la maternité. Ils échangent les mêmes propos que les Warner.

- La séparation, l'éloignement, permettront peut-être de clarifier, hmm...
- J'y pensais. Il est possible, disons même souhaitable, qu'elle rencontre quelqu'un là-bas.
- Ou bien qu'il rencontre quelqu'un ici pendant ce temps.
- Elle est jeune et innocente. Elle ne distingue pas une amourette de jeunesse d'un engagement assez solide pour durer toute la vie.

Ils ignorent que l'état d'esprit de Liliane est radicalement différent de celui de Charlie. Elle n'a nullement l'intention d'écrire tous les jours à Bruno. Je le quitte, je souffre, mais je ne peux pas faire autrement. Elle ne veut pas briser le cœur de ses parents. Elle leur obéit une fois de plus. En même temps, elle se reproche d'être incapable de leur désobéir. Il est temps que je m'éloigne de ma mère. Je romps mes fiançailles et je romps le cordon ombilical. J'étouffe dans cette famille. Bernard se met en colère pour un oui ou pour un non, Violette ne supporte pas qu'on résiste à son autorité. Ils se font la gueule depuis vingt ans. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, c'est évident. Qu'ont-ils de commun, à part moi ? En m'éloignant, je les libère, je leur permets de partir chacun de son côté.

### Isabelle se marie

Isabelle Kassar sort de l'hôpital psychiatrique au bout de deux mois. Grégoire s'est plongé dans ses livres de médecine, pendant ce temps.

– La tension était si forte, avec ce bac que tu préparais toute seule, tu as débloqué, tu es partie dans la quatrième dimension. De là à prononcer des grands mots comme psychose et schizophrénie... C'était une crise, ça peut arriver à n'importe qui.

– Ils disent qu'ils me gardent sous surveillance. Je dois continuer à prendre mes médicaments.

– C'est plus prudent, bon. Moi, je te connais bien, je suis sûr que tu n'es pas vraiment malade. Quand on étudie la médecine, on découvre que ce n'est pas une science exacte,

## Sinon vous êtes morte

et que les médecins se trompent souvent. Tu as sans doute du mal à t'adapter au monde, à t'insérer dans la vie, parce que tu as grandi dans un environnement très chaotique. On ne peut pas reprocher à ton père d'avoir passé plus de deux ans à Auschwitz, mais quand même, ce genre d'expérience vous marque un homme. Il est plus maboul que toi.

– Ma mère est bien pire.

– Elle paraît obnubilée par je ne sais quoi. Elle s'agite sans cesse, mais elle reste enfermée dans sa bulle. Elle n'exprime aucun sentiment sincère. D'ailleurs l'obésité de ta sœur constitue un signe clinique évident : qui dit troubles alimentaires dit mauvais rapport à la mère. Tant que tu vivras avec tes parents, tu devras lutter contre leur influence destructrice. Nous devons nous marier le plus vite possible. Au lieu de te ronger les sangs dans cette agitation aberrante, tu mèneras une vie tranquille dans une petite maison en banlieue, à élever nos enfants.

Isabelle et Grégoire se marient en décembre 1968 – à la synagogue, parce que les juifs séfarades sont restés englués dans les vieilles superstitions. Ensuite, grande réception au Cercle Militaire, place Saint-Augustin, à deux pas de chez les Kassar.

– Comment va le genou ? me demande Armand.

– Chut ! Je ne lui ai pas dit que je recevais une pension grâce à lui. S'il le savait, il me réclamerait sûrement de la pommade.

Deux invités me hèlent d'une voix formidable, comme si je me tenais de l'autre côté de l'océan.

– *Hi, Djinn-Djak !*

– *How are you, man ? Long time no see.*

– *Ron and Murray. What a surprise !*

– *So what's up ? Are you a student or something ?*

– *I just took a job as a management consultant. What about you ?*

– *We're both studying medicine.*

Mon frère Olivier compare les pâtisseries, à vingt mètres de nous. Malgré la distance, il ne manque pas une miette de notre conversation. Je le rejoins pour l'empêcher de tout manger.

– Qui sont ces stentors ?

– Les fils de la dame en robe rouge.

– De Tounia ? Elle a deux fils secrets en Amérique ?

## Sinon vous êtes morte

– Ce n'est pas Tounia, c'est sa sœur, Bronca. Je les connais parce que j'ai habité chez eux à New York<sup>1</sup>.

– On se demande comment une femme si petite a pu fabriquer des enfants si grands.

– Ils boivent beaucoup de lait. J'ai essayé quand j'étais là-bas, mais ça n'a pas marché.

– Tu ne peux pas espérer rattraper ton retard en trois mois. Il faut continuer le traitement. J'ai remarqué une chose curieuse : Isabelle parle trop fort, comme ses cousins.

– Eux, c'est parce que ce sont des géants américains. Elle, c'est sans doute à cause de sa maladie. C'est-à-dire, à cause des médicaments. Sa voix est un peu pâteuse, en plus.

– Je vais y aller aussi.

– Où ça ?

– En Amérique. Je vais étudier la composition à New York avec Luciano Berio, à *Juilliard School*. Je peux remercier les Kassar, d'ailleurs. Ils ont un ami, Temerson, qui est premier violon de l'Orchestre philharmonique de New York. C'est lui qui a fait l'intermédiaire pour Berio. Je peux aussi remercier Wanda. À New York, j'habite chez une de ses amies, qui a une fille de mon âge. Je donnerai des leçons de piano à la fille. Une petite religieuse, Jean-Jacques ? Elles sont exquis.

– Si tu manges trop de gâteaux, tu deviendras comme Anne-Marie.

– Bof, j'ai encore de la marge.

Anne-Marie est rentrée d'Israël en octobre pour recommencer son année préparatoire de médecine. Elle a appris l'hébreu. Elle a découvert le houmous et les fallafels.

– Coucou, Anne-Marie !

– Jean-Jacques et Olivier... Comment allez-vous ? Noël n'est pas là ?

– Il est parti en Australie pour lancer des ballons.

– Il joue au football ? Mon père prétend que son frère était footballeur, mais j'ai du mal à l'imaginer.

– Des ballons dans la haute atmosphère. Il étudie les courants d'air, ça s'appelle l'aéronomie. Qui était ce beau jeune homme avec qui tu dansais ?

– Mon cousin Denny, le fils de la dame en rouge là-bas.

– Un autre cousin américain ? Mais il est tout petit.

– Cette dame est ma tante Franka, qui vit à Tel Aviv. Tu la confonds avec ma tante Bronca. Voyons, où est Bronca ? Près de la fenêtre, là, en bleu. J'ai passé six mois chez Franka. Tout le monde parlait de Denny qui est si intelligent, Denny qui est si drôle, mais je ne l'ai pas rencontré là-bas, parce qu'il étudie la médecine à Bologne.

---

<sup>1</sup> Voir *Le roi de l'autostop*.

## Sinon vous êtes morte

– Est-il à la hauteur de sa réputation ?

– Presque.

Isabelle retourne à l'hôpital psychiatrique peu après son mariage. Mon père pense la même chose que Grégoire : elle irait mieux si elle habitait à la campagne et se contentait de cultiver son jardin.

– Elle n'a pas supporté cette grande fête. Trop de solennité, trop de monde. Elle a eu peur et s'est réfugiée dans la maladie.

Elle est enceinte. Elle sort de l'hôpital. Sylvie, première représentante d'une nouvelle génération, naît en septembre 1969.

### Deux belles-filles juives

Henri s'efforce d'accepter le choix de son fils. Elle est jolie, c'est certain. Trop jolie, peut-être. Derrière un charme, hmm, de façade, on devine une personnalité rugueuse et un tempérament un peu trop vif. Jean Cartier l'appelle la tigresse. Elle fait partie des filles qu'on baise, dit-il, pas de celles qu'on épouse.

Sans oublier le petit détail. Henri ne peut pas s'empêcher de révéler le fond de sa pensée à Charlie.

– Tu sais, un jour elle te le reprochera. Ça finira par sortir.

– Qui vivra verra. Au moins, tu dois reconnaître que son père a le bras long. Copain comme cochon avec Michel Debré, le ministre de la Défense en personne !

– Le père de Michel Debré était un grand pédiatre. Je l'ai rencontré à Lwów, il est venu donner une conférence aux étudiants en médecine, et Wanda est allé le voir pendant la guerre.

– Il lui a dit que j'étais un brillant ingénieur, que je venais d'étudier la recherche opérationnelle pendant un an dans une des meilleures universités des États-Unis. Ils vont créer un poste tout exprès pour moi, tu te rends compte, au CIRO.

– Au sirop ?

– Centre Interarmées de Recherche Opérationnelle. Je perdrai un an dans un bureau à Paris, ça vaut mieux que dans je ne sais quelle garnison de province.

Pendant qu'un tailleur de l'armée prépare des uniformes d'été et d'hiver que Charlie ne revêtira pas souvent, Madeleine et lui décident de se marier. À l'occasion de la fête qu'ils donnent dans un salon du boulevard Raspail, je revois Armand Kassar.

– Comment va Isabelle ?

## Sinon vous êtes morte

– Nous avons dû l’hospitaliser de nouveau. Grégoire a appelé des infirmiers, qui l’ont emmenée de force. C’était très pénible. Elle hurlait : “Vous voulez me voler mon bébé.” Ces crises provoquent en moi des sensations de détresse et d’anxiété. Je souffre de plus en plus, cela a sans doute un rapport, d’angine de poitrine. Tu sais ce que c’est ? On ressent des douleurs au bras gauche et à l’épaule. Le muscle cardiaque est mal irrigué. Des petits vaisseaux tentent de prendre le relais des coronaires défaillantes. J’ai cessé d’aller en visite chez les clients, à cause des escaliers à monter. Je reste sagement dans mon bureau, où j’effectue des expertises pour l’ambassade d’Allemagne, comme ton père. Ce n’est pas toujours de tout repos, d’ailleurs, d’écouter les choses affreuses qui sont arrivées pendant cette guerre. Et toi ? Tes parents m’ont parlé de la publicité.

– J’exerce le métier de concepteur-rédacteur dans une agence. Ça veut dire que j’écris des bêtises. Anne-Marie n’est pas venue ?

– Elle passe quelques jours à Bologne avec son cousin. C’est le grand amour, tu sais. Je me demande ce que ça va donner. Tes frères ne sont pas là non plus.

– Noël habite à Mulhouse. Il travaille pour son beau-père, maintenant.

– Il ne lance plus de ballons dans la haute atmosphère ?

– Par une sorte d’étrange coïncidence, il fabrique des ballons, et aussi d’autres objets gonflables, au pied du Ballon de Guebwiller. Il dirige l’usine. Son beau-père est à Paris, au siège de l’entreprise.

– Il a quel âge ? Vingt-cinq ans ?

– Vingt-quatre. C’est le plus jeune directeur d’usine de France. Enfin, je n’en sais rien. Olivier étudie la composition à New York.

– Nous avons eu des nouvelles par Temerson. Il dit qu’Olivier est un garçon charmant, très doué.

Les Kohn, qui sont restés très proches des Warner, assistent au mariage. Le grand Bernard aperçoit une ancienne connaissance.

– Dr Wittgenstein ! Vous vous souvenez de moi ? Bernard Kohn. Je peux vous vendre un peu de sperme, si vous voulez.

– Nous avons assez de donneurs, maintenant. Nous ne payons plus.

– Ah, dans ce cas...

– Et votre fille, comment va-t-elle ? La dernière fois que je l’ai vue, elle sortait du ventre de sa maman. Il faut que vous me la montriez, car je crains de ne pas la reconnaître.

– Elle n’a pas pu venir au mariage de son copain Charlie. Quand ils étaient bébés, nous avions prédit qu’ils se marieraient. Elle étudie la médecine. Elle effectue un stage à

## Sinon vous êtes morte

Jérusalem. Mais dites-moi, vous avez aussi une fille. J'ai appris qu'elle s'est mariée avec le fils de ma femme !

– Votre femme ?

– Je veux dire, mon ex-femme.

Au plus profond de lui-même, Bernard n'a pas renoncé à Jacqueline. Wanda lui dit qu'elle est malheureuse avec Jacques. Elle va le quitter et nous vivrons de nouveau ensemble comme à l'hôtel Tournefort. Oui, mais Violette ? J'avais besoin d'une femme énergique. Violette l'est peut-être encore plus que Jacqueline. Quand je pense qu'elle a réussi à échapper à la paralysie au nez et à la barbe d'Aboulker ! Par moments, elle déborde d'énergie, elle entre en ébullition. Et puis elle devient morose et déprimée. L'énergie de Jacqueline ne connaît pas d'éclipse.

– Je trouve cette petite Madeleine exquise, lui dit Violette.

– Tu ne manges pas une madeleine, mais un macaron.

– Je parle de la jeune mariée.

– Henri et Wanda ne la trouvent pas exquise.

– Ils éprouvent un retour de tendresse envers le judaïsme depuis qu'ils sont tombés amoureux d'Israël. Ils auraient préféré voir Charlie se marier avec une gentille jeune fille juive.

Les amis des Warner se gardent bien d'évoquer l'origine de la petite Madeleine. Seul Jacques Greif, ce parfait goujat, trouve moyen de plaisanter.

– Et c'est à vous que ça arrive ! dit-il à Wanda et Henri. Alors que moi, j'ai deux belles-filles juives !

– Une et demie<sup>1</sup>, remarque Henri.

### Le plaisir du shabbat

Liliane Kohn est interne tournante dans un hôpital de Jérusalem. Elle change de service tous les deux mois. Elle découvre les urgences, la cardiologie, la chirurgie plastique. Au début, elle ne comprend à peu près rien de ce que disent les patients et le personnel de l'hôpital. Heureusement, elle trouve toujours un Israélien né à Brooklyn qui peut expliquer ou traduire. Et puis un beau jour, elle constate qu'elle sait assez de mots et d'expressions pour se mettre à parler.

Le patron du service de chirurgie plastique, un champion réputé du lifting et du remodelage de nez, aime bien la petite Française. Il lui montre que sa spécialité ne

---

<sup>1</sup> La mère de Katia Wittgenstein n'est pas juive. Voir *Sans Accent*.

## Sinon vous êtes morte

consiste pas seulement à embellir ou rafistoler des coquettes. Il répare des visages fracassés par des accidents de voiture ou des chutes à vélo, par exemple.

– La guerre n’a duré que six jours, dit-il à Liliane, mais nous soignons encore beaucoup d’hommes et de femmes défigurés par des blessures ou des brûlures.

– Vous savez comment on appelle les invalides de la première guerre mondiale en France ? Des gueules cassées.

– J’ai eu plusieurs professeurs de médecine allemands qui avaient émigré en Israël en 1933. Ils disaient tous que leur discipline avait énormément progressé pendant la Grande Guerre.

Liliane se dit qu’elle progressera énormément si elle peut soigner des blessés de guerre. Elle sollicite un poste dans le service de chirurgie faciale d’un hôpital militaire – et l’obtient d’autant plus facilement qu’elle accepte de ne pas être payée. Elle y passe quatre mois.

Cela fait un an qu’elle séjourne en Israël. Elle parle l’hébreu. Elle a trouvé un partenaire, puis un autre, jusqu’au jour où elle a rencontré un journaliste avec lequel elle s’entend si bien qu’ils vivent ensemble depuis presque six mois. Ils ne répondent pas non quand on leur demande s’ils sont fiancés. Tout irait pour le mieux si elle arrivait à se débarrasser d’un sentiment de nostalgie presque douloureux qui l’agrippe dès le réveil et ne veut pas la lâcher. La France lui manque. Il est temps que je rentre chez moi.

Au bout de quelques jours, ou même quelques heures, Liliane se demande pourquoi elle est revenue. Ce pays est si vieux et si froid, alors que le pays d’Israël est si jeune et si chaleureux. À Jérusalem, les gens dansent dans la rue le soir du shabbat. Ce n’est pas seulement qu’il fait bon vivre entre juifs. Ces juifs sont des pionniers. Les *pilgrims* qui ont débarqué du Mayflower chantaient et dansaient peut-être autour d’un feu de camp, eux aussi.

Elle se sent lasse. Recommencer des démarches pour trouver un poste dans un hôpital ? Remplir des papiers à n’en plus finir ? À quoi bon ?

– La médecine, j’en ai marre, dit-elle à son père. Achète-moi une boutique.

Bernard ne lui dit pas que la médecine est un métier de crétins.

– Puisque tu as aimé la chirurgie faciale, tu pourrais essayer de travailler dans un service de stomatologie.

– Et je deviens dentiste comme mon papa.

## Sinon vous êtes morte

– Tu dépasses ton vieux papa. Tu effectues toutes les interventions sur la bouche, la langue, y compris les cancers, et la chirurgie dentaire par-dessus le marché.

Liliane s'inscrit en stomatologie à la Salpêtrière. Des stages à l'hôpital Tenon lui donnent l'occasion d'effectuer de nombreuses opérations de petite chirurgie. Elle découvre qu'elle est habile et aime le travail manuel.

La fin de ses études approche. Le métier de médecin stomatologue présente un grand avantage : elle n'a pas besoin de chercher où s'établir. L'appartement de la rue de Rivoli est bien assez grand pour que l'on y installe un second cabinet. Bernard pourra lui envoyer les personnes qui se plaignent d'une vilaine irritation dans la bouche.

L'avenir se présente au mieux. Il ne me reste plus qu'à fonder une famille, se dit-elle. Vingt-cinq ans déjà. Elle y pense depuis longtemps, mais aucun mari n'est en vue – et ce n'est pas faute d'avoir cherché. Elle se demande si elle n'effraie pas les hommes qu'elle fréquente à l'hôpital. Je leur fais de l'ombre, je ne suis pas assez docile, je n'ai pas les qualités qu'ils réclament. Pourtant elle est jolie, très féminine.

Elle a l'impression que ses parents pensent aussi au mariage, et les soupçonne de chercher en douce de leur côté.

Même les infirmières de l'hôpital Tenon y pensent pour elle.

– Mlle Kohn, regardez le docteur Guedj. Il est célibataire, vous devriez faire quelque chose.

Elles demandent à Liliane d'apporter une boîte de chocolats au pauvre Dr Guedj, qui est alité après une opération bénigne. Elle reste auprès de lui à bavarder et à plaisanter, jusqu'au moment où l'une des infirmières la chasse.

– Ça ne vous embête pas de sortir ? Je dois lui faire un lavement.

Le Dr Guedj n'est pas médecin, mais il est passé par l'école dentaire, comme Bernard. C'est un petit râblé aux yeux de braise. Il n'est pas aussi beau que Bruno, pourtant il plaît à Liliane parce qu'il lui rappelle de bons souvenirs. Il est juif séfarade, il ne se prive pas de le dire. Il possède les mêmes qualités que les personnes avec lesquelles elle s'est liée d'amitié en Israël : il est chaleureux, exubérant, charmeur, plutôt rigolo. Comme il possède déjà son diplôme, il est présent dans le service en tant qu'attaché et gagne bien sa vie.

Il présente Liliane à ses parents. Elle découvre un univers inconnu – celui des traditions juives. Violette et Bernard semblaient les ignorer. En Israël, son oncle, sa tante, ses cousins, ses amis n'observaient que les traditions inscrites dans la loi. Ils s'arrêtaient de travailler le samedi au lieu du dimanche et se mariaient à la synagogue, bien obligés. Le judaïsme tient à peu près autant de place dans la vie de Liliane que le parfum qu'elle

## Sinon vous êtes morte

porte. Elle y pense rarement, elle en parle peu, elle pourrait sans doute s'en passer. Elle est étonnée de constater que le judaïsme du Dr Guedj ne se cache pas dans un recoin de son identité – il en constitue le cœur. Ses parents l'ont prénommé Édouard plutôt que Joseph ou David, mais ils ont accroché une mezouza sur le linteau droit de leur porte d'entrée. Quand ils sont partis d'Algérie, ils ont choisi de vivre en Israël. Édouard avait seize ans. M. Guedj père, qui est médecin, a vite compris qu'il ne pourrait pas exercer son métier comme il le voulait dans ce pays, si bien qu'il s'est installé à Paris au bout de deux ans.

Liliane aime beaucoup passer le vendredi soir chez les Guedj. C'est le début du shabbat, parce que les jours commencent au coucher du soleil. Il y a souvent des invités. Ils parlent vite et fort tous en même temps, comme s'ils se querellaient. On mange du couscous, on sauce avec du pain tressé, on boit, on rit, on chante. Mme Guedj achète le poulet et le mouton pour le couscous chez le meilleur boucher du quartier. La viande cachère ? Ça n'a pas de goût, dit-elle. Elle ne va pas jusqu'à servir du jambon ou des fruits de mer, en tout cas pas le soir du shabbat.

Les Guedj appartiennent à une communauté libérale. Ils n'attachent pas beaucoup plus d'importance à la religion que les parents de Liliane, mais ils se réjouissent que les rabbins aient institué des occasions de s'amuser tout au long de l'année. Ce n'est pas l'année 1972, c'est l'année 5733. On se souhaite une bonne année en septembre, à une date variable qui dépend du bon vouloir de la lune. Dix jours plus tard, on se pardonne les uns les autres, on se réconcilie. Liliane a entendu parler de Yom Kippour, mais elle essaie le jeûne pour la première fois de sa vie. Il faut juste sauter le petit déjeuner et le déjeuner. C'est d'autant plus facile qu'on se prépare la veille au soir – avant le coucher du soleil – en dévorant un festin gargantuesque.

Un autre grand repas de fête, le seder, marque la Pâque juive. On célèbre la sortie d'Égypte, c'est-à-dire la libération des juifs. On parcourt quinze étapes rituelles. Entre deux dégustations d'un aliment symbolique, comme le pain azyme qui n'a pas eu le temps de lever tellement les juifs se sont enfuis vite, ou des herbes amères qui rappellent les malheurs des juifs dans leur fuite, on se lave les mains pour se purifier. Quelqu'un raconte l'exode et l'enfant le plus jeune pose quatre questions traditionnelles. C'est un peu moins long que les quarante ans d'errance dans le désert, et moins bon que la manne envoyée par l'Éternel en personne, mais très émouvant.

Certaines fêtes sont moins solennelles. Pourim ressemble au carnaval. Pendant les journées de Hanoukka, qui précèdent le Noël des chrétiens et voudraient le remplacer, on

## Sinon vous êtes morte

distribue des cadeaux aux enfants. À Succot, la fête des cabanes, on mange sous une sorte de tente recouverte de branchages.

Je ne renonce pas à ma culture française, se dit Liliane. Je ne perds rien. Je m'enrichis de la culture de mes ancêtres. Elle lit les *Récits hassidiques* de Martin Buber, les nouvelles et romans de Scholem Aleichem et d'Isaac Bashevis Singer, et même la Bible.

Elle se marie à la synagogue en 1974. C'est la synagogue libérale de la rue Copernic. Les hommes et les femmes sont séparés, mais au même étage, ce qui est déjà un progrès. Liliane n'aurait pas pu se marier dans une synagogue orthodoxe, car elle ne possède pas le *ketouba* de ses parents, leur certificat de mariage religieux.

Un bébé naît. Si c'était une fille, la question de la circoncision ne se poserait pas. C'est un garçon. La question ne se pose pas non plus. Chez les juifs on circoncit les garçons, un point c'est tout.

Il y a tout de même une personne que ces sottises dérangent, c'est Bernard.

– Mes parents n'étaient pas très croyants, dit-il à Violette, pourtant ils observaient les règles religieuses et allaient à la Schule. Moi, j'ai oublié tout ça. En Pologne on nous traitait de sales youpins. C'est fini. La religion, les coutumes, j'ai tout laissé là-bas. Et aussi le polonais. Alors maintenant, voilà que ça revient. Elle se marie à la synagogue, elle fait circoncire son fils en grande pompe. Je n'y comprends rien.

– Tu aurais préféré qu'elle se marie à l'église, comme Gillou Berger ?

### Dans le pétrole

Charlie n'attend pas la fin de son service militaire pour consulter les annonces de recrutement. Ah tiens, dans le journal des ingénieurs en organisation, *société de courtage de pétrole rech. ingénieur RO*. Sur les Champs-Élysées, bonne adresse.

Il doit d'abord se présenter au cabinet de recrutement Jourdan un certain jour à seize heure pour un entretien de quarante-cinq minutes. Il arrive à l'heure, rue du Colisée, un petit appartement en étage. Une réceptionniste ou secrétaire lui ouvre la porte, le prie d'attendre sur une banquette. Il se plonge dans *The Economist*. Au bout d'une demi-heure, une femme vêtue d'un tailleur gris ouvre une porte.

– M. Warner ? Veuillez me suivre.

Elle s'assoit derrière un bureau et commence à lui parler de la société de courtage. Il l'interrompt.

– Excusez-moi, madame. Comme vous m'avez donné rendez-vous à seize heure pour un entretien de quarante-cinq minutes, je me suis permis d'accepter un autre rendez-vous à la suite de celui-là. Je n'ai donc plus qu'un quart d'heure à vous accorder.

## Sinon vous êtes morte

Je peux me montrer culotté, se dit-il. Un ingénieur ayant passé un an dans une université américaine trouve facilement du travail. S'ils ne me prennent pas, j'irai voir chez McKinsey. La femme grise se trouble.

– Hmm, montrez-moi votre CV... Janson de Sailly, maths sup, Centrale... Pourquoi Centrale ?

– J'ai été reçu en trois demis, c'est assez rare. J'ai préféré ne pas attendre une année de plus.

– Université de Pennsylvanie, Wharton Business School. Qu'est-ce que ça signifie, A ?

– En Amérique, ils ne notent pas sur vingt comme ici, mais ils donnent des lettres. D c'est moyen, C un peu mieux, B bien. A, c'est très bien.

Cette brave femme n'y connaît rien.

Le lendemain, alors qu'il participe à un jeu d'entreprise au CIRO avec des officiers qui suivent un stage de recherche opérationnelle, un soldat-secrétaire lui signale qu'une Mme Jourdan cherche à le joindre au téléphone. Il retourne dans son bureau pour prendre l'appel.

– M. Warner ? Ici Mme Jourdan. J'ai pris un rendez-vous pour vous avec le directeur général de la société Pétrole Courtage le mardi 12 à neuf heures du matin.

– Ah, je regrette. Ce jour-là, je donne un cours à des officiers, mais je suis disponible le jeudi 14 à onze heures.

Le directeur général de la société Pétrole Courtage le reçoit dans son bureau des Champs-Élysées.

– Vous demandez un salaire annuel de cinquante mille francs, jeune homme, c'est beaucoup. Vous ne seriez pas payé autant chez IBM.

– Oui monsieur, mais votre société n'offre pas la même carte de visite qu'IBM. Je n'en avais jamais entendu parler. Avant de me décider, il faudrait au moins que je consulte vos comptes.

Il repart avec plusieurs dizaines de pages couvertes de chiffres auxquels il ne comprend rien. Je n'aurais pas dû dormir pendant les cours de comptabilité.

Il retourne chez Mme Jourdan pour passer des tests. Elle lui téléphone.

– J'ai les résultats de vos tests. Bien, très bien même. Je dirais A.

– Ce n'est pas un examen, c'est un concours. Je suppose que vous avez d'autres candidats. S'ils ont tous A, je ne suis pas plus avancé.

– Il y a un classement, en effet, mais je ne peux pas vous le dire.

– Si vous ne pouvez pas le dire, chuchotez-le.

## Sinon vous êtes morte

– Vous êtes premier.

L'avant-veille de la fin de son service militaire, le directeur de Pétrole Courtage le reçoit de nouveau.

– Êtes-vous toujours intéressé par le poste d'ingénieur en organisation ?

– Bien sûr.

– Je suis désolé, mais nous avons engagé quelqu'un d'autre pour le poste.

Charlie est un peu décontenancé. Le directeur sourit.

– Mais je vous propose de devenir mon assistant...

Au bout de quelques années, Charlie annonce une grande nouvelle à ses parents.

– Je vais quitter Pétrole Courtage pour fonder ma propre société.

– Je ne vais pas te décourager, parce que tu renoues avec une tradition familiale, en quelque sorte. Tu sais que ton grand-père dirigeait une entreprise de commerce en Pologne. Cela demande des épaules solides. Tu cours des risques. Tu ne bénéficies plus de la sécurité, d'un salaire assuré.

– Au moment où ta femme est enceinte. Tu m'as dit que ton patron était content de toi, pourtant.

– Mais moi je ne suis pas content de lui. C'est un homme timoré. Je crois que je comprends mieux le courtage du pétrole que lui. Je devrais plutôt dire, l'évolution du courtage du pétrole. Les ordinateurs jouent un rôle de plus en plus grand. J'ai beaucoup appris. Au début, j'étais jeune et innocent, j'ai commis toutes les erreurs possibles. Au moins, je peux espérer ne plus les commettre. Je vous ai parlé d'Arnaud Deville, mais si, avec qui je joue parfois au golf. Il travaille chez un de nos concurrents et s'y sent à l'étroit, comme moi chez Pétrole Courtage. Nous avons décidé de nous associer. Nous avons déposé les statuts de notre société. Elle s'appelle Lincoln Trading. C'est un meilleur nom que Pétrole Courtage, non ?

– Le président Lincoln s'est occupé de pétrole ?

– Ça, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que nous avons trouvé des bureaux rue Lincoln.

– Un nom anglais, c'est plus moderne.

– C'est surtout nécessaire : les principales transactions se font à Londres et à New York. J'ai bien fait de passer une année à Philadelphie. Tu étudies toujours l'anglais, papa ?

– Disons que j'essaie de lire des romans policiers américains, avec l'aide du dictionnaire.

## Sinon vous êtes morte

### Parce que je suis polonaise

Gillou Berger se présente au concours de l'ENA. Il n'est sûr de rien.

– Je vais m'inscrire tout de suite à Harvard, parce que si je rate je ne vais pas me tuer au travail une deuxième fois.

Il est reçu à l'écrit. Il étudie jour et nuit pour préparer les oraux. Le cœur de Jeannette se serre quand elle le voit partir pour le grand oral. Il est si pâle !

– Tu ne vas pas tomber dans les pommes, au moins.

– Ne t'inquiète pas, maman.

Il a mis une cravate, car il faut paraître convenable. Jeannette se précipite sur lui quand il revient.

– Et alors ?

– Ils posent beaucoup de questions sur les sujets les plus divers. J'ai dû comparer l'Inde et la Chine. Ils m'ont interrogé sur l'avenir de l'Europe. J'ai parié pour une Europe fédérale, mais pas dans l'immédiat. Ils m'ont posé une question sur Varsovie.

– Varsovie ? C'est parce que je suis polonaise.

– Mais non.

– Ils ne laissent pas entrer n'importe qui. Ils se renseignent sur les parents, sur les grands-parents. Ils savent tout. J'espère que notre appartenance au Parti ne va pas gêner.

– Vous n'appartenez plus au PC.

– Bien sûr. Depuis longtemps. Depuis Prague. Je veux dire, depuis Budapest<sup>1</sup>.

Il faut attendre pendant des semaines. Enfin Gillou téléphone à Jeannette. Je suis reçu ! Elle téléphone à Pierre. Il est reçu !

Elle n'entend plus la respiration de Pierre au bout du fil. Le souffle coupé. Les jours suivants, elle passe beaucoup de temps au téléphone.

– Quand Gillou est rentré à la maison, dit-elle à Wanda, il a apporté une rose pour Pierre et une pour moi. Ça c'est tout lui. Sous son aspect bougon, c'est un grand sentimental. Pour nous remercier de ce que nous avons fait pour lui. Nous sommes partis de zéro après la guerre. Pierre rédigeait ses dossiers jusqu'à quatre heures du matin.

Elle téléphone la bonne nouvelle à ses cousins en Belgique et même à des amis qui vivent sur d'autres continents. Ils n'ont jamais entendu parler de l'ENA.

– C'est l'école la plus prestigieuse. Il y a Polytechnique, évidemment, mais c'est encore mieux.

---

<sup>1</sup> Les Soviétiques ont envoyé leurs chars à Prague en 1968. Vingt ans plus tard, quand j'ai interrogé les Kassar, les Berger et mon père, ils disaient tous la même chose : "Moi j'ai quitté à Budapest, mais eux ils sont restés au moins jusqu'à Prague... Ils sont encore sympathisants."

## Sinon vous êtes morte

Anne-Marie Kassar a oublié son cousin depuis longtemps. Tout le monde peut se tromper, appelons ça une erreur de jeunesse. Elle habite avec Jean-François, qu'elle a rencontré à la faculté, et c'est très commode parce qu'ils peuvent étudier ensemble. Ils décident d'aller dans la maison de Bonnières pour réviser bien au calme l'examen de fin d'année préparatoire. Anne-Marie conduit une petite Austin que ses parents lui ont offerte pour remplacer son vieux tacot, une Simca neurasthénique qui menaçait de se suicider par combustion spontanée.

Elle se réveille comme après un long sommeil. Des gendarmes et des infirmiers l'entourent.

– Mon Dieu ? Que s'est-il passé ? Où est Jean-François ?

– Tout va bien, mademoiselle. Vous avez eu beaucoup de chance. Votre ami n'a pas encore repris connaissance, mais il est vivant. Vous avez heurté la glissière centrale. Vous avez été éjectés tous les deux par la portière du passager. Votre automobile a continué sur six cents mètres avant de s'immobiliser. Qui conduisait ?

– C'est moi.

– Vous vous êtes endormie au volant, sans doute.

– Mais pas du tout. La voiture s'est mise à zigzaguer. Je n'arrivais plus à la contrôler. Je me souviens très bien que j'ai pensé à du verglas et que cela m'a étonnée : "Du verglas au mois de mai ?"

– C'est possible qu'un défaut mécanique ait provoqué l'accident. Des experts de votre compagnie d'assurance examineront l'épave.

Anne-Marie est à peu près indemne, mais très secouée. Jean-François reste inconscient plusieurs heures. Son épaule est cassée. Ils partent en convalescence en Israël. C'est déjà la deuxième fois qu'Anne-Marie part en Israël au lieu de se présenter à l'examen.

– Ne t'inquiète pas, lui dit Jean-François. Nous allons prendre le taureau par les cornes et travailler tout l'été pour préparer la session de septembre.

Le père de Jean-François est ouvrier, sa mère nourrice. Ils habitent dans une banlieue pauvre. Jean-François est un des étudiants les plus brillants de la faculté. Il a deux ans de moins qu'Anne-Marie. Ils passent tous les deux en première année de médecine.

### Un État laïque

L'université de Cologne invite Broniek Müller à enseigner l'économie africaine pendant un an. Dans l'avion, Danka devine qu'il a besoin d'être rassuré.

## Sinon vous êtes morte

– La nouvelle génération n’a même pas connu la guerre. C’est le pays de Goethe et de Schiller, etcetera. J’espère qu’il fera moins chaud qu’à Jérusalem. Au moins, nous pourrons lire l’enseigne des boutiques.

– Tu commences à p-parler hébreu, me semble-t-il.

– Oui, mais pour lire et écrire j’avais encore des progrès à faire. C’est un pays raciste. En plus, ils ont une religion officielle. Je préfère un État laïque.

À Cologne, les passants dans la rue leur paraissent lourds et méchants, mais ils rencontrent des gens charmants à l’université et dans l’immeuble où ils habitent.

– Tu sais, Bronek, je suis agréablement surprise. Les voir de près désarme les préjugés. Ils ont beaucoup changé.

– Un énorme effort de rééducation a été entrepris, ce qui n’est pas forcément le cas ailleurs en Europe.

L’année s’achève. Ils retournent en Israël. Ils y passent encore un an, puis ils émigrent pour de bon à Cologne en 1975.

Jacqueline montre à Wanda une lettre que Danka lui a envoyée avant de partir d’Israël : “Enfin, je pourrai vous recevoir chez nous à la maison.”

– Tu te rends compte, Wanda ? *Chez nous*, c’est à Cologne.

– Elle se sent européenne. Elle considère Israël comme l’orient. Pourtant ce pauvre Israël a créé une chaire d’économie africaine spécialement pour Bronek, à une époque où il n’y avait même plus de relations avec l’Afrique.

– Elle ne s’habitait pas. Elle n’arrivait pas à apprendre l’hébreu, elle ne trouvait pas de travail.

Violette craint que Bernard ne succombe à une attaque d’apoplexie.

– Quand même, s’établir parmi tous ces assassins ! Émigrer d’Israël en Allemagne ! Ils ne mouraient pas de faim à Jérusalem, que je sache, ils avaient un bel appartement. Mais ils débinent Israël. Danka pleure tout le temps parce que les forêts de Pologne lui manquent. Ils auraient pu partir en Suède. Quand ils se promenaient en Israël, ils ne croisaient pas les types qui ont assassiné leur père et leur mère, et qui disent “Sale youpin !” dès qu’ils ont le dos tourné.

Bernard souhaite travailler moins. Il envoie des clients à Édouard, son gendre, qui a installé son cabinet de dentiste à côté de celui de Liliane dans le grand appartement de la rue de Rivoli. Bernard, Liliane et Édouard ont besoin d’une pièce chacun pour recevoir

## Sinon vous êtes morte

et traiter leurs patients. Ils partagent la salle d'attente, une salle d'eau et un local technique.

### **Tout le monde doit mourir**

En 1975, à l'âge de soixante-cinq ans, Henri Warner glisse sur une plaque de verglas rue Boileau en courant d'une visite à l'autre. Il tente d'amortir le choc avec sa main droite. Résultat : luxation de l'épaule et fracture de l'humérus.

Jacqueline demande à Wanda comment il va.

– Ce n'est pas grave, si tu veux, mais il en parle tout le temps. Il a eu peur de mourir.

– D'une fracture ?

– D'un infarctus. Comme notre voisin, Jean Cartier. Tu le connaissais, je crois.

– Nous avons joué au bridge, une fois.

– Il est mort l'été dernier à Champigny. Et tu te souviens de Viktor, l'ami de Henri ?

– Viktor le boiteux ? Bien sûr que je me souviens de lui. Il est mort ?

– À Varsovie, il y a trois mois. Renée m'a écrit. Elle va revenir en France avec son fils. Ils ne voulaient pas la laisser partir. La loi polonaise ne reconnaît pas sa nationalité française. Elle a dû adresser une pétition à Gomulka.

Henri décide d'arrêter les visites à domicile et de réduire le nombre des consultations. Il a envie de lire, de se promener, de voyager.

Jacqueline tombe de nouveau malade. On lui enlève encore une excroissance qui bouche son côlon. Un laboratoire analyse la tumeur. Verdict : cancer. Jacques ne veut pas garder le certificat du laboratoire à la maison, car aucun papier n'échappe à l'œil vigilant de son épouse. Il le confie à Henri. Après une petite période de rémission, de nouveaux symptômes apparaissent : métastase au foie.

Wanda va souvent voir son amie. Les Greif n'habitent plus boulevard Raspail, mais dans une grande maison au Vésinet. À soixante-douze ans, Jacques a cessé d'exercer la médecine en ville. Il reste médecin-expert au Centre de Réforme.

Elle interroge Jacques.

– Elle sait ?

– Je lui ai parlé d'une hépatite infectieuse.

Jacqueline paraît se douter de quelque chose.

– Je vais mourir, dit-elle à Wanda.

– Tout le monde doit mourir, mais j'espère que tu vas guérir.

– Même avec trois enfants, j'aurais dû le quitter.

## Sinon vous êtes morte

– Après la guerre, tout le monde repartait à zéro, c'était difficile. Tu as fait ce que tu as pu.

– J'aimerais bien voir mes petits-enfants grandir. Tu as vu ma petite-fille ? Elle est tellement mignonne.

Le samedi 27 mai 1978, Olivier donne un récital de piano à l'abbaye de Royaumont. Il joue une de ses propres sonates. Jacqueline est assise au premier rang. Son foie monstrueux tend la peau de son ventre comme si elle était de nouveau enceinte. Les Warner, les Berger, les Kassar assistent au concert. Bernard et Violette Kohn aussi. Les Müller sont venus de Cologne et Hélène de Rouen. Ils savent que c'est la dernière fois que le groupe se réunit au complet.

Jacqueline peut à peine marcher. Son mari et ses fils la soutiennent. Elle a tenu le coup jusqu'au concert. Le lendemain, elle s'alite. Elle est contente de lire dans les journaux des comptes-rendus chaleureux du récital.

Wanda lui demande qui est l'homme qu'elle a aimé le plus dans sa vie.

– Olivier.

– J'aurais cru Jean-Jacques.

– Je l'ai aimé au début, mais ensuite il est devenu difficile. Tu te souviens, Wandounia, quand tu as dit que ton divan était tombé dans la rue ?

Le 2 juin, elle est faible et parle de manière embrouillée. Les jours suivants, elle sombre dans un semi-coma. Elle meurt le 14 juin.

Un soleil joyeux réchauffe le petit cimetière campagnard du Vésinet. Pierre Berger soupire.

– Au début, nous nous réunissions pour la Saint-Sylvestre. C'était toujours Jacqueline qui trouvait l'auberge. Ensuite, il y a eu les mariages des gosses. Maintenant, nous nous verrons aux enterrements.

– Nous n'étions pas au mariage de Gillou, remarque Henri.

– Ils ont voulu le faire à Bordeaux, dans la famille de Marie, que veux-tu.

Wanda est très triste.

– Je n'ai pas l'habitude des cimetières. Quand les miens ont disparu, il n'y a pas eu d'enterrement. Aucune pierre tombale ne porte leurs noms.

### Family Life

Isabelle passe plus de temps à l'hôpital psychiatrique qu'à la maison. Grégoire élève Sylvie comme il peut. Quand Isabelle revient, elle bat sa fille sans raison. Elle lui fait peur. Grégoire met la fillette à l'abri chez Tounia et Armand, ou chez ses propres parents.

## Sinon vous êtes morte

Il travaille dans un hôpital à Mantes. Une infirmière, Martine, l'aide à s'occuper de Sylvie quand Isabelle n'est pas là. Au bout de deux ans, il s'installe à Mantes avec Martine et Sylvie.

Abandonnée par son mari, Isabelle se console avec des garçons qu'elle rencontre à l'hôpital ou dans la rue. Elle rend parfois visite à Jacques Greif. Elle le considère plutôt comme un ami que comme un médecin. Il ne la gifle plus.

Un meuble que je déplace pour arranger la chambre de ma fille tombe sur mon pied gauche. Aïe ! Je tremble, je frissonne. Dès le lendemain matin, je vais chez Tounia Kassar.

– Pendant que je développe la radio, tu pourrais aller dire bonjour à Isabelle. Elle sera contente de te revoir.

– Je me demandais qui pouvait jouer du piano.

– Je joue aussi du piano.

– Oui, mais tu es là, devant moi.

Je n'ai pas revu Isabelle depuis son mariage. Quand je lui parle, elle répond avec une sorte de décalage, comme si les mots devaient franchir une barrière élevée par les médicaments.

– Je vais te jouer un morceau de Haendel, dit-elle.

Son jeu me paraît un peu mécanique, mais c'est peut-être ce qu'il faut pour Haendel. Je retourne en boitillant dans le bureau de Tounia.

– Regarde, ton orteil n'est pas cassé, mais fêlé. Il n'y a pas grand-chose à faire. Je vais te poser une bande adhésive qui le maintiendra droit. Cela s'arrangera en quelques semaines. Tu as parlé à Isabelle ?

– Elle semble aller assez bien.

– Il y a des phases de rémission. Dis-moi, Jean-Jacques, tu as vu ce film anglais, *Family Life* ?

– Oui. J'ai pensé à vous, bien sûr.

– Tout le monde pense à nous en le voyant. Dans ce film, les parents rendent leur fille schizophrène. Non seulement ça... Leur fille devient folle, ensuite ils aggravent sa maladie en refusant d'admettre que tout est de leur faute. Les gens qui ont écrit et réalisé ce film n'ont pas eux-mêmes d'enfants psychotiques, tu peux me croire. Une maladie mentale, c'est une maladie. Un enfant leucémique, personne n'accuse ses parents.

– C'est du cinéma.

## Sinon vous êtes morte

– Derrière ce cinéma, il y a des idées en vogue. De prétendus penseurs, des intellectuels de Saint-Germain des Prés, trouvent la société absurde et perverse. Ils sont libres de penser ce qu'ils veulent.

– Le monde n'a pas beaucoup de sens. Leur thèse se défend.

– Je te l'accorde. Ensuite, ils se demandent comment les gens se débrouillent pour supporter l'horreur qui les entoure. C'est simple : les gens ferment les yeux et refusent de regarder la réalité en face. Autrement dit, les gens sont "aliénés". Et alors les fous ne seraient pas fous, mais lucides. Nous acceptons de vivre dans ce monde affreux, les fous le refusent. Au fond, la thèse de ces grands penseurs, c'est que les parents aveugles, comme nous, crèvent les yeux de leurs enfants sous prétexte de les adapter à la réalité. Quand un enfant lucide se rebelle, on l'enferme et on l'assomme avec des médicaments. Ces nouvelles théories se répandent dans le milieu médical, malheureusement. Tu connais Jean-François, le compagnon d'Anne-Marie ? Il étudie la médecine, comme elle. L'autre jour, nous nous disputons pour je ne sais quelle bêtise. Tu sais ce qu'il m'a dit ? "Vous allez faire d'Anne-Marie ce que vous avez fait d'Isabelle."

Anne-Marie s'épuise à digérer tout ce qu'elle mange. Elle s'allonge pour une petite sieste après le déjeuner, elle se réveille à l'heure du thé. Jean-François travaille pour deux : il prépare des fiches détaillées, qu'il donne à Anne-Marie juste avant les examens. Ainsi, elle réussit à passer malgré ses lacunes.

Elle est externe en réanimation à l'hôpital Claude Bernard. Elle suit un régime rigoureux et maigrit de quinze kilogrammes. Elle attire de nouveau les regards masculins. Elle a envie de sortir et de s'amuser, mais Jean-François préfère rester à la maison. Il est misanthrope, il ne veut pas perdre son temps à fréquenter des gens qui ne l'intéressent pas<sup>1</sup>. Elle le quitte, après trois ans de vie commune.

Elle est externe dans une maternité rattachée à l'hôpital Rothschild et travaille au Planning familial. Elle apprend l'obstétrique, la gynécologie. Elle pratique des accouchements et – avec le passage de la loi Veil, en janvier 1975 – des interruptions de grossesse. Ses parents lui achètent un petit appartement au vingtième étage d'une tour de l'avenue d'Italie, à côté de la maternité.

---

<sup>1</sup> "Il est comme toi", m'a dit Anne-Marie quand elle m'a raconté cette période de sa vie.

## 32 Pire qu'Auschwitz

### Comme un agneau

Pendant une rémission, Isabelle devient standardiste. Elle loue un studio, se lève tous les matins à six heures et part au travail en voiture.

Elle héberge un homme qu'elle a trouvé dans le métro. Elle se dispute avec lui. Elle casse la vaisselle, elle casse les vitres. Les voisins ont l'habitude. Ils appellent ses parents, ou bien la police.

Un inconnu réveille les Kassar au milieu de la nuit.

– Je viens de conduire votre fille à l'hôpital, aux urgences.

Tounia s'habille, va à l'hôpital. Elle reconnaît la voix d'Isabelle de loin. Elle hurle comme une bête sauvage.

Un soir, après une crise d'Isabelle, Anne-Marie surprend son père en train de pleurer dans le long couloir sombre du grand appartement. Il frappe les portes d'un placard du poing droit et du gauche alternativement.

– C'est pire qu'Auschwitz, c'est pire qu'Auschwitz.

– Tu ne peux pas dire ça, papa.

– Au camp, nous ne pensions qu'à manger et à rester en vie un peu plus. Ces obsessions ne laissaient aucune place aux sentiments et aux émotions. Après le retour, les émotions sont revenues peu à peu. Maintenant, je découvre toutes les couleurs de la souffrance, un véritable arc en ciel. Et par-dessus le marché, ces cuistres qui affirment que les parents sont coupables. Je ne sais pas... Je peux me reprocher de ne pas l'avoir assez aimée. Je travaillais trop. Je devais gagner ma vie. Je crois que je ne l'ai jamais tenue dans mes bras. Je t'ai raconté que j'ai gardé un troupeau de moutons, quand j'étais enfant ? Si seulement je l'avais tenue dans mes bras comme un agneau.

– Tu ne m'as pas non plus tenue dans tes bras, pourtant je ne suis pas devenue schizophrène. Il y a certainement un terrain héréditaire. Tu dis que ton oncle, et le frère de maman... Ensuite, quand le psychisme est fragile, il faut peut-être éviter de le soumettre à des épreuves trop rudes. Vous espériez que vos filles réussiraient leurs études, qu'elles obtiendraient au moins leur baccalauréat.

– Nous pouvions penser que vous dépasseriez vos parents. Vous n'aviez pas tous ces obstacles à affronter. L'émigration, la langue étrangère, la guerre.

## Sinon vous êtes morte

– Comment savoir ce qui se serait passé si elle avait arrêté le lycée à quinze ans ? La maladie se serait sans doute déclarée de toute façon.

– Avant d’aller à l’école où j’ai rencontré ta chère maman, j’ai fréquenté l’école religieuse. Les personnages de la Bible se promènent encore dans ma tête, après tout ce temps. Tu connais Job ? J’ai l’impression que l’Éternel s’acharne sur moi, comme sur Job. D’abord Auschwitz, et maintenant ça.

### Au vingtième étage

Anne-Marie habite dans son appartement du vingtième étage et peut s’amuser à compter les coupoles : les Invalides, l’Institut, le Val-de-Grâce, le Panthéon. Elle arrête l’obstétrique et commence à étudier la radiologie. Elle travaillait trop. Les accouchements, c’est à toute heure du jour et de la nuit. Des gardes en plus, dans des cliniques privées, pour gagner un peu d’argent. Pas le temps de vivre. Elle écrit une thèse sur “l’uréthrographie rétrograde normale chez l’homme”<sup>1</sup>. Prête à reprendre la clientèle de Tounia.

Jean-François s’est marié, puis il s’est séparé de sa femme. Il téléphone souvent à Anne-Marie.

– J’ai rencontré quelqu’un d’autre. Une infirmière, en fait je la connaissais depuis longtemps.

– Je peux te rappeler demain ? Mon père est hospitalisé à Lariboisière pour son angine de poitrine. Ils vont lui faire un nouvel examen, une coronarographie. Je dois aller lui rendre visite.

– À Lariboisière ? Attends-moi, je vais avec toi. J’ai toujours bien aimé ton père.

– Lui aussi t’aime bien. Il sera content de te voir.

Dan et Yanka Feigenbaum sont assis au chevet d’Armand. Dan était un des premiers clients d’Armand rue La Fayette. À cause du numéro bleu gravé sur son bras, il est devenu plus qu’un client. Quand les Feigenbaum ont une envie de campagne, ils vont habiter dans la maison des Kassar à Bonnières.

– Anne-Marie ! Comment vas-tu ? Tu es médecin, maintenant, comme papa et maman. Bravo !

– Bah, si j’ai réussi à devenir médecin, c’est que n’importe qui peut y arriver. D’ailleurs je n’ai pas encore mon national de radiologie. Vous connaissez Jean-François. Lui, il a tous ses diplômes depuis longtemps. Il est psychiatre.

---

<sup>1</sup> Que l’on utilise encore aujourd’hui, me dit-elle, dans les services de radiologie.

## Sinon vous êtes morte

– Bonjour, Jean-François. Je ne sais plus qui nous a dit vous étiez séparés. Je suis contente de voir que ce n'est pas vrai.

– Mais si, nous sommes séparés. Nous nous voyons tout de même de temps en temps. Tu te souviens de Dan et Yanka, Jean-François. Ce sont les parents de Michel Feigenbaum, le célèbre philosophe.

– Philosophe, oui. Célèbre, pas encore.

– Dès que j'ouvre Le Monde, je vois qu'il a écrit un nouveau livre. Vous devez être très fiers. Même un livre sur les juifs. Je ne l'ai pas encore lu, mais j'espère que je vais enfin comprendre ce que ça veut dire que d'être juif.

En sortant de l'hôpital, Jean-François a faim.

– Dis, on m'a parlé d'un nouveau restaurant chinois spécialisé dans la cuisine à la vapeur, juste à côté de chez toi.

En sortant du restaurant, il a encore faim.

– J'ai des biscuits et des fruits, si tu veux.

Il monte prendre un verre au vingtième étage.

– Là, c'est quoi ? Ah, mais oui, l'Institut. Cette tour Montparnasse est vraiment une horreur. Il faudrait que quelqu'un ait le courage de la démolir.

– Si tu veux démolir toutes les horreurs, tu n'as pas fini.

– Bon, alors après la tour Montparnasse, je démolis la préfecture de la Seine et la faculté de Jussieu. Je garde le Sacré-Cœur parce que les gens se sont habitués, mais je le rebaptise la Sacrée-Crotte.

– Je laisse les rideaux ouverts la nuit. Les étoiles et les lumières de la ville scintillent quand je m'endors, l'aube les efface quand je me réveille.

Il reste jusqu'à l'aube, pour voir. En tartinant une biscotte (car elle suit un régime), Anne-Marie grimace.

– Quelque chose ne va pas ?

– Je vais être enceinte.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Mes spermatozoïdes en sont encore à chercher l'entrée de ton utérus dans le noir.

– J'ai ressenti une petite douleur au côté, une sorte de petit ballonnement, comme chaque mois au moment de mon ovulation. Je peux te dire que c'est l'ovaire gauche.

– On peut sentir ce truc-là ? Je n'ai jamais entendu parler de ça. Je ne l'ai pas non plus ressenti, mais je reconnais que cela ne prouve rien.

– Je ne suis pas forcément plus sensible qu'une autre. On peut se mettre à l'écoute de son corps. C'est une question d'entraînement, si tu veux. Il y a un petit œdème, une

## Sinon vous êtes morte

hypervascularisation, ça chatouille le côlon. Je l'ai enseigné aux femmes qui venaient chercher des conseils de contraception au Planning Familial, et aussi à celles qui avortaient à la maternité.

Quinze jours plus tard, pas de règles. C'est peut-être psychologique. Anne-Marie attend un peu, puis donne ses urines à un laboratoire. Elle va chercher ses résultats. La laborantine paraît désolée.

– Mademoiselle Kassar ?

– Alors, alors ?

– Positif.

– C'est chouette, c'est fantastique !

Elle saute de joie. Elle jette ses cigarettes à la poubelle – elle fumait deux paquets par jour. Elle s'efforce d'être calme et sereine. Quand elle a étudié la vie intra-utérine, en gynécologie, elle a repensé au voyage de Tounia à Płock, au choc provoqué par l'exhumation des juifs, à Isabelle âgée d'un mois dans le ventre de sa mère.

Et l'heureux papa ? Il a disparu. Cette affaire-là ne l'enchanté pas, que voulez-vous.

### Sous tutelle

– Allo, Jean-Jacques ? C'est Tounia.

– Bonjour, Tounia. Comment vas-tu ?

– Beaucoup mieux depuis que j'ai pris ma retraite. Je t'appelle parce que j'ai quelque chose à te demander. Il paraît que tu es devenu directeur d'école. Wanda m'a dit ça. Tu n'es plus journaliste ?

– Mais si, je suis toujours journaliste. J'ai participé à la fondation d'une école avec trois professeurs et d'autres parents. Le vrai directeur est américain. L'administration veut un directeur français titulaire du baccalauréat, donc c'est tombé sur moi. Je suis un directeur de paille, en quelque sorte.

– Wanda m'a dit que c'est une école bilingue, à côté du jardin des Plantes.

– Une école Montessori bilingue. Plusieurs professeurs sont américains, beaucoup d'élèves aussi.

– Tu connais Ludwig, le fils de mon frère qui a disparu en Sibérie. Il habite chez nous en ce moment. Tu sais qu'il s'occupe de physique nucléaire aux États-Unis. Il est venu passer quelques mois dans un laboratoire à Paris. Il cherche une école pour sa fillette, Debbie.

## Sinon vous êtes morte

Anne-Marie vient à l'école le lendemain avec Linda, la femme de Ludwig, et Debbie. Elle rencontre Katia, qui donne des cours de maths sur ordinateur aux petits. Katia admire le gros ventre d'Anne-Marie.

– Je ne savais pas que tu étais enceinte. On dirait que c'est pour bientôt.

– Oh, j'ai encore quelques jours. J'ignorais que vous vous occupiez d'une école, tous les deux. Nous devrions nous voir plus souvent.

– Tu sais déjà si c'est un garçon ou une fille ?

– Une fille. Elle s'appelle Nadine. Tu remarques que c'est un prénom sans r. Isabelle ne supporte pas d'entendre ses parents rouler les r.

– Elle entend leur accent ? Moi, je n'entends pas du tout l'accent de mon père.

– Déjà quand elle était petite, quand elle était en colère, elle était souvent en colère, elle disait à maman : “Arrête de faire ton accent.” Quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête, bien avant sa maladie.

– Jean-Jacques m'a dit qu'elle travaillait. Il a parlé à Tounia hier soir.

– Quand elle n'oublie pas de prendre ses médicaments, son état est plus ou moins stable. Je redoute un peu ses réactions à la naissance de ma fille. Jusque-là, elle gardait un petit avantage sur moi : elle était mère, moi pas. Même si elle ne voit pas souvent Sylvie. Tu ne le sais peut-être pas, mais Isabelle est sous tutelle et je suis officiellement sa tutrice. Avant, c'était maman, mais elle est âgée. Il faut se lever la nuit, aller à l'IPPP, l'infirmerie psychiatrique de la préfecture de police, quand les flics l'ont ramassée je ne sais où. La sortir de là pour la conduire à Sainte-Anne et demander son placement volontaire. Ce n'est pas elle qui est volontaire : puisque je suis sa tutrice, ma volonté se substitue à la sienne. C'est moi qui contrôle la durée de son séjour, par exemple. C'est difficile à accepter, pour elle, que sa petite sœur soit sa tutrice. Les flics l'emmènent dans le panier à salade, ensuite les infirmiers psychiatriques la saisissent et lui injectent des trucs sans lui demander son avis. Elle est humiliée et impuissante, tu vois. Là-dessus, j'arrive, ils me connaissent, ils m'appellent Docteur... Quand nous étions gosses, elle me frappait, elle me traitait comme son esclave. Ah, je crois que Linda a fini.

– Vous allez loin ?

– Elle habite chez mes parents, rue de Milan. Moi aussi, pour la fin de ma grossesse.

– Tu veux que j'appelle un taxi ? Par ce froid.

– Non non, nous rentrons en métro. Linda doit apprendre le trajet, si elle veut amener Debbie ici tous les jours.

Anne-Marie ressent les premières contractions dans le métro. Nadine naît le 8 janvier 1982.

## Sinon vous êtes morte

### Elle n'avait rien

En janvier 1983, Anne-Marie va chercher Isabelle à l'IPPP, une fois de plus. Le chef de service lui montre le rapport des agents qui l'ont amenée.

– Ses voisins ont appelé la police. Elle se disputait avec un homme qui habitait chez elle depuis quelques semaines.

– Oui, René, un malade qu'elle a rencontré à Sainte Anne.

– Ils ont tout cassé. La vaisselle, les vitres, comme d'habitude. Même le téléviseur. Vous ne pouvez pas continuer comme ça. Rien que de réparer les vitres. Puisqu'elle est en placement volontaire, vous devriez essayer de la maintenir à Sainte-Anne un peu plus longtemps, pour voir ce que ça donne.

Les psychiatres de Sainte-Anne emmitouflent Isabelle dans une camisole chimique bien serrée. Ils interdisent les visites, mais de toute façon elle ressemble à un zombie. Au bout d'un mois, ils réduisent les doses de neuroleptiques et autorisent Anne-Marie à la voir. Elle prend l'habitude de venir tous les week-ends. Isabelle la supplie de la laisser sortir.

– Je vais beaucoup mieux, tu le vois bien toi-même.

– Si je signe l'autorisation, tu arrêteras de nouveau de prendre tes médicaments et les ennuis recommenceront. Ici, au moins, tu suis ton traitement.

– Je pourrais aussi bien être dans un camp. Tu me ferais raser la tête et tatouer un numéro sur le bras. Je te fais honte, hein ? Tu ne veux surtout pas que je sorte. Tu espères que je vais passer toute ma vie ici.

Au bout de six mois, après avoir discuté avec les psychiatres, Anne-Marie signe le bon de sortie de sa sœur. Quelques semaines plus tard, un soir à onze heures, elle reconnaît un son familier : le coup de sonnette ferme et prolongé d'un agent de police.

– Mademoiselle Kassar ? Je vous apporte une convocation.

Priée, en tant que tuteur de Kassar Isabelle, de venir la chercher à l'IPPP. Anne-Marie voit qu'il y a encore de la lumière chez son voisin de palier, un médecin de l'hôpital Rothschild.

– Je peux vous laisser Nadine, comme l'autre fois ? Je pars à l'IPPP.

– Votre sœur ? Vous m'aviez dit que ça allait mieux.

– C'est ce que je croyais.

– Si j'étais à votre place, Anne-Marie, maintenant que vous avez la petite, je demanderais le placement d'office. Vous ne pouvez pas passer votre temps à aller la chercher en pleine nuit.

## Sinon vous êtes morte

– Avec le placement d’office, son sort m’échappe complètement.

– Vous devez tout de même reconnaître que le placement volontaire présente plus d’inconvénients que d’avantages. Il vous impose une lourde responsabilité. Il n’est pas vraiment efficace. Tant que sa libération dépend de vous, elle peut exercer sur vous un chantage affectif et vous culpabiliser. Si elle sait que seule une modification de sa propre attitude peut mener à sa libération, elle fera un effort.

– Peut-être. Je n’y avais pas pensé de cette manière.

– Vous pouvez essayer dès ce soir. Écoutez ce que je vous propose. J’y vais à votre place. Je leur dirai que la famille désire prendre du recul et demande le placement d’office.

Anne-Marie se sent lasse. Il a peut-être raison. Les psychiatres de Sainte-Anne sont des juges plus impartiaux que moi. Ils ne se laisseront pas émouvoir par les jérémiades d’Isabelle.

– Bon. Je vous signe une procuration. Je ne vais pas me coucher. Je vais attendre votre retour.

Le voisin va à l’IPPP, puis emmène Isabelle à Sainte-Anne, où elle est admise en placement d’office. Il revient et sonne chez Anne-Marie.

– J’ai vu l’assistant du service de Sainte-Anne. Vous savez ce qu’il m’a dit ? “Ah, nous allons enfin pouvoir la soigner correctement.”

– Espérons qu’il ne s’agit pas de paroles en l’air.

Les gens de Saint-Anne la gardent seulement six semaines. Isabelle fait la fière.

– C’est fini. J’y retournerai plus jamais ! Ils m’ont donné un nouveau médicament. Avec ça, je suis tranquille. De toute façon, si j’oublie de le prendre, René me le rappellera.

Anne-Marie téléphone à un psychiatre qu’elle connaît bien : Jean-François, le père de Nadine. Il est ressorti du bois et a reconnu sa fille, qui l’appelle papa.

– Six semaines. Ils lui ont donné des boîtes de lithium d’avance et ils l’ont lâchée dans la nature. Je suis inquiète, franchement.

– Ça coûte cher, de garder les malades à l’hôpital. Le lithium donne de bons résultats dans la psychose maniaco-dépressive, alors ils en prescrivent à tous les psychotiques en espérant que ça fera de l’effet. C’est un égalisateur d’humeur, en principe. Pendant des siècles, on a enfermé et même enchaîné les malades mentaux comme des bêtes sauvages dans un zoo. Ils ne ressortaient jamais de l’asile. Ces nouveaux traitements chimiques constituent un progrès, tout de même. De nombreux malades vivent libres et de manière presque normale.

## Sinon vous êtes morte

– Ils renvoient les malades mentaux chez eux. Pour savoir si quelqu'un peut se soigner tout seul, il suffit d'attendre. Quand l'IPPP téléphone, c'est qu'il ne peut pas.

Le 11 novembre 1983, Armand sent que son bras gauche veut lui dire quelque chose.

– Eh, oh, bonhomme, y'a un truc qui cloche. Le cœur ne pompe plus. Je parie que les coronaires sont encore bouchées. Faudrait filer fissa à l'hosto.

À l'hôpital, l'interne de garde juge l'électro-cardiogramme préoccupant. Il appelle le professeur de chirurgie cardiaque chez lui. Le professeur arrive peu après et examine Armand.

– Nous ne pouvons pas attendre, mon cher confrère. Je vais vous faire un triple pontage en urgence.

– Je suis désolé de déranger toute une équipe un jour férié. Vous aviez prévu autre chose que de venir à l'hôpital.

– Au lieu de regarder des conneries à la télé, je vais prolonger votre vie de dix ans. Je joue au bon Dieu, ce n'est pas déplaisant.

Isabelle téléphone à Tounia tous les jours.

– Apporte-moi de l'argent. Apporte-moi à manger. Des bonnes choses, hein. Je veux pas sortir.

– Je viendrai demain.

Tounia livre des légumes, des fruits, des pâtes, des conserves, du lait, des jus de fruit, des gâteaux. Elle lave la vaisselle et le linge, nettoie la cuisine et la salle de bains, range un peu. Elle remarque que sa fille a des bleus sur le visage et les bras. Elle se bat avec René, sans doute.

Le 26 décembre, un interne de Sainte-Anne appelle Anne-Marie.

– Votre sœur est venue réclamer le renouvellement de son lithium aujourd'hui. Il nous semble qu'elle en prend trop. Vous devriez mesurer son taux.

– Vous ne l'avez pas fait ?

– Vous devez aller dans un hôpital qui possède un service d'analyses et demander une prise de sang de lithémie. Nous ne sommes pas équipés.

Isabelle ne veut pas ouvrir la porte à Anne-Marie.

– Je me sens très bien. Je prends juste la quantité qu'il me faut.

– Nous devons mesurer le taux de lithium, sinon Saint-Anne ne t'en donnera plus.

– Tu as cent francs ? René va acheter du saumon fumé.

## Sinon vous êtes morte

- Je glisse le billet sous la porte. Tu ouvres et nous allons au laboratoire.
- J’en profiterai pour faire un test de grossesse. Je suis sûre que je suis enceinte.
- J’espère que non.
- Je m’occupais très bien de Sylvie. La salope l’élève n’importe comment. Je vais beaucoup mieux. Cette fois, j’aurai un garçon.

Anne-Marie l’emmène à l’hôpital Rothschild. Son taux de lithium est trois fois trop élevé.

Armand sort de l’hôpital. Anne-Marie vient passer quelques jours rue de Milan pour aider Tounia. Le 15 janvier 1984, elle invite les Feigenbaum et d’autres amis proches, ainsi que deux ou trois copains de crèche de Nadine, pour célébrer à la fois le deuxième anniversaire de sa fille et le retour d’Armand. Tounia est inquiète.

– D’habitude, elle téléphone tous les jours. Quand j’appelle là-bas, ça ne répond pas. J’ai appelé ses voisins. Ils ne l’ont pas vue. Tu aurais dû l’inviter.

– Tu sais bien que Nadine a peur d’elle, maman.

– Il faut que j’aille voir.

– Laisse-la donc tranquille. Quand elle aura besoin de toi, elle t’appellera.

Les Feigenbaum offrent un livre d’images à Nadine.

– Chaque fois que je vois cette petite Nadine, remarque Yanka Feigenbaum, elle rit aux éclats. Elle paraît toujours heureuse.

– Cela fait au moins une personne heureuse dans cette famille. Si tu as l’occasion de parler à Michel, dis-lui que son ami est venu me consulter.

– Ah, Lionel. C’est un jeune philosophe. Il écrit une thèse sur Heidegger. Il nous a dit que Heidegger s’était inscrit au parti nazi sans hésiter.

– Il s’est fait mal au poignet en jouant au volley-ball, mais je n’ai rien vu sur la radio. Nous avons sympathisé. Je crois que Michel lui a dit du bien de moi. En fin de compte, je l’ai invité à dîner, voyons, après-demain.

Le 16 janvier, Anne-Marie et Nadine rentrent chez elles. Le 17, Anne-Marie prépare un *osso bucco*, une des rares recettes qu’elle connaît, apprise au cours de son bref séjour à Bologne. À sept heures du soir, son invité sonne à la porte.

– Bonsoir, docteur.

– Vous pouvez m’appeler Anne-Marie.

– Ça, c’est pour Nadine.

– Regarde, Nadine, encore un cadeau pour ton anniversaire. Oh, un lapin en peluche. Il est vraiment mignon. Excusez-moi, Lionel, le téléphone.

## Sinon vous êtes morte

C'est Tounia.

– Je t'appelle de chez sa voisine. Je suis venue au début de l'après-midi déjà. Je frappe, personne ne répond. J'ai appelé Sainte-Anne. Ils ne l'ont pas vue. Je suis allée au commissariat. Je leur ai demandé d'autoriser un serrurier à ouvrir la porte. J'ai dit au commissaire que j'espérais trouver des indices dans l'appartement, pour savoir où elle est partie, tu comprends. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas, sauf en cas de danger certain.

– Il exagère. Ils connaissent bien Isabelle, quand même.

– Justement, il m'a donné l'adresse d'un serrurier. Je dois me débrouiller. Il ne m'a pas interdit de le faire. J'attends le serrurier.

Anne-Marie explique à Lionel que sa sœur est malade. Elle sert l'osso bucco, mais elle n'a pas le temps de le manger. Le téléphone sonne de nouveau.

– Mlle Kassar ? Je suis Mme Tallandier, la voisine de votre sœur. Venez vite. Il est arrivé quelque chose.

Une grande houle nerveuse parcourt Anne-Marie de la tête aux pieds. Elle devine bien ce qui a pu arriver. Elle confie Nadine à son voisin, le médecin de l'hôpital Rothschild. Lionel insiste pour l'accompagner.

– Vous êtes blanche. Vous frissonnez. Vous ne pouvez pas conduire dans cet état.

Un car de police stationne en bas de l'immeuble. Des policiers en uniforme et en civil interrogent la concierge et les voisins d'Isabelle.

– Je suis sa sœur.

– Ah oui. Votre mère est là, regardez, la porte ouverte au fond.

Anne-Marie et Lionel entrent chez Mme Tallandier. Tounia est assise, ou plutôt prostrée, sur un canapé – les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. Elle respire bruyamment, comme quelqu'un qui étouffe.

– Maman...

– Je ne suis pas entrée... Il a ouvert la porte. J'ai vu son corps... Par terre. Toute nue... La lumière allumée. La fenêtre ouverte... C'est tout. Je n'ai pas regardé. Le corps par terre, à côté du téléphone... Les rideaux qui flottent et le corps, alors là, terrible...

Un inspecteur appelle Anne-Marie.

– Le corps est là depuis plusieurs jours. Nous avons d'abord cru qu'elle avait été poignardée. Il y a des cicatrices sur le ventre, mais en regardant de plus près c'est trop vieux, ce n'est pas ça.

– Elle vivait une relation violente. Ils échangeaient des coups.

– Il l'a peut-être étranglée.

– Je pense que vous devriez plutôt chercher des médicaments.

## Sinon vous êtes morte

– Bon. Excusez-moi, je sais que c'est pénible, mais je vous prie de passer au commissariat demain avec votre mère pour signer une déposition.

Anne-Marie se demande comment annoncer la nouvelle à Armand, qui est alité rue de Milan après son opération. Trouver quelqu'un, un ami, une personne de toute confiance. Dan ou Yanka Feigenbaum ? On ne peut pas leur imposer une tâche aussi difficile. Jacques Greif manque de délicatesse. Jean-François, peut-être. Tounia prend la décision à sa place.

– Viens, Anne-Marie. Nous devons le dire à ton père.

– Tu veux bien que Lionel nous conduise, maman ? Je ne me sens pas en état. Ce serait idiot d'avoir un accident de voiture en plus. Je peux vous demander ça, Lionel ? Vous arrivez chez une personne que vous connaissez à peine et vous êtes mêlé à ce drame épouvantable. Je suis désolée. Nous n'avons même pas eu le temps de manger.

– J'ai goûté une bouchée de votre osso bucco, qui était excellent.

Lionel les conduit rue de Milan.

– Voulez-vous que je vous attende dans la voiture, Anne-Marie ? Je vous ramènerai ensuite avenue d'Italie.

– Je vous remercie, mais ce n'est pas la peine. Vous en avez déjà fait beaucoup. Je rentrerai toute seule. Ne vous inquiétez pas.

Anne-Marie laisse Tounia entrer la première dans la chambre où Armand est couché.

– Et alors ? Qu'y a-t-il ? Elle a eu un malaise ? Elle est dans le coma ?

– Pire... Oh, Armand... Notre petite fille, notre petite fille !

Les deux parents se mettent à sangloter. Anne-Marie ne sait pas comment les consoler. C'est la deuxième fois qu'elle voit son père pleurer. Dans le couloir, il frappait le placard d'un poing, puis de l'autre. C'est pire qu'Auschwitz, criait-il.

Tounia a besoin de parler.

– Déjà, quand elle était toute petite, elle était si difficile. À deux ans, au jardin, elle tapait les autres enfants. Elle n'était jamais satisfaite. On aurait dit qu'elle détestait le monde entier. Il n'y avait que moi qui l'aimais. Jusqu'au bout. Mais elle n'acceptait pas mon amour. Personne ne pouvait plus la supporter. Ils l'ont renvoyée de l'hôpital, ils voulaient se débarrasser d'elle, et voilà ce qui est arrivé. C'était un enfer pour elle. Pour tout le monde. Elle était si pauvre. On ne peut pas être plus pauvre. Elle réclamait, elle réclamait toujours, mais personne ne pouvait lui donner. Elle voulait un mari. Elle voulait sa fille, on ne pouvait pas. Elle voulait un autre enfant. Non, Isabelle, tu ne peux pas... Elle n'avait ni enfant ni mari. Elle avait seulement sa mère, mais elle rejetait mon amour.

Au bout d'un moment, Armand prononce quelques mots d'une voix faible.

## Sinon vous êtes morte

– Elle a choisi la solution bonne pour tout le monde. Elle souffrait trop. Même faible, sa voix est ronde et rassurante.

Le lendemain, Anne-Marie va au commissariat avec Tounia. L'inspecteur leur montre des boîtes de lithium.

– Vous aviez raison, pour les médicaments.

– Non, mais c'est incroyable ! Des boîtes hospitalières, par deux cents. Donner ces boîtes à Isabelle en lui demandant de contrôler ses prises, dans son état, c'est un véritable assassinat. Il faut que je leur écrive.

– À qui voulez-vous écrire ?

– Ah oui. Cela ne servirait à rien. Il est trop tard.

– Nous avons cherché ce René, qui habitait avec elle. Nous l'avons retrouvé à Sainte Anne. Dans un état de grande confusion. Il est impossible de l'interroger sur ce qui s'est passé.

– J'ai un peu réfléchi. Je ne comprends pas pourquoi elle était toute nue. On ne se déshabille pas pour se suicider. Elle a peut-être pris des médicaments pour exprimer sa colère, comme la dernière fois. Pour emmerder le monde. Ils se sont disputés, sûrement. Si c'est comme ça, j'avale des trucs ! Il a dormi. Il était peut-être ivre. Quand il s'est réveillé, il l'a trouvée morte. Il a pris peur, il s'est enfui.

Heureusement que j'ai accepté le placement d'office, se dit-elle. Sinon, je me serais reproché toute ma vie de l'avoir laissé sortir avant la fin de son traitement.

Faute de pouvoir consoler ses parents, Anne-Marie décide de les aider en se montrant efficace. Elle vient habiter rue de Milan. Elle s'occupe du grand appartement. Elle décide de faire incinérer Isabelle. Elle déclare qu'elle n'a pas besoin de voir le corps. Seuls Grégoire, Sylvie et Anne-Marie assistent à l'incinération.

Sinon vous êtes morte

### 33 Les noces d'or

- Allo, Jean-Jacques ? Ici Madeleine Warner.
- Dis donc, ça fait longtemps que tu ne m'as pas téléphoné.
- C'est la première fois, je crois.
- Très longtemps, alors.
- Il paraît que vous avez un troisième enfant.
- Il a déjà deux ans.
- C'est Wanda qui m'en a parlé. Justement, à propos de Wanda...
- J'espère qu'elle se porte bien.
- Très bien, et Henri aussi. Tu sais, ils se sont mariés en 1936. Ça fait cinquante ans. Nous avons eu l'idée de fêter leurs noces d'or.
- Bonne idée.
- Ce sera dimanche dans quinze jours, mais nous voulons leur faire la surprise. Il ne faut surtout pas le leur dire. Nous leur demandons de venir déjeuner chez nous. Quand ils entrent, tous leurs amis sont là.
- Chez vous, à Saint-Cloud ?
- Oui. Je vais t'expliquer où c'est... À midi et demi. Ne soyez pas en retard, parce que Wanda et Henri arrivent à une heure.
  
- Ne soyez pas en retard. On voit bien qu'elle ne connaît pas Katia. À midi et demi, nous traversons le Pont-Neuf. Nous n'avons plus qu'à suivre la Seine jusqu'à Saint-Cloud.
- Dans vingt minutes si tout va bien. Il faut que nous arrivions avant une heure. En espérant que Wanda et Henri ne sont pas en avance.
- Nous n'avons pas de cadeau.
- Ah zut. Je vais passer par les Champs-Élysées. Nous trouverons bien quelque chose. J'achète un coffret de disques.
- C'est quoi ?
- Des symphonies de Chostakovitch. Henri aime la musique classique. Ce sont des œuvres qui évoquent la guerre, juste ce qu'il faut.
- Il y a sûrement des gens qui arriveront encore après nous.
- Il paraît que c'est une belle maison. Charlie a réussi dans le pétrole, je crois.
- C'est quand, la dernière fois que nous les avons vus ?
- Au deuxième mariage de Noël, il y a trois ans.

## Sinon vous êtes morte

Je suis déçu. Leur palais ressemble à un pavillon de banlieue. Peut-être que Charlie n'est pas milliardaire, après tout. Ou bien... Oui, là, à deux pas, le parc de Saint-Cloud et sa vue plongeante sur Paris. La valeur du pavillon double d'un seul coup.

Il est une heure moins cinq. Madeleine nous ouvre la porte. Nous ne voyons personne dans la maison.

– Pas encore ! hurle-t-elle. C'est Jean-Jacques et Katia.

Des rires étouffés s'échappent de la véranda, où les invités se sont cachés en entendant la sonnette. Nous découvrons une foule de trente ou quarante personnes. Henri et Tounia Kassar avec leur fille Anne-Marie, Pierre et Jeannette Berger, les parents de Madeleine, Noël et sa deuxième femme, et aussi des tas de gens que je ne connais pas.

J'aperçois mon père, en conversation avec un homme aux cheveux blancs qui le domine d'une tête. Alors que je m'approche pour dire bonjour à mon père, la femme de l'homme aux cheveux blancs m'intercepte.

– Toi, tu es Jean-Jacques. Tu ne me connais pas, mais j'ai failli être ta mère ! Je m'appelle Violette.

Je devine l'identité de ce couple : M. et Mme Kohn. Si mon père n'était pas revenu d'Auschwitz, j'aurais peut-être été élevé par cet homme. Ma mère serait quand même restée ma mère, je pense.

Violette est contente de voir Katia.

– Ton père était mon docteur. C'est lui qui a mis ma petite Liliane au monde. Elle n'est plus si petite, d'ailleurs.

– Elle a quel âge ?

– Elle est née un an après Charlie. Nous pensions les marier. Ma foi, cela ne s'est pas fait. Elle s'est mariée avec un premier gentil garçon, et puis avec un second, et j'ai deux adorables petits-fils.

On sonne à la porte. Tout le monde se cache de nouveau.

– Les voilà, les voilà !

Wanda et Henri entrent dans le grand salon. Les invités sortent de la véranda d'un seul coup, en riant et en criant *Hou hou, bon anniversaire !* Wanda se met à pleurer. Tous les amis... Pour son anniversaire de mariage... Henri essuie lui aussi quelques larmes.

Wanda improvise un petit discours de remerciement.

– J'espère que les jeunes, tous nos jeunes qui sont ici, recevront un jour le même signe d'amour, de la part de leurs enfants, que je reçois aujourd'hui...

Les sanglots l'empêchent de continuer, mais toutes les personnes présentes sont capables de compléter la phrase.

## Sinon vous êtes morte

– ... et que nous n'avons pas pu donner à nos propres parents.

Elle revoit ses parents, son frère, les parents de Henri, Ania avec le petit pharmacien et leurs enfants, sur le quai de la gare de Lwów, le jour où elle a pris le train pour aller rejoindre Henri à Paris.

Dès qu'elle a séché ses larmes, Charlie et Madeleine apportent un lampadaire halogène et d'autres cadeaux, parmi lesquels mes disques de Chostakovitch. Wanda embrasse tout le monde en pleurant.

Ces émotions, ça creuse. Un traiteur a préparé le repas. Ses employés installent six ou sept grandes tables dans le salon. Madeleine pose des cartes sur les assiettes. Les personnes de l'ancienne génération sont assises d'un côté, les jeunes de l'autre.

Madeleine me fait l'honneur de m'asseoir à sa table, car je suis l'aîné de la jeune génération. Elle est assise à ma droite. À ma gauche, Anne-Marie Kassar. En face de moi, Guillemette Cartier et son mari.

– C'est son nouveau mari, me dit Madeleine à voix basse. Il est beaucoup plus sympathique que le premier.

La jeune génération en est déjà à se remarier. Elle meurt aussi. Madeleine a rencontré Isabelle deux ou trois fois.

– J'ai appris que ta sœur... dit-elle à Anne-Marie. Je suis désolée. L'année dernière, non ?

– Il y a deux ans et demi. Elle était schizophrène. Elle a pris trop de lithium. On ne sait pas si c'était accidentel ou intentionnel.

– Quelle horreur ! Tes pauvres parents.

– Dans deux ans, ce sera leur tour, les noces d'or. Je ferai aussi une fête, mais je ne sais pas si j'arriverai à la réussir aussi bien que celle-ci. Tu as dû te donner beaucoup de mal.

– J'ai une clé de leur appartement à Auteuil. J'y suis allée juste après les vacances de février. Wanda et Henri n'étaient pas encore rentrés de Champigny. J'ai trouvé le carnet d'adresses de Wanda et j'ai copié les adresses de ses amis. Ce qui était dur, c'était de limiter le nombre. C'est pour cela que je vous ai demandé de ne pas amener vos enfants.

Je n'ai pas vu Guillemette depuis vingt ans.

– Tu en as beaucoup ?

– Trois. Et toi ?

– Pareil.

– Et ton frère, où est-il ?

– Noël ? À l'autre table, là-bas, avec Charlie et Katia.

## Sinon vous êtes morte

– Non, je veux dire Olivier, le musicien.

– À New York.

– Wanda m’a parlé d’une secte.

– On peut appeler ça comme on veut. Lui, il dit qu’il a un maître spirituel, un gourou. Il n’est pas prisonnier. Il paraît heureux. Ce qui est embêtant, c’est qu’il compose moins de musique. Il ne s’appelle plus Olivier, d’ailleurs. Son gourou l’a rebaptisé Haridas.

Vers la fin du repas, les trois garçons de Charles et Madeleine, qui avaient pour consigne de rester dans leurs chambres à regarder la télévision, désobéissent et viennent embrasser leurs grands-parents, ce qui ne manque pas d’embuer les yeux de Wanda une fois de plus. Luc, le plus petit, s’assoit sur ses genoux.

Nous sortons dans le jardin. Je demande à Jeannette où est Gillou (car j’ignore qu’il est brouillé avec Charlie).

– Gilles ? Son ministre est un idiot, alors il doit s’occuper de tout. C’est comme s’il était ministre. Il travaille jour et nuit. Il n’a pas le temps de faire la fête. Je vais te dire, mon chou : c’est lui qui a réduit l’inflation.

– A-t-il quand même trouvé le temps de faire des enfants ?

– Un garçon et une fille. Des gosses épatants ! Il faut que tu viennes à Champigny : tu les verras. Gilles ne prend pas de vacances, alors il nous les confie. Viens, je vais te présenter à mon amie Ada Minski<sup>1</sup>. Elle a beaucoup entendu parler de toi.

Comme la plupart des invités, Ada connaissait mes parents.

– Je trouve que votre père a changé, me dit-elle. Il s’adoucit avec l’âge.

– C’est depuis la mort de Jacqueline, remarque Jeannette. Elle avait toute l’énergie. Elle a façonné sa carrière. Sans elle, ils ne seraient jamais partis boulevard Saint-Germain.

Plus tard, je bavarde un peu avec mon père.

– Je ne critique pas le traiteur, dit-il. Il a donné ce qu’il peut, mais en général cette formule ne me plaît pas autant qu’un bon petit repas bien mijoté servi dans un restaurant en France profonde, à des prix abordables, c’est-à-dire des prix normaux. J’ai à peine reconnu Charlie. Au fond, je le voyais toujours comme un gamin.

– C’est drôle, Henri m’a dit la même chose à propos de Noël. Il se souvenait d’un enfant, il voit un adulte.

– Quand elle a pleuré, j’ai pensé à mon mariage. Que malheureusement, nous ne sommes pas arrivés à ce stade.

---

<sup>1</sup> J’ai raconté son histoire dans *Kama*.

## Sinon vous êtes morte

– Dis-moi, Jean-Jacques, tu perds tes cheveux. Bientôt, tu seras comme Armand. Pourtant, ton père a encore les siens.

– Le père de ma mère était peut-être chauve. Je suis content de te voir, Tounia. Comment vas-tu ?

– Je pense à Isabelle tout le temps. Tu sais que nous venons de déménager ? Je ne supportais plus de passer devant sa chambre rue de Milan. Nous avons vendu et nous avons acheté dans le même immeuble qu'Anne-Marie, au trentième étage. Tu te souviens que tu lui as donné des leçons de mathématiques ?

– Bien sûr. Je t'ai dit qu'elle était comme perdue dans une ville inconnue. Mes autres élèves, je leur montrais le chemin, je tentais de leur expliquer comment utiliser une boussole et un plan. Pour Isabelle, je le comprends maintenant, notre monde n'avait pas plus de consistance et de cohérence que celui des rêves. Personne ne pouvait l'aider à s'orienter. La logique de la vie courante ne fonctionne pas dans le monde des rêves. Elle était égarée sans espoir de s'y retrouver.

– Tu as raison. Je ne pouvais pas l'aider. Seulement l'aimer. Notre monde ne lui plaisait pas. Elle préférait ses hallucinations. Armand rêve encore au camp, tu sais. Pour lui aussi, la réalité ressemble à une illusion. La seule chose vraie, c'est le camp, c'est le cauchemar. On croit se réveiller, on n'a pas quitté le rêve.

– J'ai eu une discussion avec lui sur ce sujet il y a très longtemps, quand il a mesuré mon genou avec un ruban de couturière. Regarde, il bavarde avec mon père et avec Pierre Berger. Je parie qu'ils sont en train de comparer Auschwitz et Buchenwald, comme d'habitude. Ou Brejnev et Gorbachev, peut-être.

– Moi, tu sais à quoi je rêve, après tout ce temps ? Je rentre à Płock, notre ville de Pologne, comme je le faisais chaque été quand j'étudiais la médecine en France. Je dis bonjour à mes parents, puis je me précipite de l'autre côté de la rue Grotska et je monte chez Roma, c'était ma meilleure amie. Mais Roma n'est jamais là. Sa mère dit qu'elle est sortie. Ou bien l'escalier ne veut pas aboutir à l'appartement. Ou bien l'appartement est vide. Ou bien il y a quelqu'un qui devrait être Roma, mais quand je m'approche, ce n'est pas Roma.

Wanda me cherche pour me présenter à des habitués de Champigny, à des habitants d'Auteuil, à une psychologue qu'elle a rencontrée quand elle a repris ses études.

– C'est le fils de ma meilleure amie, dit-elle.

Nous nous promenons ensemble dans le jardin.

– Elle me manque, tu sais. Tout le monde est là, sauf elle.

**Sinon vous êtes morte**

- Il n’y a pas non plus Danka et Bronek.
- Madeleine leur a écrit à une mauvaise adresse. Ils ont déménagé, mais je n’ai pas encore reporté la nouvelle adresse dans mon carnet.
- Ils habitent en Allemagne ?
- À Cologne. Si tu les vois, il ne faut pas mentionner cette fête. Ils seraient vexés. Je ne savais pas, évidemment... Ce matin, j’ai téléphoné à Lola. Ma sœur. Tu la connais ?
- Je l’ai vue une fois, je crois.
- Elle vivait en Italie, mais elle a pris sa retraite à Cannes. Je lui ai dit que Charlie nous a invités à déjeuner, qu’il m’a demandé de m’habiller. Je pensais qu’il voulait nous emmener au restaurant. Je voulais venir tôt, pour voir les enfants, mais il m’a dit de venir seulement à une heure. Je croyais qu’ils étaient partis jouer au golf. Henri se doutait de quelque chose : Jerzy Reinemann lui a dit qu’il partait en voyage et qu’il ne pourrait pas venir dimanche. Tu sais, Jean-Jacques, ton père m’a parlé de ce cahier où Jacqueline a raconté sa vie.
- Oui, je lui ai demandé de le faire pour ses petits-enfants. Mon père est aussi en train d’écrire.
- J’aurais beaucoup de choses à raconter, moi aussi. Je voudrais que mes petits-fils sachent. Même à Charlie je n’ai pas dit grand-chose sur la Pologne.
- Il faut t’y mettre !
- Je suis paresseuse.
- Tu n’as qu’à écrire une page par jour.
- A-t-elle parlé de ce petit hôtel où nous étions, rue Tournefort ?
- Bien sûr.
- Qu’est-ce que nous avons pu rire, avec ta mère, comme jeunes filles !

## Postface

Au jardin des Plantes, un matin, oh, les Kassar.

– Bonjour Tounia, bonjour Armand.

– Tiens, Jean-Jacques ! Je sais que tu cours. Ton père nous l’a dit.

– Ne t’arrête pas. Tu vas attraper froid.

– C’est vrai que vous habitez près d’ici, maintenant.

– Il faut que tu viennes visiter. Nous avons la vue sur tout Paris. Tous les jours tu cours ?

– J’essaie.

– Combien de temps ?

– Une heure. Ça me rappelle mon enfance. Je venais ici tous les jours, déjà. Avec Noël, dans notre double poussette.

– Et tu courais.

– Je n’allais pas dans le labyrinthe. J’avais peur de me perdre. Maintenant, je m’y retrouve.

– C’était formidable, la fête chez les Warner, non ? Les noces d’or, c’est quand même quelque chose. Nous, dans deux ans.

– J’étais content de voir tout le monde. J’ai pensé... Plutôt, repensé. La première fois, il y a huit ans, au chevet de ma mère... Quand j’étais gamin, tous ces gens m’embêtaient.

– Nous le savions bien. Tu étais beaucoup moins aimable que tes frères.

– À toujours parler de la guerre, avec leur gros accent polonais. Quand ma mère est morte, je les ai revus. Cela faisait des années. J’ai découvert que je les regardais autrement.

– Tu es devenu plus souriant.

– Depuis que tu as des enfants toi-même.

– Toutes ces vieilles caboches, remplies d’histoires qui risquaient d’être perdues à tout jamais. Si on pouvait ouvrir le crâne et aller voir. J’ai l’habitude d’écouter des gens me raconter leur vie, c’est mon travail de journaliste. J’ai envisagé de vous interviewer.

– Quelle bonne idée ! Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

– C’est plus facile de ne pas faire que de faire. Quand je pense à tous les romans que je n’ai pas écrits... Alors l’autre jour, chez les Warner, vous étiez tous là de nouveau. En huit ans, pas un seul mort. Je me suis dit : “Cette fois, j’y vais.” De nouveau, je n’ai rien fait.

**Sinon vous êtes morte**

– Maintenant que tu nous as parlé, tu dois t’y mettre. Tu enregistres avec un magnétophone ?

– Mais non : j’écris avec cette blanche main, sur un cahier. Ensuite, je le tape avec l’ordinateur.

– Tu sais quoi ? Demain nous avons notre déjeuner. Nous allons leur demander ce qu’ils en pensent.

– Quel déjeuner ?

– Notre déjeuner du jeudi, chez le Chinois en bas de chez nous, avenue d’Italie. Avec les Warner, les Berger, Ada Minski. Ton père, aussi.

– Vous déjeunez avec mon père tous les jeudis ?

– Il ne t’a pas dit ?

– Avenue d’Italie ? Demain ? Eh bien, je vais venir. J’expliquerai mon projet.

– Mais oui. Le Lotus d’Or. Tu verras, c’est très bon.

– Et pas cher du tout.

– Ça, tu n’as pas besoin de le dire. Je le sais.

– Comment tu le sais ?

– Si mon père y va tous les jeudis.

868 000 signes (notes comprises)